




BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE




IEAN BAPTISTE
TAVERNIER,
CHEVALIER BARON D'AUBON-
NE, AGE DE LXXIV ANS. 1679.


BIBLIOTECA NAZIONALE V.E.
ROMA

RECUEIL
de plusieurs
RELATIONS
Et Traitez singuliers & curieux.

DE

J. B. TAVERNIER,
Chevalier, Baron d'Aubonne.

Qui n'ont point esté mis dans ses six premiers Voyages.

DIVISÉ EN CINQ PARTIES.

I. *Une Relation* du Japon, & de la cause de la persecution des Chrestiens dans ses Isles: Avec la Carte du Païs.

II. *Relation* de ce qui s'est passé dans la Negociation des Deputez qui ont esté en Perse & aux Indes, tant de la part du Roy, que de la Compagnie Françoise, pour l'establissement du Commerce.

III. *Observations* sur le Commerce des Indes Orientales, & sur les fraudes qui s'y peuvent commettre.

IV. *Relation* nouvelle & singuliere du Royaume de Tunquin: avec plusieurs Figures & la Carte du Païs.

V. *Histoire* de la Conduite des Hollandois en Asie.

Avec

La RELATION de l'interieur du Serrail du Grand Seigneur.

Suivant la Copie,
Imprimée à PARIS

M. DC. LXXIX.



AU ROY,

SIRE,

C'Est icy apparemment le dernier Ouvrage que j'offriray à Vostre Majesté, *je luy ay dedié tous les autres, & il est juste que j'acheve comme j'ay commencé. Le dessein de contribuër en ce que je pouvois à son service, a esté le principal objet de mes courses & de mes travaux, c'est donc à Elle à qui j'en dois presenter tout le fruit; il en sera de mes Ecrits,* SIRE, *comme de ma Vie, dont tous les momens vous ont esté dédiez; j'ose assurer* Vostre Majesté, *que je ne les employeray jamais que pour Elle, & qu'à l'âge où je suis la passion que j'ay pour sa gloire n'est point vieillie en moy. Mais comme j'ay toûjours le mesme zele, que n'ay-je aussi la mesme vigueur de mes prémieres années! Aujourd'huy que* Vostre Majesté *en donnant pour la troisiéme fois la paix à l'Europe, va faire refleurir plus que jamais le commerce de la France avec toutes les Nations, Que nos Voyageurs auront de joye d'aller publier vos exploits chez ces Potentats de l'Orient, qui avant que d'avoir oüi parler de* Vostre Majesté *ne croyoient rien au dessus d'eux! Quel plaisir pour un François! de voir l'étonnement de ces Princes au recit des actions prodigieuses de* Vostre Majesté, *& de leur aller confirmer par de nouveaux témoignages, des miracles qui ont besoin de plus d'un témoin pour estre creûs. Animé de cette seule pensée, il me semble* SIRE, *que je ne sens déja plus en moy les foiblesses de l'âge, & que j'irois traverser tout exprés*

les deserts de l'Arabie & de la Perse, & revoir encore les bords de l'Inde & du Gange. Mais si apres les avoir parcourus six fois, il faut finir icy ma carriere, je ne laisseray pas, SIRE, *de la finir en servant* Vostre Majesté *& ne pouvant agir par moy-mesme en des climats si éloignez, j'encourageray du moins les autres à y aller; ils trouveront peut-estre dans mes Relations dequoy s'instruire dans leur mestier, & toutes les fois qu'ils viendront me consulter, je ne leur refuseray point les lumieres que le temps & l'experience m'ont données, unique & legitime avantage de la Vieillesse! Mais ce que je leur recommanderay le plus, c'est de preferer toûjours la Vertu au Gain, & l'honneur de nostre Nation à leur interest particulier; & sur toutes choses, d'avoir sans cesse dans le cœur cét attachement à vostre Personne, & ce profond respect avec lequel j'ay vescu & je mourray,*

SIRE,

De Vostre Majesté,

Tres-humble & tres-obéïssant, & tres-fidele serviteur & sujet,

J. B. TAVERNIER.

T A-

TABLE

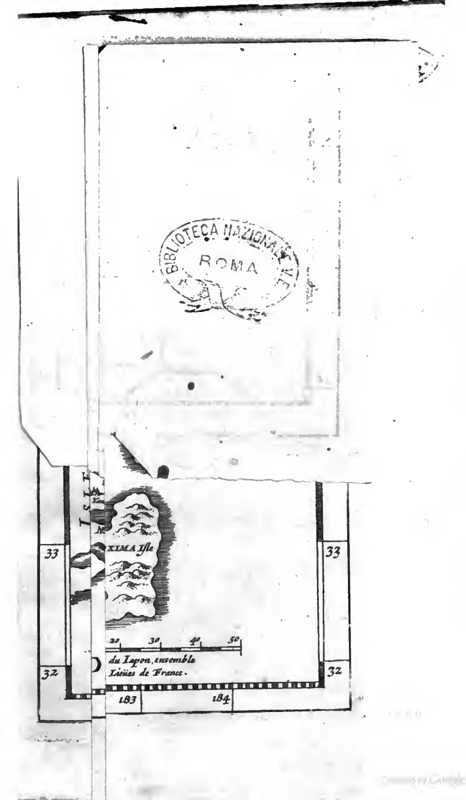
Des Chapitres de la Relation du Royaume de Tunquin.

Fin de la Table.

TABLE

Des Chapitres de la Conduite des Hollandois en Asie.

Fin de la Table.


ISLE
XIMA Isle
33
33
20
30
40
50
du Iapon, ensemble
Lieües de France.
32
32
183
184



RELATION DU JAPON, ET

De la cause de la persecution contre les Chrestiens dans ses Isles.

LIVRE PREMIER.



ES Geographes modernes ont fait des descriptions du Japon sur les conjectures qu'ils ont tirées de quelques Relations de Marchands qui ont trafiqué en ce païs-là ; & comme il y a peu de Marchands qui sçachent la Geographie, & qui ne songent à autre chose dans leurs voyages qu'au gain qu'ils peuvent faire par leur commerce ; ces descriptions qu'on nous en a données sont fort incertaines. Les Geographes anciens n'en ont pas eu une plus parfaite connoissance ; & ce n'est encore que par conjecture qu'on a cru que l'Isle *Iabadii* dont parle Ptolomée, estoit ce qu'on appelle aujourd'huy l'Isle de Niphon. Ce que j'en ay pû apprendre de plus certain par le recit de plusieurs personnes qui ont fait ce voyage, est que l'Empire du Japon se trouve presentement composé de plusieurs Isles, dont quelques unes peuvent n'estre pas de veritables Isles, mais seulement des pen-insules, & particulierement celles qui font partie de la terre d'Yesso, dont les habitans sont vassaux & tributaires du Japon. Neantmoins un Pilote Hollandois qui en a reconnu la coste pour découvrir si cette terre elle-mesme estoit une Isle, où si elle estoit un continent à cette grande terre de Corée inconnuë jusqu'à ce jour dans les lieux où elle va s'estendre par derriere la Chine jusqu'au fonds de la Tartarie Nieulhan, dit qu'elle est

separée d'avec le Japon par un petit espace de mer que ceux du païs nomment le détroit de Sangaar. Entre toutes les Isles du Japon où l'on comptoit autrefois 66 Royaumes, il y en a trois remarquables par leur grandeur; la plus grande s'appelle Niphon, la seconde Ximo, & la troisiéme Xicock. Les Japonois comptent vingt-sept journées de chemin depuis la province de Quanto jusqu'au païs d'Yesso, & disent que ce païs d'Yesso loin du bord de la mer est si plein de montagnes inaccessibles, que les Japonois qui en ont tenté la découverte par terre, n'ont pu penetrer jusqu'au bout, & s'en sont rebutez à cause de la longueur & de la difficulté du voyage.

L'Isle de Niphon est quatre fois plus grande que les deux autres; on y voit une montagne qui jette des flammes comme le mont Ætna en Sicile; autrefois on y comptoit trente-cinq Royaumes; aujourd'huy on la divise seulement en cinq parties, dont les noms sont Iamaisoit, Ietsen, Ietsesen, Quanto, & Ochio, que l'on rencontre tout de suite, en allant d'Occident en Orient. Ces cinq parties sont encore subdivisées en plusieurs provinces. L'Isle de Ximo, ou Saycok, est située au Sud-oüest de Niphon, & peut avoir de circuit 160 lieuës. L'Isle de Xicock est située au midi de Niphon & peut avoir 120 lieuës de tour. Les autres Isles qui sont aux environs ne sont pas si considerables, & ces mers sont parsemées d'Isles comme celles de l'Archipel entre la Morée & les costes de l'Asie-Mineure; mais pour n'ennuyer pas le lecteur par un plus long détail de cette description, je le renvoye à la carte qui y est attachée, & que je crois tres-fidele, ayant esté faite sur les lieux.

L'Empereur demeure presentement dans la ville d'Yedo, à cause que l'air y est plus temperé, & que les chaleurs n'y sont pas si grandes; mais quand il a un fils âgé de quinze ans, il l'envoye à Surunga où ce Prince tient sa Cour en attendant la mort de son pere pour monter sur le throne. Depuis que Yeddo a esté choisie pour le Siege Imperial, elle s'est si fort accruë qu'elle a presente-

sentement trois lieuës de long & deux lieuës de large; les maisons y sont fort pressées, & elle est extremement peuplée. Quand l'Empereur va par la ville, ou qu'il y a quelque spectacle; il est presque impossible de percer la foule du peuple, où les femmes neantmoins ne vont jamais. Le Palais de l'Empereur est tout couvert de lames d'or, ceux des Seigneurs répondent à cette magnificence, & de loin cette ville est l'objet le plus riche & le plus superbe que l'on puisse voir; elle n'est pas si belle par dedans, parce que les maisons ordinaires n'y sont basties que de bois. Le grand Dairy fait sa demeure à Meaco; cette ville est aussi fort grande, & contient plus de cent mille maisons; c'estoit autrefois la capitale de l'Empire, lors que les Daïry en furent dépoüillez. Aussi-tost qu'il est couronné par les Bonzes qui sont les Prestres & les gens de la loy, il ne faut plus qu'il s'expose à la clarté de la Lune, & qu'il se fasse razer ny couper les ongles avec des cizeaux. Les gens du pays disent que l'Empire du Japon estoit gouverné anciennement par un Prince nommé Daïry, qui estoit en si grande opinion de sainteté, que ses sujets le respectoient comme un Dieu, & que pour se rendre plus venerable parmy ces peuples, il avoit laissé croistre sa barbe & ses cheveux, disant que ce seroit faire un sacrilege que d'en approcher le razoir ny les cizeaux. Les Princes qui luy ont succedé, quoy qu'ils n'ayent plus que le nom de Roys, ont conservé le mesme usage, & disent qu'ils ne se montrent point à la Lune, parce qu'ils sont fils du Soleil. S'il a une fille en âge d'estre mariée, l'Empereur est obligé de l'épouzer, & c'est elle qui porte le nom d'Imperatrice, quand mesme elle n'auroit point d'enfans, ce qui est contraire à la maxime de tous les Rois d'Orient, qui ne donnent le titre de Reine qu'à celle de leurs femmes qui accouche la premiere d'un enfant masle pour succeder à la Couronne.

De sept ans en sept ans, l'Empereur envoye vers le Daïry un des premiers Princes de sa Cour luy porter une corbeille pleine de terre, & luy dire que toutes les terres

que l'Empereur possede sont au Daïry. En effet l'Empire luy appartient par droit de succession, mais il n'en a conservé qu'un titre honorable & de grands revenus qui ne laissent pas de luy donner beaucoup de pouvoir dans l'Estat.

Les Japonois sont idolatres, & adorent principalement le Soleil; mais quoy qu'ils ayent un nombre infini de temples & de differentes Idoles, ces peuples ne sont pas fort attachez à leur superstition; l'Empereur seul est severe contre les autres religions. Ils ne sortent point de leur païs pour voyager, si ce n'est à la Chine & dans la terre d'Yesso, & depuis peu l'Empereur a fait des défenses tres-rigoureuses à tous ses sujets d'avoir aucun commerce avec les Estrangers, excepté avec les Chinois & les Hollandois. Il a receu en divers temps des Ambassadeurs de plusieurs Princes, & il ne leur en a point envoyé; on pretend neantmoins qu'en 1585. quelques Seigneurs de ces Isles nouvellement convertis à la foy, envoyerent leurs enfans à Rome pour reconnoistre le Pape Gregoire XIII. & pour se faire instruire, & qu'estant revenus à Goa en mil cinq cens quatre-vingt sept, ils furent receus ensuite dans leur païs avec de grandes marques de joye. Le peu d'application qu'ils ont à la navigation & au trafic, vient en partie de ce qu'ils abondent de toutes les choses necessaires à la vie, & de ce que l'Empereur craint presentement que les religions estrangeres ne s'introduisent en son païs. Ils sont fort amoureux des nouveautez, c'est pourquoy il y a eu parmi eux beaucoup de revoltes & de guerres civiles, jusqu'à ce que Quabacondon ait osté l'Empire aux Daïry & reüni toutes ces Provinces. Ils sont si fiers & si vindicatifs, qu'au moindre affront qu'ils reçoivent, s'ils n'en peuvent tirer vengeance sur le champ, ils se tuent eux-mesmes en s'ouvrant le ventre avec leur Cric. On m'en a conté une histoire qui peut confirmer cette verité.

Deux jeunes Seigneurs servans l'Empereur, se rencontrerent dans le Palais & se heurterent par hazard fort rude-

rudement. Le plus querelleux des deux voulut mettre l'épée à la main, l'autre luy dit, le lieu n'est pas propre, je vas faire ma charge, attends moy, & je te satisferay. Il l'attendit effectivement, mais l'impatience le prit, & croyant que l'autre s'estoit moqué de luy, de rage il s'ouvrit le ventre avec un poignard. Le monde s'attroupe alentour,& luy demande la cause de sa mort, on n'en peut tirer autre chose, *c'est un lasche qui m'a offensé*. L'autre arrive, fend la presse, & surpris de cette action! malheureux, dit-il, tu ne devois pas douter de ma parole, ce poignard va t'en assurer. En disant ces mots, il se tuë sur le champ & tombe auprés de luy.

Il n'y a point de nation dans le monde qui craigne moins la mort que celle-là, & qui ait tant de pente à la cruauté. Si quelque Prince ou grand Seigneur fait un festin à ses amis, à la fin du repas il fait appeller ses principaux Officiers, & il leur demande si quelqu'un d'eux l'aime assez pour se tuer en presence des conviez; aussitost ils disputent entre eux à qui aura cet honneur-là le premier, & selon qu'il plaist au Prince de les nommer, ils s'ouvrent le ventre avec leur Cric qui est une espece de poignard dont la pointe est empoisonnée, & ils s'estiment fort honorez de donner ce spectacle à la Compagnie. Ils en usent de mesme quand leurs maistres meurent, ou quand ils batissent quelque Palais, car ils ont cette superstition de croire que ces victimes sont necessaires pour la durée de l'édifice, & pour rendre heureuses les personnes qui doivent y demeurer.

Ils punissent de mort tous les larcins, c'est un crime capital parmi eux de joüer de l'argent; l'adultere n'est puni que dans les femmes, la fausse monnoye, l'incendie, le viol, le rapt & les crimes d'Estat, sont non seulement punis en la personne des coupables, mais aussi de tous les plus proches parens. Les femmes y sont retirées & fort fidelles à leurs maris. L'Empereur ayant fait mourir un Seigneur de sa Cour dans l'esperance de posseder sa femme, elle craignit qu'il n'usast de violence pour joüir d'elle, & luy demanda du temps pour se

resoudre, il luy accorda quelques jours, au bout desquels elle s'enferma avec ses enfans, & aprés avoir chargé un de ses gens d'aller porter de sa part un papier à l'Empereur; elle mit le feu à sa chambre & se brûla avec eux. L'Empereur ne trouva dans ce papier que des reproches de sa tyrannie, & des marques de la joye que cette femme avoit euë de faire ce sacrifice à la memoire de son mary; on m'en a conté d'autres histoires semblables, qui font voir que cette nation n'est pas incapable des plus grandes actions de vertu.

Les Portugais sont les premiers de l'Europe qui ont découvert les Isles du Japon, ils y furent jettez par une violente tempeste en l'année 1542. & ayant apris que l'or & l'argent y estoient en abondance ils y retournerent pour s'y établir. Ils aborderent prés de Surunga, cette ville est éloignée de la mer d'environ quatre lieuës, & comme il n'y a qu'une plage où les vaisseaux ne sont pas en seureté ils ne trouverent pas cet établissement assez commode, & n'y demeurerent que quatre ou cinq ans. Enfin ils descendirent en une petite Isle deserte nommée Kisma qu'ils peuplerent dans la suite; neantmoins depuis la derniere persecution contre les Chrétiens, les Portugais ont abandonné cette Isle, n'ayant plus de commerce au Japon; elle a esté inhabitée jusqu'à ce que les Hollandois y ayent estably leur Comptoir en la maniere que je diray à la fin de cette Relation.

Sept ans aprés que les Portugais urent abordé pour la premiere fois au Japon. Saint François Xavier y vint prescher l'Evangile. Sa premiere descente fut dans l'Isle de Niphon; il y demeura deux ans & quelques mois, & parcourut plusieurs endroits de ces Isles, mais son principal dessein estant d'aller à la Chine, il s'embarqua pour ce voyage. Le vaisseau ne fut pas plûtost en mer que Saint François Xavier tomba dangereusement malade: Le Capitaine & tous les Officiers furent d'avis de le mettre à terre, croyant qu'il y pourroit recevoir du soulagement. Ce qui les détermina davantage à ce dessein, fut qu'ils se trouverent proche de l'Isle de Sechen, d'autres disent

diſent Hainan dependante de la Chine. Ils jetterent l'ancre pour y aborder, & mirent S. François Xavier dans cette Isle; ſa maladie y augmenta au lieu de diminuer, & quelques jours aprés il finit en ce lieu ſa miſſion avec ſa vie, aprés avoir eſtably la foy Chreſtienne avec des progrés admirables dans tous les lieux où il avoit paſſé, non ſeulement par ſon zele & par ſes predications, mais auſſi par ſon exemple & par la ſainteté de ſes meurs; ſa mort eſt arrivée en l'année 1552. & il n'a jamais eſté dans la Chine, comme quelques-uns l'ont crû, quoy qu'il y eut abordé deux fois.

Neantmoins il y a beaucoup d'apparence que le Chriſtianiſme qu'il avoit eſtably dans l'Iſle de Niphon s'eſtendit dans les païs voiſins, & ſe multiplia par les ſoins de ce ſaint homme qu'on peut nommer à juſte titre le ſaint Paul & le veritable Apoſtre des Indes. La Foy s'augmenta conſiderablement dans le Japon aprés ſa mort, & ces Peuples ſe montrerent au commencement fort dociles aux inſtructions qu'on leur donnoit; mais la conduite des Portugais ayant dépleu aux principaux Gouverneurs & à ceux qui avoient le plus de pouvoir à la Cour, ils en donnerent de méchantes impreſſions à l'Empereur, & les Bonzes qui ſont comme les Preſtres du païs, concevant de leur coſté beaucoup de jalouſie de cette nouvelle religion, exciterent de temps en temps des perſecutions contre les Japonois nouvellement convertis, ſous pretexte qu'ils favoriſoient les entrepriſes ſecretes des Portugais.

La foy Chrétienne ne laiſſoit pas de s'accroiſtre de jour en jour, & peut eſtre que toute cette nation l'auroit à la fin embraſſée, ſi l'avarice & la malignité des Chrétiens meſmes n'euſſent aporté le principal empeſchement à cette converſion. Les Hollandois ont fait tous leurs efforts pour rejetter ce crime ſur l'orgueil & l'inſolence des Portugais, mais on peut juger de la verité par ce qu'en a eſcrit un Hollandois meſme nommé Leonard Campen, qui dit que quand on interrogeoit en ce païs-là ceux de ſa nation pour ſçavoir de quelle religion ils eſtoient, ils

avoient accoûtumé de répondre : *je ne suis pas Chrestien, je suis Hollandois.* Mon dessein n'est point icy de noircir comme il a fait toute la nation par un aveu si detestable ; mais bien de faire voir jusqu'à quel excez a pû monter l'avidité du gain dans l'ame d'un particulier employé par la Compagnie de Hollande à ce nouvel establissement, pour montrer combien il est dangereux de faire un mauvais choix d'Officiers quand on veut introduire le commerce dans des regions si éloignées.

La Compagnie Hollandoise des Indes Orientales ayant équipé un vaisseau pour Batavia, fit embarquer, comme c'est la coûtume, une douzaine de jeunes garçons, & autant de jeunes filles que l'on tire des hospitaux d'Amsterdam ou des autres villes d'où partent les vaisseaux. Entre ces garçons il y en eut un qui fut choisi pour servir à la cuisine, mais la fortune le destina dés lors pour estre un jour l'instrument fatal d'un des plus grands malheurs qui soient arrivez dans nostre siecle. On dit qu'il estoit originaire de Bruxelles, ce que je ne puis croire, car les Flamans sont gens de bien & bonnes gens. Pendant le voyage, le Marchand ayant observé qu'il avoit de l'esprit, & qu'il pourroit un jour rendre d'autres services à la Compagnie, luy fit apprendre à lire & à écrire ; Il profita si bien dans cette estude, qu'estant arrivé à Batavia, il en sceut assez pour monter à un plus haut employ. Aprés l'arrivée du vaisseau, le General & son Conseil resolurent d'envoyer ce mesme vaisseau au Japon avec une partie de l'équipage qui estoit venu d'Europe. Le Marchand & quelques Officiers furent commandez pour faire ce voyage, & le hazard voulut que le sous-écrivain estant mort peu de jours aprés leur depart de Batavia, le Marchand jetta les yeux sur ce jeune garçon pour luy donner cette place ; Il en estoit tres-capable, car le Marchand avoit pris un soin particulier de l'instruire du commerce des Indes, & comme il avoit naturellement de l'esprit, il n'eust pas de peine à s'y rendre habile.

Le vaisseau estant arrivé à Firando, le nouveau sous-écrivain creut ne pouvoir jamais trouver un lieu plus propre

propre à établir sa fortune que celuy où elle venoit de le porter ; il forma le dessein d'y demeurer & d'abandonner son bien-faicteur. Le Marchand estant prest de se remettre à la voile pour retourner à Batavia, le sous-écrivain se cacha, & l'on ne s'apperçeut de son absence que quand le vaisseau fut fort avant en mer. Alors se voyant en seureté, il revint au comptoir où il avoit lié amitié avec quelqu'un des Officiers, & en peu de temps il aprit si bien la langue du pays, qu'il se rendit tres-utile à la Compagnie, & tres-considerable parmy les habitans, avec lesquels il faisoit presque luy seul tout le negoce des Hollandois au Japon.

Ses services & sa capacité l'éleverent enfin au rang de President du Comptoir ; l'autorité que cette charge luy donnoit rehaussa ses esperances, & il ne se contenta pas de continuer le negoce de sa nation dans cet Empire, il fit dés lors le projet d'en exclure toutes les autres. Les Portugais (comme nous l'avons remarqué) y avoient trafiqué les premiers, & leurs Comptoirs y estoient establis depuis prés de cent années. La Religion Chrestienne s'y estoit introduite avec eux, parce que ces peuples sont autant zelez pour la propagation de la foy que les Hollandois le sont peu. Le President voyoit que les Japonois Chrestiens ne vouloient negocier qu'avec les Portugais, comme les connoissant de plus longue main, & parce qu'ils sont de meilleure foy dans le commerce. Il s'avisa de les rendre suspects à la Cour par leur Religion mesme, & engagea des Gouverneurs de Province, & des Grands Seigneurs, à force de presens à favoriser son entreprise.

Mais les Portugais ne manquoient point d'amis & de partisans ; & quoy qu'il ne fussent pas en estat de faire de si grandes liberalitez que le President ; ils ne laissoient pas de se maintenir, & de rendre toutes ses brigues inutiles. Ces moyens ne luy reüssissant pas, il eut recours à la plus noire de toutes les calomnies ; il supposa une lettre écrite en langue Portugaise, qui contenoit le dessein formé d'un soûlevement general des Chrétiens dans

dans le Japon, & d'une conspiration particuliere contre la personne de l'Empereur. Il porta cette lettre à un Seigneur du païs, dont il avoit gagné la confiance. Ce Seigneur qui entendoit un peu le Portugais, creut qu'il estoit de son devoir d'envoyer en diligence cet avis à la Cour, & de s'informer cependant des particularitez d'une entreprise si importante à la vie du Prince & à la tranquillité de l'Estat.

Le President luy conta par quelle avanture cette lettre estoit tombée entre ses mains, & l'inventa d'un bout à l'autre, avec des circonstances propres à rendre son imposture vray-semblable; disant que les Hollandois avoient fait prise d'un vaisseau Portugais qui s'en retournoit du Japon à Goa, & que le Capitaine Hollandois ayant trouvé cette lettre parmy d'autres papiers, l'avoit ouverte, & voyant de quelle consequence elle étoit, l'avoit envoyée exprés au President pour en user selon sa prudence & l'affection de la Compagnie Hollandoise pour le service de l'Empereur. Qu'il avoit crû ne pouvoir s'adresser plus seurement qu'à luy pour prevenir de si grands maux, & qu'il n'y avoit pas un moment à perdre. Que les Espagnols à qui les Portugais obeïssoient avoient une maxime pernicieuse de ne vouloir point souffrir dans les lieux où ils sont d'autre religion que la leur, & que pour l'établir plus seurement ils n'épargnent ny la vie ny la liberté des hommes; & mesme qu'ils croient faire un grand sacrifice à leur Dieu, lors qu'ils égorgent ceux qu'ils ne peuvent convertir. Que les Hollandois n'estoient pas de mesme, qu'ils s'accommodoient avec toutes les nations & avec toutes les religions, & qu'ils ne songeoient à rien qu'à leur commerce.

Ce Seigneur adjousta foy à ces suppositions, & envoya promptement à l'Empereur une copie de cette lettre, dont la substance estoit que les Espagnols des Philippines & les Portugais establis au Japon de concert avec tous les Chrestiens du païs, mandoient au Viceroy de Goa, que s'il envoyoit dans un temps prefix huit ou dix vaisseaux chargez

chargez de troupes & de munitions de guerre, & principalement d'Officier pour commander les revoltez, ils auroient en peu de jours une armée nombreuse, & qu'il leur seroit facile de se rendre maistres de tout le Japon; qu'ils avoient donné le mesme avis & pour le mesme temps au Vice-Roy des Philippines, afin que la revolte se declarast tout à la fois.

Le Portugal estoit sous la domination d'Espagne, & quoy que les Portugais ne voulussent souffrir dans leurs places des Indes aucun Espagnol que le Viceroy, neantmoins il se glissoit au Japon des Religieux conduits par un veritable zele pour la foy; mais ce zele quand il est indiscret fait quelquefois d'aussi grands maux que l'avarice mesme. Les Peres Paulistes (c'est ainsi que l'on nomme les Peres Jesuites dans les Indes, à cause que leur principale Eglise de Goa est dediée à saint Paul) ces Peres, dis-je, faisoient de grands progrez & avoient aquis beaucoup de creance parmi ces peuples, malgré les persecutions qui s'élevoient de temps en temps contre les Chrestiens, selon que les Seigneurs du païs estoient bien ou mal intentionnez pour eux. Le nombre en grossissoit tous les jours, & les nouveaux convertis y trouvoient mesme leur avantage, en ce qu'ils s'enrichissoient par le commerce des Portugais, qui estoient de serment de ne point negocier avec les Idolatres. Cette distinction irrita les Bonzes contre eux, & la multitude des Chrestiens donna de l'ombrage au Prince, qui prit feu tres-facilement sur cette lettre supposée, & en donna dans la suite des marques bien sanglantes.

Les Peres Jesuites avoient converty à la foy un Grand Seigneur du Royaume qui demeuroit ordinairement à Bugen dans l'Isle de Ximo; il en estoit Seigneur, & son pouvoir estoit fort grand dans toute l'Isle. Il avoit quatre fils, deux desquels estoient auprés de luy & avoient embrassé à son exemple la religion Chrestienne; le Pere receut au Baptesme le nom d'Ignace, le plus âgé des deux fils fut nommé François, & le dernier Charles. Les deux ainez estoient à la Cour, & tous deux favoris

favoris de l'Empereur. Le cadet ayant embrassé la Religion Chrestienne, s'adonna entierement à l'étude de l'Escriture Sainte, & se retira avec les Peres Jesuites qui avoient chez eux une espece de Seminaire pour instruire la jeunesse; Son exemple avoit attiré au Christianisme un grand nombre de jeunes Seigneurs, & comme il étoit éloquent dans sa langue, il leur fut d'un grand usage pour la predication de l'Evangile, & pour faire connoistre à ces Peuples les erreurs grossieres de leur idolatrie.

Naturellement les Japonois ont l'ame noble, & une grande disposition à toutes les sciences; & il ne manque à cette Nation que des personnes capables de l'instruire. Ce n'est pas qu'ils n'ayent leurs Docteurs; la Cour du Daïry en est pleine, on y conserve les Annales de leur pays; & ils pretendent que l'Imprimerie & l'Artillerie y estoient en usage avant qu'elles fussent connuës en Europe. C'est de cette Cour que viennent tous leurs livres, & les personnes qui sont à la suite de ce Prince, ne s'appliquent à autre chose qu'à etudier. On dit qu'ils ont appris toutes ces choses dans la frequentation des Chinois, & mesme qu'ils sont originaires de la Chine. En effet, la plus grande province de l'Isle de Niphon s'appelle Quanto, du mesme nom que cette partie maritime de la Chine où se fait son plus grand commerce, & dont les habitans ont esté plus appliquez que les autres à la navigation; Du moins si l'on en croit les Historiens Chinois, le Japon ne faisoit qu'une tres-petite partie de leur vaste Empire, qui du Nord au Midy passoit autrefois 56 degrez de latitude, & contenoit tout ce qui est renfermé entre la mer glacée & la ligne Equinoctiale, n'étant borné à l'Occident que de la mer Caspie, & s'estendant à l'Orient par toute l'Amerique Septentrionale jusqu'à la nouvelle Espagne. Neantmoins ces deux nations se font la guerre de temps en temps; les Japonois ont quelque chose de plus farouche, & tiennent beaucoup du Tartare; ils sont plus braves que les Chinois & méprisent davantage la mort.

Le Pere Thomas Barre Portugais m'a dit fort souvent estant à Agra Capitale du Grand Mogol, où les Jesuites ont une tres-belle maison, que ce jeune Seigneur & plusieurs de cette jeunesse avoient fait un si grand profit en six ou sept ans, qu'ils estoient aussi sçavans que leurs maistres mesmes, & qu'ils avoient encore plus de zele qu'eux pour convertir ceux de leur nation. Les Jesuites n'avoient alors aucune maison destinée à l'instruction des enfans & des Catechumenes; ils prierent ce Seigneur de leur prester une des siennes pour cet usage; Il en avoit quatre fort belles hors de la ville avec de grands revenus; il leur donna la plus proche. Peu de temps aprés, le plus jeune de ses fils tomba malade, & fut porté dans cette maison pour prendre l'air; il y recouvra sa santé par le soin de ces Peres & par les prieres des Chrétiens qui auroient beaucoup perdu à sa mort, car ils recevoient de luy de tres-grandes assistances. Son Pere joüit peu du plaisir que luy donna cette guerison, qui fut comme miraculeuse, & mourut lors que ses enfans & les Chrestiens qu'il n'aimoit pas moins tendrement, avoient le plus de besoin de sa protection.

Les deux aisnez qui estoient auprés de l'Empereur ayant appris la mort de leur pere, vinrent pour recüeillir sa succession, & demanderent aux Jesuites la maison qu'il leur avoit donnée, parce qu'au Japon un Pere ne peut pas aliener le bien de ses enfans, & même quand il est parvenu à un certain âge, ils peuvent l'obliger de les en mettre en possession, ne reservant qu'une égale portion pour luy. Les Jesuites trop attachez à ce nouvel establissement, ne voulurent point s'en dépoüiller pour avoir la paix, & engager même par cet accommodement toute la Famille à la protection du Christianisme. Ce refus irrita les deux aisnez; & ce demeslé survint entre les Jesuites & eux, dans le temps que le President travailloit avec une application extraordinaire à son dessein. Il eut avis de leur different, & comme il estoit grand imposteur, il sceut allumer dans l'esprit de ces deux Seigneurs une violente haine non seulement

contre les Jesuites, mais contre tous les Portugais en general, en leur donnant une copie de cette lettre supposée.

Ces deux Seigneurs qui estoient favoris de l'Empereur, & dans un grand credit auprés de luy, joignirent l'interest de l'Estat à leur interest particulier, & porterent leurs plaintes à la Cour avec une aigreur extrême; disant qu'il n'y avoit plus de seureté pour le bien des familles, pour le repos de l'Empire, ny pour la vie du Prince, si l'on n'exterminoit dans le Japon tous les Portugais & les Japonois mesmes qu'ils avoient imbus de leurs erreurs. Pour justifier ces marques éclatantes de leur haine, ils montrerent à l'Empereur cette copie de lettre, & le jetterent dans de si grandes alarmes pour sa personne & pour son Estat, qu'il ne voulut plus entendre aucune justification.

Quelques Seigneurs amis des Portugais le prierent de s'éclaircir de la verité avant que de se porter aux dernienieres extremitez contre toute une nation & contre ses propres sujets. Il fut inexorable à leurs prieres, & donna des ordres secrets à des Commissaires pour aller dans toutes les Provinces de l'Empire, exterminer les Portugais & les Chrestiens mesmes originaires du pays. Comme ils avoient des partisans cachez à la Cour & ailleurs, ils furent avertis de tous costez d'une resolution si cruelle; mais ils n'en avoient point de plus fideles ny de plus zelez que ces deux jeunes Seigneurs de Ximo, François, & Charles. Les Chrétiens se rassemblerent aupres d'eux pour songer à leur commune conservation; & aprés avoir tenté inutilement de se justifier d'une si noire calomnie, ils resolurent de se mettre en défense, & de mourir tous pour soustenir leur religion & leur innocence contre ceux qui viendroient les attaquer. Ces deux Seigneurs se mirent à la teste de l'armée Chrétienne. L'aisné avoit porté les armes & sçavoit bien la guerre; le plus jeune exhortoit les autres à se bien défendre, en leur faisant voir qu'à l'exemple des Machabées ils ne devoient plus esperer qu'en la protection du Dieu des armées & dans

leur

leur propre valeur. Tous s'excitoient à une si legitime défense, & travailloient incessamment à se pourvoir d'armes & de munitions pour une resistance vigoureuse.

Les Commissaires de l'Empereur ayant eu avis de l'assemblée que les Chrestiens faisoient dans l'Islé de Ximo, en avertirent l'Empereur, sans luy mander precisément leurs forces & leurs desseins. Des Jesuites & des Augustins m'ont dit à Goa, que l'armée Chrestiene estoit alors composée de plus de quarante mille hommes, sans compter ceux qui survinrent devant & aprés que la bataille fut donnée.

L'Empereur ne croyant pas qu'elle fut si nombreuse, n'envoya d'abord contre eux que vingt-cinq à trente mille hommes commandez par le plus jeune des deux Seigneurs de Ximo qui estoient auprés de luy; mais ces troupes ne furent pas plustost en marche qu'il en leva de nouvelles, & mit une autre armée de quarante mille hommes sur pied, commandée par le Seigneur à qui le President avoit montré le premier la lettre supposée.

Les Chrestiens ayant eu la nouvelle que ces deux grandes armées venoient leur fondre sur les bras, se preparerent pour les recevoir, & choisirent un lieu avantageux pour s'y retrancher. Ils mirent en un endroit inaccessible par le derriere, & ouvert du costé du camp, tous les vieillards, les femmes & les enfans, afin de n'occuper personne à les garder. La premiere armée parut bientost à la veuë des Chrestiens; la situation de leur camp estoit telle, que les Imperiaux n'en pouvoient découvrir qu'une partie. Ils se mirent en bataille dans un tres-bon ordre, & les deux chefs les ayant exhortez à se bien défendre, le plus jeune dit qu'il estoit d'avis d'envoyer vers son frere chef de l'armée Imperiale, pour luy demander la paix, & le prier d'interceder même pour eux auprés de l'Empereur, en l'assurant qu'il estoit prest de s'aller jetter à ses pieds pour justifier son innocence; Que la religion des Chrestiens défendoit expressément aux sujets de se revolter contre leur Prince legitime; & que la con-

conspiration dont on les avoit accusez n'avoit pas le moindre fondement. Il luy écrivit une lettre en ces termes au nom de toute l'armée, avec des protestations de mettre les armes bas, si l'Empereur vouloit avoir la bonté de les écouter. Un des principaux chefs s'offrit d'aller porter cette lettre au General des Idolâtres, qui ne voulut point la recevoir. Celuy qui l'avoit portée fut attaché par son ordre à une croix à la veuë des Chrestiens, & en méme temps les Imperiaux vinrent les charger avec impetuosité.

Le combat dura prés de trois heures avec un avantage presque égal; le chef des Imperiaux cherchant par tout ses freres, & ses freres l'évitant par tout, pour n'estre pas engagez à un combat d'homme à homme contre luy. Ils donnerent ce jour-là de part & d'autre des marques d'une valeur extraordinaire. Les Chrestiens à leur exemple, voyant que leur salut consistoit dans la victoire, & qu'il n'y avoit aucune esperance de pardon; combatirent avec tant de courage, que les Imperiaux furent contraints de ceder. Leur General fut tué sur la place; l'étonnement les prit; les Chrestiens qui avoient estendu leurs troupes à droite & à gauche envelopérent leurs ennemis, & toute l'armée des Idolâtres fut taillée en pieces & poursuivie jusqu'au bord de la mer, où quelques-uns se sauverent dans des batteaux & allerent porter la nouvelle de leur défaite à la seconde armée Imperiale, qui marchoit à grandes journées pour se joindre à celle-cy.

Cette victoire fut suivie de la conversion de plusieurs Idolâtres, & les Chrestiens aprés en avoir rendu graces à Dieu par des prieres continuelles dans leur camp pendant trois jours, se preparerent à une seconde bataille; ne doutant pas que l'autre armée ne vint les attaquer pendant qu'ils estoient encore fatiguez & affoiblis du premier combat. Mais ce General plus prudent que l'autre, se contenta de se retrancher en un poste où les Chrestiens ne pussent le venir forcer, & écrivit à la Cour les particularitez de la défaite de la premiere armée, sur laquelle il attendoit les ordres de l'Empereur.

Ce-

Cependant l'armée Chrestiene grossissoit tous les jours, & par les Idolâtres qui se convertissoient à la foy, & par les Chrestiens du païs qui s'y venoient rendre de plusieurs endroits ; en peu de temps elle se trouva forte de prés de cinquante mille hommes. L'Empereur qui vouloit étouffer cette revolte dans sa naissance, envoya des ordres par tout son Empire pour faire de nouvelles levées. Les partisans du President aigrissoient tous les jours ce Prince contre les Chrestiens, & empeschoient que les autres courtisans ne luy fissent ouvrir les yeux sur une persecution si injuste. La défaite de son armée l'avoit jetté dans une espece de fureur ; & quoy que les deux chefs de l'armée Chrestiene pussent faire par leurs amis pour obtenir leur pardon, & pour se justifier des calomnies contenuës en cette lettre supposée, il ne leur fut pas possible d'estre écoutez.

L'Empereur assembla son Conseil, où les plus sages furent d'avis de recevoir les soûmissions des Chrestiens qui offroient de mettre les armes bas en leur donnant une amnistie generale, & l'exercice libre de leur religion ; mais la cabale du President l'emporta sur un avis si raisonnable ; & l'Empereur qui estoit irrité par ses impostures, embrassa le plus mauvais party. La resolution du Conseil fut de lever en diligence une grande armée, & d'aller joindre l'autre pour accabler tout d'un coup les Chrestiens par la multitude. Le Daïry que l'on consulte sur les importantes affaires de l'Estat, approuva cette resolution. Tous les Seigneurs du païs qui sont obligez de fournir des troupes à l'Empereur, en amenerent à l'envy au rendez-vous, qui fut marqué aux quartiers qu'occupoit la seconde armée. Lors que celle-cy l'eut jointe, elles se trouverent monter à cent cinquante mille hommes. Le frere du General qui avoit esté tué dans la premiere bataille, en eut le commandement sous l'Empereur, qui se mit à la teste de toutes ses troupes.

Mais avant que de marcher aux ennemis, il fit publier dans le camp qu'il défendoit de faire quartier à aucun Chrestien, excepté aux deux Generaux qu'il vouloit

faire

faire mourir par les supplices, & que ceux qui sortiroient du combat avant que d'avoir exterminé tous les rebelles, il les feroit mourir, eux & leurs parens du plus cruel genre de mort qu'on pourroit imaginer; & qu'au contraire il donneroit des recompenses considerables à ceux qui luy apporteroient une ou plusieurs testes de Chrêtiens, à proportion du nombre qu'on luy en apporteroit. Les copies d'un Edit si cruel furent jettées en plusieurs endroits du camp des Chrestiens, & cette nouvelle ne servit qu'à les animer davantage contre les Idolâtres, voyant qu'il n'y avoit plus aucune esperance de pardon. Le plus jeune de leurs chefs offrit d'aller se jetter aux pieds de l'Empereur pour implorer sa clemence au nom de toute l'armée, disant qu'il s'estimeroit heureux de souffrir le martire pour montrer leur innocence; mais tous s'écrierent qu'ils ne le permettroient jamais. Ce qu'il pût obtenir seulement, fut d'écrire encore une lettre à l'Empereur, pleine de respect, de soumission, & de repentir sur leur dernier combat; disant qu'ils étoient prest de quitter les armes, si l'Empereur leur accordoit une amnestie, & la liberté de leur religion, & offrant au peril de leurs vies, d'éclaircir l'imposture de toutes les choses dont on les avoit accusez.

Cette lettre fut portée par un Idolâtre à un Seigneur qui favorisoit secretement les Chrestiens. L'Empereur la déchira sans la lire, & dit qu'il ne rentreroit jamais dans sa Cour que tous les rebelles ne fussent exterminez. L'armée Chrestienne ayant sçeu la resolution de l'Empereur, ne songea plus qu'à se bien défendre; le terrain qu'elle occupoit estoit avantageux pour le petit nombre, mais les Imperiaux estoient trois contre un, & tous les Idolâtres du pays qui auparavant estoient favorables aux Chrestiens, se déclarerent leurs ennemis aussi-tost qu'ils virent l'armée Imperiale. Elle vint enfin prendre ses postes en presence de l'armée Chrestienne, & l'Empereur affecta dans ces approches d'étendre ses troupes, & de faire jetter de grands cris pour intimider les Chrestiens. Les deux armées ne furent pas long-temps si proches

l'une

l'une de l'autre, ſans qu'il s'attachaſt entre elles des eſcarmouches fort chaudes, pendant leſquelles les chefs de l'armée Chreſtienne ſe mettoient en bataille, & occupoient tous les lieux qui pouvoient les empeſcher d'eſtre enveloppez. Aprés avoir fait la priere, ils s'exciterent les uns les autres à ſe bien défendre, perſuadez que Dieu les protegeroit comme la premiere fois, ou du moins qu'ils mourroient tous les armes à la main pour la défenſe de leur Foy, & qu'ils meriteroient ainſi la couronne du Martire. Des premieres eſcarmouches, comme il arrive d'ordinaire, on en vint à un combat general; d'abord les Chreſtiens renverſerent les Idolâtres; le plus jeune de leurs chefs les pouſſoit avec beaucoup de vigueur; Il eſtoit ce jour-là remarquable par ſes habits; mais il ſe fit encore plus remarquer par ſon courage; la terre éſtoit toute couverte de morts, les Idolâtres prenoient l'épouvante, tout s'ébranloit, tout fuyoit devant luy; mais oubliant ce que ſon frere luy avoit tant recommandé, il s'éloigna trop du gros de l'armée, & fut enveloppé, bleſſé, & porté par terre par un grand nombre d'ennemis, & mené en cet eſtat à l'Empereur. Son frere aiſné plus experimenté dans la guerre, fit ſouſtenir & rappeller ceux qui avoient ſuivy ſon frere, & juſqu'à la nuit conſerva cet avantage ſur les Imperiaux, qui oppoſoient toûjours de nouvelles troupes à meſure que les Chreſtiens les tailloient en pieces.

Dans cette premiere journée, la victoire ſe declara ouvertement pour eux; mais la gloire qu'ils y acquirent leur couſta cher, parce que la preſence de l'Empereur, & l'Edit qu'il avoit fait publier, firent qu'aucun des deux partis ne donna quartier; le carnage fut grand, & l'armée Chreſtienne en fut extremement affoiblie; neantmoins le combat recommença le lendemain avec le jour, & la ſeconde journée fut auſſi glorieuſe, mais plus ſanglante encore que la premiere.

Aprés tant de fatigues & de bleſſures, les Chrétiens qui reſterent en eſtat de combatre, ne laiſſerent pas de

se presenter en bataille dés la pointe du jour. L'Empereur indigné d'une si longue resistance, les fit attaquer par plusieurs endroits tout à la fois. Le General de l'armée Chrestiene alloit de rang en rang, soustenant ceux qui s'ébranloient, encourageant ses soldats par ses discours & par son exemple; mais enfin il fut percé de plusieurs coups, & accablé d'une foule d'ennemis qui se jetterent tous ensemble sur luy. Les siens le perdirent de veuë, & n'ayant plus personne pour les commander, ce ne fut plus un combat, mais un massacre, ils coururent comme furieux au travers des Idolâtres, & se firent tous tuer. Leur camp fut forcé, les vieillards, les femmes, les enfans, & mesme les blessez qu'on y avoit portez les jours precedens, tout fut passé au fil de l'espée, à la reserve de quelques Chrestiens du païs qui se cacherent dans les montagnes, & qui conterent depuis cette histoire à ceux dont je l'ay apprise.

Telle fut la fin déplorable des Chrestiens, & (pour ainsi dire) du Christianisme dans le Japon, que le President Hollandois leur a procurée par ses brigues, & par ses impostures. On a sceu dans trois recherches tres-exactes qui en ont esté faites, qu'il estoit mort ou dans les combats, ou par les supplices, plus de soixante mille Chrestiens. Le plus jeune de leurs chefs souffrit un martire tres-cruel pendant sept jours, & quelque offre que l'Empereur luy fit faire en consideration de ses freres & de sa propre valeur, jamais il ne voulut renoncer à la foy de Jesus-Christ. Son aisné fut trouvé parmy les morts; on fit ensuite une espece d'inquisition dans tout l'Empire qui dura plusieurs années, & ceux qui perseverent dans la foy, furent condamnez à des supplices si effroyables, que la Relation qu'en a faite Varen Hollandois, historien non suspect en cette matiere, ne se peut lire sans horreur. En seize années, depuis 1613. jusques en 1629. les Chrestiens s'étoient tellement multipliez au Japon, qu'il y en avoit plus de 400000. & en 1649, le mesme Hollandois dit, que ceux qui estoient

venus

venus sur les navires de la Compagnie, du Japon à Amsterdam, asseuroient que le Christianisme y estoit entierement aboli.

Au milieu d'une persecution si cruelle, les Hollandois s'y sont maintenus, & lors qu'ils sont obligez de signer le formulaire de foy qui se renouvelle tous les ans, ils signent qu'ils sont Hollandois, sans declarer qu'ils sont Chrestiens; & à force de presents ils font que les Inquisiteurs ne leur en demandent pas davantage.

Estant à Ogly qui n'est à present qu'un gros bourg ou passe le plus grand bras du Gange, je rencontrai un Marchand Hollandois qui servoit la Compagnie dans le Japon depuis long-temps, & qui y avoit fait plusieurs voyages. Il aborda avec deux vaisseaux chargez de barres d'argent & de cuivre qu'il avoit échangées pour des soyes que les Hollandois achettent à Bengale. Ce Marchand sceut que j'y estois, & me vint voir pour me prier de luy rendre quelque service dans son négoce. Je le trouvay homme sincere, & fort instruit des affaires du Japon; mais principalement de la derniere persecution contre les Chrétiens. Nous liames ensemble amitié & conversation; & je le priois fort souvent de venir manger chez moy. Dans nos entretiens, il me conta beaucoup de particularitez de l'establissement des Hollandois dans cet Empire, & du gain extraordinaire qu'ils font dans ce commerce. De propos en propos, selon ma coustume, je voulus tirer de luy qui estoit l'autheur d'un si grand massacre; il m'en dit toutes les circonconstances que j'ay écrites, & beaucoup d'autres que j'ay oubliées ou obmises, comme n'estant pas importante à mon sujet, ou ayant esté écrites par d'autres. Il les avoit apprises des Chrestiens du païs qui s'estoient sauvez de la bataille, & de plusieurs marchands Idolâtres qui en avoient encore la memoire toute fraiche. La maniere ingenuë dont il me les dit, jointe à ce que j'en ay sceu d'autres endroits, ne me laisse pas lieu de douter de la verité que contient cette Relation; car il ne pouvoit quelquefois s'empescher de jetter des lar-



l'armes, & d'interrompre son discours par des sanglots, en faisant des imprecations contre le President, disant qu'il s'estonnoit que Dieu eut laissé ce monstre-là sur la terre, & que la Compagnie l'eut employé si long-temps. Mais Dieu luy reservoit son chastiment. Ce méchant homme traisnant (pour ainsi dire) aprés luy le remords de ses crimes, & jettant la malediction & l'infortune dans toutes les affaires qu'il entreprenoit, fut perir miserablement à la veuë du port de Lisbonne, sans aucune tempeste. Tous ceux de son vaisseau se sauverent, luy seul y retournant pour prendre une cassette où estoient ses pierreries, le vaisseau s'entr'ouvrit, & les Portugais eurent le plaisir de voir engloutir dans la mer, celuy qui les avoit fait massacrer si cruellement dans le Japon. Aussi-tost qu'ils sceurent son naufrage, toutes les cloches de la ville sonnerent en témoignage de la rejoüissance publique sur sa mort.

Dans mon dernier voyage des Indes j'estois à Gaumeron, autrement dit Bandarabassi, où les Hollandois ont un Comptoir. Il y arriva deux vaisseaux qui venoient du Japon, pour prendre les soyes que la Compagnie achette du Roy de Perse pour les porter dans cet Empire. Un Capitaine de ces vaisseaux me dit que pendant plusieurs voyages qu'il avoit faits au Japon, l'Empereur y avoit fait faire deux fois la recherche des Chrêtiens; que dans la premiere recherche on en trouva deux cens quarante-sept, qui furent martirisez avec des tourmens effroyables; & que dans la derniere on en avoit seulement trouvé soixante & trois, entre lesquels estoient dix-sept enfans, sçavoir douze filles & cinq garçons, dont le plus vieux n'avoit pas treize ans.

En toutes les persecutions que l'Eglise a souffertes, on ne trouve rien qui approche de celle-cy pour la rigueur des supplices, & l'on peut dire que les Japonois sont les peuples du monde les plus ingenieux en cruauté, & les plus constans dans le martire. Il y en a eu, & mesme des enfans de dix à douze ans, qui l'ont enduré pendant soixante jours, leurs corps attachez en croix, à demy brûlez

brûlez & déchirez en pieces, leurs bourreaux les forçant à manger pour les faire vivre & les tourmenter plus long-temps, sans qu'ils ayent renoncé à la foy de Jesus-Christ. Cette inquisition barbare ne s'estendoit pas seulement sur les Chrestiens, mais sur tous leurs parens, & mesme sur leurs voisins; car si un Prestre estoit pris dans une maison, tous ceux de cette maison & des maisons voisines estoient conduits au supplice pour ne l'avoir pas revelé.

Je ne pretends pas m'engager dans le détail de ces divers genres de martire; Il y en a plusieurs Relations particulieres, où peut-estre ces Ecrivains pour faire honneur à leur Ordre, ont jetté beaucoup de circonstances fabuleuses; mais quand on ne s'arresteroit qu'aux particularitez que les Hollandois mesmes en ont escrites; il seroit vray de dire, que jamais l'Eglise n'a souffert en si peu de temps une persecution si cruelle.

Au commencement de chaque année, on renouvelle cette recherche, & l'on fait signer tous ceux qui sçavent écrire, ou bien les chefs de famille signent pour tous les autres, non seulement qu'il ne sont pas Chrestiens, mais encore qu'ils n'ont connoissance d'aucun Chrestien, & qu'ils abhorrent & detestent le Christianisme comme une religion ennemie de l'Estat. Les Hollandois qui sont establis en ce païs-là, s'en exemptent par les moyens que nous avons dits, & ils ont grand soin d'avertir les Capitaines de leurs vaisseaux, de n'apporter aucune monnoye qui soit marquée avec des croix, & sur tout de ne faire aucun acte de religion qui puisse faire soupçonner qu'ils sont Chrestiens.

Les Portugais n'ont pû se resoudre à cette lascheté, quoy qu'ils fussent fort attachez au profit qu'ils trouvoient dans le commerce du Japon. Depuis que la persecution s'y est un peu rallentie, ils ont tenté plusieurs fois d'y retourner; mais le Presidenr les en a toûjours empeschez, comme un vigilant ennemi qui n'épargnoit rien pour leur oster toute esperance de retour. D. Jean de Bragance estant monté sur le trône, ce changement si

prompt

prompt qui ravit en un jour la couronne de Portugal au Roy d'Espagne, sans effusion de sang, & sans aucun tumulte dans la ville de Lisbone, fit le mesme effet à Goa. Tous les Portugais dans les Indes reconnurent presque en mesme temps leur nouveau Roy. Le Viceroy qui estoit Espagnol fut renvoyé en Espagne par les premiers vaisseaux qui partirent pour y retourner; & D. Philippe de Mascarenas Portugais, Gouverneur dans l'Isle de Ceilan, vint prendre à Goa la place de Viceroy.

Sa premiere pensée dans cette charge fut d'essayer de rétablir le commerce des Portugais dans le Japon; lors qu'ils en furent chassez ils en retiroient de profit trois millions de pardos tous les ans, & un pardos vaut vingt-sept sols de nostre monnoye; l'esperance de rentrer dans un si grand gain, luy fit prendre à la fin de l'année 1642 la resolution d'envoyer à l'Empereur du Japon une ambassade solemnelle, accompagnée de presens magnifiques; il choisit tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus capable de plaire à ce Prince & aux grands Seigneurs de sa Cour. Le plus precieux de ces presens estoit une piece de bois d'Aloës qu'on nomme autrement bois de Calambour, elle avoit quatre pieds de long & deux pieds de grosseur, jamais on n'en avoit veu dans les Indes un si grand morceau; il avoit cousté quarante-trois mille pardos; on y adjousta quantité de tres-beau corail en grains d'une grosseur extraordinaire. C'est le plus agreable present qu'on puisse faire aux Seigneurs Japonois, parce qu'ils en mettent aux cordons de leurs gibecieres pour les fermer; Si l'on en pouvoit trouver un grain de la grosseur d'un œuf de poule, & qu'il n'y eut point de petits trous comme il y en a d'ordinaire, que les Marchands remplissent de cire d'Espagne pour tromper ceux qui les achettent, on pourroit vendre ce seul grain au Japon jusqu'à quarante mille pardos; Ils n'y porterent point de diamans ny d'autres pierres precieuses, parce que les Japonois n'en estiment aucune; mais ils chargerent les vaisseaux d'un grand nombre de tapis d'or, d'argent & de soye qui se font aux Indes & en Perse,

avec

avec quantité de pieces de brocard d'or & d'argent; & l'on m'a dit plusieurs fois que cette ambassade avec ces presens avoit cousté à la ville de Goa plus de huit cent mille pardos, qui font un million quatre-vingt mille livres de nostre monnoye. Outre cela, ces deux grands vaisseaux, l'un de cinquante pieces de canon, & l'autre de trente-cinq, furent chargez de marchandises qui sont de bon debit au Japon, & qui valoient encore plus d'un million de livres; l'équipage en estoit magnifique; la poupe estoit dorée & les bannieres estoient d'estofes tres-riches. Le Viceroy ne voulut point permettre qu'aucun Jesuite fut du voyage, craignant que leur zele ne fit tort à son dessein; mais comme il falloit des aumoniers pour les vaisseaux, il nomma quatre Augustins pour l'Admiral, & quatre Jacobins pour l'autre, tous gens sages & de bon esprit. Pendant que j'estois à Goa en 1648. j'entretins quelques-uns de ces Peres qui furent nommez pour ce voyage, qui me conterent fort exactement toutes les particularitez de cette ambassade.

Leur navigation fut tres-heureuse en allant. Lors qu'un vaisseau aborde au Japon, la coustume de cet Empire est de ne permettre pas qu'on mette des gens à terre, jusqu'à ce que le Gouverneur du lieu envoye les reconnoistre pour en donner avis à l'Empereur, & sçavoir s'il veut qu'on les reçoive. L'entrée du port devant lequel ils avoient jetté l'ancre est tres-dangereuse, & l'on n'y peut aborder sans courre fortune de se briser sur les rochers, à moins que d'estre guidé par des gens du païs.

Le Gouverneur de Nangasaqui surpris d'apprendre que ceux qu'il avoit envoyé reconnoistre estoient Portugais, l'escrivit en diligence à l'Empereur. Le President des Hollandois toujours alerte sur les avis qui venoient de la mer, ne pouvoit croire celuy-cy; mais comme il avoit beaucoup d'amis à la Cour, on luy dit cette nouvelle de tant d'endroits, qu'il ne douta plus de la verité. Alors il n'y eut point de brigues qu'il ne fit,



point de tours d'adreſſe qu'il ne jouaſt, pour empeſcher le ſuccez de cette Ambaſſade, & pour faire perdre les vaiſſeaux qui portoient l'Ambaſſadeur & ſes preſents. Il trouva moyen de corrompre le courrier qui fut chargé des ordres de l'Empereur, & au lieu de vingt jours qu'il devoit employer à ſon voyage, il y mit plus de deux mois, pendant leſquels les vaiſſeaux ſouffrirent de grandes tourmentes ſur la coſte. Enfin l'ordre arriva au Gouverneur de ne laiſſer deſcendre que l'Ambaſſadeur avec les deux Capitaines & les deux Pilotes pour ſçavoir le ſujet de leur voyage.

L'Ambaſſadeur eſtant à terre, dit qu'il venoit complimenter l'Empereur au nom du Roy ſon Maiſtre, & l'aſſurer qu'ils n'eſtoient plus ſous la domination du Roy d'Eſpagne; que depuis un an le legitime heritier du Royaume de Portugal eſtoit monté ſur le troſne de ſes Anceſtres que les Eſpagnols avoient uſurpé; que ce nouveau Roy eſtoit ſi juſte & ſi genereux, qu'ayant apris que quelques-uns de ſes ſujets eſtoient ſortis du Japon ſans payer leurs debtes, il envoyoit ſatisfaire à tout, mais principalement au devoir de bien-ſeance, qui oblige les Souverains de donner part de leur avenement à la Couronne, aux Princes dont ils deſirent l'amitié.

Le Gouverneur informa l'Empereur de toutes ces choſes, & le Preſident les ayant appriſes, fit dire par ſes Partiſans à ce Prince, que c'eſtoient des Rebelles qui venoient du fond de l'Occident apporter juſques au Japon la nouvelle & l'exemple de leur revolte; que l'inquietude naturelle de cette Nation cauſoit chez elle de frequentes revolutions, & ne luy permettoit pas de demeurer long-temps en repos, & d'y laiſſer les autres; qu'aprés ce qui luy eſtoit arrivé à luy meſme il ne pouvoit trop prendre de precautions pour la ſeureté de ſa perſonne, & pour la tranquillité de l'Eſtat; enfin que l'Empereur & l'Empire eſtoient perdûs ſans reſſource, ſi ces gens-là y remettoient jamais le pied. Ce diſcours appuyé de ſa cabale n'eut pas de peine à faire impreſſion ſur

l'eſprit

l'esprit de ce Prince naturellement barbare & ennemy des Chrestiens. Il envoya ordre au Gouverneur de faire descendre à terre tous les hommes blancs, & de les regaler le mieux qu'il pourroit pendant huit jours; le huitiéme jour il leur manda de remonter sur leurs vaisseaux, & en mesme temps il fit present à l'Ambassadeur & aux principaux de sa suite, des plus beaux ouvrages qui se fassent dans le Japon. Ce present fut composé de six grands cabinets & de six grands coffres lacrez de noir, avec des figures de relief entremeslées de paillettes d'or, & toutes les garnitures estoient d'or massif. Il y avoit encore six cabinets & six coffres lacrez de rouge avec des paillettes d'argent qui estoient garnis de mesme.

Lors que j'estois à Goa, le Vice-Roy D. Philippe de Mascarenas me fit voir deux de ces cabinets & deux de ces coffres & une table; j'avouë que je n'ay jamais rien veu de si beau en ce genre-là; j'admiray l'industrie de ces artisans Japonois, & je dis au Vice-Roy que nos ouvrages d'Europe que nous appellons façons de la Chine, n'estoient que des copies bien grossieres de ceux-là; outre la delicatesse du travail, le present estoit magnifique, & faisoit bien voir qu'il venoit d'un grand Prince; mais la suite du traitement que receut l'Ambassadeur ne répondit guere à de si heureux commencemens. L'Ambassadeur en recevant son present eut ordre de faire porter toutes les marchandises du second vaisseau sur son Admiral. Il voulut faire de son costé de grands presens au Gouverneur qui les refusa, & dit qu'il avoit receu un commandement exprés de les refuser, & de declarer à l'Ambassadeur que s'il ne se retiroit en diligence il le feroit couler à fonds; que l'Empereur son Maistre faisoit de nouveau défense à tous Portugais & Espagnols d'aborder jamais dans son païs sous quelque pretexte que ce fut, & mesme sous couleur d'Ambassade, à peine d'y estre crucifiez sur le champ, sans écouter leurs raisons: qu'à l'égard des debtes des Portugais, il se chargeoit en son nom de les payer, & que c'estoit là

le present que l'Empereur vouloit faire au Roy son Maî-tre pour le remercier de son ambassade; l'Ambassadeur n'eut pas plûtost fait oster les Marchandises du second vaisseau qu'on le coula à fonds en sa presence. Le Gouverneur ne se contenta pas de luy faire cet outrage; il fit descendre à terre tous les Noirs qui estoient sur l'Admiral, & leur fit couper la teste au bord de la mer, disant qu'ils estoient Indiens, & que comme tels, ils ne pouvoient pas ignorer les défenses rigoureuses que l'Empereur avoit fait publier contre tous les estrangers qui aborderoient au Japon, & principalement contre tous ceux qui se trouveroient attachez au service des Portugais, des Espagnols, & de tous les Chrestiens en general, à la reserve des Hollandois.

Tel fut le succez infortuné de cette ambassade, le vaisseau Admiral qui reporta le reste à Goa, fut tellement battu de la tempeste pendant plusieurs jours, qu'il pensa perir mille fois; la plus grande partie des gens de l'équipage mourut de fatigue, parce que les Noirs qu'on avoit decapitez estoient matelots, & que le reste n'estoit pas accoustumé à ce travail. Les marchandises & tous les presens furent gastez de l'eau de la mer, & le vaisseau alloit s'entr'ouvrir lors qu'il arriva au port de Goa. Je vis à Ispahan le morceau de bois d'Aloes dont j'ay parlé; le Pere Joseph Augústin vouloit le faire voir au Roy de Perse Cha-Abas II. qui regnoit alors. Ce Prince estoit fort curieux, il l'auroit acheté, si l'eau de la mer n'eust gasté le bois jusques dans le cœur; en effet, quand on en mettoit dans le feu on voyoit bien qu'il avoit perdu une partie de sa bonne odeur.

J'ay sceu de plusieurs Marchands Hollandois qui avoient esté au Japon depuis cette ambassade, que le President avoit donné quatre cens mille écus pour empescher qu'elle ne fut receuë, & mesme qu'il avoit sollicité le Gouverneur de faire couler à la fonds les deux vaisseaux; que n'ayant pû l'obtenir, il avoit esté cause de la mort des Noirs, croyant que l'Admiral periroit aprés dans ces mers faute de matelots. Enfin il mit les Portu-

gais

gais dans une telle execration en ce païs-là, que l'Empereur ordonna qu'on rasast toutes les maisons qu'ils avoient fait bastir, & qu'on arrachast les vignes & toutes les plantes d'Europe qu'ils y avoient fait venir, ou pour les commoditez de la vie, ou pour l'embellissement de leurs jardins, qu'ils possedoient en grand nombre aux environs de Macao, d'Yeddo, & de Nangasaqui; afin qu'il ne restat aucun vestige de l'establissement de ces peuples dans tout le Japon.

On a remarqué qu'il ne s'est point passé d'année depuis ces dernieres persecutions, que la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales n'ait perdu quelque vaisseau dans ces mers; les pilotes & les matelots attribuent cette infortune aux crimes de leur President, mais ses Superieurs n'ont pas tenu compte de cette pensée, & disent que si tous les vaisseaux que l'on envoye au Japon en revenoient avec leur charge sans aucune mauvaise avanture, la Compagnie seroit trop riche.

Aprés qu'il eut fait renvoyer cette ambassade d'une maniere si barbare, il en manda la nouvelle au General de Batavia, le pressant d'executer le dessein qu'ils avoient fait d'attaquer Macao, & disant qu'encore qu'il y eût apparence que les Hollandois & les Portugais entreroient bien-tost dans une ligue contre l'Espagne, il estoit toûjours bon par avance de se saisir de Macao, comme ils avoient fait de plusieurs places dans les Indes pendant que le Portugal estoit sous la domination des Espagnols, parce que le nouveau Roy seroit trop heureux de les leur abandonner pour avoir la protection de leur Republique en Europe. Ce General profitant de l'avis du President, estoit prest de mettre à la voile pour cette entreprise, lors qu'un envoyé de Portugal luy apporta la nouvelle de la treve concluë entre le Portugal & la Hollande, & mesme de l'armée navalle que les Estats avoient envoyée à Lisbonne au secours des Portugais. D'abord il fit semblant de n'y pas ajoûter foy, bien qu'il en fut informé long-temps auparavant, & fit mettre l'Envoyé dans une rigoureuse prison; neantmoins il differa pour quel-

quelques jours la partance de sa flote, pendant lesquels il receut ordre de ses superieurs de traiter les Portugais comme amis & alliez. De sorte qu'il fut contraint de tourner toutes ces forces contre les Isles Moluques possedées alors par les Espagnols.

Le President fut fort affligé de cette derniere nouvelle, à cause que le General & luy avoient fait de grands projets sur la conqueste de cette place, & promis à la Compagnie de la rendre par ce moyen maistresse absoluë du trafic de la Chine & du commerce de tout l'Orient. En effet Macao est située bien avantageusement pour dominer sur toutes ces mers, & principalement sur les costes de Quantung & de Fockien qui sont les Provinces où abordent toutes les marchandises de cet Empire. Elle est à l'emboucheure du golphe de Kanton, vis à vis de Quancheu capitale de cette Province, dans une petite peninsule attachée à une plus grande Isle, & bastie sur une espece de promontoire environné de trois costez de la mer, d'où les navires ne peuvent approcher faute de fonds, si ce n'est du costé du port qui est défendu par une bonne forteresse. Elle tiroit alors de la seule foire de Quancheu 1300 quaisses de toutes sortes d'estoffes de soye, chacune de 150 pieces, & 2500 pains ou lingots d'or, sans compter les soyes cruës, l'or filé, & les autres marchandises. On peut juger de là quel profit y faisoient les Portugais, & quelle envie le President avoit de les en chasser.

Mais ses desseins furent troublez, non seulement par la revolution du Portugal, mais encore par la perte que les Hollandois firent de l'Isle Formosa, que les Chinois insulaires prirent sur eux, suivant les conseils d'un soldat François à qui le Gouverneur de Tayovan avoit refusé plusieurs fois son congé aprés le temps de son service. Pour mieux entendre cet évenement, il faut sçavoir que les Hollandois s'estant establis dans le Japon, & en ayant exclu toutes les autres nations, excepté les Chinois; l'Empereur avoit permis à ceux-cy d'y revenir, depuis que le massacre commis par les Japonois dans une

ville

ville de la Chine dont ils avoient voulu s'emparer, avoit fait cesser le commerce de ces deux Empires, & méme obligé l'Empereur Chinois de mettre à prix toutes les testes des Japonois qu'on luy apporteroit. Les Hollandois n'oublioient rien pour faire naistre quelque nouvelle rupture entre ces peuples, ou pour se saisir eux-mesmes de quelque place propre à ruiner entierement le trafic des Chinois au Japon. Le President avoit écrit à sa Compagnie pour l'exciter à cette entreprise par l'assurance d'un gain de cinq millions par an, disant qu'encore qu'ils n'eussent pû prendre Macao à cause de la treve entre la Hollande & le Portugal, il ne falloit pas laisser de tenter toutes choses pour en détruire le commerce.

N'osant donc s'adresser aux Portugais, ils couroient toutes les mers qui environnent les Isles voisines, & prenoient les vaisseaux Chinois qui alloient trafiquer à Macao, exerçant des cruautez inoüies contre ces peuples qui s'estoient refugiez dans ces Isles depuis l'invasion des Tartares dans la Chine. Coxinga fils de Chinchilunge ce fameux pirate qui avoit sauvé dans ces Isles les débris de la ruine de cet Empire, les commandoit alors, & s'estoit rendu redoutable aux Tartares mesmes. Pour se vanger des Corsaires Hollandois, il entreprit le siege de Tayovan où ils se retiroient d'ordinaire, & par la prise de cette place il les chassa de toute la Formosa.

Cette Isle est fort grande, elle est placée à la pointe des Philippines, sa longueur va du Nord au Sud, & dans sa coste Occidentale elle regarde les Provinces de Fockien & de Quantung; les Chinois la nomment Talieukieu, & il y a apparence que les Espagnols luy ont donné le nom de Formosa à cause de sa beauté & de sa fertilité; c'est de tous les peuples de l'Europe ceux qui la découvrirent & y habiterent les premiers, & qui bastirent sur un de ses promontoires du costé du Nord le fort de Kilng; les habitans naturels demeurent presque tous dans les montagnes & dans les bois, & ne vivent que

de la chasse des cerfs & des sangliers dont ils vendent les chairs sechées, les peaux & le bois, aux Sangleies qui leur apportent les autres choses dont ils ont besoin. La petite Isle de Tayovan a donné le nom au fort que les Anglois ont fait bastir vis à vis dans la grande Isle; elle estoit importante aux Hollandois qui en tiroient beaucoup de bestail, de cuirs, de cornes de cerf, & de bufle dont les Japonois & les Chinois se servent dans leurs ouvrages; ils y faisoient alors travailler à une mine d'or qu'on y avoit découverte, & ils la croyoient si riche, que leurs Officiers avoient mandé à la Compagnie qu'elle suffiroit pour faire tout le commerce des Indes, sans envoyer aucun argent de Hollande; mais l'avantage le plus present qu'ils tirassent de cette Isle consistoit en l'entrepost de leurs denrées de Batavia au Japon; c'estoit la route ordinaire de leurs vaisseaux, en allant & en revenant ils y laissoient passer la mauvaise saison pour rafraichir leurs équipages, & y chargeoient beaucoup de marchandises de la Chine que leurs Corsaires enlevoient sur les Chinois, ou que les Sangleyes leur apportoient, qui sont des Marchands originaires de la Chine establis aux Philippines; mais qui font independemment des Espagnols le plus grand commerce de ce païs-là.

Coxinga en chassant les Hollandois de cette Isle, quoy qu'il les eust pris à discretion, les traita moins cruellement qu'ils n'avoient traité les Anglois, lors qu'ils la prirent sur eux par une insigne trahison que je raconteray dans la suite; car ils égorgerent tous les Anglois sans en excepter un seul. Ce Prince, bien qu'Idolatre & Corsaire, banni de son païs, & irrité par les Hollandois, eut l'humanité de mander au General de Batavia d'envoyer des vaisseaux pour y reporter ses gens, & il les délivra tous sans permettre qu'on leur fit aucun mal. Il avoit ses partisans à la Cour de l'Empereur du Japon, parce qu'il estoit ennemy declaré des Tartares, dont les Japonois n'aiment pas le voisinage. Cette Conqueste si prompte de tant de Provinces, tant de peuples subjuguez

en

en sept années, à la veuë pour ainsi dire de leurs costes, les avoient fort alarmez. Quoy qu'ils sceussent bien que ces Conquerans n'estoient pas gens de mer, & qu'ils n'entreprendroient jamais de la traverser pour leur venir faire la guerre, ils ne laissoient pas de favoriser secretement Coxinga. Il fit sçavoir par ses amis à l'Empereur les actes d'hostilité que les Hollandois avoient exercez contre les Marchands Chinois, disant qu'ils avoient fait faire sourdement des propositions d'alliance à leurs ennemis communs, & que c'estoit encore une de ces nations du Nord, nées pour la desolation des autres païs, & propres à envahir les Empires; qu'elle ne s'estoit establie dans les Isles de l'Orient que par des trahisons & des violences, que depuis quelques années elle ne cessoit point de croiser les mers entre la Chine & le Japon, afin de se rendre la Maistresse absoluë du commerce, & que s'il n'y mettoit ordre promptement, elle feroit bien-tost dans ses Estats ce que les Tartares avoient fait dans la Chine.

Le President eut bien de la peine à détourner cet orage, car les plus puissans Seigneurs de la Cour quoy que ses pensionnaires & ses amis, commencerent à ouvrir les yeux, & prirent en quelque sorte le party de Coxinga, disant que les Chinois estoient assez malheureux d'avoir esté desolez par les Tartares, sans estre encore persecutez par les Hollandois; qu'aprés avoir esté chassez de leur païs, il ne leur restoit plus que leurs Jonques pour toute demeure, & quelques rochers où ils s'estoient refugiez, qu'il y auroit de l'inhumanité de les troubler encore dans ce dernier azile, & de leur oster la liberté de la mer & du commerce dans le Japon, d'où ces peuples exilez tiroient leur principale subsistance. Les Bonzes, les Marchands, le menu peuple, tout s'interessa pour les Chinois; l'Empereur manda le President & luy dit. J'apprends que ta Compagnie abuse de ma protection, & que ses vaisseaux au lieu de se contenter du commerce que je leur ay permis, se meslent de pyrater sur les Chinois, & de troubler toutes les mers voisines de

mon Empire; si j'en entends encore des plaintes, je te feray crucifier & tous ceux de ta nation. Je n'ay pû apprendre comment l'artificieux President appaisa la colere de l'Empereur, j'ay sceu en gros seulement, que les Hollandois firent une alliance secrete avec les Tartares contre Coxinga. Les peuples de la Province de Fockien l'appellerent à leurs secours, & s'assemblerent au nombre de 200000 hommes, il les alla secourir avec une puissante armée navale; aprés plusieurs combats il se donna enfin un combat general, où le chef des Tartares ayant fait mettre en embuscade sa meilleure cavalerie, donna ordre à ses gens de se retirer peu à peu pour attirer les Chinois dans l'embuscade; Ils y donnerent avec tant d'ardeur, que les Tartares les envelopperent de tous costez, sur le bord du fleuve Chang, & en tuerent 80000 sur la place, sans que l'armée navale commandée par Coxinga les pût secourir.

Pendant cette guerre, les Hollandois prirent leur temps, & se rendirent maistres de l'Isle des Pescheurs, entre la Formose & la coste de Fockien; Coxinga mourut peu de temps aprés, & Savia son oncle le plus riche marchand de la Chine, qui fournissoit luy seul de son revenu presque à toutes les dépenses de cette guerre, s'ennuya de la soûtenir, & voulut faire sa paix avec les Tartares; un des fils de Coxinga en ayant esté averty, se saisit de la personne de son oncle, & l'enferma dans une étroite prison où il se tua de rage. Les Hollandois ravis de la mort de Savia qui les avoit toûjours empeschez de trafiquer dans la Province de Fockien, envoyerent une armée navale contre son neveu en faveur des Tartares qui luy faisoient la guerre le long des costes de la mer. Il y eut plusieurs combats entre les Ionques des Insulaires & les vaisseaux Hollandois, à la veuë des Tartares qui se contenterent d'en estre les spectateurs; tout le fruit que les Hollandois receüillirent alors des avantages qu'ils remporterent contre ces Insulaires, fut de remettre sous la puissance des Tartares les villes de Bemos & de Quesinoy, & toutes les places des environs, que

le party de Coxinga possedoit auparavant ; pour eux, ils ne peurent obtenir que les Tartares leur aidassent à reprendre Tayovan, ainsi ils se contenterent de constru ire des forts dans quelques-unes de ces petites Isles qui sont au tour de l'Isle Formosa, & depuis mon retour des Indes je n'ay pû m'éclaircir au vray de la suite de cette entreprise.

Les Hollandois n'estoient point contens de leur habitation à Firando, c'est une Isle assez deserte, & peu fertile, située dans le détroit qui separe la pointe de la Terre de Corée d'avec le Japon, ce poste ne leur suffisoit pas pour executer le grand dessein qu'ils avoient formé de se rendre les maistres de tout le commerce du Japon & de la Chine, parce qu'il est de soy tres-incommode & trop éloigné de Nangasaqui, les vents du Nord & du Sud, qui sont fort violents le long des deux costes opposées, enfilent de telle sorte ce détroit, qu'il est presque impossible de prendre terre quand ils regnent sur ces mers : La negligence des Anglois en toutes leurs factories des Indes, & la foiblesse des Espagnols aux Philippines qu'ils ont pensé abandonner plusieurs fois, parce qu'ils croyent qu'elles attirent à la Chine tout l'or & l'argent des Indes Occidentales, favorisoient extremement l'entreprise des Hollandois ; le commerce des Portugais se maintenoit encore dans la Province de Quantung, à cause de la situation avantageuse de Macao, de la richesse de la ville, & de l'ancienneté de cet établissement ; mais le President aprés les avoir chassez du Japon, ne se desesperoit pas de les chasser encore de la Chine.

Il y avoit quelques années que les Hollandois avoient surpris le fort de Tayovan dans l'Isle Formosa. Il appartenoit alors aux Anglois qui avoient chassé les Espagnols de cette Isle. Les Anglois de la garnison faisoient assez mauvaise garde & passoient leur temps à chasser, parce que l'Isle est pleine de cerfs, de sangliers, de faisans & de toute sorte de gibier ; le General de Batavia les envoya reconnoistre plusieurs fois par des Indiens affidez, & sachant le mauvais ordre de la place, équipa

deux vaisseaux avec tous les preparatifs necessaires pour une descente. Ces vaisseaux attendirent un gros temps pour s'approcher de l'Isle, & aprés avoir dechiré leurs voiles, rompu leurs cordages, & affecté toutes les apparences de gens qui ont esté fort maltraitez par la tempeste, ils se laisserent aller à la portée du canon de Tayovan, & firent signal pour demander du secours. Le Gouverneur y envoya de petits batteaux pour les reconnoistre; le Capitaine dit qu'ils estoient Marchands Hollandois, fort mal menez de la tourmente, & qu'ils luy demandoient permission de descendre pour se radouber. Le Gouverneur leur permit d'entrer dans le port, & de mettre à terre ce qu'ils jugeroient à propos; il donna mesme à disner aux pretendus Marchands & à leurs Pilotes; la garnison fit la mesme honnesteté aux matelots qui estoient tous bons soldats armez de longs poignards sous leurs habits; les Marchands dirent qu'ils avoient quantité de bons vins d'Espagne, de France & du Rhin, & qu'ils en vouloient regaler le Gouverneur. Il accepte l'offre, les Marchands commandent à leurs valets d'aller querir des bouteilles dans leurs vaisseaux, les matelots en apportent plusieurs à la file, & comme le corps de garde en a sa part, tout est bien receu. Ainsi de bouteille en bouteille, & de matelot en matelot, on but tant, & le nombre des Hollandois s'acreut si fort dans la place, qu'au signal donné ils égorgerent tous les Anglois aprés les avoir enyvrez. Plusieurs de la garnison qui estoient allez à la chasse eurent le mesme sort en arrivant, & ce fut par cette trahison insigne que les Hollandois se rendirent maistres de l'Isle Formosa qu'ils avoient peuplée & cultivée depuis en bien d'autres lieux, lors que Coxinga la reprit.

Mais comme nous l'avons remarqué, la Compagnie Hollandoise n'estoit pas contente de son establissement à Firando; le President avoit si bien reüssi à chasser les Portugais du Japon, qu'il crut pouvoir obtenir de l'Empereur la petite Isle de Kisma qui estoit demeurée deserte depuis qu'on y avoit détruit toutes leurs habitations.

D'abord

D'abord il ne demanda que la permiſſion d'y faire une petite loge de bois pour mettre ſes facteurs à couvert: de cette Iſle à Nangaſaqui il y a un trajet de mer d'une portée de mouſquet, il pria le Gouverneur de luy permettre d'y faire un pont de barques pour une communication plus aiſée au port & à la ville. Le Gouverneur gaigné par de grands preſens, permit de conſtruire ce pont; mais voyant dans la ſuite que les Hollandois en abuſoient, & qu'ils venoient trop ſouvent dans la ville, il fit faire deux redoutes aux deux bouts du pont, où il mit des ſoldats pour obſerver ceux qui paſſoient, & fit publier un ordre aux Hollandois qui venoient le jour à Nangaſaqui de retourner le ſoir dans leurs loges à peine de la vie. Cet ordre & le peu de logement qu'ils avoient en ce lieu-là, les incommodoit beaucoup; le Preſident fit de nouvelles ſollicitations à la Cour, & obtint la permiſſion de faire baſtir à Kiſma un grand comptoir & des magazins pour ſerrer ſes marchandiſes.

Le Gouverneur envoya aux Hollandois un homme pour marquer le terrain que l'Empereur leur donnoit. Cet homme fut payé largement pour leur faire bonne meſure, neantmoins ils ne s'en contenterent pas, & la nuit ils porterent les bornes plus loin pour faire tracer leurs logemens. Le Gouverneur en fut averty & s'en mit en colere, ils trouverent moyen de l'appaiſer, premierement par des liberalitez ſecretes, & puis en luy repreſentant qu'ils avoient beſoin de pluſieurs grands magazins pour ſerrer toutes leurs marchandiſes; qu'il ne leur en faudroit pas de ſi grands, s'ils avoient dans le Japon le meſme privilege que dans les autres païs, qui eſt de laiſſer dans leurs vaiſſeaux ce qui ne ſe peut tenir dans les magazins; mais qu'au Japon ils eſtoient obligez de decharger tout en terre, avant que de pouvoir trafiquer, & qu'on les forçoit meſme de mettre à la voile pour renvoyer leurs vaiſſeaux auſſi-toſt qu'ils en recevoient l'ordre du Gouverneur. Il ſe contenta de leurs raiſons, & leur laiſſa faire leurs baſtimens. Quoy qu'ils n'employaſſent que des Hollandois à cet ouvrage, il fut ache-

acheve en peu de temps; la closture en estoit faite par dehors comme celle des logemens ordinaires; mais par dedans c'estoit une veritable Forteresse, bien flanquée & bien revestuë, de laquelle en abatant la closture ils auroient défendu leur pont, & pû défendre mesme l'entrée du port de Nangasaqui.

Ils avoient grand soin de ne laisser entrer personne dans ce Reduit que des Hollandois, pour ne pas découvrir leur dessein. Quand ce travail fut achevé, le President en donna avis au General de Batavia, & luy manda d'envoyer par les premiers vaisseaux à Kisma huit pieces de canon de fonte, brisées, dont les morceaux se rassemblent à vis l'un avec l'autre, & tirent comme les canons ordinaires; il luy recommanda de les faire emballer bien proprement dans des tonnes de même que les autres marchandises, & au lieu de matelots communs de mettre sur le vaisseau ce qu'il avoit de plus braves soldats habillez en matelots, pour servir à la garde du Comptoir, ou pour mieux dire du Fort que l'on venoit d'achever. Son stratageme n'eut pas le succez qu'il esperoit, car en ce temps-là l'Empereur envoya un autre Gouverneur à Nangasaqui; le vaisseau qui portoit ces canons estant arrivé à la veuë du Port, on l'envoya reconnoistre; & quand l'ordre de le laisser entrer fut arrivé de la Cour, de nouveaux Officiers plus vigilans que les autres, ou que les Hollandois n'avoient pas eu encore le temps de corrompre, firent mettre les marchandises à terre pour les peser & compter selon la coustume, & ayant trouvé dans une chambre secrete à fonds de cale, ces tonnes qu'on ne pouvoit remuer à cause de leur pesanteur, ils les firent défoncer sur le champ, & trouverent que c'étoit des canons brisez, dont ils porterent quelques pieces au Gouverneur; il en envoya aussi-tost avis à Yeddo, & le President qui y estoit alors ne manqua pas d'en estre averty par ses pensionnaires. Cet homme ingenieux à forger des faussetez, imagine sur l'heure une ruse, & s'en va trouver l'Empereur, disant qu'il avoit receu ordre de ses Superieurs de luy presenter des canons d'une nou-

nouvelle fabrique inventez dans leur païs, dont l'uſage eſtoit ſi commode, qu'on pouvoit tranſporter des pieces de batterie dans les lieux les plus inacceſſibles; qu'ils avoiént crû ne pouvoir luy faire un preſent plus agreable & plus utile que celuy-là, pour le rendre victorieux de ſes ennemis. L'Empereur témoigna d'en eſtre fort ſatisfait, & manda au Gouverneur de Nangaſaqui de luy envoyer ces canons, & de ne faire aucun déplaiſir aux Hollandois, ny dans leur Comptoir, ny dans le debit de leurs marchandiſes.

Eſtant ſorti ſi heureuſement de ce mauvais pas, le Preſident forme un autre deſſein, & mande au General de Batavia homme inquiet & entreprenant comme luy, d'équiper deux vaiſſeaux pour venir reconnoiſtre toutes les coſtes du Japon, & principalement celles qui ſont proches des mines d'or, pour voir ſi l'on ne trouveroit point de bons ports pour la retraite des navires dans des mers ſi orageuſes, & des lieux propres à ſe fortifier, afin de ne dependre plus des incertitudes de la Cour du Japon, qui n'eſt pas moins inconſtante que ſes mers. Le General pourveut ces vaiſſeaux d'excellens pilotes, de braves ſoldats, & de bons matelots, & fit charger deſſus des proviſions de bouche pour deux ans, avec tous les outils neceſſaires pour remuer la terre & pour baſtir. Un des ſept du Conſeil du General fut choiſi pour eſtre chef de cette entrepriſe. On dit que ces deux vaiſſeaux coururent la coſte du Japon, du Levant au Midy, & du Midy au Nord, faiſant le tour des Iſles juſqu'au 47 degré de latitude Septentrionale vers la terre d'Yeſſo, & qu'ils trouverent une Iſle qu'ils nommerent l'Iſle des Eſtats; qu'enſuite ils toucherent une autre terre qu'ils appellerent Terre de la Compagnie, habitée par des hommes blancs à long cheveux, habillez à la Japonoiſe, & reconnurent eſtre un continent avec le Niulhan & la Corée, & qu'aprés avoir erré long-temps ſur ces mers ſans autre deſſein que d'y faire de nouvelles découvertes, ils paſſerent par le détroit de Sangaar qui ſepare la terre d'Yeſſo d'avec le Japon, & revinrent le long de ſes coſtes à l'Eſt,

pour

pour reconnoistre les Bayes d'Aizu & de Xendai où sont les mines d'or. En cet endroit une furieuse tempeste les prit à la veuë de ces montagnes où sont les mines, qui dura cinq jours entiers; le second de ces vaisseaux alla échoüer contre la coste, & il ne se sauva personne de son naufrage; le premier resista plus long-temps, mais en costoyant les terres d'où l'on void les montagnes de Sataque, la tempeste devint si violente, que le Pilote ne pouvant plus tenir contre le vent, le vaisseau alla se briser sur les rochers. De ce second naufrage il ne s'échapa que l'Admiral, & treize personnes qui gaignerent la terre, partie sur des planches, & partie à la nage. Les Japonois de la coste accoururent de toutes parts pour les voir, & regarderent avec estonnement des gens dont ils n'entendoient point le langage; neantmoins ils les recueillirent avec assez d'humanité, & delibererent sur ce qu'ils devoient faire de ces Estrangers, parce qu'il y avoit une défense generale dans tout l'Empire d'en reçevoir aucun sous quelque pretexte que ce fut. Le plus avisé d'entre eux dit qu'il les faloit mener à l'Empereur; cette proposition fut suivie de toute la troupe, & le lendemain ils les conduisirent à Yeddo qui en est éloigné d'environ cent lieuës.

L'Empereur estant informé de leur arrivée, ordonna qu'ils fussent bien traittez, & leur manda qu'il les verroit dans quelque temps. Au bout de huit jours il les envoya querir, & leur fit demander de quel païs ils estoient, & à quel dessein ils navigeoient dans ses mers. L'Admiral qui estoit homme d'esprit, comme il l'a bien montré dans la suite, répondit qu'il estoit Hollandois, que toute sa vie il avoit porté les armes pour son païs, & qu'il y commandoit mille chevaux & deux mille hommes de pied, lors que la fortune, ou plustost le soin de son propre honneur l'en avoient chassé. J'estois, dit-il, un des premiers de l'armée, & mes services m'y avoient acquis quelque reputation. Le Prince qui nous commandoit avoit de la confiance en moy; un de ses parens en prit jalousie, & ne se contentant pas de me deservir auprés de luy, cher-

choit

choit à tous propos les occaſions de me quereler ; j'oſe dire, que ſans la parenté du Prince qui me donnoit de la conſideration pour luy, je n'en aurois pas enduré ſi long-temps. Enfin il abuſa tellement de ma patience, & me fit un affront ſi ſenſible, que je fus contraint de mettre l'eſpée à la main contre luy. Son malheur & le mien voulurent que je le tuay du premier coup ; mes amis m'aiderent à me ſauver, & me cacherent durant quelques jours pour éviter la colere du Prince ; elle fut ſi violente qu'ils me conſeillerent de m'abſenter pendant quelques années. Pour rendre mon exil moins faſcheux & ſervir ma patrie en quelque choſe, je priay mes parens de me faire équiper deux vaiſſeaux pour faire la guerre aux Pirates qui troublent noſtre commerce des Indes. Je leur ay donné la chaſſe pendant une année entiere ; il y a quelque temps qu'une tempeſte nous emporta avec tant de violence que nous ne puſmes tenir de route aſſurée ; & mes Pilotes qui n'eſtoient pas fort experimentez dans les mers de l'Orient, ne ſceurent prendre aucune connoiſſance du lieu où nous eſtions ; une nouvelle tourmente nous prit encore plus violente que la premiere ; ils ſe laiſſerent aller au gré du vent, qui nous a pouſſez enfin ſur les coſtes de ton Empire, où nous avons fait naufrage, & il ne s'eſt ſauvé que quatorze hommes de quatre cens qui s'eſtoient embarquez avec moy ; heureux en une telle diſgrace ! d'aborder dans les Eſtats d'un Prince puiſſant & genereux, qui aura compaſſion de nôtre infortune.

Quand l'Interprete eut expliqué ce recit à l'Empereur, ce Prince & tous les Seigneurs de ſa Cour en furent touchez, & regarderent avec admiration le courage & la bonne mine de cet Eſtranger. L'Empereur luy fit de grands preſens & à tous ceux de ſa ſuite, & donna ordre qu'on les menaſt à Kiſma au Comptoir des Hollandois, & qu'on les traitaſt fort bien par le chemin qui eſt de vingt-cinq ou trente journées. Ils y demeurerent quatre mois en attendant les vaiſſeaux qui viennent tous les ans de Batavia au Japon, & l'Admiral eut tout le loiſir

loisir d'entretenir le President des Terres qu'il avoit reconnuës, & de toutes les particularitez de son naufrage. Un jour qu'il luy racontoit le discours qu'il avoit fait à l'Empereur & que le President se réjoüissoit de la presence d'esprit que l'Admiral avoit euë d'inventer sur le champ la suite d'une avanture si bien imaginée, un valet Japonois qui servoit le President écouta la conversation sans que son Maistre s'en apperçeut. C'est la coûtume des Marchands Hollandois au Japon de prendre en arrivant de jeunes enfans Japonois à leur service, pour leur apprendre le Flamand, afin qu'ils leur servent de truchemens dans leur negoce. Le President & l'Admiral n'eurent pas ce jour-là cette retenuë qu'il faut avoir dans les païs estrangers, & ne prirent point la precaution de faire sortir leurs gens. Quelques mois aprés, ce jeune homme fut maltraité par le President qui estoit d'une humeur fort rude; les Japonois, & mesme ceux d'entre le peuple sont fiers & vindicatifs. Celuy-cy se voulant vanger des mauvais traitemens de son Maistre, alla trouver le Gouverneur de Nangasaqui, & luy redit tout ce qu'il avoit entendu de cet entretien. Le Gouverneur trouva l'avis assez important pour en informer la Cour. L'Empereur fut tellement irrité de cette supercherie, qu'il manda au Gouverneur de faire arrester l'Admiral & sa suite, & de les envoyer avec bonne escorte à Yeddo, defendant de recevoir dans le port aucun vaisseau Hollandois, jusqu'à ce qu'il fut esclairci de la verité.

Cet ordre ne pust estre si secret que les amis du President n'en fussent avertis, & quoy qu'ils n'eussent pû penetrer le veritable sujet de ce changement, ils luy donnerent si à propos l'avis de faire partir l'Admiral, qu'il avoit fait voile pour Batavia, lors que l'ordre vint à Nangasaqui. Huit jours aprés, trois vaisseaux Hollandois arriverent à Kisma, lors le Gouverneur leur envoya faire défense de mettre personne à terre; Le President feignit d'estre surpris de cette defense & en alla demander la cause au Gouverneur qui luy dit, l'Empereur sçait

vos

vos fourberies, vous n'aurez plus aucune courtoiſie de moy, j'ay dépeché à la Cour pour donner nouvelle de l'arrivée de vos trois vaiſſeaux, & j'executeray l'ordre qu'il me donnera. Le Preſident ne douta plus que la ſuppoſition faite par l'Admiral ne fut découverte, mais il ne pouvoit ſoupçonner par quel moyen. Son Japonois ſe déroba de chez luy, & il ſe ſouvint de l'avoir mal-traité; ſa fuite luy fit connoître d'abord l'auteur du mal, & l'ordre qui arriva de la Cour acheva de l'en éclaircir. Il portoit que le Gouverneur renvoyeroit ſur l'heure les trois vaiſſeaux Hollandois, ſans leur permettre de décharger ny hommes ny marchandiſes dans leur Comptoir, & diroit au Preſident que l'Empereur avoit appris que ſon Admiral eſtoit un fourbe & un eſpion, qu'il en vouloit faire juſtice, & que ſi on ne le renvoyoit au Japon par la premiere moçon des vents, il feroit mourir tous ceux de ſa nation & jetter leurs marchandiſes dans la mer.

L'Admiral eſtant de retour à Batavie, chacun prit diverſement le ſuccez de ſon voyage, le General fut affligé de la perte de ſes vaiſſeaux, mais beaucoup plus de ce que l'Admiral n'avoit pû prendre terre dans la baye de Xandai, pour reconnoître de plus prés ces mines d'or ſi abondantes qui font la grande richeſſe du Japon; les plus ſenſez du Conſeil apprehendoient que le menſonge de l'Admiral ne fut découvert, & que l'Empereur irrité contre eux de cette impoſture, ne les traitaſt à la fin comme il avoit fait les Portugais. En effet leur crainte ſe trouva bien fondée; car ils apprirent par le retour des trois vaiſſeaux, le danger où eſtoient tous ceux de leur nation en ce païs-là, s'ils n'y renvoyoient promptement l'Admiral. Le Conſeil s'aſſembla extraordinairement pour deliberer ſur une affaire ſi importante; quand une fois les Officiers de la Compagnie ſe font bourgeois de Batavia, ils n'entrent plus dans les Conſeils; on paſſa par deſſus cette regle, & non ſeulement les anciens Officiers, mais les principaux bourgeois de la ville furent appellez pour ce ſujet: tous furent d'avis de renvoyer

l'Ad-

l'Admiral, & dirent que c'estoit en ces occasions qu'un seul devoit mourir pour tout le peuple.

L'Admiral fut averty de cette resolution, & fit des protestations publiques sur la violence & l'injustice qu'on luy vouloit faire, disant qu'il n'estoit point leur sujet, qu'il estoit né sujet de la Republique de Hollande, qui seule avoit pouvoir de vie & de mort sur luy; que si c'estoit pour son service, il exposeroit mille fois sa vie, mais que pour des particuliers interessez dans un commerce, il n'estoit point obligé de se sacrifier de la sorte, & d'aller à une mort asseurée. Les Ministres prirent son party & en firent un point de Religion, le menu peuple se souleva contre le General, & la sedition commençoit à s'échauffer, lors que les Officiers de la marine qui estoient à la rade, vinrent à terre avec des troupes & se mirent en devoir de repousser le peuple. On arresta les plus mutins, & l'affaire se tourna en negociation par l'entremise d'un Ministre, qui persuada par ses beaux discours à l'Admiral de faire cesser ce desordre en acquiesçant à la deliberation du Conseil. Il promit de retourner au Japon, pourveu qu'on luy donnast pour ce voyage tout ce qu'il demanderoit, non seulement pour sa recompense, mais aussi pour soustenir le nouveau personnage qu'il y vouloit joüer.

D'abord il demanda deux vaisseaux superbement équipez, une suite de cinquante hommes choisis dont chacun auroit trois sortes d'habits des plus riches estoffes qu'il seroit possible de trouver, & voulut avoir 50000 escus pour son voyage, un bufet de vaisselle d'or & d'argent, le reste de l'équipage à proportion, & que tous ceux qui l'accompagneroient le respectassent comme une personne de grande qualité. On luy accorda tout, & chacun fournit quelque piece de ce bufet pour le rendre plus magnifique.

L'Admiral partit de Batavia, & arriva heureusement à Nangasaqui; le Gouverneur surpris de la beauté de ces vaisseaux qui venoient d'aborder, jugea bien qu'ils n'estoient pas marchands, & les envoya reconnoistre;

mais

mais ſa ſurpriſe fut encore plus grande lors qu'il apprit que c'eſtoit l'Admiral. Il dépecha ſur l'heure à Yeddo pour en donner avis à l'Empereur, & l'informer du ſuperbe apareil avec lequel l'Admiral étoit revenu. Le Preſident y envoya auſſi de ſon coſté pour obtenir une reception favorable, & prier ſes amis de repreſenter à l'Empereur que c'eſtoit un homme de la premiere qualité, qu'une action d'honneur avoit éloigné de ſa patrie, & qu'il n'avoit pas plûtoſt appris les choſes dont on l'avoit accuſé auprés de luy, qu'il eſtoit revenu ſur ſes pas pour juſtifier ſon innocence.

En attendant l'ordre de la Cour, le Gouverneur ſelon ſa couſtume fit apporter chez luy toutes les voiles & les gouvernails des vaiſſeaux, ſans permettre qu'aucun homme deſcendit à terre; enfin l'ordre arriva, qui portoit que l'Admiral & ſa ſuite avec les choſes neceſſaires pour leurs perſonnes, ſeroient receus dans la ville & conduits à Yeddo, & qu'en tous les lieux où ils paſſeroient on leur feroit toute ſorte de bons traitemens. Le Preſident accompagna l'Admiral dans ce voyage, pour l'aſſiſter de plus prés de ſes conſeils & de la faveur de ſes amis; leur entrée fut magnifique, & la richeſſe de leurs habits y fit accourir de toutes parts ce peuple qui eſt extremement amoureux des nouveautez; le bruit s'en répandit juſqu'à la Cour, & neantmoins l'Empereur ne voulut point les admettre à l'audiance pour le jour qu'ils avoient demandé.

Deux mois s'écoulerent, pendant leſquels l'Admiral tenoit table ouverte & étaloit ſes richeſſes aux Japonois, & comme il avoit l'eſprit vif & capable d'apprendre toutes choſes, il ſe faiſoit inſtruire dans la langue du Japon; quoy qu'elle ſoit fort difficile, il commençoit déja à entendre beaucoup de mots lors qu'on luy manda de venir parler à l'Empereur; il mit ce jour-là un habit plus riche encore que celuy qu'il avoit mis à ſon entrée, & toute ſa ſuite en fit de meſme. D'abord l'Empereur luy parut fort irrité; J'apprends, luy dit ce Prince, que **tu es un impoſteur & un traiſtre**, que ta naiſſance eſt

est obscure, & que tu es venu en espion dans mes Estats, comme tel je te prepare les chastimens que tu as meritez.

Quand l'Interprete eut expliqué les paroles de l'Empereur, l'Admiral n'en parût pas épouvanté ; Seigneur, répondit-il, un grand Prince comme toy doit toûjours soulager les malheureux & non pas les accabler, la fortune qui me persecute n'a rien suscité contre moy de plus cruel que les calomnies dont on m'a voulu noircir dans ton esprit ; elle a pû me chasser de mon païs & me jetter à un autre bout du monde sur des rivages inconnus, mais elle ne peut m'inspirer des sentimens indignes de ma naissance ; voicy la deuxiéme fois que j'entre dans tes Estats, la premiere par un naufrage, & la seconde pour t'obeïr ; de l'une n'en accuse que les vents, l'autre justifie assez mon innocence ; si j'avois esté coupable des crimes dont on m'accuse, je ne reviendrois pas de si loin me remettre en ton pouvoir ; mais, Seigneur, mes accusateurs ont un avantage que je n'ay pas, ils parlent ta langue, je ne la sçais point & je ne puis te faire entendre ma défense ; donne moy huit mois pour l'apprendre, aprés ce temps si tu me fais la grace de m'écouter, il me sera facile de confondre ces calomniateurs, & de te satisfaire sur toutes choses.

L'Empereur fut surpris & touché de sa réponse, mais sur tout de ce qu'il ne demandoit que huit mois pour apprendre la langue Japonoise. Je te les accorde (dit il) & il est juste qu'un accusé sçache se justifier soy-mesme ; non seulement je veux te donner tout ce temps-là, mais encore qu'on te traite honorablement par tout où tu voudras aller. L'Admiral usa de cette permission avec beaucoup de prudence, & se fit aimer de tous les Seigneurs de la Cour par ses manieres nobles & par ses liberalitez ; il aprit la langue avec une facilité incroyable, & souvent l'Empereur l'envoyoit querir pour luy faire des questions sur nôtre Europe, touchant les qualitez du païs, les mœurs, les diverses formes de gouvernement, l'estenduë des Royaumes, leurs richesses, leurs forces,

forces, & principalement sur les manieres de faire la guerre; l'Admiral luy rendoit si bon compte de toutes choses, que ce Prince prenoit un plaisir extrême à l'entretenir; enfin il sçeut si bien gagner sa confiance & ses bonnes graces, que non seulement il effaça toutes les méchantes impressions qu'on avoit voulu donner de luy, mais encore il fit condamner au supplice comme faux témoin & calomniateur le Japonois qui l'avoit accusé.

Aprés un dénouëment si heureux, l'Admiral creut qu'il estoit de sa prudence de se retirer avec sa reputation entiere; il prit congé de l'Empereur qui le combla d'honneurs & de presens, tous les Courtisans le regretterent & il fut reconduit & regalé magnifiquement jusqu'à Nangasaqui, d'où il fit voile en peu de jours, & retourna heureusement à Batavia. Tout le peuple accourut en foule sur le port pour le voir descendre à terre, il dit en peu de mots le succez de son voyage, les uns loüerent son esprit & son courage, les autres exalterent le service qu'il venoit de rendre à la Compagnie & à toute la Nation; le Conseil mesme le receut avec éloge; & luy laissa en pur don toute l'argenterie qu'il avoit raportée. Peu de temps aprés il partit pour Amsterdam, & il ne fut pas plustost arrivé à la Haye, qu'il presenta aux Estats Generaux une Requeste contre la Compagnie des Indes Orientales, pour obtenir reparation de la violence que ses Officiers luy avoient faite de le renvoyer au Japon; l'affaire fut long-temps discutée, & la Compagnie fut condamnée à de grands dommages & interests envers luy. Si les Estats Generaux prenoient plus de connoissance de la conduite de cette Compagnie, & empeschoient qu'elle n'establit insensiblement une Souveraineté independante de la leur, ils éviteroient de fort grands maux, & le gouvernement de leur Republique en Europe, qu'on peut proposer comme un modele de la plus sage politique, ne seroit pas décrié comme il l'est presentement dans les Indes par les desordres qu'y commettent ces Officiers.

Le

Le President s'ennuyoit de son costé d'estre toûjours dans un Comptoir; quoy qu'il y fit bien ses affaires, l'ambition le portoit ailleurs, & il croyoit avoir rendu d'assez grands services pour estre élevé à un plus haut employ. Sa presence mesme n'estoit plus si necessaire au Japon, le commerce y estant estably au point qu'il l'avoit souhaité. En effet, les Hollandois faisoient alors presque tout le trafic de l'Orient, & avoient sur ces mers une quantité innombrable de vaisseaux marchands. Car outre ce que nous avons déja remarqué, ils avoient usurpé sur les Anglois l'Isle d'Amboine par une trahison semblable à celle de la prise de la Formose; l'Amboine fournissoit en ce temps-là du cloud de girofle presque tous les pays du monde, & pour le rendre plus cher aux Indes & en Europe ils avoient arraché tous les girofliers de Ternate. Ils possedoient les Isles de Banda où croit la Muscade & le Maçis. Ils avoient chassé les Anglois de Pouleron, & les Espagnols & les Portugais des Moluques; ils s'estoient rétablis à Yloilo pour achever de détruire le commerce de Manilhe, & ils avoient enlevé Baton par surprise, sous pretexte de donner du secours au Roy de cette Isle. Ceux de Celebes, de Ternate, & de Tidor leur estoient tributaires; & le Roy de Macassar en faisant alliance avec eux, s'estoit rendu comme leur esclave & avoit banny les Portugais de son Royaume. Ils tenoient garnison à Timor, & en avoient encore chassé les Portugais. Les Rois de Mataran & de Bentan s'étoient declaré la guerre, & pour avoir l'apuy des Hollandois fournissoient à l'envy du Ris à Batavia. Par leurs Bureaux dans la grande Isle de Sumatra, ils faisoient seuls le trafic du poivre dans toute la coste Occidentale de cette Isle; & les sujets du Roy d'Achen leur aportoient de l'or en pains, où les Officiers de la Compagnie profitoient beaucoup quoy qu'il soit de bas aloy; il est vray que l'air de cette coste est si mal sain, qu'ils n'y peuvent vivre longtemps. Ils avoient encore enlevé aux Portugais Malaca qui les rendoit maistres de toute la Presque-Isle

& du

& du commerce de Tenacerin. Les pirateries qu'ils exerçoient sur les costes du Royaume de Siam pour empescher ces peuples de trafiquer au Japon & dans toutes les autres Isles, les y avoit rendus odieux; ils avoient voulu bastir un fort à Ligor pour disposer des mines d'estain & oster aux Anglois le profit de celuy qu'ils aportoient d'Angleterre, parce qu'on n'en trouve point ailleurs dans les Indes, mais le Raja les en ayant chassez la premiere fois, avoit rendu la seconde fois leur entreprise vaine en inondant le païs; neantmoins ils commençoient à s'y rétablir de mesme que dans le Tunquin, & les Sangleyes desolez par les Corsaires Hollandois avoient esté contraints de s'accommoder avec eux pour le commerce des Philippines; car les épiceries dont ils se sont emparez, feront toûjours que ces Peuples rechercheront leur amitié. Ils faisoient sur la coste de Choromandel & dans les Royaumes de Pegu & de Bengale pour prés de trois millions de trafic de toiles & d'autres marchandises tous les ans. Cinq places principales qu'ils avoient prises sur les Portugais dans l'Isle de Ceylan faisoient un de leurs plus utiles establissemens; & bien que la resistance du Roy de cette Isle qui est puissant, les ait empeschez de penetrer fort avant dans le païs, ils se sont emparez de toutes les costes pour empescher les autres nations d'y trafiquer, & ils en recüeillent seuls presque toute la canelle; de sorte que ce Prince avec lequel ils ont eu long-temps la guerre pour garder & recüeillir cette espicerie, n'ozoit plus les attaquer. Sur les costes de Malabar où le terroir est agreable & fertile, ils avoient enlevé aux Portugais la celebre ville de Cochin, & trois autres villes qui incommodent extrémement le commerce de Goa, ils avoient mesme fait un traité par lequel ceux du païs s'obligeoient de ne vendre leur poivre qu'à la Compagnie, car sa plus forte passion est d'achever de ruiner tout ce qui reste d'establissements aux Portugais dans le Levant. Le Bureau general de Surate, & les Comptoirs d'Amadabat & d'Agra tiroient de grands profits du dedans de

l'Indoustan & de Guserate. En Perse, l'achapt des soyes n'aportoit pas un avantage si considerable à leur Bureau general de Gaumeron & à celuy d'Ispahan, parce que le Roy les contraignoit de les acheter à un prix fixé où ils ne trouvoient pas leur compte. Ils avoient comme abandonné pendant quelque temps les Bureaux de Mocha & de Bassara, mais ils s'étoient bien établis au Cap de Bonne-Esperance, & quoy que par les découvertes qu'ils ont tenté de faire dans le païs, ils n'ayent trouvé qu'un terroir aride d'où ils tirent quelque or en poudre & des bestiaux par le trafic des Sauvages, ils ne laissent pas d'en recevoir de grandes commoditez pour l'entrepost de leurs vaisseaux & pour le rafraichissement de leurs équipages, qui est si necessaire en cet endroit, que sans cela il est presque impossible d'establir un commerce durable de l'Europe dans les Indes.

Alors la Compagnie entretenoit 140 vaisseaux équipez, tantost en guerre & tantost en marchandise, bien pourveus d'artillerie & de toutes sortes de munitions, sur lesquels il y avoit plus de 6000 hommes tant soldats que matelots. Pour former cette puissance redoutable à tous les peuples d'Orient, les associez ont esté 38 années sans partager aucun profit, accumulant ses fonds pour l'advenir, jusqu'à ce qu'elle eut fait ces solides fondemens sur lesquels elle s'est establie. Batavia estoit comme l'ame de toutes ces Conquestes faites sur le débris de celles des Portugais; elles pourroient composer un grand Empire, si les parties n'en estoient pas tant dispersées, & si les dépenses des équipages, des armemens & des garnisons, n'en diminuoient pas notablement les revenus. Peut-estre aussi que cette Compagnie trouvera un jour sa ruïne dans sa grandeur, & dans la trop vaste estenduë des païs qu'elle a voulu occuper. Un de ses plus sages Generaux m'a dit tres-souvent; *Nous n'avons que trop de Forteresses, il n'en faudroit point d'autres que le Cap de Bonne-Esperance & Batavia, des Comptoirs bien placez, de bons vaisseaux, & des gens de bien pour nous servir.* En effet, ses Officiers

la

la pillent impunement, & font haïr son commerce & sa domination dans les Indes par leur avarice & par leur dureté; mais ce qu'elle doit le plus craindre, c'est l'indifference qu'ils témoignent pour la Foy de JESUS-CHRIST, & l'inhumanité qu'ils exercent contre les esclaves dont ils trafiquent comme si c'étoient des bestes brutes sans songer à les faire instruire; suivant en cela cette maxime barbare des Espagnols, *que Dieu n'a point racheté de son sang les ames des Indiens, & qu'on ne doit pas faire de difference entre eux & les plus vils animaux:* Car c'est une conduite detestable en des Chrétiens, de rendre le Christianisme odieux par leur cruauté, de l'abolir mesme pour s'establir sur ses ruines en des lieux où il commençoit à naistre, & de faire une profession publique de n'avoir d'autre Religion que l'Interest. Le President dont il est parlé si souvent dans cette Relation en a donné des exemples bien memorables, dont sa Compagnie ressentira quelque jour les effets; & je m'estonne que les grandes pertes que celle des Indes Occidentales qui luy donne tant de jalousie, a faites au Bresil & ailleurs, ne luy fassent pas assez connoistre cette verité; car il est certain que la tyrannie & les pirateries que ses gens y ont exercées, l'ont fait déchoir d'un estat aussi florissant que celuy-cy.

J'ay sçeu qu'en l'année 1664. les dépenses des Hollandois au Levant montoient à communes années à prés de dix millions par an, sans compter les naufrages, le deperissement des vaisseaux & le déchet des marchandises, & que ses plus fortes cargaisons pour l'Europe & pour l'Asie, n'alloient pas à 12 millions; il y a des années où elles sont bien moindres, & si foibles mesme, que la dépense passe de beaucoup la recepte; mais elle cache avec un fort grand soin ses pertes au public & à ses propres associez, & souvent elle ne leur distribuë leurs profits qu'en denrées dont elle a de grands magazins amassez depuis long-temps, & où elle met le prix qu'il luy plaist pour grossir l'apparence de ces profits. Neantmoins sa perseverance & son courage sont dignes

d'admiration ; car qu'y a-t'il de plus admirable ? que de voir qu'un petit nombre de Marchands assemblez d'abord dans la veuë d'un simple trafic, ait osé dans la suite faire la guerre en des regions si éloignées, attaquer tant de Princes & de Nations, planter tant de Colonies, assieger tant de villes & de forteresses, & entretenir enfin de fortes armées avec de si prodigieuses dépenses, que les plus puissans Souverains pourroient à peine les soûtenir.

La Compagnie Hollandoise des Indes Orientales joüissoit alors de cette grande prosperité, trop grande veritablement pour pouvoir estre long-temps soûtenuë par de simples particuliers, & trop enviée pour estre toûjours soufferte par ses Souverains, quelques secours qu'ils en tirent dans les besoins de l'Estat ; car c'est un Corps separé & independant qui s'est formé dans le corps de l'Estat même, dont la puissance lui doit estre suspecte, & qui pourra le ruiner un jour comme la Compagnie de S. George a ruiné la Republique de Gennes. Cependant celle de Hollande n'y faisoit point encore de reflexion, & non seulement elle autorisoit toutes ces entreprises, mais elle voyoit que ses propres sujets luy donnoient la loy & se vantoient de l'imposer à toutes les Nations dans le commerce d'Orient. Il estoit en cet estat, lors que le President qui a esté le principal sujet de cette Relation, fut rapellé du Japon à Batavia pour y exercer la fonction de principal Directeur ; il y porta beaucoup de richesses & fit bastir plusieurs maisons magnifiques dans la ville ; son authorité y estoit grande, mais il l'exerçoit durement selon sa coustume, & il estoit fort hay des Officiers de la Compagnie & des Bourgeois. Neantmoins, il se tenoit comme assuré de la charge de General lors qu'elle viendroit à vaquer ; mais son esperance fut vaine, car un autre occupa la place ; le chagrin le prit, il revint à Amsterdam où il vescut quelque temps assez en repos. Enfin son esprit inquiet & ambitieux luy fit faire de nouvelles intrigues pour se venger de l'injure qu'il disoit avoir receuë, ou peut-

peut-estre pour travailler d'intelligence avec ses Superieurs à renverser des desseins qui leur donnoient de l'ombrage. Quoy qu'il en soit, il prit employ hors de son pays, & retourna aux Indes ; son entreprise ne fut pas heureuse pour ceux qu'il servoit & qui meritoient d'estre mieux servis ; il pilla beaucoup, causa de grands desordres dans leurs affaires, & vint perir (comme nous l'avons dit) avec son argent & ses pierreries à la riviere de Lisbone, où tout le peuple donna des marques d'une réjoüissance publique sur sa mort.

FIN.

RELATION

De ce qui s'est passé dans la Negotiation des Deputez qui ont esté en Perse & aux Indes, tant de la part du Roy, que de la Compagnie Françoise, pour l'établissement du Commerce.

LIVRE SECOND.

DANS la Relation que j'entreprends je rapporteray les choses fidellement de la maniere que je les ay veuës, & l'on verra quelle fut la conduite des Deputez qui furent envoyez en Perse & aux Indes, tant de la part du Roy que de la Compagnie Françoise, pour l'establissement du Commerce.

Le treiziéme de Juillet 1665. le sieur de Lalin Gentilhomme ordinaire chez le Roy, & le sieur de la Boulaye Gentilhomme Angevin, avec les sieurs Beber, Mariage & Dupont Deputez de la nouvelle Compagnie de France pour l'establissement du commerce en Perse & aux Indes, arriverent à Ispaham. Ils furent descendre au Carvansera de Geddé, d'où ils sortirent le mesme jour pour aller prendre logis chez des particuliers de Zulpha, qui est un grand fauxbourg d'Ispahan separé de la ville par la riviere de Senderou; les deux Gentilshommes chez le sieur de Lestoile marchand François, & les trois marchands chez un Armenien. Les sieurs de Lalin & de la Boulaye sans en rien dire aux autres Deputez, rendirent au sieur de Lestoile les lettres que Monsieur de Lyonne luy écrivoit, & dont l'inscription estoit de cette maniere; *A Monsieur, Monsieur de Lestoile premier Valet*

Valet de Chambre du Roy de Perse, ou en son absence à Monsieur Lagis son gendre. Les Francs qui habitent en ce pays-là eurent sujet de s'étonner, que le sieur de la Boulaye qui avoit desja esté en Perse & devoit connoistre l'estat de cette Cour là, eust instruit de la sorte un Secretaire d'Estat pour donner au sieur de Lestoile la qualité de Valet de Chambre du Roy de Perse, qui n'a auprés de sa personne pour le servir à la chambre que des Eunuques, & qui de mesme que tous les Persans ne souffriroit pas qu'un Chrestien touchast ses habits, parce qu'il se croiroit soüillé & qu'aussi-tost il en prendroit d'autres. Et mesme pour ce qui est des Eunuques, comme je l'ay remarqué dans les relations de mes voyages, il faut qu'ils soyent noirs & coupez entierement. Car les Eunuques blancs qui ne sont coupez qu'à demy, ne servent le Roy que lors qu'il est hors du Haram ou quartier des femmes. La charge du premier Eunuque blanc est estimée la plus belle de la Cour, parce qu'il a l'oreille du Roy, & qu'il peut rendre de bons & de mauvais offices à qui il luy plaist.

La teneur des lettres écrites à Lestoile estoit de l'exhorter à maintenir, aider & proteger les Deputez dans le dessein pour lequel la Compagnie les envoyoit, & en cas d'avanies ou de pertes sur les chemins leur fournir ce qui leur seroit necessaire.

Depuis leur arrivée jusqu'au jour qu'ils eurent audience du Roy, Lestoile les regala le mieux qu'il luy fut possible & tint toûjours bonne table, tant en leur consideration particuliere que pour faire honneur à la nation.

Le Roy de Perse avec toute sa Cour estoit alors à trois journées d'Ispaham, & les Deputez depescherent un courrier au Camp avec deux lettres, pour sçavoir si sa Majesté commanderoit qu'ils l'allassent trouver, ou s'ils attendroient qu'elle fust de retour à Ispaham. Car il estoit incertain si le Roy reviendroit dans peu de jours, ou s'il seroit long-temps en campagne. L'une des deux lettres estoit pour le Nazar ou Grand-Maistre de la

maison du Roy, & l'autre pour le Mirza-taker ou son Lieutenant.

Cependant les Deputez n'estoient pas d'accord ensemble, & faisant comme deux corps chacun avoit des pretentions qui causoient entre eux des differents tres-prejudiciables aux interests de la Compagnie. Leurs entreveuës se faisoient dans la maison de Lestoile qui tachoit de reconcilier ces esprits. Voicy quel estoit le sujet de leur mes-intelligence.

Les trois marchands Beber, Mariage & Dupont, & particulierement le premier qui excitoit les deux autres, soûtenoient que les deux Gentilshommes n'estoient dans cette negociation que comme des pieces detachées, & que n'ayant aucun droit de prendre connoissance des affaires de la Compagnie, ils ne devoient s'en mesler en aucune sorte ; que la teneur de la lettre du Roy portoit, que deux Gentilshommes curieux de voir la Cour de Perse s'estoient joints aux Deputez de la Compagnie, & qu'ainsi c'estoit à eux seuls à traiter avec les Ministres du Roy de Perse, que les deux Gentilshommes n'avoient autre droit que de presenter la lettre au Roy, & de demander des Commissaires pour conferer avec les Deputez, qui pretendoient devoir traiter seuls sans que les autres y fussent presens ; & quelques raisons que Lalin & la Boulaye pussent alleguer de leur costé, les trois marchands ne vouloient point demordre de leurs pretentions, & ils expliquoient les termes de leur commission à leur avantage. Il y avoit un article qui portoit expressément : *Que les Deputez seroient obligez de se conduire par les avis de Monsieur de Lalin ;* ce que les autres ne vouloient entendre que du voyage & de la route qu'il falloit tenir. Ce different, pour lequel tous les Francs s'entremirent inutilement, vint enfin aux oreilles du Nazar, qui est à la Cour du Roy de Perse à peu prés ce qu'est en France le Grand Maistre de la maison du Roy, qui en fut fort surpris, & qui avoit alors dans l'esprit un Ordre du Roy de tirer d'Ispaham & de ses fauxbourgs tous les Chrestiens de quelque secte qu'ils fussent, hors les

les Religieux Francs, & de les placer contre Zulpha, qui s'est accreu de sorte depuis ce temps-là qu'il passeroit aujourd'huy pour une des plus grandes villes de la Perse.

Les Deputez de la Compagnie Françoise faisoient donc naistre de jour en jour de nouvelles difficultez, & le Pere Raphaël du Mans Superieur de la Mission des Capucins en Perse, employa tout son credit & toute son industrie à chercher des expediens pour les accorder. Il leur traça divers formulaires de la lettre qu'ils devoient écrire au Nazar pour la mettre en la langue du pays; mais quand elle se trouvoit au gré des marchands elle n'estoit pas selon le sens des Gentilshommes. Ceux-cy vouloient qu'on ostât de certains mots, ceux-là vouloient qu'on y en ajoûtast d'autres; & chacun taschoit de conserver son droit pretendu. Enfin le Pere Raphaël ennuyé d'écrire & de recrire, de retrancher, d'augmenter & de corriger tant de fois la mesme chose, leur remontra serieusement le tort qu'ils se faisoient d'agir de la sorte & de s'attacher à d'inutiles formalitez, dequoy sans doute ils ne seroient pas avoüez de la Compagnie qui les avoit envoyez; que le stile Persien dans lequel il falloit que la lettre qu'ils écrivoient au Nazar fust translatée, estoit un style simple & naturel qui ne souffroit point de superfluitez ny de chicane, & enfin que toutes leurs disputes n'aboutiroient qu'au desavantage de la Compagnie, de laquelle ils menageoient mal les interests dans son establissement. Aprés plusieurs contestations le Pere Raphaël fit enfin par bonheur la lettre au contentement des deux partis, & la leur ayant expliquée mot à mot en presence du fils du sieur de Lestoile qu'ils avoient pris pour leur Interprete, elle fut mise selon la coûtume du pays dans un petit sac d'étofe de soye meslée d'or & d'argent, auquel on appliqua le cachet. Le Pere Raphaël fit encore une autre lettre pour le Mirza-taker ou Lieutenant du Nazar, laquelle aussi fut mise dans un sac de tafetas rouge & cachetée de mesme que l'autre. On les donna toutes deux à un des domestiques de

 Lestoile,

Lestoile, lequel estant bien monté fit diligence & se rendit en peu de temps à la Cour. Il rendit premierement celle qui s'addressoit à Mirza-taker, lequel aprés l'avoir leuë le fit conduire au Nazar; qui ayant aussi leu la sienne informa incontinent le Roy du dessein de la Compagnie Françoise, & de l'arrivée des Deputez. Sa Majesté luy commanda de leur faire sçavoir qu'ils étoient les bien venus, & que dans peu elle retourneroit à Ispahan & leur donneroit audiance. Le Nazar écrivit deux lettres; l'une adressée au sieur de Lalin & à ses compagnons, laquelle contenoit la réponse du Roy & les assuroit qu'ils obtiendroient tout ce qu'ils demanderoient de raisonnable; l'autre estoit pour le Pere Raphaël par laquelle le Nazar luy ordonnoit d'asseurer les Deputez que le Roy estoit bien aise de leur arrivée, & qu'ils le verroient bien-tost.

Quelques jours aprés la Cour revint à Ispahan, & le Roy s'estant arresté à une de ses maisons aux portes de la ville, le Nazar envoya querir le Pere Raphaël pour sçavoir de luy quelles gens c'estoient que les Deputez François & qui les avoit envoyez en Perse, à quoy le Pere satisfit le mieux qu'il put. Car le Nazar s'étonnoit de ce qu'ils estoient entrez dans le Royaume avec une pareille Commission, & envoyez, luy disoit-on, d'un si grand Roy, sans que les Gouverneurs d'Erivan & de Tauris en eussent rien sceu à leur passage dans ces deux villes. L'Atémat-doulet, qui est en Perse ce que le Grand Visir est en Turquie, témoigna le mesme étonnement au Pere Raphaël; & tant ce premier Ministre que le Nazar qui marche aprés luy, avoient en quelque maniere sujet de douter que ces François fussent de veritables Deputez & que leur Commission fust bien legitime. Car enfin où ils ignoroient les coûtumes du pays, ce qui ne se pouvoit croire du sieur de la Boulaye qui avoit desja esté en Perse; où ils agissoient tres-mal de se faire passer comme ils firent pour des gens de mestier à qui on ne prend pas garde, & de voyager en gens de basse condition. En Perse où l'on marche par tout avec une entiere

seureté,

feureté, où l'on ne sçait ce que c'est que de finesse, & où l'on ne fait estime des gens qu'à proportion de leur équipage & de leur depense, c'est une imprudence de deguiser sa condition, & ce deguisement rend la personne suspecte de quelque mauvais dessein. Tous ceux qui sont envoyez d'un Roy ou d'un Prince, & mesme tout voyageur, soit marchand, soit autre qui passe le commun, & qui a dessein de voir le Roy, doit en arrivant à Erivan ville frontiere de Perse, & à Tauris mesme qui est plus avant dans le païs, en donner d'abord avis aux Gouverneurs, qui en écrivent à la Cour selon le deu de leurs Charges. Nos François ayant mal suivi cette regle, & passé ces deux villes sans dire mot comme de petits Merciers, il ne faut pas s'étonner si l'on trouvoit étrange leur procedé à la Cour de Perse, & si les Ministres avoient quelque doute que leur Commission ne fust pas bien veritable. Mais enfin le Pere Raphaël leur ayant bien persuadé qu'ils estoient envoyez de la part du Roy de France pour l'établissement d'une Compagnie de commerce, & qu'il en avoit eu avis par lettres d'Europe, le Nazar luy dit que les Deputez se tinssent prests, & que dans peu de jours le Roy leur donneroit audiance.

Cependant la mes-intelligence continuant entre nos François, le Pere Raphaël qui craignit qu'elle ne produisist un méchant effet en la presence du Roy, & qu'ils n'eussent dispute pour le pas, representa au Nazar que les Deputez estant de deux Ordres, l'un de Gentilshommes, l'autre de Marchands, pour leur oster tout sujet de jalousie, il seroit bon qu'il plust au Roy quand il les recevroit à l'audiance, de donner seance aux Gentilshommes d'un costé, & aux Marchands de l'autre; ce que le Nazar approuva, & ce qui fut aussi trouvé bon du Roy à qui il en parla dés le jour mesme. Le Pere Raphaël en eut avis dés le lendemain, & les Deputez ne sçavoient rien de ce qu'il avoit si prudemment menagé de luy-mesme.

Le vingt-sixiéme de Septembre le Roy estant dans sa maison de Scadet-Abas sur le bord de la riviere entre

le pont de Zulpha & le pont de Schiras, fit disposer des feux d'artifice qui coûterent plus de six cent tomans, qui font 27750 livres de nostre monnoye à quarante six livres six deniers le toman, & fit avertir de grand matin tous les Grands de la Cour qu'il donneroit ce jour-là audiance aux Deputez du Roy de France. Le Pere Raphael eut ordre en mesme temps de se tenir prest avec les Deputez, afin que le Mehemender ou Maistre des ceremonies qui introduit les Ambassadeurs ne fust pas obligé de les attendre. Ils se trouverent donc tous ensemble avec le Pere Raphael chez le sieur de Lestoile où logeoient les sieurs de Lalin & de la Boulaye. Tous les François qui estoient alors à Ispahan ne manquerent pas de leur faire honneur, & estoient tous magnifiquement vêtus à la Françoise, & n'avoyent pas épargné le brocar d'or & d'argent. Le Maistre des ceremonies estant arrivé, il fut regalé d'abord de quelques bassins de dragées & de confitures, & de tres-excellent vin; aprés quoy il fit monter tous les François à cheval, jusqu'au Pere Raphael à qui il fut impossible de s'en défendre. Il les conduisit de la sorte d'un pas grave & mesuré jusqu'au lieu où le Roy les attendoit, & par un chemin plus long d'un bon quart de lieuë que le chemin ordinaire. Cette cavalcade arriva à Scabet-Abas aux approches de la nuit, & le Maistre des ceremonies entra seul laissant tous les François à la porte. Cependant Beber, par les avis duquel les deux autres marchands se conduisoient, craignant que le Pere Raphael ne tinst moins leur party que celuy des Gentilshommes, luy dit d'un ton assez haut qu'ils vouloient avoir aussi leur Kalamachi ou Interprete qui estoit le fils de l'Estoile, & qu'autrement ils n'entreroient pas. Le Pere Raphael qui n'agissoit en cette rencontre que par l'ordre du Nazar, & pour l'avantage de la Nation Françoise, fit connoistre à Beber que soit qu'il entrast ou n'entrast pas la chose pour son particulier luy estoit indifferente; que pour ce qui estoit de luy il n'étoit pas là comme l'interprete des uns ni des autres, mais pour obeïr au Roy qui luy avoit commandé de s'y

trouver;

trouver; qu'il auroit bien mieux aimé passer la nuit en sa chambre que d'en passer la plus grande partie à une courvée qui ne luy estoit pas fort agreable, & qu'il n'avoit jamais veu tant de façons & tant de difficultez dans une affaire où il n'y en devoit avoir aucune & où ils devoient tous agir de concert; que c'estoit la quatriéme fois qu'il avoit esté assis dans le *Megelé* ou la Sale d'audience en la presence du Roy, & qu'il avoit eu l'honneur de luy parler plusieurs autres fois en particulier; enfin qu'il ne crût pas qu'il prist grand plaisir à toute cette fatigue, & que ce qu'il en faisoit n'estoit que pour rendre service à la Nation.

Sur ces entrefaites le Mehemander retourna pour prendre les Deputez avec le Pere Raphaël & les introduire à l'Audiance, cinq cent Mousquetaires estant rangez en haye le long de la riviere pour leur faire honneur. Il marchoit devant eux d'un pas grave; mais approchant du lieu où estoit le Roy & d'où il pouvoit voir les Deputez, il leur fit doubler le pas jusqu'au pied de l'escalier où des valets leur osterent leurs souliers. Ils furent introduits avec le Pere Raphaël dans la Sale d'Audiance, & dans les mesmes places où sont assis les Kans ou Gouverneurs des Provinces & les autres Grands Seigneurs. De costé & d'autre estoit debout toute la jeunesse de qualité magnifiquement vestuë de brocars d'or & d'argent avec des manteaux doublez de martes zebelines & d'autres riches fourrures. Pour le fils du sieur de l'Estoile & les autres François, ils demeurerent dehors & attendirent que la ceremonie fust achevée. Le Mehemander, selon ce qui se pratique en ces occasions, fit mettre les Deputez à genoux en la presence du Roy, & leur fit faire par trois fois une inclination de teste jusques à terre. Aprés quoy, les ayant fait relever il prit le sieur de Lalin seul comme celuy qui estoit chargé de presenter la lettre du Roy. Le Pere Raphaël suivit, comme aussi le sieur de la Boulaye & les autres Deputez, & ils monterent au second étage où estoient assis l'Athemat-doulet & le Nazar. Le Roy étoit assis à un étage plus haut, environné de cent

cinquante jeunes hommes magnifiquement vétus, & le sieur de Lalin paroissant à la teste des Deputez commença à faire son compliment en François, & presenta humblement sa lettre au Roy. Elle estoit à cachet plat sur queuë volante, fermée dans un petit coffre de broderie où estoient dessus en relief les armes de France & de Navarre. Le Pere Raphaël expliqua au Roy ce que Lalin avoit dit; aprés quoy sa Majesté fit une seule inclination de teste, & signe en mesme temps au Maistre des ceremonies de remener les Deputez en leur place. Estant au bas de la Sale où les Officiers avoient ordre du Roy de separer les Gentilshommes d'avec les marchands, Lalin & Mariage s'étant trouvez ensemble avec le Pere Raphaël, tandis que d'autre costé la Boulaye & Beber soûtenoient du Pont qui estoit tres-foible & qui relevoit de maladie, il y eut une méprise qui fâcha fort la Boulaye & qu'il estoit difficile d'éviter. Car les Officiers ayant cru que Lalin & Mariage qui se trouverent prés du Pere Raphaël estoient les deux Gentilshommes, les placerent à main gauche qui est la plus honorable parmy les Persans; & d'autres conduisirent à la droite la Boulaye, Beber & du Pont, les faisant seoir vis à vis des autres deux places plus bas. La Boulaye voyant qu'on s'étoit mépris dit assez haut en Turquesque, *Menbeg-zadé*, je suis Gentilhomme; mais la chose estant faite & le Roy estant present, les Officiers firent semblant de ne pas entendre la Boulaye, & ne voulurent pas luy permettre de changer de place quand il se leva pour aller s'asseoir auprés de Lalin. Il fut contraint de demeurer où il estoit, & cependant la Musique Persienne commença selon la coûtume observée en ces occasions & dura un bon quart-d'heure. En suite le Maistre des ceremonies vint prendre le Pere Raphaël avec les deux Deputez qui estoient auprés de luy, Mariage tenant alors la place de Gentilhomme, & les conduisit au Roy. Lalin fit la harangue, & exposa de fort bonne grace le sujet de la Deputation, & sa Majesté témoigna par un signe de teste qu'elle prenoit plaisir à l'écouter. En effet Lalin estoit un Gentilhomme bien fait & de bonne

bonne mine, & avoit le ton de la voix agreable ; & le magnifique habit qu'il portoit ce jour-là rehaussoit encore de beaucoup le grand air qui accompagnoit sa personne. Le Roy jettant alors les yeux sur le Pere Raphaël, luy demanda qui estoient ces François, d'où ils venoient, ce qu'ils desiroient, & par qui ils estoient envoyez ; à quoy le Pere satisfit de point en point. Le Roy fit en suite quelques questions aux Deputez ; aprés quoy il les congedia de la main, & le Pere Raphaël se retirant avec eux, sa Majesté luy fit signe de demeurer, & les autres allerent reprendre leurs places. Alors le Roy faisant approcher le Pere s'informa plus particulierement de la grandeur du Roy de France, de l'étenduë & de la qualité de ses Estats, de ses armées, & de son Conseil ; à quoy le Pere satisfit le mieux qu'il luy fut possible. Mais le Roy reprenant la parole, j'en ay appris, dit-il, davantage dans plusieurs entretiens que j'ay eus avec l'Aga Tavernier. Le discours du Roy fini avec le Pere Raphaël, sa Majesté le renvoya à sa place auprés de Lalin & de Mariage.

Il faut remarquer que celuy qui sert d'Interprete ne s'assied jamais à l'audiance du Roy, mais qu'il demeure toûjours debout derriere la personne dont il est le truchement. Il arriva qu'un jour en pareille ceremonie le Pere Raphaël accompagnoit à l'Audiance un Religieux Dominicain Florentin de nation, & le voyant assis en la place où les Officiers avoient eu ordre de le conduire, il crut qu'un Capucin pouvoit en faire autant qu'un Dominicain & avoir le mesme privilege. Il s'assit en effet ; ce que le Maistre des ceremonies ayant apperceu, & luy venant dire que ce n'estoit pas la coûtume de s'asseoir & qu'il devoit se tenir debout ; le Roy qui vid la chose luy fit signe de la main qu'il demeurast assis, & le lui envoya dire ensuite par un Officier. L'Audiance finie un jeune Seigneur fils du Kan d'Erivan vint feliciter le Pere Raphaël de l'honneur extraordinaire qu'il avoit reçeu, n'y ayant jamais eu d'exemple en Perse qu'un Kalamachi ou Interprete fust assis à l'Audiance. Le Pere

qui

qui vit encore & ne manque point de repartie, dit au jeune Persan que ce n'étoit pas aussi la coûtume qu'un tel habit, en montrant le sien, vint servir de truchemen, & que lors que c'est un homme à gages la coûtume de Perse pouvoit s'observer.

Quelques momens aprés le Roy envoya une tasse & un flacon d'or aux Deputez. Lalin se levant prit la tasse avec grand respect & une profonde inclination, & aprés avoir beu, ce que firent ensuite Mariage & le Pere Raphaël, l'Echanson alla vers les autres Deputez faire la mesme ceremonie. On apporta aprés les fruits, le vin & les viandes, pendant quoy la musique de voix & d'instrumens se fit entendre comme auparavant. Cette action finie le Roy fit rappeller Lalin, Mariage & le Pere Raphaël, & les ayant congediez aprés quelques momens d'entretien, il arresta encore une fois le Pere qui les vouloit suivre, & le mit sur des discours de religion. Il luy parla de l'unité de la nature Divine, de la necessité d'un Prophete, & comme Mahomet est le seau & le couronnement de tous les Prophetes. Il luy témoigna son étonnement de ce que les François, qui ont la reputation d'avoir tant d'esprit & de sçavoir, pouvoient prendre Jesus-Christ pour Dieu. Le Pere Raphaël tascha de satisfaire le Roy sur tous ces articles, & cet entretien fini, comme il souhaitoit que les Deputez qui estoient assis de l'autre costé ne receussent pas moins d'honneur que ceux qu'il accompagnoit, il prit la liberté de parler au Roy en leur faveur, & de luy representer que les trois autres Deputez estant tristes de ce que sa Majesté ne les avoit pas honnorez comme les Begzadés, elle leur feroit une grace particuliere de les faire venir aussi à leur tour en sa presence. Cependant Mariage qui estoit assis auprés de Lalin luy fit remarquer avec quelle familiarité le Pere Raphaël parloit au Roy, jusques là qu'il sembloit qu'il ne se fist aucune démarche dans l'audiance que par son conseil; à quoy Lalin luy repartit qu'il voyoit par là quelle estoit l'importance d'avoir un Kalamachi ou Interprete connu du Roy & qui sceust.

sceust l'air de la Cour. Comme il achevoit de parler le Roy fit appeller les autres Deputez, & la Boulaye parla à sa Majesté le Pere Raphaël expliquant ce qu'il disoit. Le Roy les ayant fait retirer retint encore le Pere & luy parla de diverses choses. L'entretien fut particulierement des couleurs noire & blanche, & de la beauté des femmes de France, le Roy avoüant que naturellement il n'aimoit pas les brunes, & qu'un teint bien blanc estoit à son gré, ce qui faisoit la beauté des femmes. Le Pere luy répondit modestement que la beauté consistoit dans l'opinion, & qu'on estimoit en Perse les gros sourcils, ce qui n'estoit pas estimé en France. Alors le Roy jettant les yeux sur le petit coffre où estoit la lettre du Roy de France, & qui n'estoit fermé que par un simple crochet, sa Majesté prit la lettre qui n'estoit qu'en petit parchemin comme une lettre ordinaire; & comme elle en avoit receu d'autres de divers Potentats de l'Europe, & mesme deux ou trois du Roy de France, que les Jesuites luy avoient apportées en grand parchemin & grand seau de cire fort relevé, Elle témoigna d'abord du mépris pour celle-cy & fut sur le point de la rejetter. Le Pere Raphaël s'apperceut aussi-tost que le Roy étoit fasché, & le Roy aussi luy dit d'abord: Raphaël, je ne reçois point de lettre ouverte & sans seau, prens-là & l'emporte: car je ne crois point qu'elle vienne d'un Grand Roy comme est le Roy de France, & il luy fit signe en mesme temps de se retirer. Le Pere ne put faire autre chose que de prendre la lettre, & retournant à sa place il fut dire aux sieurs Lalin & à Mariage ce qui s'étoit passé dans l'entretien qu'il venoit d'avoir avec le Roy. Une heure ou deux se passerent ensuite dans cette Sale à voir danser les baladines, qui est le divertissement le plus ordinaire en Perse; aprés quoy le Roy fit appeller Lalin & Mariage avec le Pere, & leur ayant fait plusieurs questions ausquelles ils répondirent le mieux qu'il leur fut possible, il les congedia, retenant encore le Pere Raphaël auprés de soy. Le Pere prenant alors son temps dit au Roy que c'estoit la coûtume que l'Atemat-doulet son premier

premier Ministre d'Estat fit expliquer en sa presence les lettres que les Princes d'Europe envoyoient à sa Majesté, comme il en avoit expliqué plusieurs depuis quinze ans venuës de la part du Pape, de l'Empereur d'Alemagne & du Roy de Pologne. Qu'il plaise à vostre Majesté, ajousta le Pere, que je remette entre les mains de l'Atemat-doulet la lettre du Roy de France, & qu'elle luy soit expliquée selon qu'il s'est toûjours pratiqué en de semblables occasions. L'Atemat-doulet estoit assis dans la Sale à la teste des autres grands Officiers du Royaume, & le Roy fit signe au Pere de luy donner la lettre; dequoy il fut ravi estant bien aise de s'en decharger. Sa Majesté luy fit encore d'autres questions touchant les mœurs des François, disant qu'il avoit appris que la verité estoit entre eux en grande recommandation; & à la fin de ce dernier entretien le Pere Raphaël prit la hardiesse de representer encore au Roy que les trois autres Deputez qui estoient assis à la droite avoient lieu de s'affliger de n'avoir esté appellez qu'une fois en sa presence, les autres ayant eu l'honneur d'y estre conduits jusques à trois fois. Sa Majesté repartit au Pere que c'estoit assez qu'un Roy parlast à des Begzadés ou Gentils-hommes envoyez d'un autre Roy, & que les Ministres parlassent avec des marchands. Le Pere voyant que le Roy luy parloit avec tant de familiarité, s'hazarda de faire une nouvelle instance en faveur des trois mémes Deputez; mais le Roy le regardant alors d'un mauvais oeil & comme tout en colere, le Pere changea incontinent de discours, & bien-tost aprés fut congedié pour faire place au sieur Lalin que le Roy fit appeller seul, parce qu'il luy avoit plu d'abord, & que sa personne, comme j'ay dit, estoit d'elle-mesme fort agreable. Mariage voulut se lever avec le sieur de Lalin & le suivre comme de coûtume; mais les Officiers l'arresterent, dequoy il fut fort fasché croyant que le Pere Raphaël en estoit cause, quoy qu'il n'eust eu autre dessein que de leur faire partager également tous les honneurs. Le Roy par toutes sortes de marques témoigna à Lalin qu'il l'estimoit beau-
coup

coup & qu'il avoit de l'affection pour luy. Il fit venir en mesme temps le Nazar, & luy donna ordre de luy amener le lendemain le Begzadé Lalin avec le Pere Raphaël, & Lagis Genevois qui estoit à son service, parce qu'il vouloit se réjoüir avec eux. Ensuite sa Majesté fit retirer Lalin, & retint le Pere Raphaël, luy disant qu'il vouloit disputer de la Religion avec luy, & que le Mirza-taker fust present. As tu veu, luy dit le Roy, le pays de Beher-e-nirhon, c'est à dire, Image du Ciel, qui est la Province de Mazandran? je veux que cette année tu y viennes avec moy. Aprés quelques discours assez rompus, le Roy passant d'une matiere à l'autre selon qu'il luy venoit en l'esprit, il congedia le Pere, & pour la cinquiéme fois fit appeller Lalin & Mariage en sa presence. Leur entretien fut de la beauté des feux d'artifice qui avoient commencé de joüer à leur arrivée, & qui avoient bien duré trois heures, & de celle de dix mille lampes dont tout le canal estoit bordé, & qui par la reflexion de leur lumiere rendoient autant d'étoiles dans l'eau. Le Roy leur parla ensuite de la bonté du vin de Schiras, & leur demanda s'il y en avoit d'aussi excellent en France. Il leur dit que dés que les vaisseaux de la Compagnie seroient arrivez il envoyeroit un Ambassadeur au Roy de France, avec lequel il vouloit lier une étroite amitié; A quoy Lalin repartit que sa Majesté de France le souhaitoit fort aussi de son costé. Pourquoy donc, repliqua le Roy, mon alliance ne vous suffit-elle pas, & pourquoy en allez-vous chercher d'autres parmy des Noirs de qui vous ne tirerez pas tous les avantages dont vous vous flatez; Car il faut remarquer que Messieurs les Deputez furent si secrets dans leurs affaires que tout le monde en avoit la connoissance, & que les valets en estoient aussi informez que les Maistres. Ils ne consideroient pas que les Persans sont bons politiques; & que cette Cour ne manque pas d'espions. Le Roy de Perse n'ignoroit pas que les Deputez en quittant sa Cour avoient dessein de passer aux Indes, & de faire les mesmes ouvertures de commerce au Grand Mogol; avec lequel il n'est jamais en trop bonne intelligence.

gence. C'est dequoy il se sentoit piqué, quoy que les Deputez taschassent de luy persuader que le principal negoce de la Compagnie estoit pour la Perse, & que les Indes n'estoient que pour les toiles & quelques épiceries.

En ce temps-là il estoit arrivé à Ispahan un Ambassadeur des Indes avec un grand équipage, & des presens pour la valeur de douze mille tomans qui font 552300. livres. Cela n'empescha pas que par une haine inveterée qui est entre les deux Nations, le Roy de Perse ne le traitast fort indignement en plusieurs occasions. L'Ambassadeur ne manqua pas de s'en plaindre, & eut de la jalousie contre nos Deputez François, de ce qu'estant venus sans presens & sans équipage ils avoient receu beaucoup plus d'honneur; tandis qu'on ne faisoit point de cas de luy qui estoit venu avec un gros train & avoit apporté des presens considerables. D'ailleurs l'Ambassadeur de Perse qui estoit allé vers le Grand Mogol, fut bien receu avec son present & congedié avec honneur. Mais peu de jours aprés son depart les nouvelles estant venuës à Agra de la honteuse maniere dont l'Ambassadeur Indien avoit esté traité à Ispahan, & qu'il avoit eu son congé du Roy; le Grand Mogol entra dans une telle colere, qu'il envoya en diligence un Courrier aprés l'Ambassadeur Persan qui ignoroit comme les choses s'estoient passées, pour l'obliger de revenir sur ses pas. Estant de retour à Agra le Grand Mogol le receut avec de rudes menaces, & peu s'en fallut qu'elles ne fussent suivies de l'effet, & qu'il ne le fist mettre en pieces en sa presence. Quand l'Ambassadeur Indien fut de retour à Agra avec les presens que le Roy de Perse luy avoit donnez pour son Maistre, qui estoient des chevaux & des étofes d'or & d'argent & de soye, le Grand Mogol fit couper les chevaux par quartiers & brûler toutes les étoffes, & je me trouvay à Agra quand cette expedition fut faite. Sa colere ne s'arresta pas à cette vengeance, elle s'étendit jusques à son Ambassadeur, lequel il disgracia pour avoir souffert en Perse un traitement si indigne, & le chassant pour jamais de sa presence il ordonna qu'on

luy

luy coupast la barbe, & qu'il allast finir sa vie avec les Dervichs, ce que nous appellons en Europe estre rasé & confiné dans un convent.

Je reviens à nos Deputez François, qui presenterent au Roy de Perse un tres beau fusil, avec le portrait du Roy au naturel, qui fut d'autant plus estimé qu'en ce temps-là on apporta à Ispahan quantité de tailles-douces en grand volume qui representoient le Roy & qui s'accordoient parfaitement avec le tableau en huile, ce qui fit que la Cour jugea que c'estoit la veritable ressemblance de nostre Roy. Pendant que ces deux presens passoient, portez selon la coûtume du pays par autant de valets, qui les mettent entre les mains des Officiers de la Cour; le Maistre des ceremonies fit tenir debout les Deputez & le Pere Raphaël pour une marque que ce sont eux qui font les presens. Aprés que ces presens eurent passé devant le Roy, sa Majesté s'avisa de demander aux Deputez pour quelle Nation de l'Orient la France avoit le plus d'inclination; à quoy le sieur de Lalin ayant reparti que c'estoit assurement pour les Persans; le Roy ajoûta qu'ils avoient raison, puisque les Persans étoient blancs comme les François, & qu'il n'estoit guere possible d'avoir de l'amour pour les Indiens qui estoient noirs. Enfin pour faire le dernier honneur aux Deputez, le Roy voulut leur faire boire le HEZARD PICHE dans une cuilliere d'or qui tient presque une pinte de Paris. Il ordonna que ce fust du mesme vin qu'il beuvoit, qui estoit dans une bouteille de cristal de Venise à boutons de diamans. Le sieur de Lalin but courageusement, Mariage en fit de mesme; mais le Pere Raphaël se souvenant que la doze estoit un peu forte, & qu'il la luy falut avaler en une rencontre où il m'accompagna allant voir le Roy pour me servir d'Interprete; & dans laquelle sa Majesté voulut se réjoüir avec nous depuis les huit heures du matin jusqu'à deux heures aprés minuit, il trouva le moyen de parer le coup, & sceut s'excuser adroitement. Il representa au Roy qu'il estoit le pied & l'œil des Deputez, & que s'il alloit les heurter

contre

contre la muraille (c'est une façon de parler en Perse) il ne pourroit les reconduire au logis. De cette maniere le Pere Raphaël s'exemta de boire, & les Deputez furent renvoyez en leurs places. Aprés le minuit on étendit les *zerbastes* ou nappes de brocar d'or & d'argent, sur lesquelles on servit plusieurs sortes de viandes rosties & fort épicées, & du poisson salé qu'on apporte de la mer Caspienne ou de Mazandran; avec des patisseries, des raisins secs, des confitures, des amandes, des pistaches & autres choses de cette nature, qui excitent à boire & qui furent servies seulement devant les Francs. Car pour les Persans, c'est la coûtume d'oster le vin quand on leur sert le Pilau & autres viandes; & cette coûtume est fondée sur la raison, parce que le Pilau estant si gras, comme il a esté dit dans la description des cuisines du Serrail, si ceux qui en mangent venoient à boire du vin en méme tems, le cœur leur souleveroit & ils en seroient fort incommodez. Mais au lieu de vin ils ont des Sorbets & des jus de Limon & de Grenade servis dans de grands vases de porcelaine dont pour appaiser la soif ils hument des cuillerées de temps en temps. Le repas fini on introduisit quelques boufons, qui chanterent à la Turque & firent mille grimaces. D'ailleurs on vid paroistre dehors dans l'obscurité deux hommes qui joüoient l'un contre l'autre du baston à deux bouts, & à chaque bout des deux bastons estoient attachez des morceaux de toile trempez dans de l'eau de nafte qui brûle plus que du souffre, ce qui rendoit une flame fort claire dans l'obscurité. Cela faisoit un assez plaisant effet, & l'on voyoit courir les uns aprés les autres quatre gros tourbillons qui estoient toûjours en l'air & dans une continuelle agitation.

Il estoit plus de trois heures aprés minuit quand le Maistre des ceremonies vint faire lever les Deputez pour prendre congé du Roy, & les menant au bas de la Salé ils firent une profonde reverence, & se retirerent sans que personne bougeast de sa place, pour leur donner le temps de prendre les premiers leurs souliers sans confusion.

Cela

Cela fait le Roy congedia toute la Cour, & c'eſt alors que dans la foule il y en a qui gagnent & d'autres qui perdent au change de leurs ſouliers.

Les Deputez & le Pere Raphael eſtant montez à cheval pour regagner leurs logis, trouverent à moitié chemin le grand Portier de l'Atemat-doulet, qui n'eſt pas un Portier à ouvrir une porte, mais un Officier qui a la charge d'introduire en la preſence du premier Miniſtre ceux qui ont à luy parler. Cet Officier vint dire au Pere Raphaël que l'Atemat-doulet ſon maiſtre attendoit ſur les dix-heures du matin le Begzadé François qui avoit preſenté la lettre au Roy pour le traiter dans ſa maiſon par l'ordre qu'il en avoit de ſa Majeſté. Le Pere rapporta aux Deputez ce que l'Officier luy avoit dit, & dés qu'il ſe fut retiré la Boulaye dit au Pere Raphaël, que comme Gentilhomme il devoit aller par tout où Lalin iroit, & que ſes ſerviteurs qui entendoient le Perſien, aſſeuroient que l'Officier l'avoit auſſi bien nommé que l'autre. Le Pere luy repartit qu'il ne l'avoit pas oüy autrement que comme il le leur avoit rapporté; mais qu'à la bonne heure ils y allaſſent tous trois de compagnie quand l'heure viendroit. En s'entretenant de la ſorte ils arriverent à Zulpha, & furent ſe repoſer cinq ou ſix heures juſques à ce qu'il fuſt temps de remonter à cheval pour ſe rendre chez ce premier Miniſtre.

Entre neuf & dix heures du matin les ſieurs de Lalin & de la Boulaye & le Pere Raphael monterent à cheval, & dés que l'Atemat-doulet ſçeut leur arrivée il vint les recevoir dans la ſale d'audiance où il avoit fait preparer pluſieurs baſſins de dragées & de confitures. Le Pere ſe retira pendant une heure avec le Secretaire de l'Atemat-doulet pour traduire la Lettre du Roy de France en Perſien, & aprés toutes les civilitez faites de part & d'autre les Deputez & le Pere Raphaël retournerent à Zulpha.

Les autres jaloux de l'honneur que les deux Gentilshommes avoient receu chez ce premier Miniſtre de la Cour

Cour de Perse, voulurent l'aller voir à leur tour; mais le Pere Raphaël leur representa que ce n'estoit pas la coûtume en Perse d'aller voir un premier Ministre sans estre appellé, & que l'Atemat-doulet n'avoit eu ordre du Roy que de voir le Begzadé qui avoit rendu la lettre de sa Majesté de France. Le soir venu Lalin & le Pere Raphaël receurent nouvel ordre d'aller trouver le Roy, & la Boulaye voulut absolument les accompagner. Mais le Roy ne sortit point ce soir là, & ils furent obligez de retourner sur leurs pas.

Cependant les trois Marchands Deputez voyant que les deux Gentilshommes avoient remporté tous les honneurs, & croyant que le Pere Raphael avoit conduit la chose de cette maniere en leur faveur, s'emportoient contre luy en des paroles injurieuses, & luy reprochoient aigrement qu'il prenoit le parti des deux autres contr'eux. Ils menaçoient d'en écrire en France, & que le Roy pourroit bien faire voler des testes, pour avoir outrepassé ses ordres & fait contre ses intentions. Le Pere Raphael un peu émeu des discours piquants des trois Deputez, leur repartit qu'autant qu'il avoit pû il leur avoit fait partager tous les honneurs, dequoy ils témoignoient tres-peu de reconnoissance. Que neantmoins il ne laisseroit pas de continüer ses soins pour l'avancement de leurs affaires, non pas en leur consideration, mais en consideration de la Compagnie qui les avoit envoyez, & des Peres Capucins de France qui à la priere des interessez avoient donné un catalogue de toutes les maisons qu'ils ont au Levant, pour servir de communication & de passage aux lettres de la Compagnie. Toutesfois, ajoûta le Pere, si vous voulez aussi voir l'Athemat-doulet, je tascheray de vous rendre satisfaits, & feray en sorte que vous puissiez luy parler. En mesme temps il les fit tous monter à cheval, Lestoile & son fils se mettant de la partie, & ils se rendirent tous ensemble chez l'Atemat-doulet, où le Pere Raphael estant connu il luy fut aisé de les introduire. L'Atemat-doulet estoit alors chez le Roy, de sorte qu'aprés avoir attendu long-

long-temps en vain & estant heure de se retirer, ils retournerent à Zulpha & remirent la partie au lendemain.

Ils furent donc tous ensemble le jour suivant chez ce premier Ministre, qui se trouva comme ils arriverent retiré dans l'appartement des femmes ; & quoy qu'apparemment il fut averti de leur arrivée il ne laissa pas de les faire attendre plus de deux heures. Cependant le Pere Raphael estoit au guet, & se promenoit de costé & d'autre de peur que l'Atemat-doulet ne sortist par quelque porte secrete ; & ayant apperceu qu'on luy avoit amené ses chevaux pour aller trouver le Roy, il posta les Deputez en un endroit où il falloit de necessité que ce Seigneur passast. Ils tenoient preste à la main une copie en Persien de la lettre des Directeurs de la Compagnie où il y en avoit quinze de signez, & l'Atemat-doulet venant à passer le Pere Raphael qui en estoit bien connu fendit la foule des gens qui l'environnoient, & luy presentant une copie de la mesme lettre qu'il avoit par devers soy, luy montra les trois Deputez marchands, & luy dit que c'estoient eux qui devoient traiter avec luy touchant le negoce. L'Atemat-doulet répondit au Pere qu'il n'avoit point commission du Roy de parler aux Deputez qu'il luy montroit, & que sa Majesté luy avoit seulement commandé de recevoir le Begzadé ou Gentilhomme qui avoit apporté la lettre du Roy de France, ce qu'il avoit fait. Sur cela le Pere le pria qu'il luy plust donc dire au Roy qu'il voulust nommer quelque Officier avec lequel les Deputez pussent traiter suivant leur commission, ce que l'Atemat-doulet promit de faire, & en mesme temps il monta à cheval pour se rendre auprés du Roy. Les Deputez reprirent de leur costé le chemin de Zulpha ; & le soir comme le Pere Raphael retournoit à Ispahan où est la maison des Capucins, un Cavalier qui venoit de l'y chercher le rencontra dans la grande allée de Zulpha, & luy dit que le Roy avoit commandé au Nazar de traiter le lendemain les Deputez, & d'entrer en conference avec eux pour sçavoir quelles

estoient leurs demandes. Le Pere aussi-tost rebroussa chemin pour aller donner avis de cet ordre aux Deputez afin qu'ils se tinssent prests.

Le lendemain dernier jour de Septembre le Pere Raphaël ne manqua pas de se rendre de grand matin chez les Deputez, pour les conduire chez le Nazar où il avoit ordre de se trouver avec eux. Mais il fut bien surpris de voir qu'ils ne vouloient pas venir ensemble, & la continuation de cette honteuse mes-intelligence l'embarrassa fort. Il luy fallut donc chercher quelque expedient pour les satisfaire, & il s'avisa d'aller trouver le Nazar pour luy dire qu'il seroit bon que les Deputez pour le negoce vinssent les premiers, parce que c'estoit proprement avec eux qu'il devoit traiter. Le Nazar luy répondit que le Roy entendoit qu'ils fussent tous cinq ensemble, & le Pere luy ayant dit pour la seconde fois que pour bien faire il faudroit que la chose allast comme il venoit de la proposer, le Nazar prenant un visage refrogné; He quoy! dit-il au Pere, vos François n'ont-il point de honte d'estre ainsi divisez, & de donner à parler de leur mes-intelligence jusques aux valets? Pourquoy en partant de leur pays ne sont-ils pas demeurez d'accord de toutes choses? Quelle opinion veulent-ils que nous ayons d'eux & de leur commission? Et craignent-ils si peu d'offencer leur Roy, ou leur Roy est-il plus indulgent que le Roy de Perse qui ne pardonneroit pas de semblables fautes à ses sujets? Ce fut la réponse du Nazar, à quoy le Pere Raphaël ne fit point de replique. Il pria seulement le Nazar qui voulut absolument qu'ils vinssent ensemble, de luy donner deux Cavaliers pour les aller prendre à Zulpha, sans luy rien dire du dessein qu'il avoit d'introduire chez luy les Deputez marchands une heure plutost que les Gentilshommes, ceux-là ne voulant pas que ceux-cy fussent presens quand ils parleroient des affaires du negoce. La chose reüssit comme le Pere l'avoit projettée. Il envoya un de ces Cavaliers chez les Gentilshommes, & luy recommanda de boire avec eux, de ne les pas presser, & de ne les amener

qu'au

qu'au petit pas. Cependant luy-mesme avec l'autre Cavalier fut prendre les trois Deputez marchands, & leur faisant doubler le pas sans qu'ils sceussent pourquoy on les pressoit de marcher, ils arriverent chez le Nazar de qui ils furent tres-civilement receus. Le Pere avoit fait en chemin confidence à Dupont l'un des trois Deputez de ce qui s'estoit passé entre luy & le Nazar, & du biais qu'il avoit pris pour accommoder les choses au contentement des deux partis. Il presenta en arrivant au Nazar la commission des Deputez traduite en Persien, aprés quoy ils entrerent en conference, ce qui dura prés de trois quarts d'heure. Cet entretien fut des doüanes & des peages, de la qualité des marchandises, & de la fidelité avec laquelle les François se comportent dans le commerce, sans faire passer des contrebandes d'autres marchands sous leur nom; que la Compagnie vouloit trafiquer honorablement en Perse, sans payer à denier compté comme d'autres faisoient; mais qu'elle feroit des presens à la Cour dont elle seroit contente. Ils avoient achevé de parler d'affaires, quand on vint avertir le Nazar que les Gentilshommes estoient arrivez. Il dit au Pere Raphaël de les aller recevoir, estant convenu qu'ils seroient placez au dessus des marchands qui ne leur contestoient pas la seance à table. Le Pere estant sorti fut prendre le sieur de Lalin par la main, & la Boulaye suivoit, se plaignant adroitement qu'ils avoient beaucoup tardé & qu'ils s'estoient fait attendre. Maintenant, leur dit-il, que vous estes tous ensemble, passez dans ce cabinet, & specifiez vos demandes & les articles de vostre commission. Les Deputez marchands qui avoient dit au Nazar tout ce qu'ils luy vouloient dire, ne firent plus de difficulté d'estre avec les Gentilshommes dans une seconde conference, qui ne se passa qu'en termes de civilité & en protestations mutuelles d'une bonne & sincere correspondance; ce qui toutefois n'eut aucun effet, comme il se verra par la suite. Puis ayant demandé de l'ancre & du papier, ils projetterent ensemble les demandes qu'ils avoient resolu de faire au Roy, dont voicy le contenu.

Nous demandons à sa Majesté les trois premieres années d'immunité de toutes doüanes & de tous peages, à compter du jour de l'arrivée de nos vaisseaux ; & que les années suivantes nous soyons traitez avec tous les privileges & toutes les graces qui sont & pourront estre accordées aux autres Nations à l'avenir. En reconnoissance dequoy nous ferons des presens des raretez & des marchandises de France, dont nous esperons que le Roy & ses Ministres seront contens. Qu'estans appellez à la Cour ou à quelque action publique nous ayons la preseance sur toutes les autres nations, comme nous l'avons sans contestation dans toutes les Cours de la Chrestienté, & mesme à la Porte du Grand Seigneur. Nous demandons aussi qu'il plaise à sa Majesté d'accorder une maison dans la ville à ceux de la Compagnie qui demeureront presentement dans les Estats de la Perse.

Ces demandes furent dictées de mot en mot en Persien par le Pere Raphael à un Secretaire du Nazar au nom de tous les cinq, tant Gentilshommes que marchands, & le Secretaire ne sçachant pas écrire leurs noms le Pere les écrivit luy-mesme en caracteres Persiens, & cet écrit ayant esté lû en la presence des Deputez, le Nazar le prit pour le presenter au Roy, qui estoit déja hors de la ville à la porte de Tokchy pour prendre le chemin de la Province de Mazandran.

Ces affaires estant vuidées le festin suivit, où il ne manqua rien de toutes les delicatesses de la Perse. Le flacon d'or du Roy avec la tasse fut envoyé exprés chez le Nazar pour faire plus d'honneur aux Deputez, & il y eut musique de voix & d'instrumens qui dura jusqu'à midy. Le Nazar pressé de suivre le Roy congedia les Deputez, & dit au Pere Raphael qu'ils n'avoient qu'à se reposer sur ses soins, qu'il presenteroit leur requeste à sa Majesté, & qu'il leur rendroit réponse. Les Deputez fort satisfaits du Nazar luy firent quelques temps aprés un present qui fit honte à la Nation Françoise, & particulierement à des Deputez qui vouloient le porter haut, & qui devoient faire honneur à une Compagnie de la puis-

puissance de laquelle il falloit donner bonne opinion dans ces commencemens de l'établissement de son commerce. Ils ne luy donnerent qu'une tasse de leton émaillé, avec huict petits coffres à perspective ou miroirs en émail de verre, le tout ne pouvant guere monter qu'à trente ou quarante écus. Ils firent aussi un present de mesme espece, mais beaucoup moindre à Mirza-taker Lieutenant du Nazar, & ce present consistoit en une douzaine de ciseaux dorez pour femmes. Et pour ce qui est des Gentils-hommes, ils ne firent aucun present au Nazar. Il faut dire les choses comme elles se sont passées, on se moqua de ces beaux presens, & on en fit bien des risées aprés leur depart.

Je ne puis m'empescher icy de témoigner la honte que j'ay euë pour la Nation, que ces Messieurs decrierent alors par leur vilain procedé & leur sale avarice, & je veux bien avoüer sans vanité, que lors que j'ay fait quelques affaires, ou avec le Roy de Perse ou avec les autres Roys & Princes de l'Asie, il n'y en a point eu à qui je n'aye fait present de six à sept mille livres de joyaux ou de pieces riches & curieuses, & quelquefois jusqu'à douze mille livres, comme je fis au Grand Mogol à mon dernier voyage des Indes; ce qui se trouvera dans mes relations.

Les Deputez satisfaits de l'entretien qu'ils avoient eu avec le Nazar, ayant vû que le Pere Raphael s'estoit employé de bonne grace & avec zele pour leurs interests, ils espererent que par son credit non seulement il feroit en sorte que la réponse du Roy de Perse à sa Majesté de France tomberoit entre leurs mains pour la porter à Paris, mais encore qu'ils auroient la meilleure part du present qu'ils s'attendoient que le mesme Roy de Perse leur feroit en argent à leur depart. Dans cette veuë Mariage apporta au Pere un sac de quarante tomans qui valent six cens écus tout en argent blanc, le priant de prendre ce present de la part de ses deux Compagnons & de la sienne, jugeant bien sans doute qu'il ne l'accepteroit pas; aussi le Pere Raphael s'en sentit-il

 offensé,

offensé, luy témoignant qu'il n'avoit pas l'ame venale, & que le service qu'il avoit tasché de rendre aux uns & aux autres estoit sans nul interest. Il le pria donc de remporter son argent, & l'autre le pressant de le prendre, parce que c'estoit la Compagnie qui le luy faisoit, le Pere se fascha, & Mariage ne put pas mesme obtenir que l'argent demeurast dans sa chambre jusqu'au soir qu'il promettoit de le venir reprendre; mais il fut contraint de le remporter à l'heure mesme.

Deux jours aprés le Nazar fit avertir le Pere Raphaël que le Roy avoit accordé les demandes des François, & ordonné à chacun d'eux le *calaat* ou la veste Royale, & par preciput un beau cheval au sieur de Lalin. Que la réponse au Roy de France estoit preste avec le *Ragan* ou la lettre d'Octroy pour les Directeurs de la Compagnie comme ils l'avoient souhaité.

Cependant le Roy s'éloignoit toûjours d'Ispahan, & en estoit desja à trois journées à une de ses maisons Royales appellée Tajabat. Elle est dans une agréable assiette, au milieu d'un vallon ombragé d'arbres & rempli de quantité de villages.

Le neufiéme d'Octobre sur les six heures du soir il vint un Courier au Pere Raphaël avec une lettre que le Nazar luy écrivoit de la part du Roy, par laquelle il luy ordonnoit de se rendre en diligence avec les Deputez à Tajabat. Le lendemain avant jour il fut à Zulfa avec le Courier, & fit monter promptement à cheval les Gentilshommes & les Marchands, qui se chargerent à la haste des hardes qui leur estoient les plus necessaires. A peine estoient ils hors de la ville qu'ils rencontrerent un second Courier avec une lettre de mesme teneur que la precedente pour le Pere Raphaël. Ils arrivérent le troisiéme jour à Tajabat, & le Nazar leur fit donner la maison d'un Armenien Renegat qui estoit habitué en ce lieu là. Le Roy leur fit d'abord envoyer huit ou dix bouteilles de vin, avec quatre grands bassins d'or pleins de beaux fruits, & des tapis pour couvrir leur chambre. Mais ces presens furent de nouvelles semences de discorde

entre

entre ces Messieurs; car faisant entr'eux comme deux partis chacun les vouloit avoir, & les gens du Roy furent plus de trois heures à attendre qu'ils s'accordassent pour sçavoir à qui ils les remettroient, ou aux Gentilshommes ou aux Marchands. Le Pere Raphaël ayant fait tous ses efforts pour terminer ces difficultez & n'en ayant pû venir à bout, se mit contr'eux en une juste colere, & leur dit qu'il ne leur restoit plus qu'à aller sur le pré chacun le pistolet à la main pour vuider leur different. Jusques à cette heure, ajoûta-t'il, j'ay fait ce que j'ay pû pour cacher vos honteuses divisions à la Cour, qui toutesfois n'en a desja que trop eu de connoissance; voulez-vous qu'elles éclatent davantage, & que les Persans se mocquent, & de vous en particulier, & de la nation Françoise en general? L'Armenien chez qui ces Messieurs logeoient n'estoit pas chez luy quand on les y fit entrer, comme il avoit une sauvegarde du Roy voyant à son retour vers le soir tous ses estrangers dans sa maison, il se prit à faire grand bruit & à vouloir mettre dehors celuy qu'il rencontra le premier qui fut Mariage. Les gens du lieu vinrent au secours de l'Armenien sur lequel les valets des François s'estoient jettez, & le Pere Raphaël que la fatigue du chemin avoit obligé de s'aller reposer sur un matelas s'éveillant au bruit que tout le monde faisoit, trouva moyen d'appaiser cette querelle. La nouvelle fut incontinent portée à la Cour, qui estoit environ à une demie lieuë de la maison de ce Renegat, & le Roy en colere de ce qu'il avoit osé maltraiter des estrangers, envoya sur le champ le Mehemander Bachi ou Grand Maistre des ceremonies pour en faire une justice exemplaire & luy faire ouvrir le ventre, chatiment fort prompt & fort ordinaire en Perse pour ceux dont le Roy conclut la mort. Mais les Deputez François s'opposerent par leurs prieres à cette execution, ne voulant pas que l'on pust leur reprocher d'avoir esté cause de la mort d'un homme, & ayant fait supplier le Roy de luy pardonner, & employé pour cela le credit des principaux de la Cour, ils obtinrent avec beaucoup

de peine la grace du Renegat, à condition qu'il leur demanderoit pardon, & les remercieroit de ce qu'il luy avoient sauvé la vie. Ce malheureux fut bien aise aprés de s'approcher de leur table, qui estoit tous les jours servie en plats & bassins d'or, qui à l'heure du repas estoient apportez de la cuisine du Roy avec abondance de fruits & de confitures. Les Deputez passerent de la sorte six ou sept jours à la Cour, pendant lesquels le Pere Raphael fut trouver le Nazar pour le prier d'obtenir aussi du Roy un cheval pour la Boulaye, puisqu'on en avoit donné un à Lalin son compagnon, afin qu'il n'y eust point entr'eux de sujet de jalousie. Il luy demanda encore un passeport pour passer des chevaux de Perse dans l'Inde, ce que le Roy accorda sans difficulté.

Le 17 d'Octobre le Grand Mehemander vint au logis des Deputez, & fit apporter avec luy cinq vestes Royales. La plus belle qui estoit d'un brocar d'or fut destinée pour Lalin, la seconde un peu moins riche fut pour la Boulaye, & les trois autres qui l'estoient encore moins furent pour les trois Marchands. Toutes ces robbes ensemble pouvoient valoir à peu prés six cens écus, & les valets qui les apporterent n'en eurent que vingt-cinq ou trente de present de nos François. Les Officiers des Escuries du Roy amenerent aussi les deux chevaux pour les Gentilshommes avec une simple couverture à l'ordinaire, & ils eurent six écus d'or de present. Pour ce qui est de moy j'aurois eu honte d'en user de la sorte dans une pareille occasion, & de ne me montrer pas plus liberal que cela. Car lors que je receus le calaat ou la veste Royale je fis donner deux cens écus à celuy qui me l'apporta, & ce fut le mesme Pere Raphael qui luy donna cet argent dans une bourse.

Ensuite on remit entre les mains des Deputez le Ragan ou la Lettre d'Octroy pour la Compagnie, & la teneur estoit telle selon qu'elle fut traduite par le Pere Raphael. De peur d'alterer la phrase, la voicy mot

mot à mot comme elle eſt dans le ſtile Perſien. Cela paroiſtra peut eſtre dans le noſtre un ridicule galimatias; mais dans l'Original c'eſt un tres-bon ſens, bien ſuivi & plein de force, & les termes expriment parfaitement bien les choſes.

LETTRE D'OCTROY DU ROY DE PERSE,

Pour l'eſtabliſſement du Commerce de la Compagnie Françoiſe.

Traduite mot à mot du Perſien par le Pere Raphaël du Mans Superieur de la Miſſion des Capucins en Perſe.

QUE les Marchands des Royaumes de France, qui paſſent en bien avec la grace extreme Royale, & avec la juſtice exceſſivement Royale, faits conſtans en l'eſperance & participation dans ce temps, laquelle ſur le ſujet de la Compagnie en forme de marchandiſe dans le territoire des Royaumes bien polis (la Perſe) ont preſenté par requeſte, eſt arrivee à l'oreille des Miniſtres commis par la Cour de la grandeur & de la haute fortune; leurs intentions & demandes ont trouvé le viſage d'agrément; c'eſt à dire ont eſté exaucées, receuës pour agreables, & nous avons commandé fermement, que les Conſervateurs des droits, peages & tributs juſques à l'eſpace de trois ans, les reconnoiſſans exempts & privilegiez en toute façon que ce puiſſe eſtre, & ne faiſant paroiſtre aucune demande de leurs biens & facturerіes; & conformément à la demande de leurs Deputez. Nous avons arreſté fermement, que juſques à trois ans leurs biens

& facturerie qu'ils apporteront ayant esté écrites, pour cette cause on ne leur demande rien, d'autant qu'iceux raisonnablement & conformement aux dixmes, tributs & peages des biens susdits, ils apporteront un present à la Cour du Refuge du Monde en Perse, lequel present sera agreable & profitable; aprés l'espace de trois ans par le formulaire que nous commandons fermement, ils se reduiront en acte en toute sorte de posture, estant tres-asseurez, dans l'esperance de bon traitement sans aucun doute, les aisles ouvertes en hauteur, & qu'ils aillent & viennent, lorsque par le signal & marque épanchante les pierreries de Kragon tres-grand à qui il faut obeir, par le bul ou cachet tres-haut, noble, saint, tres-sublime, aura orné, embelli & illuminé, que l'on y apporte toute croyance & appuy, que tous obeïssent à ce commandement, & que son profit & estre dure & soit toûjours en vigueur. Le mois de Rebia premier l'an mille septante-six à compter de l'hegire benifte, à laquelle soit tout honneur, salut & loüange, dans la Metropolitaine d'Ispahan.

Le lendemain dix-huitiéme d'Octobre le Mehemander-Bachi vint de grand matin prendre les Deputez, & les ayant fait monter à cheval avec le Pere Raphaël ils furent au grand galop joindre la Cour, parce que le Roy vouloit partir. Estant arrivez à la porte du jardin ils attendirent dehors une demie heure, apres quoy elle fut ouverte, & ils trouverent le Roy à cheval & toute la Cour à pied. L'Atemat-doulet tenoit la réponse pour le Roy de France dans un sachet d'étofe d'or & d'argent, & cachetée du seau du Roy en cire d'Espagne rouge. On fit approcher le sieur de Lalin & les autres François pour baiser la bote du Roy qui tenoit sa gravité sans parler, & l'Atemat-doulet donnant la lettre à Lalin; Voilà, dit-il, la réponse pour le grand Cha, c'est à dire, Roy des Roys de France. Les Deputez ayant fait leurs reverences au Roy, toute la Cour monta à cheval, & entrant dans les montagnes prit la route de Cachan. Le Haram du Roy, qui est la maison de ses femmes suivit peu aprés, & dans une

une heure de temps cette grande campagne, qui estoit comme une ville peuplée, parut aussi deserte que l'est la plus grande partie de la Perse.

Les Deputez s'estant fait expliquer en gros la teneur de la Declaration du Roy, y trouverent bien des choses à redire, & Mariage vouloit en mesme temps aller rejoindre la Cour, pretendant que le sieur de Lalin & le Pere Raphaël vinssent avec luy. Mais le Pere ennuyé de leurs divisions qui duroient toûjours, destourna pour lors Mariage du dessein qu'il avoit de suivre la Cour, & dit aux Deputez que le stile de la Chancellerie de Perse estant fort difficile à entendre, il falloit retourner à Ispahan où il leur feroit expliquer mot à mot & clairement cette Declaration du Roy en faveur de la Compagnie; aprés quoy s'ils le trouvoient bon ils pourroient rejoindre la Cour. Il sceut si bien les persuader qu'ils reprirent tous ensemble le chemin d'Ispahan, où ils arriverent le vingtiéme d'Octobre, & le Pere Raphaël laissant aller les Deputez à Zulfa fut descendre en sa maison. Le lendemain ils l'envoyerent prier de venir travailler à la traduction des lettres d'Octroy, ce qu'il fit tres-volontiers; mais Beber & Mariage trouverent à pointiller sur plusieurs choses, particulierement sur ces mots, *Conformément & raisonnablement*; & resolurent de retourner à la Cour voulant que le sieur de Lalin y vint aussi. Mais la Boulaye prenant la parole; vous vous abusez, Messieurs, leur dit-il, de vouloir capituler & definir les choses en ce qui regarde vostre negoce; vous n'avez point de commission pour cela, & vous estes seulement envoyez pour avant-coureurs de vos vaisseaux, & pour faire sçavoir aux peuples d'Asie que vous voulez vous comporter en amis & bons marchands & non pas en Corsaires, comme les autres Nations veulent vous faire passer. Le Pere Raphaël de son costé leur representoit, qu'à moins que d'avoir fait deux ou trois voyages avec les vaisseaux, & bien connu par experience quelles marchandises ils pourroient vendre & acheter dans la Perse, il leur seroit difficile de determiner la valeur du present annuel qu'il

D 6 leur

leur falloit faire au Roy & aux principaux de la Cour; Que ce ne fut que long-temps aprés avoir connu le fort & le foible de la Perse, que les Hollandois pour se redimer des doüanes s'obligerent de prendre tous les ans trois cent charges de soye à quarante-huit tomans la charge; Qu'ils devoient demander trois ans d'immunitez pour voir ce qu'ils pourroient faire en negociant en Perse, & que si des Levantins passoient en France pour le mesme sujet, sans presens & sans suite comme ils estoient venus en Perse, & proposant de vouloir faire un grand negoce, les Ministres de France ne pourroient leur donner d'autre réponse ny d'autre conseil sinon que de venir avec leurs vaisseaux & leurs marchandises, selon quoy on pourroit faire quelque Traité. Enfin ils conclurent que Mariage comme Chef du negoce iroit avec le sieur de Lalin rejoindre la Cour, & que la Boulaye, Beber & Dupont passeroient aux Indes. Le sieur de Lestoile & tous les François n'estoient pas de cet avis, & jugeoient à propos que le sieur de Lalin partist en diligence pour porter en France la lettre du Roy. Mais leur conseil ne fut pas suivi, & les Deputez se separerent; Lalin & Mariage pour retourner à la Cour, qui alloit, comme j'ay dit, en la Province de Mazandran, & les trois autres pour passer aux Indes. Les deux premiers prierent le Pere Raphael avec toutes les instances imaginables de les accompagner à la Cour; mais pour s'en dispenser il leur remit encore devant les yeux leur desunion; & quoy qu'ils luy promissent qu'à l'avenir ils seroient toûjours d'accord, & qu'ils ne luy donneroient plus de sujet de se plaindre de leur conduite, ils ne purent le faire resoudre à ce voyage. Lestoile ne voulant pas aussi permettre que Loüis son fils, à qui ils donnoient vingt tomans par an pour estre leur Interprete, retournast avec Lalin & Mariage à la Cour, il aima mieux le donner aux trois autres pour leur tenir compagnie jusques au Bander, & le seiziéme de Novembre la Boulaye, Beber & Dupont se mirent en chemin avec Loüis de Lestoile pour ce voyage. Dupont

sans

ſans contredit eſtoit le plus poſé & le plus judicieux des trois marchands ; mais il tomba dans une telle melancolie de voir la deſunion qui regnoit entre eux, qu'il languit long-temps à Iſpahan & mourut prés de Schiras, ce qu'il avoit predit au Pere Raphael en luy diſant le dernier adieu. Beber ſe ſaiſit de toutes les hardes du defunt, & meſme d'un gros paquet de lettres qui m'eſtoit envoyé de Paris. Le Pere Raphael m'ayant donné avis qu'il l'avoit remis entre les mains de Dupont pour me le rendre, je le demanday à Beber que je trouvay à Agra ; mais il me dit hardiment qu'il n'avoit trouvé aucun paquet de lettres dans le coffre du deffunt, & que s'il en avoit eu un il falloit qu'il fuſt dans les poches de ſon habit, avec lequel on l'avoit enterré ſans y prendre garde. La menterie eſtoit trop groſſiere ; car les Peres Carmes qui étoient preſens quand Dupont mourut, & qui l'enterrerent à l'ordinaire dans le cemetiere des Chreſtiens à Schiras où ils porterent le corps, m'aſſurerent que Beber ne laiſſa pas un coin ni un repli des habits du defunt ſans y foüiller, & qu'il y trouva quelque ducats d'or avec un étuy d'or à mettre des curedents & ſon cachet qui eſtoit auſſi d'or, dont il s'empara.

Pour ce qui eſt de Lalin & de Mariage ils partirent d'Iſpahan le quinziéme de Decembre, & ayant rejoint la Cour ils y furent long-temps comme negligez, leurs diviſions durant toûjours, ce qui leur attiroit le mépris des Perſans & reculoit les deſſeins de la Compagnie. Un ſoir le Nazar leur envoya une fleur, & leur manda que comme cette belle couleur ne changeoit point, auſſi ne devoient-ils plus changer ; car il ne ſe paſſoit gueres de jour qu'ils n'envoyaſſent faire au Nazar diverſes demandes. Leur Kalamachi ou Interprete eſtoit un Maronite des plus adroits & qui ne faiſoit pas mal ſes affaires avec eux ; mais ils avançoient ſi peu celles de la Compagnie qu'ils furent ſouvent ſur le point de s'en retourner à Iſpahan. En ce temps-là les ſieurs Chardin & Raiſin marchands François arriverent à la Cour, & aprés avoir vendu quelque choſe au Roy ils preſterent une

somme d'argent à Mariage, de laquelle il fit quelques presens aux Officiers de la Cour qui receurent les propositions qu'il leur donna par écrit, & dont voicy la teneur.

Je soubsigné Mariage Deputé de la Compagnie établie en France pour porter le Commerce dans les Estats de Perse, declare qu'en consideration de la Lettre du tres-haut, tres-puissant, tres-excellent, tres-magnanime & invincible Prince l'Empereur de France, qui a esté apportée en cette Cour par Messire Claude Nicolas de Lalin Chevalier Gentilhomme ordinaire de sa Maison, pour renouveller l'amitié cy-devant contractée entre les deux Empires, & demander les privileges necessaires pour l'établissement de la Compagnie; le tres-haut, tres-puissant, tres-excellent, tres-magnanime & invincible Prince l'Empereur de Perse a accordé à la susdite Compagnie un Commandement portant exemption de toutes sortes de droits, daces & peages, tant d'entrée que de sortie des marchandises dont elle fera commerce dans sesdits Estats, sans qu'aucuns Doüaniers, Rhadars ou autres Officiers ayent à en prendre aucune connoissance ni en rien pretendre; Sa Hautesse s'est neanmoins reservé le droit de faire visiter les marchandises sans pourtant prendre aucun droit, ni doüanes; & en consideration de ces graces je m'oblige de faire annuellement un present honneste au nom de ladite Compagnie. Fait à Ferhabat le vingt-deuxiéme d'Avril mil six cent soixante six. Signé, NICOLAS MARIAGE.

Le sieur de Lalin ne voulut en aucune maniere condescendre aux propositions contenuës dans ce memoire que Mariage presenta à la Cour, & il luy dit qu'elles estoient tout à fait desavantageuses à la Compagnie; Que cy-devant on avoit parlé de trois années d'immunité que Mariage coupoit; Qu'il avoit esté dit que les marchandises ne seroient point visitées, & que par ce memoire il se soumettoit à une visite, qui rendroit la condition des Negocians François pire que celle des Juifs. D'ailleurs qu'il promettoit tous les ans un present honneste,

neste, & que ce present devroit estre proportionné à ce que la Compagnie pourroit vendre & acheter, ce qui mangeroit presque tout le profit qu'elle pourroit faire. Ainsi Lalin protesta hautement contre ce memoire ; mais à force d'argent & presens faits aux principaux de la Cour Mariage obtint la réponse à ses propositions, laquelle à son retour à Ispahan le Pere Raphaël traduisit exactement, & dont la teneur fut telle.

Que les marchands des Royaumes de France qui passent en bien, &c. comme cy-dessus dans les lettres d'octroy. Et sur la fin : *Le mois de Chaubon le grand l'an mille septante six à comter de l'hegyre benifte, à laquelle soit tout honneur, salut & loüange dans les pays de Echref, dans les territoires de Tcherefton, qu'ils soient toûjours dans les sauvegardes de tous accidens & malheurs.*

Mariage obtint comme les autres Nations de l'Europe, Angloise, Hollandoise & Portugaise, permission de faire faire du vin à Schiras. Il est vray qu'estant permis à chacune des nations d'en faire faire jusques à vingt mille meins (une mein estant le poids de neuf livres & la livre de seize onces) la Compagnie Françoise qui n'estoit pas encore bien formée n'eut permission que pour douze mille meins.

Avec de pareilles lettres Mariage prit la route d'Ispahan, & il auroit sans doute accompagné le sieur de Lalin qui voulut aller voir Tauris, Ardeuil & Kom, s'il n'eust esté sollicité de retourner à Zulfa par une amourette qu'il avoit au cœur. Par le moyen d'une vieille femme mere d'un de ses valets il avoit débauché une jeune Armenienne qu'il tenoit cachée, ce qui n'empescha pas que le bruit n'en fust bien-tost répandu dans tout Zulfa. Tous les Armeniens en general en furent scandalisez, & envoyerent saisir la maquerelle pour la faire châtier selon qu'elle le meritoit par leur loix. Mariage qui en fut d'abord averti sortit de son logis pour venir à son secours, & empescher qu'on n'en fist justice. Mais voyant tout le peuple émeu, & quantité de pierres qui voloient contre luy de tous costez, il quita promtement la partie, &

& n'eut point de plus grande haste que de se sauver dans un logis. Mais la chose n'en demeura pas là, & les Armeniens ne pouvant assez s'étonner qu'un Deputé d'une illustre Compagnie qui estoit venu à la Cour de Perse pour une affaire si serieuse, fist ce tort à la Nation Françoise, que de s'emporter si publiquement à une action si honteuse, & si indigne d'un homme employé pour le public, ils estoient resolus de le poursuivre par toutes sortes de voyes. Ils estoient mesme sur le point d'envoyer un exprés en France pour se plaindre au Roy de cette action & de sa mauvaise conduite; mais enfin Mariage rendit l'Armenienne qu'il tenoit enfermée, & depuis ce temps-là les Armeniens n'eurent plus pour luy que du mépris.

Lalin estant de retour à Ispahan en partit le 22 de Novembre 1666. pour le Bander, & pour de là passer aux Indes. Les Hollandois luy avoient offert passage sur leurs vaisseaux, & avoient pour luy beaucoup d'estime; aussi faut il avoüer que ce Gentilhomme avoit tres-belles qualitez, & que par sa belle & genereuse conduite il faisoit honneur à sa nation. Mais le malheur voulut qu'il tomba malade le mesme jour que luy & moy allasmes conduire à son vaisseau la femme du Commandeur Hollandois qui retournoit à Batavia. La fievre le prit dans le vaisseau mesme sur les dix heures du matin, & s'étant un peu ralentie sur la minuit nous revinsmes en terre. Deux jours aprés il se fit mettre dans un brancart pour retourner à Schiras où l'air est tres-bon; mais il n'eut pas fait trois lieuës qu'il mourut à un village appellé Bendali. Il fut infiniment regreté de toutes les Nations avec lesquelles il avoit eu affaire, tant des Chrestiens que des Mahometans. Il fut enterré, ou pour mieux dire ensablonné au mesme lieu; car ce terroir là n'est que sable comme estant prés de la mer, & on luy a fait une belle sepulture.

Le trentiéme de Novembre de la mesme année, huit jours aprés le depart du sieur de Lalin de la ville d'Ispahan, Mariage en partit aussi pour le Bander, avec le

Pere

Pere Mercier Jesuite qu'il prit en qualité de son Aumosnier, & Loüis de Lestoile qui estoit son Kalamachi ou interprete. Ils eurent le loisir quand le temps estoit beau de contempler les côtes de l'Arabie heureuse qui sont fort élevées ; car le Golfe n'a que dix ou douze lieuës de large en cet endroit là. Ils furent trois ou quatre mois à attendre les vaisseaux ; mais voyant qu'il n'en venoit point & que les chaleurs commençoient, Mariage resolut d'aller passer le reste de l'année à Schiras ; & comme il n'y a point de conversation en ce lieu-là qu'avec les gens du païs, le Pere Jesuite & le fils de Lestoile revinrent à Ispahan.

Pour ce qui est de la Boulaye & de Beber ils arriverent à Surate le premier d'Avril 1666. & écrivirent d'abord de la Barre où ils moüillerent au Pere Ambroise Capucin Superieur de la Mission, lequel à leur priere vint au devant d'eux. Il parla auparavant au Gouverneur pour le preparer à les recevoir comme envoyez d'un grand Roy & d'une illustre Compagnie pour le commerce ; ce que le Gouverneur accorda tres-volontiers. Aussi-tost il fit donner sa chaloupe au Pere pour aller querir les envoyez, lequel les ayant rencontrez à moitié chemin dans la riviere les amena à leur nouvelle maison, où ils demeurerent quinze ou vingt jours avant que de partir pour Agra. Car comme l'Eglise n'estoit pas encore achevée, les Peres Capucins avoient une autre maison où ils logeoient. Quelque temps auparavant il estoit arrivé un marchand d'Alep, qui n'estoit pas bien dans ses affaires, & qui de Chrestien Maronite s'estoit rendu Catholique Romain sous l'esperance d'en tirer de l'avantage pour relever sa fortune. Mais dans le fond ce n'estoit que mine & qu'hypocrisie, & tous ces Chrêstiens du Levant ne changeant guere de religion que par motif d'interest, dés qu'ils ont amassé quelque somme ils retournent vers leur Patriarche auquel ils font quelque liberalité pour en recevoir l'absolution. C'est ainsi que plusieurs Religieux Francs qui passent d'Europe en Asie y sont souvent attrapez, bien qu'ils fassent

grand

grand bruit de la conversion de ces Levantins, qui le plus souvent n'est qu'une conversion plâtrée & qu'une pure friponnerie. Entre plusieurs exemples que j'en pourrois rapporter, je me contenteray de remarquer qu'un Pere Franciscain nommé Paul Stella, estant arrivé à Diarbequir avec quatre cens écus ou environ pour sa subsistance, un Maronite qui en eut le vent l'estant venu trouver sous pretexte de se rendre Catholique, ne le quitta point qu'il ne l'eust mis à sec & n'eust profité de tout son argent. Et quand ces gens là retournent vers leur Patriarche, c'est à qui dira le plus de mal des Franguis aprés les avoir trompez. Ce marchand Maronite qui étoit venu d'Alep & s'appelloit Chelebi, se montroit fort zelé pour les Peres Capucins, & avec sujet : car les Capucins d'Alep luy avoient rendu de bons offices, & l'avoient fort servy dans ses affaires qui estoient en assez mauvais estat. Ils furent ravis de joye à son arrivée à Surate, & firent d'abord courre le bruit que c'estoit luy qui donnoit l'argent pour la fabrique de l'Eglise & de la maison. Mais en revoyant mes comptes je me suis apperceu que l'argent dequoy l'on a payé la place & fait une partie du bâtiment, est sorti de ma bourse, le pere Ambroise m'ayant promis de m'en faire rembourser dés que je serois de retour en France; mais je n'en ay jamais oüy parler depuis, & aussi ne l'ay-je pas demandé.

Il est bon de sçavoir pour quelle raison les Peres Capucins ont voulu que ce marchand d'Alep sans avoir jamais rien deboursé, eust le bruit & l'honneur d'avoir fourni les frais de leur bâtiment. C'est qu'il n'est pas permis à aucun chrestien Franguis de posseder aux Indes des maisons en propre, ni mesme en faire aucune reparation à celles qu'il tient à loüage, sans en donner avis au Gouverneur du lieu. Messieurs de la Compagnie tant Angloise que Hollandoise ne sont aussi que locataires des Indiens, & n'oseroient avoir fait bastir une maison, ni mettre clou ni cheville à celles qu'ils ont loüées. Le Grand Mogol a pris exemple en cela sur ce qu'en d'autres lieux

lieux où les Chrestiens avoient des maisons en propre, sous ombre d'y faire des reparations ou des enjolivemens, ils les ont si bien fortifiées, que lors que les Gouverneurs leur ont voulu dire quelque chose, ils ont tenu bon contre eux jusques à les obliger de leur accorder ce qu'ils demandoient.

D'abord que les Deputez furent arrivez à Surate, ils firent courir le bruit qu'il viendroit au plustost sept ou huit vaisseaux de la Compagnie Françoise. Le marchand d'Alep fut ravi d'apprendre cette nouvelle, & crut que par la faveur des Peres Capucins, & par l'avantage qu'il avoit de sçavoir plusieurs langues de l'Asie, la plus grande partie des marchandises passeroit par ses mains. Sur cette esperance il fit de grandes caresses & quelques presens aux Deputez, il leur tint table ouverte pendant tout le temps qu'ils furent à Surate, & nourrit mesme leurs serviteurs sans permettre qu'ils missent la main à la bourse. Il reconnut aisement que les deux Deputez estoient des avaricieux ; mais il espera que le bon traitement & les presens qu'ils recevoient de luy, pourroient enfin les porter à luy donner quelques marques de reconnoissance, & qu'un jour il trouveroit son compte avex eux dans le negoce, en quoy il s'est grandement trompé. Car il luy en cousta bien quinze cent roupies, tant pour ce qu'il a depensé à Surate, que pour ce que son neveu a aussi fourni à Agra pour leur service.

Deux ou trois jours aprés l'arrivée des Deputez à Surate, le President des Anglois les envoya visiter par son Conseil, & il y auroit esté en personne s'il n'eust esté atteint de la goute. Le Commandeur Hollandois y fut luy mesme avec son Conseil, & leur fit toutes sortes de caresses. Je ne sçais pas s'il y avoit de la Politique meslée dans ces demonstrations d'amitié, mais elles continuërent, & peu de jour aprés les Hollandois convierent les Deputez à manger avec ceux qu'il leur plairoit d'amener. Comme on fut à table on commença à boire la santé du Roy de France, où il fut tiré plusieurs petites

pieces

pieces d'artillerie & des boëtes, que les Hollandois tiennent d'ordinaire dans leur logis pour tirer quand ils boivent la santé de quelques personnes considerables, ou quand ils ont remporté quelque victoire. On ne manqua pas de boire a la prosperité & au bon succez de la Compagnie Françoise, & le sieur de la Boulaye crut qu'il estoit de la civilité de boire de mesme aux heureux progrez de la Compagnie Hollandoise. Mais quand ce vint au tour de Beber à faire raison il crut en sçavoir plus que la Boulaye, & quelque chose que celuy-cy & d'autres honnestes gens de l'assemblée luy pussent dire, on ne put obtenir de luy ce que la civilité sembloit requerir. Il fit bien pis que cela, & comme on continuoit de le presser il fit remplir le verre & le jetta à ses pieds avec le vin. En mesme temps il quitta brusquement la table, & se retira seul de mauvaise grace en son logis à pied & sans suite. Les Hollandois eurent la discretion de passer cette action sous silence, & demeurerent gays à table avec la Boulaye jusques à minuit. Mais ils ne peurent s'empescher de dire à quelques-uns de leurs amis, qu'ils s'estonnoient de ce qu'y ayant tant d'honnestes gens & de personnes d'esprit en France, on avoit envoyé une teste folle pour une affaire si importante, & qu'ils voyoient bien qu'il ne leur feroit pas grand tort dans le negoce.

Pendant le sejour que les Deputez firent à Surate, le Gouverneur du lieu par l'entremise du Pere Ambroise leur fit tout le bon accueil qu'on sçauroit faire à des estrangers. Un jour qu'ils estoient ensemble en conversation, il leur dit que s'ils vouloient suivre son conseil ils n'iroient point à la Cour avant l'arrivée de leurs vaisseaux. Mais le Gouverneur voyant qu'ils prenoient des resolutions contraires; & qu'ils vouloient absolument aller voir le Roy, il leur fit offre d'argent, de chevaux & de soldats pour les accompagner, avec des lettres de recommandation à quelques Grands de la Cour. Le *Cha-Bander*, qui est comme un Prevost des marchands & la seconde personne de la ville, leur fit les mesmes offres

offres que le Gouverneur, ce qu'ils refuſerent aſſez fierement, & ſur tout Beber qui ſe flatoit fort mal à propos d'avoir plus de conduite que la Boulaye. Mais ils n'en uſerent pas de meſme des preſens que le Gouverneur & le Cha-Bander leur firent. Ils les envoyerent en leur logis ſelon la coûtume; mais les Deputez ne donnerent jamais rien à ceux qui les apporterent, ce qui paſſe pour une infamie en ce pays-là. Car il faut remarquer icy que tous les Grands de l'Aſie ne donnent guerre d'autres recompenſes à leurs Domeſtiques que les honneſtetez qu'ils reçoivent de ceux à qui ils portent des preſens de la part de leurs maiſtres; plus on leur donne, plus la choſe eſt honorable pour celuy à qui le preſent eſt fait, & pour celuy qui l'envoye.

Les Deputez ayant donc reſolu d'aller à Agra prirent deux caroſſes attelez de bœufs, & d'autres bœufs pour porter leur bagage, avec vingt-cinq ſoldats pour les eſcorter. Ils faiſoient grand bruit de l'honneur qu'ils avoient de venir de la part d'un ſi grand Roy & d'une ſi puiſſante Compagnie; & ſur ce pied là il leur auroit fallu au moins tant pour eux que pour leur bagage cinq ou ſix caroſſes, & à chacun leur Pallanquin & un cheval de main, comme auſſi à chacun deux étandarts avec leurs armes ou leurs chifres; & c'eſt de cette ſorte que les honneſtes gens voyagent aux Indes, & comme j'ay auſſi toûjours voyagé. Ils n'avoient pris que vingt-cinq ſoldats, au lieu qu'ils devoient en avoir au moins cent ou cent-cinquante.

A trois journées de Surate Beber prit querelle contre la Boulaye, luy reprochant qu'il traiſnoit aprés luy une trop grande ſuite, & que c'eſtoit par le conſeil du Pere Ambroiſe & du marchand d'Alep; Que pour ce qui eſtoit de luy il ne payeroit que pour quatre ſoldats, & que s'il ne renvoyoit les autres ils ſeroient à ſes dépens. Ils demeurerent d'accord de renvoyer au moins les ſix Cavaliers que le Gouverneur leur avoit donnez pour les accompagner juſques à Brampour, & en les congediant ils ne leur firent pas ſeulement preſent de la valeur d'une pipe de tabac.

Dés qu'ils furent arrivez à Agra le Neveu de Chelebỳ marchand d'Alep ne manqua pas de les venir saluer, & de leur faire offre de ses services. Il y a à la Cour du Grand Mogol un Chirurgien François de la Palisse appellé saint Jacques; il parle bon Indien, & est marié en ce pays-là à la fille d'un Portugais. Le *Nabab*, qui est comme le Grand Visir, & de plus oncle du Roy aime fort ce Chirurgien; & ce fut par son entremise que les Deputez eurent audiance de Giafer-kan, qui est le nom du Nabab. Ils luy demanderent que par sa faveur ils pussent presenter la lettre qu'ils avoient de sa Majesté de France pour le Grand Mogol, comme aussi de traiter touchant le negoce que les François souhaittoient de faire en ce pays-là. Le Nabab leur fit réponce qu'il en parleroit au Roy, & qu'il feroit en sorte qu'ils pussent le voir dans peu de temps. Il ordonna ensuite qu'on les menast dans le logis qu'on leur avoit preparé, où on leur fournit tout ce qui estoit necessaire pour la bouche; mais il falloit que leurs valets fissent la cuisine, & eussent soin d'apprester ce qu'ils mangeoient. Car il n'en est pas aux Indes comme dans la Perse, où toutes les viandes qu'on donne aux Ambassadeurs viennent toutes cuites de la cuisine du Roy.

Le Nabab qui avoit sçeu qu'ils n'avoient point apporté de present pour luy ny pour aucun des Grands de la Cour, ni pour le Roy mesme, ne se pressoit guere de leur faire avoir audiance du Grand Mogol. Car il faut remarquer icy (comme je l'ay dit dans mes relations) que dans toute l'Asie lors qu'un Ambassadeur ou autre étranger a affaire avec un Roy, la premiere chose dont s'informent les Ministres à qui il faut s'adresser pour avoir audiance, est de la qualité du present qu'il luy doit faire, & c'est à cela qu'on mesure l'honneur qu'on veut faire à l'étranger. De la sorte il se passa plus d'un mois avant que les Deputez pussent revoir le Nabab, quoy que Saint Jacques & autres Franguis y employassent tout leur credit. Cette longueur les ennuyant fort ils s'aviserent de faire courir le bruit qu'ils ne pouvoient pas s'arrester

dav an-

davantage à Agra, parce qu'il falloit qu'ils se trouvassent à Surate à l'arrivée des vaisseaux François. Sur ce faux bruit le Nabab les envoya querir, & leur demanda la Lettre du Roy leur maistre, afin qu'il la presentast au Grand Mogol. Ils parurent fort interdits à cette demande, ne s'estant pas informez de la maniere dont le Roy des Indes reçoit les lettres que luy apportent les Ambassadeurs. Car il faut remarquer qu'il n'en prend aucune de leurs mains, à la reserve de celles qui viennent de la part du Grand Seigneur. Toutes les autres lettres selon la grandeur des Rois qui les envoyent, sont remises entre les mains des Grands Officiers de la Cour qui les presentent au Roy. Et plus le Roy de qui vient la lettre est grand & puissant, par moins de mains passe-t'elle pour venir dans celles du Grand Mogol. Ils sçavent tres-bien en cette Cour-là quel est l'estat present de l'Europe & de l'Asie, & la difference qu'il y a entre les Souverains en ce qui regarde leur grandeur & leur puissance. Et je puis dire avec verité que le Grand Mogol & le Nabab son oncle sont de grands genies, & qu'ils ont une connoissance parfaite de tout ce qui se passe de considerable dans le gouvernement des Estats des trois parties de nostre vieux Continent. Aussi n'y a-t'il point d'étranger qui entre dans le Royaume, que le Gouverneur de la Province frontiere n'en donne aussi-tost avis au Nabab, & si on juge qu'il a de l'esprit il faut qu'il aille à la Cour, où on le caresse pour tirer de luy de nouvelles lumieres de l'estat des pays d'où il peut venir.

Quatre mois ou environ avant l'arrivée des Deputez j'estois à Gehanabat, où le Nabab me demanda s'il estoit vray que les François eussent dessein de faire negoce aux Indes, les Anglois & les Hollandois faisant courir le bruit qu'ils travailloient à faire une Compagnie. Je luy répondis que lors que je partis de Paris, qui est la ville où le Roy & la Cour font leur residence ordinaire, il estoit vray qu'on parloit de l'établissement d'une Compagnie pour le commerce, & que je croyois bien que

cela

cela se pourroit faire ; mais que je doutois fort que les François fussent d'humeur à souffrir plusieurs avanies que les Gouverneurs & Rajas font sur les chemins quand on passe sur leurs Terres. Sur cela le Nabab me repartit qu'il en avoit déja parlé au Roy, qui luy avoit dit que les François pouvoient venir avec seureté, qu'on leur donneroit toute sorte de satisfaction, & qu'il y auroit bon ordre par tout afin qu'on ne leur fist aucune avanie. En suite le Nabab se mit à me faire plusieurs questions, & me demanda d'abord combien le Roy de France pouvoit mettre de monde sur pied tant par mer que par terre ; ce que l'on donnoit de paye au cavalier & au fantassin, & d'où venoit l'argent qui entroit dans son tresor. Deplus il s'informa si la France estoit de grande étenduë, & comme j'ay toûjours porté avec moy dans mes voyages des Cartes generales & particulieres des diverses parties du monde, je luy montray la grandeur de la France, à combien de degrez de longitude & de latitude elle s'étend, & comme dans cette étenduë il y a des Provinces où le Soleil est plus chaud qu'en d'autres, & qui produisent avec abondance toutes les choses necessaires à la vie, dont même nous assistons les étrangers ; que c'est en partie de cette source, & de l'argent qui vient en France de toutes parts, dont se remplissent les coffres du Roy ; enfin que la France qui est le pays le plus fertile du monde & le mieux assis pour le commerce, est seule suffisante à elle-mesme, ayant encore dequoy secourir les autres pays. Aprés cela le Nabab m'ayant demandé, pourquoy donc la France, que je luy depeignois si belle & si abondante en toutes choses, venoit chercher le negoce si loin ? je luy répondis que la Nation Françoise estant superbe & curieuse croit que ce qui vient de dehors & des pays éloignez peut beaucoup contribuer à la magnificence qu'elle cherche en toutes choses, & dans laquelle elle surpasse tous les autres peuples de l'Europe.

Le lendemain le Nabab rapporta au Roy tout ce que je luy avois dit, & en mesme temps sa Majesté m'envoya appeller

appeller avec ordre de luy faire voir tout ce que j'avois apporté aux Indes. Ayant fait tout mettre dans trois Pallanquins je me rendis au Palais, où dans la premiere Cour je trouvay le Nabab qui me dit que j'estois le bien venu, & qu'il vouloit me presenter au Roy qui m'attendoit. Il est vray que n'ignorant pas que lors qu'en ces pays-là on va voir un Grand Seigneur sans luy porter un present, on a de coûtume de faire languir les gens & qu'on en fait peu de cas, la premiere visite que je rendis au Nabab ne se fit pas les mains vuides. Je luy fis present d'une de ces tables qu'on fait à Florence, qui sont de marbre avec plusieurs pierres de rapport qui representent des fleurs & des oyseaux. Cette table fut accompagnée de vingt autres pieces de mesme ouvrage, chaque piece estant d'un pied en quarré, avec une courtepointe fait de point d'Espagne or & argent; une grande écharpe de mesme ouvrage, & deux montres à boiste d'or émaillé, le tout m'ayant cousté à peu prés douze cens écus. Dés le soir mesme il m'envoya en secret quatre bouteilles de vin, deux de Schiras, & deux d'Espagne. De peur qu'on ne se doutast que ce fust du vin, il fit mesler ces quatre bouteilles avec une douzaine d'autres, dont les unes estoient pleines d'eau de rose, les autres d'*Archard*. C'est une composte de toutes sortes de fruits qui viennent de Perse, & qu'on met dans des bouteilles avec le vinaigre avant qu'ils soient meurs, comme nous y mettons nos petits concombres. Le lendemain je fus le remercier, & m'ayant demandé ce qu'il me sembloit du vin qu'il m'avoit envoyé, je luy dis que je l'avois trouvé excellent, mais que s'il luy plaisoit je luy en ferois boire de meilleur & de plusieurs sortes. En effet j'en avois apporté de cinq sortes avec moy. J'en avois de Schiras & d'Ispahan qui sont des vins blancs. J'en avois d'Espagne & de France, ayant recouvré, tant pour de l'argent que par des amis, environ quarante pots de nos vins de Mante. Cette sorte de vin qui est delicat ne se peut transporter que dans des pots de terre qui viennent de Cologne; car il se gaste dans tous les autres

vaisseaux où on le peut mettre. J'avois aussi d'excellent vin de Rheims qui s'étoit bien conservé. Mais à deux lieües de la ville les Radars ou Gardes des chemins qui font payer la doüane, avoient eu ordre du Roy de ne laisser passer aucun vin sans luy en donner avis, & ainsi ils m'avoient arresté le mien. Le Nabab dés qu'il le sceut donna ordre qu'il me fust delivré, & il me fut apporté en mon logis, sans qu'aucun de ceux qui en furent chargez voulust jamais rien prendre de moy quelque instance que je leur en fisse, ce qui me surprit beaucoup. Ils me prierent seulement de leur faire la grace de leur vendre une bouteille de vin de Schiras en faveur du Chabander leur maistre, qui estoit (disoient-ils) fort incommodé de l'estomac, ce qui aussi estoit vray. Je leur en donnay deux de Schiras & une d'Espagne, & le lendemain le Chabander m'envoya remercier avec une piece de satin rayé dont il me faisoit present. Sur le soir le Nabab m'envoyant querir me demanda si on ne m'avoit point derobé de mon vin, & l'ayant assuré que le tout m'avoit esté rendu bien fidelement & que je luy en estois fort obligé, il me dit qu'il avoit la curiosité de sçavoir quel goust avoit le vin de France ayant tasté des autres, & les Anglois & les Hollandois ayant soin de luy en envoyer tous les ans. Je ne voulus donc point luy en faire porter ni de Schiras, ni d'Ispahan, ni d'Espagne; & je ne luy envoyay que du vin de Mante & du vin de Rheims, qu'apparemment il trouva tres-bon, puis qu'en moins de trois semaines de temps il envoya peu à peu querir tout mon vin. Pour ce qui est du present que je fis au Roy il revenoit à prés de neuf mille livres, & j'en ay parlé dans la relation de mes voyages.

Je reviens à nos Deputez qui s'opiniastrerent à ne vouloir pas donner au Nabab la Lettre du Roy pour la presenter au Grand Mogol. Le Nabab témoigna que cela le faschoit fort, craignant qu'à l'arrivée des vaisseaux François cela ne causast quelque rupture, & n'empeschast la conclusion du Traité du commerce. Il apprehendoit d'ailleurs qu'on ne se saisist de quelques uns de leurs

vaisseaux

vaisseaux quand ils les envoyeroient à Mocca; comme fit Lambert Hugo Pirate Hollandois qui prit les vaisseaux où estoit le bagage de la Reine de Visapour quand elle alloit à la Mecque & à Medine. J'eus bien de la peine à desabuser le Nabab de la croyance qu'il avoit que c'étoient les François qui avoient fait cette prise; car depuis que Beber fut arrivé il fut si imprudent que de dire à des gens qui le rapporterent au Nabab, qu'il ne sçavoit quelle folle pensée on avoit euë en France d'envoyer aux Indes pour negocier, & qu'il n'y falloit envoyer des vaisseaux pour la piraterie; & le Nabab infera de là que ce ne pouvoit estre que les François qui avoient pris ces vaisseaux. Le Nabab ayant fait reflexion sur cette affaire gagna si bien l'esprit du Roy, que contre la coûtume sa Majesté accorda que les Deputez viendroient en sa presence mettre la Lettre entre les mains de ce premier Ministre qui la rendroit au Roy. C'est une chose, comme j'ay dit, qui ne s'est jamais pratiquée, que les Ambassadeurs soient presens quand on donne au Grand Mogol les lettres des maistres qui les envoyent. Mais bien que le Nabab voulust en cela favoriser les François, les Deputez rejetterent cette proposition, & dirent qu'ils aimoient mieux s'en retourner & remporter leurs lettres, que de ne les pas presenter eux mesmes au Roy. Leur opiniastreté à tenir ferme contre la coûtume du païs, & à vouloir emporter les choses de haute lute fut generalement blâmée, & il y eut dequoy s'étonner de la patience du Nabab, qui leur dit enfin qu'ils pouvoient faire ce qu'il leur plairoit, puis qu'ils refusoient tous les honneurs qu'on leur avoit voulu faire, & qu'on n'avoit jamais fait à personne, comme assurement on ne les feroit jamais. Les Deputez demeurerent encore dix ou douze jours dans la ville, se flatant qu'à la fin on feroit la chose de la maniere qu'ils le souhaitoient. Mais ils se tromperent fort; car le Nabab piqué de leur procedé fit ensorte que personne ne les allast voir, ny marchands ny autres; ce qui les fit resoudre de reprendre le chemin de Surate, s'imaginant que leurs vaisseaux y pourroient estre arrivez.

A la sortie d'Agra ils furent camper à deux lieuës de la ville, chacun d'eux n'ayant qu'une tres-chetive tente qu'ils firent dresser proche d'un village, où ils auroient esté mieux logez dans un beau Carvansera qu'on y a basti & plus en seureté que sous leurs tentes. C'est la coûtume à la Cour du Grand Mogol, comme à celles des Roys de Golconda & de Visapour, que la nuit chaque Prince ou grand Seigneur fait la garde à son tour pendant une semaine, ayant cinq ou six mille Cavaliers qui battent l'estrade deux ou trois lieuës à la ronde à l'entour du lieu où est le Roy. Une partie de ces Cavaliers venant à passer proche des tentes des Deputez, & ayant demandé à qui elles estoient, un de leurs valets dit que c'étoient les tentes des Deputez François, dequoy les Cavaliers firent leur raport au Seigneur qui estoit de garde. C'estoit le grand *Couteval* ou Grand Prevost de l'Empire qui estoit alors de garde à son tour. Sa seule valeur l'a élevé à cette charge importante, car il est Abissin de nation. C'est un Seigneur tres-bien fait, qui a de tres-belles inclinations, & qui aime particulierement les étrangers. Dés qu'il eut appris que les Deputez François étoient sous ces tentes, il envoya un de ses principaux Officiers avec cinquante Cavaliers les prier de souffrir qu'ils les gardassent cette nuit-là, parce qu'ils n'estoient pas trop en seureté, & que s'il leur arrivoit quelque mal la teste de leur chef en devoit répondre. Ils receurent tout à fait mal la civilité du grand Prevost, & répondirent fierement qu'ils estoient assez forts pour se garder eux-mesmes, & que le premier qui approcheroit verroit si les François ont du cœur, & si leurs armes sont bonnes. Ils oserent ajoûter que si leur maître avoit peur ils iroient le garder, & par de semblables discours ils rendirent ces Officiers fort surpris d'une fierté qui n'estoit pas supportable.

Le lendemain ils firent dresser leurs tentes à un quart de lieuë du village, parce qu'ils attendoient quelque chose d'Agra qui leur estoit necessaire pour le voyage. Le Couteval s'étonna de ce qu'ils faisoient de si petites jour-

journées, & qu'ils campoient en un lieu bien plus dangereux que le premier. Cela fut cause qu'il leur renvoya les mesmes Cavaliers pour les prier encore de souffrir qu'ils les gardassent, ou bien d'aller loger au Carvansera, où ils seroient en seureté & où il falloit que leur Chef répondist de tout. La Boulaye estoit d'avis que l'on ne refusast pas cette offre; mais pour Beber il leur dit des injures outrageantes, jusques à leur reprocher que leur maistre craignoit qu'on n'allast coucher avec ses femmes, & à s'offrir, s'il le vouloit, de les aller garder. Il leur parloit moitié Portugais & moitié Italien, confondant les deux langues, & ne sçachant guere que son Provençal. Quelques-uns de ces Cavaliers ne laisserent pas de le bien entendre, & ayant fait raport au Grand Prevost d'une réponse si insolente, ce Seigneur en fut piqué, & resolut d'abord d'en tirer vengeance. Sur la minuit quatre-vingt ou cent Cavaliers vinrent à la tente de Beber, & en couperent toutes les cordes croyant l'accabler dessous. Mais il trouva moyen de s'en dégager par l'assistance de son valet, & tascha de gagner la maison d'un Dervich, laquelle estoit au delà d'un petit ruisseau proche du lieu où les tentes estoient dressées. Mais le ciel estant serein, parce que la saison des pluyes estoit passée, & la lune rendant la nuit presque aussi claire que le jour, il ne put se derober à la poursuite des Cavaliers, qui luy tirerent des fleches & le percerent en trois endroits. Il eut un coup dans la cuisse & les deux autres dans les deux fesses, ce qui le fit tomber au bord du ruisseau. La Boulaye ayant entendu le bruit que firent ces Cavaliers, mit la teste hors de sa tente, & fut bien surpris de voir un si grand nombre de gens armez poursuivre Beber. Il craignit de courre la mesme fortune, & consulta à la haste ce qu'il avoit à faire avec un jeune homme qui estoit auprés de luy, & qui vouloit passer pour Chirurgien bien qu'il fust tres-ignorant en cette profession. Il estoit redevable du peu qu'il en sçavoit aux Peres Capucins de Bagdat auprés desquels il avoit demeuré quelques mois, & si j'ay bonne memoire il s'appelloit Hugues Chapelas,

estoit de Dauphiné à dix lieuës de Lion & six de Vienne du Château de Mont-Gautier. Ils furent tous deux d'avis de prendre la fuite, & la Boulaye ouvrit promptement son coffre, d'où il tira une bourse où il y avoit une bonne somme de ducats, comme je l'ay sceu depuis. Ayant passé le ruisseau & craignant de n'estre pas en seureté chez le Dervich, ils furent passer le reste de la nuit sous un gros arbre à demy-lieuë de sa maison qui ressemble à un de nos hermitages. Mais par la suite la Boulaye reconnut que les Cavaliers n'en vouloient pas à luy, & ils n'allerent pas mesme jusques à sa tente. Ils furent satisfaits dés que Beber fut à bas, & s'ils ne l'eussent pas crû mort apparemment ils l'auroient achevé, leur dessein estant de le tuer. Toutefois afin de pallier leur action, & pour empescher que l'on ne crust que ce fust une vengeance des paroles insolentes que Beber leur avoit dites, ils rompirent tous ses coffres, & firent croire par là que des voleurs estoient venus l'attaquer; mais il ne se trouva presque rien dedans, & ils n'en furent gueres plus riches.

Dés que le valet de Beber eut veu que les Cavaliers s'estoient retirez, il courut à la ville pour avoir un Pallanquin & y amener son maistre, qui n'avoit pris que deux charretes pour son voyage. Il fut apporté à la maison des Peres Jesuites, où la Boulaye arriva aussi peu de temps aprés. Il y prit son logement avec Beber, ce qui ne pouvoit guere plaire aux Peres, dont les revenus ne sont pas grands, & qui ne trouvent personne en ce pays là qui fassent des legs en leur faveur. Il falloit que les Deputez se contentassent de leur ordinaire qui est fort reglé; mais ce devoit estre un festin pour la Boulaye qui n'avoit pas accoûtumé de faire meilleure chere. Quand il estoit en son particulier il alloit acheter luy-mesme une teste de mouton, dont il faisoit deux repas; ce qui faisoit honte aux Francs qui ont accoûtumé de vivre d'une maniere plus honorable. Sur tout à Alep & à Smyrne il usoit de cette mesquinerie, & quand il n'estoit pas invité à manger chez quelques-uns des Franguis, il avoit recours

à des

à des langues de mouton ou à du gras double, qu'il portoit dans de pauvres cabarets que tiennent les Grecs en prenant une chopine de vin pour ſon repas. Son menage eſtoit fort grand, & il donnoit ſoigneuſement le reſte à garder pour ſon ſoupé. Un jour il but plus que de coûtume, & quelques Francs le trouverent à cent pas du cabaret couché dans la ruë. Ils eurent la charité de le faire mener à un logis, afin que les autres Nations n'euſſent pas lieu de faire des railleries du choix qu'on avoit fait d'une telle perſonne pour un envoyé d'une Compagnie ſi conſiderable qui cherchoit à s'établir. Pour Beber qui aimoit la bonne chere quand il ne luy en couſtoit rien, & n'y ayant jamais eu d'avarice pareille à la ſienne, il ne put s'empeſcher de ſe plaindre du traitement des Peres Jeſuites, qui alloient au delà de leurs forces pour le regaler. Son valet qui avoit aſſurement plus d'eſprit que luy, & qui voyoit bien qu'ils incommodoient leur hoſtes, ſe mit à leur parler de la table honorable que ſon maiſtre tenoit en ſon particulier, comme il avoit fait proviſion d'un baril de ſardines, & que dans le voyage quand il arrivoit qu'il ne mangeoit pas chez quelque Franc (ce qui eſtoit rare) toutes les Nations le traitant à l'envy dans les lieux de ſon paſſage, il ſe contentoit d'une ſardine dont il frotoit ſon pain. Moy-meſme, ajoûtoit le valet, je ne ſuis qu'un pauvre garçon, & je n'ay pas laiſſé de depenſer cent cinquante écus depuis que je ſuis avec luy, leſquels j'ay emportez de la maiſon de Monſieur le Conſul de Smyrne que j'ay eu l'honneur de ſervir long-temps. C'eſt pour mon malheur que je me ſuis laiſſé debaucher de ſon ſervice: car j'eſtois avec un tres-bon & tres-honorable maiſtre chez qui je gagnois de l'argent, au lieu qu'avec celuy-cy j'ay tout mangé le peu que j'avois amaſſé.

Deux jours aprés les bleſſures de Beber j'arrivay à Agra, où ayant appris ſon avanture je fus luy rendre viſite, & luy témoigner le déplaiſir que j'avois de ſon malheur. N'ayant jamais guere voyagé ſans eſtre bien pourvû de toutes choſes, j'avois des onguens & des emplâtres

qui luy furent fort utiles, le pauvre Chirurgien de la Boulaye n'ayant rien dans sa boiste, & ignorant la maniere de faire des onguens & des medicamens.

Il fut aisé de s'appercevoir que la Boulaye estoit bien aise de se prevaloir des blessures de Beber, pour avoir seul l'honneur de donner la lettre au Roy; car il pretendoit estre le veritable envoyé du Roy de France, & que Beber estoit là seulement pour l'accompagner. Mais Beber soûtenoit le contraire, & c'est d'où procedoit tout le desordre. La Boulaye croyant donc que la chose reüssiroit bien-tost selon son desir, fit agir Saint Jacques, dont j'ay parlé cy-dessus, auprés du Nabab qui le consideroit fort, & sollicita si bien quelques Grands de la Cour, qu'enfin le Nabab lui permit d'apporter la lettre. Mais la Boulaye qui crut qu'il la donneroit lui-mesme au Roy, fut bien estonné lors que le Nabab ayant la lettre en son pouvoir, la donna à un des moindres Officiers de la Cour, qui par l'ordre de ce premier Ministre la remit à un autre, celuy-cy la donnant à un troisiéme, & ce troisiéme la reportant au Nabab, qui enfin la rendit au Roy, mais non pas en la presence de la Boulaye.

Voila ce que la ridicule fierté de ces Deputez leur a causé. Ils vouloient contre la coûtume du Pays donner de leurs propres mains la lettre au Roy, & il fallut qu'elle passast par trois mains, & mesme hors de leur presence. La Boulaye estoit demeuré dans une Cour, & il y en avoit encore deux à passer avant que d'estre au quartier du Roy. La réponse qu'on apporta à la Boulaye, fut que le Roy feroit réponse au Roy son maistre quand les Vaisseaux seroient arrivez, & il retourna à son logis avec le deplaisir de n'avoir pas reüssi selon son souhait dans son entreprise.

Le blessé estant gueri, mais encore tout boiteux, fit demander audiance au Nabab pour avoir justice de l'assassinat & du vol qui luy avoit esté fait. Le Nabab ne refusa pas de l'écouter, & lors qu'il se presenta devant luy il eut trois fois plus de peine à marcher que le premier

jour

jour qu'il quitta le lit. Il commença sa plainte par les blessures qu'il avoit receuës, & demanda restitution de la perte de son sang & de la valeur de son bagage. Le Nabab luy promit d'en informer le Roy, & l'asseura qu'il ne souffriroit pas qu'il se fist aucun vol sur les chemins dans les terres de son obeïssance, non plus aux Estrangers qu'à ses sujets. Quatre ou cinq jours se passerent, au bout desquels le Nabab envoya demander à Beber à combien montoit la perte qu'il pretendoit avoir faite. Beber fit monter le tout à vingt-quatre mille roupies qui font douze mille écus; & pour la perte de son sang il dit qu'il remettoit la chose à la generosité du Roy.

Voicy à peu prés comme il specifia les choses qu'il dit que l'on luy avoit volées. Le premier article estoit une promesse de la valeur de six mille roupies qu'il disoit avoir prestées à un marchand en partant de Marseille, & que cette promesse estoit dans les papiers qu'on luy avoit volez. Sur cela le Nabab luy demanda, si les Notaires en France ne gardoient pas toûjours la minute de ce qui se passoit par devant eux. Beber luy repartit que jamais il n'en seroit payé s'il n'avoit le mesme papier qui luy avoit esté pris, parce que la signature de celuy qui avoit contracté la dette estoit dessus, & que sans cela on ne luy pouvoit rien demander. Le Nabab repliquant que cette coûtume estoit contraire à celle de toutes les nations, & qu'il sçavoit bien que cela ne pouvoit estre, luy dit qu'il ne laisseroit pas d'ordonner qu'il fust satisfait sur cet article. Le second que Beber mit en avant estoit de cinq mille roupies en or & argent monnoyé. Le troisiéme de quatre mille en dentelles & galons d'or & d'argent qu'il destinoit pour se faire des habits. Il mit de plus en compte ce qu'il avoit à son Chirurgien dans ses coffres; sçavoir deux anneaux de diamant qui valoient deux mille cent roupies. Deux autres anneaux, l'un d'une topaze, l'autre d'une aigue marine, qui coûtoient trois cent roupies. Une chaisne d'or qui en valoit cinq cen... Ses habits, son

linge, & son coffre de medicamens, qui pouvoient, disoit-il, revenir à quatre mille roupies. Enfin il fit monter le tout, comme j'ay dit, à vingt-quatre mille roupies. Deux ou trois jours aprés le Roy luy fit delivrer une Ordonnance pour estre payé à la chambre du tresor. Il s'accommoda de cette Ordonnance avec un marchand du pays pour estre payé à Surate; & comme il estoit prest à partir le Roy commanda qu'on luy donnast douze mille roupies pour son sang, ce que toutesfois il n'a pas receu. Car comme il témoignoit un grand empressement pour son depart, le Maistre du Tresor à qui il n'avoit point fait de present, le traisna si bien en longueur qu'il luy fit prendre patience, & Beber partit sans avoir receu les douze mille roupies. C'est ce qui luy causa à Surate une grande dispute avec le marchand avec lequel il avoit traité pour l'Ordonnance des vingt quatre mille roupies; car il croyoit que les douze mille luy seroient payées en mesme temps.

On n'a pas bien pû sçavoir d'où procedoit cette politique du Grand Mogol, de vouloir faire payer à Beber la somme qu'il disoit luy avoir esté volée. Car le Nabab sçavoit jusqu'à un mouchoir ce qui luy avoit esté pris, & en avoit fait le raport au Roy, le tout ne valant pas au fond deux mille roupies. Pour ce qui est des Franguis, dés qu'ils sceurent que Beber demandoit quatre mille roupies pour les hardes du Chirurgien, ils avoüerent tous d'une voix que c'estoit un fourbe. Car peu de jours avant que Beber arrivast à Agra le Chirurgien avoit receu deux cent roupies de la charité des Francs pour retourner à Surate, & il tomba malade dés le lendemain que ce memoire de vingt-quatre mille roupies fut presenté au Nabab.

Depuis la lecture faite de la lettre du Roy de France, le Nabab par l'ordre du Roy son maistre avoit fait donner un logis aux Deputez, ce qui donna bien de la joye aux Peres Jesuistes, qui par ce moyen furent delivrez de deux hostes fort incommodes. Pour ce qui estoit de moy, je fus loger chez Saint Jacques Chirurgien du

du Roy, dequoy les Hollandois témoignerent d'estre fâchez, n'ayant point pris d'autre logis que le leur dans tous mes autres voyages. Mais ayant appris que Beber parloit tres-souvent mal d'eux, je ne voulus point estre meslé dans tous leurs discours. Car dés qu'une chose ne réüssissoit pas au contentement de Beber, il en rejettoit toûjours la faute sur les uns ou sur les autres. Tantost les Peres Jesuites en estoient la cause, tantost la Compagnie Hollandoise, ou quelques François, qu'il devoit, disoit-il, tous faire perir. Cette année là les pluyes furent si continuelles & si terribles, que la plusparr des maisons d'Agra les mieux basties s'en alloient par terre, & celle de saint Jacques où je demeurois n'en fut guere plus exempte que les autres. Il en tomboit tous les jours quelque partie, & plus du costé de l'appartement que j'occupois qu'ailleurs. Cela m'incommodoit fort, & la chose estant venuë aux oreilles des Deputez, je fus tout surpris de voir qu'ils me vinrent offrir un quartier dans leur maison, qui estoit assez grande pour loger cent personnes, ayant appartenu à un des Grands de la Cour. J'acceptay leur offre, non pas tant pour ma personne, que pour la quantité de marchandises que j'avois, & qui commençoient à n'estre plus en seureté chez Saint Jacques. La Boulaye n'avoit pris dans cette grande maison que deux petites chambres basses, qui n'avoient que sa bibliotheque pour tout ornement; & cette bibliotheque consistoit en deux coffres pleins de livres. Beber avoit pris un beau quartier au premier étage, & il le fit bien-tost meubler sans qu'il luy en coûtast rien. Car plusieurs marchands taschoient de l'obliger, sur l'esperance que les vaisseaux estant arrivez il disposeroit de tout, & qu'il pourroit faire beaucoup pour leur avantage. Ainsi chacun s'empressoit à luy prester de beaux tapis, & à luy rendre de petits services. Je fis aussi accommoder mon appartement, & comme on me preparoit le premier soir à souper, Beber me vint dire que je ne devois pas faire une table à part, & que la Compagnie estoit assez riche pour ne se sentir pas incommodée en donnant

à manger à un homme de plus ou de moins, me priant de prendre mes repas avec luy. Je me defendis longtemps de lui accorder ce qu'il souhaitoit, n'estant pas d'humeur à avoir de ces sortes d'obligations à personne; mais il me pressa si fort qu'enfin je fus contraint d'aller souper avec luy. Mais je ne pûs manger à sa table que deux jours, & mon goust ne s'accordoit pas avec le sien, ni mon estomac avec sa cuisine. Je n'avois pas accoûtumé d'avoir à mes repas une poule qui nageoit dans un demi seau de boüillon, & un pilau qui faisoit mal à la gorge, tant le beurre qu'il y mettoit en petite quantité estoit mauvais, sans parler d'une avarice extraordinaire que Beber faisoit paroistre jusques dans les moindres choses. Je me retiray donc adroitement de sa table, & luy dis que nos gousts estoient trop differens pour manger ensemble. Pour Monsieur de la Boulaye, il ne prioit personne à manger avec luy, & il sçavoit bien sans doute qu'il auroit aussi beaucoup de peine à trouver quelqu'un qui pust s'accommoder à son goust. Sa cuisine estoit encore plus pitoyable que celle de Beber, & il ne s'agissoit tous les matins que de jetter une poule au pot, où aprés qu'elle estoit cuite à demy la Boulaye mettoit une pinte d'eau de vie, avec du ris & quelques épiceries. Cela servoit pour les deux repas, le ris pour le disner, & la poule pour le souper, & celuy qui servoit à la cuisine estoit un petit esclave de l'âge de quatorze ans, qu'il avoit acheté d'un François nommé Claude Muzin Arquebusier du Roy de Perse, & qui en usa tres-mal en le luy vendant. Car en partant de Lion il avoit receu quelque argent de Madame Simonet pour acheter par charité un petit esclave, & empescher qu'il ne tombast entre les mains des Mahometans. Il parloit Turc & Persan, & mesme François, ayant esté deux ou trois ans avec ce Claude Muzin, qui fit contre l'intention de cette charitable Dame, en vendant ce petit esclave à la Boulaye au lieu de le luy envoyer en France. Pour revenir à la cheré que la Boulaye faisoit, elle n'estoit pas meilleure que ce que j'ay dit; & je me suis souvent étonné comment il pouvoit resister,

ne

ne beuvant & ne mangeant, s'il faut ainsi dire, que de l'eau de vie. Car comme je l'ay remarqué, il y faisoit cuire son ris, & en buvoit deux grands verres à chaque repas, ce qui luy causoit aussi de grans maux de ventre. S'il eut fait le voyage de Moscovie, on auroit pû croire qu'il auroit appris à boire de l'eau de vie en ce pays-là.

Ce que l'on trouvoit de plus mauvais, estoit que ces deux Deputez, qui venoient l'un de la part d'un grand Roy, l'autre d'une si puissante Compagnie, n'avoient ni Palanquin, ni carosse, ni chevaux de selle. La Boulaye en avoit amené deux de Perse, l'un que le Roi lui avoit donné, & l'autre qu'il avoit acheté pour y gagner quelque chose; mais quand il fut arrivé à Agra il les vendit aussi-tost, de peur qu'ils ne luy fissent de la dépense. Il en eut deux mille huit cent roupies, & on lui en auroit donné davantage s'ils ne se fussent pas estropiez en chemin. S'estant defait de ses chevaux, quand il vouloit sortir il falloit en emprunter, & pendant que je fus avec eux ils se servoient de mon Pallanquin ou de mon carosse. Je l'avois fait faire à Surate suspendu à la mode de France, & je m'en suis servi dans toutes les Indes. Quand je venois à marcher la nuit, j'avois une planche de la longueur & de la largeur du carosse laquelle se plioit en quatre, & la faisant mettre dans le carosse on m'estendoit dessus un ou deux bons matelats. Je puis dire que j'y estois plus à mon aise que dans une chambre, parce que j'estois au frais; car quelques grandes chaleurs qu'il fasse aux Indes les nuits y sont fraiches, & sans cela le monde n'y pourroit vivre, & particulierement les étrangers.

Depuis que le grand Mogol eut veu la lettre du Roy, & que le Nabab eut dit qu'on feroit réponse quand les vaisseaux seroient arrivez, la Boulaye ne sortit point, & il n'attendoit que le temps propre aprés que les eaux seroient un peu écoulées pour aller en Bengale, & de là à Golconda y établir le negoce de la part du Roy. Cependant Beber se fatiguoit, & ne faisoit qu'aller & venir pour avoir le Commandement du Grand Mogol

touchant l'établissement du commerce : mais le Nabab se moquoit de lui & & n'en tenoit point de compte. Il est vray qu'à l'exterieur de Beber & à toutes ses manieres d'agir, on ne pouvoit faire d'autre jugement de lui, sinon que c'estoit un homme de neant & qui ne sçavoit pas vivre. Car tous les Européans qui vont en Perse & aux Indes sont toûjours tres-bien couverts, & on ne vouloit plus hanter Beber, parce qu'à son habit on l'auroit plûtost pris pour un valet que pour un Deputé d'une puissante Compagnie de commerce. Enfin il s'avisa de se faire faire un habit à la Françoise de ces pieces de toile peinte, ce qu'on n'avoit jamais veu, & l'habit entier ne lui revenoit qu'à neuf roupies, c'est à dire à treize livres dix sols. pour la petite oye, il prit tous les rubans de deux vieux habits, & il fut deux jours à les savoner & à les repasser avec le carreau. Dés qu'il eut cet habit sur le dos, il fut trouver le Nabab qui estoit alors accompagné des principaux de la Cour, & quand ils le virent entrer ils se mirent tous à se regarder, & à se demander l'un à l'autre si ce Franguy estoit devenu Faquir ou Dervich de Hossen Mamout, qu'ils appellent d'ordinaire le Saint des guenilles. Car il faut remarquer que tous les Dervichs ou Faquirs qui sont de son ordre ne sont habillez que de vieilles pieces qu'ils ramassent ; & s'ils trouvent par hazard quelques bons morceaux ils en font une maniere de galon pour mettre sur leurs robes. Ils portent aussi des demi-piques où il y a quantité de ces guenilles attachées au bout, comme pour faire parade de leur gueuserie. L'habit de Beber étonna donc fort, & le Nabab, & generalement tous ceux qui le virent ajûsté d'une maniere si ridicule. Comme il passoit un matin devant l'appartement où j'estois logé, je luy souhaitay le bon jour, & luy dis qu'il me paroissoit plus joyeux que de coûtume. Il me repartit qu'il en avoit sujet, & qu'il venoit de recevoir lettres de Surate, par lesquelles il avoit avis que les païsans de la coste du Cap de Saint Jean avoient veu quatre vaisseaux en mer, & qu'ils jugeoient bien que ce n'estoient ni Anglois, ni Hollandois ; d'où il

devoit

devoit conclure que c'estoient les vaisseaux de la Compagnie Françoise, & que de ce pas là il en alloit donner la nouvelle au Nabab. Je fis si bien que je le détournay de ce dessein, & je luy representay que j'avois veu souvent venir de cette canaille là chez les Anglois & les Hollandois pour en tirer quelque argent, quoy qu'en effet elle n'eust rien apperceu en mer, & qu'il ne falloit pas donner sitost creance à un premier bruit qui avoit de si foibles fondemens. Je luy demanday de quelle datte estoit la lettre qu'il avoit receuë, & il me dit qu'elle estoit vieille de trente jours. Si la chose estoit veritable, luy dis-je alors, & qu'en effet on eust découvert quelques vaisseaux; le Nabab en auroit eu l'avis en quatorze ou quinze jours, les lettres qui viennent pour le Roy ne demeurant jamais davantage en chemin; & s'il en avoit sceu quelque chose; apparemment il vous l'auroit dit, & peutestre aussi à moy (car il n'y avoit que deux jours que j'avois pris congé du Nabab qui avoit assez de confiance en moy.) Il crut donc mon conseil & ne le fut pas voir; mais l'impatience le prit d'aller à Surate, & il resolut de partir dans peu de jours. Pour moy je m'imaginay; & peut-estre avec quelque fondement, qu'il prit cette prompte resolution sur ce que je luy avois dit que j'avois pris congé du Nabab, & qu'il sçavoit que je ne marchois point sans cinq ou six domestiques & trente ou quarante soldats pour m'escorter, & sans mon carosse & mon Pallanquin, à quoy j'ajoûtois un cheval de main toutes les fois que je partois de Surate pour aller à Agra, ou à Golconda, ou aux Cours des autres Princes. Mais je le vendois d'ordinaire à mon depart, parce qu'il y a du profit à y amener des chevaux, & de la perte à les ramener. Beber ne prit qu'un carosse pour lui, & un autre pour son homme & son bagage, & il crut qu'il auroit assez de quatre soldats.

Trois jours aprés que le Chirurgien nommé Hugues Chapelas eut donné le memoire de ce qu'il disoit avoir perdu, il eut un tel remords de conscience qu'il en tomba malade & qu'il mourut dans deux jours. Beber n'eut

pas

pas la charité de le venir voir, ni d'envoyer querir un Pere Jesuite pour le consoler. J'eus soin de le faire veiller par deux de mes serviteurs, & je fus aussi le voir quelquefois & l'assister en personne. Il eut la parole & le jugement libres jusques à la fin, & s'en sentant proche un de mes gens me vint avertir qu'il souhaitoit fort de me parler. Dés qu'il me vid il se prit à tressaillir, & me serrant la main que je luy avois donnée, il me dit qu'il reconnoissoit bien que Dieu estoit juste, parce que depuis la méchante action que Beber luy avoit fait faire, de donner un faux memoire, il n'avoit pas eu un seul moment de santé. Qu'il demandoit pardon à Dieu de la fourberie où il avoit consenti, en écrivant qu'il avoit perdu 4000 roupies, bien que la verité fust qu'il n'en avoit pas quatre cens, dont la moitié provenoit des charitez que la Nation avoit eu la bonté de luy faire, & l'autre du reste de la vente d'un cheval. Comme je vis que cela l'inquietoit fort, & que sa conscience en estoit troublée, je le consolay le mieux qu'il me fut possible, & luy dis que puis qu'il s'en repentoit, il devoit croire que Dieu estoit misericordieux, & que c'estoit une assurance qu'il luy vouloit pardonner, puis qu'il luy donnoit ces bons sentimens, & qu'il reconnoissoit serieusement sa faute pour la detester. Je me mis ensuite à genoux devant son lit, & fis la priere qu'il écouta bien. Comme je m'apperceus qu'il s'affoiblissoit, j'envoyay promptement querir un Pere Jesuite, qui ne vint pas pour cette premiere fois, s'excusant sur la chaleur qui estoit extrême sur le midy, & sur le mauvais chemin, les chevaux ayant alors de la bouë jusqu'au ventre. Mais il promit qu'il ne manqueroit pas de venir le soir, & qu'il esperoit de le trouver encore en estat de recevoir ses consolations. Le malade ne promettant plus qu'une heure de vie, j'envoyay mon Pallanquin au Pere, afin qu'il n'eust plus d'excuse, le faisant prier de se haster, avec ordre de luy dire que la chose estoit plus de consequence qu'il ne croyoit. Il vint à la fin & n'eut le temps que de luy dire cinq ou six paroles, que je n'entendis pas, parce que je me

me retiray de la chambre, & auſſi-toſt un de mes gens me vint dire qu'il eſtoit paſſé. Le bonheur voulut que le Pere arrivaſt avant qu'il euſt expiré; car les Chreſtiens meſtifs & les noirs n'auroient pas ſouffert qu'il fuſt enterré, croyant qu'il ſeroit mort ſans confeſſion, & que c'euſt eſté un Lutherien, comme ils appellent les Chreſtiens de l'Occident de l'Europe qui ne ſuivent pas l'Egliſe Romaine. Ainſi il fut honorablement enterré chez les Jeſuites, & la maladie de ce pauvre garçon fut cauſe que je differay mon depart de deux ou trois jours.

Dés le lendemain qu'il fut enterré je me mis en chemin pour éviter la compagnie de Beber; mais il me ſuivit bien-toſt, & le ſecond jour de mon depart ayant fait dreſſer ma tente auprés d'une riviere & commençant à diſner, je vis arriver Beber de qui je ne me pus defaire juſques à Surate. Il fallut faire le voyage enſemble, & il fit mille impertinences par les chemins. Sur tout il en fit une à Brampour en la perſonne du Chef des Cherafs, qui ſont les Banquiers & Changeurs, & elle eſt trop ſinguliere pour la paſſer ſous ſilence. Comme nous trouvions de tres-mauvais chemins, & qu'il n'avoit qu'une méchante charete & quatre pions, qui avec les bœufs n'avoient pas la force de la tirer d'un bourbier, il n'arrivoit guere jamais au giſte que deux ou trois heures aprés moy. J'aurois bien eu la charité de le faire aider par mes pions, mais il ne voulut pas; & d'ailleurs ſi l'on veut employer à autre choſe ces ſortes de gens que l'on prend aux Indes pour s'en ſervir, ils ſçavent s'en defendre, & diſent que l'on ne les a pas pris pour cela. Je crois bien pourtant que mes gens l'auroient aidé à ſortir des mauvais pas, s'ils n'euſſent pas reconnu ſon avarice.

Sur le bruit qui couroit qu'on avoit veu des vaiſſeaux François, & la creance que l'on avoit que Beber ſeroit un des principaux chefs de la Compagnie, pluſieurs, comme j'ay dit, commençoient à luy faire la cour & à captiver ſa bienveillance. Eſtans arrivez à Brampour, le Chef des Cherafs ſuivi de douze de ſes domeſtiques nous

nous vint saluer. Beber luy dit aussi-tost qu'il luy falloit un Pallanquin pour aller jusques à Surate, & l'autre lui offrit fort civilement le sien, le faisant enjoliver exprés pour luy faire plus d'honneur. Beber crut que cela seroit expedié dans un jour, & il n'en falloit pas moins de trois ou quatre. Le lendemain on mit les bœufs à mon carosse, & on m'amena mon Pallanquin. Beber qui croyoit fermement que les vaisseaux de la Compagnie estoient déja à la rade de Surate, qu'on appelle *Sonali*, se prit à jurer & à renier contre le Cheraf, qui arriva sur cela & tascha de l'appaiser par des paroles tout à fait civiles. Il luy representa qu'il ne perdroit rien pour attendre un jour ou deux, & que le chemin se faisant meilleur il avanceroit au double. Bien loin que Beber transporté de colere prist les raisons du Cheraf en payement, par un excez d'insolence il luy donna trois ou quatre coups sur le dos d'un baston qu'il arracha de la main d'un pion qui se trouva devant luy. Les marchands & autres gens qui estoient dans le Carvansera furent étrangement surpris de cette action, & accoururent aussi-tost, les uns avec des pierres, les autres avec des bastons, en faisant des cris épouvantables, & disant que jamais il ne s'estoit rien vû de pareil. Ils trouverent que c'estoit un crime énorme d'avoir osé fraper un Seigneur Chef des Cherafs, & de plus un homme âgé de prés de quatre-vingt ans, que sa seule vieillesse devoit rendre venerable. Nous voulons, crioient-ils, avoir ce chien d'infidele & le mener au Roy, afin qu'il nous en fasse justice. Le bonheur voulut pour Beber aprés cette action temeraire que j'étois fort connu à Brampour, y ayant esté dix ou douze fois, & ayant fait negoce en quelques voyages pour jusques à deux cent mille roupies. Il n'y avoit guere de Cherafs avec qui je n'eusse eu à negocier des lettres de change, & fort peu de marchands & couretiers qui n'eussent fait quelque chose à ma consideration. Ils disoient en parlant de moy ; Voila ce Seigneur Frangui avec lequel nous avons eu tant d'affaires, nous n'avons point à nous plaindre de luy, & nous ne luy avons jamais

mais oüi dire une mauvaise parole. Ce fut encore un autre bonheur qu'il se rencontra là le Lieutenant du Couteval & trois marchands de Surate, & ayant fait en sorte qu'ils retirassent Beber du bourbier où il s'estoit si follement engagé, je luy dis que pour son salut il estoit necessaire qu'il montast promptement dans mon carosse, & je le fis en mesme temps sortir de la ville. Je le suivis deux heures aprés, & s'il eut demeuré ces deux heures là de plus à Brampour, je crois que les Faquirs ou Dervichs l'auroient assommé. Car une heure aprés qu'il fut parti une quantité de cette canaille vint crier dans le Carvansera, & demander où estoit le chien de Caffer qui avoit batu le Seigneur Cheraf. Comme je vis que la troupe grossissoit je montay dans mon Pallanquin sans dire mot, & fus à trois lieuës de Brampour à un gros bourg appellé *Badelpoura*, où je trouvay Beber qui faisoit marché d'un carosse à la mode du pays. Il estoit juste que j'eusse le mien pour reposer la nuit; car bien qu'en tous les lieux où l'on arrive au giste on vous presente une couchete pour dormir, comme les pluyes ne faisoient que de cesser, ces chalits sont si remplis de punaises qu'on n'y sçauroit reposer. Les Indiens trouvent le moyen de les faire mourir de la maniere que je vais dire. Les pluyes qui tombent aux Indes pendant quatre mois causent une grande humidité qui engendre ces punaises. Dés qu'elles ont cessé, & que le Soleil commence à reprendre de la force, tous les matins les femmes & les filles tirent ces couchetes hors du logis, & frapant avec un gros baston sur les sangles & autres endroits, les punaises tombent à terre & tournent le ventre en haut, ce qui les fait aussitost mourir. Ces couchetes consistent en quatre pieds & quatre bastons ronds de la longueur & largeur que l'on les veut. Elles ont des sangles de quatre doigts de large, & cela est plus commode que nos fonds de lits qu'on fait de planches. Car on n'a qu'à mettre sur ces sangles une simple couverture ou un linceuil, & cela suffit pour coucher mollement & a son aise.

Le

Le quatriéme jour de nostre départ de Brampour, estant proche d'un gros bourg appellé *Senquelez* en un pays plat, nous apperceûmes de loin la campagne toute couverte de pavillons. C'estoit un des premiers Kans ou Seigneurs appellé *Asaf-kan*, que le Grand Mogol envoyoit avec quarante ou cinquante mille hommes contre le rebelle *Raja Seva-gi*. Ce Seigneur ayant sceu qui nous estions nous envoya civilement des melons & des mangues, nous faisant dire que nous estions en seureté & que nous pouvions poursuivre nostre chemin. Quelque chose que je pusse dire à Beber pour luy persuader qu'il estoit de la bien-seance d'aller voir ce Prince, je ne pus jamais l'y obliger, il trancha du grand Seigneur & demeura couché dans son méchant carosse, me disant que je pouvois faire ce que je voudrois. Voyant son impertinence je pris d'autres habits que ceux que je portois en voyage, & envoyay un de mes gens s'informer adroitement au camp si le Kan buvoit du vin. Ayant sceu qu'il en buvoit, j'en fis prendre deux bouteilles, l'une de vin d'Espagne, l'autre de vin de Schiras, avec un petit pistolet de poche fort mignonnement garni d'argent. Les deux bouteilles estoient bien enveloppées dans un panier, & on ne pouvoit pas voir ce que c'estoit. M'estant rendu au Camp avec ce petit present je fus saluer le General, & luy fis les excuses de Beber Deputé de la Compagnie Françoise, lequel estant malade ne pouvoit se donner l'honneur de le venir voir. Je luy presentay le pistolet qu'il prit d'abord en sa main, & m'ayant ordonné de le charger il voulut l'éprouver luy-mesme. Aprés l'avoir tiré il dit a plusieurs Seigneurs qui estoient auprés de luy; Avoüez que les Franguis ont de l'esprit; celuy-cy void que je vas à la guerre, & il me donne dequoy defendre ma vie. Un de ses Domestiques tenoit le panier où les bouteilles estoient cachées, & le Kan jettant les yeux dessus demanda ce que c'estoit. On le luy dit assez bas, & en mesme temps regardant deux ou trois Mim-bachis ou Chefs de mille hommes; Ce Seigneur Franguy, leur dit-il, me donne du vin, il en faut boire,

boire, & je vois bien que je luy ferai plaisir. Il y avoit là quelques Mollahs qui se retirerent dés qu'ils eurent oüi parler de vin. Le Kan voyant qu'ils s'en alloient se prit à rire, & dit que c'estoient des Agis, c'est à dire des gens qui ont fait le pelerinage de la Meque, & ne boivent plus de vin depuis qu'ils en sont revenus. Ayant pris congé de luy, il m'envoya avant que je partisse un *Pomeré*, qui est une maniere d'écharpe qui peut aussi servir de ceinture. Elle estoit d'un satin blanc à fleurs d'or, & pouvoit valoir pres de cent roupies. Celuy qui me l'apporta me dit que je ferois plaisir au Kan si je pouvois luy donner encore une bouteille de vin, & comme il m'en restoit trois je luy en envoyay deux. Il nous donna six Cavaliers pour nous conduire trois jours, jusques à ce que nous eussions passé une grande riviere qui vient des montagnes du Midy, & qui aprés s'estre renduë à la ville de *Baroche* dont elle prend le nom, se va jetter dans le Golfe de Cambaye.

Quand nous fusmes au dernier giste qui est un gros bourg appellé *Barnoli*, d'où il n'y a plus que quatorze lieuës jusques à Surate, Beber envoya un de ses pions pour donner avis de son arrivée au Pere Ambroise. Dés qu'il en eut la nouvelle, il fut avec Cheleby le marchand d'Alep dont j'ay parlé au commencement, emprunter un des carosses du President des Anglois, & il y eut quinze ou seize autres carosses à la suite pleins des principaux Franguis avec plusieurs Cavaliers & Marchands Banianes qui vinrent au devant du Deputé. Ce fut le premier de Novembre 1666. Ils apporterent de quoy faire un grand repas, & chaque Baniane avoit son present. Pour ce qui est de moy, dés que j'eus salué le Pere Capucin je fus droit à mon logis, où j'avois laissé deux de mes gens pour garder une partie de l'argent que j'avois receu du Roy de Perse pour ne le point risquer dans mon voyage. Car en quelque endroit que ce fust des Indes, j'avois assez de credit pour acheter sans argent. Il suffisoit que je donnasse un écrit pour estre payé à Surate, ou à Agra, ou à Visapour, ou à Golconda, ou en d'autres lieux

lieux où j'avois vendu quelque chose aux Rois ou aux Grands Seigneurs du pays. Je laissois mon argent en ces lieux là pour ne rien hazarder ; quelquefois on y gagne, & quelquefois on y perd selon que le change va ; mais cela ne peut aller qu'à peu de chose, & à un pour cent au plus.

Beber fit plusieurs autres folies, & qui les voudroit sçavoir n'auroit qu'à en écrire au Pere Ambroise Capucin qui les sçait toutes, s'il veut bien les dire ; & s'il ne veut pas les publier, c'est un effet de sa prudence & du zele qu'il a pour la gloire de sa Nation. Mais je ne crois pas qu'il y ait personne au monde qui se pust taire de ce qu'il fit le premier jour de l'année 1667.

Monsieur Thevenot à son retour de Madraspatan & de Golconda fut loger chez les Peres Capucins. Beber allant luy rendre visite vint à dire que les Capucins estoient les espions des Hollandois, & qu'il avoit dit plusieurs fois au Pere Ambroise qu'il devoit rompre avec eux sans plus aller dans leur loge. Que pendant qu'il les hanteroit la Compagnie Françoise auroit toûjours quelque traverse dans son negoce quand les vaisseaux seroient arrivez, & que si les Hollandois n'avoient pas esté à Agra il auroit fait tout ce qu'il auroit voulu auprés du Roy. Que cent mille roupies dont ils avoient fait present, tant au Roy qu'aux Grands de la Cour, avoient empesché qu'il n'obtinst une partie de ce qu'il souhaitoit ; & il s'étendit assez sur cet article. On voyoit bien qu'il ne connoissoit pas encore les Hollandois ; car ils ne sont pas si liberaux, & d'ailleurs toutes leurs intrigues & tous leurs presens ne leur auroient rien produit, le Grand Mogol voulant que toutes sortes de Nations soient bien venuës dans ses Estats, & principalement les marchands, tant ceux qui apportent peu que ceux qui apportent beaucoup. Monsieur Thevenot prenant la parole, luy dit qu'il n'avoit point reconnu cela des Hollandois dans tous ses voyages, & que s'il estoit vray qu'ils voulussent empescher le negoce aux autres nations, ils ne leur donneroient pas passage sur leurs vaisseaux, ni aux hommes,

ni aux marchandiſes, comme ils font ſouvent. Car en effet on void qu'ils font partir un vaiſſeau ou deux ſelon la quantité des marchandiſes qui ſe rencontrent pour des étrangers, tantoſt de Maſulipatan, tantoſt de Surate & d'autres lieux, & que dans ces vaiſſeaux il n'y aura pas quelquefois une bale de marchandiſe à la Compagnie. Ce qu'il y a encore à remarquer, eſt qu'ils font toûjours meilleur marché du fret, que ni les Anglois, ni les autres qui ont des vaiſſeaux; & c'eſt par ces raiſons que Monſieur Thevenot combatoit l'erreur de Beber, qui vouloit abſolument que le Pere Ambroiſe rompiſt avec les Hollandois & ne les viſt plus. Mais le Pere n'en voulut rien faire, & dit qu'ayant toûjours conſervé leur amitié depuis quinze ans il perdroit beaucoup s'il negligeoit de l'entretenir, puis qu'ils luy donnoient toutes les ſemaines une certaine quantité de pain & de viande, & que les jours maigres ils luy envoyoient du beurre, des œufs ou du poiſſon, avec de l'eau de vie & quelques bouteilles de vin d'Eſpagne ou de Schiras. Monſieur Thevenot ne put s'empeſcher de dire à Beber, qu'il devoit rendre au Pere l'argent qu'il avoit emprunté pour faire accommoder le caroſſe qui avoit eſté rompu pour ſon ſervice, & l'argent qu'il avoit auſſi donné aux Mariniers pour voir s'ils ne decouvriroient point ſur la coſte quelques vaiſſeaux de la Compagnie. Mais il eut l'oreille ſourde à ce diſcours, & jamais il n'a voulu rembourſer les avances que le Pere Ambroiſe a faites pour luy. Comme Monſieur Thevenot luy remontroit ſon devoir, il entra dans une telle colere, & ſe mit à jurer d'une ſi étrange ſorte dans une ſale qui n'eſt ſeparée que par une méchante cloiſon de bois d'une petite chambre où l'on dit la meſſe, qu'un des Peres Capucins qui eſtoit preſt alors d'aller à l'Autel, & qui ne put ouïr blaſphemer dans ce lieu-là, ſortit pour le faire taire. Mais ſa remontrance fut mal receuë, & l'inſolence de Beber alla ſi loin qu'il n'y répondit qu'en le frapant rudement en la preſence de Monſieur Thevenot, ſans le reſpect duquel il auroit, dit-il, aſſommé le Pere. Le Religieux Capu-

Capucin ayant esté traité de cette injurieuse maniere, me vint trouver d'abord, & ne pouvoit pas tourner le col d'un des coups qu'il venoit de recevoir. Je le frottay promptement auec de l'huile de cocos, & eus soin de le bien enveloper. Pour ce qui estoit de l'action criminelle de Beber nous resolusmes de n'en rien dire, de peur de nous exposer à la risée des Anglois & des Hollandois qui auroient eu lieu d'en faire une raillerie. Mais ce fut en vain que nous taschasmes de cacher la chose, elle fut bien-tost publique, & depuis ce jour-là Beber n'osa plus se montrer à l'Eglise, & avoit mesme honte de paroistre en d'autres lieux. Mais il fit encore d'autres injustices, & chassa même son serviteur qui luy avoit sauvé la vie en luy retenant ses gages. En suite il fut demeurer avec un Apotiquaire appellé Moüillon, qui estoit venu de Goa avec quantité de vin de Portugal, & qui tenoit taverne à Surate. Beber eut aussi grande dispute avec le marchand qui receut les vingt-quatre mille roupies que le Roy luy fit donner pour la perte qu'il disoit que luy & son Chirurgien avoient faite. Car le marchand ne luy vouloit tenir compte que de vingt-trois mille neuf cent roupies n'ayant touché que cela, & les autres cent estant allées pour le droit des Officiers qui ouvrent & ferment le tresor, & qui jettent l'argent dans le feu avant que de le mettre dans les sacs depeur qu'il n'y entre quelque piece fausse. Beber soutenoit de plus que le marchand avoit receu les douze mille roupies que le Roy luy avoit ordonnées pour la perte de son sang; mais il estoit vray que le Grand Tresorier ne voulut pas que cet argent fust payé. Comme il vit que ses fourberies étoient connuës de tout le monde, il pensa aux moyens de faire retraite, & nous remarquasmes aisément qu'il auroit bien souhaité de quiter Surate sans bruit. C'estoit bien son dessein s'il eut pû y reüssir; mais il y a trop bon ordre, & ni par eau ni par terre on ne sçauroit sortir sans le sceu & le congé du Gouverneur. Car comme les paysans qui viennent à Surate de l'autre costé de l'eau, ne pourroient entrer dans le bateau pour repasser, s'ils

ne montroient une marque qu'on leur fait fur la main avec de la terre rouge au logis de la Douane ; on ne laiffe auffi fortir ni cheval ni caroffe fans un billet du Chabander, & un autre pour les Radars, qui fe tiennent quelquefois à deux ou trois lieuës de la ville. Beber eut neanmoins l'affurance avec fon vendeur de vin de venir à la riviere & d'entrer dans un bateau, difant aux bateliers de le mener à Reynel, qui eft un gros bourg de l'autre cofté de l'eau. Le maiftre batelier luy demandant où eftoit fon billet, Beber ne luy répondit qu'avec des coups de bafton & fe fit paffer par force, difant que ce n'étoit pas à un homme comme luy à qui il falloit demander un billet. Comme il fut au milieu de l'eau quantité de foldats qu'envoyoit le Gouverneur commencerent à crier qu'on ramenaft ces deux étrangers à terre ; mais Beber mit incontinent l'épée à la main, & força les bateliers de paffer outre. Le foir Beber eftant de retour les gens du Gouverneur furent prendre ces pauvres bateliers, & en fa prefence leur donnerent tant de coups de bafton qu'ils en demeurerent prefque eftropiez. Le peuple crioit que c'eftoit les Franguis qu'il falloit traiter de la forte, & non pas ces pauvres gens qui n'avoient rien fait que par contrainte.

Voilà de quelle maniere cet envoyé fe conduifit en Perfe & aux Indes, & le bel honneur qu'il acquit à la Nation Françoife. Voyons maintenant quelle fut la fin de la Boulaye & de Beber aprés toutes les extravagances qu'ils ont faites.

Le fieur de la Boulaye (ainfi que l'ont écrit des Hollandois qui eftoient à Agra) en partit cinq ou fix jours aprés moy. Comme j'allois à Surate, il fceut fi bien me cajoler avant mon depart, qu'il eut de moy une canevete de douze grandes bouteilles de vin pour cent trente-huit roupies, bien qu'elle m'en coûtaft davantage, dequoy il me fit une promeffe de fa main que j'ay encore, par laquelle il m'affuroit que je ferois payé à Surate à l'arrivée des vaiffeaux de la Compagnie Françoife, qui devoit payer les gages de ceux qui eftoient allez aux

Indes pour son service. Il prit un carosse du pays jusque à Patna ville capitale du Royaume de Bengale où les Hollandois ont un Comptoir, & l'un de ces Hollandois m'écrivit comme j'estois encore à Surate, que la Boulaye avoit demeuré là neuf ou dix jours, tant avec eux qu'avec les Anglois, & qu'il en estoit parti pour aller à Daca, qui est la residence du Gouverneur de la Province. Ce Gouverneur ou Vice-Roy de Bengale estoit alors (comme je l'ay dit dans mes relations des Indes) l'oncle du Grand Mogol, & s'appelloit Cha-est-kan, Prince tres-puissant & qui a toûjours sous son commandement trente ou quarante mille hommes. *Patna* est une grande ville sur le Gange, & *Daca* est la derniere ville des Estats du Grand Mogol sur les frontieres du Royaume d'Arakan.

Le sieur de la Boulaye par un dessein mal conceu s'étoit mis dans l'esprit qu'il passeroit aisément dans la Chine, & dans cette pensée il s'embarqua à Patna avec quelques soldats Persiens qui alloient à Daca prendre parti auprés de Cha-est-kan. Jusques à cette heure on n'a pû sçavoir bien assurement ce qu'il est devenu ; mais par des conjectures fort vray-semblables on croit que ces soldats Persiens l'ont assassiné avec son petit esclave, & qu'ayant jugé qu'il y avoit quelque butin à faire à sa mort, ils prirent leur temps quand la Boulaye estoit assoupi par trop d'eau de vie qu'il beuvoit, pour le tuer & aprés l'avoir foüillé le jetter dans la riviere. C'est le jugement qu'en ont fait les Hollandois dans tous les Comptoirs qu'ils ont au Royaume de Bengale, selon qu'ils m'en ont écrit & à ceux qui les ont priez de s'en informer. D'ailleurs pour une preuve assez forte & comme indubitable de cette mort, il faut remarquer qu'à un quart de lieuë de la ville de Daca il y a un village où demeurent quelques mestifs Portugais Officiers du Viceroy de Bengale, comme canonniers & charpentiers, & quelques-uns de la mesme nation qui servent dans la Cavalerie de Cha-est-kan. Ils ont là une petite Eglise assez bien bastie que dessert un Pere Augustin, & ce fut à ce Religieux qu'en-

qu'environ trois mois aprés le depart de la Boulaye de Patna, un Persien qui avoit la mine d'un soldat & suivi de deux autres, apporta deux gros livres, l'un in folio, & l'autre in quarto. Ce Religieux Portugais estoit de la race des mestifs, & sçavoit peu de Latin comme tous ceux de sa sorte. D'ailleurs il aimoit ses plaisirs plus que l'étude, & sans prendre garde en quelle langue estoient les livres qu'on luy presentoit, voyant qu'ils n'estoient pas en Portugais il dit au soldat que cela venoit du logis des Hollandois. Il voulut mesme arrester les livres, mais le soldat se mit en colere, & les remporta aprés avoir eu ensemble une assez longue dispute. Voilà ce que les Hollandois en ont écrit de Daca & d'autres lieux, & depuis ce temps-là on n'a point oüi parler du sieur de la Boulaye. Comme je l'ay remarqué auparavant je luy avois veu à Agra deux grands coffres pleins de livres tous bien reliez, & il employoit la plus grande partie du temps à lire. Son avarice l'aura perdu; car s'il eut pris une barque pour luy seul, comme je fis en partant de Patna, & qu'il eut obligé les bateliers de luy donner bonne caution, il n'auroit point couru de risque dans le voyage. Pour ce qui est de moy, j'en pris une où il y avoit vingt-quatre hommes, & comme je ne prenois pas garde à plus ou moins de dépense chacun me donna un répondant. Ces barques sont comme de petites galiottes, & l'on vous rend où vous voulez aller à jour nommé. Si l'on veut coucher tous les soirs à terre, on fait dresser sa tente sur le bord de l'eau, & l'on s'arreste à toutes les villes & à tous les villages pour prendre des vivres. Je puis dire que je n'ay jamais fait de voyage plus heureux, ny avec moins de peine que celuy-là; car dans ces barques qui sont fort commodes on a une chambre où le Soleil ne donne point, & où l'on peut reposer le jour à la fraischeur en ouvrant les fenestres du costé que le frais peut venir. Il y a un autre lieu couvert pour la cuisine, & une petite garderobe pour satisfaire aux necessitez de la nature, tous ces lieux estant pleins de feuillages. En faisant chemin je tuay quantité de grosses oyes,

des gruës & des crocodiles, dequoy mes bateliers estoient bien-aises, parce que je les leur donnois, & ils les vendoient aux villages où nous passions, où ils en font quantité d'huyle pour brûler, & pour espalmer leurs barques. Le peuple en ces quartiers-là est bon & officieux, les vivres s'y donnent presque pour rien, & l'on a par exemple cent poules pour un écu. Il en va du reste à propor tion, & pour trois ou quatre sols on peut avoir un poisson d'une longueur & d'une grosseur monstreuse.

Voilà tout ce qui s'est pû sçavoir aux Indes des dernieres avantures de la Boulaye; & Beber n'eut pas une fin moins triste, ce que je raconteray en peu de mots.

Quand les vaisseaux de la Compagnie Françoise furent arrivez, Monsieur Caron qui les commandoit, & Monsieur Rambos avec un Armenien qui avoient aprés luy le plus de part à la direction des affaires, eurent bien-tost connoissance de ce qui s'estoit passé à Surate entre Beber & les Capucins. D'abord les inclinations & les interests se separerent. Caron & Rambos prirent le parti de Beber, & l'Armenien tint bon pour les Capucins, ce qui causa enfin la ruine de Beber & de Rambos, comme il se verra en suite. Le Commandeur Hollandois estant allé rendre visite au sieur Caron dans son bord, quand il voulut se retirer ne permit pas qu'il sortist de sa chambre de poupe, & il fut conduit par Rambos & par l'Armenien, qui estoient, comme j'ay dit, aprés le sieur Caron les deux premieres personnes pour les affaires qui regardoient le commerce. L'Armenien voulant alors preceder Rambos, & ayant pris le devant assez brusquement, celuy-cy piqué de cet affront luy donna un souflet en presence de tout le monde, ce qui causa un grand bruit. Pour dire les choses en peu de mots, le sieur Caron, Rambos & Beber estant d'un mesme parti, l'Armenien ne se trouva pas assez fort pour leur resister, & comme il avoit eu la conduite de la caisse, il fut accusé de quelque malversation & condamné à estre pendu. La sentence ne pouvant estre executée en ce lieu là, l'Armenien fut renvoyé sur les vaisseaux au Conseil royal de l'Isle

l'Isle de Madagascar dont Monsieur de Mondevergue estoit Chef; qui bien loin de confirmer la sentence donnée à Surate, receut la justification de l'Armenien, & le trouvant non seulement innocent, mais encore tres-necessaire à la Compagnie, le renvoya à Surate avec plus de pouvoir qu'il n'en avoit auparavant. C'en fut assez pour mettre au desespoir Beber & Rambos, qui voyant celuy qu'ils avoient voulu perdre avoir le dessus, né penserent plus qu'à faire retraite. Ils trouverent moyen de tirer douze mille roupies qu'ils pretendoient que la Compagnie leur devoit de reste de leurs gages, & avec les vingt-quatre mille que Beber avoit en son particulier, ils gagnerent ensemble Goa, où Beber mourut quelque temps aprés. Pour Rambos il revint icy par Ispahan.

Si les Peres Capucins, & particulierement le Pere Ambroise vouloient dire ou écrire tout ce qu'ils sçavent de l'étrange conduite de ces Deputez, il s'en pourroit faire un gros volume. Mais ils ont jugé à propos de les épargner, & à leur exemple je n'en diray pas davantage.

FIN.

OBSERVATIONS

Que j'ay faites en mes voyages d'Asie

SUR LE COMMERCE DES INDES ORIENTALES.

OV L'ON VOID

Les moyens d'y établir une nouvelle Compagnie, & d'éviter les fraudes qui se peuvent commettre dans la fabrique, dans l'achat & dans le vente des marchandises : Avec le prix de chacune, & la reduction des monnoyes des Indes qui ont cours dans le commerce, à nos monnoyes de France.

LIVRE TROISIEME.

Du Commerce des Indes Orientales.

S'Il prenoit envie à quelque Nation d'établir une Compagnie de Commerce aux Indes Orientales, avant toutes choses elle doit penser à se saisir d'un bon poste en ces pays-là, pour avoir le moyen d'y radouber ses vaisseaux,&d'y passer le temps des monçons. C'est manque d'un bon havre que la Compagnie Angloise ne s'est pas tant avancée qu'elle auroit pû faire, parce qu'il est impossible qu'un vaisseau puisse demeurer deux ans sans radoubé, ou sans estre mangé des vers.

Mais parce que le chemin est long de l'Europe aux Indes

Indes Orientales, il seroit à desirer que la Compagnie pust avoir un lieu de retraite au Cap de Bonne-Esperance pour y faire aiguade & prendre quelques rafrachissemens, soit en allant, soit en revenant des Indes; mais sur tout en revenant, parce que les vaisseaux estant chargez ils ne peuvent prendre provision d'eau pour long-temps.

La plage de l'Isle de sainte Helene au Nord de la mesme coste, où les Anglois ont basti un Fort, & de laquelle je parleray incontinent, est aussi assez bonne, & s'il n'y a pas de ce costé-là de si bonne eau, la planure est une excellente terre pour y semer avec utilité beaucoup de choses necessaires à la vie.

Cependant les Hollandois ont osté cet avantage aux autres nations par le Fort qu'ils ont basti au Cap de Bonne-Esperance, & les Anglois ont fait la même chose à Sainte Helene, bien que par le droit des gens & le consentement general des peuples de l'Europe, l'usage de ces deux lieux de rafraichissement ait esté plusieurs années également libre à tout le monde.

Mais il se pourroit trouver encore quelque embouchеure de riviere proche du Cap pour y construire un Fort François, qui aporteroit presque les mesmes commoditez à la Compagnie; & cette habitation vaudroit mieux que toutes celles qu'on peut faire dans l'isle Dauphine, où il n'y a autre negoce que celui d'acheter des bœufs pour en avoir des peaux. Mais ce negoce est si peu de chose qu'il ruineroit bien-tost une Compagnie, & les François s'y sont amusez inutilement.

La conjecture qui me fait avancer cette proposition, est fondée sur ce qu'en l'année 1648. deux vaisseaux Portugais venant de Lisbone aux Indes, & voulant toucher le Cap pour faire de l'eau, ne prirent pas leurs hauteurs bien justes; la mer estant bien haute ils allerent donner dans une Baye à 18 ou 20 lieuës du Cap sur la coste qui regarde l'Oüest. Ils trouverent dans cette Baye une riviere dont l'eau est fort bonne, & les Noirs du pays leur apporterent des rafraichissemens de toutes sortes d'oyseaux de riviere, de poisson & de chair de vache. Ils y demeure-

rent environ quinze jours, & avant que de partir ils enleverent deux des habitans pour les mener à Goa leur apprendre la langue Portugaise, & tascher de tirer d'eux quelque connoissance du commerce qu'on y pouvoit faire. Le Commandant Hollandois de Surate me pria d'aller à Goa pour m'informer de ce que les Portugais auroient apris de ces deux Negres; mais un nommé Saint-Amand Ingenieur François qui avoit l'Intendance de fortifications de Goa, me dit qu'on n'avoit pû leur apprendre un seul mot de la langue, & qu'on avoit seulement deviné par leurs signes qu'ils connoissoient l'Ambre-gris & les dens d'Elephant. Les Portugais neanmoins ne doutoient pas alors qu'on n'y trouvast de l'or, si l'on pouvoit trafiquer avant dans la Terre. Les revolutions de Portugal & leurs guerres avec l'Espagne les ont empeschez de reconnoistre plus particulierement cette coste, & il seroit à desirer que la Compagnie la fist reconnoistre exactement, sans donner ombrage aux Hollandois, ni leur en faire soupçonner le dessein.

Il est necessaire encore qu'elle ait un lieu proche de Surate pour y retirer & radouber ses vaisseaux, au cas qu'ils soient arrestez par la saison des pluyes. La raison est, que pendant ce mauvais temps où il est presque impossible de tenir la mer, le Mogol par la jalousie qu'il a de sa forteresse de Surate ne souffre aucun vaisseau étranger dans la riviere, où neanmoins estant déchargez ils pourroient demeurer à couvert de ces tempestes épouvantables, qui durent prés de cinq mois.

Le seul lieu propre pour la retraite des vaisseaux de la Compagnie seroit la ville de *Diu* appartenant aux Portugais.

L'avantage de sa situation est considerable pour plusieurs raisons. L'enceinte de la ville contient prés de 4000 feux, & peut former une habitation assez nombreuse, où les Navires trouveront toutes leurs commoditez pendant le sejour qu'ils y feront. Elle est située sur la coste de Guzerate à la pointe du Golfe de Cambaye, elle regarde le Sud-est, sa forme est presque ronde, plus de la moitié du

cercle

cercle est environné de la mer ; elle n'est commandée d'aucune hauteur, & les Portugais y ont fait quelques fortifications du costé de la terre qui se peuvent perfectionner fort aisément. Il y a quantité de puits dont l'eau est tres-bonne, & un ruisseau qui tombe dans la mer proche de la ville, dont l'eau est meilleure que celle de Surate & de Souali, & l'abry est tres-commode pour les vaisseaux.

Les Portugais dans leurs premiers établissemens dans les Indes y tenoient une flote composée de galeres, de brigantins & de vaisseaux legers, avec laquelle ils se sont rendus maistres fort long-temps de tout le commerce des lieux que nous venons de nommer. De sorte que personne n'y pouvoit trafiquer sans prendre passe-port du Gouverneur de Dieu, qui l'expedioit au nom du Vice-Roy de Portugal à Goa. Le tribut qu'il tiroit de ces passeports suffisoit pour entretenir la flote & la garnison, & le Gouverneur qui n'y estoit que pour trois ans ne laissoit pas de s'y enrichir pendant ce temps-là.

Ainsi selon les forces qu'on établira dans ce poste on en tirera des avantages. Les Portugais quoy que foibles presentement ne laissent pas d'en tirer celuy de ne rien payer, ni pour l'argent qu'ils portent dans les terres du Mogol & du Roy de Visapour, ni pour les marchandises qu'ils en rapportent.

Quand la monçon des pluyes sera passée, le vent estant presque toûjours nord ou nord-est, on peut aller de Diu à Surate en trois ou quatre marées avec des bastimens legers ; mais si les grands vaisseaux sont chargez il faut qu'ils fassent le tour du banc.

Un homme de pied allant par terre jusques à un petit bourg nommé *les Gauges*, & de là traversant le fond du Golfe peut aller de Diu à Surate en quatre ou cinq jours ; mais si le temps l'empesche de faire ce trajet, il ne peut arriver de Diu à Surate qu'en 7 ou 8 jours, parce qu'il faut tourner autour du Golfe.

La ville n'a aucun territoire hors de son enceinte ; mais il ne seroit pas difficile de s'accorder avec le Raja

ou Gouverneur de la Province, & d'en avoir autant qu'il seroit necessaire pour la commodité des habitans de la ville.

Le terroir des environs n'est pas fertile, le peuple circonvoisin est le plus pauvre de tout l'Empire du Mogol; neanmoins il y a beaucoup de bestiaux dans les bruyeres dont le pays est rempli; de sorte qu'un bufle ou une vache n'y coustent que deux piastres.

Les Anglois & les Hollandois se servent de ces bestiaux pour nourrir leurs gens, & pour épargner les provisions de leurs vaisseaux pendant leur sejour à Souali.

Il est bon de remarquer que l'experience a fait voir, que la chair de ces bufles cause souvent des dissenteries qui peuvent ruiner les équipages, ce que la chair de vache ne cause point.

Le Raja commande dans le pays à titre de Gouverneur à vie, & cela est commun à presque tous les Rajas de l'Empire du Mogol, qui estoient Seigneurs des Provinces où leurs descendans n'ont plus que le titre de Gouverneurs. Il traite fort bien les Portugais, à cause que leur voisinage luy apporte de l'argent pour la vente de son bled, de son ris, & de ses legumes, & par consequent il traiteroit encore mieux les François.

Aprés l'établissement de ce Poste qui doit estre le principal fondement du commerce de la Compagnie, elle n'a rien de plus important que de bien choisir deux hommes considerables par leur sagesse, leur probité & leur intelligence dans le trafic; & c'est en quoy elle ne doit avoir aucun égard à l'épargne pour leurs apointemens.

Ces deux hommes sont pour servir la Compagnie, l'un en qualité de Commandant avec le Conseil d'un certain nombre de personnes qu'on luy donne pour l'assister; l'autre en qualité de Courtier ou Negotiant, qui doit estre du pays & Idolâtre, & non pas Mahometan, parce que tous les ouvriers avec qui il doit avoir correspondance sont Idolatres.

Les bonnes mœurs & la bonne foy sont tout à fait necessaires, pour aquerir d'abord creance parmi ces peuples.

Il

Il faut taſcher de rencontrer les meſmes qualitez dans les Courtiers particuliers, qui ſont ſoûs la conduite du Courtier general dans les Provinces où les Comptoirs de correſpondance ſont établis.

L'intelligence n'eſt pas moins neceſſaire à ces deux hommes, pour reconnoiſtre l'alteration qui ſe peut faire aux fabriques des marchandiſes.

Elle ſe fait, ou par la ſeule malice des ouvriers & des marchands, ou par l'intelligence des Courtiers particuliers avec eux.

Cette alteration peut cauſer tant de dommage à la Compagnie, que les Courtiers particuliers en profitent quelquefois juſqu'à dix & douze pour cent.

Si le Commandant & le Courtier general ſont d'intelligence avec les Courtiers particuliers & les marchands, il eſt tres-difficile à la Compagnie d'éviter cette tromperie; mais s'ils ſont fidelles & intelligens il luy ſera facile d'y remedier en changeant les Courtiers particuliers.

L'infidelité que ces Officiers peuvent commettre envers la Compagnie, eſt celle-cy.

Quand un vaiſſeau arrive dans le port, on donne à celuy qui commande en terre pour la nation les lettres de la Compagnie & le memoire de la Carguaiſon. Ce Commandant aſſemble ſon Conſeil, il fait venir le Courtier, & luy donne une copie du memoire de la charge du vaiſſeau.

Le Courtier le communique à deux ou trois des principaux marchands qui ont coûtume d'acheter en gros. Si le Courtier & le Commandant ſont d'intelligence pour profiter enſemble, le Courtier au lieu de faciliter la vente comme il devroit, dit en ſecret à ces marchands qu'ils n'ont qu'à tenir ferme, & n'offrir qu'un tel prix.

Alors le Commandant envoye querir le Courtier & ces deux ou trois marchands. Il leur demande en preſence de ſon Conſeil ce qu'ils offrent des marchandiſes ſur le memoire qui leur a eſté communiqué. Si les marchands perſiſtent à dire qu'ils n'en veulent donner que tant.

Le Commandant differe encore quinze jours, plus ou moins selon qu'il a le pretexte d'estre pressé de vendre; puis il fait venir plusieurs fois ces marchands pour la mine seulement, & il prend enfin pour sauver les apparences & pour sa décharge l'avis du Conseil, suivant lequel il ordonne que les marchandises seront delivrées à l'offre des marchands.

Mais bien que la tentation soit grande pour ces deux Officiers, à cause de leur pouvoir, des frequentes occasions, & de l'éloignement de leurs Superieurs à qui il leur est aisé de deguiser la verité, la Compagnie peut outre le bon choix de ces deux personnes remedier à ce desordre, en leur ostant le pretexte qu'ont les Commandans & les Courtiers d'Hollande, qui est d'avoir esté contraints de vendre promptement aux marchands en gros pour éviter les frais du retardement.

Le faute que font en cecy les Hollandois, est que leurs Officiers font fabriquer à credit d'année en année toutes les marchandises qu'ils veulent tirer de l'Empire du Mogol, suivant l'ordre qu'ils en reçoivent de Batavie.

Le credit de cette avance leur couste quelquefois douze, quelquefois quinze pour cent; de sorte qu'aussi-tost que leurs vaisseaux chargez de marchandises sont arrivez au port où elles se doivent debiter, ils sont obligez de vendre promptement sur le prix que les marchands en gros du lieu offrent à leurs Courtiers, afin de refaire un fonds present pour payer l'emprunt qu'ils ont fait pour la fabrique des marchandises que leurs vaisseaux remportent, & pour trouver credit sur la fabrique de l'année suivante.

C'est ce qui donne lieu à l'intelligence de leurs Commandans & de leurs Courtiers avec les marchands qui profitent de cette necessité qui les contraint de vendre; outre que ce profit particulier diminuë celuy de la Compagnie, & qu'une partie du gain le plus clair se consume à payer l'interest de cet emprunt dont nous venons de parler. Car cet interest monte de temps en temps plus

ou

ou moins, ſelon que le Commandant & les Courtiers s'entendent pour le faire monter.

Au lieu que les vaiſſeaux François portant les meſmes choſes que les Hollandois, porteront pardeſſus cela de l'argent, pour avancer aux ouvriers qui travaillent dans les Provinces partie du prix des marchandiſes qui s'y fabriquent pour l'année ſuivante.

La Compagnie faiſant cette avance ne payera pas ce gros intereſt d'emprunt de 12 & 15 pour cent que payent les Hollandois. Elle aura de plus belles marchandiſes, & à meilleur compte. Tous les ouvriers travailleront plus volontiers pour elle, à cauſe de cet argent comptant. La charge des vaiſſeaux ſera preſte avant qu'ils ſoient venus au port. Eſtant chargez promptement, ils pourront prendre à propos la bonne monçon pour leur retour. La Compagnie ne ſera pas expoſée à la neceſſité de vendre à vil prix à trois ou quatre marchands en gros du lieu qui ſe ſont rendus maiſtres du commerce, d'autant que ſes Courtiers auront dequoy attendre l'arrivée des marchands étrangers qui viendront enlever ces marchandiſes; ou bien parce qu'ils auront moyen de les faire tranſporter dans les lieux où elles ſe peuvent debiter.

Il faut remarquer encore, qu'il y a du gain à porter aux Indes l'or & l'argent en lingots plûtoſt qu'en monnoye, parce que l'or & l'argent ne valent dans les Indes que ſur leurs titres, & qu'il y a toûjours du dechet ſur l'argent monnoyé à cauſe des frais de la fabrique.

Le Courtier eſtant de mauvaiſe foy peut encore s'entendre avec le Maiſtre de la monnoye du Mogol eſtabli dans chaque port de l'Empire, & faire valoir l'or ou l'argent monnoyé ou en barre à plus bas titre qu'il n'eſt, en diſant au Commandant & à ſon Conſeil, que dans l'épreuve qui a eſté faite à la monnoye il ne s'eſt pas trouvé qu'à tel titre.

Mais il eſt aiſé d'empeſcher cette tromperie pourvû que le Commandant ſoit homme de bien & intelligent, s'il envoye querir un des rafineurs d'or & d'argent

du pays qui se trouvent aisément, & qui entendent parfaitement l'épreuve de métaux, & s'il l'a fait faire devant luy.

C'est ce qu'a fait le sieur Waikenton pour la Compagnie d'Hollande, au nom de laquelle il tenoit un Comptoir à Casumbazar où elle prenoit tous les ans six à sept mille bales de soye. Il trouva par cette épreuve que son Courtier estant d'intelligence avec le Maistre de la monnoye, le trompoit d'un & demi ou de deux pour cent, sur le titre de l'or & de l'argent qu'on luy apportoit du Japon, soit en barre, soit en monnoye, & que la Compagnie y avoit esté trompée pour des sommes notables.

Le Courtier peut tromper encore en s'entendant avec le Maistre de la monnoye, ou avec celuy qui peze l'or & l'argent en barre, monnoyé, ou poudre, en se servant de poids trop forts, ou de balances qui ne soient pas justes.

Il est aisé d'empescher cette tromperie, si le Commandant assisté de son Conseil le fait pezer en sa presence, avec une balance & des poids éprouvez & étalonnez, qu'il aura chez luy pour cet effet.

Une des plus importantes observations qu'il y a à faire sur tout le commerce de la Compagnie & la discipline de ses Comptoirs, est celle-cy.

D'empescher que les marchands, les sous-marchands, les écrivains & les sous-écrivains qui servent sous les Commandans & les Courtiers, ou ces deux Officiers superieurs, ne fassent aucun trafic en leur particulier, parce qu'ayant habitude avec tous les ouvriers, & voyant par les lettres de correspondance des autres Comptoirs l'avis des marchandises qui peuvent estre de bon debit l'année suivante, ils ne manquent pas d'en faire emplete pour leur compte, & de les faire charger sur les vaisseaux de la Compagnie avec l'adresse à leurs correspondans qui en partagent le gain.

Le Commandant endure par interest, ou par connivence & trop de facilité qu'ils fassent ce profit sous pretexte de leurs gages mediocres. Le Capitaine du vaisseau s'entend

s'entend avec eux, parce qu'il en retire ſecretement quelque avantage pour les laiſſer charger & décharger. Et d'autant que ces Officiers n'ayant pas de grand fonds, veulent retirer le prix de leurs marchandiſes par le retour du vaiſſeau, ils mandent à leurs correſpondans de vendre à huit & dix pour cent meilleur marché que ne peut vendre le Courtier du Comptoir de la Compagnie; ce qui luy apporte un prejudice capable de ruiner ſon commerce.

Pour remedier à ce deſordre, il faut profiter de la faute des Hollandois, & faire ce qu'ils ont pratiqué aprés avoir reconnu ce prejudice par une experience de pluſieurs années.

Ce remede eſt d'établir en chaque port principal où il y a ces Comptoirs de la Compagnie, un Fiſcal ou Procureur du Roy qui agiſſe ſous ſon nom & par ſon authorité.

Il ſera independant du Commandant & du Courtier dans l'exercice de ſa charge, de ſorte qu'il pourra meſme avoir l'œil ſur leurs deportemens, comme ſur ceux des moindres Officiers.

Il faut dans cet employ un homme de bien, reſolu & vigilant, il faut luy donner un nombre de gardes proportionné à ſon employ, & un Subſtitut pour agir ſous luy.

Il faut qu'il ſoit toûjours alerte, & bien averti par les autres Fiſcaux de la partance des vaiſſeaux qu'on acheve de charger, & qui ſont preſts à faire voile vers le port où il eſt établi.

Quand il aura receu l'avis de l'arrivée d'un vaiſſeau, il aura ſoin d'aller luy-meſme s'il eſt neceſſaire, ou d'envoyer au devant ſon Subſtitut avec des Gardes, pour aller reconnoiſtre la charge du vaiſſeau.

Si c'eſt un lieu où il y ait des abris & des iſles voiſines, il envoyera au devant le plus loin qu'il pourra pour empeſcher que le Capitaine ne faſſe décharger aucune bale en terre, parce que les gens du pays ſont attitrez pour la venir enlever, & la porter en ſecret à celuy à qui elle eſt adreſſée.

Tout

Tout ce que le Fiscal ou son Substitut pour luy trouveront qui aura esté déchargé furtivement, ils auront droit de le confisquer.

Ils confisqueront encore tout ce qu'ils rencontreront dans le vaisseau n'estant point marqué de la marque de la Compagnie.

Le Fiscal pourra mesme destituer de sa charge l'Officier subalterne à qui la bale appartiendra; mais si c'est un des Superieurs il en avertira seulement la Compagnie.

Il pourra faire ouvrir toutes les lettres des particuliers, pour s'instruire de ces commerces defendus & des correspondances qu'ils peuvent avoir; c'est pourquoy le Capitaine du vaisseau sera obligé de les luy mettre entre les mains, sans toutefois qu'il puisse ouvrir celles de la Compagnie.

Cette confiscation de marchandises doit estre appliquée, un tiers aux pauvres de la nation, l'autre tiers à la Compagnie, & le reste au Fiscal.

Ce Fiscal sera aussi l'homme du Roy dans tous les procez criminels & civils qui se feront devant le Commandant & son Conseil, & il pourra requerir & se porter partie au nom de sa Majesté dans toutes sortes de causes.

Pourveu que le Commandant & cet Officier soient vigilans & gens de bien, ils peuvent rendre de tres-grands services à la Compagnie.

Si celle des Anglois en avoit établi dans ses comptoirs, elle seroit plus riche qu'elle n'est. Mais ceux de cette nation pretendent qu'il n'y a point d'authorité superieure qui leur puisse oster le privilege de trafiquer en leur particulier quand ils ont fait une fois leur apprentissage dans Londres.

Cette défense des commerces particuliers ne se peut imposer avec trop de severité, & on l'observe aujourd'huy avec tant d'exactitude parmi les Hollandois, que quand un vaisseau de la Compagnie est prest à partir d'Amsterdam, un Bourgmestre fait prester solemnelle-

ment

ment au Capitaine & à tous ceux de l'Equipage le ſerment de ſe contenter de leurs gages dont on leur avance deux mois, & de ne faire aucun trafic pour leur compte; mais le menagement que leur Compagnie fait ſur les gages, les contraint nonobſtant leur ſerment de s'aider par ces trafics ſecrets pour ſubſiſter dans leur employ.

Tous les Officiers ſubalternes des Comptoirs doivent monter par degrez, depuis celuy de ſoubs-écrivain juſqu'à celuy de Commandant; afin que l'eſperance de cette élevation les oblige de mieux vivre, & qu'ils ſe rendent capables de tous les rafinemens du Commerce des Indes pour arriver aux premiers emplois.

Il eſt d'une extreme importance de ne faire en cela aucune grace, & que la faveur n'y puiſſe donner entrée à perſonne ſans qu'elle ait paſſé par tous les degréz. Car une des choſes qui fait beaucoup de tort au commerce des Hollandois, c'eſt que depuis quelques années les meilleures familles d'Hollande envoyent leurs enfans aux Indes, pour aſpirer à ces employs que les trafics ſecrets rendent fort lucratifs. L'accez qu'ils trouvent, ſoit auprés des principaux Officiers, ſoit auprés de leurs femmes dont le pouvoir eſt grand en ce pays-là, les fait preferer à ceux qui n'ont d'autre recommandation que celles de leurs longs ſervices, quand quelque employ vient à vaquer.

Voilà ce qui concerne la diſcipline des Comptoirs.

Quant aux tromperies qui ſe peuvent faire dans les marchandiſes, ſoit par la ſeule malice des ouvriers, ſoit par l'intelligence des Courtiers & des Commandans avec eux, voicy les principales.

Les marchandiſes qui ſont toûjours fabriquées les premieres, & qui ſont le plûtoſt renduës dans les magazins de Surate, ſont les cotons, parce qu'ils ſont tous filez dans la Province de Guzerate.

Les tromperies qui s'y font d'ordinaire ſont au poids & à la qualité.

La tromperie du poids ſe peut faire en deux manieres; la premiere, en les mettant en lieu humide, & en

fourrant

fourrant dans le milieu de chaque écheveau quelque matiere qui en augmente le poids ; la seconde, en ne pesant pas juste quand le Courtier le reçoit de l'ouvrier ou du marchand qui le livre.

La tromperie à la qualité ne se fait qu'en une maniere, qui est en mettant dans chaque mein trois ou quatre échevaux de moindre qualité que celuy qui est dessus, & dans une grande quantité cela monte bien haut ; car il y a du coton filé qui vaut jusqu'à cent écus la mein.

Comme ces deux tromperies se sont pratiquées tres-souvent dans la Compagnie de Hollande, elle y a apporté ce remede.

Qui est de faire peser en presence du Commandant & de son Conseil, & de faire visiter soigneusement toutes les meins écheveau par écheveau, pour voir s'il n'y a point de fraude au poids ou à la qualité. Lors que cela est fait, le Vice-Commandant & ceux qui sont preposez à cette visite sous luy, sont obligez d'attacher à chaque balle un bordereau du poids & de la qualité, & lors que l'on ouvre la balle en Hollande, s'il y a du manquement à l'une de ces deux choses, ceux qui ont mis le bordereau sont obligez d'en payer le dechet.

Les toiles tant fines que grosses que la Compagnie fait fabriquer dans l'Empire du Mogol, soit dans les provinces éloignées, soit dans les voisines, sont apportées par balles dans le magazin de Surate, & livrées aux Courtiers par les ouvriers environ le mois d'Octobre & de Novembre.

Les tromperies qui s'y font d'ordinaire sont à la finesse, à la longueur & à la largeur.

Chaque balle peut contenir environ deux cent pieces, & on peut mettre dans chaque balle, cinq, six, jusqu'à dix pieces de toile moins fine, plus claire, moins longue ou moins large que ne porte l'échantillon de la balle.

Cela ne se peut reconnoistre sans visiter piece par piece. La finesse se juge à l'œil, la longueur & la largeur à la

à la mesure. Mais on pratique aux Indes un rafinement encore plus grand, qui est de conter le nombre des fils qui doit estre dans la largeur selon la finesse de l'échantillon, quand le nombre manque; elle est plus claire, ou plus étroite, ou plus grosse; la difference est quelquefois si imperceptible à l'œil qu'il est difficile de la connoistre sans compter les fils; neanmoins cette difference monte à beaucoup sur le prix dans une grande quantité; car il ne faut presque rien pour rabatre un écu, voir deux écus sur piece, quand elles sont de quinze jusques à vingt écus la piece.

La plus part de ces toiles sont livrées écruës, & le Courtier les met entre les mains des blanchisseurs à qui l'on paye pour le jus de limon & la façon du blanchissage, tant par corge, qui fait vingt pieces de toile. Ces blanchisseurs pour épargner quelque chose à leur profit sur la quantité de limons qu'il leur faut, battent par excez ces toiles sur la pierre, & quand elles sont fines le batoir leur fait beaucoup de tort & diminuë leur prix.

Il faut observer que les Indiens en fabriquant leurs toiles, quand la piece passe deux écus mettent aux deux bouts des filets d'or & d'argent, & plus la piece est fine plus ils y mettent de ces filets. Le prix de ces filets monte presque aussi haut que celuy de la toile; c'est pourquoy il faut defendre aux ouvriers de mettre de ces filets d'or à toutes celles qu'on fera fabriquer pour porter en France, cet or & cet argent que les Indiens mettent pour servir d'ornement à leurs toiles & à leurs habits estant de nul usage en ce Royaume. Mais pour les toiles qu'on voudroit envoyer en Pologne & en Moscovie, il y faut de cet or & de cet argent à l'Indienne, parce que les Polonois & les Moscovites ne font point de cas des toiles s'il n'y a de ces filets d'or & d'argent: Il faut mesme prendre garde qu'il ne se noircisse pas, parce que ces nations ne veulent point acheter les toiles quand l'or ou l'argent sont noircis.

Les étoffes de soye unies se peuvent alterer dans leur largeur, leur longueur & leur qualité. La longueur & la largeur

largeur se verifient à la mesure. La qualité se void quand elles sont également batuës, quand le poids en est égal, & quand il n'y a point de fil de coton meslé dans la tresme, comme les Indiens le meslent tres-souvent.

Les Indiens n'ayant pas le secret de mesler l'argent doré, ils mettent dans les étofes rayées des fils d'or pur; c'est pourquoy il faut compter le nombre des fils pour voir si l'étofe en a la quantité requise. La mesme chose se doit observer aux étofes rayées d'argent.

Pour ce qui est des taffetas unis, on regarde seulement si les pieces se suivent pour la finesse, & puis on en deploye quelques-unes pour voir s'il n'y a point quelque matiere dedans pour en ajuster le poids, aprés quoy on peze chaque piece separement, afin de voir si elle a son poids.

C'est dans *Amadabat* qu'il se fait quantité de ces étofes d'or & de soye, d'argent & de soye, & de soye toute pure; & de tapis d'or & d'argent & de soye: mais les couleurs de ces tapis ne durent pas si long-temps que celles des tapis qui se font en Perse. Pour ce qui est du travail, il est aussi beau. C'est à l'œil du Courtier à remarquer la grandeur, la beauté & la finesse de l'ouvrage aux tapis qui sont travaillez avec de l'or & de l'argent, & il doit juger s'il est fin & riche. Enfin soit aux tapis, soit aux autres estofes meslées d'or & d'argent, il en faut tirer quelques fils pour faire l'épreuve, & pour voir s'ils sont au titre qu'ils doivent estre.

L'Indigo vient du territoire de *Biana*, d'*Indova* & de *Corsa*, à une journée ou deux de la ville d'*Agra* Capitale des Estats du Grand Mogol. Il s'en fait aussi à huit journées de Surate, & à deux lieuës d'Amadabat dans un village appellé *Sarquesse*. C'est d'où vient l'Indigo plat, & il en vient encore de mesme nature & à peu prés de mesme prix sur les terres du Roy de Golconda. La mein de Surate, qui est de 42 serres, ou livres 34½ se vend de vingt-sept à trente roupies. Il s'en fait encore à *Baroche* de mesme qualité que le precedent. Pour celuy du voisinage d'Agra, il se fait par morceaux ronds comme des

des balles, & c'est le meilleur de toutes les Indes. Il se vend par mein, & la mein en ces quartiers là est de 60 serres, qui reviennent à 57½ de nos livres, la livre de 16 onces, & la mein se vend d'ordinaire de 36 jusqu'à 40 roupies. Il croist encore de l'Indigo à trente-six lieües de Brampour venant à Surate, à un gros village appellé *Raout* & à d'autres petits villages voisins, & les gens du lieu en debitent d'ordinaire tous les ans pour un Lacre de roupies, c'est à dire pour cent mille roupies. Il vient enfin de l'Indigo de Bengale, que la Compagnie Hollandoise fait transporter à Masulipatan. Mais ny cet Indigo, ny le precedent ne sont pas si bons que celuy d'Agra, & aussi d'ordinaire on les a de vingt pour cent à meilleur marché.

L'Indigo ne croist pas seulement en Orient, & il en vient encore quantité des Indes Occidentales. Mais le principal est de sçavoir de quelle maniere il se fait, ce que je diray en peu de mots.

Il faut donc sçavoir que l'Indigo se fait d'une herbe qu'on seme tous les ans aprés que les pluyes sont passées, & qui lors qu'elle est cruë ressemble fort à du chanvre. On la coupe trois fois l'année, & la premiere coupe se fait quand elle est haute d'environ deux ou trois pieds, & on la coupe à demi pied prés de terre; & cette premiere herbe est sans comparaison meilleure que les deux autres, la seconde estant moindre de dix ou douze pour cent que la premiere, & la troisiéme au dessous de la seconde de vingt-quatre pour cent. On en fait la distinction par la couleur, en rompant un morceau de la paste. La couleur de l'Indigo qu'on fait de la premiere herbe est d'un violet bluâtre plus brillant & plus vif que les deux autres; & celle du second est plus vive aussi que la troisiéme. Mais outre cette difference qui en fait une si notable dans le prix, les Indiens en alterent le poids & la qualité, comme je diray ensuitte.

Aprés que les Indiens ont coupé cette herbe, ils la jettent dans des étangs qu'ils font avec de la chaux, laquelle devient si dure qu'on diroit qu'ils sont faits d'une seule piece

piece de marbre. Ils sont d'ordinaire de 80 ou 100 pas de tour, & estant pleins d'eau à moitié ou un peu plus, on acheve de les combler de l'herbe qu'on a coupée. On la brasse tous les jours & on la broüille avec l'eau, jusques à ce que la feüille (car la tige ne vaut rien) se reduise comme en vase ou terre grasse. Cela fait on la laisse reposer pendant quelques jours, & quand on void que tout est au fond & que l'eau est claire par dessus, on ouvre les trous qui sont faits au tour de l'estang pour laisser écouler l'eau. Puis l'eau estant écoulée on remplit des corbeilles de cette vase, aprés quoy dans un champ uny on void chaque homme auprés de sa corbeille, prendre de cette paste avec les doigts, & en faire des morceaux de la forme & de la grosseur d'un œuf de poule coupé en deux, c'est à dire, plat en bas & en pointe par le haut. Mais pour l'Indigo d'Amadabat, ils l'applattissent & le font de la forme d'un petit gasteau. Cecy est particulierement à remarquer, que les marchands pour éviter de payer la doüane d'un poids inutile, avant que de transporter l'Indigo d'Asie en Europe, ont soin de le faire cribler pour en oster la poussiere qui s'y attache, & qu'ils vendent aprés à ceux du pays qui s'en servent dans leurs teintures. Ceux qui sont employez à cribler l'Indigo doivent user de grandes precautions. Car pendant qu'ils sont dans cet exercice ils tiennent un linge devant le visage, & ont soin que tous leurs conduits soient bien bouchez, ne laissent que deux petits trous au linge à l'endroit des yeux pour voir ce qu'ils font. Toutes ces precautions n'empeschent pas que s'estant occupez huit ou dix jours de la sorte à cribler l'Indigo, tout ce qu'ils crachent pendant quelque temps ne soit tout bluâtre. J'ay fait mesme plus d'une fois cette remarque, que mettant un œuf le matin auprés d'un de ces cribleurs, le soir quand on vient à le casser le dedans est tout bleu, tant cette couleur d'Indigo est penetrante.

A mesure qu'on tire de la paste de ces corbeilles avec les doigts trempez dans de l'huyle, & qu'on en fait des mor-

morceaux, on les expoſe au Soleil pour les ſeicher. Les Indiens qui veulent tromper les marchands les font ſeicher ſur le ſable, afin que le ſable s'y attache & que l'Indigo en peze plus. Ils ſerrent auſſi quelques fois la paſte en des lieux humides, qui la rendent moite & par conſequent plus peſante.

Mais quand le Gouverneur du lieu decouvre leurs tromperies, il leur fait payer l'amende bien cher. Elles ſe peuvent aiſement connoiſtre par un Courtier & un Commandant experimenté dans le trafic de cette ſorte de marchandiſe, en faiſant bruſler quelques morceaux d'Indigo, quand elle eſt conſumée par le feu le ſable demeure ſous les cendres.

L'Indigo qui vient d'Agra, tant pour la voiture que pour l'emballage & les droits du Roy & autres menus frais, avec le cinq pour cent qu'on paye des lettres de change, revient en tout à Surate à dix-neuf & juſqu'à vingt pour cent les depens.

Pour ce qui eſt des toiles teintes à l'Indigo ou bleu violet, ou en noir, il faut prendre garde que les ouvriers ne faſſent point noircir les filets d'or qui ſont aux deux bouts des pieces; qu'ils ne battent pas trop les toiles aprés qu'elles ſont pliées; parce qu'ils les battent quelques fois ſi exceſſivement pour les rendre plus lices, que quand on vient à les deplier on les trouve caſſées preſque à tous les plis.

On doit remarquer encore, que ſur le pli du chef des pieces de toile les Indiens impriment avec un moule & des feüilles d'or une fleur Arabeſque qui tient toute la largeur de la piece. Si ces toiles ſont deſtinées pour porter en France, il faut défendre aux ouvriers de mettre cette fleur qui couſte demi-piaſtre, & épargner cette ſomme ſur le prix de la piece.

Si c'eſt pour tranſporter dans les Iſles des Indes & dans toute l'Aſie, & meſme dans une partie de l'Amerique, il faut que cette fleur ſoit au chef des pieces, & la conſerver entiere le plus qu'il eſt poſſible, parce qu'autrement on ne les pourroit vendre.

Pour

Pour ce qui est des toiles peintes & imprimées, elles se peignent & s'impriment cruës, & il faut prendre garde que l'ouvrage en soit achevé avant la fin des pluyes, parce que plus les eaux où on les lave sont troubles, plus les couleurs appliquées avec le pinceau ou l'impression en demeurent vives.

Il est aisé de distinguer celles qui sont imprimées, d'avec celles qui sont travaillées au pinceau, & si le Courtier est intelligent il connoistra bien la difference de la beauté d'une toile peinte avec une autre par la netteté de l'ouvrage. Mais pour la finesse & les autres qualitez de la toile, elles sont plus mal-aisées à discerner qu'aux toiles blanches, & par consequent il y faut apporter plus de precaution.

Voicy les lieux des Indes d'où l'on tire cette grande quantité de toiles qui se transportent en divers pays.

D'*Agra* & des environs il sort des toiles qui fournissent le Couchant & le Nord.

D'*Amadabat* viennent toutes les toiles bleuës, qui vont pour la Perse, l'Arabie, le Royaume des Abyssins, la mer rouge, la coste de Melinde, Mozambique, Saint Laurens, Sumatra, Java, Macasser, & pour toutes les Isles Moluques. Amadabat est la ville où se fait le plus grand negoce de toutes les Indes.

De *Surate* & du voisinage il sort quantité de toiles grossieres, dont les Hollandois enlevent la plus grande partie en Batavie, pour en payer leurs gens qui ceüillent les épiceries, & ils emportent aussi des cotons filez.

De *Brampour* viennent des toiles fines pour mouchoirs, voiles de femmes, & autres choses semblables, que les marchands du pays portent à Mocha & à Achem.

D'*Ouguely* & de *Daca* au Royaume de Bengale sortent ces toiles fines qu'on nomme *Casa*, dont il se debitoit autrefois grande quantité en Italie, Provence, Languedoc & Espagne. Il en sort aussi quantité d'étofes moitié soye & moitié coton, & autres pieces faites d'herbe à la mode du pays.

Le

Le *Salpetre* vient en quantité d'Agra & de Patna ville de Bengale, & le raffiné cousté trois fois plus que celuy qui ne l'est pas.

Il est à desirer que la Compagnie établisse un magazin pour le salpetre sur le bord du Gange au dessus de Patna, afin d'y amasser & raffiner tous les salpetres que ceux des nations voisines y apportent, & de les faire descendre par la riviere jusqu'à Ouguely, où les grands vaisseaux peuvent remonter à cause du reflux de la mer.

Les Hollandois ont établi un magazin à *Chouppar* à quatorze lieuës au dessus de Patna, & leurs salpetres y estant rafinez ils les font transporter par la riviere jusqu'à Ouguely. Ils avoient fait venir des Chaudieres d'Hollande & pris des rafineurs pour faire rafiner eux mesmes les salpetres; mais cela ne leur a pas reüssi, parce que les gens du pays voyant que les Hollandois leur vouloient oster le gain du rafinement, ne leur fournirent plus de petit lait, sans lequel le salpetre ne se peut bien blanchir; cependant il n'est point du tout estimé s'il n'est fort blanc & fort transparent.

Pour les soyes, les Hollandois font descendre toutes leurs soyes & leurs tafetas unis & rayez mesme leurs plus belles toiles, d'un lieu nommé *Kasembazar* où ils ont un beau Comptoir établi depuis long-temps. Ces marchandises descendent par le canal qui va de Kasembazar au Gange, & ce canal a prés de 15 lieuës de cours. Il reste encore 15 lieuës à descendre par le Gange jusqu'à Ouguely où ils les chargent dans leurs vaisseaux. Il est encore tres-necessaire que la Compagnie établisse un Comptoir en ce lieu, où elle observera les mesmes choses que nous avons remarquées cy-dessus pour la discipline & pour l'ordre des Comptoirs.

On peut ajoûter seulement, qu'il faut prendre garde que les marchandises y soient prestes pour descendre sur le canal vers la fin des pluyes, parce qu'il se seche deux mois aprés la monçon du beau temps, & que toute autre voiture augmenteroit beaucoup la dépence.

Kasembazar peut fournir tous les ans jusqu'à vingt-deux mille balles de soye, & chaque balle peze cent livres. Les Hollandois en enlevoient d'ordinaire, soit pour le Japon, soit pour la Hollande, six à sept mille balles. Ils auroient bien voulu en pouvoir enlever davantage: mais les marchands de Tartarie & de tout l'Empire du Mogol s'y opposent; car ces marchands en enlevent d'ordinaire autant que les Hollandois, & le reste demeure aux habitans du pays pour la fabrique de leurs étofes.

Le Courtier de la Compagnie ayant de l'argent comptant, & pouvant mieux que les Hollandois faire des avances aux ouvriers, il luy sera bien facile d'avoir des soyes par preference. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois du hazard & des banqueroutes à souffrir sur ces avances, mais cela arrive rarement, quand le Courtier est fidelle & bien informé des facultez de ceux qui traitent avec luy pour fournir des soyes.

Il y a deux sortes de soyes, que les Portugais distinguent dans les Indes par les mots de ***Cabeça*** & ***Barillo;*** c'est à dire *Teste* & *Ventre*. La premiere est plus fine, l'autre est moindre de 15 à 20 pour cent, & les ouvriers font ce qu'ils peuvent pour faire passer la plus grosse parmi la fine. C'est au Courtier & au Commandant d'y apporter les mesmes precautions que nous avons marquées touchant les cottons filez.

La soye de Kasembazar est jaunastre, comme sont toutes les soyes écruës qui viennent de la Perse & de la Sicile. Il n'y en a de blanche naturellement que dans la Palestine; mais les marchands d'Alep & de Tripoli ont mesme peine d'en tirer une mediocre quantité.

Les habitans de Kasembazar ont neanmoins l'industrie de la blanchir avec une lessive faite des cendres d'un arbre qu'on appelle le figuier d'Adam, qui la rend aussi blanche que la soye de Palestine. Mais comme il y a peu de ces arbres dans le pays pour faire des cendres, on ne peut emporter de ces soyes blanches la quantité qui seroit à desirer.

Pour

Pour bien établir ce Comptoir à Kasembazar, il faudroit que la Compagnie y envoyast d'icy quelques ouvriers en soye les plus intelligens qu'elle pourroit trouver, parce que ces ouvriers qui ont accoûtumé de la manier la connoissent mieux que d'autres. C'est ce que les Hollandois ont pratiqué, y ayant mesme établi des moulins pour travailler les soyes, afin d'en envoyer de travaillées à Batavie.

Ce commerce des soyes est d'une si grande importance, que si les Courtiers François pouvoient l'oster aux Hollandois par les expediens que nous venons de marquer, la Compagnie d'Hollande perdroit la plus grande partie du trafic qu'elle fait dans les Indes par les soyes qu'elle tire de Kasembazar, & sur tout le trafic du Japon, d'où elle rapporte des barres d'argent & de cuivre en payement des soyes & autres marchandises qu'elle y porte; car dans le Japon il n'y a point d'argent monnoyé.

Il n'y a point d'autres precautions à prendre dans l'achat du Borax qui se fait dans la Province de Guzerate, que de voir s'il est bien blanc & bien transparent de mesme que le Salpetre.

Pour la gomme *Laque*, la plus grande quantité vient du Perou, & se prend à Masulipatan. Il en vient aussi du Royaume de Bengale au delà du Gange; mais celle-cy est plus chere sur les lieux, parce que les habitans du pays s'en servent pour tirer cette belle couleur d'écarlate qu'ils employent à teindre & à peindre toutes leurs toiles.

Neanmoins les Hollandois en enlevent pour porter en Perse, où elle sert à tirer cette mesme couleur que les Persans employent dans leurs teintures. Ce qui reste aprés la couleur tirée, n'est propre que pour enjoliver les ouvrages faits au tour dont ils sont tres-curieux, & pour faire la cire à cacheter, & soit pour l'un soit pour l'autre, on y mesle telle couleur que l'on veut. Celle qui vient du Pegu n'est pas si chere, quoy qu'également bonne pour les autres pays. Ce n'est pas, comme je dis,

que la qualité n'en soit aussi bonne ; mais parce que les fourmis la faisant sur la terre par monceaux, qui sont quelquefois de la grosseur d'un tonneau, il s'y mesle quantité d'ordure : Au lieu qu'en Bengale la terre d'où l'on apporte la gomme estant une espece de bruyere pleine d'arbrisseaux, les fourmis en entourent le bout des branches, ce qui la rend belle & nette, & par consequent plus chere. Les habitans du Pegu ne s'en servent point aux teintures, parce qu'on leur apporte les toiles toutes teintes de Bengale & de Masulipatan, & que d'ailleurs ils sont si grossiers qu'ils ne s'appliquent à aucun art.

Il y a beaucoup de femmes à Surate qui ne gagnent leur vie qu'à nettoyer la Laque, aprés que la couleur d'écarlate en est tirée. Elles luy donnent telle couleur que l'on veut, & la forment en bastons comme la cire d'Espagne. La Compagnie Angloise & celle des Hollandois en enlevent tous les ans environ cent cinquante quaissons, & celle de France en pourroit tirer de mesme. La Laque en bastons ne revient pas à plus de dix sols la livre, & elle vaut en France dix sols l'once, quoy que mélée la moitié de resine.

Pour ce qui est du *Musc*, la meilleure sorte & la plus grande quantité vient à Patna, ou les sujets du Roy de *Boutam* l'apportent. Mais ceux qui veulent aller à Boutam pour negocier, il vaut mieux leur porter de l'ambre jaune & du corail que de l'argent, parce qu'ils font grand cas de ces deux choses.

La meilleure *Rhubarbe* vient aussi de Boutam ; mais on ne la peut pas transporter en Europe, à cause des temps de pluyes que l'on trouve dans la longueur du chemin, & c'est l'ennemy de la Rhubarbe que l'humidité, & mesme cette grande longueur de chemin fait que les marchands ne veulent pas s'en charger. Vous pouvez bien vous persuader la quantité de rivieres qu'il y a à passer depuis le Royaume de Boutam, qui est au delà du Gange tirant au nort, jusques en France ou autre Royaume de l'Europe : joint que si par malheur en

l'ap-

l'apportant il en tombe quelque balle dans la riviere par la faute du Chameau qui la porte, (car ces animaux, si l'on n'y prend garde, quand ils ont chaud se plongent dans l'eau avec leurs fardeaux ; c'est autant de perdu pour le marchand ; & quand mesme cet accident n'arriveroit pas, la longueur du chemin fait qu'il s'engendre dans le milieu de la piece une pourriture qui mange tout le dedans ; tellement que toute la Rhubarbe que nous avons vient de la grande Tartarie, qui est environ à trois cens lieuës du Royaume de Boutam encore on en a bien du mal à la conserver.

La Semencine que l'on appelle la poudre aux vers, vient aussi de la Tartarie, & il n'en croit point autre part.

Le Musc se peut alterer en deux façons, dans le poids & dans la qualité. Aussi-tost que les paysans ont tué l'animal dont nous vient le musc, ils luy coupent la vessie qui paroist sous le ventre de la grosseur d'un œuf, & qui est plus proche des parties genitales que du nombril ; puis ils tirent de la vessie autant de musc qu'ils en veulent falsifier. Le musc est alors dans cette vessie comme du sang caillé, & ils mettent du foye & du sang de l'animal haché ensemble en la place du musc qu'ils ont tiré. Ce mélange produit dans les vessies en une année de temps de certains petits animaux qui mangent le bon musc, de sorte que uand on vient à les ouvrir on y trouve beaucoup de dechet.

D'autres paysans quand ils ont coupé la vessie & tiré autant de musc qu'ils en peuvent tirer sans qu'il y paroisse trop, remettent à la place de petits morceaux de plomb pour approcher de la juste pesanteur. Quoy que cette tromperie altere le poids elle n'altere pas la qualité, & les marchands qui l'achetent & le transportent dans les pays étrangers, aiment bien mieux celuy-là que l'autre, parce qu'il ne s'y engendre point de ces petits animaux. Mais la tromperie est encore plus mal-aisée à découvrir, quand de la peau du ventre de l'animal, ils font de petites bourses qu'ils cousent fort proprement

avec des filets de la mesme peau, & qui ressemblent au veritables vessies; & ils remplissent ces bourses de ce qu'il ont osté des bonnes vessies avec le meslange frauduleu qu'ils y veulent ajoûter; à quoy il est difficile que les mar chands puissent rien connoistre. Il est vray que s'ils lioien la vessie dés qu'ils l'ont coupée, sans luy donner de l'ai & laisser le temps à l'odeur de perdre un peu de sa forc en s'évaporant, tandis qu'ils en tirent ce qu'ils en veulen oster, il arriveroit qu'en portant cette vessie au nez d quelqu'un, le sang luy sortiroit aussi-tost par la force d l'odeur, qui doit necessairement estre temperée pour l rendre agreable sans nuire au cerveau.

Le *Sel Armoniac* & le *Borax* sans estre raffiné viennen d'Amadabat & des environs.

Les *Sucres* en cassonade sortent en quantité du Royaume de Bengale, & il s'en fait grand trafic à Ougouli, à Daca, à Patna & en d'autres lieux. A mon dernier voyage des Indes, je fus bien avant en Bengale & jusqu'aux frontieres des estats voisins, & j'appris de plusieurs vieilles gens du pays une chose qui est à remarquer; c'est que le sucre gardé trente ans devient poison, & qu'il n'y en a guere de plus dangereux ny qui produise plus promptement son effet. Il se fait aussi du sucre en pain à Amadabat où on sçait parfaitement bien rafiner, & on l'appelle pour ce sujet le sucre du Roy. Ces pains de sucre sont d'ordinaire de huit à dix livres.

La Rhubarbe vient de Bocara vers la Tartarie, à l'Orient d'esté des Estats du Grand Mogol, & de Boutam au Nord de Bengale. C'est la seule marchandise dont les negocians apprehendent de se charger, parce que le voyage estant long elle est fort sujette à se gaster, un certain ver se mettant dans le cœur, ce qui est le meilleur de la Rhubarbe. D'ailleurs si la Rhubarbe n'est bien emballée, & d'une maniere à ne craindre point que l'eau puisse percer l'envelope, quand elle vient par malheur à estre moüillée, il est inutile de la transporter plus loin, & il faut la jetter comme ne pouvant plus servir de rien.

L'Opium

L'Opium ſe tire de Brampour bonne ville marchande entre Surate & Agra. Les Hollandois viennent l'enlever, & le troquent contre leur poivre.

Le *Tabac* croiſt auſſi en quantité autour de Brampour, & j'ay veu des années qu'on negligeoit de le recüeillir, parce qu'il y en avoit trop, & on en laiſſoit perdre la moitié.

Le *Caffé* ne croiſt ni en Perſe ; ni aux Indes mais il s'en fait grand trafic à Ormus & à Balſara, où les Hollandois qui retournent à vuide de Mocca en chargent le plus qu'ils peuvent, comme d'une marchandiſe qu'ils vendent bien. D'Ormus il ſe tranſporte en Perſe & juſqu'en la grande Tartarie ; & de Balſara on le diſtribuë dans la Chaldée, dans l'Arabie qui eſt le long de l'Euphrate, dans la Meſopotamie & autres Provinces de l'Empire Turc. Pour ce qui eſt des Indes, il y eſt peu en uſage, & il ne s'y en void que ce que quelques vaiſſeaux Indiens en apportent à leur retour de la Mecque. Le Caffé, qui ſignifie du vin en langue Arabique, eſt fait d'une eſpece de féve qui croiſt à huit journées de Mocca en tirant vers la Mecque, & l'uſage en a eſté premierement trouvé par un hermite nommé *Schek Siadeli* il y a ſix vingt ans ou environ ; car avant luy il n'y a aucun auteur ni ancien ni moderne qui en ayt écrit.

Du Pegu, comme je l'ay dit ailleurs, on ne peut emporter autre choſe que de la gomme Laque, & des Rubis qui ne ſe trouvent qu'en ce ſeul quartier des Indes. Pour ce qui eſt des rubis, il y en a ſi peu de beaux, & ils paſſent par tant de mains & de veuës, que difficilement le marchand y peut-il trouver ſon compte. Il y a auſſi tres-peu de marchandiſes qui ſoient propres pour ce pays-là : car hors les épiceries que les Hollandois y portent, on n'y peut rien debiter que du cotton filé teint en rouge, dont ceux du pays ſe font de la toile pour s'habiller. Cet habit conſiſte en un morceau de toile autour du corps depuis la ceinture juſqu'aux genoux, & un autre morceau autour de la teſte. Pour des étofes d'or & de ſoye, ils ne ſçavent ce que c'eſt, & ils n'en voudroient pas faire

la dépence, c'est pourquoy on ne leur en porte point. Mais si le marchand peut profiter de cent pour cent à porter au Pegu des cotons filez, il ne sçait que rapporter à son retour. Comme le pays est tres-abondant en cuivre, s'il estoit permis d'en raporter en lingots, ou mesme en petite monnoye du pays qu'on feroit fondre, il y auroit dix pour cent de benefice; mais il est tres-difficile & tres-rare d'en obtenir la permission. Ils souffrent bien que l'on emporte de leur petite monnoye d'or qu'ils appellent *Fanau*, & qui est mince comme du papier, les dix pieces ne faisant que la valeur d'un écu; mais le marchand qui est quelquefois obligé d'en prendre, y perd dix pour cent. Voilà tout ce que j'ay pû remarquer du commerce du Pegu, où d'ailleurs les vivres sont à grand marché.

Le *Bezottar* se trouve parmi la fiente qui est dans la panse des chevres, qui broutent un arbrisseau dont j'ay oublié le nom. Cette plante pousse des feüilles & des boutons, autour desquels se forme le Bezottar dans le ventre de ces animaux. Il y prend la figure selon celle des boutons & bouts de branches qu'ils ont mangez, c'est pourquoy on en trouve de tant de figures differentes. Les paysans connoissoient en tastant la chevre combien elle a de bezoars dans le ventre, & la vendent à proportion de la quantité qu'elle en a. Pour le sçavoir ils coulent les deux mains sous le ventre de la chevre, & battant la panse des deux costez l'émeuvent de sorte, qu'ils comptent juste en les tastant combien il y a de Bezoars. La rareté du Bezoar est dans la grosseur, quoy que le menu n'ait pas moins de vertu que le gros; mais on y peut estre trompé, parce qu'il y a des gens qui le grossissent avec une certaine paste composée de gomme & d'une autre matiere de la couleur du Bezoar. Ils luy donnent mesme autant d'envelopes que le Bezoar naturel en doit avoir. Mais on peut connoistre cette tromperie par deux épreuves principales. Il faut pezer le Bezoar, & le mettre tremper quelque temps dans l'eau tiede; si l'eau ne change point de couleur, & si le Bezoar ne perd point de son poids, il n'est

pas

pas falsifié. L'autre épreuve se fait en approchant du Bezoar un fer rouge pointu ; si le fer entre & le fait rissoler, c'est une marque qu'il y a du meslange & qu'il n'est pas naturel.

Pour l'ambre gris, il arrive tres-peu d'occasions d'en acheter.

Quant aux Diamans, c'est une marchandise, où l'on sçait assez les precautions qu'il faut prendre ; & en tout cela de bons Officiers fidelles & intelligens sont l'ame du commerce des Indes. Mais il faut remarquer sur ces deux derniers articles des Diamans & de l'Ambregris, que ce n'est pas une marchandise dont la Compagnie se doive charger, parce que le profit ne vaudroit pas les frais qu'elle fait. Car il faut faire compte que si une Compagnie qui envoye des vaisseaux, d'un écu n'en fait pas trois, les interressez ne voyent de long-temps du profit, & qu'ils sont en danger de perdre leur Capital.

Il est encore tres-important d'établir un Comptoir avec deux ou trois Officiers seulement à Macassar, pour y vendre l'opium & les toiles qu'on y envoye de Surate, & pour acheter le clou de girofle que les habitans vont enlever avec de petites barques dans les Isles qui appartiennent aux Hollandois, la Compagnie ne pouvant empescher que les Officiers qu'elle commet à la garde des Insulaires qui cueillent le clou, n'en vendent sous main aux habitans de Macassar. Car sans cela comment pourroit subsister un Capitaine avec cent soldats ayant si peu de gages, dont une partie ne leur est payée qu'à leur retour en Hollande ? Pour tous vivres ils n'ont qu'un peu de ris, qui souvent n'est pas trop bon, & ils se croyent à un festin quand ils peuvent avoir toutes les semaines un petit poisson ou deux longs comme le doigt. Aussi pendant les trois ans que la Compagnie les oblige d'ordinaire à demeurer là, le teint & la prunelle des yeux leur deviennent jaunes, & ne perdent jamais cette couleur.

Tandis que le commerce des Anglois a esté en

vigueur, ils ont fait leur possible pour nuire à celuy des Hollandois. Aprés avoir acheté une partie du clou à Macasser, ils en envoyoient dans tous les lieux où les Hollandois ont accoûtumé de le debiter, & le donnant à tres-grand marché, & quelquefois mesme à perte, ils ruinoient par ce moyen le commerce du clou des Hollandois. Car c'est une coûtume établie dans les Indes, que le premier qui fait le prix d'une marchandise contraint tous les autres par son exemple à vendre sur le mesme pied durant cette année-là. C'est par cette raison que les Hollandois ont établi un Comptoir à Macasser, où leurs Officiers rehaussent autant qu'ils peuvent le prix du clou dés que le Roy de l'Isle en ouvre la vente, & mesme font de grands presens au Roy pour l'obliger à le tenir haut; à quoy ni les Anglois ni les Portugais dans le miserable estat où leurs affaires sont aujourd'huy dans les Indes, ne peuvent plus apporter d'empeschement.

Tandis que ceux de Macasser ont du clou, ils payent de cette drogue les marchandises qu'on leur apporte, & l'on peut aussi prendre en payement de l'écaille de tortuë, qui est de tres-bon debit en tout l'Empire du Mogol & de l'Europe; & mesme de l'or en poudre, où il y a toûjours à gagner six ou sept pour cent; au lieu qu'il y a à perdre sur la monnoye de l'Isle bien qu'elle soit d'or, parce que le Roy la fait par trop alterer.

Enfin je ne doute point que le commerce de la Compagnie ne reüssisse en tous ces lieux-là, s'il est une fois bien établi, & si l'on observe exactement les choses que j'ay remarquées; & le fondement de tout est que l'argent ne manque point.

Pour conclusion il reste à voir quelles sont les marchandises qui se peuvent tirer de l'Empire du Mogol, & des Royaumes de Visapour & de Golconda.

Ces marchandises sont de diverses sortes, & se debitent en differens endroits.

Celles qui sont bonnes à transporter en Europe sont les cotons filez, les toiles de coton unies blanches & teintes, plusieurs façons d'étofes de soye, soit unies soit

rayées

rayées d'or ou d'argent, les tapis de laine ou de soye, ou bien de soye travaillée avec l'or & l'argent, les toiles peintes au pinceau ou imprimées, les soyes cruës, l'Indigo des trois sortes, le Salpestre, le Borax, la gomme Laque, le musc, le Bezoar; & quelquefois l'ambre gris & les diamans.

Celles qui sont propres pour trafiquer à Mocca sur les costes de la Mer rouge, & de l'Arabie heureuse, sont les grosses toiles blanches, bleuës & noires.

Pour Ormus & Balsara dans le Golfe Persique, les toiles grosses & fines blanches, peu de teintes en bleu & en noir.

Pour Sumatra ou Royaume d'Achem, les toiles bleuës & noires, beaucoup plus de fines que de grosses.

Pour Java & Macassar les mesmes que pour Achem.

Pour les Philippines toutes sortes de toiles grosses & fines, blanches & teintes, les tapis, & les estoffes de soye.

Et quand le trafic de la Compagnie sera établi sur les costes de Malabar, & dans les autres lieux où l'on prend le poivre, l'Opium qui se prend sur les terres du Mogol sera de bon debit pour avoir le poivre de ces lieux-là.

Je viens maintenant au prix des marchandises dont j'ay fait mention dans ces observations, & à la reduction des monnoyes des Indes à celles de France; ce qui est necessaire pour l'intelligence de tout ce que j'ay dit jusques à cette heure touchant le Commerce des Indes Orientales.

DU POIDS ET DU PRIX

Des

MARCHANDISES

Qui sont contenues dans ce Recueïl, & de la Reduction des Monnoyes des Indes à celles de France.

IL faut observer d'abord, que tout le trafic des Indes deça & delà le Gange se fait en *Roupies*, & qu'une roupie vaut presentement trente sols de nostre monnoye ou demi-écu. Mais dans la seule Province de Guzerate les *Mamoudis* ont aussi cours dans le commerce, & un mamoudi vaut douze sols.

Les marchandises dont je vas donner la liste selon leur prix, se reduisent aux épiceries, aux drogues, aux toiles tant blanches que teintes, aux cotons filez & aux tafetas.

Il faut sçavoir ensuite ce que c'est que *Mein* & que *Cobit*, dont il sera parlé pour la vente des marchandises.

La *Mein* de Surate est un poids qui revient à 34 livres de Paris & cinq onces fortes, & la Mein est de 40 *Serres*, & en quelques endroits de 41 c'est comme qui diroit 40 livres, mais qui sont moins fortes que les nostres. La mein d'Agra est une mein & demi de Surate.

Le *Cobit* est une mesure pour toutes les marchandises qui se doivent mesurer, & il y en a de diverses sortes, comme nous avons en Europe de diverses sortes d'aunes. On le divise par 24 *Tasots*; & comme la plus grande partie des marchandises des Indes se debite à Surate, voicy à costé quelle est la mesure du quart de Cobit de la ville de Surate divisé en six Tasots.

INDIGO.

L'Indigo d'Agra ou des villages circonvoisins couste la mein, mamoudis 94½

L'Indigo d'Amadabat couste la mein de 40 serres, mamoudis 45

Amadabat est la ville où les Anglois & les Hollandois font teindre leurs toiles & rafiner leur salpetre, & tant pour l'achat que pour la vente il s'y fait un grand negoce.

EPICERIES.

Poivre.

IL y a de deux sortes de Poivre, l'un dont le grain est petit, l'autre dont le grain est gros, & que l'on distingue d'ordinaire en petit poivre & gros poivre. Le petit poivre se vend dans tout l'Orient aussi bien que le gros, & particulierement parmi les Mahometans qui en consument beaucoup. Car dans une livre de petit poivre il y a le double de grains que dans la livre du gros, & plus il y a de grains dans le pilau où ils en jettent à poignée, plus ces petits grains paroissent; outre que le gros poivre donneroit trop de chaleur à la bouche.

Le petit poivre vient de Bantam, d'Achem & de quelques autres lieux vers l'Orient.

Le gros poivre pour la plus grande partie vient de la coste de Malabar; & Tuticorin & Calicut sont les villes où on le va acheter. Il en vient aussi des terres du Roy de Visapour, & la vente s'en fait à Rejapour petite ville de ce Royaume. Les Hollandois qui le vont acheter ne donnent point d'argent; mais ils donnent en échange plusieurs sortes de marchandises, comme du coton, de l'opium, du vermillon & du vif argent, & c'est ce gros poivre que l'on transporte en Europe. Les 500 livres de ce gros poivre ne leur reviennent en troc qu'à 38 reales; mais sur ce qu'ils donnent en troc ils gagnent

les cent pour cent. On le peut avoir argent comptant pour 28. ou 30. Reales, ce qui seroit l'acheter de cette sorte beaucoup plus cher que les Hollandois.

Le *Cargamon* est la plus excellente sorte de toutes les épiceries; mais il est tres-rare, & comme il n'en croist que fort peu dans les seules terres de Visapour, on n'en sert en Asie que sur la table des Grands. Les 500 livres de Cargamon se vendent depuis 100 jusques à 110 reales.

La *Canelle* vient de l'Isle de Ceylan. Autrefois les Portugais en tiroient des terres qui appartiennent aux Roys d'autour de Cochin. Mais depuis que les Hollandois ont pris cette ville, & qu'ils se sont rendus maistres de la coste de Ceylan où croit la canelle, voyant que celle des environs de Cochin leur faisoit tort, parce que n'estant pas si bonne que celle de Ceylan elle se donnoit à grand marché, ils ruïnerent tous les lieux où elle croissoit; & ainsi il n'y a plus de canelle que celle de Ceylan, qui est presentement entre les mains des Hollandois. Quand les Portugais tenoient cette coste de Ceylan, les Anglois achetoient d'eux la canelle, & payoient pour la mein 50 mamoudis.

Prix des Epiceries que tiennent les Hollandois selon qu'ils les vendent à Surate.

Le clou se vend la mein, mamoudis, $103\frac{1}{2}$

La feüille, ou fleur de muscade la mein, mamoudis, $157\frac{1}{2}$

La noix muscade la mein, mamoudis, $56\frac{1}{4}$

Ces trois sortes d'épiceries sont les seules que les Hollandois ont entre leurs mains avec la canelle.

Le cargamon la mein, mamoudis, 50

Le poivre long la mein, mamoudis, 15

Bois de poivre long, mamoudis, 4

Le petit poivre fut acheté des Anglois pour le porter en divers lieux de l'Asie la mein, mamoudis 14

Ils en prirent en quantité d'un marchand Indien, & à terme de huit mois.

Drogues

Drogues qui se trouvent dans Surate, & que l'on y apporte des pays Estrangers, avec le prix de chacune par mein.

Salpestre rafiné coûte la mein, mamoudis	7
Sel Armoniac, mamoudis,	20
Gomme laque, mam.	$7\frac{1}{2}$
Gomme laque lavée, mam.	10
Gomme laque faite en cire d'Espagne, mam.	40

Il y en a de 50 & de 60. mamoudis la mein, & de plus encore quand on y veut ajoûter du musc.

Safran de Surate qui ne sert que pour la couleur mamoudis	$4\frac{1}{2}$
Borax, mamoudis	35
Cumin blanc, mam.	8
Cumin noir, mam.	3
Arlet petit, mam.	3
Encens qui vient de la coste d'Arabie, mam.	3
Gingembre, mam.	7
Mira, la bonne s'appelle mira-gilet, mamoudis	7
Mira-bolti qui vient de l'Arabie, mamoudis	30
Sucre candi, mamoudis	18
Casse, mamoudis.	2
Asutinas, une sorte de graine qui est fort chaude, mam.	1
Fenoüil gros, mamoudis	$3\frac{1}{2}$
Fenoüil petit & fort chaud, mam.	$1\frac{1}{2}$
Oupelote, sorte de racine, mam.	14
Cointre, mam.	5
Auzerout, qui vient de Perse, mamoudis	120
Aloës Sucotrin, qui vient d'Arabie, mam.	28
Reglise, mam.	4
Vez-Cabouli, sorte de racine, mam.	12
Bois d'Aloës du grand morceau, mamoudis	200
Bois d'Aloës du petit morceau, mamoudis	400
Il y a de ce bois d'Aloës selon qu'il est gras, qui coute la mein, mamoudis.	4000

PRIX

PRIX DES TOILES tant blanches que de couleur.

Toiles blanches.

Baffetas, ou pieces de toile qui se font aux environs de Surate, comme à Brouta, Baroche, Renonsari & autres lieux, sont de 21 Cobits estant crû, & estant lavé de 20 Cobits. Ceux de Brouta ne sont que de 20 Cobits estant crûs, & de $19\frac{1}{2}$ Cobits estant lavez. Ils sont tous d'une mesme largeur, à sçavoir de 22 Tasots. Voicy le prix des differens baffetas ou pieces de toile, & il n'y en a point de plus bas ni de plus haut.

Piece de toile coute, mamoudis	$2\frac{7}{8}$
Piece coute, mamoudis	3
Piece coute, mamoudis	$4\frac{1}{4}$
Piece coute, mamoudis	5
Piece coute, mamoudis	6
Piece coute, mamoudis	$6\frac{1}{2}$

Basetas larges ou Dotis, larges de 31 à 32 Tasots, & qui tire vingt cobits. Voicy leurs differens prix selon leur qualité.

Piece coute, mamoudis	5
Piece coute, mamoudis	6
Piece coute, mamoudis	$7\frac{1}{4}$
Piece coute, mamoudis	12

Si ces toiles n'estoient pas assez larges & assez fines, on les peut faire & plus larges & plus fines. On en fait d'autres de 20 Cobits de long & de 22 Tasots de large, qui coutent les unes 300, les autres 400, & 500, & quelques-unes jusqu'à 1000 mamoudis. Mais les Anglois & les Hollandois n'en veulent point emporter de si cheres. Voicy la liste des sortes qu'ils emportent jusqu'à 12 & 16 mamoudis.

Autres

Autres sortes de toiles qui se font aux environs de Masulipatan sur les terres du Roy de Golconda, & ces pieces s'appellent Betilles. *Voicy leurs differens prix.*

Piece ou *Betille* coute, mamoudis	$2\frac{1}{2}$
Piece coute, mam.	5
Piece coute, mam.	$9\frac{1}{2}$
Piece coute, mam.	12
Piece coute, mam.	16

Il faut remarquer, que plus vous lavez ces sortes de toiles plus elles deviennent belles & pressées. Mais c'est tout le contraire pour celles qui viennent d'Agra, plus on les lave plus elles deviennent laides & pleines de duvet; elles ne font point de profit, & elles sont incontinent rompuës.

Toiles de couleur.

POur ce qui est des toiles de couleur, noire, bleuë, rouge, ou autres, on prend les Basetas comme l'on veut, fin ou gros. Ils coutent teins ou à teindre autant l'un que l'autre, & pour teindre chaque piece, la batre, la plier, mettre la chape, & pour le papier où on l'envelope, on donne un mamoudi & demi.

Les chites ou pieces de Brampour coutent la piece, mamoudis $2\frac{1}{4}$

Chites de Seronge longues de 16 Cobits, coûtent la piece, mamoudis 9

Mais il faut remarquer qu'il y a de ces chites à tout prix, à sçavoir de 30 & 40 mamoudis la piece.

Cotons filez, dont voicy les differens prix, & ils se vendent à la mein, c'est à dire au poids.

COton filé, la mein, mamoudis	15
Coton filé, la mein, mamoudis	20
Coton filé, la mein, mamoudis	25

Coton

Coton filé, la mein, mamoudis 35
Coton filé, la mein, mamoudis 55
Coton filé, la mein, mamoudis 400
Coton filé, la mein, mamoudis 700

Il faut remarquer que de ce coton filé qui coûte 400 mamoudis la mein, les Indiens en font des Bafetas de 30 & 32 mamoudis la piece ; & de celuy de 700 mamoudis ils en font des bafetas de 80 & 100 mamoudis la piece.

TAFETAS.

Voicy les differentes sortes & les differens prix.

Tafetas, la piece 15. Cobit de long coute, mamoudi 14

Cotoni de soye la piece de 9 Cobit, coute la piece, mamoudis 18

Cotoni de soye & or, & de soye & argent, coute la piece de soye & or, mam. 13 & 14

La piece de soye & d'argent, mam.

Atelas, la piece de 9 Cobits, mam. 21

Allega Baroche, coute la piece, mam. 18

Trois pieces de gentillesse, faites d'herbes filée, mais qui se coupe aisement, les trois pieces coutent, mam. 20

On croiroit que ces tafetas sont faits de soye, mais ce sont les mouches qui filent cela sur les arbres, comme le ver fait la soye. Cela se fait en Bengale & à Mosambique.

Toutes les marchandises qui viennent d'Agra à Surate, tant pour remises de lettres de change à 5 pour cent, que pour emballage, voitures & droits de chemins, selon leurs differentes qualitez, vont de 15 jusqu'à 20 pour cent.

Tout l'or & l'argent, tant en lingots que monnoyé, qui entre à Surate, paye 2 pour cent. Le marchand fait ce qu'il peut pour éviter de payer cette Doüane ; mais

mais quand on le découvre, il en eſt quite en payant le double, & rien au delà. Les Princes ont bien voulu aller juſques à la confiſcation de toute la ſomme ; mais les gens de la loy s'y ſont oppoſez, & ils ſouſtiennent que Mahomet defend abſolument toutes doüanes, & tout intereſt d'argent.

Monnoyes étrangeres tant d'or que d'argent, qui ont cours dans le Commerce des Indes.

IL y a differentes ſortes de Reales, qui doivent peſer les unes 73 vals, les autres 77. Voicy les prix auſquels elles ont eſté venduës en l'année 1665. & d'ordinaire, c'eſt un meſme cours.

Les Reales ſuivantes peſer 73 vals, & ne peſant pas, il faut ſuppléer au defaut.

La Reale d'Eſpagne vieille, les cent pour roupies 215 $\frac{1}{4}$

Reale ſeconde, les cent pour roupies 212 $\frac{1}{4}$

Reale nouvelle, les cent pour roupies. 208 $\frac{1}{4}$

Les Richdales ſuivantes doivent peſer 77 vals, aſſavoir la Richdale de Flandre, & les Richdales d'Alemagne, de Pologne, de Danemarc, de Suede, de Suiſſe & de Geneve, & ſi elles ne peſent 77 vals, il faut faire bon le poids.

Richdales de Flandres, les cent pour roupies 214

Richdales d'Alemagne, de Pologne, de Suede, &c. les cent pour roupies 216 $\frac{1}{4}$

La Reale vieille ſe connoiſt, lors qu'il n'y a point de chapelet autour.

La Reale ſeconde eſt de deux ſortes, l'une avec le chapelet dont les grains ſont fort gros, & l'autre n'a point de chapelet, mais elle a la croix faite de cette maniere.

La Reale nouvelle a un chappelet autour, mais les grains en ſont fort petits. Elles ont toutes la croix faite de cette maniere.

Prix

Prix des especes d'or.

Tous les Ducats d'or qui se font en Europe, soit dans l'Empire d'Alemagne, soit en Hongrie, Pologne, Danemarc, Suede, aux Pays-Bas & à Venise, doivent peser 9 vals & $\frac{7}{16}$ d'un Carat, sinon il faut suppléer au defaut. Les Indiens ont un poids de cent ducats, & si les cent ducats ne pesent pas, on ajoûte ce qui manque. Toutes ces sortes de ducats valent 9 mamoudis & 3 Pechas. Ceux de Venise valoient autrefois deux Pechas de plus que les autres, parce qu'on les croyoit alors de meilleur or; mais depuis quelques années on a trouvé le contraire, & aujourd'huy on ne les veut pas mesme au prix des autres.

Le nouveau Jacobus vaut 22 mamoudis.

Pour ce qui est des Loüis d'or; des pistoles d'Espagne & d'Italie, & autres especes d'or; de l'or en œuvre, comme chaisnes d'or & autres ouvrages; & de l'or ou de l'argent en lingot, on le paye selon le titre. Mais quand le marchand peut avoir de l'or ou de l'argent en lingot, il y a plus de profit; car on ne perd pas la fabrique de la monnoye.

Du change ordinaire dans les Indes.

Tant sur les terres du Grand Mogol, que sur celles du Roy de Golconda, voicy comme les changes vont d'ordinaire pour Surate.

De Labor à Surate, de 7 à 7 $\frac{1}{2}$ pour cent.

De Janabat & d'Agra, de 4 à 5.

D'Amadabat, d'un jusqu'à un & $\frac{1}{4}$

De Bengale, de Patna, de Casembasar & d'Ougouli, qui sont les lieux où l'on va prendre les soyes, les sucres, les toiles & le Borax, de 8 à 9 pour cent.

De Colconda & des lieux circonvoisins, où l'on prend les toiles & diamans, de cinq à six pour cent. Et pour Goa quatre pour cent.

De

De la nature des Presens qu'il faut faire aux Princes Mahometans de l'Asie, dans les Estats desquels une Compagnie, où un Marchant particulier pretend de negocier.

J'Ay dit plus haut, que le premier & principal fondement d'une Compagnie de Commerce, est que l'argent ne manque point, & de prendre bien ses mesures de ce costé-là. Mais il y en a encore un autre qui n'est pas moins necessaire, qui est de se rendre d'abord favorables les Roys & leurs principaux Ministres dans le pays où la Compagnie veut trafiquer. Pour acquerir leur bien-veillance, il est inutile de recourir à d'autres moyens qu'à de beaux presens; car outre que c'est la coustume generale de toute l'Asie, de n'aborder aucun Prince ny grand Seigneur les mains vuides, ils aiment fort qu'on leur donne; & tiennent pour un affront, si un Estranger les vient saluër sans leut rien offrir.

Mais ce n'est pas encore assez que de leur faire un present, il faut connoistre leur goust, & faire en sorte que le present leur soit agreable. Sur quoy il faut remarquer comme une maxime generale, que les Mahometans estiment impur & soüillé tout ce qui part de la main des Chrétiens, & qu'ils ne se servent jamais d'aucune chose qu'ils puissent acheter d'eux ou recevoir en present, qu'ils ne l'ayent lavée deux ou trois fois. Que si la chose ne se peut laver sans estre gastée, ils la méprisent & la rejettent comme estant inutile à leur usage, quelque precieuse qu'elle pust estre d'ailleurs. La Compagnie Angloise ayant un jour presenté, soit en son nom, soit au nom du Roy d'Angleterre, un carosse tres-riche au Roy de Perse; aprés qu'on l'eut fait laver & nettoyer plusieurs fois, le Roy Cha-sesi qui regnoit alors, estant jeune & moins zelé pour la Loy que les Princes ne le sont d'ordinaire dans un âge plus avancé, entra enfin dedans une seule fois au bout de deux ou trois mois, & ne fit que le tour de la place d'Ispahan, aprés quoy le carrosse demeura inutile pour toûjours, &

chacun avec le temps en prit un lambeau. Le Roy s'y déplut d'abord, & dit qu'en ſe faiſant traiſner dans cette machine, il ne pourroit pas voir à la guerre ceux qui viendroient l'attaquer. Le Grand Duc de Moſcovie s'aviſa auſſi de luy faire preſent d'un carroſſe, mais il en fit encore moins d'eſtat, & n'entra jamais dedans.

J'ay vû le riche & magnifique carroſſe que la Compagnie Françoiſe a envoyé en preſent au Grand Mogol, mais je doute fort qu'il en ait eſté bien receu, ny qu'il ait jamais voulu s'en ſervir, parce que pour en oſter la ſoüillure que les Mahometans croyent, comme j'ay dit, eſtre attachée à tout ce qui part des mains des Chrétiens, on ne l'aura pû laver ſans le gaſter. Je ſuis bien perſuadé qu'un joyau qui n'auroit couſté que la moitié de la ſomme qu'ont couſté à la Compagnie le carroſſe & la chaiſe qui l'accompagnoit, auroient eſté un preſent infiniment plus agreable au Grand Mogol, ou au défaut d'un joyau, ſi on n'avoit pû en recouvrer, un baſſin de roupies d'or, montant à la ſomme dont on auroit voulu luy faire preſent.

La Compagnie Angloiſe fit preſent un jour au Grand Mogol, d'une *Simiane*, qui eſt une grande piece qu'on tend au devant d'un pavillon, afin que ceux qui ſont à la porte, ſoient à l'abry des pluyes & du Soleil. Cette piece eſtoit magnifique & extraordinairement riche; mais parce que c'eſtoit un ouvrage des Chrétiens, & que pour s'en ſervir il l'auroit fallu laver, & par conſequent gâter la broderie, on ne fit nul eſtat de ce preſent. Les joyaux meſme que les Chrétiens vendent ou donnent aux Princes Mahometans, ſont lavez deux ou trois fois avant qu'ils s'en ſervent, mais ſans ſe gaſter. Et c'eſt par cette raiſon qu'une belle perle, ou qu'un autre joyau d'une belle pierre ou de pluſieurs pierres ſont les preſens que ces Princes aiment le plus, les pouvant aiſément purifier, pour s'en ſervir ſans ſcrupule. Ces preſens, dis-je, leur ſont de beaucoup plus agreables, quoy qu'ils ſoient des productions de l'Orient, & qu'il ſemble que naturellement les hommes font plus d'eſtat des richeſſes eſtran-

eſtrangeres. Mais la perle vient auſſi des Indes Occidentales, & meſme il s'y en trouve de plus groſſes que dans l'Orient.

Remarque touchant les Courtiers des Indes.

LEs Courtiers des Indes, ſont d'ordinaire comme les Chefs de leurs familles, dont ils ont tout le bien entre les mains pour le faire valoir. On choiſit pour cela ceux qui ont tout enſemble le plus d'âge & le plus d'experience, afin de pouvoir bien procurer les avantages de toute la parenté, eſtant comme les Depoſitaires & les Tuteurs de ſes biens. Tous les ſoirs aprés qu'ils ſont revenus de leurs affaires, & que ſelon la coûtume des Indiens qui ne ſoupent point, ils ont mangé quelque douceur, & bu une taſſe d'eau, les plus vieux de la parenté s'aſſemblent au logis du Courtier, qui leur rend conte de ce qu'il a negocié ce jour-là, & ils tiennent conſeil enſemble de ce qu'il devra faire à l'avenir. Sur tout on l'exhorte à prendre bien garde à ſes affaires, & à tromper plûtoſt que d'eſtre trompé.

F I N.

R E-

RELATION *Nouvelle & Singuliere* DU ROYAUME DE TUNQUIN,

Avec plusieurs figures, & la Carte du Païs.

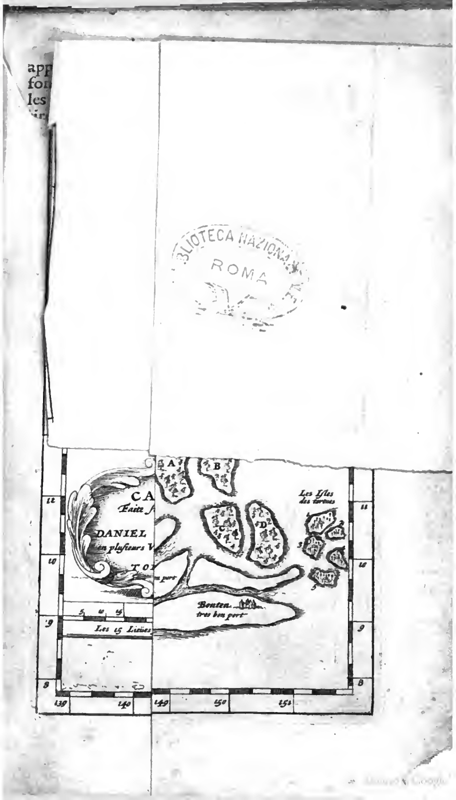
LIVRE QUATRIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Discours general du Royaume de Tunquin, & de quelle maniere l'Auteur en a eu la connoissance.

LE Royaume de Tunquin a esté long-temps inconnu aux peuples de l'Europe, & ceux qui nous en ont écrit des relations n'ont pas bien reconnu le pays, ou ils n'en ont pas eu des memoires assez fideles. Ce n'est pas que je les veuille censurer; mais je dis seulement que celle que je donne ici au public tirée des memoires de mon frere, que je menay avec moy dans le second voyage que je fis aux Indes, & qui a fait onze ou douze voyages de Batavia, de Bantam & d'Achem au Tunquin: J'en ay aussi recueilli d'autres des Tunquinois avec lesquels j'ay eu plusieurs conversations pendant le tems que j'étois en Batavia & en Bantam, où ils viennent faire leur principal negoce; & ce qui m'en a donné les plus grandes lumieres, c'est que ces negocians ameinent toûjours avec eux quelques Bonzes qui sont leurs Prestres, & aussi quelques gens de lettres pour appren-

app
fon
les
vir



apprendre à leurs enfans à lire & à écrire; car quand ils font des voyages en mer ils meinent toutes leurs familles; c'est de ces Bonzes & de ces gens de lettres que j'ay tiré plusieurs memoires qu'ils me donnoient agreablement, parce qu'ils estoient fort aises d'apprendre aussi de moy la maniere du gouvernement de nostre France; & comme je n'ay jamais esté dans mes voyages sans avoir un Atlas & plusieurs cartes particulieres, ils estoient ravis quand je leurs montrois comme le monde est composé, & ses differens Estats & Royaumes.

Ce qui donne le plus de plaisir au lecteur dans ces sortes de relations, est la persuasion qu'il peut avoir qu'elles sont fideles, & qu'elles partent d'un homme sincere & qui n'a pas dessein de les abuser. Mon frere qui estoit un homme hardy & intriguant, & qui aimoit à voyager comme moy, ayant oüy dire aux Indes beaucoup de belles choses du Royaume de Tunquin, resolut d'y aller; & comme il avoit un don particulier pour apprendre les langues en peu de temps, la langue Malaye luy fut bien-tost assez familiere, qui est celle des sçavans en ces quartiers de l'Asie, comme la Latine dans nostre Europe. Il apprit que la soye, le musc, & autres marchandises de cette nature estoient à beaucoup meilleur marché en ce pays-là qu'en tous les pays voisins, & que mesme le negoce s'y faisoit avec bien plus de fidelité. Sur cette instruction il équipa un vaisseau avec lequel il y a fait heureusement ses voyages.

Il portoit toûjours avec soy une bonne somme d'argent, & de plus il se munissoit de quantité de petits ouvrages curieux, pour en faire present au Roy & aux principaux de sa Cour, selon la coûtume generale de tous ces pays Orientaux, où il ne faut jamais se presenter devant les Princes ny les Grands Seigneurs avec les mains vuides. De cette maniere il fut bien receu dés la premiere fois qu'il aborda en ce pays, & le Doüanier qu'il fut saluer d'abord, & qui luy sceut bon gré du present qu'il luy fit d'une horloge à contre-poids, d'une paire de pistolets, & de deux tableaux qui representoient deux courtisanes,

alla aussi-tost en donner avis au Roy. Ayant eu ordre de se rendre à la Cour, & venant saluer ce Prince, tout le monde fut surpris de voir un étranger si éloigné de son pays parlant si bien la langue Malaye. Le Roy luy fit un tres-bon accüil, & receut fort agréablement le present qu'il luy avoit apporté. C'estoit une tres-belle épée, dont la garde & la poignée estoient d'or couvertes de rubis & d'emeraudes, la lame large de deux doigts ne tranchoit que d'un costé, comme sont celles des Tunquinois. Cette épée estoit suivie d'une paire de pistolets garnis d'argent; d'une selle de cheval à la Persienne en broderie d'or & d'argent avec la bride; d'un arc avec le carquois & les fleches; & de six tableaux de mesme nature que ceux qu'il avoit donnez au Doüanier. Toutes ces choses plurent fort au Roy, qui tira aussi-tost l'épée hors du fourreau paur la mieux considerer. En suite un de ses fils l'ayant prise, essaya si elle viendroit aussi bien à sa main que celles de leur pays, & se mit en posture comme s'il eut voulu allonger un coup. Mon frere voyant que ce jeune Prince s'y prenoit de bonne grace, mais à la maniere du pays, dit au Roy que s'il luy plaisoit il montreroit au Prince comme cet exercice se faisoit en France, de quoy le Roy témoigna qu'il en estoit bien content. Car, s'il m'est permis de dire d'un frere ce qui en estoit, outre qu'il estoit assez bien fait, & qu'il avoit une belle disposition de corps, il n'avoit jamais guere trouvé d'homme dans les sales d'armes qu'il n'eust batu, & il s'estoit plu dans sa jeunesse à frequenter les Academies où il n'avoit pas perdu le temps.

Voilà de quelle maniere se passa cette premiere entrée à la Cour; car il fit plusieurs fois le voyage de Tunquin, & à toutes les fois qu'il retournoit, on luy faisoit de plus en plus des caresses. Ce qui acheva de le mettre tout à fait bien dans l'esprit du Roy & des principaux Seigneurs, est la complaisance qu'il avoit de joüer avec eux & jusqu'à de grosses sommes, de maniere que comme il estoit hazardeux il en fut dans un voyage pour plus de vingt-mille écus de perte. Mais

le

le Roy qui estoit genereux ne voulut pas qu'il la souffrist, & luy fit quelques presens qui la reparerent. Ainsi dans le long sejour que mon frere fit en Tunquin, & avec les habitudes qu'il eut à la Cour, & le negoce qu'il fit dans le Royaume, comme il estoit curieux de tout sçavoir il luy fut aisé de s'instruire bien particulierement de toutes choses, & c'est sur ses memoires que j'ay dressé cette relation. Mais je puis dire que j'ay travaillé aussi sur les miens propres, par l'entretien que j'ay eu souvent à Batavia & à Bantam avec quantité de Tunquinois qui y viennent pour negocier, & que je regalois exprés pour m'instruire de leurs coûtumes & de leurs ceremonies. Ils souhaitoient aussi que je les entretinsse reciproquement des nostres, je remarquois qu'ils prenoient plaisir à écouter ce que je leur faisois dire, que de mesme qu'en leur pays, la Noblesse en France s'acqueroit par la vertu & les belles actions, soit dans les armes, soit dans les negotiations dans les pays étrangers, où l'on a rendu quelque service considerable à l'Estat. Que l'étude des belles lettres faisoit aussi parvenir aux plus hautes charges de Judicature, & donnoit entrée aux gens capables jusques dans le Conseil secret du Roy ; ce qu'ils trouvoient avoir beaucoup de raport avec les loix & les coûtumes de leur pays, comme il se verra en suite.

Voilà sur quels fondemens cette relation est appuyée. Elle est fidele & assez exacte, & ce beau Royaume, dont l'on a parlé jusques à cette heure avec assez d'obscurité & d'incertitude : sera dépeint tel qu'il est, sans qu'aucune consideration me puisse porter à dire des choses autrement qu'elles m'ont esté connuës.

Pour observer un bon ordre dans cette relation, & conduire pied à pied le Lecteur à une parfaite connoissance de ce Royaume, je parleray premierement de son assiete, de son étenduë & de son climat. Puis je viendray à sa qualité, à ses richesses & à son commerce, qui sont les trois sources des forces des Estats. Aprés j'exposeray les mœurs & les coûtumes des peuples, soit dans

l'œconomie particuliere, soit dans la societé civile, comme dans leurs mariages, leurs visites & leurs festins. Je feray ensuite paroistre les gens de lettres, entre lesquels je n'oublieray pas les Medecins, ny l'objet de leur art, c'est à dire les maladies qui regnent le plus en ce pays-là. Je traiteray de l'origine, du gouvernement & de la police du Royaume de Tunquin; de l'estat de la Cour, de l'avenement des Rois au trône & de leur pompe funebre, & en dernier lieu de la Religion de l'Estat. Ainsi je reduiray toute cette relation à quinze chapitres. Les cinq premiers seront pour la description naturelle de ce Royaume; les cinq qui suivront pour la description morale, & les cinq derniers pour la description politique; ce qui est ce me semble le meilleur ordre qu'on puisse tenir en des matieres de cette nature. Au reste cette relation est comme une suite de celles que j'ay déja données de mes voyages de Perse & des Indes, & elle servira à éclaircir plusieurs choses touchant le commerce.

J'ose me promettre que la carte du pays, & les figures tirées aprés des desseins faits sur les lieux, ne contribueront pas moins au divertissement du lecteur, qu'à l'intelligence de la matiere qu'elles expliquent.

CHAPITRE II.

De l'Assiette & de l'étenduë du Royaume de Tunquin.

IL y aura moins dequoy s'étonner, que nos predecesseurs ayent eu si peu de connoissance de ce Royaume, si l'on considere qu'ayant fait autrefois une portion considerable de celuy de la Chine, ses peuples de mesme que les Chinois se sont toûjours tenus enfermez dans leurs limites, sans se soucier d'avoir aucun commerce avec les autres peuples, qu'ils méprisoient & qu'ils estimoient barbares comme gens venus d'un autre monde; mais aujourd'huy qu'ils voyent que les étrangers les viennent trouver dans leurs pays, ils commencent à connoistre

que

que les autres peuples sont aussi bien policez qu'eux, & l'envie leur a aussi pris de venir faire le commerce aux pays étrangers, comme je les ay veu en Batavia & en Bantam, s'humanisant avec tout le monde d'une maniere fort honneste. L'on croiroit que le climat de ce Royaume devroit estre chaud; il est neanmoins fort temperé tant à cause de la quantité des rivieres qui arrosent le pays & envoyent toûjours quelque fraîcheur, que par les pluyes qui tombent dans leurs saisons, ce qui arrive ordinairement dans toute la Zone-torride, comme j'ay remarqué dans mes voyages des Indes; ainsi il ne sera pas mal aisé de croire que le pays est bon & fertile, & par consequent des plus peuplez, dequoy il sera parlé au chapitre suivant.

A l'Orient ce Royaume touche la Province de Canton l'une des meilleures de la Chine.

A l'Occident il confine avec le Royaume de Brama.

Au Septentrion il est borné par deux autres Provinces de la Chine, Junnan & Quansi.

Au Midy il a la Cochinchine & le grand Golfe de mesme nom.

Pour revenir au climat de ce pays, l'air y est si doux & si temperé, qu'il semble que toute l'année ne soit qu'un printemps continuel. On n'y a jamais vû ni neige ni glace, les arbres n'y sont jamais sans feüillages, la peste, la goute, la pierre, & autres maladies si communes en Europe, sont entierement inconnuës aux Tunquinois. Il n'y a que deux vents qui partagent entre eux toute l'année, l'un qui vient du Nord, & l'autre du Sud, & chacun regne six mois. Le premier rafraichit tellement la terre, qu'il n'y a rien alors de si delicieux que le sejour de Tunquin. L'autre commence à soufler depuis la fin de Janvier jusqu'à la fin de Juillet, & les deux derniers mois sont les mois des pluyes. Ce qu'il y a de fâcheux, tant en ce pays-là qu'en d'autres endroits des Indes, est que d'ordinaire de sept en sept ans il se leve des vents furieux appellez Ouragans, qui abattent les maisons, arrachent les arbres, & font d'étranges degats. Ils ne

durent communément que vingt-quatre heures ; & ne se font guere sentir que sur les mers du Japon, de la Chine, de la Cochinchine, de Tunquin & des Manilles, & tourmentent rarement les autres mers.

Les Astrologues de ces quartiers-là croyent que ce vent tempestueux & terrible prend naissance des exhalaisons qui se forment dans les mines du Japon. Comme ce vent se rend tout d'un coup impetueux, quand il surprend un vaisseau en mer, les Pilotes n'ont point trouvé de meilleur expedient que de couper promptement les mats, afin qu'il ait moins de prise.

Dans cette belle étenduë de pays, qui égale presque celle de la France, on compte plusieurs Provinces dont les limites ne nous sont pas fort connus, les Tunquinois n'estant pas grands Geographes, & n'ayant pas esté aussi fort curieux d'écrire les Annales de leur nation. Mais des plus habiles d'entre-eux m'asseurerent toutefois à Batavia, que tant villes que bourgs il y en avoit dans le Royaume prés de vingt mille. Ils ajoûtoient qu'il y en auroit bien davantage, n'estoit que de mesme que les Cochinchinois leurs voisins ils aiment fort l'eau, où ils demeurent plus volontiers que sur terre, & l'on void en effet la pluspart de leurs rivieres couvertes de bateaux qui leur servent de maisons, & qui sont fort propres bien qu'ils y tiennent aussi leur bestail. Il est temps de venir à la qualité du terroir, & de voir ce qu'il produit pour la nourriture de ces peuples.

CHAPITRE III.

De la qualité du Royaume de Tunquin.

CE Royaume pour la plus grande partie est un pays uny, qui se releve de fois à autre en des costeaux agreables ; Ses plus grandes montagnes sont vers le Nord. Il est arrosé de plusieurs rivieres qui l'entrecoupent, entre lesquelles il y en a qui portent de grandes galeres & grosses barques, ce qui leur est fort avantageux

pour

pour leur negoce. Dans tout ce Royaume il n'y croist toutefois ny bled ny vin, parce que comme j'ay dit, il manque de pluye, qui n'y tombe qu'aux mois de Juin & Juillet; mais d'ailleurs il y vient une grande quantité de ris, qui est la principale partie de la nourriture des peuples, non seulement au Royaume de Tunquin, mais aussi dans la plus grande partie des Indes; ce ris sert aussi pour leur boisson, & ils en font mesme de bonne eau-de-vie. Ils ont d'excellents fruits & fort differens des nostres, aussi bien que les arbres qui les portent. Les plus considerables sont le palmier, le goiavier, le papager, & l'araguer. Le palmier porte là ses fruits plus gros qu'en pas un lieu de l'Asie; la noix est de la grosseur de la teste d'un homme, & sa figure comme une noix de cocos, l'écorce est fort dure, & quand on ouvre ce fruit on trouve une chair blanche comme la neige; le goust aproche de celuy de nos amandes, & dans chacun de ces fruits il y a environ deux grands verres d'une liqueur, qui est tres-rafraichissante & tres-agreable à boire. Le gogavier a beaucoup de ressemblance avec le laurier, & il y en a de deux sortes; l'un porte des pommes vertes au dehors, & rouges au dedans; mais celles de l'autre dont on fait plus de cas, tirent sur le jaune au dehors, & sont blanches au dedans, & du haut du fruit sort comme un petit bouquet; sa chair est pleine de pepins plus petits que les grains de nos grenades; & si on le mange avant qu'il soit meur, il resserre le ventre, au lieu que dans sa parfaite maturité il fait un effet contraire. Autrefois cette sorte de fruit estoit inconnuë au Royaume de Tunquin; mais depuis que les Portugais se furent postez à Macao ils y en porterent, & il s'est beaucoup multiplié. Le papager porte un fruit qui a beaucoup de rapport avec un petit melon, & dont le goust est delicieux. L'araguer croist haut & droit comme un mast de navire, ne portant des branches qu'au sommet, ce qui luy fait comme une couronne; son fruit ressemble à la noix muscade, mais il est un peu plus rond. Tous ces peuples cassent cette noix, & en maschent les morceaux avec de

feüilles de betlé, y meslant un peu de chaux, ce qui leur tient les dents nettes, leur rend les levres vermeilles, & empesche qu'ils n'ayent l'haleine mauvaise. Ils ont de deux sortes de figues, les unes semblables aux nostres, les autres comme celles que l'on appelle figues d'Adam, qui sont longues comme le doit. On void encore en ce pays-là un arbre qui ressemble fort à nos saules, & qu'ils appellent l'arbre de poudre, par ce que de son bois on fait du charbon, & de ce charbon de la poudre dont on se sert à la guerre. Le jamboger est un autre arbre fort haut, qui porte beaucoup de fruit de la grosseur d'une petite citroüille; le fruit est tout plein de grains comme la grenade, fort agreable & rafraichissant, & ces peuples en mangent beaucoup durant les chaleurs. Ils ont aussi sur les grands chemins quantité d'arbres plantez pour la commodité des voyageurs, afin qu'ils se puissent reposer à l'ombre. Et il y a tel de ces arbres sous lequel deux ou trois mille personnes se peuvent ranger, comme est celuy d'Ormus ou du Bander Abassi, que j'ay dépeint dans mes relations de la Perse, & dont plusieurs autres voyageurs ont fait mention. Quand les branches de cet arbre sont de dix à douze pieds de long, ils en sort d'autres petites branches qui tendent en bas, & qui peu à peu gagnant la terre, entrent dedans, & prennent racine, ce qui sert aprés comme de support & de pilier pour soûtenir les maîtresses branches. Il y en a de plus de trois cens pas de long, & qui de douze en douze ou de quinze en quinze pas ont de ces supports. Son fruit est de la grosseur d'une de nos grosses noix, la peau en est rouge & le dedans n'est rien qu'une graine comme du millet. Il n'y a que les chauve-souris qui en mangent, & elles font aussi d'ordinaire leurs nids sur ces arbres. Je diray en passant, & de peur de l'oublier dans un autre endroit, que ces chauve-souris sont de la grosseur d'un bon poulet, & qu'une de leurs ailes est longue de plus d'un pied & demy de Roy. Elles ne branchent pas comme les autres oyseaux; mais on les void tout le jour pendus aux branches de ces arbres,

où elles s'acrochent par les pieds la teste pendant en bas. Elles ont à chaque aile sept ou huit croches, de maniere qu'en les tirant d'un coup de fusil elles ne tombent pas en terre, mais demeurent toûjours acrochées par quelque endroit, & l'on diroit de loin que ce sont de grosses poires qui sont sur l'arbre. C'est un grand ragoût pour les Portugais, & ils quitteroient des poulets pour en manger. Il est vray que la chair en est extraordinairement blanche, & quand elles sont jeunes elles sont fort delicates. Il m'est arrivé par deux fois d'en manger avec les Portugais qui croyoient me faire un grand regal, & j'avoüe que si je ne l'eusse pas sceu j'aurois peut estre crû manger des poulets. Pendant que je suis en train de parler des ragoûts du pays, je diray icy deux mots d'un espece de manger assez singulier pour y tenir sa place. Ce sont des nids d'oiseaux qui ne se trouvent qu'en quatre Isles qui sont vers la coste de la Cochinchine, & qui sont marquées sur la Carte A. B. C. D. Ces oiseaux sont environ de la grosseur d'une irondelle, & composent leurs nids d'une matiere qui n'est ny tout à fait opaque ny entierement transparente: elle est de la maniere des oignons, c'est à dire de plusieurs pelures les unes sur les autres qui forment un nid d'une espece de gomme, qui se delaye dans l'eau tiede & qui entre dans tous les ragousts & sauces qui se font pour la viande & pour le poisson. Il semble en mangeant les choses qui en sont assaisonnées, que ces nids soyent composez de tous les aromates qui sont dans l'Orient; ils sont gros environ comme nos nids d'irondelles. Il s'en transporte par toutes les Indes, & mesme en Hollande pour la curiosité, mais principalement au Tunquin, qui confine, comme j'ay dit, avec la Cochinchine d'où vient ce rare ragout, qu'un de nos Traducteurs de relations modernes ne pouvant s'imaginer que des nids d'oiseaux se peussent manger, a cru que l'Auteur de la relation qui est Italien, a voulu dire nichée lors qu'il a écrit *nido* parlant de ces nids singuliers. Non seulement j'en ay apporté en France, & en ay presenté à des

personnes de la premiere qualité ; mais j'ay icy pour garands de la verité de mes amis qui en ont apporté de Hollande, dont l'un est Monsieur de Villermont, dont le nom est celebre pour les grands voyages qu'il a faits dans les Indes de l'Occident. Luy & tous ceux qui en ont mangé conviennent avec moy, que toutes les épiceries ensemble ne font pas l'effet que fait un de ces nids pour l'assaisonnement des mets où l'on les employe.

Proche de ces quatre Isles où se trouvent ces nids d'oiseaux, il y en a cinq autres qui sont marquées dans la Carte 1, 2, 3, 4, 5. Dans ces cinq Isles il y a une si grande quantité de tortuës & si excellente à manger, que les Tunquinois & Cochinchinois ne croient pas avoir esté bien traitez à un banquet où l'on n'en a point servy. Ces deux nations en sallent une prodigieuse quantité, qu'ils transportent aux pays estrangers & en font un grand negoce, & le plus grand sujet des guerres que se font ces deux Nations, vient de ce que les Cochinchinois ne veulent pas que les Tunquinois en viennent prendre, disant que ces Isles & cette mer leur appartienent. Ce n'est pas seulement pour la viande, mais c'est aussi pour l'écaille qui fait un des grands negoce de l'Asie. Enfin ces tortuës font le mesme effet entre ces deux Nations, comme fait la pesche du hareng entre les Anglois & Hollandois.

Le Tunquin a aussi quantité d'ananas & d'orengers. Il y en a de deux sortes, les unes n'excedent pas la grosseur d'un abricot, les autres passent celles de nos orenges de Portugal, dont les unes & les autres ont le mesme goût ; & ont ce fruit six mois de l'année. Ils ont de mesme de deux especes de citrons, les uns jaunes, & les autres verts ; mais les uns & les autres si aigres qu'ils n'en pourroient manger sans se gaster l'estomach. Ils ne leur sont pas toutesfois inutiles, & ils s'en servent comme l'on fait ici de l'eau-forte à nettoyer le cuivre, le laiton, le fer, & autres metaux quand ils les veulent dorer, comme aussi pour les teintures, & sur tout pour les teintures en soye. Ils s'en servent encore pour leurs lessives,

&

& cela rend le linge parfaitement blanc, & en oste toute les taches. Dans tous les Estats du Grand Mogol on se sert de ce jus de limon pour les toiles de coton, & de là vient qu'elles sont si blanches que souvent cette grande blancheur éblouït la veuë.

Il se fait quantité de soye au Royaume de Tunquin, & tous ceux du pays, tant riches que pauvres, s'en font des habits. Les Hollandois qui pour leur negoce se fourrent par tout où il y a du gain à esperer, en enlevent tous les ans une telle quantité, qu'à present elle fait la plus grande partie de celle qu'ils negocient au Japon, au lieu qu'auparavant ils alloient prendre les soyes de Perse, de Bengale, ou de la Chine. Ils en prennent bien encore aujourd'huy en tous ces lieux-là, mais ils les transportent en Hollande. Je parleray de leur commerce au Japon, & de la perte qu'ils ont faite de l'Isle Formosa, dans un Traité que je donneray à part de la conduite des Hollandois en Asie.

Pour ce qui est des fleurs dont l'odeur soit agreable, les Tunquinois n'en ont guere que d'une sorte qu'ils appellent *Fleur de bague.* Elle vient comme un gros bouquet, & les branches de l'arbrisseau qui la porte, s'estendent en serpentant. Comme ils ont quantité de sucre, ils en mangent aussi beaucoup quand il est encore dans les cannes, n'ayant pas l'addresse de le bien raffiner; & ce qu'ils en peuvent raffiner grossierement, ils le mettent par petits pains qui ne pesent guere qu'une demi livre. Ils en consument beaucoup, parce qu'ils en mangent à tous leurs repas, dans la creance qu'ils ont qu'il aide à la digestion.

Il n'y a dans tout le Royaume ni lions, ni asnes, ni moutons, mais les forests sont pleines de tigres, de cerfs & de singes; & les campagnes de bœufs, de vaches & de pourceaux. Pour des poules, des canars & des tourterelles, il y en a sans nombre, & c'est ce qui fait la meilleure partie de leurs festins. Leurs chevaux sont d'assez belle taille, & il y en a toûjours quatre à cinq cens dans les écuries du Roy, qui entretient aussi pareil

 nombre

nombre d'élephans, dont une partie est pour le service de sa maison, & l'autre est dressée pour la guerre. Ces élephans sont d'une prodigieuse grandeur, & en aucun lieu de toute l'Asie il n'y en a point de si hauts ni de si adroits. Car ils se plient & se mettent si bas, qu'on peut monter dessus sans avantage. Ils n'ont point de chats, mais bien une sorte de chiens qui leur rendent le mesme office, & qui veillent toute la nuit pour prendre les souris & les rats qui sont fort gros & fort importuns. On void peu d'oyseaux en l'air, lequel vers le soir paroist souvent tout noir de ces petits moucherons qui se fourrent la nuit dans les maisons, & empeschent de dormir, non seulement par le bruit qu'ils font, mais encore par leurs piqueures, & c'est une des plus facheuses incommoditez du pays. Pour s'en delivrer en quelque sorte, une heure avant que de s'aller reposer ils prennent la petite gousse qui sort de dessus le ris quand on l'a batu, & la jettent sur un peu de feu dans une poisle, afin que cela rende de la fumée, qui fait mourir ou fuir ces moucherons qui s'enfuyent par une petite fenêtre que l'on laisse ouverte. Outre cela on couvre le lit d'un grand pavillon qui traisne à terre, & qui d'ordinaire est fait en forme de rests fort pressé, afin d'avoir un peu d'air; mais malgré toutes ces precautions il ne se peut faire qu'en se levant on n'en ait quelques piqueures. Mais ce qui est encore plus fâcheux & plus incommode en ce pays-là, est la quantité de petites fourmis blanches. Quoy qu'elles soient fort petites, elles ont les dens si aiguës & si tranchantes, qu'elles coupent des colonnes de bois en peu de temps; & si l'on n'y prend bien garde dans les lieux où l'on enferme les bales de soye, elles les coupent en vingt-quatre heures comme si on les avoit sciées par le milieu. Au Royaume de Golconda on est aussi fort incommodé de cette mesme sorte de fourmis, parce que comme le pays est fort chaud, on n'a pour tout habit qu'une petite chemise & d'une toile fort deliée. Il m'est souvent tombé de ces fourmis du planché sur le derriere du col, & par tout où elles courent sur la chair il y vient

d'abord

d'abord de grosses ampoulles ; mais elles s'en vont incontinent en les lavant avec de l'eau fraiche.

J'ay dit que les Tunquinois ont quantité de poules & de canars ; il faut ajoûter la maniere dont ils sçavent garder les œufs de ces animaux qui se conservent deux ou trois ans sans se gaster ; ils les sallent, & pour leur faire prendre sel ils prennent un grand vaisseau qu'ils emplissent d'eau, dans laquelle ils jettent une quantité de sel, & pour sçavoir si la saumure est faite ils jettent un œuf dedans, & si l'œuf va au fond, c'est que la saumure n'est pas faite, alors ils rejettent du sel ; car quand elle est faite, l'œuf demeure dessus ; cette saumure estant faite, ils prennent de la cendre qu'ils meslent avec cette saumure tant qu'elle soit en paste, & de cette paste ils en entourent chaque œuf, & puis ils l'envelopent d'une grande feüille d'herbe qui ressemble à nos feüilles de poirées, & les mettent dans de grands pots de terre qu'ils couvrent bien, & de cette sorte ils se conservent comme j'ay dit deux ou trois années.

En d'autres pays des Indes où l'huile y est en quantité, comme dans les terres du Grand Mogol, & aux Royaumes de Pegu, & d'Arachan, ils mettent les œufs dans de grands vaisseaux de terre bien vernis, & puis remplissent le vaisseau d'huile, qui est faite d'une petite graine noire comme la graine de navete ; car pour de l'huile d'olive, lors qu'on a passé Alep, on ne void plus d'oliviers dans toute l'Asie, si ce n'est dans un seul lieu de la Perse proche de Casbin, où entre des montagnes on void une petite plaine d'environ une lieuë de long & demi lieuë de large toute pleine d'oliviers ; mais on en fait tres-peu d'huile, & l'on garde les olives pour les manger. Pour revenir aux œufs, ce sont les principales provisions pour les navires ; mais on aime mieux les œufs salez, que ceux qui sont conservez dans l'huile ; parce qu'avec les premiers il n'est pas besoin de porter du sel en mer, ni de saler le ris en le cuisant. Quand ils le veulent manger, ils font cuire de ces œufs jusques à ce qu'ils soient durs, & à chaque bouchée de ris ils

prennent de l'œuf la grosseur d'un pois, ce qui fait le mesme effet qu'un bon grain de sel. Au reste il n'y a point au Royaume de Tunquin de mines d'or, ny d'argent, & l'on n'y fait point batre monnoye. Je diray au chapitre suivant de quelle maniere ils font leurs payemens dans le negoce.

CHAPITRE IV.

Des richesses, du commerce, & des monnoyes du Royaume de Tunquin.

LEs principales richesses du Royaume de Tunquin consistent dans la quantité de soyes qu'ils vendent aux Hollandois & autres étrangers qui les viennent enlever, & dans le bois d'aloës. J'ay déja parlé de la nature de ce bois dans mes relations des Indes, & montré qu'il y en a qui vaut jusqu'à mille écus la livre selon qu'il est bon & plein de graisse. Il y en a aussi qui ne vaut que trois écus; mais il n'a aucune graisse, & n'est guere propre qu'à faire de petits cabinets, ou des grains pour pendre au col. Tous les Mahometans, & principalement ceux qui laissent croistre leur barbe, comme les Turcs & les Arabes, font grand cas de ce bois; & quand ils se rendent visite, on apporte aussi-tost la cassolete où l'on en jette un petit morceau qui rend une fumée & une odeur agreable, dont ils parfument leurs barbes en levant les mains au ciel, avec ces mots, *Elhemed Illahh*, c'est à dire, *grace à Dieu.* Quand il est gras, en n'en jettant sur le feu que la grosseur d'un pois & l'ayant un peu moüillé, il rendra plus de fumée que ne feront des morceaux gros comme le poing où il y aura peu de graisse. Ainsi lors que ce bois se trouve d'une bonté extraordinaire, il n'a point de prix. L'an 1642. que les Portugais éleverent Dom Jean Duc de Bragance sur le trône, ceux de Goa furent au Japon pour une occasion que je diray ailleurs, & qui feroit icy une trop grand interruption. Entre les presens qu'ils porterent au Roy, il n'y en eut point

point qui fust si considerable, qu'une piece de ce bois d'Aloës qui avoit six pieds de haut & deux de rondeur. Elle avoit coûté quarante mille *pardos*, qui font cinquante quatre mille livres de nôtre monnoye, & je l'ay veuë en Perse au logis des Peres Augustins qui l'y rapporterent du Japon, où ils n'eurent pas lieu de l'offrir au Roy. Ils avoient dessein de la presenter au Roy de Perse, mais elle avoit esté en partie gastée de l'eau de la mer & estoit déja comme pourrie, de sorte que lors qu'on en mettoit un morceau au feu il en sortoit une puante fumée. Car quand les Portugais revinrent du Japon, ils eurent si mauvais temps que toutes les marchandises qui estoient dans leur vaisseau furent gatées des tempestes, & qu'estant de retour à Goa tout ce qu'ils avoient remporté estoit comme pourri. Le Superieur des Augustins d'Ispahan me fit scier une tranche de ce bois que j'apportay à Paris, & j'en fis present à Monsieur Brunier premier Medecin de feu Monseigneur le Duc d'Orleans.

Il y a d'autant plus de plaisir & d'avantage de negocier avec les peuples du Tunquin, qu'ils ont plus de fidelité & de franchise dans le commerce que les Chinois, qui vous trompent s'ils peuvent, & c'est bien mal-aisément qu'on peut se defendre de leurs artifices, ce que j'ay souvent éprouvé en mon particulier. Quand on leur a vendu quelque chose, & qu'ils voyent que le marché ne leur est pas trop avantageux, voicy de quelle maniere ils s'en debarrassent. Comme ils ont d'ordinaire de trois sortes de reales, les unes qui sont du poids legitime, d'autres qui sont legeres de quatre, & d'autres de huit pour cent, s'ils ne veulent pas tenir le marché ils presentent le payement de la marchandise en reales legeres qu'ils ont rognées, & ainsi il est rompu. Il n'y a point au monde de negocians si subtils, tout leur est propre, ils ne refusent jamais rien à acheter, jusques à de vieux souliers, & si vous ne leur en voulez vendre qu'un ils le prendront, sans s'informer pourquoy vous ne vendez pas l'autre. Mais pour ceux de Tunquin ils vont plus rondement dans le negoce, & l'on est bien aise d'avoir

affaire

affaire avec eux. J'ay dit qu'ils n'ont point de mines ny d'or, ni d'argent, & qu'ils ne font point batre monnoye. Ainsi dans le commerce ils se servent pour les payemens de certains pains d'or, comme ils viennent de la Chine, & dont les uns valent trois cent livres de nostre monnoye, les autres six cent. Ils se servent aussi de barres d'argent comme on les apporte du Japon; & pour les petits payemens, ou ils coupent des morceaux de ces barres selon la somme qu'il faut compter, ayant chacun leur balance preste, qui est comme une maniere de nos Romaines; ou bien ils le font en monnoyes étrangeres, qui sont le plus souvent des reales d'Espagne. Cet or & cet argent leur viennent de la Chine & du Japon, pour la grande quantité de soyes qui sortent de leur païs, & qui avec le musc & le bois d'aloës, font comme j'ay dit, leurs principales richesses.

CHAPITRE V.

Des forces tant par mer que par terre du Royaume de Tunquin.

CEux qui ont écrit avant moy du Royaume de Tunquin portent bien loin ses forces, tant celles de terre que celles de mer, & luy donnent un nombre prodigieux de soldats & de galeres. Il y en a qui ont écrit que les troupes qui se devoient trouver d'ordinaire au rendez-vous, estoient douze mille chevaux, deux mille élefans, tant pour la guerre que pour porter les tentes & le bagage de la maison du Roy & des Princes, trois cens mille fantassins & trois cent galeres, & comme le Royaume est tres-puissant en munitions de guerre & de bouche qu'en temps de guerre toute l'armée passoit cinq cent mille hommes; mais il y a bien à dire de ce qu'ils en ont écrit. Voici le nombre de ce que mon frere vid en l'an 1643. lorsque le Roy vouloit faire la guerre contre celuy de la Cochinchine pour quelques vaisseaux que son peuple avoit pris aux Tunquinois; mais cela fut appaisé par les am-

ambaſſadeurs qui furent envoyez par le Roy de la Cochinchine au Roy de Tonquin qui luy en firent ſatisfaction.

L'armée du Roy de Tunquin qui devoit marcher étoit composée de huit mille chevaux, de nonante & quatre mille fantaſins, de ſept cent vint & deux élefans, cent trente pour la guerre & les autres pour le bagage de la maiſon du Roy & de quelques Princes, & trois cent dix huit tant galeres que barques fort longues & étroites qui vont à rames & à voiles, voilà ce que mon frere en avoit remarqué. La condition de ſoldat eſt tres-penible & tres-peu avantageuſe au Royaume de Tunquin. Car ils ſont tellement attachez toute leur vie au ſervice de la guerre, que bien qu'ils ſoient capables de quelque autre travail, par lequel ils pourroient ſubvenir à l'entretien de leur famille, on ne leur permet pas de s'y occuper. Les jours qu'ils ne ſont point de garde, ils ſont obligez d'accompagner leurs Capitaines en quelque lieu qu'ils veuillent aller, & il faut qu'ils aillent tirer de l'arc deux fois la ſemaine en leur preſence. Les Compagnies ſont d'ordinaire de cent juſqu'à cent trente hommes, & ceux de chaque Compagnie qui ont fait les deux meilleurs coups ont pour leur recompenſe, l'un deux mois de gages, & l'autre un mois, ce que l'on leur paye en ris. Celuy qui a le plus mal tiré, eſt obligé la premiere fois qu'il monte la garde d'eſtre le double de temps en ſentinelle. Tous les Capitaines font gloire que les armes de leurs ſoldats ſoient toûjours propres & claires comme l'argent. S'ils y apperçoivent quelque roüille, on leur oſte huit jours de gage pour la premiere fois; & pour la ſeconde ils ſont tres-rudement châtiez. Pour ce qui eſt de ceux qui ſervent ſur les galeres ils ſont traitez à proportion; & les Capitaines qui ſervent ſur terre font venir auſſi leurs ſoldats ſur ces galeres en certains jours, afin qu'ils apprennent auſſi à bien ramer. La raiſon de cela eſt, que de tout temps les Rois du Tunquin & tous les Princes ſe ſont toûjours plû, & ſe plaiſent encore plus que jamais à voir les combats de galeres. Pour prendre ce divertiſſement, le Roy avec une partie de ſa Cour va demeurer quel-

quelques jours à une de ses belles maisons qui est sur le bord de la plus grande riviere de son Royaume ; & c'est une grande gloire pour un de ses Capitaines, quand en cette rencontre ses soldats emportent la victoire. Comme elle ne s'emporte qu'à force de rames, il y a de ces soldats qui font telle force qu'ils tombent morts la rame à la main, & le Roy seul est le juge du combat. Comme il y prend beaucoup de plaisir, il envoye un élefant au Capitaine qui a remporté le prix, & luy donne de plus trois mois de gages. Quand un soldat vient à mourir dans cet exercice, la veuve ou ses heritiers ont deux années de paye ; mais avec toute leur peine & tout leur travail, ces gages des soldats sont si petits qu'il n'y a pas dequoy entretenir leurs femmes & leurs enfans. Mais comme en ce païs-là ils se marient fort jeunes, les femmes tant des soldats que des autres gens de basse condition qui aiment naturellement le travail, apprennent de bonne heure quelque mestier pour aider à l'entretien de la famille. Les Capitaines ont aussi de leur costé dequoy s'occuper, & sont obligez de faire dresser les élefans pour la guerre, de telle sorte qu'ils n'ayent point de peur des feux d'artifice ; & de faire bastir des lieux le long des rivieres où l'on puisse mettre les galeres à couvert, quand on les retire de la mer ou des rivieres dans le mauvais temps. Tous ces Capitaines & autres Officiers du Roy, & les Seigneurs de la Cour, que d'un nom general on appelle Mandarins, n'ont que quatre jours à chaque Lune pour se divertir, deux lors qu'elle se renouvelle, & deux en son plein. Voilà en peu de mots ce qui regarde la description naturelle de ce Royaume ; venons à la description morale, & aux mœurs & coutumes des habitans.

CHA-



N.° 1. Le grand Chanceliencelier chef de toutes les jurisdictions du Roy Premier huissier..

CHAPITRE VI.

Des mœurs & coûtumes des peuples du Royaume de Tunquin.

LEs peuples de Tunquin ſont naturellement doux & pacifiques, ſe ſoumettant fort à la raiſon, & condamnant les emportemens de colere. Ils eſtiment plus les ouvrages des païs étrangers que les leurs propres, bien qu'ils n'ayent pas encore beaucoup de curioſité de voir d'autres terres que celles où ils ont pris naiſſance, & où ils veulent, diſent-ils, toûjours demeurer, pour honorer la memoire de leurs anceſtres. Ils ont la voix naturellement douce & agreable, la memoire heureuſe, & dans leur langage qui eſt fleuri, ils uſent inceſſamment de belles comparaiſons. Ils ont parmi eux de bons Poëtes, & des gens qui cultivent les ſciences, comme il ſera dit en ſon lieu, & ils ne cedent point aux Chinois leurs voiſins de ce coſté-là.

Les Tunquinois tant hommes que femmes ſont pour la plus grande partie de belle taille, d'un teint un peu olivaſtre, & ils admirent & loüent fort la blancheur des Européans. Ils n'ont pas le nez & le viſage ſi plat que les Chinois, & en general ils ſont mieux faits. Leurs cheveux ſont fort noirs, & ils les portent auſſi longs qu'ils peuvent croiſtre, eſtant fort ſoigneux de les peigner. Le menu peuple les treſſe, & les attache comme un gros bourlet au haut de la teſte; mais les nobles, les gens de Juſtice & les ſimples ſoldats les lient autour du col, afin qu'ils ne viennent point batre ſur le viſage. Ils ne croyent pas avoir de belles dents, juſques à ce qu'ils les ayent renduës noires comme du jaye, & ils laiſſent croiſtre leurs ongles, les plus longs entre eux eſtant les plus beaux.

Leur habit eſt grave & modeſte; c'eſt une longue robe qui leur va juſqu'aux talons, à peu prés comme celle des Japonois, & il n'y a point de diſtinction pour la maniere de s'habiller entre les deux ſexes. Cette robe ſe lie par le milieu du corps avec une ceinture de ſoye ou mélée d'or

&

& d'argent, dont l'ouvrage est aussi beau d'un costé que d'autre. Mais pour ce qui est des soldats, leur robe ne va pas jusqu'au genou, & leurs caleçons s'arrestent à my jambes, n'ayant ni bas ni souliers.

Le menu peuple est esclave une partie de l'année ; car à la reserve des bourgeois de la ville capitale où le Roy tient ordinairement sa Cour, tous les gens de mestier quels qu'ils soient, menuisiers, charpentiers, serruriers, massons, & autres, sont obligez de travailler tous les ans durant trois Lunes pour la maison du Roy, & durant deux autres Lunes pour les Mandarins ou Grands Seigneurs (car les Tunquinois comptent les mois par Lunes) le reste de l'année est à eux, & ils travaillent pour ceux qui les payent & pour l'entretien de leur famille. Ils appellent en leur langue ce service *Viecquan*, c'est à dire, condition d'esclave. Mais ils ont encore d'autres sujections plus facheuses que celle-là, qui est d'ébrancher les arbres, de quoy en partie on nourrit les élephans. C'est une rude courvée, à laquelle ils furent condamnez par le bisayeul du Roy qui regne à present, aprés qu'il eut appaisé les guerres civiles qui troublerent son Royaume, & qu'il eut mis ses sujets rebelles à la raison. Comme ils luy avoient donné beaucoup de peine, & qu'il ne put les dompter qu'avec une grande perte de son armée, son Conseil estoit d'avis qu'il en fit mourir une partie, mais il aima mieux leur donner à tous la vie, & les condamner eux & leur posterité à ce penible service, dont il pouvoit avec le temps tirer beaucoup d'avantage.

J'ay dit ailleurs que les Tunquinois aiment fort à demeurer sur les rivieres, qui sont en leur païs exemptes de crocodiles & d'autres animaux dangereux, qui se trouvent en quantité dans le Nil & dans le Gange. Sur quoy il faut remarquer que ces rivieres se débordent tous les ans aprés la chute des pluies & durent quinze jours ou trois semaines au plus, mais d'une telle maniere & si effroyablement, qu'elles emportent souvent des bourgs & des villages entiers ; & alors une partie de ce Royaume a la face d'une mer, comme on nous represente la basse Egypte dans les inondations du Nil.

CHA-

CHAPITRE VII.

Du mariage des Tunquinois, & de leur severité pour les adulteres.

LEs Tunquinois ne se peuvent marier, si le pere & la mere n'y consentent, & quand les pere & mere sont morts il leur faut avoir l'aveu de leurs plus proches parens. Il faut aussi avoir le consentement du Gouverneur ou Juge du lieu où se fait le mariage, & pour l'obtenir il est necessaire de luy faire quelque present. Mais comme ces gens là exigeoient souvent du pauvre peuple plus qu'il ne pouvoit donner, & qu'ainsi plusieurs mariages ne se faisoient pas au grand desavantage du bien public; le Roy qui regnoit l'an 1639. ayant esté averty de cet abus & de ces extorsions, fit un Edit pour regler la chose & brider l'autorité que prenoient ces Gouverneurs. Il ordonna que le garçon qui se voudroit marier payeroit certaine somme à proportion de son bien, ce qui pouvoit monter à deux & un quart pour cent; & que ceux qui n'auroient pas au delà de cent écus vaillant, ne payeroient rien. Comme le menu peuple, tant hommes que femmes, est naturellement fort laborieux, tout ce que les filles peuvent gagner, elles le conservent pour leur mariage, & pour avoir deux ou trois belles robes, avec le collier de coral ou d'ambre jaune, & plusieurs grains qu'elles attachent à leurs cheveux, lesquels elles laissent pendre sur leur dos & font consister leur beauté dans leur longueur. Il ne se fait point de mariage sans festin, & il faut que les gens soient bien pauvres quand la feste ne dure que trois jours; car souvent elle va jusqu'au neuviéme. Dés le lendemain des noces le mary appelle sa femme sa sœur, & la femme appelle son mari son frere. La loy du Royaume permet à l'homme de repudier sa femme quand il luy plaist, ce qu'il faisoit souvent pour des causes bien legeres; mais la femme n'a pas le mesme privilege, ou du moins quand elle veut demander la separation il y faut bien du mystere. Les Tunquinois disent que

cette loy fut faite pour tenir les femmes dans leur devoir, & pour les obliger de porter toûjours grand respect à leurs maris. Quand le mary veut venir à cette separation (ce qui arrive moins frequemment depuis quelque temps) voicy la maniere dont il s'y prend. J'ay remarqué dans mes relations qu'il y a quelques pays dans l'Orient qui ne touchent point la viande avec ses doigts, mais qu'ils se servent de deux petits bastons de la largeur du petit doigt & longs de six pouces proprement dorez & vernissez, ce qui leur tient lieu de fourchetes pour prendre les viandes. Le mary voulant donc repudier sa femme, il prend un de ses bastons & un de ceux de sa femme, & les ayant rompus, chacun en prend la moitié qu'il fait coudre dans un morceau d'étofe de soye, & où il la garde & conserve, alors le mary est tenu de rendre à la femme ce qu'elle a apporté, & de garder les enfans qu'ils ont eus ensemble. Mais, comme j'ay dit, ces divorces sont bien plus rares qu'ils n'estoient auparavant.

Au reste les loix du Royaume sont tres-rigoureuses contre l'adultere. Si l'on peut prouver qu'une femme y est tombée, & qu'elle en soit convaincuë, on la jette à un élefant dressé à cette cruelle fonction, lequel l'enleve d'abord avec sa trompe, puis estant retombée à terre la foule aux pieds & l'écrase jusques à ce qu'il ne luy sente plus de vie.

Du temps que mon frere estoit à la Cour de Tunquin, il fut témoin du severe châtiment auquel une Princesse fut condamnée pour avoir esté surprise avec un Prince, & parce que l'histoire est assez particuliere & assez tragique, je veux bien la donner icy en peu de mots. C'est la coûtume dans tout l'Orient, que lors qu'un Roy meurt on renferme dans un quartier reculé au fond du Palais toutes les femmes dont il s'est servi durant sa vie. On leur donne à chacune deux filles pour les servir, elles mangent seules, & sont tellement recluses qu'elles ne voyent plus personne jusques à leur mort. On ne sçait par quel moyen & par quelle intrigue un des Princes du

sang

sang cousin du Roy avoit vû autrefois une des femmes du feu Roy son oncle ; & dans l'envie qu'il luy prit de la voir encore, pour vaincre toutes les difficultez qui s'y opposoient, & tromper toutes les gardes des portes, il eut recours à une ruse qu'il estoit assez difficile de descouvrir. Il faut sçavoir auparavant, qu'au Royaume de Tunquin comme aux autres Royaumes de l'Asie, dans les maisons des Rois & celles des Grands Seigneurs, la cuisine est ordinairement separée du logement, & que le plus souvent le jardin est entre deux ; de maniere qu'aux heures des repas pour transporter les viandes d'un lieu à l'autre, les officiers se servent d'une façon de caisse où l'on repose les plats, & de peur que les viandes ne se refroidissent, ces plats sont supportez par de petits bastons traversans & éloignez d'un pouce l'un de l'autre, sous lesquels il y a une platine de fer percée à jour, élevée d'un demy pied au dessus d'un autre qui fait le fond de la caisse ; & c'est entre ces deux platines qu'on met du charbon allumé pour conserver la chaleur aux viandes. J'ay veu à Versailles des caisses à peu prés de cette sorte, & pour le mesme usage, si ce n'est qu'on n'y pouvoit mettre du feu comme à celles de Tunquin. Ces caisses estant portées par deux hommes, ce Prince Tunquinois dressa si bien sa partie, qu'il fut mis dans celle où l'on portoit à manger à l'apartement de la Princesse qu'il vouloit voir, & il ne put y estre que peu de jours sans que la chose fust découverte. Il fut aussi-tost amené devant le Roy, qui le fit charger de fers au col, aux bras & par le milieu du corps, & afin qu'il fust veu de tout le peuple il ordonna qu'il seroit promené de la sorte cinq mois durant. En suite il fut enfermé dans une étroite prison, où il demeura sept ans jusqu'à la mort du Roy, aprés laquelle son fils venant au trône luy donna la liberté, à condition qu'il iroit servir sur les frontieres du Royaume pour simple soldat. Pour ce qui est de la Princesse, elle fut enfermée dans une petite chambre au haut d'une tour, où elle demeura douze jours sans qu'on luy donnast ni à boire ni à manger ;

aprés quoy l'on découvrit la chambre, afin que la grande ardeur du soleil achevast de l'extenuer & de luy oster la vie, qu'elle perdit ainsi cruellement au bout de trois jours. Les deux filles qui la servoient n'eurent pas plus de grace, & dans la grande place qui est devant le Palais, elles furent exposées aux élefans qui les saisirent d'abord avec leurs trombes, & les jettant à terre à demy étoufées acheverent de les écraser sous leurs pieds. Il restoit les deux porteurs de la caisse qui furent écartelez, non pas comme en Europe lors qu'un homme est tiré à quatre chevaux, mais estant attachez à quatre demy galeres par les deux bras & par les deux jambes, de maniere que les rames allant de concert un homme est aussi-tost demembré. Lors que j'estois au Royaume de Bengala, je vis à Daca ville sur le bord du Gange faire la mesme justice d'un Brameré, qui avoit voulu trahir Cha-Estkan oncle du Grand Mogol pour le livrer au Roy d'Arachan; & c'est le mesme Brameré qui avoit fait autrefois plusieurs mauvais tours à Sultan Sujah frere d'Oreng-zeb qui regne à present dans l'Indostan.

CHAPITRE VIII.

Des visites, festins, & divertissemens des Tunquinois.

ENtre tous les peuples d'Orient les Tunquinois sont fort sociables, & se rendent volontiers visite les uns aux autres. D'ordinaire ils les font sur le midi dans la plus grande chaleur du jour, & chacun marche alors avec une suite selon sa condition. Les Princes & les Mandarins montent sur leurs élefans, ou se font porter dans une maniere de brancar, où ils sont couchez, ou assis. Six hommes les portent, d'autres six marchent aprés pour les relayer. Leur suite est d'ordinaire de cinquante à soixante hommes, & il ne leur est pas permis d'exceder ce nombre-là. Pour ce qui est des simples Gentilshommes, & des Officiers de la Cour qui vont à cheval, chacun ne peut avoir au plus que sept valets aprés soy. Ils maschent incessam-

cessamment du betlé, comme font tous les autres Asiatiques dans les lieux où il s'en trouve, & j'ay assez parlé de cette feüille dans mes precedentes relations. Il y en a tel qui en consume plus de cent par jour; car soit dans la maison, soit dans les ruës, soit à la campagne ils en ont à toute heure dans la bouche. Quand ils vont voir un amy, ce seroit leur faire un grand affront si en sortant on ne luy presentoit pas la boite du betlé pour en prendre à sa discretion.

Plus cette boite est magnifique & plus il y a d'honneur pour celui chez qui on presente le betlé: Et lors qu'un Prince se marie, d'ordinaire il envoye trois de ces boites à son épouse, dont j'en ay vû quelques-unes au logis de quelques Princes à la Cour du Grand Mogol qui revenoient à quatre & cinq cent mil livres; l'une sera couverte de diamans, l'autre de rubis & de perles, & l'autre d'émeraudes & de perles, ou de quelques autres pierreries. A mon cinquiéme voyage de Perse & des Indes j'en portay une que j'avois fait faire. A la verité elle n'étoit pas de si grand prix, mais de la maniere galante dont elle estoit faite, & par la beauté des émaux & des émeraudes & rubis & perles qui faisoient les grains des fleurs qui relevoient agreablement cet ouvrage. Je puis assurer qu'elle meritoit quelque estime. Quand je fis faire cette boite, mon dessein estoit de la porter au Grand Mogol; mais comme le Roy de Perse est le premier Monarque que les Francs vont saluer, parce que dés qu'un étranger entre dans la frontiere de son pays le Gouverneur luy en donne avis, & comme il aime les Européans, s'ils ont apporté quelque chose de beau & de curieux, il ne le laisse pas sortir de son Royaume: je crû que je la luy devois presenter, & me continuer par là l'honneur de sa protection & de sa bien-veillance.

Les Tunquinois tiennent à grand des-honneur d'avoir la teste nuë, ce qui n'est propre qu'aux criminels que l'on fait raser dés qu'ils sont saisis. De la sorte il seroit difficile à un criminel qui se pourroit sauver d'échapper des mains de la Justice, parce qu'en quelque lieu

qu'il puſt aller, dés qu'on void qu'un homme n'a poin de cheveux, il eſt pris & mené au Gouverneur de la Province qui le fait auſſi-toſt attacher à une croix.

Ces peuples ont la meſme façon de s'aſſeoir comme par toute l'Aſie, les deux jambes croiſées de meſme que nos tailleurs. Chez les Grands Seigneurs dans la ſalle ou l'on reçoit les viſites, il y a comme un Alcove avec une eſtrade élevée de terre environ d'un pied. Elle eſt couverte d'une natte tres-fine de petits joncs deliez comme du fil le plus fin, n'ayant pas la coûtume d'étendre des tapis ſur les planchers comme aux autres païs de l'Aſie. Ce n'eſt pas la cherté qui les empeſche de s'en ſervir, car ces nattes leur couſtent beaucoup plus que ne feroit un beau tapis de Perſe ou des Indes; mais c'eſt parce qu'on y ſent plus de fraicheur quand on eſt aſſis deſſus, & que les punaiſes ne s'y fourrent point. Car dans toutes les Indes dés que les pluies viennent, on eſt fort tourmenté de cette vermine, dont la Perſe eſt exempte, parce que le païs eſt fort ſec. Comme j'eſtois à Bantam j'achetay une de ces nattes d'un Tunquinois, & elle a eſté admirée en France pour ſa fineſſe. Elle avoit huit à neuf aunes en carré, & eſtoit auſſi unie & auſſi douce que du velours. C'eſt de ces nattes dont on couvre les eſtrades où les Princes & les Mandarins ſe vont aſſeoir, & la Nobleſſe qui les accompagne eſt auſſi aſſiſe autour de la chambre, chacun ayant un couſſin ſous luy, & un autre derriere ſon dos.

Au reſte les Tunquinois ne ſont pas fort delicieux dans leurs repas. Le menu peuple ſe contente de ris cuit dans de l'eau avec du poiſſon ſeché au vent, ou avec des œufs ſalez; car pour de la viande, ils n'en mangent guere que dans leurs feſtins. Pour ce qui eſt des Grands Seigneurs, on leur ſert toujours chair & poiſſon, mais leurs cuiſiniers ne ſçavent ce que c'eſt que de biſques. D'ailleurs ils ſont beaucoup plus propres que nous & dans leurs cuiſines & dans leurs chambres, bien que quand ils mangent ils ne ſe ſervent ny de nappes ny de ſervietes. Tout ce qu'on leur ſert à manger ſe met dans

de

de petits plats qui ne ſont pas ſi grands que nos aſſiettes, & qui ſont de bois lacrez de toutes ſortes de fleurs, comme ces cabinets qui nous viennent du Japon. Tous ces petits plats ſont rangez & apportez dans un grand baſſin lacré comme les petits plats. Il y en tient ordinairement neuf & tout ce qui y eſt ſervi eſt coupé par petits morceaux de la groſſeur d'une noiſette. Ils ne ſe ſervent à table, ni de cuilliere, ni de coûteau, ni de fourchete, mais ſeulement de ces deux petits baſtons dont j'ay parlé au chapitre precedent, & dont ils ſçavent ſe ſervir auſſi adroitement que nous de nos fourchetes, & jamais ils ne touchent leur manger avec leurs mains.

Quand ils ſe trouvent pluſieurs à table, ou à leurs repas ordinaires, ou à quelque feſtin, ils font gloire de garder le ſilence, ou s'ils veulent s'entretenir de quelque choſe, ils deferent au plus vieux l'honneur de parler le premier, portant beaucoup de reſpect aux plus agez, & jamais le plus jeune de la compagnie n'entamera le diſcours. Ils ſe lavent les mains, la bouche & tout le viſage en entrant à table ſeulement, & non aprés le repas; & quand ils veulent ſçavoir ſi quelqu'un a pris ſa refection, ils luy demandent s'il a mangé ſon ris; qui eſt la meſme façon de s'exprimer de nos anciens peres dans l'hiſtoire ſainte, où par le pain le repas entier eſt ſignifié. Ce n'eſt pas auſſi leur coûtume de ſe demander l'un à l'autre comme il ſe porte, mais ſeulement combien il a mangé de meſures de ris à ſon repas, & s'il a mangé avec appetit. Cette coûtume eſt univerſelle entre tous les Idolatres des Indes; excepté que dans les Eſtats du Grand Mogol, où ils ne mangent pas ſeulement du ris, mais auſſi du pain, ils ſe demandent par civilité combien ils ont cuit de ris, & combien ils ont pris de farine pour faire du pain; car plus un homme a mangé, ils croyent que ſa ſanté eſt meilleure.

Entre tous les divertiſſemens des Tunquinois, il n'y en a point où ils s'attachent avec tant de plaiſir qu'à la Comedie, qui ne ſe fait d'ordinaire que la nuit; & celles qu'ils repreſentent le premier jour qu'ils voyent la

lune ſe renouveller, ſont les plus belles. Elles durent depuis le ſoleil couchant juſqu'au ſoleil levant, & elles ſont accompagnées de quantité de decorations & de machines qui ſurprennent agreablement la veuë. Ils ſçavent admirablement bien repreſenter la mer & les rivieres, & les combats de galeres & de vaiſſeaux, bien qu'ils ne ſoient d'ordinaire que huit Acteurs, tant hommes que femmes. Les lieux où ſe donnent ces ſpectacles ſont de grandes ſales, dont le tiers eſt occupé par le theatre, le reſte ſervant d'amphitheatre, & eſtant rempli de bancs. De coſté & d'autre du theatre il y a une loge fort enjolivée, reſervée pour le Roy quand il luy plaiſt de venir à la Comedie. Les Acteurs & Actrices ont des habits magnifiques, & la coifure des femmes eſt une eſpece de mitre ou de tiare qui leur ſied tres-bien, & d'où pendent par derriere deux bandes larges chacune de trois doigts qui vont juſqu'à la ceinture. Les uns & les autres s'acquitent parfaitement bien de leurs rôles, & danſent à leur maniere avec beaucoup de juſteſſe; & à un des coins de la ſale il y a un petit theatre pour les deux Juges de la Comedie, l'un deſquels bat la meſure ſur une groſſe timbale. Leurs autres divertiſſemens les plus ordinaires, ſur tout pour les Mandarins & pour la Nobleſſe, ſont la peſche & la chaſſe; mais ils prennent plus de plaiſir à la premiere, toutes leurs rivieres leur fourniſſant beaucoup de poiſſon. Mais, comme j'ay dit, ils ne prennent ces divertiſſemens qu'aux jours qu'il leur eſt permis, & ils ſont bien meilleurs menagers du temps que nous, l'employant ſans en rien dérober à l'exercice de leurs charges. Ainſi ceux qui dans le commencement de la connoiſſance que nous avons euë de ces peuples, ont écrit qu'ils avoient des mœurs & des coûtumes ſauvages, en eſtoient mal informez; & comme il ne faut point douter de la verité des choſes que j'avance, & dont une partie eſt confirmée par d'autres relations, il faut conclure en meſme temps, que tous les devoirs de la ſocieté civile & toute la politeſſe ne ſont pas renfermées dans noſtre Europe, & que le Royaume de Tunquin qui a fait anciennement une partie de la Chine, a rete-



Rèpresentation du The Tunquin, et de sa Cour.
1. La Loge du Roy. 2. la Loge les Acteurs. 6. Machines et decoration.


ROMA

a retenu le bon ordre & la civilité qu'on nous dépeint parmi les Chinois.

CHAPITRE III.

Des gens de Lettres du Royaume de Tunquin.

IL est constant que les Tunquinois ont beaucoup de genie pour les lettres, & qu'ils s'y appliquent avec soin & y reüssissent, parce qu'ils ne peuvent s'avancer que par ce moyen aux charges & dignitez du Royaume. Par les lettres il ne faut pas icy entendre les langues de nos sçavans de l'Europe qui sont entierement inconnuës aux Orientaux, & encore moins la Philosophie d'Aristote dont ils n'ont jamais oüi parler. Mais il faut entendre la science des loix de leur pays, par laquelle ils parviennent aux charges de Judicature; les Mathematiques, & particulierement l'Astrologie, pour laquelle tous les Orientaux ont beaucoup de passion, comme estant grands observateurs des Astres, d'où ils se flatent de pouvoir tirer la connoissance de l'avenir. Les Tunquinois aiment aussi passionnement la Musique & la Poësie, par la mesme raison qu'ils aiment les spectacles du theatre où ces deux choses doivent entrer, & tant les Poëtes que les Comediens de Tunquin passent pour les meilleurs de tout l'Orient.

Pour acquerir la Noblesse par les lettres, il faut que la jeunesse passe par trois degrez, qui sont celuy de *Sinde*, celuy de *Doucum* & celuy de *Tansi*, auquel estant parvenuë elle peut entrer au rang des Nobles. Pour venir au premier degré, les jeunes gens doivent s'appliquer huit ans entiers à bien apprendre ce qui est de la fonction de Notaire, de Procureur & d'Avocat, s'étudiant fort à se rendre éloquens pour parler en public. Au bout des huit ans ils sont examinez sur le fait de ces charges, & si quelqu'un manque à bien répondre aux demandes qu'on luy fait, il est renvoyé comme incapable d'exercer jamais aucune charge, & de plus étudier. Pour ceux qui sont bien sortis de l'examen qui est rigoureux, leurs noms sont écrits sur le registre & presentez

au Roy, qui leur permet de prendre le nom de Sinde, & alors il leur est fait commandement par les Tansis d'aller apprendre, s'ils veulent avoir un jour le nom de Doucum, & l'Astrologie, & la Musique, & mesme la Poësie, pour en sçavoir juger & s'en servir dans l'occasion. Car pour estre establis juges de la Comedie (ce qui est parmy eux un grand honneur) il est necessaire qu'ils soient eux-mesmes, & bons Musiciens, & bons Poëtes; & les Comedies sont tres-frequentes en ce pays-là, parce qu'ils l'aiment beaucoup, & que c'est, comme j'ay dit, leur plus grand & plus agreable divertissement. Car il ne se fait point de festin qui ne soit accompagné de feux d'artifice, en quoy ces peuples sont merveilleux, & puis de la Comedie avec des machines & des changemens de theâtre à tous les Actes. Les Acteurs ont une memoire admirable, & quelque longue que puisse estre la piece, on ne la tient point dans une aile pour les relever, comme on fait en nostre Europe, parce qu'il ne leur arrive jamais de manquer.

Il faut aussi que ceux qui apprennent les Mathematiques fassent eux-mesmes les instrumens dont ils ont besoin, & ils employent cinq ans à cette science. On les examine tous les ans, & s'ils manquent à bien répondre sur quelque demande, cela leur est pardonné; mais si au bout des cinq années ils manquent au moindre article du grand examen qui se fait par les Tansis, ils sont entierement degradez, au lieu que s'ils ont satisfait à tout ce qui leur a esté demandé, ils prennent le nom & le degré de Doucum.

Aprés ces treize années d'étude, avant que de pouvoir arriver au rang de Tansi, il faut en employer encore quatre à apprendre à lire & écrire le caractere Chinois jusques à un certain nombre de mots. Car pour apprendre à lire & à écrire entierement le Chinois la vie de l'homme n'y pourroit suffire. La raison de cela est, qu'il n'en va pas en cela dans la Chine comme aux autres Nations, où un mot est composé de plusieurs lettres. Les Chinois pour chaque mot ont une figure differente, &

toutes

toutes ces figures ou traits entrelacez sont en tres-grand nombre, comme il est aisé de le juger. Je remarqueray en passant, que ces figures se font avec de petits pinceaux, & que les Chinois se servent pour cela d'une certaine encre en masse qui est comme un noir de fumée, en délayant dans de l'eau la quantité dont ils ont besoin, à mesure qu'ils la veulent employer. Ils ont aussi quelque autre couleur pour de certains mots; mais ils ne peuvent se servir de nos plumes, ny de celles de tous les autres Orientaux. Ce sont de petits roseaux d'un rouge brun; & les meilleurs viennent de certains marais des Royaumes de Pegu & d'Arachan, & c'est dequoy les élefans de ces pays-là sont les plus friands.

Pour revenir aux étudians de Tunquin, on les oblige de sçavoir aussi bien les loix & les coûtumes des Chinois que les leurs propres, & les quatre dernieres années estant finies, le grand & dernier examen se fait dans la grande place qui est dans l'enclos des murailles du Palais du Roy, qui est un riche édifice de marbre. Le Roy s'y trouve avec les Princes & Grands Seigneurs de sa Cour & les Mandarins de lettres, quelques-uns s'y rendant mesme des Provinces éloignées, & tous les Tansis sont aussi presens. Il y a des relations de Tunquin qui ont avancé sur ce sujet plusieurs choses ridicules, & asseuré qu'en ces sortes d'examen il y a eu quelquefois jusques à trente & quarante mille étudians. Mais, à ce que j'ay pû apprendre, & de mon frere, & de plusieurs Tunquinois avec qui je me suis souvent trouvé à Batavia & à Bantam, jamais le nombre n'a passé trois mille. On dresse dans cette place neuf échafaux, dont l'un est pour le Roy & les Princes, & les huit autres pour ceux qui examinent, & pour ceux qui sont examinez; & afin que chacun puisse bien voir tout ce qui se passe, tous ces échafauts sont faits en amphitheatre. Mais le Roy & les Mandarins ne s'y trouvent que les deux premiers jours des huit que l'on employe à cet exercice. Le dernier jour tous les noms de ceux qui ont esté examinez, tant de ceux qui ont bien répondu, que de ceux qui ont manqué,

ſont laiſſez entre les mains des ſeize premiers Mandarins, qui ſont comme les ſeize Conſeillers d'Eſtat, & il dépend du Roy de faire grace à qui il luy plaiſt de ceux qui ont le moins mal ſatiſfait par leurs réponſes. Pour les autres qui ſe ſont trouvez fort ignorans, ils ſont degradez avec honte, & il ne s'en parle plus. Tous ces noms generalement ſont écrits ſur de grandes tables poſées à la porte du Palais du Roy durant ces huit jours, & tout le peuple peut connoiſtre par là ceux qui ſeront receus ou non au rang des Nobles. Les huit jours paſſez ils ſe doivent tous trouver ſur ces meſmes échafauts, où à la veuë de tout le monde, ceux qui ont eu le malheur de ne pas bien ſatiſfaire aux queſtions des examinateurs ſont renvoyez comme indignes d'aucun employ, & l'on donne aux autres qui ſont receus une robe de ſatin violet dont ils ſe veſtent, prenant en meſme temps le nom de Tanſis. En ſuite on donne à chacun le dénombrement des bourgs & villages où ils doivent prendre les rentes que le Roy leur donne; en quoy ils ne ſont pas tous égaux, les uns ayant plus de revenu que les autres, ou ſelon la difference du merite, ou ſelon la bien-veillance du Prince. Auſſi-toſt ils donnent avis aux lieux qui leur ſont aſſignez du jour qu'ils y pourront arriver, & tous les habitans viennent au devant pour leur faire honneur, avec toutes ſortes d'inſtrumens de muſique, & avec une maniere de branquar doré porté par huit hommes. C'eſt où le nouveau Tanſi s'aſſied, & ainſi il fait ſon entrée dans le lieu de ſon departement. Il luy eſt permis de demeurer là trois mois pour ſe divertir & ſe donner du bon temps; aprés quoy il vient à la Cour pour s'inſtruire des affaires du Royaume & de la maiſon du Roy, & taſcher de s'y perfectionner, eſtant le chemin pour parvenir à la qualité de Mandarin. Tous les Ambaſſadeurs, qui ſont envoyez aux Eſtats voiſins, & particulierement à la Chine, ſont tirez de ces Tanſis, & l'on fait toûjours choix des plus capables, & non pas des plus riches, le Roy leur donnant ſuffiſamment dequoy luy faire honneur, & ſatisfaire aux frais de l'Ambaſſade.

Juſques

Jusques icy il a esté parlé de ceux qui par leur capacité & leur science peuvent entretenir le corps de l'Etat dans sa vigueur ; & remedier aux maladies qui luy surviennent ; il faut parler aussi de ceux qui sçavent guerir celles des hommes en particulier, & contribuer à l'entretien de leur santé par les secrets de la medecine.

CHAPITRE X.

Des Medecins & des maladies des Tunquinois.

LEs Medecins du Royaume de Tunquin ne s'amusent guere à faire leurs études dans les livres, & ils ne s'étudient dés leur jeunesse qu'à bien connoistre les simples & les racines pour en sçavoir la vertu, & en faire l'application selon le genre de la maladie. Mais ils s'adonnent particulierement à bien connoistre le battement du pouls & sa diversité, par où ils se piquent fort de découvrir la source du mal pour y pouvoir apporter le remede convenable. Sur quoy il faut remarquer, qu'au lieu que nous disons en Europe taster le pouls, il faudroit en ce pays-là parler au plurier & dire les pouls, parce que lors qu'ils vont voir un malade, ils le luy tastent en plusieurs endroits du corps, & selon la diversité du lieu & du battement ils jugent de la qualité de la maladie. Ils touchent donc d'abord le malade en trois endroits, premierement au costé droit, & aprés au gauche. Par le pouls qu'ils tastent au poignet du costé droit, ils connoissent ce qui est du poumon ; par celuy qu'ils vont chercher aux veines du bras où d'ordinaire on se fait saigner, ils jugent ce qui est du petit ventre, & par celuy de la temple ce qui est des reins, le pouls du poignet gauche leur découvre ce qui peut provenir du cœur, celuy de l'endroit du bras gauche où l'on se fait tirer du sang, leur apprend ce qui se passe au foye ; & enfin par celuy de la temple gauche ils sçavent encore mieux ce qui est des maladies des reins. Ils ont grand soin de compter exactement combien le pouls bat de fois à un malade durant

une respiration, & ainsi selon ces divers batemens ils vous disent laquelle partie du corps est particulierement alterée, si c'est le cœur ou le foye, ou le poumon, ou si le mal procede d'une cause exterieure, comme du mauvais air, ou du froid, ou de tristesse, ou de quelque autre passion dereglée. Ils ne se servent pour tous remedes que d'herbes & de racines qu'ils vont eux-mesmes choisir, n'y ayant point en ce pays-là de distinction entre Medecin & Apoticaire. Ils les mélent souvent avec un peu de gingembre qu'ils font cuire dans de l'eau, & aprés qu'elle est passée ils font boire cette décoction au malade. Ils ne luy donnent jamais de medecine qu'un peu auparavant il n'aye mangé quelque chose, & c'est d'ordinaire aprés le repas. Au reste ils ont de tres-bons remedes pour l'épilepsie, pour le pourpre, & pour autres maladies qui passent pour incurables dans l'Europe. Ils se servent de l'encre de la Chine pour arrester la dissenterie & pour guerir des blessures. Quand la mer se retire on trouve sur la greve de ces petits cancres qu'elle y a laissez, & qui meurent aussi-tost. Le soleil est si chaud, qu'en peu de temps ils s'endurcissent comme une pierre, & ces Medecins les prennent pour les mettre en poudre. C'est encore un remede souverain, & pour les blessures, & pour les dissenteries, & pour les fievres, & selon la maladie cette poudre se prend dans quelque peu d'eau de vie ou dans de l'eau. Ils font grand cas de cette herbe appellée *Té*, qui vient de la Chine & du Japon, & cette derniere est la meilleure. Ils la transportent dans des bouteilles d'estain bien bouchées, de peur que l'air ne luy oste de sa force, & lors qu'ils en veulent prendre, on fait boüillir de l'eau selon la quantité dont il est besoin, & quand elle bout on y jette du Té à proportion, assavoir une pincée ou deux sur la valeur d'un verre. On boit cette eau la plus chaude qu'on la peut souffrir, & il y en a qui prennent en mesme temps dans leur bouche gros comme un pois de sucre candi. Ils disent que ce Té est excellent pour le mal de teste, pour la gravelle, & pour ceux qui sont sujets à des maux de ventre; mais pour ce dernier

dernier article, il faut quand l'eau boult y mettre un peu de gingembre. A Goa, à Batavia, & dans tous les Comptoirs des Indes, il n'y a guere de nos Europeans qui n'en prennent quatre ou cinq fois le jour, & ils ont soin de garder cette feüille qui a esté boüillie pour en faire une salade le soir avec l'huile, le vinaigre & le sucre. Le Té le plus estimé est celuy qui rend l'eau verte, celuy qui la rend jaune est mediocre, & celuy qui la fait rougeâtre est le moindre, dont on fait tres-peu de cas. Dans le Japon le Roy & les Grands Seigneurs qui prennent le Té ne boivent que la fleur, qui est bien plus salutaire que la feüille & d'un goust plus agreable; mais aussi le bruvage en est bien d'un autre prix que celuy de la feüille; car la coupe où ils boivent tient environ un de nos verres ordinaires, & cela revient bien à la valeur d'un écu de nostre monnoye.

Les maladies les plus dangereuses du Tunquin viennent d'ordinaire quand le mauvais air surprend les gens; car en un moment il leur oste la parole, & la mort suivroit infailliblement sans un prompt secours. Le meilleur remede pour ce mal subit est de méler quelque contrepoison avec un peu d'eau de vie faute de vin, & l'ayant fait chaufer le faire boire au malade le plus chaud qu'il peut. Mais il le faut aussi froter en mesme temps avec un linge trempé dans l'eau de vie où l'on a mis boüillir du gingembre pilé bien menu. C'est un remede salutaire qui oste entierement les douleurs causées par des vents froids ou par quelque mauvais air. Pour estre plus promptement delivrez de ces douleurs, il y en a qui aprés avoir esté frotez se couchent sur un lit de sangles éloignées l'une de l'autre de la largeur de quatre doigts, & mettant deux réchauts de feu sous ce lit avec de l'encens dedans, le malade est tout entouré de cette fumée qui le fait suer, & le guerit; & il faut que cela se fasse le soir & le matin.

Pour ce qui est des saignées, elles ne sont nullement en usage en ce pays-là. Ils se servent du feu, sur tout pour le pourpre, qui est une maladie si dangereuse

en France. Pour la guerir, les Medecins de Tunquin prennent de la moelle de jonc qu'ils font fécher, puis la trempent dans un peu d'huile & l'allument, & sur chaque marque de pourpre appliquant un de ces moucherons allumez, la pourpre éclate comme feroit une petite fusée de poudre, & c'est une marque infaillible que le venin sort du corps. Ce remede ne s'applique d'ordinaire que la nuit, à cause que le pourpre ne paroist pas si bien de jour; & le Medecin doit bien prendre garde, que lors que ce venin sort du corps du malade il n'entre point dans le sien, car alors il n'y a point de remede & il faut mourir. Il y a de ces Medecins qui avec la pointe d'une aiguille percent l'endroit où est le pourpre, & en font sortir le mauvais sang; aprés quoy ils brûlent le mesme endroit qu'ils ont percé, & puis le frotent avec du gingembre, ne permettant pas au malade de prendre l'air de plus de vingt jours aprés qu'ils sont gueris. Pendant qu'ils sont dans ces remedes, ils ne boivent que de l'eau boüillie avec de l'écorce de citron, & ne mangent ny chair ny beurre. On ne leur donne que du ris cuit dans de l'eau & du poisson salé, & plus ils s'abstiennent de manger & de boire, & plûtost ils sont gueris. C'est une chose admirable de voir en peu de temps l'excellence & la vertu de leurs remedes, & l'on ne void pas en ce pays-là les maladies trainer en longueur, & durer des années comme parmy nous. Je viens à la description politique de ce Royaume, dans laquelle je comprens la religion, qui est presque en tous lieux de concert avec le gouvernement civil pour l'appuy reciproque de l'un & de l'autre.

CHA-

CHAPITRE XI.

De l'origine, du gouvernement, & de la police du Royaume de Tunquin.

IL n'y a guere plus de six cens ans que le Tunquin est gouverné par des Roys particuliers, parce que c'estoit anciennement une des dépendances de la Chine. Ce qu'on dit des premiers Tunquinois qui furent sans Gouverneurs & sans Rois, n'est qu'une pure fable, pareille à celle qu'on raconte d'un enfant de trois ans, qui se presentant devant une grande assemblée de Tunquinois les exhorta de délivrer leur patrie des mains des Chinois dont ils estoient mal traitez; & qu'à l'instant il parut miraculeusement un beau cheval, sur lequel estant monté il poussa contre l'ennemy avec les Tunquinois & d'autres troupes qui luy estoient aussi subitement apparuës, & ayant attaqué vigoureusement les Chinois les defit & leur osta l'envie de plus revenir dans le Tunquin. Ce que l'on peut sçavoir de plus assuré de l'histoire de ce Royaume, est que depuis plus de six siecles il a esté gouverné par sept diverses familles. Le premier qui porta le nom de Roy fut un insigne brigand nommé *Din*, lequel ayant amassé quantité de mécontens & de vagabonds se rendit si puissant & si redoutable par sa valeur, qu'aprés plusieurs batailles gagnées il luy fut aisé de se mettre sur le trône. Mais il ne regna pas long-temps en repos; car la plus grande partie des peuples se souleva d'abord; & dans la premiere bataille qu'il donna il perdit la vie. Ceux qui tenoient son parti ne laisserent pas de la gagner, & ayant laissé deux fils l'aisné regna trois ans, & aprés sa mort le cadet ne fut guere plus de temps sur le trône, estant morts tous deux jeunes & sans enfans. Le Royaume fut alors déchiré par plusieurs gueres civiles, & le parti qui se vid le plus foible ayant appellé les Chinois à son secours, se rendit bien-tost le plus puissant. On éleva alors sur le trône un Mandarin d'une maison appellée *Lelequel*, prince vaillant & bien avisé

qui remit auſſi-toſt le calme dans tout le Royaume. Comme il vid que tout eſtoit en paix, il s'occupa à faire baſtir le grand Palais que tous ceux qui le voyent admirent, tant pour ſa grandeur, que pour ſa magnifique ſtructure, eſtant tout de marbre de diverſes couleurs par dedans & par dehors. Ce Roy n'eut qu'une fille, qui auſſi-toſt aprés la mort de ſon pere pour mieux affermir ſa Couronne ſe maria à un des plus grands Mandarins de la maiſon de *Tran*. Mais peu de temps aprés un de ſes ſujets ſe ſouleva contre luy, luy donna bataille, & s'étant ſaiſi de ſa perſonne le fit mourir. Se voyant la force en main il ſe mit ſur le trône; mais neuf ans aprés il fut tué dans une guerre que luy ſuſciterent quelques mécontens appuyez des armes des Chinois. Ceux-cy ſe rendirent maiſtres du Royaume qu'ils tinrent durant vingt ans, & ils établirent des Gouverneurs dans chaque Province. Mais enfin les Mandarins ſe laſſans de leur gouvernement qui leur ſembla tirannique, parce qu'ils exigeoient de gros tributs des Tunquinois, un vaillant Capitaine de la maiſon de *Le* aſſembla ſecretement quantité de troupes, & leur livra trois batailles où il eut toûjours de l'avantage. Il chaſſa tous les Chinois du Tunqnin, & poſſeda la couronne qui s'eſt conſervée quatre-vingts ans dans cette maiſon. Aprés ce temps-là un grand Seigneur de la famille de *Mar*, qui autrefois avoit eu le ſceptre, pour ſe venger d'un afront que le Roy luy avoit fait faire à la Cour, trouva moyen de le debuſquer, aſſiſté d'un grand nombre de mécontens, dont les Eſtats les mieux reglez ſont toûjours remplis, & du ſecours des Chinois toûjours preſts à rentrer dans ce Royaume. Il s'en rendit maiſtre aprés une ſanglante bataille, ſans qu'on ait jamais ſceu ce que le Roy ſon predeceſſeur fut devenu. Mais ce nouveau Roy ne joüit pas long-temps du fruit de ſa victoire, & deux ans aprés un Mandarin de la maiſon de *Trin* ayant épouſé la fille d'un autre Grand Seigneur luy declara ouvertement la guerre, dans le deſſein d'éteindre entierement la race de Mar. Malheureuſement pour luy la mort arreſta tous ſes deſſeins,

&

& il laiſſa deux fils capables de les pourſuivre. L'aiſné timide de ſon naturel, & craignant de s'engager dans une guerre trop dangereuſe, ſe ſoumit volontairement au Roy, qui luy donna un gouvernement & le maria avec une niece qu'il avoit d'une ſœur. Le cadet eſtant brave, & ayant à ſa diſpoſition toute l'armée de feu ſon pere, bien que le Roy luy propoſaſt de grands avantages, ne voulut rien écouter, & pouſſant juſqu'au bout l'ambition de regner continua & acheva meſme heureuſement ce que ſon pere avoit commencé. A la ſeconde bataille qu'il donna au Roy qui y eſtoit en perſonne (car il ne ſe trouva pas à la premiere que le jeune Mandarin gagna auſſi) il le fit priſonnier avec ſon frere qui avoit pris ſon parti, & quelques jours aprés il les fit tous deux mourir publiquement à la teſte de ſon armée ; l'un comme un injuſte uſurpateur du trône & indigne d'y eſtre aſſis ; l'autre comme un deſerteur qui avoit abandonné l'armée de ſon pere & mal ſuivi ſes intentions.

Quoy que le victorieux eut pû monter ſur le trône & prendre le nom de Roy, il ne voulut avoir que celuy de General des Troupes ; & pour mieux établir ſon autorité & ſe faire aimer des peuples, il fit ſçavoir par toutes les Provinces du Royaume, & meſme juſqu'à la Chine, que s'il reſtoit encore quelque Prince de la maiſon de Lé il pouvoit ſe preſenter, aſſurant qu'il le mettroit en poſſeſſion du Royaume. Il ne s'en trouva qu'un, lequel avoit eſté ſi chaudemenr pourſuivi par la famille de Mar durant qu'elle eſtoit en regne, que pour ſauver ſa vie il s'eſtoit retiré ſur les frontieres où il ſervoit inconnu de ſimple ſoldat. Ce General fut ravi de treuver encore un Prince legitime de la maiſon de Lé pour le rétablir dans cet Eſtat ; & auſſi-toſt qu'il fut reconnu pour eſtre de cette race on luy envoya tout l'équipage d'un Roy, avec ordre à toutes les Provinces de ſon paſſage de le recevoir comme s'il eût déja eſté ſur le trône. Toute l'armée fut deux journées au devant de luy, & l'amena à *Checo* ville capitale du Royaume, où il fut mis ſur le trône

trône & proclamé avec grande pompe Roy de Tunquin. Mais le General Trin qui se soucioit moins du titre de Roy que de la puissance effective de l'autorité Royale, fit si bien son compte dans cette rencontre, que laissant à *Lé* tout l'éclat & tout l'exterieur de la Royauté, il se reserva le commandement absolu dans les armées; & la plus grande partie des revenus du Royaume pour en disposer entierement à sa volonté. De maniere que depuis ce temps-là jusques à cette heure, on peut dire qu'il y a eu & qu'il y a encore deux Rois au Tunquin, dont le premier n'en a guere que le nom & est appellé *Büa*, & le second nommé *Choüa* en a presque toute l'autorité, disposant à son gré de toutes choses, tandis que l'autre demeure enfermé dans son Palais comme un esclave, & sans en sortir qu'à de certains jours. Alors on le porte par les ruës de Checo comme une statuë, ce qui se fait toutefois avec un magnifique appareil. Il a d'ordinaire deux mille soldats pour sa garde, & quelquefois jusques à vingt mille, qui sont entretenus sur les frontieres, principalement vers la Cochinchine. Il entretient aussi toûjours sur les frontieres cinquante élefans pour la guerre; Et sur toutes les rivieres du Royaume par où l'ennemy pourroit venir l'endommager, il y tient d'ordinaire cent grosses galeres avec une grande quantité de petites galiottes dont les rameurs & soldats ont plus de paye que les autres; car pour avoir plus de force ils rament debout le visage tourné vers la prouë, tout au contraire des nostres qui luy tournent le dos.

Le Roy donne presque tous les jours audience publique; mais il ne fait aucun Edit & ne donne point d'arrest qui puisse avoir effet, s'il n'est aussi signé du Choüa. Dans ces audiences il a avec luy trente-deux Conseillers d'Estat, outre lesquels il y en a cent autres pour juger de toutes les appellations du Royaume. Les Eunuques ont grand pouvoir à la Cour, comme dans tous les autres Estats de l'Asie, & le Roy pour ses affaires les plus importantes se confie plus en eux qu'en ses propres enfans.

Les

Les aiſnez ne ſuccedent pas toûjours au Royaume ; mais le Choüa ou General avec tous les Conſeillers, qui ſont ordinairement ſes creatures, trouva à propos que lors que le Roy auroit plusieurs fils, il feroit choix de celuy qu'il luy plairoit pour luy ſucceder. Auſſi-toſt qu'il l'a nommé, le Choüa ſuivi des principaux Officiers de l'armée, des Conſeillers d'Eſtat & des Eunuques viennent le ſaluer, & preſter ſerment de le mettre ſur le trône aprés la mort de ſon pere ; & pour les autres freres ils demeurent toûjours enfermez dans le Palais comme dans une priſon, ſans ſe méler d'aucune affaire d'Eſtat. Ils ne ſortent du Palais que quatre fois l'an, & à chaque fois ils ne peuvent demeurer dehors que ſix jours, les Officiers qui les accompagnent leur eſtant donnez par le Choüa, qui eſt, ainſi que j'ay dit, comme le Conneſtable qui commande en chef toutes les armées. Le premier de ces ſix jours de liberté, ils vont viſiter les Temples & les Preſtres à qui ils font de grandes aumoſnes ; les deux ſuivans ils prennent le divertiſſement de la chaſſe, & les trois derniers ils ſe promenent ſur la riviere dans des galeres ſuperbement équipées.

Le Royaume de Tunquin eſt diviſé en huit grandes Provinces, chacune deſquelles à ſon Gouverneur & ſes Magiſtrats, & l'on peut appeller de leur ſentence à la Cour. On feroit tort à ce pays-là ſi l'on s'imaginoit qu'il n'y a point de nobleſſe, comme en effet il n'y en a point dans la plus grande partie des Royaumes de l'Aſie. Mais il faut que tous acquierent cette nobleſſe par leur merite, les uns par les armes, les autres par les eſtudes. Ceux qui y parviennent par les armes ont dequoy s'entretenir du bien de leur maiſon, & l'on commence à leur faire apprendre cet exercice de bonne heure, au plus tard à l'âge d'onze ou douze ans. La premiere choſe qu'ils doivent ſçavoir, eſt de bien manier l'épée. La lame en eſt droite, longue & large comme celles des Suiſſes, & elle n'eſt tranchante que d'un coſté. Ils apprennent auſſi à tirer de l'arc & du mouſquet avec la méche ; (car pour des fuſils ils n'en ont pas encore la connoiſſance) & à mon-

monter à cheval, pour bien tirer de l'arc en courant, & manier le zagaye, qui est un baston ferré comme une maniere de demy-pique. Aprés s'estre rendus habiles en tous ces exercices, ils apprennent à faire de toutes sortes de feux d'artifices, & mesme à en inventer de nouveaux, pour s'en servir contre les élefans des ennemis, & tascher de les mettre en desordre dans la bataille. Mais je diray en passant qu'il y a de ces élefans, comme j'ay vû plusieurs fois, qui sont si accoûtumez à tous ces feux d'artifice qu'ils n'en branlent pas, & ne s'étonnent nullement des fusées qu'on leur jette & qui leur viennent passer sous le ventre. Toutefois de deux cens de ces animaux que ces Rois d'Orient menent à la guerre, à peine y en aura-t-il quinze ou vingt qui soient si fermes & si assurez. Si ceux qui les gouvernent & qui les montent n'y prennent bien garde, au lieu d'aller alors contre l'ennemy ils se retournent contre eux mesmes, & mettent toute l'armée où ils se trouvent dans une effroyable confusion. J'en ay vû un exemple devant Daman ville qui appartient aux Portugais à quatorze lieuës de Surate. Aureng-zeb qui est à present Roy des Indes, qu'autrement nous appellons Grand Mogol, n'estant encore que jeune Prince, son pere Cha-Gehan estant sur le trône, obtint de luy à force prieres, qu'il luy donnast une armée d'environ soixante mille hommes & de quatre-vingts élefans, avec quoy, comme estant grand ennemy des Chrestiens, il vint mettre le siege devant cette ville. Celuy qui commandoit dedans estoit un vaillant homme, qui avoit deux braves fils auprés de luy, & tous trois avoient servi en France. Il y avoit aussi dans la place huit cent Gentilshommes qui s'y estoient rendus de toutes les villes que les Portugais ont aux Indes, & dont la plus grande partie estoit de Goa. Ils estoient tous bien montez, tous ces gens-là ne voulant que des chevaux Arabes, dont le moindre couste mille écus. Le Commandant voyant que le Prince Indien le pressoit fort; & qu'il luy avoit déja donné deux assauts, resolut avec toute sa cavalerie & infanterie, que la nuit

du

du ſamedy au dimanche, auſſi-toſt que minuit auroit ſonné chacun entendroit la meſſe, & que l'on feroit une ſortie generale, chacun ayant ſa lance à feu qu'il allumeroit au moment qu'on auroit pû gagner le quartier où eſtoient les élefans. Leur deſſein reüſſit ſi bien, que lors qu'ils en vinrent à l'execution les élefans prirent l'épouvante, & ſe jettant impetueuſement à travers l'armée Indienne, ils rompirent & taillerent tout en pieces avec l'épée & la chaiſne de fer qu'ils ont attachées à leur trombe, briſant les tentes, & écraſant ſous leurs pieds tout ce qu'ils trouvoient en leur chemin. Les Portugais de leur coſté ne faiſoient guere moins de ravage dans l'armée d'Aureng-zeb ils tailloient tout en pieces, & avoient bon marché des miſerables Mahometans qu'ils ſurprirent dans leur plus profond ſommeil. Car pour dire tout ils n'auroient jamais pû s'imaginer que les Chreſtiens fuſſent venus les attaquer un Dimanche, dans la creance qu'ils avoient que ce jour-là ne leur eſtoit pas moins en veneration qu'aux Juifs le jour du Sabat. Aureng-zeb comme ayant toûjours mené une vie de Santon, c'eſt à dire de Religieux Mahometan, & ayant lû pluſieurs fois l'Alcoran compoſé en partie de la loy Moſaïque, n'ignoroit pas que les Juifs gardoient ſi religieuſement le jour du Sabbat, qu'ils ſe laiſſeroient plûtoſt tuer ce jour-là que de ſe défendre. Il s'imagina que les Chrêtiens en uſoient de meſme le jour du Dimanche; en quoy il ſe trompa fort, n'ayant pas lû leur Evangile comme il avoit lû l'Alcoran, & ne ſçachant pas que le Sauveur du monde, le grand Docteur de la loy de Grace, voyant que les Juifs trouvoient à redire qu'il fit des gueriſons miraculeuſes le jour du Sabbat, les appella inſenſez, & leur repreſenta qu'il n'y en avoit aucun d'entre-eux qui viſt ſon bœuf ou ſon aſne tomber dans une foſſe un jour de Sabbat, qui ne le relevaſt incontinent. Ainſi dans cette ſortie ſi bien concertée & faite ſi à propos, les Portugais remporterent une ſi grande victoire qu'il demeura ſur la place plus de vingt mille hommes de l'armée d'Aureng-zeb, qui faillit à y laiſſer luy-meſme la vie. Car les élefans dans

leurs furies briserent toutes ses tentes & celles de son haram ou de ses femmes, & au mesme instant il leva le siege perdant pour jamais l'envie de venir attaquer les Chrétiens. On a crû que les Portugais eurent bien la valeur de deux millions de leurs dépouilles.

Pour revenir au Royaume de Tunquin, je diray qu'il a eu souvent la guerre contre les Chinois, pour ne leur vouloir pas payer le tribut qui leur fut accordé en faisant la paix avec un des Rois de la race de Lé. Mais l'an 1667. les Chinois voyant que les Tartares se rendoient maistres de leur pays, firent la paix avec le Roy de Tunquin, par laquelle on demeura d'accord qu'il ne se parleroit plus de tribut; mais qu'il envoyeroit seulement tous les ans un Ambassadeur à la Cour de Pequin pour rendre l'hommage à l'Empereur de la Chine.

Pour ce qui est de la justice & de la Police, on observe en toutes choses un tres-bon ordre au Royaume de Tunquin, soit dans les villes, soit dans la campagne, & il en va à peu prés comme dans les autres Estats les mieux policez. Je ne veux pas ennuyer le Lecteur par un long détail, & je diray seulement que sur tout ils ont grand soin pour la commodité du public de reparer les ponts & les grands chemins, & de prendre garde que par tout de quart de lieuë en quart de lieuë le voyageur trouve non seulement de l'eau, mais mesme du feu pour allumer sa pipe, estant comme ailleurs de grands preneurs de tabac.

Pour ce qui est des meurtres, on est fort exact à les punir; mais s'il y a lieu pour un coupable de demander pardon de son crime, on le mene devant celuy qui le doit écouter, & alors il faut qu'il ait à la bouche un bouquet d'herbe, qui donne à entendre que par le dereglement de sa vie & sa mauvaise conduite il s'estoit rendu semblable aux bestes. Cette coûtume approche fort de celle de Perse, où le Roy & son Conseil condamnent à mort, & font aussi grace à qui il leur plaist, horsmis à ceux qui ont tué un homme qui a des parens. Car alors

toute

toute la grace que le Roy leur peut faire, est de les remettre entre les mains du plus proche des parens du defunt, à qui il est permis d'accorder avec le criminel pour de l'argent, ce qui se fait rarement comme estant une chose honteuse & infame; & l'accord ne se faisant pas, il faut que le plus proche parent soit luy-méme le bourreau, & luy fasse souffrir le supplice auquel il a esté condamné.

CHAPITRE XII.

De la Cour des Rois de Tunquin.

Bien que le Roy, comme j'ay dit, n'ait pas beaucoup d'authorité dans l'Estat, & qu'elle reside presque toute entiere en la personne du Connestable qui a toutes les forces en main, cela n'empesche pas qu'il ne soit grandement honoré de ses sujets, & que sa Cour ne soit magnifique. Le premier & le quinziéme jour de chaque Lune tous les Mandarins qui sont les Grands du Royaume, sont tenus d'aller vestus à la Chinoise saluer le Roy. Le Connestable alloit aussi autrefois rendre le mesme devoir, mais peu à peu il a sceu s'en dispenser, & il y envoye un Prince en sa place. Pour ce qui est des autres Mandarins Gouverneurs des Provinces & Chefs de Justice, & des Officiers de guerre, ils vont tous les ans saluer le Choüa & luy faire leur Cour le jour de sa naissance, & le premier jour de leur année, qui est le cinquiéme de la cinquiéme Lune; comme aussi quand ils ont remporté quelque victoire sur leurs ennemis; le Connestable recevant de la sorte plus d'honneur que le Roy mesme. C'est la coûtume des Tunquinois, lors qu'ils saluent quelqu'un plus relevé qu'eux en dignité, de faire quatre profondes reverences jusqu'à terre; mais pour les femmes, quelque difference de condition qu'il y ait entre elles, elles ne se prosternent qu'une fois. Ceux qui desirent d'entrer au Palais pour voir le Roy, sont obligez de prendre des robes de violet, & les valets qui les accompagnent doivent porter la mesme couleur.

Si

Si quelqu'un veut approcher la personne du Roy pour luy demander quelque grace, il doit porter un present. S'il veut luy accorder sa requeste il commande qu'on le prenne, mais s'il la luy veut refuser on renvoye la personne avec son present. Bien que ce soit le Connestable qui dispose de toutes les charges de la Cour & du Royaume, & qui distribuë les recompenses à ceux qu'il en juge dignes, le Roy fait tous les ans le quinziéme jour de la septiéme Lune des liberalitez assez considerables à ceux de sa Cour, & mesme aux enfans dont les peres ont rendu autrefois quelque important service à l'Estat. Il leur fait donner des pains d'or qui reviennent chacun à six cent livres, & des barres d'argent qui valent chacune quarante six livres de nostre monnoye; & le mesme jour il fait élargir tous les prisonniers, tant pour le criminel que pour le civil, pourvû que le crime n'aille pas à la mort, & que la dette ne passe pas deux barres d'argent. Tous les ans les trois derniers jours de la derniere lune, lesquels ils appellent jours de la mort, les quarante Mandarins qui sont les premiers Conseillers d'Estat, vont prendre le serment de tous les Seigneurs & Officiers de la Cour, & mesme de leurs femmes, leur faisant promettre d'estre fideles au Roy comme ils l'ont esté auparavant, & que s'ils découvrent quelque chose qui touche sa personne ou son Estat, ils le viendroient declarer. Tous les Gouverneurs des Provinces en font faire autant à tous les Seigneurs & Gentilshommes de leur gouvernement, & ceux des villes à tous les bourgeois & habitans. Ceux qui viennent découvrir quelque trahison ne manquent jamais de recompense. Tout ce qu'il y a de difference, est à l'égard de la condition des personnes qui la revelent. Car si ce sont des Mandarins ou des Gentils-hommes, ils n'ont de recompense que ce qu'il plaist au Roy de leur donner; mais pour des roturiers, soit hommes, soit femmes, premierement ils sont annoblis, & de plus on leur donne cinquante pains d'or & cinq cent barres d'argent, ce qui revient, comme j'ay marqué cy-dessus, à cinquante trois mille livres de nostre mon-

noye;

noye ; mais ils eſtiment beaucoup plus la nobleſſe que l'argent.

Par tout le Royaume on fait en certains temps reveuë de toute la jeuneſſe des Provinces, & tous ceux que l'on trouve n'eſtre pas nobles ou n'avoir pas appris de meſtier, pourvû qu'ils ayent atteint l'âge de dix-huit ou vingt ans, ſont enrollez pour le ſervice du Roy, qui tous les cinq ans fait choix de ceux qu'il veut retenir pour ſa garde, & les envoye aux fortereſſes des frontieres. Il s'en trouve quelques-uns de ceux-là qui taſchent par argent de s'oſter de cette ſervitude ; mais quand ils ſont ſurpris dans l'execution de ce deſſein, ce qu'ils ne peuvent guere faire ſans qu'on le ſçache, & le ſoldat & l'officier qui eſt d'intelligence avec luy ſont châtiez ſans remiſſion. On leur paſſe une petite échelle au col, on leur met les fers aux bras, & on les envoye en cet équipage au Conneſtable, qui les condamne auſſi-toſt à avoir la teſte tranchée. Mais comme les Tunquinois ne voyent pas volontiers du ſang humain répandu, les parens ou amis de ceux qui ſont condamnez demandent par grace qu'ils ſoient étranglez, trouvant cette mort moins deshonorable, parce qu'il n'y a point de ſang verſé, en quoy ils ſemblent eſtre de l'opinion des Turcs. Le Chapitre ſuivant fera encore mieux voir ce qui eſt de l'eſtat de la Cour de Tunquin & de ſa magnificence.

CHAPITRE XIII.

Des ceremonies qui s'obſervent lors que les Rois de Tunquin ſont élevez ſur le trône.

AVant que de parler de l'élevation au trône des Rois de Tunquin, & des grandes ceremonies qui l'accompagnent, il faut dire encore un mot de la maniere dont il ſort ordinairement de ſon Palais pour aller prendre quelque divertiſſement. Il monte ſur un magnifique Palanquin porté par huit hommes, où il peut eſtre vû de tout le peuple ; les Seigneurs & Officiers de la Cour

Cour l'accompagnant à pied, pourvû qu'il ne ſorte point de la ville; mais quand il va en campagne, il monte ſur un élefant, & les Seigneurs ſuivent à cheval. Quand la mere du Roy ſort, ou ſa premiere femme, on les porte de meſme ſur un Palanquin qui eſt fait en jalouſie, afin qu'elles puiſſent voir le monde ſans eſtre vûës. Leurs Dames d'honneur & leurs filles ſuivent à pied aprés le Palanquin, qui eſt richement orné dedans & dehors.

La coûtume des Princes & des Mandarins eſt de celebrer tous les ans le jour de leur naiſſance avec de grands divertiſſemens, des feſtins, des comedies, des feux d'artifices, & tous les parens & les amis ne manquent pas de venir à la feſte pour leur faire honneur. L'an 1645. le fils aiſné du Roy qui avoit eſté nommé par ſon pere pour eſtre ſon ſucceſſeur, donna au jour de ſa naiſſance tous les divertiſſemens poſſibles à la Cour, & le Roy qui l'aimoit, pour luy donner moyen de faire une plus belle dépenſe, luy fit porter mille pains d'or & cinq mille barres d'argent, ce qui faiſoit huit cent vingt mille livres de noſtre monnoye. En ce temps-là ils font de grandes aumoſnes, ſur tout aux pauvres veuves & aux priſonniers.

Quand le Roy eſt mort & qu'il laiſſe pluſieurs fils, on prend celuy qu'il luy a plu de choiſir de ſon vivant pour eſtre ſon ſucceſſeur, & qu'il a fait reconnoiſtre pour tel, comme il a eſté dit auparavant. Le troiſiéme jour aprés le decez du Roy, le Conneſtable avec tous les Mandarins d'armes & ceux du grand Conſeil, & tous les Gouverneurs des Provinces vont à l'appartement de ce Prince, où on luy donne un habit à la Chinoiſe, aprés quoy l'ayant monté ſur un élefant on le mene dans une des plus grandes cours de ſon Palais, qui eſt toute couverte de brocars d'or & d'argent comme une maniere de tente. C'eſt là qu'étant aſſis ſur un trône ſuperbement enrichi, tous les Mandarins ſe proſternent en terre; & aprés avoir tenu quelque temps la teſte baiſſée, ils ſe relevent, & joignant les mains, levant les

les bras, & regardant le Ciel, font ferment au nouveau Roy de luy eftre fideles en toutes chofes jufques à la mort. Cette premiere ceremonie achevée, le Roy pour fe montrer liberal à fon avenement au trône leur fait donner à chacun quatre pains d'or & fix barres d'argent. Mais pour diftinguer le Conneftable d'avec tous les autres, il a vingt pains d'or & quarante barres d'argent; & le Chef ou Prefident du Confeil, comme qui diroit le Chancelier, en a dix des premiers & vingt des autres. Ces prefens eftant faits, plufieurs pieces d'artillerie que l'on a difpofées autour du Palais font trois décharges & font fuivies d'un pareil nombre de toute la moufqueterie rangée dans une plaine voifine, où il y a environ trente mille hommes fous les armes, tant cavalerie qu'infanterie; Cela eftant fait le Roy eft mis fur un magnifique Palanquin, & le Conneftable & le Chef du Confeil marchent devant montez fur de beaux chevaux. Seize des principaux Seigneurs de la Cour portent le Roy, fçavoir huit Mandarins d'armes, & huit du Confeil, & de cette maniere on fe rend à l'appartement du defunt Roy, d'où chacun fe retire pour deux heures, hors les Eunuques; & c'eft alors que les Princeffes, les Dames de la Cour & autres femmes des principaux Mandarins viennent faluer le Roy, & le feliciter de fon heureux avenement au trône. En fuite les Seigneurs rentrent pour affifter au feftin fuperbement preparé à la mode du pays. Leurs viandes ne font pas fi delicieufes ny fi delicatement apprétées que les noftres, & mefme ils n'en ont point de tant de fortes. Il eft vray, comme je l'ay déja dit, qu'ils ont ces nids d'oifeaux qu'ils mettent dans la plus grande partie des viandes qu'ils apprétent, qui leur donnent le gouft de diverfes fortes d'aromates. De toutes les viandes qu'ils mangent, ils font plus de cas de la chair d'un jeune cheval & de celle d'un chien que des autres, ce qui ne feroit pas noftre gouft. La Comedie & les feux d'artifice fuivent le feftin Royal, & durent toute la nuit. Le lendemain les trente mille hommes qui ont fait leurs décharges le jour precedent dans une campagne proche du Palais,

s'y trouvent encore en tres-bel ordre, & tous les principaux Officiers de guerre, Colonnels, Capitaines, Lieutenans qui estoient sur les frontieres, se rendent au mesme lieu. Le Roy assis sur son Palanquin porté par seize de ses premiers Officiers, & precedé du Connestable & du Grand Escuyer à cheval sort de son Palais, suivi de plusieurs autres Officiers de guerre qui sont à pied, & d'un bon nombre de baladines qui dansent devant le Palanquin, & joüent agreablement de diverses sortes d'instrumens. Les tambours, les trompettes, les cornets, & autre musique martiale font aussi un bruit qui remplit l'air, & qui s'entend de bien loin. C'est avec cette pompe que le Roy se rend au Camp, & y estant arrivé il quite son Palanquin, & monte sur un de ses élefans de guerre. C'est un de ceux qui ne s'étonnent point des coups de mousquet ny des feux d'artifice : car autrement lors qu'à l'arrivée du Roy & à son depart du Camp, toute cette armée vient à faire ses trois décharges, & à jetter des lances à feu, le Roy seroit en danger de sa personne. Estant donc monté sur son élefant fait à ce grand feu & à ce grand bruit, il se met au milieu des troupes, & tous les Officiers viennent luy prester le serment de fidelité, aprés quoy il leur fait aussi ses liberalitez ; sçavoir à chaque Colonnel de deux pains d'or & de quatre barres d'argent ; à chaque Capitaine la moitié de ce qu'a receu son Colonel ; & à chaque Lieutenant la moitié de ce qui a esté donné à son Capitaine. Pour ce qui est des soldats ils ont chacun deux mois de gage ; & en moins de rien cela est payé, chaque Regiment ayant son Tresorier & ses soutresoriers, qui payent chacun leur compagnie. Tous ces presens estant faits, toute l'armée fait ses trois décharges, & chaque compagnie se retire dans une des grandes hutes qu'on a dressées dans cette campagne, où elle trouve à boire & à manger pour tout le jour & toute la nuit. On a aussi dressé dans la mesme campagne un beau Palais qui n'est que de bois, mais d'ailleurs fort enrichi de dorures & de peintures. C'est où le Roy va passer la nuit, une partie de laquelle s'em-

s'employe à la bonne chere, à la comedie, aux feux d'artifice, & à voir sauter & danser les baladines. Le lendemain le Roy monté sur son élefant quite son Palais de bois, où les soldats avant que de décamper y mettent le feu de mesme qu'à leurs hutes, pour retourner à son Palais. Y estant arrivé avec la mesme pompe qu'il en estoit sorti, il va s'asseoir dans son trône, & donne aussi alors des marques de sa liberalité à ceux qui ont composé les feux d'artifices, aux comediens & aux baladines, & à tous autres qui ont contribué à son divertissement, & à la solemnité de ce grand jour. En suite on donne entrée à tout le peuple, & deux Deputez, l'un du corps des marchands, l'autre de celuy des artisans, font une harangue au Roy, dont la substance est que tous les bourgeois & habitans de la bonne ville de Checo, le reconnoissent pour leur legitime Souverain, & qu'ils luy seront fideles jusques à la mort. La harangue finie, le Roy fait present au corps des marchands de cinquante pains d'or & de trois cent barres d'argent; & au corps des artisans de vingts pains & de cent barres. Alors le peuple s'étant retiré, c'est dans chaque quartier de la ville à qui fera le plus de dépense en festins, en comedies, en feux d'artifice, & ils ajoûtent encore beaucoup du leur aux liberalitez qu'ils ont receuës du Roy, employant tout un quartier de lune dans ces sortes de réjoüissances. Quelques jours aprés arrivent les Deputez des Communes de tous les endroits du Royaume, qui chacun au nom de leurs villes ou de leurs bourgs viennent témoigner au Roy la joye qu'ont tous les peuples de sçavoir comme on a mis sur le trône un de leurs Princes legitimes, & celuy qu'il avoit plû au defunt Roy de nommer; qu'ils luy seront toûjours fideles, & qu'ils donneront leur vie pour son service contre les Chinois. Ils nomment particulierement les Chinois, parce que les Tunquinois n'ont point de plus grands ennemis qu'eux, & que cette haine est irreconciliable. Le Roy voyant la bonne volonté de son peuple, luy fait aussi part de ses liberalitez, & la chose va de cette maniere. Tous les lieux qui d'ancienneté

n'ont point esté rebelles à leurs legitimes Rois, & qui ont toûjours pris courageusement les armes pour sa defense, ont une année de remise de toutes tailles & impots; & pour les autres qui ont assisté l'ennemy en quelque rencontre que ce soit, ils ne sont exempts de ces charges que pour six mois. Tous les prisonniers pour debtes se sentent aussi des graces du Roy, & aprés que le Chef du Conseil a eu fait leur accommodement avec leurs creanciers, le plus souvent à la moitié de la somme, le Roy fait payer le reste.

Au reste c'est une chose incroyable que la quantité de victimes que le nouveau Roy envoye aux temples de ses faux Dieux, pour y faire des sacrifices & des offrandes aux idoles.

On fait compte que le nombre de toutes sortes d'animaux passe cent mille, & qu'outre cela il va de la valeur d'un million en pains d'or & barres d'argent, en brocars & autres pieces de soye pour l'ornement des Idoles, & en toiles teintes en orangé pour habiller les Bonzes & autres gens destinez au service de ses faux Dieux, & à tenir nettes leurs Pagodes; c'est le nom qu'on donne aux Indes aux Temples des Idolatres.

Entre ces presens que le Roy envoye, il y a une grande quantité de pieces de grosses toiles teintes en bleu pour vestir les pauvres gens qui se sont retirez dans ces Pagodes, comme nos pauvres en Europe se retirent dans les hospitaux. Les Princes idolatres consument des sommes incroyables à embellir ces Pagodes & les Statuës de leurs faux Dieux. Il y en a d'or massif de trois pieds de haut, comme j'en ay vû au Royaume de Carnatica, & d'autres d'argent beaucoup plus grandes que le naturel. Le nouveau Roy en attendant que toutes ces ceremonies soient achevées pour aller rendre graces à ces fausses Divinitez de son heureux avénement à la Couronne, prend son temps que la lune se renouvelle, s'enfermant durant le premier quartier avec les Bonzes, & vivant comme eux avec beaucoup de frugalité.

Pendant ce temps-là il va visiter les principaux hospitaux.

taux pour voir comme on y traite les pauvres, & sur tout les vieilles gens qu'ils ont en veneration (car naturellement les Tunquinois sont fort charitables) & il leur fait encore de nouvelles charitez. Pour conclusion il choisit quelque beau lieu, où il ordonne de faire bastir une nouvelle Pagode qu'il vouë à quelqu'une de ses Idoles, & ses devotions finies le premier jour du second quartier de la lune il monte sur un de ses élefans de guerre, suivi de tous les Officiers de sa Cour à cheval, & de dix à douze mille hommes de pied choisis & detachez de toute l'armée pour l'accompagner. Pendant ce second quartier toute la Cour s'arreste dans une grande plaine où l'on a preparé trois maisons, une pour le Roy, la seconde pour le Conneftable, & la troisiéme pour le Chef ou President du Conseil, avec quantité de hutes pour le reste de la Cour. Il y a aussi une infinité des petites cabanes qui ne sont couvertes & fermées que d'un costé, lesquelles on fait tourner selon le vent qui soufle, & ce sont les lieux où l'on apreste les viandes; car durant tout ce temps-là le Roy donne à manger deux fois le jour à tout ce grand monde. C'est par cette mesme plaine que passe la riviere de.... qui est large en cet endroit, & sur laquelle sont les trois Palais dont j'ay parlé. Il se trouve-là plusieurs galeres superbement enrichies d'or & de peintures, & particulierement la generale qui surpasse de beaucoup toutes les autres en magnificence. La prouë, la poupe, les mats, les rames jusqu'où elles touchent l'eau, tout éclate d'or, les bancs sont proprement peints, & les rameurs bien couverts; car ceux qui rament sont tous soldats & toutes personnes libres, au contraire de nostre Europe où l'on ne se sert dans les galeres que d'esclaves & de forçats. Ces soldats dés leur jeunesse apprennent à manier la rame comme on apprend un autre mestier, & mesme ont un peu plus de paye que les soldats qui servent d'ordinaire en terre. Les galeres de Tunquin ne sont pas si larges que les nôtres, mais elles sont plus longues & coupent mieux l'eau. Pendant le sejour que le Roy fait en ce lieu là

 il se

il ſe divertit à voir combatre ces galeres, & celles-là remportent le prix qui paſſent les autres à force de rames. Le ſoir les rameurs viennent à terre avec leurs Capitaines ſaluer le Roy, & ceux qui ont le mieux fait remportent des marques de ſa bien-veillance. Les ſept jours paſſez le Roy avant ſon départ fait venir devant luy tous ſes ſoldats de galeres avec leurs Officiers, & leur fait donner d'extraordinaire deux mois de gage, comme il avoit fait à ceux qui ſervent en terre. C'eſt une choſe étonnante de voir la quantité de feux d'artifice qu'ils font joüer, tant ſur terre que ſur l'eau ; & mon frere qui s'eſt trouvé preſent à toutes ces magnificences, m'a dit que durant les ſept nuits ces feux qui brûlent & courent dans l'eau couvrent toute la riviere & rempliſſent l'air, de maniere qu'il ſemble alors que tout ſoit en feu. Je vids une fois à Bantam un de ces feux d'artifice, que des Tunquinois qui y eſtoient tirerent en la preſence du Roy, & j'avoüay alors que c'eſtoit toute autre choſe que ceux que nous faiſons en Europe.

Les ſept jours paſſez le Roy rentre dans la ville dans le meſme ordre qu'il en eſtoit ſorti & avec la meſme pompe, & eſtant en ſon Palais il va droit au quartier des Princeſſes, où il n'entre avec luy que les Eunuques, & où il demeure le reſte de la lune à prendre d'autres divertiſſemens. Tous les ſoirs il a le plaiſir des nouveaux feux d'artifice que l'on tire devant le quartier des femmes, & les Eunuques ſe joignant avec des Comediennes & des Baladines, tous contribuent enſemble à bien divertir le Roy. Voilà de quelle maniere ſe paſſe la ſolennité de ſon avenement au trône. Car on ne luy met point de couronne ſur la teſte, non plus qu'aux autres Rois d'Orient, & c'eſt une remarque aſſez importante que j'ay faite ſur ce ſujet dans mes relations de Perſe, pour faire voir qu'il ne ſe parle point auſſi en ce pays-là de couronnement, mais bien d'élevation au troſne.

CHA-

CHAPITRE XIV.

De la pompe funebre des Rois de Tunquin, & de la maniere d'enterrer les morts.

QUand un Roy de Tunquin meurt, il est incontinent enbaumé & mis dans un lit de parade, où pendant soixante cinq jours il est permis à tout le peuple de l'aller voir. Il est servi pendant ce temps-là comme s'il estoit en vie, & quand on oste le service de devant le corps, la moitié est donnée aux Bonzes, & l'autre moitié aux pauvres. Aussi-tost que le Roy a rendu le dernier soûpir, le Connestable envoye donner avis de sa mort aux Gouverneurs des Provinces, & ordonne combien de temps on en doit porter le deüil.

Tous les Mandarins d'armes & de Justice le portent ordinairement trois ans, la maison du Roy neuf lunes, & la Noblesse six, & le menu peuple trois. Pendant ces trois ans tous les divertissemens cessent, à la reserve de ceux qui accompagnent la ceremonie de l'élevation du nouveau Roy sur le trône; toutes les viandes qu'on luy sert sont dans des plats vernissez de noir; le Roy se fait couper les cheveux & se couvre la teste d'un bonnet de paille, ce que font aussi les Princes & les quarante Mandarins Conseillers d'Estat, & ils ne quittent point cet équipage que le corps du Roy ne soit dans la galere où il est mis pour le porter au lieu où il doit estre enterré. Trois cloches qui sont au haut d'une tour du Palais, depuis le moment que le Roy expire, ne cessent point de sonner jusques à ce que le corps entre dans cette galere. Le troisiéme jour du deces, tous les Mandarins vont à la Cour pour témoigner le regret qu'ils ont de la mort du deffunt Roy, & dix jours aprés seulement il est permis à tout le peuple d'aller voir le corps en son lit de parade, jusques au jour que l'on l'enleve pour l'inhumer.

Pendant les soixante-cinq jours qu'il est ainsi exposé le Connestable s'occupe à faire de grands appareils pour la pompe funebre; car plus elle est belle plus il en a d'hon-

nouveau Roy, & ses freres s'il en a, ou quelques Princes du sang suivent le mausolée, vestus de grandes robes de satin blanc, qui est la couleur du deüil. On void marcher aprés quatre Princesses qui portent le boire & le manger pour le mort. Enfin suivent deux chariots chacun tirez par huit chevaux, & portant deux coffres où sont les pains d'or & les barres d'argent, les riches étofes d'or & de soye, & les habits que l'on enterre avec le corps du feu Roy.

Funerailles des Tunquinois.

Pour ce qui est des funerailles ordinaires des Tunquinois, elles se font plus ou moins pompeuses selon la qualité de personnes quand elles sont hors du commun.

Pour ce qui est de leurs enterremens, ils usent de quantité de feux d'artifice dont ils se servent en toutes occasions, tant dans le deüil comme dans la joye. Ces feux sont enfermez dans des tours, & roulez sur de petits chariots que des hommes traisnent, tout n'estant fait que de papier peint de diverses couleurs. Ils mettent sur le tombeau du defunt quantité de viandes & de confitures dans la croyance qu'ils en profitent : car leurs Prestres les entretiennent dans cette erreur pour leur avantage, & font si bien leurs affaires que le matin il ne se trouve plus rien sur la tombe. Je l'ay vû pratiquer de mesme aux Chinois à Batavia, où ils ont une place hors la ville pour enterrer leurs morts, & il arriva un jour à ce sujet une chose digne d'estre remarquée. Tous les soirs on monte la garde, tant dans la ville que dans la forteresse; on fait sortir en mesme temps par chaque porte huit soldats & un caporal qui vont faire la ronde autour des murailles de la ville, & mesme ils vont jusques à la portée du canon & au delà, ayant toûjours peur d'estre surpris du Roy de Mataran ou de celuy de Boutam leurs ennemis jurez. Comme le cemetiere des Chinois n'est pas éloigné d'un des corps

de garde où ces soldats ont leur rendez-vous dés qu'ils y estoient arrivez ils ne manquoient pas d'aller voir si l'on n'avoit point enterré quelque Chinois ou Tunquinois; & quand ils trouvoient quelque chose à boire & à manger sur une tombe, ils ne manquoient pas aussi d'emporter le tout dans leurs corps de garde & d'en faire bonne chere. Les Prestres Chinois qui viennent d'ordinaire sur le minuit oster ces viandes, pour faire voir à ces pauvres idolatres que c'est pour nourrir les ames de leurs parens; ayant veu par plusieurs fois que l'on venoit les enlever, qui estoit leur oster une partie de leurs revenus, se douterent bien que ce ne pouvoit estre autres que les soldats de la garnison Hollandoise, & que pour éviter que cette friponnerie n'arrivast plus il faloit en faire plainte au sieur General & à son Conseil, ce qu'ils firent; aussi-tost le General fit défense aux soldats de ne plus aller rien prendre sur ces tombeaux; mais ceux-cy qui estoient affriandez à ces bons morceaux ne firent pas grand cas de la défense, & continuoient de les aller enlever, niant toutefois la chose quand on venoit derechef à s'en plaindre au General. Enfin les Prestres virent bien qu'il n'y avoit point d'autre moyen pour les empescher d'y retourner, que d'empoisonner toute la boüillon & toutes les viandes qui seroient mises à l'avenir sur les sepultures, dans l'esperance que quand les soldats y auroient esté pris deux ou trois fois ils quitteroient la partie. Ils firent la chose comme ils l'avoient projettée; & en effet il y eut plusieurs soldats qui en creverent, ce qui osta aux autres la volonté de plus manger de ces viandes. Toutefois de mon temps les Chinois ne s'y fioient pas encore entierement, & si le festin mortuaire estoit d'une vingtaine de plats, il y en avoit toûjours trois ou quatre d'empoisonnez, les Prêtres sçachant bien les distinguer d'avec les autres, parce que ce sont eux-mesmes qui les apprestent & qui les consacrent, & de la sorte ils ont trouvé le moyen de se conserver leur revenu.

CHA-

CHAPITRE XV.

De la Religion, & des superstitions des Tunquinois.

LEs Tunquinois en matiere de Religion sont divisez en trois sectes. La premiere prend son origine d'un ancien Philosophe nommé *Confutius*, dont la memoire est celebre dans toute la Chine & quelques Estats voisins. Il enseigna qu'il y a cinq élemens, la terre, l'eau, le feu, le bois, & le reste des creatures. Que l'homme est composé de deux parties, l'une subtile, & l'autre grossiere; & que quand l'homme meurt, la subtile va en l'air, & la grossiere demeure en terre. Ils ont dans cette secte l'usage des sacrifices, & adorent les sept Planetes; mais entre tous leurs Dieux & leurs Idoles, ils en ont quatre en particuliere veneration, & une Deesse. Les noms de ces Dieux sont *Raumu*, *Betelo*, *Ramonu*, *Brama*, & le nom de la Deesse *Satibana*, qui est celle que les femmes adorent; mais pour le Roy & les Mandarins, & sur tout les gens d'étude, ils adorent le Ciel.

La seconde secte vient d'un certain Solitaire nommé *Chacabout*, & est suivie de la plus grande partie du menu peuple. Il leur a enseigné la transmigration des ames; il faut que ses sectateurs observent dix commandemens que ce Chacabout leur a laissé.

Le premier est qu'ils ne tueront point. 2. Qu'ils ne déroberont point. 3. Qu'ils ne soüilleront point leur corps. 4. Qu'ils ne mentiront point. 5. Qu'ils ne feront point d'outrage à personne. 6. Qu'ils ne feront point de deux paroles. 7. Qu'ils n'auront point de desirs dereglez. 8. Qu'ils ne feront point grands parleurs. 9. Qu'ils n'excederont point dans leur colere. 10. Qu'ils feront ce qu'ils pourront pour se tirer de l'ignorance. Pour ce qui est de ceux qui veulent vivre religieusement, ils doivent renoncer aux delices de cette vie, estre charitables envers les pauvres, vaincre leurs passions, & s'adonner à la meditation. Il enseigna de plus,

qu'apres cette vie il y avoit dix lieux differens de joye & de tourment, & que ceux qui auroient méprisé sa loy souffriroient des peines proportionnées à leurs offenses sans jamais voir la fin de leurs tourmens; & que pour ceux qui auroient tasché de bien accomplir sa loy, & auroient manqué à quelque point, ils devoient passer apres leur mort en divers corps durant trois mille ans avant que d'entrer dans le lieu des bien-heureux. Mais que ceux qui auroient observé sa loy recevroient une recompense toute particuliere sans renaistre comme les autres, & sans souffrir le changement des corps; & que luy mesme avoit esté reduit à renaistre dix fois avant que d'avoir pû jouir de la gloire qu'il possedoit, parce que durant les premieres années de sa vie il n'estoit pas illuminé de la connoissance de ces hauts mysteres. Ce Chacabout fut un des plus grands imposteurs qui ait jamais esté dans l'Asie: car il a répandu sa secte dans tout le Royaume de Siam, dans une partie des Provinces du Japon, & de là dans le Tunquin où il mourut.

La troisiéme secte est celle de *Lanthu*, aux mensonges duquel les Japonois & les Chinois ont une grande croyance; & les Tunquinois y adjoûtent encore plus de foy. Il estoit Chinois de nation, & ç'a esté un des plus fameux & des plus sçavans Magiciens qui ait jamais esté en Orient. Il fit quantité de disciples, qui pour autoriser ce noir imposteur, & faire que le pauvre peuple luy donnat plus de croyance, luy persuaderent que Lanthu a eu une naissance miraculeuse, & que sa mere l'a porté dans son ventre sans perdre sa virginité l'espace de soixante & dix ans. Il leur a enseigné une partie de la doctrine de Chacabout; mais ce qui luy a le plus attiré le cœur de ces peuples, est qu'il les a toûjours exhortez à la charité, & à bastir des hospitaux dans toutes les villes où il n'y en avoit point auparavant. Et mesme il y a plusieurs Grands du Royaume qui s'y sont retirez pour servir les malades, avec quantité de Bonzes qui s'y sont aussi rendus au mesme sujet; avant

avant cela ils menoient une vie faineante & malheureuse. Du temps que mon frere estoit en ce pays-là, le *Choüa* ou Connestable ennemy de tous ces vagabonds, fit venir aupres de luy la plus grande partie de ces Bonzes & de ces Sayes ou faineans; & quand ils furent arrivez il fit choix de ceux qui luy semblerent les plus robustes & les mieux faits, & les envoya pour soldats aux frontieres du pays.

Les Tunquinois ont accoûtumé d'adorer trois choses dans leurs maisons. La premiere est le foyer de leur cuisine fait de trois pierres. La seconde est une idole qu'ils appellent *Tiensu*, laquelle est comme la Patrone des arts, de l'orfevrerie, de la sculpture, de la peinture, &c. Et lors qu'ils destinent un enfant à apprendre un de ces mestiers, avant que de le mettre en besongne ils dressent un Autel où ils sacrifient à cette idole, afin qu'elle ouvre l'esprit de cet enfant & luy donne bon jugement pour apprendre. La troisiéme idole s'appelle *Buabin*, qui est celle qu'ils implorent quand ils veulent bastir une maison. Ils font dresser un Autel, où ils appellent des Bonzes & des Sayes pour y sacrifier à l'idole. Il y a grande preparation de toutes sortes de viandes, & en suite on luy presente plusieurs papiers dorez où se trouvent écrites quelques paroles magiques; aprés quoy ils les brûlent avec les parfums qu'on luy presente, luy apportant plusieurs tables couvertes des viandes qui ont esté sacrifiées; & ils font tout cela pour obliger l'idole par ces caresses à ne point souffrir qu'il arrive jamais de malheur à la maison qu'ils veulent bastir.

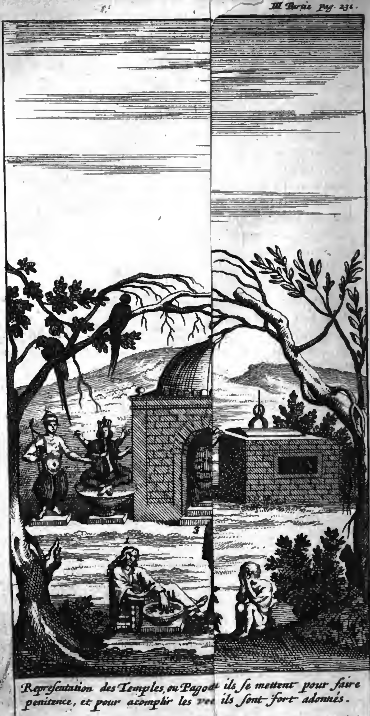
Il y a des Tunquinois qui adorent le Ciel, d'autres la Lune, & d'autres les étoiles. Il y en a encore qui adorent les cinq parties de la Terre, en faisant une cinquiéme au milieu des quatre qui nous sont connuës, & qui le leur sont aussi, mais confusément. En leur rendant leur hommage, ils ont pour chacune de ces parties une couleur particuliere. Quand ils adorent celle qui répond au Septentrion, ils sont vestus

de noir ; & la table & les plats où ils mettent les viandes des ſacrifices ſont pareillement noirs. Lors qu'ils adorent la partie du Midy, ils ſont veſtus de rouge ; pour l'Orient de verd, & pour l'Occident de blanc ; & quand ils adorent le milieu du monde, ils portent le jaune.

Ils font des offrandes aux élefans, aux chevaux, aux vaches, & preſque à tous les autres animaux, comme auſſi aux arbres. Ceux d'entre eux qui s'étudient à connoiſtre les caracteres Chinois, ont accoûtumé la cinquiéme lune de l'année de faire faire des ſacrifices pour les ames de ceux qui ſont morts & qui n'ont point eu de ſepulture. Ils croyent qu'en faiſant cela leur entendement ſera plûtoſt éclairé pour comprendre toutes choſes.

Tous les ans au commencement de l'année, ils font une grande ſolemnité pour honorer aprés leur mort ceux qui durant leur vie ont fait quelques belles actions, qui ont eu du cœur, & qui ſe ſont montrez vaillans, mettant en ce rang ceux qui ont eu la hardieſſe de ſe ſoulever contre leurs Princes legitimes, & diſant que c'eſtoient des gens de cœur. Trois jours avant cette grande ſolennité qui ſe fait dans une grande campagne, on y dreſſe quantité d'autels, dont les uns ſont pour les ſacrifices, les autres pour mettre les noms de ces grands Capitaines & hommes Illuſtres dont l'on celebre la glorieuſe memoire. La veille plus de quarante mille ſoldats vont paſſer la nuit dans cette campagne, où tous les Princes & Mandarins ont ordre de ſe trouver avec grand nombre d'élephans & de chevaux de main, & le Roy meſme s'y rend auſſi. Aprés que l'on a achevé tous les ſacrifices, & que l'on a brûlé quantité d'encens à l'honneur des defunts, le Roy & tous les Princes & Mandarins font quatre profondes reverences où ſont les autels, & où ſont les noms de ces guerriers ; puis le Roy tire cinq coups de fleche contre les autels, où ſont les noms de ceux qui ont eſté ſi temeraires que de ſe ſoulever contre leur Prince legitime. Cette action eſt ſuivie de quantité de volées





Representation des Temples, ou Pagod ils se mettent pour faire penitence, et pour acomplir les vœ ils sont fort adonnés.

volées de canon, & de trois ſalves de mouſqueterie de tous les ſoldats, pour mettre en fuite toutes ces ames. En ſuite ils brûlent tous ces autels, & quantité de papiers dorez qui avoient ſervi aux ſacrifices ; & puis tout ſe termine par un hurlement épouvantable de toute la ſoldateſque. Pour concluſion les Bonzes, les Sayes, & autres gens de la ſorte mangent toutes les viandes qui ont ſervy aux ſacrifices.

Le premier jour & le quinziéme de la lune, c'eſt une choſe étonnante d'entendre le carillon de leurs groſſes cloches ; car ce ſont des jours de feſte de leurs Dieux, & tous les Bonzes & les Sayes leur rendent alors plus de veneration qu'à l'ordinaire, en redoublant leurs prieres & en diſant chacun de ces jours-là ſix fois une maniere de chapelet. En ces jours-là pluſieurs font apporter ſur la ſepulture de leurs parens morts, à boire & à manger pour leurs ames. Les Bonzes & les Sayes ne manquent pas de s'y trouver, & aprés qu'ils ont fait leurs prieres ils mangent ce qu'ils peuvent des viandes qui ont ſervi au ſacrifice, & donnent ce qui reſte aux pauvres. Mais quoy que faſſent ces Bonzes & ces Sayes qui vivent aſſez auſterement, le Roy ny les Mandarins n'en font pas beaucoup de cas, & il n'y a que le menu peuple qui les honore.

Dans le Royaume de Tunquin, outre les grandes villes qui ont pluſieurs Pagodes, il n'y a guerre de bourg, ny de village qui n'ait la ſienne, & chaque Pagode eſt ſervie du moins par deux Bonzes & par deux Sayes. Mais il y a telle Pagode qui entretient tant de Bonzes que de Sayes juſques à quarante, qui vivent en communauté ſous un Superieur. Ils tiennent la croyance de Chacabout, & un bouc eſt l'idole qu'ils adorent. Ils portent tous au col une maniere de chapelet de cent grains, qui ſont de bois & fort gros ; avec un baſton à la main, & au bout du baſton il y a un petit oiſeau d'un bois verny. Ils vont demander l'aumoſne

pour

pour leur entretien ; & ils ne sont pas comme les Bonzes des autres Royaumes, qui ne demandent l'aumosne qu'avec gravité ; ceux-cy au contraire la demandent avec une grande humilité & modestie, ne prenant jamais que ce qui leur est necessaire ; & s'ils ont quelque chose de reste, aussi-tost qu'ils ont achevé leur repas, ils le donnent aux pauvres veuves qui ne peuvent gagner leur vie, & aux orfelins. Leur regle leur permet le mariage, pourvû qu'ils sortent de leur Monastere. Ils assistent ordinairement aux funerailles des Grands, où ils disent leur façon de chapelet, & y sonnent de leurs cornets ou trompetes, faisant sonner en mesme temps les grosses cloches de leurs Pagodes.

Au reste les Tunquinois ont une particuliere veneration pour deux Magiciens & une Magicienne. Le premier des Magiciens qu'ils nomment *Tay-bou*, leur fait à croire qu'il sçait le succez des affaires à venir ; de sorte que quand ils ont dessein de marier leurs enfans ; de bâtir une maison, d'acheter une terre, ou d'entreprendre quelque negoce, ils vont consulter cet oracle pour sçavoir ce qui leur arrivera. Le Magicien leur fait un doux acceuil, & avec une feinte modestie leur demande, par exemple, l'âge de la personne dont il s'agit, pour sçavoir le succez de l'affaire qu'elle veut entreprendre. Puis ayant pris un grand livre épais de trois doigts, où il n'y a que des figures d'hommes, de demy-hommes, & de toutes sortes d'animaux terrestres & aquatiques, & de cercles, de triangles & de quarrez, il l'ouvre, & met en mesme temps dans un gobelet trois pieces de cuivre, où d'un costé seulement il y a quelques caracteres gravez. Aprés avoir bien remué ces trois pieces, il les jette à terre comme au sort. Si tous les caracteres se trouvent dessous, il ne daigne pas regarder dans son livre, & c'est un tres-mauvais presage pour la personne dont il s'agit. Mais si un caractere ou deux viennent dessus, il regarde dans son livre, & fait accroire à la personne tout ce qu'elle veut. Que si le hazard veut que tous les caracteres

des

des trois pieces paroissent ensemble, alors le Magicien s'écrie que c'est la personne du monde la plus fortunée.

Le second Magicien appellé *Thay-phou thouy*, est celuy auquel ils ont recours dans leurs maladies. Quand un malade le vient trouver, il prend un livre plein des mesmes figures de celuy du precedent Magicien. Il n'y a de difference que dans la forme du livre; car celuy-cy n'est que de la grosseur du pouce, & d'environ quatre doigts de long à huit pans, sur chacun desquels il y a plusieurs chifres. Si apres plusieurs singeries qu'il fait devant le malade pour l'abuser, il dit qu'il reconnoist que la maladie vient du demon, alors il luy fait hommage avec le malade & avec ceux qui l'ont amené. Cet hommage se fait par plusieurs sacrifices, & ceux qui sont amis du malade presentent au demon, ou plûtost au Magicien une table chargée de ris & de viandes. Mais si aprés toutes ces offrandes le malade ne recouvre pas la santé, tous ses parens & amis avec le plus de soldats qu'ils peuvent amasser entoureut le logis du malade, & chacun fait trois decharges de mousquet pour chasser le demon de la maison. Quelquefois ce Magicien fait accroire au malade & à ses parens, que c'est le Dieu des eaux qui est la cause de la maladie, & c'est quand le malade est de ces gens de mer ou de riviere, comme matelots, bateliers, pescheurs; & afin qu'il guerisse, & que le Dieu s'appaisant retourne dans son Empire aquatique, il ordonne que le chemin depuis le logis du malade jusqu'à la riviere la plus proche soit couvert des plus belles pieces d'étofe que toute la parenté puisse avoir, & que d'espace en espace on dresse des hutes, dans chacune desquelles il y ait deux tables couvertes pendant trois jours de toutes sortes de viandes; tout cela pour inviter le Dieu à se retirer, & luy faire honneur jusqu'à ce qu'il rentre dans son Empire. Mais pour mieux sçavoir la source de la maladie, le *Thay phouthouy* leur fait à croire qu'il faut qu'ils aillent consulter le *Thay bou*, qui est le premier Magicien, & s'il répond

que

que les ames des morts, (car ils croyent le passage des ames d'un corps à l'autre) ont causé cette maladie, le Magicien employe toutes ses ruses & ses artifices, pour attirer à soy ces ames malfaisantes; & quand il a pû avoir, à ce qu'il dit, celle qui cause le mal, il la renferme dans une bouteille pleine d'eau jusques à ce que le malade soit gueri; & alors on casse la bouteille, & l'ame a la liberté de s'en aller. Quand ces pauvres gens ont recouvré leur santé, le Magicien leur fait accroire que si cette ame n'eut esté bien enfermée, ils n'auroient jamais échapé de cette maladie, & qu'ils en seroient morts infailliblement.

La Magicienne que les Tunquinois vont aussi consulter, s'appelle *Bacoti*, & a grande intelligence avec le demon, auquel si elle a une fille, elle en fait offrande si-tost qu'elle est née pour mieux acquerir ses bonnes graces, & avoir plus de conoissance dans la magie. Quand une mere pleure la mort de son enfant, & qu'elle veut sçavoir en quel estat est son ame en l'autre monde, elle va trouver cette *Bacoti*, qui pour contenter le desir de cette mere, se met aussi-tost à batre son tambour pour appeller par ce bruit l'ame du deffunt, qui paroist devant elle, à ce qu'elle luy fait accroire, & qui luy conte si elle est bien ou mal; mais ordinairement elle dit à ces pauvres meres que cette ame est bien heureuse au lieu où elle est, & qu'il faut qu'elle s'en console, à moins qu'elle ne veüille qu'on croye qu'elle a de la douleur du bonheur de son enfant.

Les superstitions de ces peuples sont en si grand nombre, qu'il y auroit de quoy remplir un juste volume; mais je me contenteray d'en rapporter encore quelques-unes des principales. Les gens d'étude s'appliquent fort à apprendre en regardant dans un miroir à predire les choses à venir, & se vantent de pouvoir dire à ceux qui les viennent consulter, ce qu'ils deviendront un jour, & quel sera le succez de leurs affaires.

Il y en a qui presentent de l'eau de vie aux morts, & en arrosent leurs cendres; mais ils ne font cela qu'à celles

les de leurs Ayeulx, pour leur demander la santé, l'honneur & les richesses.

Il y en a d'autres qui le premier jour de leur année prennent de la chaux, & font plusieurs figures, rondes, quarrées & en triangle, sur le seüil & sur le pas de leurs portes. Ils disent que ces figures font peur aux esprits malins, & sur tout que la triangulaire les fait fuir d'abord. Quelques-uns en considerant les pieds d'une poule, en tirent de bons ou mauvais augures. D'autres allant en campagne, s'ils n'éternuent qu'une fois retournent au lieu d'où ils sont partis le matin, disant que s'ils passoient plus avant il leur arriveroit infailliblement quelque disgrace; mais s'ils éternuent deux fois ils poursuivent leur chemin avec joye, ne craignant aucun danger pour ce jour-là.

Il y en a de si superstitieux, qui en sortant de leurs maisons s'ils rencontrent quelque femme ils retournent chez eux pour deux ou trois heures, croyant que s'ils avoient passé outre ils seroient tombez dans quelque malheur. Mais s'ils rencontrent un homme c'est un bon presage.

Le premier fruit qu'ils ceüillent au commencement de leur année est celuy que porte *l'Arequie*, dont il a esté parlé au chapitre troisiéme; & c'est aussi le premier qu'ils mangent avec grande ceremonie durant le premier quartier de leur seconde lune. Il y en a de si endiablez qu'ils empoisonnent ce fruit, & font en sorte qu'un enfant en mange, croyant qu'en ostant la vie à un de ces pauvres innocens, le bonheur les doit accompagner toute l'année.

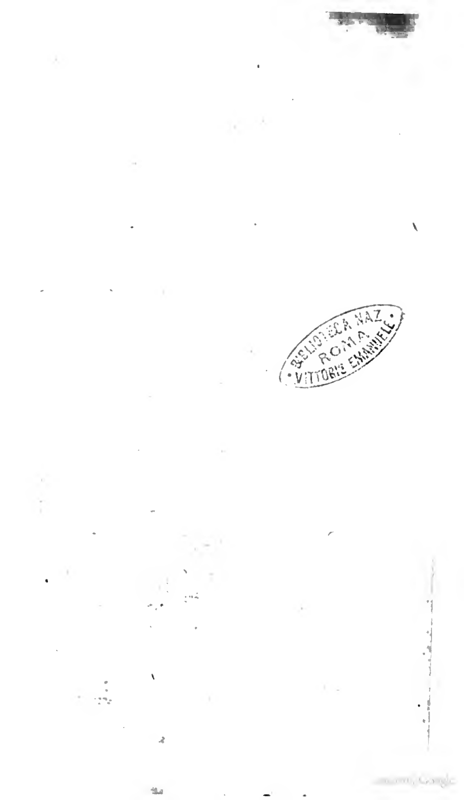
Quand il se fait éclypse de lune, ils disent que c'est un dragon qui luy fait la guerre & qui s'efforce de la devorer. Alors pour la secourir & faire fuir le dragon, tous ceux qui ont des armes à feu les tirent, on sonne toutes les cloches, on fait grand bruit de tambours, & pendant ce temps-là l'éclypse se passe; ce qui leur fait croire qu'ils ont delivré la lune; & ils font de grandes réjoüissances, comme s'ils avoient remporté quelque grande victoire sur leurs ennemis. Ils

Ils ont auſſi de grandes ſuperſtitions pour les heures du jour & de la nuit. Ils diviſent le jour naturel, c'eſt à dire tant le jour que la nuit, en douze heures, & ils donnent à chacune le nom d'un animal, comme du tygre, du lion, de l'ours, du cheval, du dragon, du ſinge, &c. Les lunes & les jours ont auſſi les meſmes noms; & quand un enfant vient au monde, auſſi-toſt le pere & les parens vont voir le nom de l'animal que porte l'heure où l'enfant eſt né, & ils croyent que cet animal là luy eſt funeſte. Dans le temps que mon frere eſtoit à la Cour du Tunquin, le Roy qui regnoit alors eſtant né à l'heure du cheval, ne donnoit jamais d'audience cette heure-là, & ne ſortoit point de ſon Palais, de crainte qu'il ne luy arrivât quelque malheur durant ce temps-là. Ce Prince eſtoit ſi ſuperſtitieux, qu'un de ſes enfans eſtant mort à la cinquiéme lune, qui eſt celle qui porte le nom du cheval, il ne voulut jamais permettre qu'on l'enterrât, mais il fit brûler le corps, & jetter enſuite les cendres au vent.

Voilà ce que j'ay pû receüillir de plus ſingulier & de plus conſiderable de l'eſtat du Royaume du Tunquin, tant des manuſcrits que me laiſſa feu mon frere qui mourut aux Indes, que des converſations que j'ay euës avec pluſieurs Tunquinois à Batavia & à Bantam.

FIN.

Page 184.


BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE



Le Roy de Tunquin allant à la guerre.

1. Le Roy porté dans son Palanquin par les principaux Officiers de sa Maison quand il sort de son Palais.
2. Marche du Roy quand il va à la guerre.
3. Joüeurs d'Instrumens & Trompetes qui suivent le Palanquin du Roy.
4. Un Officier qui porte un bassin plein d'eau, sur laquelle nage une tasse de cuivre troüée par le fonds, dont le trou est percé si juste en son lieu, & d'une telle grandeur, qu'en une heure de temps precisément, la tasse s'emplit jusques au bord & s'enfonce tout d'un coup dans l'eau.
5. Deux autres Officiers à l'instant frappent l'heure sur deux grandes plaques N. 5. d'environ deux pieds de diametre, de la figure à peu prés de nos miroirs concaves, & d'un metal comme nos cloches: le son de ces plaques s'entend de fort loin. Alors celuy qui porte le bassin plein d'eau, retire la tasse du fond & la remet vuide sur la superficie de l'eau en la maniere qu'elle estoit auparavant. Quand elle est remplie & qu'elle se renfonce, on frappe de mesme sur ces plaques; & c'est ainsi qu'on marque le temps & les heures dans le Tunquin, dans les Indes, & presque dans tout l'Orient entre les Tropiques, parce que les horloges qui se font en Europe, ne peuvent servir en ces lieux-là pendant la saison des pluyes, l'air estant alors si humide que le fer & l'acier, & mesme les cousteaux & les montres dans les poches se roüillent, quelque soin qu'on prenne de les envelopper dans du cotton & dans du cuir, & de les tenir seichement, de telle sorte qu'il est impossible de les preserver de la roüille qu'en les trempant dans de l'huile pendant ce temps-là. Cette humidité regne dans l'air dés qu'on a passé la Perse dans tout le Mogol depuis le quinziéme de Juin jusqu'à la fin de Septembre: plus on avance vers l'Orient & plus tard les pluyes commencent à venir. Il est bon de remarquer encore que dans l'Empire du Mogol au Tunquin & aux autres lieux de l'Orient entre les Tropiques, ils divisent comme nous le jour & la nuit en 24 heures, & donnent 12 heures au jour & 12 heures à la nuit, afin de partager également le temps du travail & de repos; mais ils subdivisent le jour & la nuit chacun en 4 parties égales, & cette division est marquée par les coups que l'on frappe sur ces plaques; par exemple la premiere heure de la premiere veille de la nuit est marquée par un seul coup, la seconde par un autre coup, & la troisiéme par un autre coup. La seconde veille de la nuit on marque la premiere heure par deux coups de suite, & le reste suit de mesme jusqu'à la troisiéme veille que l'on frappe trois coups à la premiere heure: cet ordre s'observe jusqu'à la derniere des heures de la qua-

triéme

triéme veille de la nuit qui sont marquées par quatre coups, & puis on commence la premiere heure du jour avec la mesme regularité. Tous les grands Seigneurs ont huit Officiers qu'ils entretiennent exprés pour cette fonction, & qui leur servent aussi pour garder la porte de leur Palais. C'est d'ordinaire à l'entrée des Palais & proche du logement du portier, qu'est penduë cette grande plaque de metal pour frapper l'heure, avec se bassin & la tasse qui marque le temps de la frapper.

Page 188.

Ordre de la marche des Reynes de Tunquin quand elles sortent de leur Palais.

A. Six Elephans marchant deux de front, & portant une maniere de cage ou loge, avec des treilles ou jalousies.

B, 15 Capitaines ou Officiers des Troupes, armez d'armes à feu.

C. Palanquin où est la Reyne.

D. 6 Gentilshommes de la Maison de la Reyne, portant des Parasols pour empescher que le Soleil ne donne sur le Palanquin.

E. 8 Eunuques qui portent le Palanquin.

F. 6 Dames d'honneur de la Reyne : la premiere commande aux Eunuques qui sont au service de la Reyne : ces Eunuques quoy qu'entierement coupez, n'entrent jamais chez la Reyne ; Les Roys de Tunquin sont en cela plus jaloux que les autres Roys & Princes Mahometans, qui permettent à ces sortes d'Eunuques de voir & de servir les Reynes & les Princesses dans leur Palais. Il n'y a que les femmes & les filles qui ayent cette permission au Tunquin. La seconde de ces Dames porte les confitures de la Reyne pour luy en presenter quand elle veut boire ; car ils observent cette coustume d'en manger toûjours avant que de boire ; & ils disent que cela empesche d'avoir la colique à laquelle on est fort sujet dans le Tunquin. La troisiéme de ces Dames porte la boëtte des parfums & du betel. Les deux autres aident à la Reyne quand elle monte dans son Palanquin, ou qu'elle en descend.

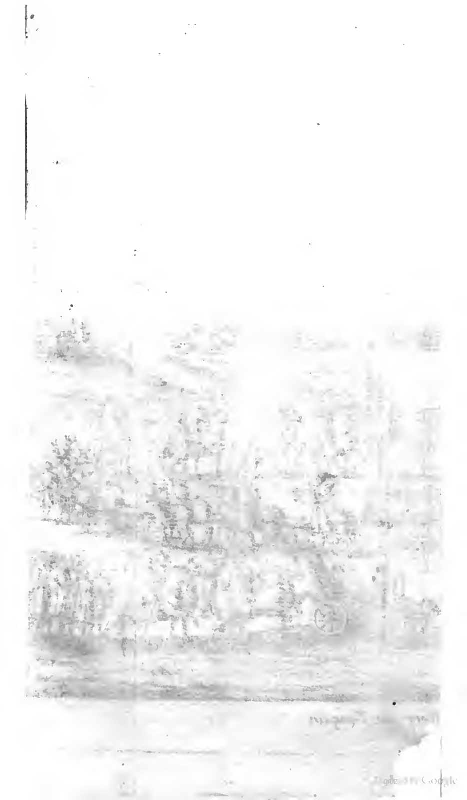
G. Chariot trainé par huit Filles de qualité, pour mener la Reyne quand elle sort du Palanquin, & avant qu'elle en sorte, tous les hommes & les Eunuques se retirent en lieu d'où ils ne la puissent pas voir ; car c'est un crime que de la regarder ; alors les femmes luy aident à sortir du Palanquin, & elle monte dans le Chariot, que les Filles trainent jusqu'au lieu où elle veut entrer.

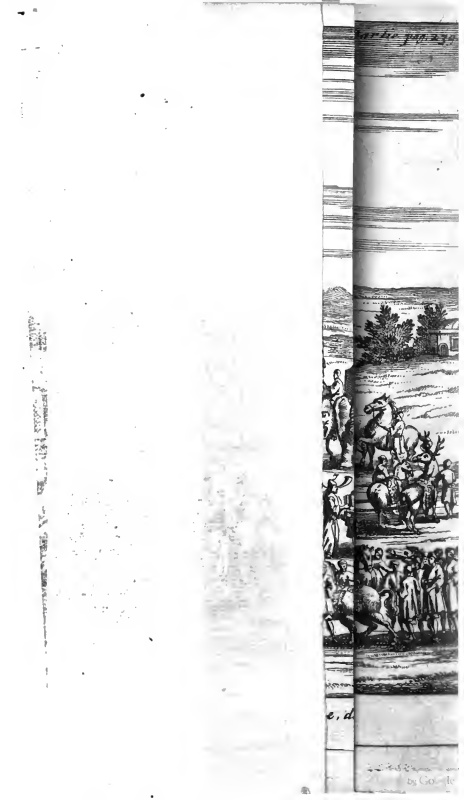
Page 224.


A
gnante



A





Ordre de la marche de la Pompe funebre à l'enterrement des Rois de Tunquin.

1. 2 Premiers Huissiers de la Chambre du Roy commencent la marche & crient le nom du Roy mort : ils portent chacun une masse, dont la teste est pleine de feux d'artifice.
2. 12 Elephans dont 4 portent chacun un homme qui tient en main un Etendart du Roy, les 4 suivants portent chacun une tour de bois, & dans chaque tour il y a 6 hommes, les uns armez de mousquets & les autres de lances à feu. Les 4 derniers Elephans portent chacun une espece de cage, dont l'une est fermée pardevant & par les costez, avec des glaces, & l'autre est fermée avec des treillis ou jalousies : les deux premieres cages sont carrées, & les deux autres sont à six pans.
3. Le Grand Escuyer à cheval, suivi de deux Pages à cheval.
4. 12. Chevaux de main menez deux à deux, chacun par un Capitaine des Gardes : Les harnois des 6 premiers chevaux sont tres-riches, leurs mords sont d'or pur, & toutes les garnitures de la bride & de la selle sont de mesme, & les selles sont brodées d'or : les 6 autres sont enrichies avec des plaques d'or, & tout le harnois en est couvert.
5. Le chariot qui porte le Mausolée où est le corps du Roy ; ce chariot est traisné par huit Cerfs dressés pour cet usage, chaque Cerf est mené par un Capitaine des Gardes du Corps.
6. Le nouveau Roy marche à pied, vestu de satin blanc, la teste couverte d'un bonnet de paille : s'il a des freres ils le suivent vestus de la mesme maniere, & autour d'eux marchent des joüeurs de hautbois & d'autres instrumens.
7. 4 Princesses vestues de satin blanc, qui portent à manger & à boire pour le Roy deffunt, elles sont suivies de deux Dames d'honneur habillées de violet, & autour de ces Princesses & Dames sont plusieurs joüeurs d'instrumens.
8. Princes du Sang vestus de satin violet, avec des bonets de paille.
9. 4 Gouverneurs des 4 principales Provinces du Royaume, portant chacun sur l'espaule un baston où pend un sac plein d'or, & de differents parfums, & ce sac contient le present que chacune de ces Provinces fait au Roy mort pour estre enterré auprés de son corps, afin qu'il s'en puisse servir en l'autre vie.
10. 2 Chariots chacun tiré par 8 Chevaux, chaque couple de Chevaux menée par deux hommes : chaque chariot porte un coffre plein de pains ou lingots d'or & d'autres richesses pour l'usage du Roy mort quand il sera en l'autre monde.
11. Une foule d'Officiers du Roy & de Noblesse suit la pompe funebre, partie a cheval, partie à pied, selon leurs fonctions ou leur qualité.

Suitte de l'ordre qui s'observe à la pompe funebre de l'enterrement du Roy de Tunquin, en sortant de la ville de Bodego.

Le Corps du Roy est mis dans une Galere qui remonte la riviere; Cette riviere est formée de plusieurs ruisseaux qui descendent des Montagnes, elle traverse des païs steriles & deserts: C'est en quelqu'un de ces lieux qu'on l'enterre fort secrettement; car il n'y a que six des principaux Eunuques de la Cour qui sçachent precisement le lieu où il a esté enterré. On leur fait prester serment de ne declarer jamais ce secret, & cette ceremonie s'observe peut-estre par quelque motif de Religion, peut-estre aussi de crainte qu'on n'aille deterrer le corps & enlever les tresors qu'on y enterre en mesme temps auprés de luy: Ces tresors consistent en lingots ou pains d'or, & en barres d'argent, en brocards d'or & d'argent, & en beaucoup d'autres richesses, pour l'usage (à ce qu'ils disent) du mort quand il en aura besoin en l'autre monde. Plusieurs Seigneurs & Dames de la Cour se font enterrer tous vifs auprés de luy, à dessein de le servir aux lieux où il va. J'ay remarqué en passant dans les Estats du Raja de Velouche, qui confinent au Levant à ceux du Roy de Visapour, que les femmes se font enterrer vives auprés de leur mary quand il est mort, au lieu de se brûler comme elles font dans les autres Provinces des Indes.

A. La ville de Bodego.

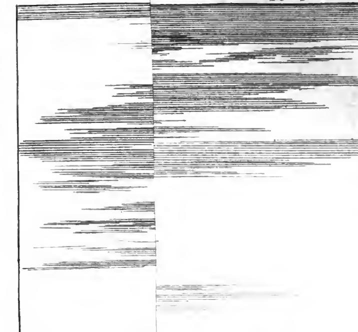
B. La Galere où est le Corps du Roy.

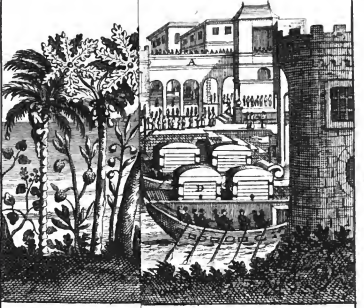
C. Deux Galeres de suite où sont les Seigneurs qui vont se faire enterrer vifs avec le Roy: celle où sont les jalousies ou treillis, est remplie des Dames qui vont aussi se faire enterrer vives auprés de luy.

D. Galeres qui portent les tresors qu'on va enterrer auprés du corps du Roy.



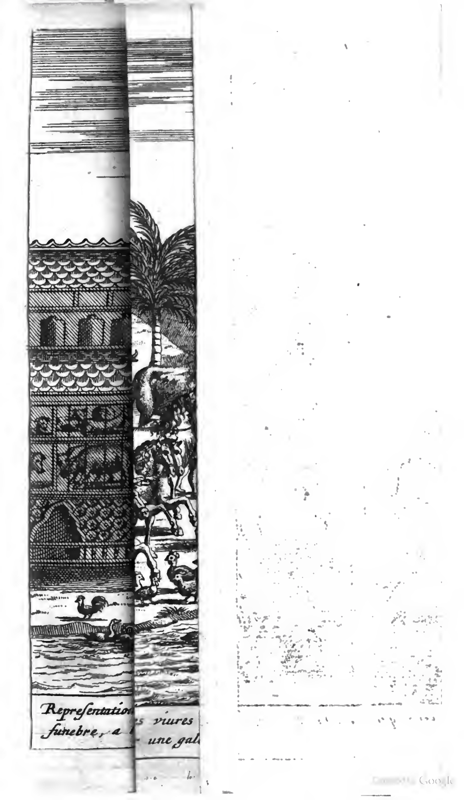
HI-



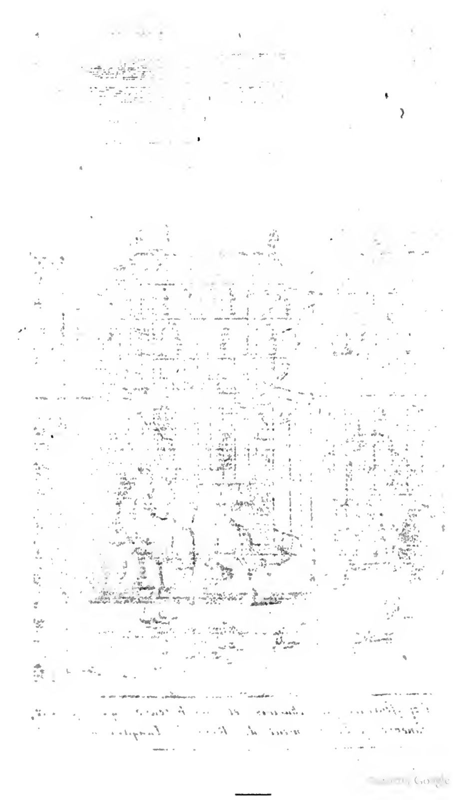


Suitte de l'ordre nt- de la Ville de Bodego.





Representation ... *s viures*
funebre, a ... *une gal*



HISTOIRE
De la Conduite
DES HOLLANDOIS EN ASIE.

Tant envers leurs Sujets, qu'envers les Estrangers, pour soûtenir le Commerce.

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.
Dessein de l'Auteur.

MOn dessein n'est pas de blasmer la conduite des Hollandois en general, en écrivant icy les desordres que l'avarice de quelques particuliers a causez souvent dans l'Asie, à la honte de leur païs & du nom Chrestien. Je sçai que cette Nation s'est acquis d'ailleurs beaucoup de gloire par la navigation & par les armes, & mesme qu'elle a fort contribué au restablissement des Arts & des belles Lettres. Ainsi, je suis tres-éloigné de la vouloir offencer, & je le puis moins que jamais, presentement qu'elle accepte la paix que le Roy luy a si genereusement accordée, & qu'elle rentre dans nostre Alliance qui lui a toûjours esté utile & honorable. En effet, la conduite de cette Republique est si sage, qu'elle merite l'estime & l'admiration de tout le monde; car que peut-on voir de plus

admirable que la resistance qu'elle a faite pendant quarante ans à toute la Maison d'Autriche ? & mesme dans cette derniere guerre avec quelle sagesse n'a-t'elle pas sçeu reparer ses pertes, engager presque tous les Princes de l'Europe dans sa querelle particuliere, & prendre le moment favorable pour la terminer ? Neantmoins il faut avoüer que cette avidité du gain qui ne regne que trop parmi ces peuples, leur a fait quelquefois commettre de grandes fautes, & que cette envie demesurée qu'ils ont d'exclure du Commerce les autres Nations, les a mis comme à deux doigts de leur ruine, & en danger de perdre leurs propres Estats & leur liberté : au lieu qu'ils devroient considerer que le Commerce est un champ libre & ouvert pour l'industrie de tous les hommes, & qu'il n'y a point de Loy qui dise que le plus fort ait droit d'en bannir les autres. Pour moy j'ay toûjours crû que la justice & la bonne foi sont les premieres & les principales qualitez d'un negociant, & je me suis tres-bien trouvé de cette conduite : je n'ay à me reprocher aucun gain illegitime, & je n'ay coutu sur le marché de personne, ny fait des brigues & des injustices pour rendre ma condition meilleure. C'est ce qui m'a donné quelque credit dans tout l'Orient : car le grand secret dans le trafic pour bien gagner, c'est d'estre desinteressé, & de sçavoir mesme perdre à propos. Aussi, quand il m'a falu faire quelque depense pour le bien de la Religion Chrestienne, pour la gloire de la France, & pour mon honneur propre, j'ay toûjours compté l'argent pour rien & j'ay mieux aimé qu'on m'accusast de prodigalité que d'avarice ; Et bien que mes interessez ayent profité comme moy de l'effet de mes liberalitez particulieres, je n'en ay jamais rien mis sur leur compte. Par ce moyen, je me suis ouvert l'entrée dans la Cour des Princes, & j'ay acquis la confiance de tous ceux qui se meslent de negocier. Si j'en suis revenu moins riche, du moins j'oze dire que je n'y ay pas fait de des-honneur aux Chrestiens & aux François : graces à Dieu, j'en ay raporté une bonne reputation, & cette reputation m'est plus chere que tout l'or & toutes les pierreries des Indes.

C'est

C'eſt ce que la pluſpart des Marchands & des Officiers Hollandois n'ont pas fait, & comme j'ay eſté preſque toûjours témoin oculaire (pendant quarante années que j'ay paſſé en Aſie), des choſes que j'eſcris ſur leur ſujet, je n'en avanceray aucune qui ne ſoit tres-veritable, & je ne diray rien que je n'aye veu ou que je n'aye apris de gens dignes de foi, & qui n'avoient nul intereſt à me deguiſer les choſes; Au reſte, je ne touche point icy le Corps des Eſtats Generaux que je reſpecte; je ne blâme que des particuliers avec leſquels j'ay peu meſures à garder aprés les injuſtices qu'ils m'ont faites en pluſieurs occaſions.

Je n'entreprens pas d'écrire l'hiſtoire de l'établiſſement des Hollandois dans les Indes, ce ſeroit un trop long diſcours; mais ſeulement celle de la conduite qu'ils y ont tenuë pendant mes voyages; & peut-eſtre rendray-je en cela un ſervice conſiderable à leur celebre Compagnie de Commerce, en luy decouvrant beaucoup de choſes qu'elle ignore, ou du moins qu'elle ne ſçait pas ſi diſtinctement. J'en ay appris une bonne partie de la propre bouche des Chefs de Comptoir, appellez autrement Commandeurs, qu'elle tient en divers lieux de la Perſe & des Indes, avec leſquels je me ſuis ſouvent trouvé & dont il m'a eſté aiſé de decouvrir la conduite.

C'eſt une choſe aſſez connuë que la Compagnie des Indes en Hollande eſt compoſée de ſix Chambres, dans toutes leſquelles enſemble il y a ſeize Directeurs, qui font dix-ſept voix, parce que le Preſident en a deux; Qu'Amſterdam fait ſeule la moitié de la Compagnie, Middelbourg un quart, & Roterdam, Delft, Incuſe & Horn, l'autre quart, c'eſt à dire chacune une ſeiziéme partie. C'eſt cette Compagnie ſi fameuſe dans l'Univers, qui tolere, ou du moins qui ne void pas aſſez bien les grands & intolerables abus qui ſe commettent aux Indes à ſa honte & à ſon deſavantage, & qui n'y apporte pas tous les remedes qu'elle pourroit. Et c'eſt ſans doute par une ſuitte de cette negligence, & un viſible châtiment des injuſtices & crüautez qu'elle a ſouffertes, qu'elle a perdu le poſte

 impor-

important de l'Isle Formosa, depuis la perte de laquelle elle n'a pas esté en si bon estat qu'auparavant. Car alors les Chinois, les peuples de Tunquin, & de Cochinchine, & d'autres pays où croist la soye, ouvrant les yeux aussi bien que ceux du Japon, & voyant que les Hollandois vouloient par tout estre seuls les maîtres, declarant d'abord la guerre à ceux qui vouloient marcher sur leurs brisées; Tous ces peuples, dis-je, entreprirent alors le negoce de la soye; Ils allerent au Japon, & la donnerent à vingt-deux pour cent meilleur marché que ne faisoient les Hollandois: Ils firent de plus sçavoir au Roy du Japon, que s'ils pouvoient avoir le commerce libre, & que les Hollandois ne les vinssent point traverser, ils donneroient la soye jusques à trente pour cent meilleur marché qu'eux, & ainsi de toutes les autres marchandises. Car la plus grande partie de celles que les Hollandois portent au Japon, ils les prennent en ces pays-là, où le plus grand negoce consiste en soyes & en cornes, principalement en celles de bufle, de cerf, & de bœuf: & pour celles de bufle & de cerf, leur Isle Formosa leur en fournissoit assez. En un mot quand ils ont perdu cette Isle, ils ont perdu la plus belle fleur de leur couronne; & depuis ce temps-là ils ne tirent pas du Japon le tiers du profit qu'ils faisoient auparavant. C'est ce que je reconnus bien estant en Bengale l'an 1666. par l'argent qu'en rapporterent les deux Vaisseaux qui venoient du Japon, & par le recit que me firent des gens qui estoient au service de la Compagnie. Enfin sur les plaintes que toutes ces Nations Orientales firent au Roy du Japon, il fit une Ordonnance, par laquelle il declara que si les Hollandois en inquietoient aucune & la traversoient dans son commerce, il feroit crucifier tout autant des leurs qui se trouveroient sur ses terres, & qu'il ne permettroit jamais qu'aucun d'eux y mist le pied. Voilà comment est décheu le grand negoce que les Hollandois faisoient au Japon.

J'ay dit que la Compagnie Hollandoise souffre des injustices & des cruautez, dequoy j'apporteray dans la suite plusieurs exemples; & il semble que celles que nous repro-

reprochons aux Espagnols dans l'Amerique, leur doivent estre plus pardonnables qu'aux Hollandois qui veulent les imiter dans l'Asie; parce que les premiers exerçoient leur barbarie sur des Idolatres & des Sauvages, du nombre desquels ils pouvoient estre accablez; & que ceux-cy s'attaquent à des Chrestiens, dont un si beau nom devroit retenir leurs violences.

Ce qui porte encore un grand prejudice à la Compagnie, est le manque de bons Chirurgiens dont elle n'a pas le soin de se pourvoir. C'est en cela qu'elle est tres-mal servie, la plus part de ces Chirurgiens qui montent sur leurs Vaisseaux, n'estant que de jeunes gens, qui apres trois années d'aprentissage dans une boutique où ils n'ont fait que raser, ou panser par hazard quelque blesseure de coup de coûteau, à quoy les Matelots sont sujets entr'eux, viennent d'abord offrir leur service quand on équipe une flotte. Il est vray que l'intention de la Compagnie est de n'en point prendre qui ne soient capables, & qu'aprés avoir esté interrogez par un des Maistres Chirurgiens de la ville, à qui elle donne de bons gages; Mais ce Maistre Chirurgien est bien aise de tirer des deux costez; Et voicy comme la chose se fait. Le jeune Chirurgien se va presenter à la Compagnie, qui luy promet de le prendre, pourvû que le Maistre juré réponde qu'il soit capable. Aussi-tost le pere ou la mere du jeune homme, ou quelqu'un de ses parens, va trouver ce Maistre Chirurgien à qui il fait un present, & celuy qui a le plus donné a la preference. Pour cet effet on luy donne sa leçon par écrit, ce qu'on luy doit demander, & ce qu'il doit répondre, parce qu'il doit estre interrogé en presence d'autres Chirurgiens, entre lesquels il se trouve toûjours quelque compere, qui par le souvenir d'un souper receu, & l'esperance d'un autre, fait que le tout se passe galamment & en silence. Ainsi quand le jeune Chirurgien s'embarque, pourvû qu'il ait quelque peu d'antimoine preparé, & qu'il sçache faire quelque medecine qui fasse faire quinze ou seize selles, il croit estre bien fourni. Comme j'estois à Batavia, la flotte y arriva de Hollande, & je vis amener un

 Chirur-

Chirurgien de l'un des Vaisseaux qui avoit les fers aux pieds. Je m'informay du sujet, & j'appris qu'on l'avoit enchainé de la sorte, parce que de dix malades qui estoient sur le Vaisseau, & à qui il avoit donné quelque purgation, huit en moururent peu d'heures aprés. Les Chirurgiens de Batavia voyant bien qu'il ne pouvoit pas éviter d'estre pendu, comme en effet il y fut condamné, pour n'avoir pas la honte qu'un de leurs *fraters* eust fini sa vie par une corde, trouverent le moyen de l'empoisonner. Environ le mesme temps, un Orfévre François me vint avertir qu'il y avoit à l'Hospital de Batavia un jeune homme Parisien en mauvais estat. La charité m'obligea de l'aller voir, & je le trouvay au milieu de cinq ou six de ces jeunes Chirurgiens, qui consultoient si l'aprés-disnée ils luy couperoient la jambe pour une playe qu'il y avoit, ce qu'ils conclurent de faire. Pour empescher le coup, & tirer ce jeune homme d'entre les mains meurtrieres de ces jeunes ignorans, je fus promptement trouver le Chirurgien Major, pour le prier de me donner ce Soldat, m'offrant de le faire panser & de le nourrir à mes dépens, ce que j'obtins; & l'ayant mis entre les mains d'un Chirurgien Aleman qui estoit le Chirurgien des Esclaves, il le guerit en peu de temps. Je fis plus; car à force d'amis & de presens, j'eus son congé, & je le ramenay avec moy en France. Il s'appelloit Samuël Lorrain fils d'un riche Bourgeois de Paris de la ruë de Seine.

Mon dessein est donc dans cette Histoire de mettre au jour toute la conduite des Hollandois en Asie, & tout ce qui s'est passé de mon temps sous l'administration de chaque General à Batavia, & sous celle des Commandeurs dans les principaux comptoirs de Perse & des Indes. Je viendray ensuitte à celle des Hollandoises, qui ont souvent, comme des femmes ont en d'autres lieux, leur bonne part au gouvernement : & je laisseray aprés le Lecteur dans la pleine liberté de juger des choses, & de faire telle reflection qu'il luy plaira.

CHA-

CHAPITRE II.

De l'Isle Formosa, & comment elle fut prise par la trahison dont les Hollandois se servirent pour s'en rendre les maîtres & en chasser les Anglois. Comme aussi de la prise que les Chinois en ont faite sur les Hollandois en l'an 1661. *le cinquieme Juillet, par la lâcheté du Gouverneur.*

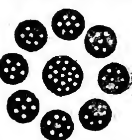
L'Isle Formose a quelque 80 lieuës de tour. Les Hollandois n'ont jamais possedé toute l'Isle : Ils estoient maistres de quatre forteresses, de cinquante deux villages, & de quelque quatorze ou quinze mille habitans.

On a cru depuis long-temps qu'une partie de l'or que l'on croyoit venir du Japon, provenoit de cette Isle: Et voicy comme l'on en a decouvert quelque chose. Il y avoit un jeune homme dans la forteresse en qualité de Sous-marchand; mais pour estre un peu volage, & ne se pas bien acquiter de sa charge, il fut deposé & fait soldat. Se voyant reduit à cette vie miserable, il resolut de mourir plustost que d'estre davantage dans cette misere. Se trouvant le plus souvent seul dans le magasin où il y avoit toute sorte de clinquaillerie, il fit un petit ballot de celle qu'il jugea estre la plus propre pour les gens qui habitent les montagnes de cette Isle, & ayant trouvé le moyen de sortir du Fort, il se mit en chemin pour gagner païs. Ayant demeuré environ quatre ans parmy ces Montagnards, où il avoit eu le loisir d'apprendre leur langue & le negoce du païs, il se hazarda de retourner vers les Hollandois, de qui il fut bien receu, parce qu'ils souhaitoient fort de sçavoir comment ce peuple se gouvernoit, & quel negoce on pourroit faire avec eux: Et voicy quel fut le recit qu'il leur fit de son voyage.

Premierement, leur dit-il, pour ce qui est du gouvernement de ces peuples, il y a sur six villages un Intendant avec quatre Conseillers qui rendent la Justice, & le moindre larcin est puni de mort. Le supplice pour les hommes est de les crucifier; & pour les femmes on

les couche de leur long sur une grosse poutre de bois, où on les lie, puis avec un sabre on leur coupe le corps en trois. Le premier supplice est pour l'homme qui a tué ou volé; & l'autre est pour la femme quand elle a aussi volé, ou qu'elle a paillardé. Quand le vol ne seroit que de la valeur de dix sols, on leur donne deux cent coups de foüet, & on leur applique un fer rouge à la joüe, afin de les reconnoistre: Que ceux qui croyent n'estre pas bien jugez, soit au civil, soit au criminel, appelloient de la Sentence, & s'en alloient vers le Nord-est de l'Isle, où il falloit que prés de la mer il y eust une ville, où celuy qui commande en chef à tous ces Montagnards fist sa residence: Que sur la fin de nostre mois de Mars, plusieurs de ces Montagnards se rendent à cette ville, sur tout ceux qui se meslent du negoce, & qu'ils portent avec eux tout ce qu'ils peuvent ramasser le long de l'année de cornes de cerf, de bœuf, de bufle, & les peaux de ces animaux mal preparées, & qu'ils reviennent d'ordinaire sur la fin du mois d'Avril, rapportant des étofes du Japon & de la Chine, des robbes & des toiles de ces pays-là, & d'une certaine monnoye d'or & d'argent du Japon, l'une & l'autre de diverses especes & de diverse valeur. Je crois asseurement, poursuivit-il, que dans les montagnes de cette Isle qui sont prés de la mer, il y a quelques mines d'or, ou quelque riviere où l'on en trouve en poudre, & que les Japonois viennent l'enlever avec leurs vaisseaux. J'ay fait tout mon possible pour aller voir d'où vient cet or, & où se fait ce negoce; mais ces gens-là m'ont toûjours renvoyé aprés avoir marché quelques jours; car de trois en quatre heures de chemin il y a des Gardes qui veulent sçavoir où chacun va, & mesme qui ne laissent pas passer les gens du païs, si ce n'est ceux qui vont pour appeller d'un jugement, ou pour marchandise. Pour ceux qui veulent aller du costé du couchant, ils ne les empeschent point, parce qu'ils sçavent bien que de ce costé là hors de leurs montagnes le plat pays est aux Hollandois, & qu'ils n'ont garde de venir se mettre entre leurs mains. Ce jeune homme

adjouta qu'il se faisoit fort d'aller par tout, & jusques au lieu où abordoient les vaisseaux du Japon pour faire negoce, pourveu qu'ils luy fissent donner des marchandises qui y fussent propres, comme du corail, de l'ambre jaune, des miroirs, & sur tout quelques peaux de ces poissons de mer, qui sont plus rudes que le chagrin. C'est dequoy l'on couvre en ces païs-là au lieu de cuir, la gaine des sabres ou coutelas, & l'on fait grand estat de ces peaux-là; car d'ordinaire au milieu du dos de ce poisson, il se trouve neuf petites pierres, qui font comme une rose, huit en rond, & une au milieu, de la maniere que vous voyez ces neuf points disposez. Autresfois, quand il n'y avoit que les Portugais qui faisoient le negoce du Japon, c'estoit comme une chose incroyable de leur entendre dire combien ils vendoient chacune de ces peaux, lorsque ces huit pierres qui font le tour se trouvoient égales, d'une mesme grandeur & hauteur, qu'elles faisoient un cercle parfait dans une égale distance l'une de l'autre, & que celle qui est au milieu se trouvoit la plus grande & la plus haute. Plusieurs Portugais de Goa m'ont asseuré d'avoir eu pour une de ces peaux jusqu'à la valeur de dix mille piastres & au delà. Il faut aussi que cette peau se trouve assez longue pour couvrir toute la longueur de la gaine, sans qu'il soit besoin d'y ajoûter de morceaux. Il se pesche de ces poissons dans le Golfe Persique où j'en ay vû; mais je n'en ay jamais vû qui fussent parfaits comme on les desire, & il n'y a point de marchandise qui hausse de prix comme celle-là; car une des moindres peaux se peut avoir pour un escu, quand il n'y a que trois ou quatre pierres, les autres estant tombées, ou quand elles sont fort inegales; au lieu qu'une peau parfaite telle que je l'ay dépeinte, vaudra jusques à dix mille écus.



Le Gouverneur fit donc donner au jeune Hollandois ce qu'il avoit demandé, & il s'en alla; mais comme peu de temps aprés les Chinois chasserent tous les

Hollandois de l'Isle, on n'a pas sceu ce que le jeune homme est devenu.

Je ne croy pas que ceux qui ont écrit de la prise de cette Isle, ayent sceu le sujet qui fit qu'elle fut renduë en si peu de temps. Le peu de cœur du Gouverneur y contribua beaucoup, comme aussi d'avoir manqué à la promesse qu'il donna à un de ses Soldats François, de Roüen, & brave, nommé Abraham Dupuis. Ce garçon ayant achevé son temps, qui est de sept années, comptant les deux années pour les voyages d'aller & venir, comme c'est l'ordre de la Compagnie de ne retenir aucuns Soldats ou autres Serviteurs quand ils ont achevé leurs temps, ce Soldat Abraham Dupuis voyant que son temps estoit finy, demanda son congé, que le Commandeur luy accorda en dissimulant le dessein qu'il avoit de le retenir, & le remit lors qu'il seroit arrivé quelques vaisseaux. Quand les vaisseaux furent arrivez & prés à s'en retourner en Batavia, le Soldat croyant s'en aller, fut dire au Gouverneur : Monsieur voilà les vaisseaux qui sont prests à s'en retourner, vous m'avez promis que je m'en irois avec les premiers vaisseaux qui iroient en Batavia, je veux donc m'en aller. Le Commandeur luy repartit brutalement ; quand tu verras cette Forteresse en mer à la voile comme ces vaisseaux, tu t'en retourneras. Quelque temps aprés les Chinois vinrent assieger la Place, & durant ce siege il survint un si grand debordement d'eau, tant de la terre que de la mer, que la Forteresse fut presque inondée, & que l'eau montoit jusques aux fenestres des premieres chambres. Le Soldat voyant cela vint au Commandeur, & luy dit: Commandeur, vous m'avez promis que lors que la Forteresse seroit en mer vous me laisseriez aller ; je trouve la mer assez haute pour y mettre les voiles. En mesme temps le Commandeur se ressouvint de ce qu'il avoit dit au soldat, & ne luy fit que répondre : Va, & prions tous Dieu que nous puissions retourner en Batavia. Ce soldat comme desesperé vint une heure ou deux aprés dans le Corps-de-garde, n'ayant autre chose sur son

corps

corps que son caleçon & son épée fourrée dans la ceinture de son caleçon, & ainsi par l'une des fenestres se jetta en mer, & se fut rendre du costé des assiegeans. Ceux qui virent l'action du soldat furent aussi-tost en donner avis au Commandeur, qui vint avec precipitation au Corps-de-garde, & comme le Soldat n'estoit pas encore loin, le Commandeur demanda à ces Soldats qui d'eux vouloit se jetter à la nage pour tascher de l'avoir vif ou mort, qu'il luy donneroit deux cens pieces de huit, qui sont deux cens écus. Il se trouva un Sergent qui accepta le party d'aller aprés luy; mais ce fut pour se retirer du service de la Compagnie, dont il estoit aussi mal satisfait que le soldat fugitif. Ils furent également heureux dans leur fuite, & arriverent au quartier des Chinois, & dés qu'ils y furent les Gens du General Coxima les luy menerent; & ce General qui estoit homme d'esprit, les caressa fort, & s'informa deux de l'estat où estoit la Forteresse: ce qu'ayant sceu, il prit ses mesures sur ce que ces deux hommes luy dirent, qu'il n'étoit pas bien posté pour prendre la Forteresse, pour ce qu'il la battoit du costé qui estoit le plus fort, & où estoit le plus de deffense; mais que s'il la vouloit attaquer du costé qu'ils luy diroient, ils consentoient qu'il les fist mourir s'il n'emportoit la Place dans huit ou dix jours. Si ces deux soldats ne fussent arrivez, le General estoit dans le sentiment de lever le siege; mais desaussi-tost qu'il eut attaqué la Forteresse du costé que ces deux soldats luy avoient dit, & quantité de coups de canons tirez par l'espace de cinq jours: comme il preparoit tout son monde pour donner un assaut general, le Commandeur Hollandois qui craignoit fort de perdre la vie & ses richesses, & la plus grande partie de ceux de son conseil qui estoient de son humeur, voyant qu'il falloit se preparer à soûtenir un assaut, ils envoyerent demander à composer, ce qui leur fut accordé, & avec bonne composition ils rendirent la place. Durant ce siege les Hollandois firent une sortie, croyant de surprendre un quartier des Chinois,

& dans ce party les Hollandois furent battus & quatorze faits prisonniers. Comme ce General Chinois vit ce nombre de Hollandois en son pouvoir, luy & plusieurs autres Chinois se ressouvinrent des cruautez que les Hollandois avoient exercez sur les Chinois quand ils avoient eu quelque victoire sur eux en mer, & il fit prendre ces quatorze Hollandois ausquels il fit à chacun crever un œil, couper le nez & les oreilles & une main qu'il fit attacher à leur col, & en cet estat il les renvoya au Fort, avec ordre de dire au Commandeur que c'estoit la nation Hollandoise qui leur avoit appris à traiter leurs ennemis si inhumainement, & qu'il n'ignoroit pas que l'un de leurs Capitaines ayant pris un de leurs vaisseaux Chinois, & faisant couper la teste à une partie, & faisant jetter l'autre en mer, le Chirurgien Hollandois demanda à son Capitaine un de ces Chinois pour en faire une Anatomie vif, ce qui luy fut accordé, & dés aussi-tost le Chirurgien le fit lier sur une planche, & comme il commençoit à le decouper, les Matelots Hollandois ne pouvant voir cette tyrannie, l'osterent des mains de ce Chirurgien & le jetterent en mer. Le Lecteur verra plus au long l'histoire de ces quatorze personnes au Chapitre XVI.

CHAPITRE III.

Du peu de scrupule que font les Hollandois de ne pas tenir leur parole dans leurs Capitulations.

LE brave Cocxima General des Chinois tint la parole qu'il avoit donnée aux Hollandois, quand ils luy rendirent les Forteresses qu'ils tenoient dans l'Isle Formosa, & leur donna mesme des vivres suffisamment pour leur subsistance durant deux mois, & pour leur voyage. Mais les Hollandois n'ont pas agi de mesme dans l'Isle de Ceylan, ayant manqué ouvertement de parole au Roy de cette Isle dans l'accord qu'ils firent avec luy pour chasser les Portugais de ses terres. Il avoit esté stipulé

ſtipulé entr'eux & le Roy de Candi, qui eſt le Roy de l'Iſle, que toutes les Villes & Forteresſes que les Hollandois reprendroient ſur les Portugais ſeroient remiſes entre ſes mains, à condition que le Roy ne donneroit de la canelle qu'à eux, & à un certain prix dont l'on eſtoit convenu. Mais à la premiere ville qu'ils prirent, qui fut Ponte de Galle, où ils furent puiſſamment aidez par les troupes du Roy de Candi, & celles du Roy d'Achem, ils eurent la ſubtilité de faire entrer les leurs les premiers dans la place, où ils ſe ſaiſirent d'abord de l'Egliſe pour en faire un corps-de-garde, & de tous les baſtions. En meſme temps ils firent entrer tous les vaiſſeaux qu'ils avoient là dans le port, & firent tranſporter une partie du canon qui eſtoit deſſus, pour en border les rampars & autres lieux où il eſtoit neceſſaire. Ainſi dans peu de jours la Ville fut plus forte qu'elle n'avoit jamais eſté du temps que les Portugais en eſtoient maiſtres. Le General Hollandois ſe voyant en defenſe, & ne craignant plus ces deux Armées, envoya vers le Roy de Candi & vers le General des troupes du Roy d'Achem, leur dire qu'ils pouvoient mettre leurs gens en quartier pour les rafraichir, & que pour luy il vouloit auſſi laiſſer repoſer les ſiens qui n'eſtoient pas accoûtumez aux chaleurs du païs, les trois Armées ayant aſſez fatigué tant par mer que par terre. En effet je me ſuis ſouvent étonné comme cette Armée Hollandoiſe pouvoit ſubſiſter en un païs ſi different du leur, & comme des gens nés au delà du cinquantiéme degré, pouvoyent vivre en un lieu qui n'eſt qu'à ſix degrez de la ligne Equinoctiale, & qui l'a deux fois l'année perpendiculaire & pour ſon zenit ou point vertical. Car quand ils ſont en campagne ils n'ont que de méchantes hutes pour parer cette grande chaleur, & quand il n'y a point de vent elle eſt beaucoup moindre dehors que dedans. Je reconnois que c'eſt une grace toute particuliere que Dieu fait aux Européans, qui peuvent reſiſter à de pareilles ardeurs, & qui ne ſuccombent point ſous tant de fatigues.

Le General Hollandois fit aussi dire au Roy de Candi, & au General du Roy d'Achem, qu'il avoit assez de monde pour garder la Ville, & qu'il s'asseurassent que les Portugais ne le viendroient pas attaquer. Le Roy & le General furent surpris de ce compliment: car selon l'accord qu'ils avoient fait le Roy s'attendoit d'y mettre sa garnison, & les Hollandois pour donner quelque couleur à leur manquement de foy, dirent qu'ils consentiroient volontiers que le Roy y mist de ses troupes, pourvû qu'il les remboursast auparavant des frais qu'ils avoient faits en cette guerre, qu'ils firent monter à une si grande somme, que les revenus de ce Roy qu'ils connoissoient pauvre, n'auroient pû payer en cinq ou six ans. C'est ainsi qu'ils sont demeurez maistres de cette Place, & de celles qu'ils ont prises depuis, comme Colombo, Negambe, & Manar, où il y a une Pescherie de perles.

J'ay dit que le Roy de Candi est pauvre, & pour donner des preuves du peu d'argent qu'il y a dans son Royaume, je feray mention d'un de ses sujets qui fut trouvé sous un arbre de canelle voulant mourir de desespoir. On luy en demanda la cause, & il avoüa qu'il avoit tué son pere pour avoir sa bourse; mais que ce qui faisoit sa plus grande douleur, estoit qu'il ne luy avoit trouvé qu'un larin, qui est une piece d'argent de la valeur de douze sols de nostre monnoye.

Anciennement il n'estoit parlé que de la bonne foy des Hollandois; mais il faut que ce fust de ceux qui n'ont point esté aux Indes: car en plus de quarante ans que j'ay employez dans mes voyages d'Asie, j'ay toûjours remarqué que pour le moindre interest ils ont des équivoques & des detours tout prests pour retirer leur parole & manquer de foy. Ce que l'on ne trouve en aucune part du monde. Ils me l'ont fait éprouver plus d'une fois, & j'en ay dit quelque chose dans mes Relations des Indes. Chacun sçait qu'ils ont esté cause de la grande persecution qui se fit au Japon, où soixante mille Chrestiens, tant Portugais que de ceux du païs nou-

nouvellement convertis, furent massacrez. Voicy encore un mauvais tour qu'ils firent aux Portugais à la prise de Cochin.

Cette Ville se rendit à composition, qui portoit que la milice sortiroit avec ses armes & tambour batant, & que pour ce qui estoit des gens d'eglise, des bourgeois, & autres de quelque sexe & âge qu'ils fussent, ils emporteroient de leur bien ce que chacun pourroit porter sans qu'il leur en fust fait le moindre tort. Il estoit dit aussi par la capitulation, que les Hollandois les meneroient à Goa, à Bassaïm, & à Chaoul, selon le lieu où chacun desireroit aller. Et quand il fallut quitter la Ville, chacun, tant hommes que femmes, enfans, gens d'eglise, & esclaves, se chargea de ce qu'il avoit de meilleur. Apres quelques jours que ces pauvres gens furent en mer, les Capitaines Hollandois & autres Officiers des vaisseaux, les firent venir l'un apres l'autre dans la chambre de poupe, & les dépoüillerent de tout ce qu'ils avoient, ne laissant aux hommes que la chemise & le caleçon, & aux femmes que leur bagou, qui est une forme de brassiere qui ne leur vient qu'un peu audessous des mamelles, avec trois au quatre aunes de toile dont ils s'entourent le corps depuis la ceinture jusqu'en bas, ce qui leur sert de juppe ou de cotillon sans y employer la main du tailleur: Mais les Hollandois n'en demeurerent pas là; ils pousserent plus loin leur cruauté & leur infamie, & ne se contentant pas d'avoir mis les femmes presques toutes nuës, ils en vinrent jusqu'à cet excez de mettre la main dans la nature des femmes les plus qualifiées, pour voir si elles n'y avoient point caché quelques pierreries. Le Lecteur aura sans doute de la peine à croire que des gens qui se disent chrestiens puissent venir à des actions si brutales & si infames. Mais la chose n'est que trop veritable, & trois mois apres la prise de Cochin je parlay à deux Capitaines qui s'en vantoient. Ils estoient du nombre de ceux qui avoient mené ces pauvres gens à Goa, & estant venus à Soualy, qui est le port de Surate, où j'estois alors, ils

ils me voulurent vendre cinq diamans pour douze mille roupies, qui font environ six mille écus. Mais ayant sceu qu'ils avoient esté pris de la maniere que j'ay dit, à ces pauvres Portugaises, dequoy ces Capitaines osoient faire gloire, bien qu'au prix qu'ils me les laissoient je les eusse bien revendus le double, je n'en voulus point, & ne daignay pas les acheter. C'estoient cinq belles pierres, trois rosses, & deux épaisses.

Il n'est, dis-je, que trop vray, que les Hollandois qui sont aux Indes ne font aucun scrupule de violer le droit des gens quand il s'agit de leur interest, & que la veuë du moindre profit leur fait mettre toutes sortes de fourbes en usage.

Il n'y a pas long-temps que lors qu'on avoit receu aux Indes quelque injustice de ces Officiers & Commis de la Compagnie, & que l'on pouvoit venir s'en plaindre en Hollande, la Compagnie ou les Estats en faisoient faire raison. Mais à present si quelqu'un se va plaindre on se moque de luy, & l'on approuve toutes ces injustices, pourveu qu'elles aillent au profit de la Compagnie. Il n'est pas moins inutille de s'en plaindre aux Estats, parce que la plus part de ceux qui les composent sont les premiers interessez dans la Compagnie, & plus de larcins & d'infidelitez que ceux qu'elle employe aux Indes font aux étrangers, plus il en revient de profit aux uns & aux autres. En deux de mes voyages ils sont cause que j'ay perdu pour le moins cent mille livres, contant ce qu'ils me volerent à Batavia. Car apres trois ans de procez que j'eux contre eux en Hollande pour ce sujet, je n'en ay jamais sceu tirer que dix mille livres, & de ce qu'ils me prirent j'en aurois fait trente mille ; à quoy il faut adjoûter autres dix mille livres de frais durant les trois années de procez, & pour les allées & venuës qu'il m'a fallu faire : Car comme ils sont à la fois juges & parties, quand ils ont fait tort à quelqu'un, ils prennent plaisir de luy faire manger le plus souvent plus qu'il ne demande, & sans l'honneur que j'avois d'estre un des Officiers de feu Monseigneur le Duc d'Orleans, & que

Son

Son Alteſſe Royale voyant l'injuſtice qu'on me faiſoit, daigna en parler de bonne maniere au Sieur Borel Ambaſſadeur en France pour les Eſtats Generaux à qui il en écrivit, je perdois la ſomme entiere, & n'aurois rien eu du tout.

Il ſe verra un grand nombre d'autres pareilles injuſtices dans le cours de cette Hiſtoire, & apres cela il n'eſt pas mal aiſé de croire le peu de zele que les Hollandois ont pour l'avancement du chriſtianiſme en ces païs d'Idolatres. Ce que je montreray dans le chapitre qui ſuit.

CHAPITRE IV.

Du peu de zele des Hollandois pour l'avancement du chriſtianiſme aux Indes; du mauvais ordre de leurs Hoſpitaux; & de leur defaut de charité.

IL eſt conſtant, & c'eſt une choſe digne d'eſtre remarquée, que les enfans des Indiens ont l'eſprit ſi vif & une memoire ſi heureuſe, particulierement ceux des Iſles Moluques & de l'Iſle de Ceylan, qu'ils apprennent plus en un an que nos enfans en Europe ne font en deux. Du temps que les Portugais eſtoient maiſtres d'une partie de Ceylan, les Peres Pauliſtes, que nous appellons autrement Jeſuiſtes, avoient dans chaque ville de belles maiſons pour l'inſtruction de la jeuneſſe du païs, & ils ne pouvoient aſſez admirer la grande facilité qu'elle luy voyoit à apprendre promptement toutes choſes. C'eſt pourquoy les Jeſuites firent une aſſemblée à Cochin, où ils ſe trouverent en grand nombre, & où il fut reſolu que hors les enfans nez de pere & de mere blancs, on n'enſeigneroit à tous les autres que la langue latine, pour pouvoir un jour dire la meſſe s'ils venoient à eſtre preſtres, & que cela leur ſuffiroit: car pour les laiſſer venir juſqu'à la Philoſophie & aux autres ſciences, ils ne le trouverent pas à propos, parce qu'en peu de temps ils en auroient ſçeu plus que l'on n'auroit voulu, &

ſeroient

seroient devenus aussi sçavans que leurs maistres, pour ne pas dire plus que quelques uns qui viennent d'Europe. J'ay quelquefois nourri à Golconda & en d'autres lieux des Indes, quelques uns de ces jeunes écoliers, qui s'en estoient fuis de Goa, de Cochin, & de Coulombo, pour tascher d'aller à Rome ou en d'autres lieux de l'Europe dans le dessein de se pousser aux études, se faschant de demeurer en si beau chemin.

Pour ce qui est de la pauvre jeunesse de l'Isle Formosa, on n'a pas esté en peine d'apprehender qu'elle en vinst jusqu'à la Philosophie : car les Hollandois ont eu si peu de zele pour avancer la gloire de Dieu en cette Isle, que bien qu'ils connussent que tous ces jeunes gens ne manquoient pas d'esprit & de memoire, non plus que ceux des Isles Moluques & de l'Isle de Ceylan, mais seulement d'instruction, ils ont esté si avares que de leur refuser des livres & quelques rames de papier pour apprendre à lire & à écrire : Et durant tout le temps qu'ils ont tenu une partie de cette Isle, ils n'ont jamais sçû faire ny un Chrestien ny une Chrestienne. J'ay appris ce defaut de charité par plusieurs de leurs Maistres d'école, & particulierement d'un que je reconnus homme de bien, & qui passa de Batavia en Hollande l'an 1649. dans le vaisseau où j'estois. Il estoit fort indigné de la nonchalance des Commis que la Compagnie tient aux Indes, à pourvoir aux moyens de bien instruire la jeunesse du païs, & il retournoit en Hollande à dessein d'en aller faire ses plaintes aux Estats. Ce sont ces mesmes Maistres d'école qui font la priere sur les vaisseaux le matin & le soir, qui entonnent le Pseaume, & quand ils s'embarquent la Compagnie leur donne quelques sermons imprimez pour en lire deux tous les Dimanches quand ils sont en mer. Car quand ils sont dans les ports ils songent plustost tous à la bonne chere qu'à prier Dieu ; ce que j'ay remarqué plusieurs fois, & sur tout quand nous fusmes au Cap de bonne Esperance & à sainte Helene. Nous demeurames l'espace de quarante-deux jours en ces deux Plages, & pendant ce temps-là

là une partie des matelots & des soldats estoient en terre. Pour les Officiers ils alloient d'ordinaire d'un bord à l'autre, où ils demeuroient dans chacun deux ou trois jours selon qu'ils trouvoient le vin bon. A mon depart de Batavia le General me fit present d'un grand tonneau de vin du Rhin, où je ne voulus point toucher que nous ne fussions à sainte Helene. Je ne l'eus pas plustost fait percer que je fus surpris de voir en trois ou quatre heures venir à nostre bord, la plus grande partie des chaloupes de nostre flotte, & de celle des Anglois qui consistoit en vingt vaisseaux qui venoient de plusieurs places des Indes, & regagnoient l'Angleterre. Les chaloupes des Anglois estoient remplies de leurs principaux Officiers, & celles des Hollandois de plusieurs Dames qui retournoient en Hollande. Ces Dames sont ravies quand il se trouve de ce vin du Rhin; de sorte qu'en moins de six jours, tant de ce qui fut bû dans nostre vaisseau, que de ce que les Dames emporterent, mon tonneau se trouva vuide, bien qu'il continst plus de six cent pintes de Paris. Je remarquay que dans les vingt-deux jours que nous fusmes à l'anchre à sainte Helene, des onze vaisseaux qui composoient la flotte Hollandoise, il n'y en eut pas un où la priere se fist ny soir ny matin. Tous les Officiers n'eurent point d'autre passe-temps, comme j'ay dit, que d'aller d'un vaisseau à l'autre, & y demeurer autant de temps qu'ils y trouvoient le vin bon, ne revenant point qu'ils n'eussent leur compte, & ainsi ils prenoient leur revanche les uns chez les autres, la debauche estant continuelle. Il y eut de ces Officiers qui ne decamperent point de nostre bord depuis que mon tonneau fut percé, jusqu'à ce qu'ils eussent vû tirer la derniere goûte. J'admiray souvent comme il n'y arrivoit point de malheur, & que dans ces grandes debauches qui ne cessoient point, le feu ne prist à quelques vaisseaux, ou qu'il ne se renversast quelque chaloupe avec tous ceux qui estoient dedans. Car quand ces Officiers venoient à descendre du vaisseau dans la chaloupe, il n'y en

avoit

avoit aucun qui n'eust besoin que les matelots ou les soldats ne le prissent par la teste & par les pieds. Pour ces matelots & ces soldats, ce qu'on leur donnoit de vin ou d'eau de vie, n'estoit pas capable de leur faire perdre le jugement; & s'ils eussent esté en pouvoir d'en faire autant que leurs Officiers, à peine une chaloupe seroit-elle venuë à bord, & il y auroit eu asseurement bien des gens noyez. Car lors qu'ils repassent dans leur bord la teste pleine de vin & les esprits échauffez, ils font faire force de voile pour avoir l'honneur que leur chaloupe passe devant; & c'est une chose admirable & effroyable tout ensemble, de les voir si fort de costé & montrant toûjours la quille, sans se renverser, & le Proverbe me revenoit alors toûjours en memoire, *que Dieu ayde les enfans & les yvrognes.* C'estoit un de mes plus grands divertissemens de leur voir commencer des santez. Celle des Estats va la premiere, ensuitte celle du Prince d'Orange, & puis celle de la Compagnie, à chacune desquelles ils font tirer dix ou douze coups de canon. Mais la santé qui passe toutes les autres, & qui se fait avec bien plus de ceremonie, est quand on boit à la prosperité & au profit que doit faire la Compagnie: car alors on fait une décharge generale de tout le canon du vaisseau où se fait cette santé, & il fut tant tiré pendant que nous fusmes à l'anchre à sainte Helene, que deux pieces de canon creverent, dont deux canoniers & trois matelots furent tuez.

Le troisiéme jour de nostre départ de cette Isle, le General fit mettre la banniere, qui fut le signal que tous les Capitaines & les premiers Pilotes de la flotte vinssent à son bord pour déliberer quelle route la flote devoit prendre, & en mesme temps il ordonna que les lecteurs ou Maistres d'écoles, qu'autrement ils appellent *dominez*, eussent à recommencer leurs charges, & à faire les prieres: car comme j'ay dit, pendant tout le temps que nous fusmes à l'anchre à sainte Helene, on ne fit point publiquement la priere, croyant bien que plusieurs le faisoient en leur particulier. Ces dominez ou ma-

magisters pour la plusspart s'acquitent bien legerement de leurs charges, & sont fort negligens à faire la priere aupres des pauvres malades, comme cela est de leur fonction. La Compagnie dans un article si important use de trop de menage, & prend ordinairement de pauvres gens sans étude, l'un tailleur, l'autre cordonnier ou tisseran; & pourvû qu'ils ayent un peu de voix, & qu'ils sçachent deux ou trois nottes pour entonner un pseaume, les voilà assez sçavans. Aussi n'ont ils d'ordinaire pour tous gages que dix-huit ou vingt francs par mois au plus, & je crois bien que s'ils estoient plus habiles, ils ne se feroient pas esclaves à si bon marché. Mais d'ailleurs je trouve que c'est encore beaucoup pour cette sorte de gens, qui font consister leur plus grand plaisir à la débauche. Si toutesfois la Compagnie qui donne bien cinquante ou soixante francs par mois au moindre marchand qu'elle prend à son service, & qui luy en derobe cinq ou six fois autant selon le negoce qu'il a en main, & le comptoir où on l'établit: si, dis-je, la Compagnie au lieu de dix-huit ou vingt francs de gage qu'elle donne à ces dominez, leur en donnoit autant qu'aux moindres marchands, ils trouveroient à leur service de jeunes gens de bonne famille qui auroient estudié, & mesme des Ministres qui n'ont point encore d'eglise, & qui seroient ravis d'aller prescher l'Evangile en ces païs éloignez. Mais la Compagnie ne fait que trop connoître qu'elle aime bien mieux la lesine & le profit de la bourse, que l'acquisition des ames de ces pauvres insulaires; & si elle avoit eu la centiéme partie du zele de Messieurs de la Religion Romaine, toute la jeunesse de ces Isles seroit maintenant Chrestienne, ce que j'ay souvent reproché à quelques-uns d'eux. Car en effet ils ont un beau champ pour moissonner à la gloire du Seigneur; mais pour me servir des termes de l'Evangile, ils ne veulent point pousser d'ouvriers en sa moisson. Il y en a eu d'entr'eux (& j'ay honte de le dire) qui ont tourné la chose en ridicule, disant que ces pauvres Idolatres estoient des chiens indignes
de

de la connoissance de Dieu. Dans le juste dépit que j'avois de leur voir si peu de charité, j'en venois au mépris de leurs personnes, & du mépris peu s'en falloit que dans la dispute je n'en vinsse aux mains. Car enfin je leur soûtenois fermement que ces gens-là estoient créez comme nous à l'image de Dieu, & que Dieu ne leur avoit peut-estre ouvert le chemin à ces terres éloignées, que pour amener ces pauvres gens à la connoissance de sa verité; que c'estoit pour leur prescher l'Evangile plustost que pour enlever leurs tresors; qu'il veut que son nom soit annoncé à tout le monde, & que ceux à qui il a fait la grace de se donner à connoistre, le fassent aussi connoistre aux peuples les plus reculez. Quelquefois par ces paroles je toûchois le cœur de quelques-uns d'eux, qui m'avoüerent que ce que je disois estoit vray; mais que ce n'estoit pas le but de la Compagnie, qu'elle n'avoit en veuë que de faire valoir le talent du negoce, & non pas le talent du Seigneur; & que pour ceux qui estoient au service de la Compagnie & à ses gages, il falloit qu'ils fissent leurs charges selon qu'il leur estoit ordonné. D'ailleurs les Hollandois en Asie font voir qu'ils n'ont gueres de religion, lorsqu'ils font travailler les Dimanches les soldats, les matelots, & les esclaves de l'un & de l'autre sexe. Quand leurs vaisseaux doivent partir, fust-ce un jour de Pasque, ils mettent en besogne charpentiers, serruriers & autres gens de mestier qui sont à leurs gages, ce que j'ay vû plusieurs fois. Mais j'ay vû aussi à Goa que les Portugais ont des maximes bien plus chrestiennes. Tous les Dimanches & toutes les festes ils ont grand soin d'envoyer leurs esclaves à l'eglise, & dans toutes les principales places de Goa sur les quatre heures aprés midy, un pere Jesuiste accompagné d'un frere fait un sermon, où ces mesmes esclaves sont obligez d'assister, où se trouvent aussi plusieurs de ces pauvres idolatres qui se rendent à la ville. Durant mon séjour à Batavia, j'ay souvent dit hardiment aux Hollandois qu'ils devoient en cela imiter les Portugais, & mener avec eux ou envoyer

voyer

voyer leurs esclaves à l'eglise; mais ils me répondoient que ces chiens n'en valoient pas la peine; & en effet quand ils leur parlent, leur plus douce parole est de les appeller *cachor*, c'est à dire chien en Portugais. S'ils menent quelques esclaves à l'eglise, soit hommes soit femmes, c'est pour leur parasol, & pour donner aux Dames leur porter un betlé, qui est cette feüille dont j'ay parlé dans la description du Tunquin, laquelle hommes & femmes vont toûjours maschant, mesme dans l'eglise; & voila comment ces Dames font leurs prieres avec devotion. Cela est infame à voir; car elles ont toûjours la bouche pleine d'une eau rouge, comme si on leur avoit cassé les dents: & quoy que le General ait fait plusieurs deffenses de se servir de cette drogue, il n'a jamais pû se faire bien obeïr.

Pour ce qui est de la charité, les Hollandois des Indes n'en ont point, bien differens en cela des Hollandois de l'Europe. Neantmoins pour faire voir qu'ils en ont, ils ont fait bastir un Hospital, qui n'en a proprement que le nom, parce que la charité y est fort peu exercée. Aussi est-il gouverné par des gens qui ne font pas conscience de voler les pauvres, qui pour estre dans une riche maison, n'en sont pas pour cela plus soulagez. Elle a en effet de grands revenus, & de plus le tiers de toutes les confiscations, & la moitié de toutes les amandes. Tous les trois ans on change d'Hospitalier, & celuy qui a le plus d'amis a la charge. Dans ces trois ans là ils mettent ordinairement cinquante ou soixante mille livres en bourse, comme fit celuy qui y estoit durant mon sejour à Batavia. Car quand il entra en cette charge il devoit trente mille florins, qu'il paya, & en eut encore plus de reste les trois ans finis. Il est du devoir de l'Avocat Fiscal d'aller avec trois Conseilliers de la Justice des bourgeois voir toutes les semaines une fois comme l'on traite les pauvres malades, & faire rendre compte à l'Hospitalier. Mais ces Messieurs là s'en acquitent fort legerement, & se contentent de faire un tour de promenade dans les galeries où sont les pauvres

vres malades sans leur rien dire. De là l'Hospitalier les mene dans une chambre, où la table est bien couverte de viandes & de poisson qu'accompagnent deux ou trois sortes de vin. Apres avoir esté quatre ou cinq heures à table où ils ont plus bû que mangé, l'Hospitalier aporte ses comptes, alors ces Messieurs ont plus envie de dormir que de les examiner. Ils n'ont pas plustost ouvert les livres, qu'ils les referment, ils se contentent de voir deux ou trois articles des moins importans, & ils signent tout ce que l'Hospitalier veut. D'autre costé la femme de l'Avocat Fiscal, & celles des trois Conseillers, avec quelques commeres qu'elles amenent, vont trouver Madame l'hospitaliere pour voir le linge qu'on sert aux pauvres malades, & cette visite est bien-tost faite, parce qu'on ne leur en donne guere. Quand un de ces pauvres gens releve de maladie, il faut qu'il soit bien en faveur auprés de l'hospitaliere s'il sort avec une chemise sur le dos. Ordinairement il n'a qu'un méchant caleçon de toile, & le plus souvent sans pourpoint, les miserables esclaves qui les servent leur ayant dérobé tout ce qu'ils avoient. Je fus une fois invité par ces Dames d'aller à leur collation en cette maison; ce que j'acceptay; & nous y fusmes tres-bien traitez. Ce qui m'étonna fut de voir parmy les viandes que l'on servit un fort bon coq d'inde, ce que je n'avois pas vû dans toute l'Asie; car la race de ces animaux vient uniquement des Indes Occidentales. Ces Dames me voyant surpris de voir ce coq d'inde sur la table, l'une d'elles prenant la parole; nous n'avons personne, me dit-elle, au service de la Compagnie qui traite si bien ses amis comme fait Monsieur l'hospitalier. Vous ne sçauriez croire la depense qu'il a faite à faire venir de Hollande cette sorte d'animaux, & combien il en est mort en mer avant qu'il en ait pû avoir de la race. Mais pour le present il en a une bonne quantité, & tant mâles que femelles, jusques à cinquante en vie. Pour ce qui est de moy, j'avoüe que cet hospitalier a trouvé une bonne invention, de traiter ces Messieurs & leurs

Dames

Dames pour mieux faire ses affaires, ce qui luy a valu l'avantage d'estre continué jusques à six ans, quoy que l'ordinaire ne soit que de trois.

Je reviens aux pauvres malades, qui dés le jour qu'ils sont entrez à l'Hospital n'ont plus de gages de la Compagnie. Quand Dieu leur renvoye la santé on leur refait leurs gages du jour qu'ils reprennent le travail. Au reste ceux qui voyent comme ils sont dans cet Hospital en ont compassion. Leur lit consiste en deux treteaux & trois planches dessus, & on ne luy donne ny matelas, ny couverture, ny traversin, ny paillasse, de maniere qu'ils couchent tout à fait sur la dure, s'ils ne peuvent rien apporter avec eux ou s'ils n'ont point d'amis qui les assistent. Aussi à la pluspart de ces pauvres malades on voit les os qui percent la peau; & comme ils sont étendus sur ces planches, le jour les mouches les desesperent, & la nuit les moucherons, faute d'un méchant drap pour les couvrir. Ils ne sont gueres travaillez d'autre maladie que du flux de sang, & la plus grande consolation qu'ils ont est l'assistance de quelque camarade, qui a soin de temps en temps de les venir voir, de les nettoyer, & d'aller laver leurs méchans haillons. Pour ce qui est de leur nourriture, on ne leur donne guere que du ris cuit dans l'eau & le sel, & quand par hazard ils commencent à se mieux porter, on leur presente de cette viande salée qui vient de Hollande; qui a esté quelque fois plus d'un an dans la saumure, ou bien quelques legumes à moitié moisies pour avoir esté sept ou huit mois en mer. Quand il arrive que ces pauvres malades mangent quelque morceau de poule, ou qu'ils ont quelque autre petit rafraichissement, c'est pour leur argent, ou pour celuy de quelque charitable camarade, ou par la faveur de quelque Officier qui leur fera avancer un ou deux mois de gages. C'est une bonne coûtume entre les matelots & les soldats, qu'ils s'assistent volontiers l'un l'autre, jusques-là que celuy qui est en santé pour secourir son camarade qui est malade, demandera quelques mois de ses gages, ce que la Compagnie ne refuse

pas; mais elle ne leur donne pas de l'argent, ce qui leur seroit plus commode & mesme plus avantageux, que quelque piece d'étoffe, quelques chemises, ou quelques souliers; ce qui leur est compté à cent pour cent plus que les choses ne valent. La necessité force ces pauvres gens de prendre ce qu'on leur donne, & quand ils vont le revendre aux Bourgeois de Batavia ou aux Chinois, ils perdent la moitié. Quand un de ses soldats ou matelots vient à mourir, il laisse d'ordinaire son camarade heritier, & il y en a quelque fois qui reviennent en Hollande avec une quantité de semblables testamens. Car la Compagnie fait compte que de cent hommes qu'elle envoye aux Indes, il n'en revient au plus que huit ou neuf; tellemen qu'il y a tel soldat ou matelot qui reçoit une bonne somme à son retour. Les étrangers qui voyent cela, & qu ne sçavent pas comme vont les choses, s'imaginent qu ces soldats ou matelots ont gagné cet argent dans leur sept années de service; mais ils se trompent fort: car l plus part de ceux qui reviennent n'ont pas beaucoup d reste à prendre à leur retour, sur tout ceux à qui le gages ont esté confisquez pour la moindre faute. Pour c ce qui est de ceux qui meurent sans tester, & sans avoi donné à personne ce qui leur est deu de leurs gages, o fait leur compte du jour qu'ils sont tombez malades, & ce compte s'envoye en Hollande au comptoir ou à la vil d'où ils sont partis. Cela est écrit dans le livre des morts & ce qui se trouve leur estre du de reste, la Compagni le garde trois ans. Que si dans ces trois ans il ne se pre sente aucun heritier pour demander cet argen on le donne à l'hospital de la ville, qui le garde en core trois autres années, aprés lesquelles si person ne le vient reclamer durant ce temps là, il demeu aux pauvres. C'est une des choses les plus équitabl que face la Compagnie; mais comme la chose est c peu d'importance, ces Messieurs se montrent gens d bien à peu de frais.

Quand ces malades de l'hospital se trouvent en bien mauvais estat, on leur donne trois fois le jour de l'ea

où le ris a fait seulement deux ou trois boüillons. Cette eau qui est passée dans un tamis est épaisse comme un amidon fort clair, & j'avouë qu'on ne peut donner de meilleur aliment que celuy là aux malades. Car cette eau de ris leur est plus salutaire que ne seroient nos boüillons à la viande, parce qu'elle nourrit & rafraichit tout ensemble sans engendrer de corruption. Cela va bien pour ces pauvres gens ; car comme la volaille est rare à Batavia, & qu'il n'en est pas comme aux autres endroits des Indes, où l'on a jusques à quatre vingt & à cent poules pour un écu, la Compagnie est bien aise de se redimer de cette dépense par cette eau de ris qui leur tient lieu de cousumé. Mais quand la fiévre est passée & qu'ils sont hors de danger, on leur donne & l'eau & le ris, de la chair salée & des legumes. Aussi-tost qu'ils sont en convalescence, ils n'attendent pas que l'on leur donne congé, ils le prennent bien d'eux mesmes ; & comme ils meurent de faim, ils courent promptement à un de ces cabarets que les Chinois tiennent à Batavia, où ils se crevent d'abord de manger, & la pluspart ont des recheutes dont ils n'échapent guere. Ces Chinois leur avancent volontiers quelques jours de nourriture, & soit qu'ils vivent ou meurent ils ne perdent rien, par ce qu'ils s'accommodent avec le premier marchand du Fort, qui a la charge de payer les soldats & les matelots, & de leur avancer quelques mois de gages dans le besoin. Allant un jour à cet hospital pour voir un soldat François qui y estoit fort malade, je fus fort surpris de voir de quelle maniere ces pauvres gens là estoient servis. Chacun pres de son lit a un plat de terre fait à peu pres comme nos jattes de bois, & à le voir si sale on croiroit plustost qu'il leur sert à faire leur ordure qu'à y manger. Car si quelque camarade qui les vient visiter n'a la charité de laver ce plat, quand les esclaves qui servent l'hospital viennent à passer avec leurs chaudieres, sans regarder ny se soucier s'il est net ou sale, ils y jettent deux ou trois grandes cuillerées de ce qu'ils apportent, & le malade en mange s'il peut. J'en vids un dont

le plat avoit esté par hazard rompu ; ces canailles d'esclaves ne voulurent jamais luy en aller querir un autre, & en luy disant brutalement qu'il en envoyast achepter un s'il vouloit manger, passerent outre sans luy donne sa portion. Je fus touché de cette inhumanité, & luy en envoyay promptement acheter un autre. J'en fi mesme plainte à l'Hospitalier ; mais cet homme aussi brutal que les esclaves ne fit pas grand compte de ce qu je luy dis, & il me paya de cette mauvaise réponse, qu si l'on n'en usoit comme cela il leur faudroit tous le jours de nouveaux plats. Voilà quelle est la charité de Hollandois dans les Indes, & la douceur avec laquel le ils traitent les pauvres malades. Je donneray un autre exemple de leur inhumanité au dernier chapitre, dans l'histoire de la fin pitoyable d'un riche marchand de Hambourg qui repassoit de Batavia en Hollande.

CHAPITRE V.

De l'Isle Maurice où l'on coupe l'Ebenne, à quoy les Hollandois employent les esclaves & les bannis.

L'Isle Maurice occupe presque tout le 84 deg. de longitude, & tout le 21 de latitude australe, n'estan qu'à 2 deg. 30 min. du Tropique du Capricorne, pres que vis-à-vis du milieu de la grande Isle de Madagasca qu'elle a au couchant, & dont elle n'est éloignée qu d'environ 140 lieuës, en ayant à peu prés 60 de circuit. Elle porte quantité de bois d'ébenne, & c'est o la Compagnie Hollandoise envoyoit cy-devant une par tie de ses esclaves, & de ceux qu'elle condamnoit a bannissement. Ils estoient employez à couper ce bois & c'est un des plus rudes travaux qu'on puisse imaginer, celuy de la galere n'estant rien au prix. Cette Isle est s sujette aux Ouragans, c'est à dire à des orages terribles qui abattent tout, & qui y sont plus frequens & plus furieux qu'en aucun lieu de l'Asie, que ces pauvres miserables

bles n'y peuvent tenir de huttes, & qu'ils estoient contraits de faire des trous en terre pour se loger. On ne leur donnoit pour toute nourriture que du ris cuit dans l'eau, & pour la valeur de deux liards de nostre monnoye de poisson salé à quatre pour tout le jour. Mais il est croyable que Dieu a oüy les cris & les gemissemens de ces malheureux, permettant que l'ébenne soit venu à vil prix, & s'estant trouvé d'autre sorte de bois plus precieux & plus estimé, dont l'on fait de riches emmeublemens. Ainsi les Hollandois voyant que le profit n'estoit pas capable de payer la nourriture de ces miserables, quoy que trespetite, ils les ont tous retirez de cette Isle.

Je ne crois pas que nos Ebenistes sceussent comme il falloit menager ce bois pour en faire de bonne besogne. Dés que l'arbre estoit coupé il falloit le faire scier en planches, puis les mettre aussi-tost dans la terre à sept ou huit pieds de profondeur. Il falloit que la terre fust un peu humide, & qu'elles y demeurassent ainsi deux ans, & mesme jusqu'à trois si elles estoient bien épaisses, ou si c'estoient comme des colomnes. Apres cela ce bois est fort maniable, & estant travaillé il ne se fend ny n'éclate, & il prend un bien plus beau poliment. Surquoy il est aisé de remarquer la difference qu'il y a entre ces cabinets & autres meubles d'ébenne que les Hollandois aportent des Indes, & ceux que l'on travaille en Europe.

Puisque je parle de l'Isle Maurice, je ne veux pas oublier une histoire que me raconta le Sieur Loocker touchant ce qui luy arriva venant de Hollande pour Batavie en l'an 1643. Cha-Abas II. du nom Roy de Perse s'étant mis dans l'esprit de vouloir apprendre à dessigner, fit dire aux Hollandois qui ont un Comptoir à Hispahan, qu'il souhaitoit d'avoir quelqu'un de leur pays qui entendist bien le dessein, & qui sceust aussi quelque chose de la peinture. Le Chef du Comptoir en écrivit d'abord en Hollande, & la Compagnie envoya Looker qui estoit excellent peintre, & par consequent qui sçavoit bien dessigner. Pour luy faire plus d'honneur elle

luy donna la charge de Marchand du vaisseau, qui va d pair avec le Capitaine dans le voyage, & le temps leur fut tres-favorable jusques au Cap de Bonne-esperance Mais aprés l'avoir doublé, les Pilotes prirent leur rou te trop au nord au lieu de la prendre droit à l'est de sorte que quand ils furent à la hauteur de l'Isle d Madagascar ou l'Isle Dauphine, ils ne trouverent que de vents contraires. On a remarqué que toute l'année il n'y a d'ordinaire qu'un vent qui regne vers l'Isle Mauri ce. Car de cette Isle à l'Isle Dauphine le voyage se fai toû-jours en huit à neuf jours. Mais pour revenir il en fau trente ou quarante: car il faut venir du costé d'ouest jusqu'au 30. deg. & de là aller à l'est jusques au 14 ou au 15. & puis on vient tomber sur l'Isle Maurice. Il y avoit environ cinq jours que ce vaisseau estoit mal mené de la tempeste; mais enfin elle grossit si fort, & la mer devint si rude & enflée, que toute la chambre de poupe en estoit brisée, l'esperon emporté, & le mast d'avant hors d'estat de plus servir. Ils furent treize jours entiers miserablement balotez par le mauvais temps, sans jamais avoir peu voir le soleil pour prendre la hauteur & sçavoir où ils pouvoient entrer. Mais enfin le quatorziéme le temps s'éclaircit, le soleil parut, & ayant pris la hauteur ils reconnurent qu'ils n'estoient pas loin de l'Isle Maurice, ce qui estoit vray; car le lendemain à la pointe du jour il se trouva qu'ils n'estoient qu'à deux lieuës de l'Isle, & si la nuit eust esté plus longue ils se roient venus faire naufrage infailliblement en ce lieu là. Ils reconnurent qu'ils estoient du costé de l'Isle qui re garde le nord, la loge ou habitation des Hollandois estoit du costé du sud, & voyant que si le vent ne changeoit ils ne pourroient de long-temps & que tres-malaisément faire le tour de l'Isle pour venir au Fort, ce qui leur estoit pourtant d'une necessité absoluë pour avoir de l'eau & achever leur voyage jusques à Batavia, ils tinrent conseil & résolurent que Looker iroit en terre avec dix soldats pour tascher de gagner le Fort, & dire à celuy qui y commandoit de faire ensorte qu'à

l'arrivée

l'arrivée du vaisseau on trouvast de l'eau & quelques rafraichissemens pour le reste de leur voyage. L'Isle Maurice a cela de bon que l'eau y est excellente, & il y a de plus quantité de boucs & chevres sauvages, avec des orangers, des citronniers, & autres fruits du pays. Mais quand les Ouragans viennent il n'en reste guere sur les arbres, & ceux qui s'y conservent sont à l'abry de l'ébene, qui est un arbre fort & bien enraciné que la tempeste ne peut abatre. Looker se mit donc dans la chaloupe avec les dix soldats, & on leur donna du vin d'Espagne, de l'eau de vie & autres provisions pour cinq ou six jours, avec deux boussoles pour tenir leur route par terre le plus droit qu'ils pourroient, & gagner l'autre costé de l'Isle où estoit le Fort. Cette Isle à l'endroit où ils descendirent n'a guere que huit ou dix lieuës de traverse, ce qu'ils espererent de faire en peu de temps; mais si chacun d'eux ne se fust pourvû d'une de ces grosses haches de charpentier, jamais ils n'auroient pu faire cette traversée, parce que les bois sont trop épais, & qu'à tout moment il falloit les éclaircir & couper les branches pour pouvoir passer. Ils eurent premierement bien de la peine à gagner la terre à cause du mauvais temps, & ayant abordé l'Isle sur les dix heures du matin, ils marcherent sans difficulté jusques à prés de midy qu'ils commencerent d'entrer dans les bois, qu'ils trouverent si forts & où ils avançoient si peu à force de couper des branches, qu'ils ne sçavoient plus où ils en estoient, ny quelle route tenir. Dans tout le jour suivant ils ne purent faire qu'une lieuë, & le lendemain aprés en avoir fait presque autant, ils se reposerent & s'endormirent du grand travail qu'ils avoient eu à couper incessamment. A leur reveil ils oüirent plusieurs voix, ce qui les réjoüit, & ils se douterent bien que c'estoient ces pauvres bannis & esclaves qui coupoient l'ebene. Ils ne perdirent point de temps, & avancerent autant qu'ils purent mais ils s'engagerent dans des endroits si épais qu'ils desespererent d'en pouvoir jamais sortir. Cependant plus ils s'estoient avancez, mieux ils entendoient des voix d'hommes, &

mesme ils pouvoient desja les distinguer, les uns parlant Hollandois, & les autres Portugais. Looker jugeant qu'il se pourroit faire entendre d'eux aussi bien qu'il les entendoit, commande à un de ses soldats qui avoit la voix forte & qui parloit Portugais, de crier à ces gens-là qu'ils les vinssent aider à faire le chemin pour aller vers eux; mais bien loin de cela dés qu'ils eurent oüi la voix de ce soldat ils prirent tous la fuite du costé de la Loge, & dans un terrible effroy dirent à celuy qui les commandoit que les diables estoient dans le bois, & qu'il les avoit appellez en langue Portugaise les invitant de les aller aider à faire le passage. Le Chef du comptoir voyant les soldats aussi effrayez & interdits de cette avanture que les esclaves, ne sceut d'abord qu'en penser, & tascha de remettre les esprits de ces pauvres gens à demy morts de la peur qu'ils avoient euë. Le lendemain il leur dit qu'il falloit retourner au travail & qu'ils devoient se mocquer du diable; qu'ils n'auroient sans doute rien oüi que par imagination; mais ils protesterent tous qu'ils n'y retourneroient pas, & qu'ils aimeroient mieux qu'on les fist mourir que de s'aller exposer au demon qui leur feroit enfin un méchant party. D'autres qui estoient demeurez dans la Loge, quoy qu'estonnez de ce rapport n'y donnerent pas toutesfois beaucoup de creance, & pour sçavoir ce qui en estoit ils s'offrirent d'aller au mesme lieu, pourveu que quelqu'un de ceux qui avoient oüy les voix fust leur conducteur. Ils y furent donc une bonne troupe, & comme ils avancerent dans le bois vers le mesme endroit où les autres avoient crû oüir le diable, ils se mirent à travailler, & pendant un long espace de temps ils n'oüirent aucune voix. La cause de cela estoit que Looker & ses compagnons ayant encore beaucoup travaillé à avancer un peu de chemin, s'estoient endormis de la grande fatigue qu'ils avoient euë, & ainsi les nouveaux venus qui n'entendoient aucun bruit se moquerent de ceux qui les avoient amenez, qui soûtenoient toûjours opiniâtrement que le rapport qu'ils avoient

avoient fait estoit veritable. Leur dispute commençant à s'échauffer, le bruit qu'ils firent reveilla les autres, qui entendirent distinctement tout ce qu'ils disoient, & malgré leur grande lassitude ne purent s'empescher d'en rire. En mesme temps & Looker & ses soldats se mettant tous l'un aprés l'autre à crier, les uns en Hollandois, les autres en Portugais; Venez vers nous, leur dirent-ils, nous sommes Hollandois, venez nous aider à sortir des bois, & nous vous aiderons aprés à finir vostre querele. Au bruit de ces voix bien loin de les venir secourir, ils s'enfuirent tous, & arrivérent à la Loge si épouvantez & si hors d'eux-mesmes, que de long-temps le Chef du comptoir ne put tirer aucune parole d'eux. Enfin ayant repris leurs esprits ils l'asseurerent qu'il n'estoit que trop vray que les diables estoient dans le bois, & que pour les mieux seduire ils avoient plus fait ce jour-là que celuy de devant, ayant parlé en Hollandois & en Portugais. Tous ceux de la Loge furent generalement fort étonnez, & ne sceurent que resoudre sur cette avanture confirmée par un second rapport. Mais le lendemain ils en furent éclaircis, & la sentinelle du Fort qui estoit sur un lieu eminent apperceut de loin venir ceux que l'on croyoit estre des diables. Elle en avertit aussi-tost le Corporal par un coup de mousquet, & tout le monde sortant de la Loge crut d'abord que c'estoient des gens échappez d'un vaisseau qui dans le mauvais temps avoit fait naufrage aux costes de l'Isle. Trois jours aprés le vaisseau vint jetter l'anchre vis-à-vis du Fort, mais fort mal en ordre, & ayant besoin de reparer les dommages que la mer luy avoit fait.

CHAPITRE VI.

De l'équipage du General à Batavia ; & en particulier du General Matsuker, & de ce qui arriva à sa femme & à sa niece.

LA Compagnie pour soûtenir son autorité & son commerce dans les Indes avec quelque éclat, veut bien que le General qu'elle envoye à Batavia, & qui commande en chef à tous les autres lieux de l'Asie où les Hollandois trafiquent, ait un équipage de Prince. Et en effet il ne s'en void guere dans l'Europe dont la Cavalerie soit si bien couverte & si bien montée que la sienne. Les Cavaliers ont tous des chevaux de Perse ou d'Arabie ; & l'infanterie à proportion n'est pas moins leste. Les halebardiers ont tous le pour-point de satin jaune & les chausses d'écarlate, le tout chamarré de galon d'argent, & avec le bas de soye. Mais toute cette magnificence n'est que pour les soldats de la garde du General : & pour ceux qu'on envoye de costé & d'autre dans les Isles & forteresses, c'est pitié que de les voir, & ils sont aussi mal vêtus que mal nourris. Quand la flotte arrive de Hollande à Batavia, tous les soldats qu'elle amene sont rangez en bataille sur la place de la Forteresse par le Major, qui choisit des mieux faits ce qu'il luy en faut pour demeurer à Batavia, & les autres sont envoyez & distribuez en divers lieux. Quand Monsieur le General, ou Madame la Generale sa femme viennent à sortir, c'est toûjours dans un carosse à six chevaux, avec six hallebardiers aux portieres, une Compagnie de cavalerie & deux d'infanterie estant leur escorte. C'est là leur train & leur équipage ordinaire, & de plus leur autorité est grande, la femme gouvernant souvent le mary, & comme l'un & l'autre commandent là avec un pouvoir fort absolu, il n'est pas seur de rien faire ny de rien dire qui les puisse fascher. Mais pour ceux qui ne relevent pas entierement de leur pouvoir, & qui ont immediatement leurs charges de la Compagnie, ils se soucient quelque fois tres-peu de

les

les fascher, & ils ne sont pas obligez de garder tant de mesures. J'en donneray un exemple assez plaisant, qui fera voir la verité de ce que je dis.

La femme du General Matsuker ayant un jour entrepris dans la raillerie un Capitaine de vaisseau nommé Lucifer, & s'estant mocqué de luy parce qu'on luy avoit saisi quelque bale de marchandise, (car il n'est pas permis, comme j'ay remarqué plusieurs fois, à aucun particulier, ny homme ny femme de negocier) le Capitaine outré de dépit resolut d'en avoir sa revanche, & bientost aprés il en trouva le moyen. Il fut commandé pour faire voile à Masulipatan au Royaume de Golconda, qui est le lieu où se font les plus belles peintades, c'est à dire toiles peintes, & autres toiles qui ont le plus de cours & qui rendent plus de profit. Le Capitaine ayant sa charge & prest à lever l'anchre pour retourner à Batavia, le Chef du comptoir le pria de vouloir prendre quatre bales de marchandises qui appartenoient à Madame la Generale, le priant de les luy remettre en particulier. Ce fut pour le Capitaine une agreable occasion pour se venger de la piquante raillerie qu'elle luy avoit faite, & estant arrivé à Batavia il vint d'abord saluër le General selon la coûtume, & luy remettre les lettres qu'on luy avoit données à Masulipatan concernant le negoce, comme font tous les autres Capitaines qui arrivent en ce lieu là. Le General les fait aussi prier d'ordinaire par un de ses hallebardiers à disner où à souper selon l'heure qu'ils arrivent, & durant le repas il s'informe d'eux de ce qui s'est passé durant le voyage, s'il n'y a point dans le vaisseau de marchandise de contrebande, & si tout ce que l'on y a embarqué est pour le compte de la Compagnie. Le Capitaine Lucifer à la derniere question répondit que tout estoit pour le compte de la Compagnie, à la reserve de quatre bales que le Chef du comptoir de Masulipatan luy avoit tres-particulierement recommandées, parce qu'elles estoient à Madame la Generale. Comme la chose fut dite publiquement & en presence de gens qui estoient à table; cette femme

qui ne s'attendoit pas à ce coup là fut extraordinairement surprise, & le General encore plus estonné luy demanda d'un ton assez fort, d'où venoit qu'elle entreprenoit de faire quelque negoce sans sa connoissance. D'abord elle se mit sur la negative, disant que le Capitaine se trompoit & la prenoit pour une autre. Sur ces entrefaites le General envoya aussitost querir le Fiscal, & celuy-cy estant arrivé il luy ordonna d'aller sur l'heure avec le Capitaine au vaisseau querir les quatre balles de marchandise. Dés qu'elles furent en terre il commanda qu'elles fussent portées au milieu de la place de la maison de ville avec un écriteau en grosses lettres, portant que ceux à qui ces quatre balles appartenoient eussent à les venir reclamer. Elles demeurerent là quelques jours sans que personne se presentast, & quand elles auroient esté à tout autre qu'à Madame la Generale on se seroit bien gardé de les reclamer, pour ne pas encourir les peines & amandes imposées en ces rencontres. Le Capitaine eut le plaisir de voir cette Dame crever de depit, & faire contre son gré present de ces balles à la Compagnie, à l'Avocat Fiscal, & aux pauvres de l'hospital; car c'est là où s'en vont ces sortes de confiscations. On m'a toutefois asseuré que cette femme n'y a rien perdu, & que la marchandise ayant esté venduë bien cherement à un marchand Chinois, ceux qui devoient recevoir l'argent de la confiscation, envoyerent le mesme marchand le porter secretement à la Generale. Elle fut surprise du grand profit que la marchandise avoit rendu, & pensant alors à sa conscience elle envoya tout ce profit aux pauvres de l'Hospital, sans faire dire d'où cela venoit, se contentant du capital qu'elle avoit deboursé. Dans ces rencontres il n'y a que les bas officiers, ou écrivains, ou soldats, ou matelots qui sont severement punis quand ils se trouvent en faute; car alors, comme j'ay dit, on les renvoye en Hollande aprés avoir confisqué leurs gages, ou bien on les bannit dans quelque Isle à aller faire de la brique, ou comme autrefois à aller couper l'ébene, ainsi que j'ay remarqué au chapitre precedent.

Le

Le General Matsuker n'ayant point eu d'enfans avec sa femme, ils penserent l'un & l'autre à faire du bien à leurs parens, & la Generale ayant une niece à Amsterdam ils écrivirent à Messieurs les Directeurs de la Compagnie pour les prier de la leur envoyer à Batavia. Cette niece menoit tous les jours la broüete dans la ville pour gagner sa vie à vendre des chous & des oignons. La Compagnie n'établit d'ordinaire un General que pour trois ans, & elle desireroit qu'un s'aquitant bien de leurs charges ils y demeurassent toute leur vie; parce qu'autant de nouveaux Generaux c'est autant de nouvelles bourses qu'il faut remplir. Car quand ils retournent en Hollande ils veulent tenir à peu prés le rang qu'ils tenoient à Batavia, & ny eux ny leurs femmes ne veulent plus qu'on les connoisse pour ce qu'ils ont esté autrefois. Ainsi la Compagnie estant bien aise de voir par les lettres du General Matsuker qu'il avoit envie de les servir plus long-temps que l'ordinaire, fit chercher cette niece que l'on eut assez de peine à trouver. Il est aisé de se persuader que dans le negoce qu'elle faisoit, elle n'estoit guerre en la compagnie des femmes ou filles des Bourguemestres; mais enfin on la trouva, & ayant esté amenée devant Messieurs les Directeurs ils luy firent sçavoir que Monsieur son Oncle & Madame sa Tante la demandoient. On luy fit voir leurs lettres (car ils luy avoient aussi écrit en particulier) & à l'instant le President de la Chambre l'envoya à sa femme, qui la fit habiller & d'une vendeuse de choux en fit une demoiselle. Bien qu'elle fust de si basse condition elle avoit neantmoins quelque beauté, & lors que je la vids à Batavia elle avoit sur elle quantité de diamans avec un fort beau collier de perles, de maniere qu'on ne pouvoit plus rien connoistre à ce qu'elle avoit esté.

La flotte estant preste à partir d'Hollande on fit faire dans le Vice-Admiral une chambre exprés pour cette niece, & la Compagnie luy fit present de plusieurs brocards d'or & d'argent & étoffes de soye, tant pour elle que pour le General & la Generale, joignant à cela tou-

toutes ſortes de rafraichiſſemens pour le voyage. De plus ils la recommanderent bien particulierement au Capitaine Roſſe qui eſtoit Vice-Admiral, afin qu'il euſt grand ſoin d'elle. Ce Capitaine avoit deſja eſté pluſieurs fois aux Indes, où il avoit fait des priſes conſiderables ſur les Portugais lors que les deux Nations eſtoient en guerre, & d'ailleurs il eſtoit riche & n'eſtoit pas marié. Dés qu'il fut en mer il ne manqua pas de rendre à la niece tous les ſervices poſſibles, & il ſe montra fort aſſidu auprès d'elle. Je crois bien que des-lors (& la ſuite l'a bien fait voir) ſa penſée fut de gagner en meſme temps ſon affection & de l'épouſer en ſuite, eſperant par ce moyen d'entrer dans l'alliance du General, & de ſe voir un jour tres-riche & un des premiers de Batavia. Cette fille n'étant pas accoûtumée à la mer à la moindre bouraſque de vent elle eſtoit demy morte, & pendant ce temps-là le Capitaine ne bougeoit d'aupres de ſon lit de peur qu'il ne luy arrivaſt quelque accident. Car lors que la mer eſt forte, ſi l'on n'eſt pas dans un de ces lits qui ſont fermez comme une armoire, on court riſque de tomber, ce qui m'eſt arrivé plus d'une fois. Si le Capitaine ne quittoit point le lit de la niece durant la tempeſte, je crois bien qu'il ne s'en éloignoit guere auſſi pendant le beau temps, & qu'au lieu de ſe mettre aupres du lit il ſe mettoit quelquefois dedans. Mais enfin que ç'ait eſté dedans ou dehors il eſt conſtant qu'avant que d'arriver à Batavia la niece ſe trouva groſſe, & cette amourette ſe paſſa ſi bien & ſi diſcretement que pas un du vaiſſeau ne s'en apperceut.

Le vaiſſeau n'eſtoit qu'à peine ſorti du deſtroit qui eſt vers Bantam, que Madame la Generale avec pluſieurs de ſes amies vint avec quantité de petites barques au devant de ſa niece, & elles furent fort ſurpriſes de voir une ſi belle perſonne & ſi bien veſtuë, ſans la moindre apparence de ce qu'elle avoit eſté auparavant. Un caroſſe à ſix chevaux, les ſix halbardiers, & une compagnie de cavalerie & une d'infanterie attendoient en terre Madame la Generale, & la niece fut conduite au Fort avec

cette

cette pompe, où elle fut civilement receuë de Monsieur le General. Peu de jours apres plusieurs partis se presenterent pour l'avoir en mariage; mais n'y l'oncle ny la tante ne les voulurent point écouter, l'ayant destinée depuis long-temps à un jeune homme fort riche qui estoit alors en quelque voyage. Le Capitaine Rosse rioit en luy mesme de tout ce qui passoit, & ne laissoit pas de continuer ses assiduitez à la niece, ce que le General & la Generale voyoient de bon œil à cause du soin qu'il avoit eu d'elle dans le voyage. Mais enfin voyant tant d'amans aupres d'elle, il eut la charité de les detromper, & sans autre ceremonie fut trouver la Generale & luy demander sa niece en mariage. Cette Dame qui se tenoit comme une Reine à Batavia, se crut fort offensée qu'un Capitaine de vaisseau osast luy faire une pareille proposition, d'autant plus qu'elle refusoit tous les jours les meilleurs partis de Batavia, & des gens qui pouvoient avec le temps estre Conseillers des Indes. Peu de jours aprés le Capitaine revint à la charge, & ce fut alors que la Generale encore plus en colere defendit pour jamais au Capitaine l'entrée du Fort. Celuy-cy sans s'estonner fut trouver incontinent le General, & l'ayant entretenu sur le mesme sujet il en receut aussi la mesme réponse. Mais le Capitaine fit au mary une repartie qu'il n'avoit pas voulu faire à la femme. J'ay demandé, luy dit-il, par deux fois Mademoiselle vostre niece en mariage, & voicy la troisiéme fois que je viens vous la demander à l'un & à l'autre. Vous me la refusez, & je vous declare que je me laisseray bien aussi prier trois fois avant que je la prenne, & en achevant ces mots il se retira. Le General qui estoit homme d'esprit fit reflection sur les paroles du Capitaine, & allant trouver sa femme luy recita ce qui s'estoit passé dans leur conversation, & que cela luy faisoit croire qu'il pourroit y avoir eu quelque amourette entr'eux dans le voyage, & qu'elle en devoit tirer quelque éclaircissement de sa niece, ce qu'elle fit. Cette fille qui n'avoit pas esté nourrie à la dissimulation confessa d'abord la chose, & ainsi sans grande

façon

façon elle fut donnée au Capitaine, dequoy toute la ville fut bien surprise. Elle le fut encore bien davantage, lors qu'au bout de six mois on sçeut pourquoy elle avoit épousé ce Capitaine, par la nouvelle qui se répandit qu'elle estoit accouchée d'un garçon. Mais cet accouchement luy fût malheureux, & elle mourut peu de temps aprés par un accident estrange, qui ne doit pas non plus estre passé sous silence, pour faire voir de quelle sorte de Chirurgiens la Compagnie se sert en ces pays-là. Cinq ou six jours apres l'accouchement la mere & la nourrice de l'enfant se trouverent un peu incommodées, & le maistre Chirurgien du Fort (car les Chirurgiens sont là aussi l'office de Medecins) leur ordonna de prendre un peu de creme de tartre. Il envoya un jeune Chirurgien son valet vers le maistre Chirurgien de la ville pour luy en apporter deux prises. Il estoit dans sa sale à boire avec ses amis quand on les luy vint demander, & ne daignant pas se lever il appella un jeune barbier nouvellement venu d'Hollande, & luy dit de donner deux prises de creme de tartre pour le maistre Chirurgien du Fort. Ce jeune étourdi, aussi bien que celuy que l'on avoit envoyé du Fort, n'avoit sans doute jamais vû de sublimé, & prit la boete où il y en avoit au lieu de celle où estoit la creme de tartre. Ainsi il donna deux prises de ce sublimé sans les venir montrer à son maistre, & l'autre jeune fou les ayant aportées au sien, celuy-cy sans prendre garde à ce que c'estoit les luy fit dissoudre dans une tasse d'argent pleine d'eau. Ce jeune homme toutefois voyant que la tasse devenoit noire vint dire à son maistre qu'il ne sçavoit quelle creme de tartre on luy avoit donné, & que la tasse d'argent en estoit devenuë toute noirastre. Mais le maistre qui estoit assis aupres de la malade estant aussi paresseux à se lever que l'autre Chirurgien, & ne daignant pas aller voir ce que c'estoit; tu ne sçais ce que tu dis, cria-t'il à son valet, prens deux verres & en fais deux parts & apporte les icy. La mere & la nourrice prirent chacun le sien, & peu de temps aprés elles commencerent à faire des cris épouventables qui

faisoient

faisoient pitié. Messieurs les deux maistres Chirurgiens reconnurent leur faute, mais trop tard, tous les remedes qu'ils purent donner à ces deux femmes furent inutiles, & elles moururent en moins de vingt-quatre heures. Le Capitaine Rosse ne survescut pas aussi long-temps à sa femme, & c'est une autre histoire que je reserve pour le chapitre quinziéme, pour ne pas interrompre celles que je veux donner de suite de plusieurs Generaux de Batavia.

CHAPITRE VII.

Du General Vander-Broug, & de ce qui s'est passé sous son Gouvernement, avec l'origine de la ville de Batavia.

LE General Vander-Broug n'estoit entré d'abord au service de la Compagnie qu'en qualité de simple soldat. Il estoit d'Anvers, & ayant fait ses études au college des Jesuites, il garda toute sa vie quelque teinture des belles lettres, qu'il a tasché de cultiver autant que ses occupations luy ont permis. Durant son Generalat il fit traduire l'Alcoran de Mahomet d'Arabe en Hollandois, & comme il estoit homme d'esprit il aimoit aussi les gens capables, ayant avancé Monsieur Vandyme qui luy succeda dans la charge de General. Mais il n'estoit pas moins brave que sçavant, & il exposa plusieurs fois sa vie à de grands hazards pour service de la Compagnie, dequoy je donneray un exemple entre plusieurs autres que je pourrois rapporter.

Apres que les Hollandois eurent fait plusieurs prises en mer sur les Portugais, se voyant riches de leur piraterie ils jugerent qu'ils ne pourroient bien établir leur negoce sans avoir un lieu de retraite, où ils pussent radouber leurs vaisseaux & se reposer apres les fatigues de la mer. Ils jetterent d'abord la vûe sur l'Isle de Java, au lieu où les Anglois avoient fait bâtir une Loge pour leur negoce.

Il y a en cet endroit une plage où les vaisseaux demeurent à l'ancre en seureté, toute l'année, & il s'y vient degorger une riviere dans laquelle on peut entrer environ mille pas avec de grandes chaloupes. C'est la plus belle eau & la meilleure qui soit au monde, ayant cette bonne qualité que lors qu'on la transporte en mer elle ne s'empuantit point & qu'il ne s'y engendre aucune vermine. On en peut dire autant & uniquement de la Tamise & du Gange; & pour ce qui est de cette derniere riviere il n'y a point d'Idolatre dans tout l'Empire du Grand Mogol, ny mesme de Roys & Princes Payens des environs qui croyent estre sauvez, si une fois en leur vie ils ne vont en pelerinage au Gange pour s'y laver le corps & en boire leur saoul. Mais j'ay assez parlé de cette sorte de superstition dans mes relations des Indes.

Les Hollandois vinrent donc se camper sur la pointe de la riviere de l'autre costé du lieu où les Anglois avoient leur Loge, & ils avoient alors avec eux la plus grande partie des vaisseaux qu'ils tenoient aux Indes, chargez de ces grosses balles de toile qui viennent du costé de Surate & de Bengale, & qui ont besoin chacune de douze hommes pour les rouler. Les ayant toutes dechargées en terre ils en firent une maniere de fort mettant force canon entre deux. Car pour le canon il ne leur a jamais manqué depuis les prises qu'ils ont faites sur les Portugais, qui du temps qu'ils negocioient seuls au Japon, le Royaume du monde le plus abondant en cuivre, en apportoient des quantitez prodigieuses à Macao & à Goa où ils faisoient fondre leur artillerie. Il ne partoit point de vaisseau qu'ils n'en envoyassent un grand nombre en Portugal, ce qui leur servoit aussi en partie de leste. Les Hollandois leur en prirent en ce temps-là un vaisseau où il y en avoit environ cent pieces. Je ne puis m'empescher d'interrompre icy ma narration, pour témoigner mon estonnement de voir que les Hollandois vendent aux Roys Mahometans ennemis des Chrestiens autant de canon qu'ils veulent & de toutes sortes d'armes pour les battre; ce que j'ay vû dans

plusieurs

plusieurs villes & forteresses du Grand Mogol, comme à Galeri & à Alabas, & sur tout à Agra & à Gehanabat, où il y a par tout quantité de belles pieces de canon depuis douze jusques à quarante-huit livres de bale. Il y avoit de mon temps à Gehanabat un Chirurgien Aleman que la Compagnie avoit presté au Roy, & qui avoit gueri une de ses femmes qui avoit esté abandonnée des Medecins du pays. Le Roy pour sa recompense luy donna de beaux gages, & d'ailleurs la Compagnie estoit bien aise qu'il fust en ce lieu-là pour luy servir d'espion, parce qu'elle n'y a point de Comptoir, mais bien à Agra. Ce Chirurgien alloit souvent trouver le Nabab, qui est comme le Grand Visir en Turquie & le premier Ministre d'Estat, pour avoir le payement de vingt-quatre grosses pieces de canon que les Hollandois avoient venduë en Bengale au General de l'armée d'Aurengzeb lors qu'il faisoit la guerre à son frere Sultan Suja. Ils en ont aussi vendu une grande quantité au Roy de Visapour & au Roy de Golconda, toutes leurs Forteresses en sont bordées & tous leurs havres en sont bien garnis. Est-il possible que l'avarice de ces marchands les pousse à faire un negoce si detestable, que de vendre aux ennemis de la Chrestienté toutes sortes d'armes & de munitions de guerre dont ils se peuvent aprés servir pour la detruire? Cela crie vengeance devant Dieu, c'est avec bonne raison que le Pape excommunie tous les ans à Rome tous les Chrestiens qui sous quelque pretexte que ce puisse estre n'auroient vendu aux infidelles qu'une livre de fer ou qu'une livre de plomb.

Les Hollandois crurent donc que par mer personne ne pourroit venir forcer leur petite citadelle faite de balles de toiles, & qui estoit dé plus defenduë par les vaisseaux qu'ils avoient à la rade; mais que par terre les Roys de l'Isle, celuy de Materan ou celuy de Bantam, leur pourroient bien donner de la peine. Cette Isle est couverte de quantité de bois, & de ce costé là ils viennent jusques à une lieuë pres de la mer. De l'endroit où ils finissent jusques au rivage il n'y a point d'autre chemin qu'une

qu'une digue qui ſepare le marais de la riviere; & les Hollandois pour ſe mettre mieux en ſeureté contre ces deux Roys, ſe reſolurent de faire un fort ou d'élever quelque tour ſur cette digue. Ils ſe contenterent pour lors d'une tour qui fut bien-toſt faite à un bon quart de lieuë de la plage. Car ils avoient apporté dans leurs vaiſſeaux quantité de pierres & de chaux, & pour du ſable la riviere leur en fourniſſoit aſſez. Ils garnirent cette tour de pluſieurs coulevrines & pierriers accompagnées de feux d'artifice, & tous les ſoirs ils renouvelloient la garde. Le Roy de Materan qu'on appelle autrement l'Empereur de l'Iſle, jugea bien que les Hollandois n'en demeureroient pas là, & qu'un jour ils luy pourroient donner de l'exercice. Avant qu'ils ſe fortifiaſſent davantage il s'avança avec une puiſſante armée pour abattre cette tour, & les machines dont il ſe vouloit ſervir pour cela eſtoient des chaînes de fer & de gros cables faits de la filace de Cocos. Il s'imagina qu'à la faveur de la nuit ayant entouré cette tour de ces chaînes & de ces cables tirées par leurs barques, leurs élefans, & leurs hommes, ils la mettroient aiſément à bas. Mais ayant tenté inutilement cette entrepriſe, & le jour venu voyant que la tour ne s'ébranloit pas, mais qu'au contraire l'artillerie & autres machines de feu avoient fort incommodé ſon armée, il ſe retira avec une grande perte de ſes gens. Les Hollandois victorieux conſiderant qu'ils avoient pluſtoſt à faire à des beſtes qu'à des hommes, envoyerent des vaiſſeaux dans toutes les Iſles voiſines pour prendre des pierres, qui ne ſont pas pourtant des meilleures eſtant une maniere de pierre ponce, & brûlant de la chaux ils commencerent la fortereſſe de Batavia qui eſt aujourd'huy. L'Empereur entendoit dire tous les jours, que s'il la laiſſoit achever jamais il ne viendroit à bout de chaſſer les Hollandois de ſon Iſle, ce qui s'eſt trouvé bien veritable. Il aſſembla donc le plus de forces qu'il put, & fit une armée [illegible] nombreuſe tant par mer que par terre avec grand nombre de petits baſtimens, ce qui luy eſtoit bien neceſſaire à cauſe des grands marais qui ſont dans la terre.

Il

Il fit donner d'abord l'assaut à la forteresse, qui estoit desja en estat de se defendre & bien munie de bons canons. L'attaque fut rude; mais les Hollandois la soûtinrent vigoureusement, ce qui ne fit point perdre le courage aux ennemis, qui quelques jours aprés ayant receu un renfort considerable resolurent de donner un second assaut. Mais avant que d'en parler il faut raconter icy un incident qui fut favorable aux Hollandois pour la conservation de la place.

Aprés que le premier assaut fut donné, un des plus considerables Chefs de l'armée ennemie fut accusé de n'avoir pas fait son devoir, & fut averti que l'Empereur se vouloit saisir de sa personne & le faire tailler en pieces. Car il faut remarquer en passant que parmy les Javans quand un homme ou une femme ont merité la mort, le supplice qu'on leur fait souffrir est de coucher le patient tout de son long sur une poutre qui repose sur deux autres qui se touchent & qui sont à terre, & aprés luy avoir lié les bras & les jambes qu'on luy fait allonger, le premier Seigneur qui se trouve là, pour voir si son coutelas est bon fait en trois coups quatre morceaux de son corps. Le premier coup est sur les mamelles, le second au bas de l'estomac, le troisiéme au bas du ventre, puis on brusle toutes ces pieces; car ce n'est pas leur coutume d'enterrer personne. Si c'est quelque femme ou quelque fille de mauvaise vie qui a merité la mort, aprés qu'elles ont esté taillées en pieces, on les donne à manger aux chiens, qui sont nourris à cela.

Ce Seigneur ayant donc esté averti par quelqu'un de ses amis que l'Empereur se vouloit saisir de sa personne, il se vint jetter entre les mains des Hollandois, & fut tres-bien receu du General Vander-Broug qui parloit bien la langue Malaye. J'ay dit ce que c'est que cette langue au sujet de mon frere dans la relation du Royaume de Tunquin. Ce Seigneur Javanois declara au General tout ce que l'Empereur avoit dessein de faire pour emporter la place, en quel endroit il viendroit poser ses échelles pour monter à l'assaut, & la quantité de monde qu'il

avoit

avoit dans son armée. Bien que le General eust fait entrer dans la forteresse la plus grande partie du monde qu'il avoit dans ses vaisseaux, il se trouvoit un peu embarassé, & voyoit bien qu'il auroit de la peine à soûtenir cet assaut. Le Seigneur Javanois le voyant pensif: Je m'asseure, dit-il, que tu crains les forces de l'Empereur, & il est vray qu'il pourra emporter la place si tu ne fais ce que je te vas conseiller. Tu sçais bien que tous les Javans sont grands zelateurs de Mahomet & rigides observateurs de sa loy, & que lors que quelque ordure les touche, sur tout quand elle vient de la main d'un Chrestien, si elle tombe sur le linge dont ils sont couverts, ils le jettent & ne s'en servent plus & demeurent trois jours sans pouvoir faire leurs prieres; que chacun de ces trois jours il faut qu'ils se lavent le corps trois fois de mesme que s'ils faisoient leurs prieres; & que si ces ordures viennent de la main d'un Chrestien, ils demeurent six jours sans faire leurs prieres & se lavent tous les jours cinq fois. Voicy donc, poursuivit-il, ce que tu feras pour les empescher de monter. Comme l'Empereur ne peut donner l'assaut que dans quatre ou cinq jours, parce qu'il attend quelques troupes & plusieurs petites barques pour passer les marais, il faut que pendant ce temps là toutes les ordures que tes gens feront & dans le fort & dans les vaisseaux, soient soigneusement amassées & renduës liquides dans des pots que tu feras apporter à l'endroit où l'ennemy doit venir, & quand il montera à l'assaut tu le feras abondamment arroser de cette ordure, & il n'y en aura alors pas un qui ne s'en retourne plus viste qu'il ne sera venu. Deplus je sçais que les premiers qui se presenteront auront les pointes de leurs fleches empoisonnées, de mesme que les pointes de leur cric, & ce poison est si fort que tous ceux qui en seront frappez en mourront subitement, s'ils ne courent à cet unique remede. C'est que chacun prenne de son propre excrement, & l'ayant fait secher le reduise en poudre; puis qu'il tienne prest quelque petit vase plein d'eau, & aussitost qu'il se sentira blessé de ces armes empoisonnées, qu'il

qu'il jette une pincée de cette poudre dans l'eau & la boive promtement. Le General ayant obſervé exactement tout ce que ce Seigneur luy avoit dit, quand les ennemis vinrent pour monter à l'aſſaut & qu'ils ſe virent d'abord couverts d'ordure, au lieu de gagner le haut de leurs échelles, ils ne penſerent qu'à retourner promptement au bas; mais en eſtant empeſchez par ceux qui les ſuivoient ils ſe jetterent du haut en bas, dequoy les uns furent eſtropiez & les autres en moururent. Ainſi toute l'armée ſe debanda en un moment, & l'Empereur fut le premier à prendre la fuite. Le General Vander-Broug voyant comme l'ennemy ſe retiroit en deſordre, & eſtant vaillant de ſa perſonne, ne put s'empeſcher de prendre une partie de ſes gens & de courir aprés ceux qui ſe ſauvoient par deſſus la digue, penſant bien qu'il en auroit bon marché à cauſe du fort qui eſtoit devant eux, d'où ceux qui y eſtoient en garniſon firent une ſortie, tellement que ces pauvres Javans furent enfermez de tous coſtez. La pluſpart furent taillez en pieces, & ceux qui croyoient ſe ſauver en ſe jettant dans le marais y furent noyez.

Le General crut bien faire de laiſſer une partie des ſoldats qu'il avoit amenez avec ceux qui gardoient la tour, pour taſcher de tailler en pieces quelques uns des ennemis à meſure qu'ils ſortiroient du marais, ou de les rendre eſclaves. Mais s'en retournant avec peu de monde, il ne ſongea pas qu'on pouvoit luy avoir dreſſé quelque embuſcade, ce qui arriva. Les Javans voyant que les Hollandois avoient fait une ſortie ſur ceux qui fuyoient par deſſus la digue, ſe cacherent en de certains endroits du marais qu'ils ſçavoient mieux qu'eux qui ne faiſoient que d'entrer dans le pays. Ils s'eſtoient diſpoſez par petits pelotons en diverſes embuſcades, & le deux premieres ayant laiſſé paſſer le General avec ſa petite troupe, tous ces Javanois ſe montrerent à la fois, & enveloperent les Hollandois d'une maniere qu'ils ne pouvoient échaper. Ils ne laiſſerent pas de ſe bien defendre, & le combat fut tres-rude, les ennemis venant teſte baiſſée avec leurs crics à la main, dont la pointe, comme j'ay

dit,

dit, estoit empoisonnée de mesme que celle des fleches. Tous ceux qui furent frapez de ces deux sortes d'armes en moururent faute d'avoir le remede dont il a esté parlé. Il y avoit si peu de temps qu'on leur avoit appris ce contre-poison, que la pluspart n'en estoient pas encore fournis, & plusieurs mesme ne vouloient pas croire que ce remede fust si souverain qu'il est. Dans cette rencontre le General qui devoit apparemment y laisser la vie, ne fust pas seulement blessé; & il m'a dit luy mesme qu'aussi-tost qu'il fut surpris, il remarqua bien qu'ils ne le vouloient pas tuër, mais qu'ils le vouloient prendre vif; & aussi-tost qu'ils s'en furent saisis & de dix autres Hollandois, ils les menerent à l'Empereur qui en témoigna une grande joye. Dés qu'il luy fut presenté il luy parla de la sorte; General, luy dit-il, pour ce qui est de ta vie ne crains point, il ne te sera fait aucun mal; mais il faut que tu viennes faire commandement à tes gens de me remettre le fort & la tour entre les mains, puis tu t'embarqueras & feras voile où tu le trouveras bon. Autrement & toy & ceux qui sont icy avec toy, & tous ceux dont je me pourray saisir, seront tant qu'ils vivront mes esclaves. En mesme temps l'Empereur avec ses principaux Officiers & le General Hollandois vinrent au pied de la muraille du fort, & le General haussant la voix leur deffendit de tirer, & leur dit que tous les Officiers eussent à venir sur la muraille pour entendre ce qu'il avoit à leur dire, à quoy ils obeïrent incontinent. Comme il y en avoit desja plusieurs d'entr'eux qui sçavoient la langue Malaye, il leur parla en cette langue, afin que l'Empereur & ses Officiers entendissent ce qu'il leur diroit. Il leur representa qu'ils sçavoient bien qu'il estoit leur General, & qu'ils n'ignoroient pas qu'il avoit le pouvoir de la Compagnie de faire tout ce qu'il trouveroit à propos; qu'ils luy avoient presté serment de faire ce qu'il leur commanderoit, & que le sort de la guerre ayant voulu qu'il tombast entre les mains de l'Empereur, il leur commandoit de sortir du fort pour le remettre entre ses mains; mais que premierement ils feroient embarquer

tout

tout ce qui pouvoit leur estre necessaire, horsmis six petites pieces de canon & deux cent boulets de leur calibre & cinq cens quintaux de poudre. L'Empereur & ses Officiers estoient ravis d'entendre parler de la sorte le General, & ces Javanois s'imaginoient desja estre maistres du fort & de la tour. Mais le General qui n'avoit parlé jusques alors à ses soldats qu'en langue Malaye, sçachant qu'il n'y avoit aucun Javanois qui entendist le Flaman, dit à l'Empereur que la plufpart des Hollandois n'entendant pas la langue Malaye, il estoit bon afin d'en estre obeï de leur dire la mesme chose dans leur langue naturelle, ce que l'Empereur trouva à propos. Alors le General leur parlant en Flaman leur dit tout le contraire de ce qu'il leur avoit declaré en langue Malaye; Qu'ils ne fussent point traistres à la Compagnie, qu'ils se gardassent bien de rendre la place, qu'ils tinssent bon jusques à la mort, & qu'ils ne se missent non plus en peine de luy que s'il n'estoit plus au monde; qu'ils criassent à ces infidelles qu'ils eussent à se retirer promptement, ou qu'ils les mettroient tous en poussiere à coups de canon. L'Empereur bien étonné de voir la résolution de ces gens-là se retire, & emmeine le General avec luy. Comme il estoit homme d'esprit il faisoit accroire à l'Empereur qu'estant arrivé à Japara où il faisoit en ce temps-là sa residence, & qu'il a quittée de peur de quelque surprise, pour se retirer à une autre ville qui est huit lieuës plus avant dans la terre, depuis que les Hollandois ont basti Batavia; qu'estant, dis-je, arrivé à Japara il trouveroit moyen d'écrire à la Compagnie pour luy faire sçavoir comme toutes les choses s'estoient passées, estant persuadé qu'elle envoyeroit ordre au plustost pour faire quelque accommodement dont l'Empereur seroit satisfait. Encore que le General fust bien gardé & qu'il fust comme impossible qu'il se pust sauver, il ne laissa pas par de certaines intrigues de trouver le moyen d'entrer dans une petite barque & de gagner la forteresse, où il fut receu avec une joye inconcevable. Pour ce qui est de ceux qui furent pris avec luy, ils sont morts miserables dans

l'esclavage, sans que pour aucune offre avantageuse ou d'échange ou d'argent on ait pû induire l'Empereur à les renvoyer.

Le lecteur jugera par cette action du genie & du courage de ce brave General, qui s'est jetté dans de si grands hazards pour le service de la Compagnie; & comme j'ay fait voir comme de simple soldat il parvint à une si haute Charge, on sera aussi sans doute bien aise d'apprendre quelle a esté la fin de sa vie. Pour tout ce que j'ay dit de luy jusques à cette heure je le tiens de sa propre bouche, & ç'a esté un recit qu'il a pris plaisir de me faire luy mesme de sa fortune; & pour ce que je vas ajoûter j'en ay veu une partie qui est arrivée du temps que j'estois aux Indes.

Comme la fortune (pour parler vulgairement) se plaist à se joüer des hommes, & que bien souvent aussi ce sont eux qui contribuent à se la rendre contraire & à faire qu'elle leur tourne le dos; voicy le revers de la medaille de nostre General. Apres avoir long-temps servy, & avoir acquis tout à la fois une grande reputation & de grands biens, l'envie luy prit de revoir sa patrie; & mesme le Prince d'Orange & plusieurs des Estats qui avoient souvent oüy parler des services considerables qu'il avoit rendus à la Compagnie, eurent aussi envie de le voir. Estant de retour en Hollande apres avoir fait son rapport aux Directeurs des principales affaires qui s'estoient passées durant son Gouvernement, & avoir receu le payement de ce qu'il luy estoit deu de ses gages avec les presens que la Compagnie luy fit pour ses bons services, il fut à la Haye où il demeura pendant tout le temps qu'il s'arresta en Hollande. Aussi-tost il leva un grand train & un tres-bel équipage, donnant souvent à manger au Prince d'Orange & à Messieurs des Estats, & souvent aussi aux Dames. Un jour le Prince luy demandant quelles raretez il avoit apportées des Indes, il dit à son Altesse qu'il ne s'estoit point voulu charger d'autres raretez que de celles que l'on pouvoit mettre en petit lieu, & que s'il luy plaisoit il luy en feroit voir quelques-unes.

En

En mesme temps il pria un des valets de chambre du Prince de faire apporter cinq assiettes d'argent, & estant mises sur la table il tira cinq petits sacs de ses poches qu'il vuida chacun sur une de ces assiettes, & tant le Prince que Messieurs des Estats furent surpris de voir tant de diamans & de si grandes richesses. Il en fit tant de liberalitez aux Dames, & s'enfonça dans une si grande dépense, qu'en peu d'années il se vit reduit à aller offrir derechef son service à la Compagnie. C'est la coûtume que tandis qu'un Officier la sert bien elle ne luy donne jamais son congé; mais quand il le demande & qu'il est hors de service mal-aisement peut-il y rentrer; ou s'il y rentre, c'est sans pouvoir obtenir aucune charge. Vander-Broug avec toute la faveur de ses amis trouva de mesme de la difficulté dans son dessein, & la Compagnie n'estoit pas dans la volonté de le recevoir. Voyant cela un jour que tous les Directeurs estoient en conseil, il entra hardiment dans la chambre, & leur parlant d'un ton ferme; Je crois, Messieurs, leur dit-il, que je ne vous ay pas rendu de si mauvais services, qu'ils puissent me fermer le chemin de retourner aux Indes. Je ne veux point d'autre qualité que celle que j'avois quand je partis d'icy la premiere fois, qui estoit de simple soldat, & comme tel j'espere de vous rendre encore quelques bons services. Il esperoit de retrouver à Batavia le General Van-Dyme de qui il avoit fait la fortune, & la Compagnie eut aussi bien que luy la mesme pensée. Enfin elle le renvoya en qualité d'Admiral de deux vaisseaux, & arrivant à Batavia le General Van-Dyme faisoit partir la flote qu'on envoye tous les ans porter des marchandises à la coste de Coromandel, à Surate & en Perse, & ces marchandises consistent pour la plus grande partie en épiceries. Le General & son Conseil donnerent à Vander-Broug la charge d'Admiral de cette flotte comme à un homme tres-capable de la conduire, & il se mit à la voile pour les pays que j'ay dit. Il sçavoit bien que les Hollandois aux Indes ont une coûtume & une fierté entr'eux, que dés qu'ils sont Chefs de quelque Comptoir,

qui que ce soit qui vienne de leur nation, ils ne luy font jamais l'honneur de luy donner la premiere place à table. Comme il ne vouloit pas s'exposer à cet affront, dans tous les ports & toutes les plages où il jettoit l'ancre il demeuroit dans son vaisseau sans aller à terre. Sur tout il n'avoit garde de venir au Comptoir de Surate, parce que celuy qui y commandoit appellé Barne-Petre avoit esté en sa jeunesse au service de Vander-Broug qui l'avoit avancé. J'estois à Surate lors qu'il y arriva avec sa flote, & ayant sçeu les raisons qui l'empeschoient de venir en terre je fus le trouver, menant avec moy au bord de la mer mon carosse & mon palanquin, au cas qu'il voulust venir avec moy & accepter mon logis. Estant arrivé à son bord je le priay civilement de me faire cet honneur, il accepta mon offre, & nous vinsmes ensemble à Surate où il demeura prés de trois semaines. Tout ce temps-là fut employé à la bonne chere & aux divertissemens; les Hollandois & les Anglois le venoient voir tous les jours, & les premiers luy firent de grands presens. Il eut du seul Chef du Comptoir un anneau de diamans que je luy avois vendu trois mille écus, & il en remporta bien en tout de Surate la valeur de neuf mille. Cette occasion me vint fort à propos pour passer en Perse où j'avois dessein de me rendre dans cette saison, ayant acheté pour cet effet à Agra cent quarante balles d'Indigo, chacune desquelles renduë à Surate me revenoit à quatre cent roupies, qui sont environ six cens livres de nostre monnoye. L'Admiral Vander-Broug fut ravy de sçavoir mon dessein, & m'offrit fort civilement de me recevoir dans son bord. Il me dit mesme que si j'avois quelques grosses marchandises je n'avois qu'à les luy remettre entre les mains, & qu'il les feroit passer comme estant à luy, ce que je fis, & ne m'en meslay plus en aucune maniere, sinon que de prendre l'argent qui en estoit provenu lors que nous fusmes de retour à Surate. Je l'aurois bien pris en Perse, mais il m'en auroit cousté deux & demy pour cent que la Doüane de Surate prend de l'argent. Car à Surate soit en partant soit

en

en arrivant, il faut necessairement passer par la Doüane pour entrer dans la ville, & l'on foüille exactement tant les personnes que les hardes & marchandises. Mais les Chefs des Compagnies, & les Capitaines de vaisseaux peuvent entrer dans la ville, & apporter dans leurs poches tout ce qu'ils peuvent sans qu'on les foüille; & comme d'ordinaire on n'apporte que des monnoyes d'or de la Perse, ces Messieurs là font plaisir à ceux qu'ils veulent de ces deux & demy pour cent. Pour ce qui est de la Perse cela va bien plus haut, & comme les Anglois & les Hollandois ne payent aucune Doüane, quand ils veulent faire le plaisir à un particulier de prendre ses marchandises, & de les faire passer comme estant à eux, ils luy épargnent dix-huit pour cent, sçavoir seize pour cent pour le Roy, & deux pour cent pour les Officiers. Il y a de plus pour le nolis du vaisseau & autres petits frais environ sept pour cent, à quoy ajoûtant les deux & demy pour cent de l'entrée de l'argent à Surate, le tout revenoit à 27½ pour cent, c'est à dire environ à cinq mille écus, ce que l'Admiral me fit la grace de m'épargner. Quand nous fusmes de retour à Surate il voulut bien reprendre mon logis où il demeura huit jours, & à son depart le conduisant jusqu'à son vaisseau en reconnoissance des graces qu'il m'avoit faites, je luy fis present d'un anneau de diamant qui m'avoit coûté deux mille roupies, c'est à dire mille écus.

Vander-Broug ne fut pas plustost de retour à Batavia, que le General Van-Dyme resolut avec son Conseil de l'envoyer à Malaca que les Hollandois assiegeoient alors. Ils y trouvoient plus de resistance qu'ils n'avoient crû, & ils y avoient desja perdu beaucoup de monde dans deux sorties vigoureuses que les Portugais avoient faites. Celuy qu'on avoit envoyé pour commander à ce siege s'entendoit mieux à tenir un livre de compte qu'à faire ouvrir une tranchée, ou donner un assaut; tout au contraire de Vander-Broug qui estoit plus soldat que marchand, & qui en avoit donné de bonnes marques à la Compagnie. Il fut donc envoyé à Malaca, où en donnant un

aſſaut il receut une legere bleſſure dont il fut bien-toſt gueri. Mais depuis il tomba malade & mourut avant que la ville fuſt renduë.

CHAPITRE VIII.

Du General Van-Dyme, & du General Vanderlin, & des choſes qui ſe paſſerent ſous leur Gouvernement.

LE General Van-Dyme eſtoit entré au ſervice de la Compagnie en qualité de ſimple Caporal. Aprés avoir donné quelque temps aux études en ſa jeuneſſe, il voulut ſçavoir ce que c'eſtoit que la marchandiſe, & apprit à bien tenir des livres de comptes, à quoy il avoit d'autant plus de facilité, qu'il avoit la main excellente & qu'il peignoit ſon écriture mieux que n'a jamais fait aucun Hollandois. Pour commencer d'entrer en quelque negoce il s'aſſocia avec un autre jeune homme, & ils avoient un magaſin enſemble où ils vendoient du ſucre en gros. Mais ayant eu pluſieurs pertes en mer & ſouffert enſuitte pluſieurs banqueroutes, il fallut fermer le magaſin & penſer à d'autres choſes. Van-Dyme eſtoit homme d'eſprit & de cœur, & il en a donné de bonnes preuves à la Compagnie, qui ſans luy ne ſeroit jamais venuë au point où elle eſt, & n'auroit pas mis bas les Portugais & leur negoce, en leur oſtant une partie de leurs bonnes places, & entr'autres Malaca. Aprés avoir fermé le magaſin & ſe voyant accablé de dettes, il prit reſolution d'aller ſervir la Compagnie, ſe propoſant que ſi un jour Dieu luy faiſoit la grace de gagner quelque choſe, de ſatisfaire à ſes creanciers, ce qu'il a fait depuis fort exactement. Car dés qu'il ſe vit un peu de bien, il ne voulut point accepter la charge de General à Batavia qu'il ne vinſt auparavant en Hollande payer ſes dettes. Dés qu'il y fut arrivé il fit afficher dans pluſieurs villes, que ſi quelqu'un pretendoit quelque choſe de Van-Dyme il vinſt à Amſterdam, & qu'il ſeroit payé du capital & des intereſts. Ayant ainſi ſatisfait à tous ceux à qui il pouvoit

pouvoit devoir, il accepta la charge de General & retourna à Batavia, où aprés plusieurs années il mourut dans cette qualité, la Compagnie ne luy ayant jamais voulu donner son congé tant elle estoit satisfaite de ses bons services. Il laissa de grans biens à sa femme, avec trente mille écus en particulier destinez pour faire bastir un temple dans le Fort, à quoy mesme elle vouloit ajoûter du sien afin que le bastiment en fust plus superbe, n'ayant point d'enfans & estant bien aise d'eterniser la memoire de son mary & la sienne, sans compter de beaux legs qu'il fit aux pauvres. Aprés sa mort elle commença cet edifice; mais depuis son retour en Hollande le General de Batavia & son Conseil se saisirent des trente mille écus qu'ils négocierent, laissant là le bastiment dont à peine les fondemens sont hors de terre. Je ne sçay si le procez qu'elle avoit pour cela avec la Compagnie est presentement vuide; car elle demandoit avec grand justice, ou que le bastiment s'achevast, ou que cet argent luy fust rendu.

Mais pour sçavoir un peu plus particulierement par quels degrez Van-Dyme parvint à la qualité de General, il faut reprendre les choses dans le detail & dés les commencemens. Aprés que le malheur que j'ay dit luy fut arrivé, il vint se presenter à la Compagnie pour avoir quelque employ aux Indes dans le negoce, ce qu'il ne pût obtenir. Elle crut luy faire une grande faveur de luy donner une place de Caporal, ce qu'il accepta, ne pouvant avoir ce qu'il demandoit. Les Directeurs de la Compagnie qui le connoissoient pour homme d'esprit, crurent qu'il n'estoit pas à propos de luy donner quelque place de commandement, de peur qu'il n'entreprist quelque chose au desavantage de la Compagnie; & mesme toutes les six Chambres qui la composent écrivirent contre luy au General Vander-Broug qui commandoit alors à Batavia. Les lettres portoient que si un Caporal Van-Dyme arrivoit en santé, il ne luy fust jamais donné de plus haut employ; que c'estoit un esprit trop subtil, & que si on l'avançoit il pourroit plus

nuire que profiter à la Compagnie ; & ces lettres furent envoyées par le mesme vaisseau où il s'embarqua. C'est la coûtume des vaisseaux qui vont d'Hollande à Batavia, que dés qu'ils ont reconnu les Isles du Prince, où ils prenoient autrefois quelques rafraichissemens (je parleray de ces Isles sur la fin de ce chapitre) ils mettent leurs chaloupes en mer, & alors le Capitaine prend toutes les lettres & les livres de l'Ecrivain du vaisseau, où se trouvent toute la cargaison & toutes les procedures contre ceux qui ont fait quelque mauvaise action dans le voyage. C'est afin que le General & le Conseil en jugent de bonne heure, & selon qu'ils en ont ordonné l'Avocat Fiscal vient au devant des vaisseaux, & en fait faire la justice avant qu'ils arrivent à Batavia. Autrefois cela ne se faisoit pas ; mais on a vû que dés que ces gens-là estoient en la ville on n'en faisoit aucune justice, & que par compere & par commere on trouvoit le moyen de leur faire obtenir leur pardon. Autrefois aussi le Capitaine du vaisseau avec le Marchand & les autres Officiers, jugeoient de certains crimes dans le vaisseau mesme durant le voyage & faisoient executer leur jugement ; mais cela a cessé depuis l'affaire de trois Gentilshommes Bretons, qui arriva au Cap de Bonne-Esperance & fit grand bruit en Hollande, dequoy il sera parlé au chapitre 14.

Pour revenir à Monsieur Van-Dyme, le General & son Conseil ayant oüy la lecture des lettres de la Compagnie, & veu les recommandations qui leur estoient faites pour le Caporal, non pas pour son avancement, mais plustost à sa ruine, cela leur donna d'autant plus d'envie de le voir. Mais il falut attendre trois jours ; car c'est la coutume que lors que les vaisseaux qui viennent d'Hollande ont moüillé à la rade de Batavia, tous les soldats & une partie des matelots peuvent venir à terre pour trois jours, aprés lesquels ils doivent retourner aux vaisseaux jusques à ce que le Major les vienne faire sortir pour les mettre aux lieux où il les sçait necessaires. Au bout des trois jours que tous ces soldats & matelots furent

retournez

retournez à bord, le General envoya le Secretaire du Conseil pour voir si entre les soldats il y en avoit quelqu'un qui sceust passablement écrire & tenir un livre de compte. Le sieur Van-Dyme se presenta aussi-tost avec quatre autres soldats, & le Secretaire les mena tous cinq en la presence du Conseil, d'où ils furent envoyez à la Secretairie pour voir ce qu'ils sçavoient faire. Le General ayant reconnu la capacité du sieur Van-Dyme, fit donner aussi-tost à son Secretaire une place dans un des Comptoirs de la Compagnie, & retint l'autre auprés de luy pour le servir dans la mesme qualité. Lors que la flote est sur son depart pour la Hollande, il faut que le Secretaire travaille jour & nuit à revisiter tous les livres de compte qui viennent de tous les Comptoirs, & à faire tirer copie de toutes les lettres. Car il faut qu'il soit fait trois copies de tout ce qui se passe dans les Indes, tant au fait du negoce comme en la justice, soit au civil soit au criminel; & de ces trois copies, l'une est pour le Comptoir particulier, l'autre pour le Comptoir general de Batavia, & la troisiéme pour la Compagnie. Le General sçavoit bien que le sieur Van-Dyme ignoroit ce qu'elle avoit écrit contre luy afin qu'il ne fust point avancé, & voulant avoir le plaisir de voir quel effet produiroit cette lettre sans qu'il pust juger que cela vinst de luy, & quelle réponse il y feroit aprés l'avoir leüe, il la mit sur la table de son comptoir parmy d'autres papiers qu'il falloit necessairement qu'il visitast. Il ne manqua pas de mettre la main dessus, de la lire, & d'y faire réponse, laquelle il mesla aussi parmy plusieurs papiers qu'il mit sur la table de la chambre où le General & son Conseil ont accoutumé de s'assembler. Ces Messieurs venant à signer ces papiers trouverent la reponse du sieur Van-Dyme, & admirant l'esprit avec lequel elle estoit couchée, l'envoyerent en Hollande à la Compagnie. Le General & son Conseil luy écrivirent aussi qu'ils avoient esté fort surpris de la lettre qu'elle leur avoit écrite au sujet du sieur Van-Dyme, & qu'elle les obligeroit de leur envoyer des gens qui luy pussent ressembler s'il estoit possible

qu'elle en trouvast d'un pareil calibre ; au lieu de leur envoyer comme elle faisoit souvent de jeunes ignorans qu'il faut avancer à force de recommandations qu'ils apportent, & qui ordinairement ne sçavent pas écrire leur nom. Ainsi le sieur Van-Dyme dut son avancement à son bel esprit & non pas à la faveur ; mais il faut dire aussi que ce fut un bonheur pour luy de rencontrer à Batavia un appuy comme le General Vander-Broug, qui estoit habile homme & genereux, & qui sçavoit rendre justice au merite.

J'ay promis de parler des Isles du Prince, & ce n'est qu'à l'occasion du General Vanderlin, qui ne se fit pas estimer par une action qui n'estoit pas d'un homme d'honneur, & que la plus part de ceux de Batavia ont tout à fait condamnée. Le Fort de Batavia a quatre beaux bastions & est assez bien construit, mais sur un tres-mauvais fonds, ces bastions s'affaisant à veuë d'œil & demandant de temps en temps quelque reparation. Le General Vanderlin & son Conseil n'avoient pas assez d'esclaves pour entretenir les travaux tant du Fort que de la ville ; & d'ailleurs le sieur Caron alors Directeur de la Compagnie, qui est celuy qui commande aprés le General, en avoit aussi besoin pour travailler à un canal qu'il faisoit venir d'une riviere proche de Batavia, pour conduire de l'eau dans une plage qui est proche du Fort, ce qui est une grande commodité pour les vaisseaux pour avoir de l'eau, qu'il leur falloit aller prendre auparavant à demy-lieuë au dessus de la ville dans la riviere qui y vient passer. Pour dire les choses comme elles sont, le sieur Caron n'auroit pas eu tant d'égard au bien public s'il ne se fust aussi agi en cela de son interest. Car le canal estant achevé il a tiré un grand revenu de la terre qui en a esté ostée, & de laquelle on a rempli le marais, duquel on a fait de bons jardins ; sans parler du profit qu'il a eu de la prodigieuse quantité de poisson & de toute sorte dont le canal est rempli. Il estoit donc question pour tous ces ouvrages d'avoir des esclaves, & l'on tient que ce fut le sieur Caron qui donna le perni-

cieux

cieux conseil d'aller prendre les pauvres gens des trois Isles du Prince. De quelque teste qu'il fust parti, il estoit tres-mauvais & tres-injuste, & ne produisit aussi qu'un méchant effet. Le General Vanderlin & son Conseil ayant resolu la chose, envoyerent pour cette entreprise trois des plus gros vaisseaux qui fussent alors à Batavia. Ils aborderent chacun une de ces trois Isles, feignant qu'ils venoient d'Hollande & qu'ils avoient besoin de rafraichissemens, comme jusques alors tous les vaisseaux venant d'Hollande avoient accoûtumé de s'y arrester. Aussi-tost que les habitans de ces Isles decouvrirent ces vaisseaux, ils accoururent sur le rivage selon leur coûtume, hommes, femmes & enfans, apportant tout ce qu'ils avoient de meilleur, comme du vin de cocos, de leurs noix, & d'autres fruits du crû de ces Isles. C'estoit à qui d'eux tous seroit le plustost à bord des vaisseaux avec leurs petits canoës; car ils avoient toûjours meilleur compte avec les soldats & les matelots qu'avec ceux qui alloient troquer en terre. Aussi-tôt qu'ils furent dans les vaisseaux on leur fit boire tant d'eau de vie qu'ils en furent enyvrez, & les Hollandois les voyant en cet estat envoyerent incontinent bon nombre de leurs gens à terre bien armez, qui lierent & garoterent ceux qui estoient sur la greve pour troquer leurs denrées, & les enleverent dans leurs vaisseaux, ayant fait main basse sur ceux qui avoient voulu resister. Il est aisé de s'imaginer les cris pitoyables de ces pauvres gens qui furent ainsi enlevez de leur pays & menez par force à Batavia. Mais Dieu permit que les Hollandois ne purent tirer grand service d'eux; car se voyant si inhumainement traitez, comme le sont d'ordinaire tous leurs esclaves, ils prirent une ferme resolution de ne rien manger, & de mourir de faim plustost que d'estre reduits à un rude travail & à estre tous les jours battus. Les Hollandois voyant qu'ils n'en pouvoient venir à bout, ny à force de coups ny d'autre maniere, & que la pluspart estoient morts de langueur & de chagrin, renvoyerent ce qui en restoit dans leurs Isles. Depuis ce temps-là ces pauvres

Insulaires ne se sont plus fiez aux Hollandois, qui ne vont plus aussi prendre chez eux de rafraichissemens comme ils faisoient avant cette insulte. Si l'on vouloit écrire toutes les cruautez qu'ils ont exercées sur leurs esclaves, il y auroit dequoy en remplir un gros volume; mais il suffira de remarquer cy-apres celles qu'ils ont euës pour leurs propres sujets sans aucun respect du christianisme.

CHAPITRE IX.

Du General Spek, & de la grande severité du General Com.

LE General Spek avant que de parvenir à cette charge, avoit une fille d'une certaine femme qu'il entretenoit. Aprés avoir achevé son temps il retourna en Hollande, & ne voulant pas y mener cette fille qui n'estoit pas legitime, il la laissa entre les mains du sieur Com qui prenoit la place de General, sçachant bien qu'elle trouveroit à Batavia un meilleur parti qu'en Hollande. Car aux Indes on ne prend pas garde de si prés à ces choses là, & ny bastard ny bastarde ne rompent pas un marché, pourvû que l'argent ne manque pas. Peu de temps aprés que le pere fut parti il se presenta assez d'amans pour la fille qui estoit belle & riche, & elle témoigna à l'un d'eux, qui estoit le marchand superieur du Fort, qu'elle avoit assez d'estime pour luy & qu'il pouvoit la faire demander. Elle crut que le General Com à qui elle estoit recommandée y consentiroit, dés qu'elle luy auroit dit qu'elle avoit de l'inclination pour ce jeune homme qui estoit d'une bonne famille. Elle fut trompée dans sa croyance, & le General refusa la demande qui luy en fut faite & dit qu'il n'y falloit pas penser. Nonobstant ce refus le jeune homme & la fille ne laisserent pas de s'aimer, & mesme de se voir par l'addresse de leurs esclaves. Car à Batavia tous les esclaves qu'on tient dans les maisons de l'un & de l'autre sexe sont autant d'in-

d'infâmes ministres d'impudicité, & qui plus est ils apprennent mille méchancetez aux enfans des Hollandois dés qu'ils ont l'age de neuf ou dix ans. Pour ce qui est des filles esclaves les Hollandois sont bien aises quand elles deviennent grosses, parce qu'autant d'enfans qui en proviennent sont autant d'esclaves pour les maistres; ce qui arrive assez souvent; car il ne manque pas à Batavia de soldats & de matelots qui cherchent de semblables fortunes, & d'ailleurs ces noires aiment passionnément les hommes blancs, & mesme sont stylées à les introduire quelquefois secretement chez leurs maistresses.

La fille du General Spek & son amant s'approcherent enfin de si prés que la Demoiselle devint grosse. Elle le declara à une des premieres Dames de la ville pour consulter avec elle quel biais on pourroit prendre pour le faire sçavoir au General; & se persuada qu'aussi-tost qu'il en auroit connoissance il les feroit épouser avant que la chose vinst à éclater. Mais ce fut bien le contraire; car aussi-tost que cette Dame eut appris la chose au General, il fit mettre le jeune homme en prison avec les fers aux pieds, & fit enfermer la fille dans une chambre. Le lendemain ayant fait assembler le Conseil & representé le fait, il dit qu'il vouloit que le jeune homme eust la teste coupée, & que la fille eust le foüet par la main du bourreau. Il n'y eut pas un dans l'assemblée qui ne rejettast bien loin cette proposition, & ils representerent tous au General qu'il n'y avoit point d'équité à punir le jeune homme de la sorte, qu'il estoit le moins coupable, que c'estoit la fille qui l'avoit poussé à coucher avec elle, & que pour ce qui estoit de leur naissance le garçon de toutes manieres l'emporteroit sur elle; que puis qu'ils estoient tous deux contens l'un de l'autre, il n'y avoit autre chose à faire qu'à les marier, & qu'ils ne trouvoient point qu'il y eust d'autre expedient que celuy-là. Telles furent les raisons & les remonstrances des Conseillers, dont toutesfois le General ne fut nullement touché; mais comme il estoit naturellement brutal & cruel, le lendemain sans y faire appeller aucun du

Conseil, il envoya de son chef querir le bourreau en cachette, & ayant fait amener le jeune homme & la fille dans la salle, il fit couper la teste au premier, & fit foüetter l'autre bien qu'elle fust grosse. Voila quel fut le bel acte de Justice du General Com.

CHAPITRE X.

Autres grandes severitez du sieur Can, & du sieur Caron.

LE sieur Can & le sieur Caron eurent de pareils commencemens de fortune dans les Indes. Car la premiere fois qu'ils s'embarquerent dans les vaisseaux de la Compagnie ils n'y furent qu'en qualité d'aides de cuisine, qui est la plus basse de tout le vaisseau. Neanmoins avec le temps ils n'ont pas laissé par de grands coups de bonheur de s'élever de ce bas degré aux plus hautes Charges que la Compagnie puisse donner; le sieur Can ayant esté Conseiller du Fort à Batavia & Admiral d'une flote, & le sieur Caron Directeur General au mesme lieu, qui est, comme j'ay dit au chapitre precedent, la premiere personne apres celle du General.

Le sieur Can depuis le premier employ un peu considerable qui luy fut donné jusques à sa mort, a fait une infinité de fourberies, aboutissantes veritablement au profit de la Compagnie, mais non pas à sa gloire, esperant toûjours par ce moyen d'avoir la Charge de General, où il n'a pû toutesfois jamais parvenir. Apres avoir servi plusieurs années aux Indes, & voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de son dessein, il resolut de repasser en Hollande croyant y mieux reussir; mais n'y voyant point de jour, & ne se portant pas bien dans un climat tout contraire à celuy des Indes où il estoit plus accoûtumé, il reprit le service de la Compagnie, qui le renvoya pour Conseiller du Fort, & pour Admiral de la flote qui partoit. Aussi-tost qu'il fut en mer il se mit à retrancher beaucoup des petits rafraichissemens qu'on avoit accoûtumé de

de donner aux ſoldats & aux matelots ; ne voulant pas dementir ſon méchant naturel qui le portoit à la cruauté & à n'avoir compaſſion de perſonne. Ce retranchement fut cauſe que pluſieurs de ces pauvres gens devinrent malades, & la pluſpart mouroient faute d'un peu de vin, de quelque morceau de biſcuit blanc, ou de quelque autre choſe de peu de valeur. Tous ceux qui eſtoient en ſanté dans la flote en murmuroient, mais pas un n'en oſoit ouvrir la bouche. C'eſt la coûtume ſur tous les vaiſſeaux, que ce que le Chirurgien demande pour les malades le Capitaine le luy fait donner, mais celuy-cy quand le Chirurgien luy parloit de quelque choſe de ſemblable, il le menaçoit de luy faire donner cent coups de corde, luy diſant que c'eſtoit pour luy qu'il demandoit & non pas pour les malades, leſquels de cette maniere il ne pouvoit aſſiſter comme il auroit bien voulu. La femme du Chirurgien auſſi belle & auſſi vertueuſe qu'il en fuſt jamais ſortie d'Hollande, ne pouvant plus voir languir tant de pauvres gens, ſur tout faute d'un peu d'eau, parce que la pluſpart eſtoient dans les ardeurs de la fievre, vint ſupplier l'Admiral Can de luy en faire donner, ce qu'il luy refuſa aſſez rudement ; & cette femme bonne & charitable faſchée d'une telle dureté, luy dit franchement que ſi Dieu luy faiſoit la grace d'arriver à Batavia elle en feroit ſes plaintes au General & à ſon Conſeil. Elle n'eut pas plutoſt laſché la parole que ce brutal la fit prendre, & ayant commandé qu'on luy oſtaſt ſes cottes & qu'on la liaſt au pied du grand maſt, il luy fit donner cent coups d'une groſſe corde ſur les feſſes. Elle eut beau crier qu'elle eſtoit groſſe, cela ne ſervit de rien, & elle diſoit la verité ; car elle en perdit ſon fruit, & depuis ce temps-là elle ne peut jamais avoir d'enfans. Eſtant arrivée à Batavia elle voulut ſe plaindre de ce cruel traitement ; mais on ne la voulut pas écouter, & elle meſme m'en a raconté l'hiſtoire en pleurant ; mais à ce qu'elle me dit, ce qui la faſchoit le plus eſt qu'elle ne pouvoit plus avoir d'enfans.

Mais

Mais voicy une autre cruauté bien grande du sieur Caron. C'est la coûtume à Batavia que deux ou trois fois l'année le General donne permission à toute la jeunesse du Fort qui sert au Comptoir, de se divertir, sur tout lors que la flote est partie pour Hollande, les affaires ne pressant pas tant alors. Comme ils n'ont pas encore eu des emplois pour emplir leur bourse, le General leur fait donner d'ordinaire trois cent richdalles, avec un tonneau de vin d'Espagne, un de vin du Rhin, & un de biere appellée ***Brunswich-moome*** qui n'est pas moins forte que le vin. Durant ces trois jours de debauche tous ces jeunes gens ne manquent pas d'estre visitez, tant par les bourgeois que par ceux de la garnison, & les trois jours passez il faut qu'ils retournent coucher au Fort & qu'ils se remettent au travail. Entre ces jeunes gens estoit celuy dont je veux parler icy, nouvellement arrivé d'Hollande, & d'une des bonnes familles d'Amsterdam. C'estoit une des meilleures plumes qui fust jamais venuë aux Indes, & comme ce jeune homme n'estoit pas accoutumé à ces débauches, sur tout dans un pays chaud comme Batavia qui n'est qu'au sixiéme degré de latitude meridionale, le quatriéme jour qu'il falloit retourner coucher au Fort il se sentit la teste si pesante, qu'il luy fust impossible de se remettre à l'écriture dans l'estat où il estoit. Ne sçachant pas qu'on fust si rigoureux en ce lieu là il reprit le chemin de la ville, & fut prier un amy de luy prester un lit pour pouvoir reposer jusques à ce que son mal de teste fust passé. Cependant le premier marchand du Fort qui conduit toute cette jeunesse & luy distribuë le travail auquel elle se doit occuper, ayant donné à ce jeune homme le livre concernant le negoce du Japon, qui devoit estre promtement fini, parce que les vaisseaux devoient partir, & qu'il ne faut pas qu'un livre de negoce soit écrit de deux mains, vint au Comptoir un moment aprés qu'il en fut sorti, & ne le voyant pas en sa place fut d'abord s'en plaindre au sieur Caron comme Directeur General, luy disant qu'il ne luy suffisoit pas de trois jours de debauche, & qu'il

s'estoit

s'estoit allé enyvrer le quatriéme. A peine s'estoit-il mis sur le lit qu'on le vint appeller, avec ordre de retourner promptement au Fort. Cependant le sieur Caron sans s'informer davantage de la chose, fait venir le sergent de la Garde, & luy commande de se saisir d'un tel écrivain dés qu'il entrera dans le Fort, & de le mettre en sentinelle durant quatre heures avec l'armure que l'on fait prendre aux soldats quand ils ont fait quelque faute. Cette armure est fort pesante principalement le casque, & de plus il y a une forme de pennache attachée dessus qui est un gros boulet de canon, le casque & le boulet pesant bien ensemble vingt livres. Le sergent fit selon le commandement qu'il avoit receu. C'estoit sur les onze heures du matin dans la plus grande chaleur du jour que le jeune homme fut mis de la sorte en sentinelle devant la porte du Corps de Garde, & il est aisé de s'imaginer combien il souffroit dans cette armure qui fut bien-tost échaufée. Il fut quelque temps dans ce tourment, criant à tous momens, *Je me meurs*, & à la fin le Sergent en ayant compassion, fut trouver le Directeur Caron, pour le prier de permettre qu'il ostat ce jeune homme de sentinelle, ou qu'infailliblement il y mourroit. Presque en mesme temps un des Caporaux en vint dire autant; & le sieur Caron leur fit à tous deux cette méme réponse l'un aprés l'autre; *Va-t-en, & laisse mourir ce chien.* Avant qu'ils fussent de retour au Corps de Grande le jeune homme tomba mort, & il n'en a jamais esté autre chose, sinon que lorsque le sieur Caron revint en Hollande les parens du jeune homme le prirent à partie; mais sur cela il vint servir la Compagnie Françoise, de quoy Dieu l'a puni par la triste fin de sa vie, & ainsi le procez d'Hollande a aussi pris fin.

CHAPITRE XI.

Du sieur Riklost Van-Gous qui commandoit l'armée devant Cochin, de ses cruautez, & de sa vanité à couronner un Prince Indien au nom de la Compagnie.

CEluy dont je vais faire l'histoire dans ce Chapitre estoit venu aux Indes comme la pluspart des autres, simple page de navire employé à nettoyer le vaisseau & à d'autres vils services où ces jeunes garçons sont destinez. Il commandoit l'armée Hollandoise qui assiegeoit Cochin, lors qu'il arriva un certain cas où il donna des marques d'un esprit porté à la cruauté & d'une ame sanguinaire.

La ville estant fort pressée & dans une grande necessité de vivres, une pauvre femme qui voyoit mourir son enfant faute d'une poignée de ris, plûtost que de souffrir qu'il perist à ses yeux, s'avisa de le mettre dans une corbeille & de le devaler à l'avanture avec une corde dans le fossé durant la nuit. Un soldat François qui estoit prés de cet endroit-là en sentinelle ayant oüy quelque bruit, le jour venu se met au hazard d'essuyer quelques coups de mousquet pour aller voir d'où il pouvoit provenir. Comme il vit que c'estoit un enfant, meu de pitié pour ce qui en donne, dit-on, aux bestes les plus farouches, il le prend avec sa corbeille & l'emporte au Corps de Garde. Le General en ayant esté incontinent averti, envoya querir le soldat, qui donnoit un peu de ris à cet enfant qui mouroit de faim, & sans autre forme de procez, sans assembler le conseil de guerre, de sa propre autorité il fit venir le Prevost & pendre le pauvre François en sa presence, disant pour toute raison que ce n'estoit pas à un soldat à aller voir de son chef ce qui se faisoit dans le fossé de l'ennemy, & qu'il devoit estre puni pour avoir apporté cet enfant sans permission.

Ce General aprés la prise de Cochin fut une autre injustice aussi forte que celle-là. Le lendemain que la ville

ville fut renduë & que les Compagnies eurent pris leurs logemens, on donna permission à la moitié de chacune de ces Compagnies d'aller se recréer pour deux jours où bon leur sembleroit, aprés quoy à son tour l'autre moitié devoit suivre. Avant que de passer outre dans ma narration, il faut dire en peu de mots quelle est la nature de ce pays. Toute la campagne n'est presque plantée que de cette sorte d'arbre nommé Cocos, dont le fruit produit le vin que les habitans apellent tary, & dont ils font aussi de l'eau de vie. Ils mélent ce vin avec de gros sucre noir qui n'est pas encore rafiné, & avec l'écorce d'un arbre qui n'apporte que des épines. Cette écorce a la force de faire boüillir ce tary & ce sucre dans le vaisseau où on les a mis, comme fait nostre vin nouveau dans les tonneaux. Quand ce tary & ce sucre ont boüilli sept ou huit jours, ils le distillent dans un alambic & en font de l'eau de vie, qu'ils rendent plus ou moins forte selon qu'ils la veulent en la faisant passer plus ou moins de fois dans l'alambic. D'ailleurs toute la campagne est couverte de vaches, parce qu'ils sont tous Idolatres en ce pays-là, tant les Princes que les peuples, & que cette sorte d'Idolatres n'a pour Dieu que la vache, & son lait pour nourriture, ne mangeant d'aucune chose qui ait vie sensitive. Quand on sort des terres de ces Princes, que l'on appelle *Rajas*, tirant au nord-est, on entre dans celles du Raja de Velouche, qui est grand terrien & aussi Idolâtre avec tout son peuple. Il y a encore dans ses Estats neuf ou dix mille de ces pauvres gens que l'on appelle Chrestiens de saint Jean, parce qu'ils sont baptisez, de méme que saint Jean baptisoit au desert. Si quelque bon Ecclesiastique alloit en ce pays-là il pourroit les tirer de leurs erreurs; mais il ne faudroit pas qu'il y allast pour avoir quelque chose d'eux, il faudroit plûtost y aller pour leur donner, vû l'incroyable misére dans laquelle ils vivent.

Les soldats Hollandois qui avoient eu la permission de s'écarter pendant deux jours pour se divertir, se donnerent au cœur joye de ce tary qui enyvre comme feroient

nos

nos vins d'Europe, & burent aussi de l'eau de vie autant qu'ils voulurent. Trois d'entre eux voyant toute la campagne pleine de vaches, & s'estant rendus plus hardis que les autres à force de boire, au lieu de retourner avec les autres au temps qu'il falloit furent tentez d'aller tuer une de ces bestes. Ils crûrent qu'ayant esté si long-temps au siege de Cochin, où ils n'avoient mangé qu'un peu de ris puant ou de biscuit moisi, il leur seroit bien permis d'aller prendre une de ces vaches pour la manger, ce qu'ils firent, & l'ayant amenée dans un des jardins qui sont prés de la ville, ils la tuerent pour en manger. Ils commençoient à en faire bonne chere, quand il arriva quelques officiers ou soldats au nombre de quinze ou vingt que le General envoyoit pour se saisir de ces trois soldats. Sans autre formalité on les fit tirer au sort pour voir lequel des trois seroit pendu, & le malheur tomba sur un pauvre François Provençal de nation, qui fut aussi-tost executé. Je l'avois vû par deux fois, une fois à Masulipatan, l'autrefois à Palicate, & comme il étoit brave garçon je luy donnois toûjours quelque chose pour avoir quelque rafraîchissement.

Ce General Van Gous estoit devenu si fier & si superbe, qu'il méprisoit tous les autres Officiers qui estoient sous luy, tant ceux de guerre, que ceux qui estoient pour la justice & police de la ville; & quand il croyoit que quelqu'un avoit merité la mort, sans assembler son conseil, comme cela se pratique par toute la terre, de sa propre autorité il l'envoyoit executer sur le champ. Je ne sçay ce qu'on dira d'une action de vanité & d'orgueil extréme qu'il fit apres la prise de la ville de Cochin. Au commencement du Siege, tous les Rajas des terres voisines tenoient pour les Portugais, aimant mieux les avoir pour voisins que les Hollandois, ayant oüi parler du gouvernement tirannique de ces derniers quand ils s'étoient rendus Maistres de quelques places. Ils avoient sceu de quelle maniere ils en usoient dans l'Isle de Ceylan, où qui que ce soit ne peut aller dans son propre jardin pour prendre un pot de son vin de tary, sans la permission du

Gouver-

Gouverneur du lieu & sans luy en payer quelque droit ; au lieu que sous le gouvernement des Portugais chacun estoit libre & ne payoit rien du bien qui estoit à luy. Le General Van-Gous & tous les autres Officiers de l'armée furent bien étonnez de voir que ces Rajas qu'ils croyoient devoir tenir pour eux & ne leur point laisser manquer de vivres, s'estoient tous declarez en faveur des Portugais ; & en effet Van-Gous n'auroit jamais pris la ville, si quelqu'un de ces Rajas ne luy eut enfin donné du ris. Il fit si bien par argent & par de belles promesses, qu'il en attira un dans son parti lequel luy fournit ce qu'il put de vivres. Lors que la ville fut prise, & qu'il fallut recompenser ce Raja, le General voulut qu'il quittast ce nom de Raja, qui veut dire Prince, & qu'il prist le nom de Roy, afin qu'il eust l'honneur de luy mettre la couronne sur la teste. Il crut que la Compagnie Hollandoise estoit assez puissante pour luy faire conquerir les terres de ses voisins, & il se fit informer si dans toute son armée il n'y auroit point quelque orfevre qui pust faire une couronne d'or. Il se trouva un jeune homme de Roüen nommé le Page qui l'entreprit & en vint à bout ; elle estoit d'or massif & pesoit pres de dix marcs, & je croy que ce nouveau Roy trouva cette couronne plus incommode & plus pesante sur sa teste, qu'un méchant mouchoir à trois cornes dont ces Rajas bandent la leur pour marque de leur souveraineté.

Pendant qu'on faisoit cette couronne, on travailloit à tout ce qui estoit necessaire pour cette ceremonie. Elle se fit dans un jardin proche de la ville, où l'on dressa un grand couvert entouré de toiles peintes comme une maniere de tente, & au dessous on éleva une forme de trône avec un daix de ces damas de la Chine, & toutes les marches du trône estoient couvertes de tapis de Perse. Le jour du couronnement venu, la plus grande partie de l'armée tant Officiers que soldats fut prendre le Raja qui estoit à un quart de lieuë de là dans sa hute, & on le fit monter sur l'un des deux elefans que le General luy envoya, avec quatre chevaux de main & deux Palanquins.

Estant

Eſtant arrivé au lieu du couronnement on le veſtit d'une robe d'écarlate à grandes manches pendantes, & il entra dans cet équipage au lieu où Van-Gous eſtoit aſſis ſur ce trône, avec une épée & la couronne aupres de luy. Le Raja eſtant au pied du trône, le Major de l'armée prit l'épée de la main du General pour la luy ceindre; puis le Raja montant les marches du trône s'alla proſterner devant le General Hollandois qui luy mit la couronne ſur la teſte. Alors le nouveau Roy ſe levant fut mettre la main ſur la teſte d'une vache qui eſtoit devant le trône, puis ſe mettant à genoux, joignant les mains, & les levant vers la teſte de la vache, il fit ſerment d'eſtre toûjours fidele à la Compagnie & d'embraſſer ſes intereſts. Le General luy promit reciproquement de la part de la Compagnie, qu'elle luy donneroit toute ſorte d'aſſiſtance quand il en auroit beſoin contre ſes ennemis; & toutes ces proteſtations eſtant faites ſolennellement de part & d'autre, toute la ſoldateſque fit trois décharges de meſme que le canon de la ville, & le nouveau Roy fut remené dans ſa hute avec la meſme pompe qu'il eſtoit venu. Le General luy fit preſent des deux elefans & des quatre chevaux de main, & voila comme ſe fit ce couronnement à peu de frais, & comme des vendeurs de poivre ſe piquent de faire des Rois & de dominer ſur les Couronnes.

Entre toutes les brutalitez de Van-Gous celle-cy ne doit pas eſtre oubliée. Il faut ſçavoir auparavant que les Jeſuites de Cochin avoient en cette ville la plus belle Bibliotheque qui fuſt en Aſie, tant pour la grande quantité de livres qu'on leur envoyoit tous les ans d'Europe, que principalement pour les rares manuſcrits Hebreux, Chaldaïques, Arabes, Perſiens, Indiens, Chinois, & en d'autres langues d'Orient. Si l'on veut ſçavoir comment ils avoient amaſſé tous ces manuſcrits, c'eſt qu'anciennement dans les conqueſtes que faiſoient les Portugais, aprés qu'ils s'eſtoient rendus maiſtres de quelque place, le premier ſoin qu'ils avoient eſtoit de faire venir les gens de Lettres, & de tirer d'eux tout ce qu'ils

avoient

avoient de livres. Dans le peu de ſejour que les Jeſuites firent dans l'Ethiopie, ils firent copier la plus grande partie des bons livres qui vinrent à leur connoiſſance, (ce qui leur coutoit beaucoup, car l'Imprimerie n'a pas encore eſté introduite en ces pays-là) & ils envoyoient tous ces livres à Cochin. Ils auroient bien demeuré plus long-temps parmy les Ethiopiens, n'euſt eſté la jalouſie de leur Patriarche & de leurs Eveſques qui ſont en grand nombre, vû qu'encore que dans un village il n'y ait que deux hommes d'Egliſe, l'un prend le titre d'Eveſque. Ils uſent de cette ceremonie dans le Baptéme, qu'en nommant le Saint Eſprit ils appliquent un fer chaud ſur le col de l'enfant, diſant que le Saint Eſprit s'eſt apparu ſur les Apoſtres en forme de langues de feu. Ce Patriarche & ces Eveſques d'Ethiopie eſtoient donc jaloux de ce que les Jeſuites eſtoient bien avant dans l'eſprit du Roy, & de la meilleure partie des Grands de la Cour. Ils eſtoient environ vingt, & le Superieur avoit auſſi le titre de Patriarche. Ces Prelats furent tellement animez contre eux qu'ils firent ſoulever le peuple, publiant que le Roy alloit changer de religion & qu'il entrainoit avec luy pluſieurs Grands Seigneurs. Quoy que le Roy puſt dire ou faire pour deſabuſer le peuple de cette opinion il ne put éviter la haine de ſes ſujets, qui le mirent en priſon, & éleurent ſon frere en ſa place ſur le trône. Ce deſordre qu'ils rejettoient ſur les Jeſuites, fut cauſe qu'ils les chaſſerent hors du Royaume, & ils n'en auroient pas eſté quittes pour cela, ſans la crainte qu'eurent les Ethiopiens que le Gouverneur de Moſembique, & tous les Portugais qui habitent le long de cette coſte d'Afrique, & particulierement vers la riviere de Seine, ne ſe fuſſent vengez ſur eux du mauvais traitement qu'ils auroient fait à des Religieux de leur nation. Car tous les ans les Ethiopiens vont prendre des Portugais des toiles blanches & d'autres teintes en noir qu'ils apportent de Goa, ce qu'ils payent tout en or, n'en apportant pas plus que ce qu'ils doivent de l'année precedente, & ne payant jamais rien comptant des marchandiſes qu'ils prennent ſinon au retour; en-

quoy

quoy les Portugais n'ont jamais esté trompez, & plusieurs m'ont dit que ces Ethiopiens sont gens de bonne foy avec lesquels ils n'ont jamais rien perdu. Ce fut avec ces marchands d'Ethiopie que les Jesuites revinrent a Mosembique, non sans grande peine pour ces Peres, à cause des vivres ausquels ils n'estoient pas accoûtumez. Car pourveu que ces gens-là ayent du ris ou du millet, cela leur suffit. Pour le millet ils le mangent ordinairement tout cru, mais ils font cuire le ris. Quand ils veulent faire festin ils demandent permission au Seigneur de la Terre où ils sont de tuer un éléphant. Ils luy donnent une de ses forces, & gardent l'autre pour eux avec la chair dont ils sont friands. Ils negocient aussi de ces dents d'elefant avec les Portugais, & ils en trouve le long de cette coste en si grande quantité, qu'on en fait des palissades autour des jardins, qu'on peut dire avoir une closture d'yvoire. L'Histoire que je viens de faire de ces Ethiopiens m'a esté ainsi rapportée à Goa par le Patriarche Superieur des mesmes Jesuites avec lequel j'ay mangé deux fois, & il me dit que quatre de ces Peres ne purent venir jusqu'à Mozembique & qu'ils moururent de fatigue en chemin. Je n'aurois pas poussé si avant ce recit, n'étoit que je voulois venir jusques à la source de la riche & curieuse Bibliotheque des Jesuites de Cochin, que le General Van-Gous ne fit point de conscience d'exposer au pillage, & depuis ayant fait souvent voyage dans les vaisseaux Hollandois, j'ay toûjours veu entre les mains de quelque soldat ou de quelque matelot de ces beaux livres, mais tout dechirez & qui ne leur servoient qu'à des choses viles.

CHA-

CHAPITRE XII.

Du sieur Hollebrand-Glins Chef du Comptoir d'Ormus, & de ses brutalitez.

HOllebrand-Glins estoit Chef de Comptoir d'Ormus en l'année 1643. & ne dementit point dans cet employ le genie brutal & cruel des Hollandois dans les Indes. Quand les Vaisseaux de la Compagnie arrivoient à Ormus, ou plûtost au Bender-Abassi qui n'en est qu'à trois petites lieuës en terre ferme, il falloit que la plus grande partie des marchandises demeurast hors de la Loge, ce qui portoit grand prejudice à la Compagnie. Car dans la grande chaleur les épiceries devenoient tellement seches, sur tout le clou de girofle, qu'en peu de temps elles estoient plus legeres de dix ou douze pour cent. Tandis que ces épiceries reposent dans les magasins, il faut de temps en temps porter les balles dans la mer & les y laisser tremper vingt-quatre heures, autrement on n'y trouveroit bien-tost plus que de la poussiere. Pour ce qui est du sucre on l'apporte dans de grandes caisses de bois; mais s'il y a la moindre fente où une mousche ou quelque fourmi puisse passer, en peu de temps la caisse est à moitié vuide. Pour le camfre il vient de l'Isle de Borneo dans des vaisseaux qui sont en façon de demy tonneaux, & si l'on ne prend aussi bien garde à cette marchandise & qu'on la laisse un peu trop à l'air, dans peu elle s'exhale & à peine en reste-t'il la moitié. Le sieur Hollebrand pour remedier à tous ces inconveniens, crut qu'il falloit bastir une plus grande Loge que celle que la Compagnie avoit alors au Bander, ce qu'il fit, & il luy fut aisé d'avoir en peu de temps quantité de charpentiers & de maçons. Il n'y avoit que des serruriers qui luy manquoient; car en ce pays-là tant les clefs que les serrures & en general toutes leurs fermetures ne sont que de bois.

Pendant que l'on travailloit à ce bastiment, il arriva un vaisseau Hollandois à Batavia, où il se trouva un

jeune homme de Geneve nommé Santunas Arquebuzier de son mestier, & qui s'estoit mis pour soldat au service de la Compagnie. Le sieur Hollebrand en ayant eû avis, le fit venir en terre pour le faire travailler. Le jeune homme qui n'en avoit pas envie eut beau dire qu'il estoit venu pour soldat & non pas pour arquebuzier, mais que si on vouloit luy donner les gagés d'arquebusier il se resoudroit à travailler, bien qu'il y eust grande difference du mestier d'arquebusier à celuy de serrurier. Il n'eut d'autre réponse du sieur Hollebrand, sinon que la Compagnie l'avoit pris pour ce qu'il sçavoit faire, & dés le lendemain il fallut bongré malgré qu'il se mist au travail. Mais ce qui faschoit le plus ce jeune homme, est qu'on le faisoit travailler incessamment & sans relache, les Dimanches comme les jours ouvriers. Il arriva qu'un Dimanche ayant travaillé jusques sur les deux heures aprés midy, deux de ses camarades vinrent en terre d'un vaisseau Hollandois qui estoit à la rade, & qu'ils se mirent à boire ensemble une bouteille de vin de Schiras. Le president Holebrand (car c'est ainsi que j'ay dit que les Hollandois nomment en Perse les chefs de Comptoir) venant voir si le Genevois travailloit, au lieu de le trouver à son étau le vit le verre à la main avec ses deux camarades. D'abord il commença à jurer, & luy demanda pourquoy il ne travailloit pas. Le jeune homme luy répondit doucement qu'il avoit esté à la besogne jusques à deux heures, & que d'ailleurs il estoit Dimanche. Le Commandeur sans luy repartir autre chose luy donna d'abord force coups de canne, & l'arquebusier qui estoit fort & robuste se sentant frapé la luy saisit, & la luy ostant des mains la jetta par la fenêtre. Alors le Commandeur honteux de n'avoir plus sa canne entre les mains, se mit à crier à l'aide & que l'arquebusier qui luy avoit osté sa canne luy en avoit donné quatre coups. Cela estoit absolument faux; car trois jeunes Hollandois, & les deux qui buvoient avec luy & moy estions presens quand la chose se passa, & en estat de témoigner le contraire. Au cri du Commandeur tous ceux de la Loge acoururent à son secours,

secours, & dés qu'il se vid du monde auprés de luy, il fit prendre l'arquebusier, luy fit mettre les fers aux pieds & aux mains, & l'envoya dans un des vaisseaux qui estoient à la rade. Deux jours se passerent en contestation entre le Commandeur & les Marchands de la Loge. Car le Commandeur vouloit qu'ils vinsent à bord avec luy pour faire le procez à ce jeune homme, ce qu'ils ne vouloient pas faire, ayant apris de cinq Hollandois & de moy que le Commandeur n'avoit point esté frappé, & que l'Arquebusieur n'avoit fait que luy arracher sa canne se sentant si rudement battu. Le Commandeur outré de dépit de ce que les marchands de la Loge n'embrassoient pas son party, & qu'ils ne vouloient pas aller avec luy à bord, s'y en alla seul ne menant avec luy que deux jeunes écrivains ausquels il fit dire tout ce qu'il voulut. Il fit aussi bien boire tous les Officiers du vaisseau, pour leur faire mieux croire les faussetez qu'il alleguoit contre le pauvre arquebusier, & tous ces gens-là aussi sçavans en Droit que le Commandeur qui ne sçavoit pas mesme écrire son nom, firent d'abord tout ce qu'il voulut. Je dis que ce Commandeur ne sçavoit pas mesme écrire son nom; car en effet c'estoit un grand ignorant, & on l'avoit sorty de l'hospital de la ville d'Alcmar pour l'envoyer aux Indes petit garçon de vaisseau, comme ont esté la pluspart des autres Commandeurs de la Compagnie, ainsi que j'ay fait voir dans le cours de cette histoire. Par de longs services qu'il luy avoit rendus en commettant plusieurs injustices, il avoit enfin obtenu la place de Commandeur, d'autant plus aisément qu'il n'y avoit point d'Hollandois aux Indes qui s'entendist mieux que luy aux bastimens & à bien tourmenter les ouvriers. C'est à quoy aussi le General l'employoit ordinairement dans le besoin, & c'est pour ce sujet qu'il fut envoyé au Comptoir d'Ormus où il falloit necessairement rebastir la Loge.

Tous ces Officiers de vaisseaux pris de vin condamnerent donc ce jeune homme à estre pendu à l'antenne du vaisseau pour avoir donné quatre coups de canne au

O 2 Com-

Commandeur, & le lendemain l'execution s'en devoit faire. Ce n'est pas le premier que ces sortes de gens ont condamné à la mort dans l'yvrognerie, & j'en ay apporté plus d'un exemple dans ce recueil. Cette injuste execution se seroit faite à l'heure mesme s'il se fut trouvé quelqu'un sur le vaisseau qui l'eust voulu faire; mais il faloit pour cela venir en terre prendre un des noirs du pays. Le Commandeur estant de retour à la Loge, les deux écrivains qu'il avoit menez avec luy raconterent aux marchands & à six ou sept étrangers qui estoient là, comme l'on avoit condamné l'arquebusier à estre pendu, & que l'on devoit executer la sentence le lendemain. Tous ceux qui les écouterent se regarderent l'un l'autre avec étonnement, & tous conclurent que c'estoit une injustice manifeste, & qu'il falloit necessairement que tous ceux qui avoient condamné ce jeune homme fussent yvres en prononçant une pareille sentence. Les étrangers qui furent presens lorsque les deux écrivains firent ce raport, estoient les sieurs de l'Etoile, Malon, Girard, Salomon, Deshommes & moy tous François, & le sieur Petre Pentalin Venitien. Ce jour-là le sieur de l'Etoile nous avoit donné à disné, & moy je luy donnois à soupé, aprés lequel nous consultasmes ensemble ce que nous pourrions faire pour sauver la vie à ce pauvre arquebusier. Nous ne fusmes pas long-temps à prendre nostre resolution, qui fut que le matin quand le Commandeur iroit à bord pour cette execution, nous irions tous ensemble luy parler & luy dire hardiment qu'il prist garde à ce qu'il vouloit faire, & que pour son bien il empêchast l'execution de la sentence qu'il avoit si injustement donnée contre ce jeune garçon; Que s'il le faisoit mourir nous ferions en sorte que ce seroit la derniere injustice qu'il commettroit de sa vie, qu'il n'en avoit déja que trop fait, & que si nous ne pouvions tirer raison au Bander, nous le trouverions peut-estre un jour à Ispahan, où il n'ignoroit pas qu'il y avoit sept ou huit tant François que Genevois à qui il auroit à faire, qu'ils ne dependoient de personne, & qu'ils estoient serviteurs du

Roy,

Roy, & non pas valets de marchands comme luy; en un mot s'il faisoit perdre la vie à ce Genevois qu'il prist garde à la sienne, qui aprés un tel coup ne seroit pas trop en seureté. Le Commandeur bien surpris & tout interdit de nous entendre parler de la sorte, nous assura qu'il n'alloit pas à bord pour le faire mourir, mais pour luy faire grace, & qu'il se contenteroit de luy faire donner quelque leger chastiment pour montrer exemple aux autres. Nous crûmes ce qu'il nous dit, & que ce châtiment n'iroit au plus qu'à quelques coups de corde selon leur coutume. Car quand quelqu'un du vaisseau, soldat, matelot, ou autre a commis quelque faute qui ne merite pas la mort, on le lie au grand mast, puis d'un bout de corde de trois ou quatre pieds de long & de la grosseur du bras d'un enfant, le Capitaine donne le premier coup & aprés luy les Officiers suivent chacun selon sa qualité. Si le crime est grand tous ceux qui sont sur le vaisseau frappent une ou deux fois, & il y en a qui reçoivent deux cent coups. Mais en cette rencontre le President ne se borna pas à cette sorte de châtiment, il le condamna à un autre incomparablement plus rude, & dont peu de gens ont rechapé. C'est de jetter le patient trois fois du haut de l'antenne dans la mer, & à chaque fois le faire passer par dessous le vaisseau; ce que j'ay veu pratiquer en deux rencontres dans les voyages que j'ay faits en mer avec les Hollandois, & c'est une merveille quand de dix il n'en meurt pas neuf, ou du moins quand ils ne sont pas estropiez, comme le fut ce pauvre jeune homme, qui lors qu'il fut amené à terre se trouva perclus de la moitié de son corps du costé droit. Sur tout le bras luy devint si petit, que nonobstant tous les remedes que l'on put faire il en demeura estropié. Pour ce qui est du corps aprés qu'on l'eut frotté tous les jours deux fois avec l'huile de coque & autres simples que connoissent les femmes du pays, & qu'ils luy appliquoient sur la partie malade en l'enveloppant dans des peaux de chevre, il en guerit à la fin. Le President ayant fait maltraiter de la sorte le Genevois, & se souvenant de la harangue que

nous luy avions faite comme il alloit à bord, n'osa venir à terre ny y faire amener l'arquebusier, pensant bien que nous luy aurions joüé un mauvais tour. Mais comme tous les soirs les marchands de la Loge luy donnoient avis de ce qui s'estoit passé le jour, & ayant sceu huit jours aprés que nous nous estions mis en chemin pour Ispahan, il n'eut plus lieu de rien craindre au Bander d'où la saison nous pressoit de partir. Car (pour quiter le discours du sieur Hollebrand, que j'auray occasion de reprendre au chapitre suivant) il faut remarquer icy que tous ceux qui trafiquent à Ormus, sçavent qu'il ne faut pas attendre le mois d'Avril pour en sortir, parce qu'autrement ils payeroient le retardement par quelque fievre maligne qui dure quelquefois toute la vie; & si par hazard on en guerit le blanc des yeux demeure pour toûjours plus jaune que du saffran. C'est la mesme sorte de fievre que nos Européans prennent aussi s'ils n'y prennent garde, au port d'Alexandrette en Syrie, & dans les Isles où la Compagnie Hollandoise prend le clou de girofle, la noix muscade & le macis qui est la feüille de muscade.

Je remarqueray icy en passant qu'il y a une espece particuliere de muscade que les Hollandois appellent maneque & nous muscade masle, une fois aussi longue & un peu plus grosse que l'ordinaire, & que les Hollandois n'apportent point en Europe, pour la vendre plus avantageusement en Perse & aux Indes. Il est encore à remarquer au sujet de cette muscade masle, qu'elle arreste subitement en tres-peu de temps la maladie ordinaire des femmes Indiennes sans aucun inconvenient, lors qu'elles se l'appliquent à l'endroit de la maladie. Je dis à l'égard des Indiennes seulement; car à l'égard des Européennes bien loin de leur en procurer la cessation elles n'ont rien à craindre davantage, attendu que dés que cela leur manque elles n'ont plus qu'à songer à mourir, ce qui leur arrive ordinairement entre 30 & 40 ans, dont j'ay veu une infinité d'exemples.

Pendant que je suis sur le chapitre de la muscade, je diray

diray encore icy en passant que j'ay remarqué par l'experience que j'en ay faite plusieurs fois, que la muscade ordinaire confite enyvre plus que le plus fort vin, n'en mangeant qu'une seulement, soit au commencement, soit au milieu ou à la fin du repas.

C'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un pauvre soldat, lors qu'étant à Batavia on l'envoye d'abord dans l'une de ces Isles en garnison, où il est bien-tost attaqué de cette fievre maligne, à quoy la méchante nourriture contribuë avec le mauvais air. Car on ne luy donne que du ris à moitié pourri & gardé deux ou trois ans dans un magasin, & trois jours de la semaine un poisson de la grosseur d'une sardine. Quelquefois le Dimanche on les regale entre quatre d'un morceau de bœuf salé depuis deux ans, qui paroist comme s'il pesoit cinq ou six livres; mais quand il est cuit il n'est pas plus gros que les deux poings. Quand ces pauvres soldats reviennent de ces Isles on a pitié de les voir, ils sont comme des corps deterrez, ils ont les yeux & tout le visage jaunes, & ne font que languir le reste de leurs jours.

CHAPITRE XIII.

De l'arrivée en Perse de Charles Constant qui commandoit la flote Hollandoise, de ce qu'il fit à la Cour, & d'une querelle qu'il eut avec l'Agent des Anglois.

CHarles Constant fut envoyé en Perse par la Compagnie avec sept gros vaisseaux qu'il commandoit; & ce fut avec ordre de declarer la guerre au Roy de Perse, s'il ne vouloit pas s'accorder amiablement avec les Hollandois pour le negoce de la soye & pour les doüanes. Quand il fut arrivé à Ormus il laissa le commandement de la flote à Hollebrand Giins qui estoit alors Chef du Comptoir, & duquel j'ay parlé au chapitre precedent. Ce fut un bonheur pour luy de n'estre pas obligé de venir à Ispahan pour les affaires de la Compagnie; car assurement on luy auroit tenu parole de ce qui luy

fut dit au sujet du Genevois ; ce qui auroit esté fort aisé & sans grand bruit de la maniere que les Europeans vivent en ce pays-là. Car lors que les Hollandois ou les Anglois sont à Ispahan, la plus grande partie du temps se passe en festins & en promenades hors la ville, & dans ces festins il y a toûjours quelque teste chaude qui prend feu, & quelque querelle pour une santé ou pour quelque autre legere cause. Cette querelle ne finit guere sans qu'il y ait quelque appel, & il y en a toûjours quelqu'un qui donne de la pratique au Chirurgien. Les Europeans ont cela de bon que dans les Estats du Roy de Perse, dans ceux du Grand Mogol & d'autres Rois de l'Asie, quelles que soient leurs querelles, qu'ils se battent & qu'ils s'entretuent, ny les Rois ny les Gouverneurs des Provinces n'en prennent aucune connoissance. Mais ils n'ont guere d'ordinaire de querelles entre eux qu'à la Cour du Roy de Perse, qui est le lieu où se trouvent les bons vins & à un prix raisonnable, comme ceux qui croissent autour d'Ispahan & de Schiras. On en trouve aussi à acheter en quelques lieux des Indes ; mais c'est bon marché quand il ne couste qu'un écu la pinte mesure de Paris. C'est ce qui est cause qu'il y a moins de querelles entre les Francs aux Indes qu'en Perse, parce que tous n'ont pas un écu à mettre à une pinte de vin. Ainsi il nous auroit esté aisé si Hollebrand fut venu à Ispahan, de l'engager dans une querelle, d'où assurement il ne seroit pas sorty sans estre payé de l'injustice qu'il avoit faite au Genevois, & de nous avoir manqué de parole. Mais il n'estoit pas predestiné pour estre chastié en ce monde par la main des hommes, & il estoit du nombre de ceux qui sont reservez à la Justice de Dieu.

Dés que nous eusmes sceu que Charles Constant venoit pour President & n'estoit qu'à une journée d'Ispahan, nous fumes tous au devant de luy, tant ceux qui estoient au service du Roy que d'autres particuliers. Nous le rencontrames environ à trois lieuës de la ville, & aprés les civilitez ordinaires de part & d'autre, nous le priames de se détourner un peu du chemin pour se venir reposer dans

dans un jardin qui n'estoit guere qu'à la portée du mousquet, où nous avions fait préparer une collation qui valloit bien un soupé. Nous y avions fait porter aussi quantité de beaux tapis & de matelas, nous doutant bien que nous n'irions pas coucher plus loing, & que nous nous engagerions insensiblement dans une honneste débauche. Ce qui contribua encor à nous faire passer la nuit en ce lieu-là, fut l'arrivée de quelques Anglois & de quelques Religieux Augustins qui entrerent comme nous étions sur la fin du repas, & qui n'avoient pas oublié de faire amener le Jacquetan, qui est un cheval qui ne sert qu'à porter les vivres quand quelque personne de qualité va en campagne. Le soleil estant prest à se coucher quand les Augustins & les Anglois arriverent, nous jugeames bien que leur intention estoit de passer la nuit en ce lieu-là, & nous envoyames incontinent au village pour faire apporter de la paille & de l'orge pour les chevaux. Tout ce que nous estions de François en la compagnie, avions sur le cœur l'affront que Hollebrand nous avoit fait, & estions au desespoir de ne le pas tenir-là. Mais tout bien consideré ce fut sans doute un bon-heur tant pour luy que pour nous. Car comme nous estions tous venus bien armez, chacun avec sa carabine, sa paire de pistolets & celuy de poche, & nos valets ayant chacun son fusil, si ce brutal eut ozé se trouver là il seroit infailliblement arrivé quelque malheur. Nous estions toutefois assurez de deux choses, l'une que le Roy & tous les Grands du Royaume qui ne veulent guere de bien aux Hollandois, n'auroient pas esté fâchez que nous leur eussions fait quelque affront sur tout en ayant sujet; l'autre chose estoit que tous les valets qu'ils avoyent tant Persiens qu'Armeniens, n'auroient pas osé branler contre nous.

Toute la nuit se passa joyeusement, & nous n'eusmes guere besoin de matelas. Le matin venu nous montames à cheval & conduisimes le President Constant jusqu'à son logis, où nous trouvames un des Mehemanders du Roy qui est un de ses maistres d'Hostel, qui avoit

fait tenir le disné prest, & nous y passames la journée avec autant de gayeté que le jour de devant. Quelques jours aprés le President partit d'Ispahan pour aller trouver le Roy qui estoit à Casbin; mais il ne remporta pas de son Ambassade le fruit qu'il en esperoit. Il s'estoit imaginé que le Roy entendant parler de cette flote de sept gros vaisseaux qui estoient à Ormus, tout ce qu'il demanderoit luy seroit incontinent accordé; mais ce fut tout le contraire. Car le Persien sçavoit bien qu'il ne falloit envoyer personne pour defaire cette flotte, qu'elle se deferoit bien d'elle mesme, & que nos Europeans n'estoient pas gens à pouvoir demeurer en esté à Ormus à cause de la chaleur, & sans avoir aucun rafraichissement. Le pis est qu'à Ormus il n'y a point de bonne eau, & qu'il ne s'en trouve de passable que sur la coste de Perse dans quelques cisternes qui sont d'ordinaire remplies de petits vers. Le long de la coste de l'Arabie heureuse qui est pleine de roches, il y a bien des puits dont l'eau est tres-bonne; mais dés que les Arabes decouvrent quelque vaisseau qui en prend le chemin, ils viennent tous en armes garder ces puits qui continüent le long du Golfe Persique, & il s'en trouve de mesme de l'autre costé de l'Arabie sur la mer rouge. Il y a eu des vaisseaux venant de Mocca pour Surate & autres lieux, qui estant en grande necessité d'eau ont donné à ces Arabes jusqu'à cinquante & à soixante écus pour en remplir une pipe. Toutes les fois que je me suis trouvé au Bander Abassi, il m'a plus coûté pour avoir de bonne eau pour moy & mes serviteurs & pour mes chevaux que je ne depensois en vin, quoy qu'il s'en bust honnestement dans mon logis, qui ne desemplissoit guere de gens qui me venoient voir, & à qui il faut toûjours presenter le verre. Il n'y a qu'un seul puits à quatre lieuës du Bander où l'eau est excellente, mais dont le chemin est si facheux & si plein de roches qu'il n'y a que les chameaux ou les asnes qui y puissent aller. Du reste à huit ou dix journées autour du Bander il n'y a pas un seul puits. Le Roy & son Conseil n'ignorant donc pas que plus la flote demeu-

demeureroit à Ormus plus elle deperiroit, on fit attendre le Commandeur deux mois avant que de luy donner sa premiere audiance, & on sceut si bien le manier à la Cour qu'il n'eust celle de congé qu'au mois de Novembre qui est le temps que tous les Negocians commencent à retourner au Bander, sur tout ceux qui veulent passer aux Indes; car alors la mauvaise saison est passée & l'on n'a plus rien à craindre durant quatre mois. Il est vray que la promptitude du sieur Constant fut en partie la cause de ce retardement; car il fit un voyage à Ispahan dont il se fust bien passé, & on ne se seroit pas mocqué de luy comme je diray ensuite.

Pendant le long-temps que la flotte fut à Ormus il y mourut une telle quantité de monde, qu'à peine peût-on l'envoyer à Batavia faute de matelots. Car depuis les dix heures du matin jusques sur les quatre heures du soir, si quelqu'un de la flote vouloit monter sur le tillac pour prendre un peu d'air on le voyoit tomber mort. Si le President Hollebrand eust esté soldat il auroit pû faire en sorte que la flote n'eust pas manqué d'eau; car dans l'Isle de Kestmé il y a un puits dont l'eau est passable; mais il y a auprés une méchante forteresse faite de terre qu'il n'eut jamais l'assurance d'aller attaquer, & nous avons sceu depuis qu'il n'y a jamais eu plus de dix hommes dedans. S'il eust pris ce fort, ou s'il l'eust mis bas à coups de canon comme il luy estoit facile, il eust esté maistre du puits, & ayant eu de l'eau il auroit sauvé la vie à la moitié de ceux qui moururent.

Le President Constant estant à la Cour eut beau avoir recours aux promesses & aux menaces & écrire des billets aux principaux ministres, où estoit marquée la quantité de ducats d'or de Venise dont il vouloit leur faire le present, il n'avança rien par cette voye. Car il faut remarquer que les Seigneurs de Perse ne prennent jamais directement de present, de peur que la chose ne vienne à la connoissance du Roy; mais on envoye secretement un billet à celuy à qui l'on en veut faire, & il l'envoye recevoir par qui il luy plaist. Il fallut enfin que le Comman-

deur passast par où voulut l'Atemat-doulet, qui est comme le Grand Visir ou premier Ministre d'Estat, qui fut de prendre la charge de soye consistant en deux balles qui pesent quatre cent livres, pour quarante quatte tomans; & dans tout le temps que les Hollandois avoient negocié jusques alors dans la Perse ils n'en avoient payé que quarante, la moindre année qu'ils en ont pris ayant toûjours esté de trois à quatre cent charges. Ainsi les quatre tomans qu'ils payent de plus sur chaque charge montant à cent quatre-vingt quatre livres deux sols, sur quatre cent charges de soye qu'ils prennent tous les ans, la somme entiere vient à soixante & treize mille six cent quarante livres de plus qu'ils ne payoient auparavant. Il y eut en cette rencontre bien de la faute du President, qui ne voulut pas prendre conseil de ceux qui sçavoient mieux que luy la coûtume du pays pour y avoir fait un long sejour. Car si au lieu que le billet qu'il envoya à l'Atemat-doulet n'étoit que de cinq mille Venitiens, il eust esté de dix mille, il fust revenu dans son premier marché qui estoit à quarante tomans, & c'estoit un marché fait pour toûjours, ou du moins il auroit duré tant que le Roy eust regné. Car il arrive d'ordinaire en Perse que lors qu'un Roy monte sur le trône, il change beaucoup de choses; & si le feu Roy a donné quelque maison ou quelque terre à un particulier, il faut que cela soit reconnu par le nouveau Roy dans la premiere année de son regne, ou autrement le don retourne à sa Majesté. Il en est de mesme si un particulier a fait bastir une maison ou acquis quelques fonds dans le domaine du Roy: Et c'est ce qui met en peine dans Ispahan les Religieux Augustins & les Carmes Déchaussez, parce que leurs maisons sont basties sur des terres qui sont du domaine du Roy, & qui leur ont esté données par le Grand Cha-Abas Roy de Perse; de maniere que toutes les fois qu'un nouveau Roy monte sur le trône il faut que le don soit ratifié, & quelquefois il faut qu'ils fassent des presens à l'Atemat-doulet pour autant que la terre peut valoir; car il est rare de voir ce premier Ministre amy des Chrétiens. Mais les

Jesuites

Jesuites & les Capucins qui sont venus depuis ont mieux aimé joüer à jeu seur, & chacun de ces Ordres a acheté le fonds où sa maison est bastie.

Aprés que le President Constant eut achevé sa negociation à la Cour, il prit congé du Roy & revint à Ispahan, où tous les Européans qui y estoient s'efforcerent à l'envi l'un de l'autre de le regaler. Dans le repas que je luy donnay il arriva une assez plaisante chose, dont le recit ne sera peut-estre pas desagreable au lecteur. Entre les viandes que l'on servit il y avoit un bassin de deux douzaines de pigeonneaux à la composte, où le cuisinier avoit mis environ deux livres de pistaches fraisches qui couvroient en partie tous ces pigeonneaux, & cela paroissoit comme si c'eust esté des feves vertes. Entre ceux qui estoient de la Compagnie du Commandeur il se trouva un jeune marchand, qui apparemment n'avoit jamais veu au logis de son pere que quelque composte de Pekleârin avec un oignon : Car en Hollande c'est pour plusieurs un mets tres-delicieux, que de prendre d'une main un hareng salé & de l'écorcher avec un oignon, & de l'autre le pain & le beure avec la chopine de biere auprés de luy. Ce jeune marchand mangeant de ces pigeonneaux & de ces pistaches, le ragoust luy plût, & il dit à l'oreille à un autre marchand qui estoit à table auprés de luy, qu'il n'avoit jamais mangé de si bonnes feves, & qu'il s'estonnoit où les gens de Monsieur Tavernier les avoient pû trouver en ce temps-là ; car c'estoit au commencement de Decembre. Tous ceux qui avoient oüi ce qu'il avoit dit le laisserent sur cette bonne opinion ; ce qui fut cause que le lendemain il eut un grand démeslé avec le Pourvoyeur de la Loge, luy reprochant que chez des particuliers on mangeoit déja des feves vertes, & que quand personne n'en voudroit plus on en serviroit à la table du Commandeur. Il ajoûta qu'il pouvoit bien leur faire bonne chere de l'argent que la Compagnie luy donnoit ; mais qu'il aimoit mieux emplir sa bourse & se rendre riche à leurs dépens. Le Pourvoyeur ou Maistre d'Hostel se voyant offensé de la sorte par ce jeune marchand, en fit ses

plaintes au President, qui l'envoya querir & luy en fit reprimande. Il luy demanda pourquoy il offençoit de la sorte un bon serviteur, & où il vouloit qu'on trouvast des feves vertes dans cette saison. Ce n'est autre chose, Monsieur, répondit le jeune marchand, sinon qu'il veut faire sa bourse, & il n'a qu'à demander aux gens de Monsieur Tavernier où ils ont pris les feves qu'il nous a données. Le Commandeur & d'autres marchands qui estoient presens ne purent s'empescher de rire, & pour appaiser la querelle on dit au Maistre d'Hostel qu'il envoyast demander à mes gens où ils prenoient ces feves, & qu'il fist en sorte d'en avoir un plat pour le lendemain, en allant prier de sa part Monsieur de l'Etoile & moy d'en venir manger. Le Maistre d'Hostel trouva bien-tost de ces feves; car tous les marchands qui en avoient mangé luy dirent que c'estoient des pistaches mises en composte avec des pigeonneaux. Le lendemain le sieur de l'Etoile & moy nous nous trouvâmes au disné, où le maistre d'Hostel fit apporter ce plat de pigeonneaux & de pistaches; & en le servant sur la table; Monsieur, dit-il, au jeune marchand, voila pour n'avoir plus de brüit avec vous, & pour montrer, comme vous avez dit, que la Compagnie a bien le moyen de faire manger des feves vertes nonobstant la cherté. Mais une autrefois quand il vous prendra envie de manger quelque nouveauté, prenez garde en quelle saison vous estes, & ne demandez pas les choses trois mois avant que la terre les ait produites. Pour les mauvaises paroles que j'ay receuës de vous, je les pardonne à vostre ignorance que j'ay remarquée en d'autres choses; mais particulierement en croyant manger des feves quand vous mangez des pistaches. Ce discours achevé chacun se prit à rire & à se moquer du jeune marchand, à qui on changea de nom; car au lieu qu'il s'appelloit Willem, on l'appella depuis Mangeur de feves.

C'est la coûtume en Perse & aux Indes & autres endroits de l'Orient, que lors qu'on s'est regalé on demeure cinq ou six jours sans se revoir. D'ordinaire dans

dans cet intervalle deux ou trois amis se joignent ensemble pour aller à la chasse, ou pour se promener dans quelque Jardin, afin de dissiper les fumées de la teste aprés de si grands repas, qui souvent durent douze ou quinze heures en faisant courir un grand nombre de santez. Ce qui cause ces fumées est particulierement la diversité des vins; car dans ces repas il y en a toûjours de trois ou quatre sortes & de deux sortes de biere, sans conter les autres sortes de boissons, comme le Saque qui se fait au Japon avec le bled, & que l'on pourroit boire pour du vin d'Espagne. On a aussi dans toutes les Indes du vin de palme, & quand on le boit venant de l'arbre on le prendroit pour du vin de Condrieux. Enfin il ne manque pas de boissons en Asie, pourveu que l'argent ne manque pas. A mon dernier voyage des Indes estant à Daka derniere ville de Bengale, & traitant les Hollandois qui sont là, avec quelques particuliers Anglois qui n'y sont que pour le service du Prince, la Compagnie Angloise n'y ayant point de negoce, & quelques Portugais qui y sont habituez; ayant convié à manger tous ces Messieurs je leur donnay à boire six sortes de vins, trois de France qui estoient du vin de Mante, du vin de Reims, & du vin de Bourdeaux, & les autres trois estoient du vin du Rhin, du vin d'Espagne, & du vin de Schiras. C'est pour dire qu'il ne faut pas s'étonner si aprés tant de sortes de boissons il monte quelques fumées à la teste, & si l'on a recours au sorbet & à quelques autres bruvages rafraichissans. Les Moscovites en ces occasions courent à des remedes tout opposez. Je me suis trouvé quatre fois à la Cour du Roy de Perse où ils ont fait des festins, y invitant toutes les nations de l'Europe; & aprés avoir esté à table depuis les huit heures du matin jusqu'à minuit, pour rafraichir la compagnie de trop de vin qu'elle avoit bû, ils luy presentoient de l'eau de vie distillée par deux fois, & qu'ils avoient apportée de leur pays. Ils en faisoient venir plusieurs bouteilles, & en remplissoient de grandes coupes d'or, les unes qui tenoient demy septier, les autres chopine;

chopine; puis ils mettoient une cuillerée de poivre pilé dans chaque coupe & beuvoient cela d'un trait, disant qu'il n'y avoit rien qui rafraichist tant aprés la debauche que de boire deux ou trois coups de la sorte. Ils ont cela de mauvais qu'autant qu'il leur est possible ils veulent forcer la compagnie à en faire autant qu'eux. Il me souvient qu'à leur dernier repas où je fus, la premiere coupe qu'ils burent pour obliger les Estrangers à en faire autant, fut à la santé du Roy de Perse, aprés laquelle suivit celle du Roy d'Angleterre, puis celle du Grand Duc de Moscovie, & enfin celles des Estats & du Prince d'Orange. Quand ce vint sur les neuf heures du soir, tant François qu'Italiens qui estoient là se sauverent, & il n'y eut que les Anglois & les Hollandois qui tinrent bon. Mais ils se rafraichirent si bien avec cette eau de vie, que cinq Anglois & trois Hollandois moururent de cet excez en moins de trois jours; & je crois mesme qu'ils fussent tous morts, sans la grande quantité de laict qu'on leur fit boire. On voyoit à quelques-uns sortir la fumée comme d'un feu de leur bouche.

Revenons au President Constant, que le sieur Barthelemy Trucheman de la Compagnie Hollandoise vouloit aussi avoir l'honneur de traiter avec tous les principaux de la Loge, comme aussi l'Agent des Anglois avec tous les autres Anglois de sa maison, & tous les François, & mesme les Religieux Augustins; car pour les autres ils ne mangent point hors de leur maison. Ce regale qui devoit durer quatre jours finit le second jour, par un desordre qui arriva pour une de ces santez qui se font d'ordinaire dans de grands verres. L'Agent des Anglois prit querelle contre le President Hollandois, parce, disoit-il, qu'on ne luy avoit pas emply le verre jusqu'au haut comme on avoit fait à luy pour faire raison d'une santé qu'on luy avoit portée, & des paroles on en vint aux mains. Ils furent aussi-tost separez, & toute la Compagnie se separa aussi en mesme temps. Le President portoit mieux le vin que l'Agent qui en estoit extraordi-

nairement

nairement pris, & tout ce que l'on put faire fut de le mener à son logis & de le mettre coucher. Pour le President il avoit encore bon jugement, & dés qu'il fut chez luy il fit un appel, par lequel il luy fit sçavoir qu'il eust à se trouver le lendemain matin hors la ville en une place qu'il luy marquoit. Le President ne manqua pas de s'y trouver seul avec deux pistolets, mais l'Agent ne s'y rencontra point. Je ne crois pas que ce fust manque de cœur; car il avoit la mine d'estre plus soldat que l'autre, & il avoit passé une partie de sa vie dans les guerres d'Alemagne, où il avoit esté Capitaine d'Infanterie & puis de Cavalerie. Mais la raison pourquoy il ne se trouva pas au rendez-vous, est que le billet ne luy fut pas montré, & mesme quand on le luy auroit rendu, il n'estoit pas en estat d'y répondre ayant encore la teste pleine de vin. Pour dire les choses dans la verité, je crois aussi que ce fut un bonheur pour le President Constant qui n'avoit manié toute sa vie qu'une plume dans un Comptoir. Cependant comme tous les Européans estoient meslez dans cette affaire, & les Augustins & les Capucins craignans qu'elle n'eust de mauvaises suites, chacun ayant pris parti selon son inclination, ils travaillerent à faire la paix & à les remettre bien ensemble. Le President qui estoit sur le pré attendant son homme, voyant qu'il ne venoit point envoya un petit garçon qu'il avoit mené avec luy, prier le sieur Malot & moy de nous informer si l'Anglois vouloit tenir sa parole ou non, & de luy en donner avis sur le lieu où il l'attendoit sans autre compagnie que de son cheval & deux pistolets. Comme nous estions en chemin pour aller à la maison des Anglois, nous trouvames deux Augustins & un Capucin qui y alloient aussi, pour tascher autant qu'il leur seroit possible d'empescher que l'Agent ne sortist s'il estoit dans cette volonté. D'autre costé trois autres de ce Religieux estoient aussi allez vers le Commandeur pour le prier de revenir à la ville, & luy representer qu'encore que le Roy ne se meslast pas ordinairement des affaires des Francs, s'il venoit à sçavoir celle-cy cela pourroit causer

quelque

quelque changement fâcheux, comme il pouvoit l'avoir remarqué en sa personne. Car il faut observer que depuis que les Francs ont commencé d'entrer dans la Perse, soit pour le negoce ou par la seule curiosité de voir cette Cour, il n'y en avoit jamais eu aucun, à qui l'on eust empesché l'entrée ou la sortie, comme on fit à ce Commandeur durant le temps qu'il fut à Casbin auprés du Roy. Je quitte ici la querelle avec l'Agent, & tandis que le sieur Constant l'attend sur le pré, je diray quelle fut la suite de sa negociation à la Cour de Perse.

Le Commandeur voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de son dessein touchant le negoce de la soye, & que l'Atemat-doulet ne vouloit rien rabatre des quarante-quatre tomans de la charge qu'il luy avoit demandez, il fut trouver le Divanbegai pour luy en faire sa plainte, & luy representer qu'en l'achetant des particuliers on pouvoit l'avoir pour trente-deux ou tout au plus pour trente-trois tomans; à quoy le Divanbegai luy répondit, que tous ces particuliers payoient au Roy la doüane & les radèries des chemins, la doüane seule allant à dix-huit pour cent, ce que les Hollandois ne payoient point; & qu'il n'y avoit point d'année qu'il n'entrast de leurs marchandises dans le pays pour plus de trente mille tomans; que si l'on faisoit le compte des soyes qu'ils en tiroient aussi bien que des marchandises qu'ils y faisoient entrer, l'Atemat-doulet devroit leur faire payer prés de cinquante tomans de la charge. Le President mal satisfait de cette réponse vint en son logis, & sans daigner prendre conseil des marchands qui estoient avec luy, ny de son truchement qui sçavoit mieux que luy la pratique de la Cour, ny mesme sans prendre congé d'aucun des Ministres, fait charger son bagage & retourne à Ispahan pour s'en aller de là au Bander où estoit la flote. L'Atemat-doulet ayant esté aussi-tost averti de cette prompte sortie en fut fort offensé, d'autant plus qu'à l'arrivée du President il luy avoit fait faire de grandes civilitez, jusques à luy avoir fait meubler sa chambre à nostre mode avec un lit, une table & des chaises, sçachant bien que les Francs

Francs ne peuvent souffrir d'estre assis comme les Orientaux. L'Atemat-doulet en ayant donné avis au Roy, on remarqua que le Roy ne dit que ces mots: *Luy a-t'on donné quelque mécontentement, ou est-il devenu fou? il n'aura que la peine de revenir.* Tous les Francs qui estoient à Ispahan furent surpris du retour du Commandeur, n'ayant point eu de nouvelles qu'il eust eu son congé du Roy, & ils ne sçavoient que juger de cette affaire. Car la grande diligence qu'il fit à revenir fut cause que la plus grande partie de ses gens & de son equipage demeura derriere, bien qu'ils fissent leur possible pour le suivre, & qu'ils ne se souciassent guere de tuër leurs chevaux, parce qu'il ne leur en couste rien, la Compagnie ayant bon dos pour porter cette depense, & payer tout ce que ces Messieurs là font perdre par leur imprudence & par leurs debauches.

Le President revint de Casbin à Ispahan en sept jours, & d'ordinaire, on y en met treize ou quatorze. Dés qu'il fut arrivé, il commença à faire nouvel équipage, croyant partir dans sept ou huit jours pour Gomron au cas que le Roy ne le fist revenir, ce qui arriva, mais non pas de la maniere qu'il s'estoit imaginé; car il se flatoit que le Roy l'envoyeroit prier de revenir. Il l'envoya querir en effet; mais le compliment fut un peu fort, & celuy qui le fit eut ordre de luy dire qu'il falloit qu'il retournast promptement trouver le Roy, & que s'il n'y venoit de bonne volonté son ordre estoit de l'y faire aller par force. Ce discours estonna un peu le Commandeur; mais il estoit d'une humeur que lors qu'il avoit conceu quelque chose dans son esprit, ou bien ou mal, il n'en vouloit point demordre. Apres qu'il eut demeuré huit jours à Ispahan, non-obstant le commandement venu de la part du Roy, & contre le conseil de tous ses amis, il partit d'Ispahan pour le Bander. D'ordinaire quand un Franc sort d'Ispahan c'est sur les dix heures du matin, & tous les Francs qui le vont accompagner vont disner avec luy dans quelque jardin du Roy hors de la ville, où on laisse passer la grande chaleur du jour, apres quoy on marche

toute

toute la nuit. Nous sortions du jardin sur les six heures du soir & nous prenions congé l'un de l'autre, quand nous vismes un Persien bien fait & bien monté (c'estoit un Capitaine de cent hommes) qui ayant fait venir le truchеman de la Compagnie; va, luy dit-il, & fais sçavoir à ton President qu'il ait à retourner dans sa maison, & que demain il aille trouver le Roy selon l'ordre qu'il en a déja receu; puis il s'en alla à toute bride sans dire autre chose. Le Truchеman ayant rapporté au President ce que le Capitaine luy avoit dit, aussi-tost le President homme prompt & boüillant prend un de ses pistolets en main, & picque son cheval pour continuer son chemin & s'en aller au Bander sans dire adieu à personne. Tous les Francs qui l'estoient venu accompagner accoururent aprés luy pour voir où tout cecy aboutiroit; mais plusieurs marchans Zulfalins, & tous les serviteurs tant Persiens qu'Armeniéns ne voulurent point le suivre, ayant peur des bastonades & se doutant bien que dans peu de temps on nous feroit bien-tost tous revenir de gré ou de force. Ils n'en jugeoient pas mal; car à un quart de lieuë du jardin où nous avions disné, comme nous estions proche de la porte d'une maison de plaisance d'un Grand Seigneur, où il y a une haute muraille du costé du midy pour empescher que l'ardeur du soleil ne donne sur une galerie, trois Capitaines se presentent à nous l'arc & la fleche à la main, & l'un d'eux venant droit au President; Es-tu le seul, luy dit-il, qui est venu dans cet Empire pour ne vouloir pas obeïr à celuy qui est le compagnon du Soleil, & à qui obeït une partie du monde. En mesme temps sortirent de derriere cette muraille cinquante Cavaliers fort lestes, l'un desquels, qui apparemment commandoit aux autres, venant droit au President se mit en devoir de le frapper d'une masse d'armes. Mester Wil qui pour lors estoit la seconde personne de la Loge des Anglois, & qui estoit venu accompagner le Commandeur, voulant détourner le coup qui ne porta point, un autre Cavalier vint par derriere qui luy en donna un au milieu du dos, de quoy il fut fort long-temps incommodé.
Enfin

Enfin il fallut que le President calast la voile & qu'il retournast en son logis; toutes les rodomontades qu'il fit furent inutiles, il essuia l'affront qu'il auroit pû éviter, & toute cette Cavalerie nous ayant accompagnez jusques à la porte de la ville, elle ne nous laissa qu'un Officier & une douzaine de Maîtres pour nous conduire à la maison de la Compagnie. Y estant arrivez & ayant tous mis pied à terre, l'Officier Persien ne descendit point de cheval; mais faisant venir le Trucheman, Va t-en, luy dit-il, à ton President, & dis luy de la part du Roy que ny luy ny aucun Hollandois n'ait à sortir de sa maison jusqu'à nouvel ordre, & que si l'on en trouve quelqu'un dans la ville on luy apprendra à obeïr aux commandemens du Roy. Les Hollandois ayant esté arrestez de la sorte neuf jours dans leur logis, on vint dire au Commandeur qu'il pouvoit retourner à Casbin où la Cour estoit encore, & y estant arrivé il vit bien que toutes ses rodomontades luy estoient inutiles, & il fallut qu'il prist la soye au prix que l'Atemat-doulet voulut.

Reprenons maintenant l'histoire de la querelle & de l'appel. Le President ne voulut jamais rentrer dans la ville qu'il n'eust eu nostre réponse, qui fut qu'estant à la maison des Anglois nous avions trouvé l'Agent encore tout endormi, & qui en se reveillant ne se resouvenoit de rien de tout ce qui s'estoit passé le jour precedent, ayant encore plus besoin de repos que de toute autre chose. Que pour preuve de cela les Religieux qui estoient venu le voir & le sieur Malot & moy, luy ayant fait accroire qu'il avoit promis aux Peres Augustins d'aller disner chez eux avec le President Constant, & que nous estions là pour l'accompagner, à ce nom de President il n'avoit pas témoigné le moindre ressentiment; ce qui nous confirmoit dans la pensée que cet Agent ne se souvenoit nullement de l'appel, & qu'assurement on ne luy en avoit point parlé. Car, comme j'ay dit, l'Agent estoit plus soldat que le President, & il y avoit long-temps que l'un & l'autre m'estoient connus. J'avois veu le temps que le President n'auroit eu garde de faire un appel;

mais

mais il s'imaginoit ſans doute qu'ayant eſté fait Amiral de la flote qui eſtoit à Ormus, cette haute dignité luy feroit mieux faire un coup d'épée ou tirer un coup de piſtolet.

Le Preſident nous ayant envoyé prier le ſieur Malot & moy de ſçavoir ſi l'Agent le viendroit trouver ou non, nous luy vinſmes apporter la réponſe & luy dire l'eſtat auquel nous l'avions laiſſé, l'aſſûrant que s'il ſçavoit quelque choſe de l'appel il eſtoit homme à luy faire raiſon, perſonne n'ignorant qu'il avoit paſſé toute ſa vie dans les troupes Suedoiſes, où il avoit eu charge de Capitaine dans l'Infanterie & dans la Cavalerie; & qu'enfin c'eſtoit un bonheur pour l'un & pour l'autre qu'il n'avoit rien ſceu de cet appel. Le Preſident avoit quelque confiance en moy, & ſe ſouvenoit des bons offices que je luy avois rendus à Surate lors qu'il n'eſtoit que ſous-marchand dans la Loge. Ainſi les Religieux le ſieur Malot & moy obtinmes enfin qu'il quitat ſon poſte, & le menames au logis des Auguſtins où l'on avoit concerté tout ce qui ſe devoit obſerver dans l'entreveuë de l'Agent & du Preſident. L'Agent eſtant venu le premier, dés que l'on vit arriver le Preſident les Religieux firent que l'Agent eut le verre en main, & qu'il but d'abord avec eux à la ſanté du Commandeur; & en meſme temps on preſenta un verre au ſieur Conſtant & à chacun de ſa Compagnie, pour faire raiſon à l'Agent & aux Religieux & aux autres Francs qui eſtoient preſens. Le diſné & le ſoupé, c'eſt à dire la journée entiere ſe paſſa avec beaucoup de gayeté tant d'un coſté que de l'autre, & l'on n'a pas oüi parler depuis de l'appel.

Le Preſident Conſtant demeura encore quatre jours à Iſpahan, puis il partit pour Ormus où je luy fis compagnie. Nous fiſmes grande diligence & ne fuſmes que dix-huit jours en chemin, quoy que ce fuſt dans la mauvaiſe ſaiſon. Eſtant à Iſdecas il nous fallut quiter le grand chemin, ne pouvant paſſer par la montagne qui eſt entre cette ville & celle de Schiras à cauſe des neiges, & nous fuſmes obligez, comme c'eſt toûjours une neceſſité en ces

temps-

temps-là, de prendre nostre route par Tchelminar, dont j'ay parlé amplement dans mes relations de la Perse. Ce détour qu'il faut absolument faire est de deux journées, on n'y trouve point ou fort peu de neige; mais ce qu'il y a d'incommode est qu'il n'y a point de Carvansera pour se retirer la nuit, & qu'on n'y a pour tout abry que de méchantes cabanes de bergers & de chameliers qui y retirent leurs bestes. Mais dés que l'on a passé Schiras on ne craint plus ny le froid ny la neige.

Estant arrivez à Gomron le President Constant fut fort surpris de voir la flote en si mauvais estat, la chaleur & le manquement d'eau ayant fait perir prés de la moitié du monde. La chaleur avoit esté si grande que tout le bois des vaisseaux qui ne touchoit point l'eau estoit entrouvert, & que l'on auroit passé le doigt entre les planches. Aussi-tost le sieur Constant renvoya cette flote à Batavia avec le sieur Hollebrand pour Amiral, & cela me fait souvenir du pauvre Arquebusier Genevois à qui il fit un traitement si cruel, & qui estoit estropié pour jamais d'un bras. Comme il avoit achevé son temps il eut son congé, de quoy il fut ravy dans l'esperance qu'il eut de se pouvoir mieux venger de la cruauté du sieur Hollebrand. Il se doutoit bien qu'ayant esté cinquante ans au service de la Compagnie il retourneroit finir ses jours en Hollande, pour y manger avec plus de repos les grands biens qu'il avoit amassez; & comme il esperoit de passer avec luy dans la mesme flote, il avoit resolu qu'au lieu où il mettroit pied à terre, ou au Cap de Bonne Esperance ou à sainte Helene, il prendroit son temps pour luy donner un coup de pistolet au hazard de mourir aprés s'estre satisfait. Quand une flote arrive en l'un de ces deux lieux-là, c'est la coûtume d'envoyer tour à tour en terre la moitié de l'équipage, & il écheut au Genevois d'y aller des premiers, ce qui fut à la fois son bonheur & son malheur. Car il n'alloit en terre que pour tascher de tuer Hollebrand, & s'il fut venu à bout de son dessein il auroit esté pendu, ou jetté en mer. Mais Dieu ne permit pas qu'il pust executer son mauvais dessein;

car

car la vengeance appartient à Dieu, & non pas aux hommes. Quand des vaisseaux ont jetté l'ancre au Cap de Bonne Esperance, les peuples de ces costes appellez Cafres amenent sur le rivage quantité de bœufs, de vaches, de jeunes austruches & autres rafraichissemens pour les troquer, & tout cela est mené au bord de l'Amiral où les trocs se font, apres quoy on fait part de toutes ces choses à chaque vaisseau. On chargea donc de ces bestes la chaloupe de l'Amiral pour les mener à son bord, & l'Arquebusier fut l'un de ceux qui furent commandez pour les conduire. Le vent estoit fort & un peu contraire, tellement qu'il falloit bordaïer & souvent tourner les voiles, ce qui fait que la chaloupe se renverse alors subitement tout d'un costé. Il arriva malheureusement que dans un de ces changemens de voile, ces animaux prirent une telle épouvante & se tourmenterent si fort en frapant des pieds, joint les piqueures qu'ils soufroient des mouches, qu'ils firent en fin renverser entierement la chaloupe; & ainsi tant hommes que bêtes furent la plus grande partie submergée, & le pauvre Arquebusier alla à fond des premiers, parce que ne se pouvant aider que d'un bras il ne put se sauver à la nage.

CHAPITRE XIV.

Fin miserable de trois Gentilshommes Bretons qui s'estoient mis au service de la Compagnie.

Ces trois Gentilshommes estoient de bonne maison, & alliez à ce que l'on croit de celle de la Melleraye, Ils partirent ensemble de Bretagne dans le dessein de voyager, & apres avoir veu l'Italie & l'Alemagne ils tomberent en Hollande, où estant charmez du bel équipage des vaisseaux qu'on preparoit pour les Indes, il leur prit envie d'aller voir aussi ces pays-là. Ils s'enrolerent pour simples soldats croyant qu'ils ne seroient occupez qu'à faire la sentinelle; mais quand ils furent en mer ils reconnurent bien-tost le rude gouvernement des

Hol-

Hollandois, & que la Compagnie donne trop de licence à ses Officiers, & un pouvoir trop tyrannique sur les soldats & les matelots. En effet il n'y a aucun d'eux qui ose répondre à son Officier sans se mettre au hazard d'avoir des coups de canne, témoin la femme du Chirurgien qui fut si cruellement traitée au pied du mast, pour avoir dit au Commandeur Can qu'elle se plaindroit au General à Batavia de la crüauté dont il usoit envers les malades. Il arrive souvent qu'un miserable tailleur ou cordonnier qui a eu par faveur une place de Caporal, commande sur ces vaisseaux à des gens de qualité qui sont entrez au service de la Compagnie pour simples soldats, sur tout quand il se fait quelque paix entre les Princes chrestiens qui ont eu la guerre; & j'ay vû dans ces rencontres des Enseignes, des Lieutenans & jusqu'à des Capitaines, qui n'ayant point d'autre mestier que la guerre ny le moyen de subsister que par leur épée, se sont ainsi engagez pour le service des Indes. Les Directeurs devant qui ils se presentent en Hollande pour estre enrollez ne leur veulent donner aucune charge, & ils leur font seulement esperer que s'ils s'aquitent bien de leur devoir le General ne manquera pas de les avancer, ce qu'il fait quelquefois quand il sçait faire discernement du merite.

Voicy donc ce qui se pratique d'ordinaire sur les vaisseaux des Indes dés qu'ils ont haussé la voile, ou du moins dés qu'ils ont passé la manche. Le matelot en mer a toûjours la preference sur le soldat, de sorte que s'il s'agit de quelque vil service il faut que le soldat le fasse de gré ou de force. S'il dit que la chose n'est pas de sa fonction, on luy répond que la Compagnie l'a pris pour la servir en toutes manieres; & le plus souvent quand il reçoit quelques coups de canne, c'est qu'il n'a pas appellé de temps en temps le Sergent ou le Caporal pour venir boire sa part de la petite provision qu'il a faite d'eau de vie pour le voyage, & ainsi ces Officiers succent les pauvres soldats pour épargner ce qu'ils ont.

Les trois Gentilshommes Bretons furent bien surpris

de voir le travail auquel on les occupoit, comme à puiser de l'eau tous les matins pour laver le vaisseau, à tirer celle de la pompe, à nettoyer les cages où sont les poules, les cannes & les pourceaux, & à avoir le soin de leur donner à manger. J'ay oüy dire à quelques François qui estoient avec eux sur le mesme vaisseau, & à d'autres qui estoient dans la mesme flote, que ces pauvres Gentilshommes vivoient miserablement n'ayant fait aucune provision faute d'argent, & de la sorte ny les Sergens ny les Caporaux ne profitoient de rien auprés d'eux. Pource qui est du boire & du manger on peut se passer de ce que la Compagnie fait donner; mais depuis que l'on a passé le Cap de Bonne-esperance, on retranche le vin & la biere que l'on donne jusques-là, & mesme la moitié du biscuyt; au lieu dequoy l'on donne du ris qui est à demy pourri, & qui reste de la provision quand les vaisseaux reviennent de Batavia. Les Capitaines & ceux qui ont la garde des vivres les épargnent tant qu'ils peuvent, comme j'ay remarqué ailleurs, pour montrer au General & à son Conseil qu'ils sont bons serviteurs de la Compagnie, ou plûtost pour avoir un beau pretexte de la voler.

Quand nos trois Gentilshommes furent donc au Cap de Bonne-esperance, ils consulterent quel moyen ils pourroient prendre pour se retirer de cette misere. J'ay dit au chapitre precedent que lorsque les vaisseaux arrivent à Sainte Helene ou au Cap, si l'on a dessein de s'y arrester vingt jours, on envoye tour à tour une moitié de l'équipage en terre pour se recreer. Les trois Bretons y estant & ne sçachant pas trop bien la Carte, crurent qu'ils se pourroient sauver; ils estoient seulement en peine comme ils pourroient vivre. Ils virent que les Cafres ou Noirs du Pays venoient à bord apporter des rafraichissemens tels que je viens de dire, & qu'en échange le Capitaine leur faisoit donner quelque quinquaillerie, & quelques plats & cuilliers d'estain; mais ils n'avoient rien que ce qu'ils portoient sur leur corps, & que les matelas & les couvertures que la Compagnie fait donner à cha-

a chacun en Hollande pour dormir, ce qu'on laisse à tous emporter en terre pour se reposer pendant qu'ils y sont. Les trois Gentilshommes furent de la dernière brigade, & se voyant denuez de toutes choses ils s'aviserent pendant les dix premiers jours que les autres estoient en terre, de derober ce qu'ils purent d'estain, & ils le fourrerent dans leurs matelas pour le mieux cacher. Comme ils furent en terre, un jour sur le minuit ils se hazarderent de s'en aller, ne sçachant pas la nature du pays où il n'y a que des deserts. Ils esperoient de pouvoir vivre avec ces Noirs en leur donnant leur estain quand ils se seroient enfoncez à dix ou douze lieuës dans la terre, & jusques à ce que quelque vaisseau Anglois ou Portugais vinst à toucher le Cap pour s'en retourner avec eux en Europe. Bien qu'ils eussent trouvé quelque habitation pour s'y retirer, ils eussent bien mal passé leur temps avec des hommes si brutaux comme sont les Cafres; car ils mangent tout ce qu'ils trouvent de mort, viande ou poisson, & sans estre cuit, comme j'ay remarqué plus au long dans mes relations des Indes.

Deux jours estant passez qu'on ne voyoit plus les trois Bretons, un Caporal en vint avertir le Capitaine du vaisseau, qui l'envoya aussi-tost avec douze hommes tant soldats que matelots & un bon nombre de Cafres qui sçavent le pays, pour tascher de les atteindre. Ils n'allerent pas trop loin, & à trois ou quatre lieuës de la rade ils trouverent ces pauvres Gentilshommes demy morts de soif; car pour du biscuit il leur en restoit encore. Ils furent ramenez au vaisseau, où d'abord le Capitaine & les Officiers firent leur procez & les condamnerent tous trois à estre pendus à l'antenne du vaisseau. La sentence fut en mesme temps executée par ces Noirs, & s'ils n'eussent pas esté là pour servir de bourreau, on les auroit mis dans un sac dont l'on auroit bien lié la bouche pour les jetter en mer; & c'est le supplice ordinaire de ceux qui ont merité la mort quand on est dans le voyage. Quand Monsieur Van-Dyme qui estoit alors General à

 Batavia

Batavia eut appris la chose, il en fut fort surpris & mesme fasché ; mais il n'y avoit point de remède, & cette affaire a fait grand bruit en Hollande.

CHAPITRE XV.

Mauvaises actions & cruautez horribles & inoüies de quelques Hollandois en divers endroits des Indes.

LE Capitaine Rosse dont il a esté parlé au chapitre sixiéme, apres le regret qu'il eut de voir mourir malheureusement sa femme par la negligence criminelle de deux Chirurgiens qui luy avoient fait prendre du sublimé pour du tartre, eut encore le deplaisir de voir qu'ayant esté justement condamnez à estre pendus, ils obtinrent leur grace par la faveur de quelques Dames toutes puissantes à Batavia, lesquelles firent commuer leur peine & la reduire au bannissement. Ils furent envoyez en l'Isle Maurice pour toute leur vie avec les Esclaves qui coupoient l'ebenne, dequoy il a esté aussi parlé au chapitre cinquiéme. Mais puis que je fais encore mention de cette Isle, je ne dois pas oublier de remarquer qu'on y trouva environ ce temps-là un morceau d'ambre gris, tel que l'on n'avoit jamais vû & qu'on ne verra peut estre jamais. La mer le jetta sur le rivage, & il pesoit quarante deux livres, à seize onces la livre. Il ne s'en estoit point vû encore de si excellent ; mais le bonheur d'avoir trouvé une piece si precieuse fut cause d'un grand malheur à celuy qui pour lors commandoit dans l'Isle. Car quand ce morceau fut trouvé, il y avoit apparence qu'il avoit esté plus gros & paroissoit comme si l'on en avoit rompu une partie. Comme chacun a ses ennemis on ne manqua pas d'écrire au General, que quand le morceau fut trouvé il pesoit une fois plus. Aussitost qu'il eut receu cette lettre il envoya querir le Commandeur, qui fut demis de sa charge quoy qu'il n'y eust pas de preuves suffisantes, mais c'estoit assez qu'il n'estoit pas amy du General. Comme estant d'une des meil-

meilleures familles de Zelande, il dedaigna de faire la Cour à Messieurs du Conseil de Batavia, & ainsi il fut renvoyé en son pays. Nous fismes le voyage ensemble à mon retour de Batavia en Hollande, & j'eus bien du plaisir dans sa conversation.

Pour revenir au Capitaine Rosse, il faut sçavoir que le General de Batavia & son Conseil voulant envoyer une flote vers Surate souhaiterent qu'il en fust l'Admiral, & il y arriva heureusement. Comme c'est le lieu de toutes les Indes où il se fait le plus de negoce, & où la Compagnie a un de ses plus fameux Comptoirs, & que mesme le plus souvent il s'y trouve de bonnes parties de diamans à acheter, le Capitaine Rosse qui avoit apporté en son particulier environ soixante mille richdales, estoit bien aise de les emploier en quelques belles pierres, & c'est à quoy il pensa d'abord qu'il fut à Surate. Mais comme c'est une marchandise assez chatoüilleuse il n'osa pas se fier aux marchands du pays, quoy qu'il auroit bien mieux fait que de s'addresser à un homme du sien, le plus grand fourbe qui fut jamais en Hollande, & qui en ce temps là estoit à Surate où il estoit venu par terre. C'estoit un nommé Bazu qui avoit fait banqueroute à Amsterdam, & qui toute sa vie n'avoit fait autre negoce que de perles, de diamans & autres pierres. Il en avoit bien la connoissance, mais il ne se servoit de cet avantage que pour tromper, comme il fit alors hardiment aux depens de l'Admiral Rosse & du sieur Van-Gand Commandeur de Surate. Ils avoient tous deux envie d'employer leur argent en marchandise de petit volume, c'est à dire en quelques parties de diamans qui n'occupent pas beaucoup de lieu ; & voicy de quelle maniere ce maistre fourbe se prit à leur joüer un tour de son mestier. Il y a dans Surate trois ou quatre courtiers pour le negoce des diamans, & ce sont les correspondans de ceux qui font miner, & qui leur envoyent de temps en temps de belles parties. Bazu les fut trouver, & leur ayant declaré que ces deux Messieurs avoient chacun une bonne somme d'argent à employer,

 il

il leur dit qu'il falloit qu'il vist avant eux toutes les parties de diamans qu'ils pourroient avoir afin d'y mettre le prix, ces Messieurs luy ayant assuré qu'ils n'acheteroient rien sans qu'il le vist, & qu'ils luy donneroient les cinq pour cent de tout ce qu'ils pourroient prendre. Mais par l'intelligence qu'il avoit avec ces courtiers il en avoit plus de vingt-cinq pour cent, parce qu'en effet ces Messieurs n'achetoient rien qu'il n'eust vû, & qu'ils se reposoient sur l'estime qu'il en avoit faite. De cette maniere il leur fit faire de si bons marchez, que lors que les heritiers de l'un & de l'autre (car ils moururent tous deux bien-tost aprés) ont revendu les diamans à Batavia, il y a eu prés de la moitié de perte. Au retour de la flote l'Admiral mourut en mer, & le Commandeur à Surate aprés y avoir langui cinq ou six mois. Il n'avoit point d'enfans de sa femme qui estoit fille du sieur Calendrin Genois de nation, autrefois un des plus riches marchands d'Amsterdam ; mais qui s'estoit ruïné pour avoir entrepris de trop grandes affaires avec le Roy d'Angleterre. Comme il se vid sans biens & avec beaucoup d'enfans il se resolut de venir servir la Compagnie, qui en consideration de ce qu'il avoit esté tres-puissant luy donna un bel employ, avec une autre charge à son fils qui fit depuis une mauvaise action. Il avoit quatre filles toutes quatre bien faites, & pour l'éducation desquelles on n'avoit rien épargné. Elles n'avoient rien de bas ny de rempant comme ces autres filles de Hollande que l'on ameine à Batavia. Aussi dés que toute cette belle famille y fut arrivée elles ne manquerent pas de trouver bien-tost de bons partis. Pour ce qui est de leur frere, il fut envoyé d'abord à Malaca, qui est le lieu où le General & son Conseil envoyent ordinairement par une faveur particuliere ceux qu'ils veulent promptement avancer. Ce jeune homme estant en ce poste là, un jour que le Commandeur fit un grand repas il prit plus de vin qu'il ne luy en falloit, & en cet estat voulant sortir du Fort pour aller à la ville sur la brune, la sentinelle qui estoit sur le pont-levis cria & demanda qui c'estoit.

c'estoit. Luy ne répondant rien la sentinelle le menaçà de tirer; sur cela il répond, & passant aupres d'elle se jette dessus, & luy met son épée dans le ventre dont il mourut à l'instant. Il ne s'est fait aucune justice de cet assassinat, qui rendoit le meurtrier d'autant plus criminel qu'il avoit attenté contre la seureté publique,& il n'auroit jamais eu de grâce en tout autre lieu bien policé. Cependant la chose passa sous silence; mais Dieu qui ne laisse rien d'impuni fait ce que les hommes ne veulent pas faire. Car quelques jours apres que ce jeune homme eut fait cette mauvaise action il devint comme insensé, ce qui fut une grande mortification pour tous ses proches. Ils crurent qu'en le renvoyant en Hollande cette folie luy pourroit passer, & en effet il revint alors en son bon sens. Mais estant retourné à Batavia toutes les nouvelles lunes la mesme folie luy reprend & dure cinq ou six jours de suite.

Une des quatre filles du sieur Calendrin avoit, comme j'ay dit, épousé le Commandeur Van-Gand; & fâchée de n'avoir point d'enfans, comme elle se vid hors d'esperance d'en avoir jamais de luy estant languissant dans un lit où il n'attendoit que la mort, pour faire en sorte qu'elle heritast entierement & non en partie de la grande quantité de diamans que son mary avoit achetée, elle sceut si bien joüer son personnage de femme grosse avec l'aide de quelqu'unes de ses amies en ne bougeant du lit & en faisant la malade, que le mary par son testament la fit sa seule heritiere.

Je passe maintenant à des cruautez terribles & inoüies, & que les lecteurs auront peut-estre de la peine à croire. Le Capitaine Criin de la ville de Horn estant au service de la Compagnie, fit prise vers l'Isle de Macao d'un vaisseau Chinois; & afin que ses Maistres ne pussent pas sçavoir toute la cargaison du vaisseau, & qu'il ne fust obligé de rendre compte que de ce qu'il voudroit, il fit jetter une partie de ces pauvres Chinois en mer, & aux autres il leur fit couper la teste par deux esclaves noirs qu'il avoit dans son vaisseau. Le Chirurgien voyant

faire cette execution pria ce Capitaine de luy donner un de ces Chinois vifs pour faire une anatomie, ce qui luy fut accordé. Aussi-tost ce Chirurgien en fit prendre un, & le fit lier bras & jambes tout étendu sur une planche pour faire son anatomie. D'abord les soldats & matelots du vaisseau croyoient que ce n'estoit qu'une feinte; mais voyant que c'estoit tout de bon & jusques à quel excez de cruauté cet infame Chirurgien osoit aller, ils prirent ce pauvre corps avec la planche où il estoit lié & jetterent le tout en mer, & ils auroient fait prendre le mesme chemin au Chirurgien s'il n'eut esté prompt à s'aller enfermer dans la chambre du Capitaine. Tout ce qui pût le sauver de leurs mains, & ce qui empescha plus que le respect du Capitaine qu'ils ne l'allassent prendre où il estoit, fut qu'ils considererent qu'il y avoit beaucoup de blessez & de malades sur le vaisseau & qu'on avoit encore besoin de son assistance. Je laisse à juger au lecteur de l'énormité de ces crimes, où les Hollandois qui se croyent tout permis aux Indes se laissent aller. Est-il jamais entré dans la pensée, je ne dis pas d'un chrestien, mais d'un barbare d'anatomiser un homme vivant, & que dira la posterité quand elle verra ces exemples de cruauté dans nos Histoires?

CHAPITRE XVI.

Autres actions cruelles des Hollandois dans les Indes.

LA Compagnie Hollandoise a une Forteresse en Iamby, qui luy sert aussi de Comptoir pour son negoce, & ainsi elle y tient des soldats & des marchands, & la garnison y est assez forte. Il arriva un jour qu'un sergent d'une Compagnie Hollandoise prit querelle avec un marchand Chinois jusqu'à en venir aux mains. Tous les peuples de l'Asie, sur tout les Chinois & les Japonois, portent une forme de poignard appellée vulgairement *Cric* en ces pays-là. Ils le fourrent entre la ceinture & la robe sur l'estomac, & d'ordinaire la lame de ces poi-

poignards est empoisonnée jusqu'à la moitié. Ce marchand Chinois se sentant frappé du Sergent, tire son Cric & l'en frappe au bras legerement; car il n'en mourut pas & n'en fut pas mesme fort incommodé. D'abord on fut avertir le Commandeur que le marchand Chinois avoit blessé le Sergent, & le Commandeur estoit alors dans le fort de la debauche avec les principaux de la Loge, & les fumées du vin commençoient à leur monter au cerveau. Sur ce simple recit sans s'informer comme la chose s'estoit passée, & sans prendre conseil que de ceux qui estoient avec luy, il ordonna que l'on coupat la teste au Chinois, & qu'en suite on la mit au bout d'une demy pique qui seroit plantée proche de la porte du Fort, ce qui fut fait. Le lendemain matin s'estant allé promener & voyant cette teste, il demanda tout surpris d'où cela venoit. On luy dit que c'estoit par son ordre que cette teste estoit là, & que c'estoit la teste d'un marchand Chinois qui avoit blessé un Sergent Hollandois. Pour moy, dit le Commandeur, je ne me souviens de rien; mais s'il est ainsi demain que l'on assemble le conseil de guerre, & nous luy ferons son procez qui sera envoyé à Batavia au General & à son Conseil. Ce sont là d'admirables procedures de faire le procez à un homme apres l'execution.

L'an 1648 le sieur de Goyre commandoit la flote Hollandoise qui fut envoyée aux Manilles, où estant arrivée il fit descendre en terre tous les soldats & une partie des matelots. Quand ce vint à la marche le General fit défense qu'aucun n'eust à sortir de son rang sur peine de la vie; mais il arriva qu'un jeune soldat fort incommodé d'un flux de sang pour n'estre pas encore accoûtumé à l'air du pays, se mit seulement un peu à costé pour satisfaire aux necessitez de la nature. Le General l'ayant apperceu le fait prendre & lier, & fait assembler le conseil de guerre, & veut absolument que ses Officiers concluent qu'il soit pendu ou passé par les armes. Aucun d'eux ne voulut donner sa voix ny pour l'un ny pour l'autre supplice, disant tous qu'il n'avoit pas merité la mort. Le

General outré de dépit de ce que personne ne vouloit appuyer son injustice, fit prendre le soldat par sept ou huit noirs du pays, qui luy mirent une corde au col & jettant l'un des bouts pardessus la branche d'un arbre, & l'ayant levé à un pied de hauteur de terre ils le laissoient ainsi mourir. Le sieur Dirk-hogel Lieutenant General de la flote voyant ce jeune homme en cet estat coupa promptement la corde, & luy sauva la vie en le faisant promptement assister. Il estoit de Rotterdam envoyé aux Indes par les Directeurs de la maison des Orfelins, comme ayant perdu père & mère fort jeune & ayant esté élevé dans cette maison. Estant de retour en Hollande l'an 1648. il fit ses plaintes à ces mesmes Directeurs, qui en écrivirent vertement à Batavia où le General & son Conseil condamnerent de Goyre à quatre mille écus envers la maison des Orphelins de Rotterdam, & pour le pauvre soldat à trois cens livres tous les ans durant sa vie.

Le Commandeur de l'Isle de Taivan, appellée autrement Formosa, condamna un autre avec son Conseil au foüet & à un certain supplice qui est comme nôtre fleur de lys, pour avoir dérobé un peu d'eau de vie à un Chinois. Aprés que la sentence luy eut esté leuë, il y avoit sur la fin ces propres mots : *avec l'approbation du sieur General de Batavia & de son Conseil.* Il falloit bien six mois avant qu'on pust rien sçavoir à Batavia de cette affaire. Cela surprit fort ceux qui entendirent lire cette sentence, & ils ne sçavoient qu'en juger.

Pendant que Coxima General d'une partie des Chinois assiegeoit la Forteresse de l'Isle Formosa, les Hollandois se hazarderent de faire une sortie où ils n'eurent pas de l'avantage. Car outre qu'il en demeura quantité sur la place, il en fut fait seize prisonniers qui furent amenez au General Coxima. Aussi-tost il leur fit couper les oreilles, le nez & la main droite & les leur fit attacher au col, les renvoyant en cet estat au Gouverneur de la place, avec ordre de luy dire qu'il ne leur avoit rien fait que ce qu'il avoit appris des Hollandois, & qu'ils n'ignoroient pas le traitement qu'en avoient receu ses gens qui estoient

sur

sur le dernier vaisseau qu'ils luy avoient pris ; qu'il y avoit dessus vingt-cinq ou trente hommes à qui ils avoit fait pis ; puis qu'aprés avoir coupé les bras aux uns, à d'autres la teste, ils les avoient tous jettez en mer sans vouloir donner quartier à aucun. Ces soldats ainsi mutilez furent renvoyez à Batavia, & de là en Hollande estant incapables de plus servir. Et avant que de partir comme c'est la coûtume de faire le compte à chaque soldat, on confisqua six mois de gages à ceux-cy, au lieu qu'on devoit leur hausser. En quoy la Compagnie n'est point du tout à louër, les soldats qui ont esté estropiez à son service, & qui ne sont plus en estat de luy en rendre, n'ayant point d'autre recours qu'à l'aumône. Mais enfin quelle recompense peut-on esperer d'un vendeur de harengs ou de fromage, & ces sortes de gens ont-ils l'ame assez bien placée & assez noble pour donner le prix à une belle action ? Cependant ceux qui font ce negoce passent dans leur pays pour des gens de qualité, & dans peu de temps ils sont Conseillers d'Estat, ou Conseillers de la Chambre des Indes Orientales. J'oubliois les Brasseurs de bière qui font une partie des meilleures bourses du pays ; & n'estoit les enfans de ces Brasseurs jamais dans les sept Provinces ils ne changeroient de mode ; mais dés qu'il y a quelque nouveauté & qu'il arrive quelque belle étofe des pays étrangers, c'est pour les fils & les filles de ces Messieurs-là. J'ay veu quand on alloit pour acheter de ces étoffes chez quelque marchand de soye, & que l'acheteur ne les trouvoit pas à son gré, on luy disoit aussi-tost qu'il estoit bien difficile, & que le fils ou la fille d'un tel Brasseur en avoit bien pris pour s'habiller. On fit un jour la mesme réponse à un des Gentilshommes de la chambre du Prince d'Orange. Ce Gentilhomme estant à Rotterdam cherchoit avec le Tailleur quelque riche étofe pour son maître, & ne trouvant rien de beau à sa fantaisie ; Si le Prince estoit icy, luy dit le marchand, il ne seroit pas si difficile que vous ; Je vous montre les plus belles étofes qui soient dans le pays, & la plus part des fils des Brasseurs en ont pris pour s'habiller.

CHAPITRE XVII.

De l'Orgueil des femmes de Batavia ; de leur credit & de leurs amourettes ; avec le recit d'un combat du frere de l'Auteur contre deux Officiers.

LEs femmes des Hollandois doivent aussi avoir place dans cette histoire, puis qu'elles sont assez de bruit aux Indes par leur vanité & leurs amourettes, & par l'empire qu'elles prennent sur leurs maris. On n'amène guere à Batavia que des filles de la lie du peuple, & elles y sont bien-tost mariées, ceux qui les prennent ne se souciant pas qu'elles leur apportent du bien & en ayant assez de celuy qu'ils ont volé à la Compagnie. Dés qu'elles sont femmes, & sur tout quand elles ont épousé un Conseiller de la Chambre, se voyant parées d'un collier de perles & de pendants d'oreilles de diamans (ce qui leur vient aussi bien que si on les avoit attachez au col d'un oyson) & de plus estant servies par plusieurs esclaves de l'un & de l'autre sexe, elles croyent estre des Princesses ; & en deviennent si superbes & si insolentes qu'elles pensent alors que tout leur est permis, & qu'elles en viennent enfin comme les hommes à la cruauté, ce qui se verra dans le chapitre suivant. Elles sçavent la plus part si bien captiver la bienveillance de leurs maris, que venant ensuite à abuser de leur affection elles les portent souvent à de grandes injustices, en appuyant de leur credit de mauvaises causes, en accablant souvent l'innocent, & pardonnant au coupable ; en un mot faisant du bien & du mal à qui il leur plaist.

Le credit de ces Dames parut dans un duel que mon frere eut à Batavia contre deux Officiers Hollandois, qu'il eut le bonheur de desarmer leur ayant fait à tous deux demander la vie. J'ay dit dans la relation du Royaume de Tunquin, que mon frere dés sa jeunesse avoit esté à l'Academie, & qu'outre qu'asseurement il estoit brave il estoit aussi adroit & heureux. Les duels sont severement defendus à Batavia, & il n'y a point de pardon pour ceux

ceux qui se batent. Les deux Officiers, dont l'un fut bien blessé, s'estant battus sur les terres du Roy de Materan, demeurerent un an hors de Batavia, & y rentrerent enfin à force d'amis; car ils estoient tous deux mariez, & leurs femmes par leurs intrigues trouverent le moyen de faire leur paix. Quand le General, qui estoit alors Monsieur Van-Dyme, vit revenir ces deux Officiers, & que mon frère qu'il aimoit fort n'estoit pas en leur compagnie, il en fut fasché, pretendant que la grace s'étendist aussi-bien sur luy que sur les autres. Mais la prudence ne vouloit pas que mon frère rentrast dans Batavia avant que le General luy eust fait sçavoir qu'il pouvoit venir en seureté. Joint qu'il se soucioit peu d'y retourner, parce que le Roy de Bantam l'aimoit, & luy vouloit donner un de ses plus gros vaisseaux chargé de poivre pour aller negocier où il voudroit. Il n'y a point de Roy dans l'Asie qui recueille tant de poivre que luy, & il m'a dit plusieurs fois que lors que moy ou autres François voudrions venir avec deux ou trois vaisseaux, il nous feroit donner du poivre autant que nous en demanderions, & que luy promettant de revenir nous ne luy payerions qu'au retour du voyage; mais que si on aimoit mieux le payer contant il rabatroit dix pour cent du prix courant. Ce Roy aimoit tant mon frère qu'il fut cause de sa mort par les grandes & continuelles débauches qu'ils ont faites ensemble, & qui ne se faisoient qu'avec de l'eau de vie. Comme j'ay eu l'honneur de manger avec luy quatre ou cinq fois il vouloit aussi que j'en busse, mais je n'en ay pû jamais souffrir en ma bouche. La Compagnie Hollandoise tenant à Bantam un Chirurgien; pour sous pretexte de Chirurgie observer ce que les Anglois y font, & voir les marchandises qu'ils apportent d'Angleterre & celles qu'ils remportent de ces pays-là; ce Chirurgien qui est un veritable espion écrivit aussi-tost au General & à son Conseil le negoce que le Roy vouloit faire avec mon frere, & que si on n'y prenoit garde cela porteroit un grand prejudice à la Compagnie, parce que par toute l'Asie où il iroit il pourroit donner le poivre, &

mesme quelques clous de girofle qu'il tireroit de Macassar, & autres marchandises de la sorte, à meilleur marché que les Hollandois. Le General, comme j'ay dit, aimoit fort mon frere, & l'estime qu'il en faisoit s'étoit augmentée depuis son combat contre ces deux Officiers. Il avoit mesme envie qu'il se mariast à Batavia, & souhaitant de le revoir il luy écrivit qu'il eust à venir sur sa parole, ce qu'il fit incontinent. Il fut tres-bien receu tant du General que de Messieurs du Conseil, qui luy permirent d'avoir un vaisseau à luy, & de negocier de toutes sortes de marchandises, hormis des épiceries dont les Hollandois estoient les maistres, & aussi à la reserve de l'ambre jaune & du corail.

Pour venir aux amourettes des femmes de Batavia, il faut sçavoir que lors que les vaisseaux arrivent d'Hollande, s'il s'y trouve quelques jeunes hommes bien faits, & sur tout qui puissent estre utiles pour leur service, comme un Tailleur, un Cordonnier, ou de quelque autre mestier qui puisse servir de pretexte pour leur donner entrée dans un logis, ces femmes par leur credit leur font quitter le mousquet & leur procurent quelque charge. C'est la meilleure recommandation qu'un jeune homme puisse apporter d'Hollande pour estre bien-tost avancé, que d'estre bien dispos de sa personne & d'avoir le corps bien fait. Ces Dames sont assurement à louer d'avoir la bonté de faire que cette jeunesse soit bien-tost avancée.

Le plus souvent quand les femmes s'imaginent que leurs amours sont fort secretes & qu'on n'en peut rien sçavoir, c'est alors que Dieu permet qu'elles sont plûtost découvertes & mesme avec beaucoup d'infamie. Dans le temps que j'estois à Batavia le Secretaire de l'Hospital aussi bien fait de sa personne qu'il y en eust dans la ville, avoit une femme qui passoit pour belle & qui l'étoit en effet; car bien que Batavia fust le lieu de sa naissance, ses pere & mere estoient d'Hollande. Ayant demeuré six ou sept ans mariée sans avoir des enfans, & desesperant mesme d'en avoir jamais, elle resolut de favori-

ser un de ses esclaves qui estoit bien fait mais fort noir, aimant mieux lier commerce avec luy qu'avec quelque jeune Hollandois, dont les allées & les venuës auroient pû donner quelque soupçon. Les Dames de ce pays-là ont des filles esclaves qui vont avec elles, & de qui elles se servent souvent pour donner des rendez-vous : mais comme elles veulent souvent aussi imiter leurs maistresses elles en sont maltraitées, & ne gardant pas le secret elles déclarent toutes leurs intrigues. Cette femme ne craignoit rien de cela, croyant estre à couvert puis qu'elle avoit son galant dans sa maison, & qu'elle le voyoit aisement sans employer l'aide de personne. Mais ce commerce amoureux ne dura pas long-temps sans qu'il en parust quelque chose. Car la femme devint enceinte, & le mary qui ne s'estoit apperceu de rien en eut beaucoup de joye aussi bien que la mère & tous les amis ; car le pere estoit mort. Mais à l'acouchement toute cette joye fut changée en deuil, & l'on fut fort surpris de voir un enfant noir qu'elle mit au monde. L'étonnement estoit sans pareil du mari, de la mère & de tout le peuple de Batavia de voir un enfant si noir ; car d'ordinaire quand le père ou la mère sont blancs, les enfans sont olivâtres, & l'on a remarqué qu'ils tiennent plûtost du blanc que du noir. Le mary & la mère de la femme estant des plus à leur aise de Batavia, dans la joye qui leur estoit commune de cette grossesse, avoient fait beaucoup de dépense pour l'accouchement, & mesme choisi le General pour parain de l'enfant. Le mari dans le desespoir de voir qu'il n'étoit pas de luy cherchoit tous les moyens de faire mourir sa femme. Ceux qui estoient presens & qui connurent son dessein se saisirent de sa personne & en avertirent le General, qui le fit venir dans le fort où il a esté prés d'une année sans voir sa femme. Aprés ce temps-là par le moyen de leurs amis ils furent remis ensemble, & l'esclave fut envoyé pour toute sa vie sur la Galère qui va querir la pierre.

Je crois que pour obliger le Secretaire à reprendre sa femme, quelqu'un de ceux qui se meslerent de cet accommode-

modement luy fit le conte de ce qui s'estoit passé en Baçaim, ou un enfant blanc nasquit d'un noir & d'une noire. Sans doute la femme avoit passé son temps avec quelque soldat Portugais, y ayant assez de ces gens-là dans toutes les places que ceux de cette nation aux Indes, qui cherchent de pareilles avantures. Le Cafre ou Noir voyant que sa femme luy avoit fait un enfant blanc voulut sauter sur elle pour l'étrangler; mais il en fut empesché par d'autres femmes qui estoient venuës pour l'assister dans son accouchement, & l'une d'elles s'avisa de courir à la maison des Jesuites qui sont fort respectez de tous ces Noirs, pour prier le Pere Thomas de Bare qui a long-temps esté Recteur de celle d'Agra, de venir jusques au logis du Cafre. Il s'y rendit aussi-tost avec un frere, & voyant que ce Noir ne vouloit point entendre raison, pour calmer sa furie il s'avisa de luy demander s'il ne nourrissoit point de poules, & s'il n'y en avoit point quelqu'une qui fust noire. Le Cafre luy dit qu'il avoit des poules, & que parmy il y en avoit de noires. Aussi-tost par l'ordre du Pere il en fut apporté une, & la prenant en presence de tout le monde; Cette poule, dit-il au Cafre, te fait-elle des œufs? & de quelle couleur sont-ils? le Cafre avoüa qu'ils estoient blancs. Hé bien, poursuivit le Pere, tu es pire que cet animal n'ayant point de jugement; car si cette poule qui est noire te fait des œufs blancs, pourquoy ne veux-tu pas que ta femme qui est noire fasse un enfant blanc? Par cette comparaison la colere du Cafre s'appaisa, il fut embrasser la mere & l'enfant, & il ne se parla plus de la chose.

Pour revenir aux Hollandoises que l'on envoye à Batavia, aussi-tost qu'elles sont embarquées elles n'ont la pluspart d'autre pensée que de faire quelque amourete avec les Officiers du vaisseau, qui ne sont pas fâchez d'avoir ce divertissement dans le voyage. S'il y en a qui viennent à quelque conclusion, ils ne sont pas plûtost à Batavia que l'on les fait épouser, & j'en ay donné un exemple au chapitre sixiéme en la niece du General Matsu-

Matsuker. Il y a de ces filles qui croient que venant à Batavia elles auront de la peine à se marier; mais elles se trompent. Car quand il en viendroit trois fois autant qu'il en vient, elles trouveroient toutes de bons partis, pourveu qu'elles ne soient pas hideuses & qu'elles ayent quelque petit agrément. Il est vray que la Compagnie n'en envoye point qui ne soient passables pour le visage; car pour l'éducation & la gentillesse, comme la pluspart sont de très-bas lieu, elles ne peuvent rien apporter que de tres-grossier de leur naissance. Dés qu'elles sont arrivées elles quittent leur cottillon de gros drap bleu ou rouge, quelques-unes des moins pauvres y ayant ajoûté pour chamarure deux ou trois bandes de velours noir. Elles mettent bas aussi leurs colliers & brasselets d'ambre jaune, & pour leurs tabliers ils sont d'une toile qui pourroit en cas de besoin servir à mettre des pieces aux voiles des vaisseaux, quand elles sont usées par le temps ou déchirées par quelque tempeste. Apres s'estre reposées quelques jours, quelques Dames de Batavia, qui y sont venuës autrefois comme elles dans le mesme équipage, usent de charité & chacune prend le soin d'en habiller deux ou trois. Ayant quitté leurs guenilles, qui ont toûjours quelque senteur du hareng ou de l'Hospital, les voilà en estat d'estre bien-tost Dames, & celles qui ont pris le soin de les revestir sçavent bien qu'elles n'y perdront rien, & que plûtost elles les feront paroître plûtost elles seront mariées, & en pouvoir de reconnoistre le bien qu'elles leur ont fait. Ceux qui les épousent se mettent peu en peine si elles apportent quelque chose à la communauté, ou s'ils les prennent toutes nuës, pourveu qu'elles ayent un peu d'agrément. Car, comme j'ay dit, ces Messieurs-là, ou ont déja eu le commandement de quelque Comptoir, ou ils l'ont actuellement, ou ils sont seurs de l'avoir bien-tost, & estant dans ces emplois en peu de temps ils sçavent bien faire payer à la Compagnie le mariage de leurs femmes. S'ils se contentoient de cela la Compagnie en seroit quite à bon marché; mais il y a tel

Comp-

Comptoir, comme je l'ay vû, où le Commandeur met cent mille livres en bourſe toutes les années ſans que la Compagnie s'en puiſſe appercevoir, n'y ayant que le Commandeur & le Courtier qui ſont d'intelligence, & qui ont le ſecret & la clef de toutes choſes. Au reſte ces belles Dames ne ſortent point qu'avec le bouquet de plume de Paon pour les éventer & chaſſer les mouches, & ſans avoir à leur queuë deux mouſquetaires avec leurs eſclaves pour porter leur paraſol.

CHAPITRE XVIII.

Des cruautez de quelques femmes Hollandoiſes à Batavia.

Ce ne ſont pas les hommes ſeuls parmy la nation Hollandoiſe qui ſe montrent cruels & barbares dans les Indes; les femmes qui aiment naturellement la vengeance les ſurpaſſent encore de ce coſté là; & je donneray dans ce chapitre quatre ou cinq exemples de cruauté des uns & des autres, afin que le lecteur puiſſe juger dans lequel des deux ſexes il y a plus d'inhumanité & de barbarie.

Du temps que j'eſtois à Batavia, un eſclave s'eſtant endormy en quelque coin on luy deroba la piece de toile dont il ſe couvroit le corps. Car il faut remarquer que tous les ſix mois la Compagnie donne pour tout vêtement à chaque eſclave une piece de toile qui luy revient à vingt ou vingt-quatre ſols. Celuy qui a le commandement ſur tous ces eſclaves, voyant que celuy-cy n'avoit plus ſa piece de toile, vouloit abſolument qu'il l'euſt venduë pour acheter de l'eau de vie & pour s'enyvrer. Sans s'informer d'autre choſe il luy fit donner tant de coups de foüet qu'il ne luy reſta plus de peau ſur le corps, dequoy il mourut deux jours après. Je crois que dans ces deux jours qu'il languit il ne s'eſt jamais guère ſouffert un plus cruel martyre. Quelques honneſtes bourgeois qui eurent compaſſion de le voir dans ce deplorable eſtat,

furent

furent en faire leur plainte au General; mais la chose demeura là & il ne s'en parla plus.

Ceux qui ont servy la Compagnie sept ans, comme les soldats & les gens de plume que l'on engage pour ce temps-là, ou qui ne l'ont servie que cinq, comme les matelots; deux ans estant comptez tant aux uns qu'aux autres pour l'aller & le venir du voyage, mais leurs gages leur estant payez tant pour les sept ans que pour les cinq; ceux, dis-je, qui ont achevé le temps de leur service, peuvent ou se rengager de nouveau pour le méme temps, & avoir rehaussement de gages; ou retourner en Hollande; ou demeurer à Batavia & s'y faire bourgeois; & alors n'estant plus tenu au service de la Compagnie ils peuvent negocier en leur particulier. Ceux qui n'ont point d'heritage à esperer en leurs pays natal, comme la pluspart des soldats & des matelots, y demeurent d'ordinaire; & pour les gens de plume qui sont pour le negoce ils ne s'empressent pas aussi de s'en retourner, esperant de parvenir à estre Chefs de Comptoir, où dans trois ou quatre ans ils emplissent si bien leur bourse aux dépens de la Compagnie, que lors qu'ils retournent en Hollande ils n'ont plus faute de rien.

Quand ces soldats ou matelots sont donc faits bourgeois de Batavia, toute leur ambition est d'avoir un ou deux esclaves, & c'est un grand malheur à ces pauvres gens quand ils tombent entre leurs mains. Car il les font travailler jour & nuit sans relasche, pour gagner la vie des maistres & la leur, tandis que le long du jour les maistres sont à s'enyvrer dans un cabaret. Ils tourmentent si extraordinairement ces miserables esclaves, que la pluspart tombant dans le desespoir se defont eux mesmes, les uns par la corde, les autres par le fer, & la pluspart dans l'eau où la mort leur semble moins cruelle. Lors que j'estois à Batavia il y en eut deux qui se couperent la gorge, & un autre qui se noya.

Mais si les hommes sont cause que leurs esclaves se defont d'eux mesmes, les femmes encore plus cruelles prennent plaisir à les tuër elles mesmes, & à saouler

leurs

leurs yeux d'un si horrible spectacle. Dans Colombo, qui est la principale ville que tiennent les Hollandois dans l'Isle de Ceylan, une Hollandoise ayant trouvé une de ses esclaves qui se divertissoit avec un homme du logis, elle la fit prendre, & la fit entrer par force dans une *martavane*, qui est un grand pot de terre verni qui tient plus qu'un de nos muids, dont le ventre est fort large, mais la bouche fort étroite, comme il s'estrecit aussi vers le pied; & c'est dans ces sortes de vaisseaux où l'eau se peut conserver sans se rendre puante ny engendrer de vermine. Cette miserable esclave estant entrée avec peine dans ce pot, sa cruelle maistresse luy fit degouter peu à peu sur la teste de l'eau boüillante, tant que le vaisseau fust plein & tout le corps échaudé, & elle y fut étouffée. Je laisse au Lecteur à juger de la cruauté de ce tourment. Cette méchante femme estant de retour à Batavia où la chose fut rapportée, en fut quitte pour une amande de deux cens écus, qu'elle paya à l'Avocat Fiscal.

Voicy un autre exemple de la cruauté d'une femme, qui n'est guere moins horrible que le precedent, & pour un sujet beaucoup plus leger. Le Major de Batavia relevant d'une longue maladie, voulut aller prendre l'air & aller voir un de ses amis. Comme il voulut sortir il appella une de ses esclaves pour luy donner son manteau, & cette fille en le luy mettant se prit innocemment à sourire. La femme du Major qui s'en apperceut se mit d'abord dans l'esprit qu'il y avoit quelque amourette entre son mary & cette esclave, & dés qu'il fut hors du logis elle fit prendre cette pauvre fille, & la faisant lier sur une table luy fit couper toute la nature. Elle vouloit pousser sa rage plus loin, & faisant faire un pasté de ce qui avoit esté coupé à cette esclave, le faire manger à son mary; mais elle n'osa passer plus avant, parce que les autres esclaves la menacerent d'en avertir le Major. La pauvre fille mourut dans peu de jours, sans que jamais on en ait rien dit à la maitresse. De mon temps il y eut une Dame Portugaise qui en fit autant à Goa à une de ses

esclaves, & ayant fait mettre tout ce qu'elle en fit couper dans un pasté, elle le fit manger à son mari, qui l'ayant sceu poignarda sa femme.

Je pourrois alleger cent autres exemples de la cruauté des Hollandoises aux Indes, causées ou par leurs jalousies, ou par la crainte qu'elles ont que l'on ne decouvre leurs amours; mais je me contenteray pour la closture de ce chapitre de reciter encore une action, moins cruelle que les precedentes, mais qui n'est pas moins injuste. La femme d'un des Conseillers de Batavia aimoit un jeune marchand du Fort tres-bien fait de sa personne; & en ce pays-là en matiere d'amourettes ce sont les femmes qui donnent aux hommes & qui fournissent à leur entretien. Il y avoit desja quelques années que cette femme avoit soin qu'il ne manquat rien à son galant, qui avoit toûjours dequoy parestre fort leste & hanter les meilleures compagnies. Un jour tandis que le Conseiller estoit en Ambassade où il demeura plus long-temps qu'il n'auroit cru, l'argent commençant à manquer à la femme & son galant luy en venant demander, elle luy donna une chaine d'or de la valeur de quatre cens écus ou environ, pour la mettre en gage secrètement jusqu'à ce qu'elle eust de l'argent pour la retirer. Ce jeune homme ne trouvant pas aisément qui luy voulust prester la somme dont il avoit besoin sur cette chaine & estant pressé d'avoir de l'argent, la presenta à vendre à un Orfévre qui aussi-tost la reconnut, & ne laissa pas pourtant de l'acheter. Comme le marché se faisoit une des esclaves de cette Dame vint à passer devant la boutique, & voyant ce jeune homme avec cette chaine à la main, elle vint aussi-tost en avertir sa maistresse, qui fut fort surprise de ce que son galant vendoit cette chaine au lieu de la mettre secretement en gage comme elle luy avoit dit. Elle pensa bien que la chose éclateroit, & que lors qu'on sçauroit qu'elle auroit donné cette chaine à ce jeune homme, cela donneroit sujet de parler d'elle; joint qu'elle n'ignoroit pas qu'elle servoit depuis quelque temps de matiere aux entretiens de la ville. Tout cela

ensemble

ensemble luy fit prendre la resolution de perdre son galant plûtost que de se perdre elle mesme, & sans balancer davantage elle envoya aussi-tost avertir les Orfevres de la ville qu'on luy avoit derobé une chaine d'or, les priant si quelqu'un la leur apportoit pour la vendre de la retenir & de luy en donner avis. Elle en fit dire autant au Chef des Chinois, & envoya prier l'Avocat Fiscal de la faire chercher. Ainsi la chaine fut bien-tost trouvée, & le jeune marchand mis en prison quelque chose qu'il pust alleguer pour sa defense. Il fut condamné comme un larron à servir toute sa vie sur la Galère qui va querir la pierre d'un costé & d'autre dans les Isles pour la forteresse & pour la ville, & c'est un travail beaucoup plus rude que celuy de nos Galeriens, parce qu'on les occupe incessamment sur terre & sur mer sans leur donner jamais de relasche. Tout le monde sçavoit bien à Batavia que le jeune homme n'avoit pas volé la chaine, mais qu'elle luy avoit esté donnée, & qu'en le condamnant comme larron, on luy faisoit une tres-grande injustice. Quoy qu'il fust de bonne famille & que plusieurs personnes considerables se fussent employées pour son élargissement, toutes leurs prières furent inutiles, & il luy fallut passer sept années dans la Galere. Mais enfin un jour la femme du General Vanderlin estant en travail d'enfant & souffrant beaucoup, elle demanda à son mari & à son Conseil la grace de cet homme, & elle luy fut accordée.

CHAPITRE XIX.

Des amours infames & detestables de quelques Hollandois.

J'Entre icy dans un discours que j'auray de la peine à coucher sur le papier, comme le lecteur en aura sans doute à le lire; & comme c'est une matiere qu'il seroit à souhaiter que tout le monde ignorast, bien que je n'aye ici que trop d'occasions de l'étendre, je passeray legere-

legerement par deſſus, & ne toucheray point pluſieurs circonſtances qui donneroient de trop fortes & trop fâcheuſes idées d'un crime que toute la nature deteſte, & dont le nom ſeul donne de l'horreur. C'eſt un crime toute-fois pour lequel pluſieurs Hollandois ont eſté punis aux Indes, & entre pluſieurs exemples que j'en pourrois apporter, il me ſuffira d'en remarquer deux, dont je feray en peu de mots le facheux recit.

Le premier eſt d'un nommé Chot Directeur General, qui pouvant dans ſa charge faire beaucoup de liberalitez à qui il vouloit & avancer bien des gens, ſe prevaloit de ſon bien & de ſon autorité pour corrompre autant de jeunes garçons qu'il voyoit bien faits, & qui avoient la foibleſſe de condeſcendre à ſa paſſion brutale. Pour mieux couvrir ſon infamie il leur donnoit plûtoſt manuellement de l'argent que des charges qui autoient fait de l'éclat, & aprés en avoir joüy quelque temps il les diſperſoit en divers Comptoirs que la Compagnie a aux Indes. Mais la meſure eſtant comble voicy de quelle maniere ſon crime fut decouvert. Un jeune homme François de nation de la province de Champagne eſtant venu à Batavia pour Caporal, donna d'abord dans la veuë à Chot, comme auſſi il eſtoit tres-bien fait de ſa perſonne. Il commanda au Sergent Major de le mettre en la place d'un des Hallebardiers du General qui eſtoit mort depuis peu de jours, & ce jeune homme ſe trouva tout ſurpris des faveurs qu'il recevoit à ſon arrivée; car cette place de Hallebardier n'eſt guere moins profitable que celle du Lieutenant d'une compagnie. Pour tirer promptement le rideau ſur un tableau ſi hideux, je diray en peu de mots qu'aprés que l'infame Chot eut crû que ce jeune François eſtoit à ſa devotion par pluſieurs preſens qu'il luy avoit faits de temps à autre, il luy ouvrit enfin ſon execrable deſſein, ce que l'autre ne put écouter qu'avec horreur, luy proteſtant que s'il luy parloit jamais plus de ſemblable choſe il en avertiroit le General, ce qu'il fit à une ſeconde tentative où il le preſſa fort, juſqu'à luy mettre malgré qu'il

qu'il en euſt un bon nombre de ducats d'or dans ſes poches. Lorſque le General a diſné il ſe retire d'ordinaire pour une demy-heure dans ſon cabinet, où perſonne n'oſe l'aller interrompre durant ce temps-là. Comme il y entroit le jeune Hallebardier prit la hardieſſe de l'y ſuivre, & luy decouvrit nettement toute l'affaire. Comme ce rapport ſeul ne ſuffiſoit pas, & qu'il falloit en tirer des preuves certaines, ſans quoy le jeune homme auroit pû eſtre puni en la place de l'accuſé ſelon la coûtume comme calomniateur; le General l'inſtruiſit de la maniére qu'il ſe devoit comporter quand il iroit un jour le conduire dans ſa chambre, & ce jour-là il invita le malheureux Chot à diſner avec quelques Conſeillers. Pendant qu'ils mangeoient, le ſieur Crocq autre Conſeiller & le Sergent Major furent à ſon logis faire ouvrir ſa chambre ſecretement par un ſerrurier, & s'y eſtant cachez derriére la tapiſſerie de la ruelle du lit ils refermérent la porte. A l'iſſuë du diſné Chot revint dans ſa chambre où le jeune Hallebardier l'accompagna, & il ne manqua pas de continuer de le preſſer à ſon ordinaire. L'autre faiſant de la reſiſtance, Chot pour tacher de le vaincre ouvre un de ſes coffres, & en tire quelques pieces de brocars de la Chine qu'il luy donna, & en meſme temps le pouſſant vers le lit commençoit à le vouloir careſſer. A l'inſtant les deux hommes qui eſtoient cachez ſortirent de la ruelle, & le Sergent Major luy mit la main ſur le collet. Il ne fit que leur dire, Meſſieurs, ayez pitié de moy, je ſuis mort, & auſſi-toſt il fut mené en priſon. On n'eut point la peine de luy donner la queſtion, il confeſſa qu'il avoit abuſé de quarante jeunes hommes qu'il nommoit, & les Comptoirs où il en avoit envoyé une partie, ce qui fit horreur à tous ceux qui l'entendoient. On luy fit promptement ſon procez, & il fut condamné à eſtre brûlé vif, ce qui auroit eſté executé le lendemain ſi ce n'euſt eſté un Dimanche. Ses parens & amis crûrent dans cet intervalle de temps le pouvoir ſauver; car il avoit un frére qui eſtoit un des premiers de Batavia, & une ſœur mariée au Secretaire du Grand Conſeil,

Conseil, & luy de son costé estoit fort riche. Pour tascher de venir à bout de leur dessein, un des amis de Chot & des plus apparens de Batavia fit le Dimanche un grand festin, où le General & tous ceux de son Conseil tant hommes que femmes furent conviez. Comme ces grands repas durent d'ordinaire depuis le midy jusques au soir, que le General allant en ville mene avec luy deux Compagnies d'Infanterie & une de Cavalerie, & que le Dimanche une grande partie des gens de la Forteresse viennent faire leurs devotions dans la ville, ils se flaterent qu'ils pourroient sauver le criminel sans grand bruit. En effet ils userent de tant d'adresse qu'ils le sortirent de la prison sans que les Gardes s'en apperceussent; mais comme de temps en temps on alloit voir ce qui s'y passoit, ils virent bien-tost échoüer le dessein qu'ils avoient de le dévaler la nuit par quelque coin d'un bastion en mer, où il y auroit eu une barque pour le prendre & le porter à Japara ou à Bantam, où il auroit esté bien receu des deux Rois de ces lieux-là avec lesquels il avoit fait amitié. Mais le General qui fut aussi-tost averti de la chose fit poser des sentinelles le long des bastions qui regardent la mer, & faisant prendre le frere & le beau frere du criminel, leur declara nettement que s'il se sauvoit ils en répondroient en leurs personnes & qu'il les feroit mourir en sa place. Enfin on chercha si bien qu'il fut trouvé caché dans une grande armoire au logis de sa sœur, & le lendemain il fut brûlé vif. J'ay souvent oüi dire aux Dames de Batavia, que quand ce malheureux estoit en compagnie où il y avoit quelques femmes il se mettoit aussi-tost à les mépriser, & que les femmes en revanche l'appelloient bouru, luy disant qu'elles ne s'étonnoient pas s'il ne se marioit point puis qu'il avoit si peu d'amour pour leur sexe. On écrivit en suite à tous les Comptoirs où il y avoit de ses complices, & l'on en a bien fait mourir quarante, mais non pas en public, parce qu'il y en avoit de bonne famille qu'on ne vouloit pas deshonorer. On les envoyoit dans un vaisseau, & sans grande façon on les mettoit dans un sac & on les jettoit en mer.

Un jour estant à Suratte & disnant avec le Commandeur, que je ne quittay point selon la coûtume de toute la journée, il arriva sur le soir un vaisseau, dont le Capitaine nommé Pierre estoit un de ceux qui avoient bien voulu servir aux detestables voluptez de Chot, qui pour sa recompense l'avoit avancé en peu de temps. Mais, comme j'ay dit, ces sortes d'histoires sont fâcheuses à reciter, & celle de Chot ayant esté assez longue, je me contenteray, pour passer promptement ces tristes endroits, de dire en peu de mots quelle fut la fin de cet autre malheureux & de quelques-uns de ses semblables.

Ce Capitaine ayant appris à son arrivée l'execution qui avoit esté faite à Batavia de l'infame Chot, fut si surpris de cette nouvelle qu'il ne put bien cacher le trouble qu'elle luy causoit. Un marchand nommé René de Dieu & moy l'aperceûmes aisement, & il nous parut tout interdit & tout égaré dans un festin où le Commandeur l'invita avec nous le lendemain de son arrivée. Dans l'apprehension qu'il eut qu'on ne se saisist aussi de luy, il retourna promptement à bord sous pretexte de vouloir faire décharger la marchandise, & comme la flote Portugaise composée de quinze à seize petites galiottes à rames vint en mesme temps jetter l'ancre à Souali autour de ce vaisseau Hollandois, & les deux nations n'étant pas alors en guerre, le Capitaine Pierre se servit de cette occasion pour se sauver, & se vint rendre dans l'Admiral Portugais, n'ayant autre chose à dire à celuy qui le commandoit, sinon, sauvez-moy la vie. Cette fuite découvrant son crime & n'appuyant que trop les indices que l'on en avoit déja, dés que le Commandeur en eut esté averti il envoya deux marchands à l'Amiral Portugais luy demander civilement ce Capitaine. Il le refusa d'abord disant qu'on luy demandoit une chose qui estoit contre le droit des gens, & qu'il ne pouvoit refuser sa protection à un homme qui estoit venu se refugier vers luy. Le Commandeur à qui René de Dieu avoit dit le trouble qu'il avoit remarqué dans le Capitaine Pierre à la nouvelle de l'execution de Chot, envoya une seconde fois à l'Admiral

l'Admiral pour luy dire que le fait de l'homme qu'il luy demandoit estoit trop énorme pour le laisser vivre, & qu'au reste s'il ne luy renvoyoit il avoit dequoy l'aller reprendre par force; comme en effet ce vaisseau venu de Mocca & que commandoit ce Capitaine, estoit un des plus beaux que la Conpagnie eust aux Indes & avoit bien soixante pieces de canon. L'Admiral Portugais aima donc mieux rendre cet infame que d'avoir une autre fois la guerre avec les Hollandois, & ayant esté amené en terre le Commandeur ne le voulut pas voir, mais ordonna qu'il fust mené au vaisseau, & qu'on luy mist les fers aux pieds & aux mains jusques à ce qu'il fust à Batavia. Le Bosman, qui est celuy qui a soin de tout l'équipage du vaisseau, se sentant coupable du mesme crime & craignant que le Capitaine estant interrogé à Batavia ne l'accusast comme son complice, découvrit aussi luy-mesme son abomination par sa fuite & trouva moyen de se sauver à Goa, où avec le Chirurgien du vaisseau qu'il entraîna avec luy ils embrasserent tous deux la Religion Romaine. Le Chirurgien fut mis au service du Viceroy, & l'Inquisiteur fit donner à l'autre toutes les semaines quelque chose pour vivre, jusques à ce que l'on envoyast quelque vaisseau en mer où il auroit pris service.

Sur les nouvelles que l'on eut à Mingrela, où les Hollandois ont un Comptoir, & dont j'ay amplement parlé dans mes Relations des Indes, que ces deux deserteurs estoient à Goa, le Commandeur y vint pour les reclamer; mais sous pretexte qu'ils s'estoient fait de la Religion Romaine on ne voulut point les relascher, & alors le Commandeur, ny mesme le Viceroy ny l'Inquisiteur ne sçavoient pas l'énormité du Bosman. Peu de temps aprés un de ces deux miserables devint comme insensé, & crioit incessamment qu'il vouloit retourner à Mingrela. L'Inquisiteur faisoit tout ce qu'il pouvoit pour luy oster cette fantaisie de l'esprit, & comme il ignoroit son abomination, il craignoit seulement pour luy qu'ayant embrassé la Religion Romaine les Hollandois ne luy joüassent un mauvais tour. Mais voyant qu'il

s'opiniâtroit toûjours à vouloir aller à Mingrela enfin il l'y fit conduire, & y estant arrivé le Commandeur attendit qu'il fust revenu en son bon sens, puis il l'envoya sur un vaisseau qui estoit à la rade, où il fut mis dans un sac & jetté en mer.

Pour ce qui est du Capitaine Pierre, il ne fut pas plûtost arrivé à Batavia que l'on luy fit son procez. Il en accusa plusieurs qui estoient en voyage ou dans des Comptoirs. Mais entre tous ceux qu'il accusa ce qui fut plus digne de compassion, furent deux jeunes enfans qui estoient pour le service de la chambre du vaisseau, dont le plus âgé n'avoit que quinze à seize ans. Le Capitaine fut condamné à estre brûlé vif, & en sortant de la prison pour aller à la place qui est entre le Fort & la ville où se devoit faire l'execution, ces deux pauvres enfans devoient marcher devant luy, & à la sortie du Fort estant sur le dernier pont levis, estre mis chacun dans un sac & jettez dans le fossé qui est plein d'eau pour y estre noyez, ce qui fut fait. De ce lieu là on voyoit le feu qui estoit allumé pour faire l'execution, mais ce miserable Capitaine témoigna que ce feu ne le feroit pas tant souffrir que la veuë de ces deux jeunes garçons qu'on alloit noyer, parce que c'estoit luy seul qui estoit la cause de leur perte.

La manière de brûler à Batavia est autre qu'en ce pays. Car deux ou trois heures avant l'execution on allume un grand feu, & un peu plus loin il y a un pilier planté qui passe au travers d'une longue planche, à l'un des bouts de laquelle ils font asseoir le patient, puis ils la font tourner de maniere que le bout où il est assis vient au dessus du milieu du feu; aprés quoy l'on tire une corde qui faisant faire un saut à cette planche fait tomber le patient dans le feu où il est incontinent étoufé, parce qu'il est entouré, principalement autour du col, de poudre à canon & d'autres matieres combustibles.

Il rompent aussi les criminels d'une autre manière qu'on ne fait en France. Je vis un jour faire justice d'un homme du pays qui avoit épousé une Hollandoise, &

que

que la jalousie luy fit poignarder. Il fut rompu vif; mais au lieu qu'on donne parmy nous le dernier coup sur l'estomac, on le luy donna sur le front qui luy fit sauter la cervelle. Le Ministre qui l'exhortoit à la repentance allant à la mort, jamais ne luy put faire avouër qu'il avoit mal fait d'avoir tué sa femme; au contraire il soûtenoit qu'il avoit bien fait, & que si tous ceux qui estoient à Batavia à qui les femmes ne sont pas fidéles en faisoient autant que luy, il n'y auroit pas tant de maris que l'on montreroit au doigt. Il eut neuf coups en comptant le dernier, mais ce que je trouve de bien rude, c'est que l'executeur fait une pause à chaque coup qu'il donne au patient, ce qui allonge le supplice & le fait beaucoup souffrir.

CHAPITRE XX.

Fin pitoyable d'un riche marchand d'Hambourg, qui dans sa disgrace s'estoit enrôlé pour simple soldat au service de la Compagnie.

LA fin pitoyable de ce marchand d'Hambourg sera aussi celle de l'Histoire que j'ay voulu donner au public de la conduite des Hollandois dans les Indes. C'est un mal qui leur prend presque à tous, qu'aussi-tost qu'ils ont passé le Cap de Bonne-Esperance, & qu'ils commencent à respirer l'air de l'Asie, ils ne sçavent plus ce que c'est d'estre charitables. J'ay touché cet article au commencement; je le reprens à la fin, & l'on sera encore surpris d'entendre ce que je vas dire.

Revenant de Batavia en Hollande dans le vaisseau du Vice-Admiral où j'estois, il y avoit un honneste homme qui revenoit pour simple soldat, & qui pendant le temps qu'il fut au service de la Compagnie eut le malheur d'estre toûjours dans ces Isles d'où viennent la muscade & le clou de girofle, & qui sont, comme j'ay dit ailleurs, le purgatoire des pauvres soldats, tant à cause du mauvais air que de la méchante nourriture. Il y en a peu qui puissent échapper de tomber dans des fievres

malignes, qui durent des années entieres & rendent ces pauvres soldats haves & jaunes comme du safran. Cet homme avoit esté riche marchand à Hambourg, & aprés la perte de cinq vaisseaux ne pouvant satisfaire à ses creanciers, & se voyant reduit à quiter la ville, il vint à Amsterdam & sans se faire connoistre se mit au service de la Compagnie pour simple soldat. Le temps de son service écheu dans les Indes il resolut de retourner en son pays, croyant bien que ses parens comme gens puissans auroient accommodé ses affaires en son absence. Il y avoit déja trois jours qu'il estoit embarqué quand je vins à bord du Vice-Admiral, & dans la barque qui me portoit au vaisseau il vint un des Hallebardiers du General, pour s'informer si parmy les soldats qui s'en retournoient il n'y en auroit pas un qui avoit esté marchand à Hambourg, le priant qu'il se fist connoistre afin qu'on luy fit faire un traitement plus honneste que celuy d'un simple soldat. Comme celuy dont il est question avoit changé son nom & celuy de sa ville, personne ne put luy en donner des nouvelles, & le Hallebardier s'en retourna aussi sçavant qu'il estoit venu. Il faloit que le General eust receu quelque lettre en sa faveur, & il le faloit sans doute chercher pour pendant le voyage le faire manger à la table du Capitaine, & sans doute il luy envoyoit aussi quelques rafraichissemens. Mais tous les soins que l'envoyé du General, le Capitaine du vaisseau & autres Officiers purent prendre pour le découvrir furent inutiles, parce que jamais il ne se voulut déclarer. Il fit le voyage assez heureusement jusques à ce que nous eusmes passé la ligne, & il luy prit alors une dissenterie dont il mourut le dix-septiéme jour. Un soldat qui venoit faire ma chambre tous les jours & la nettoyer me donna connoissance de cet homme; je le fis venir dans ma chambre, & comme je me divertissois ordinairement avec quelqu'un des Pilotes à faire quelques regles d'Arithmetique où je me croyois un peu sçavant, je reconnus que cet homme là qui ne se declaroit point encore à nous, estoit pour chifrer & tenir des livres un des

des plus habiles de l'Europe. De plus il parloit & écrivoit cinq sortes de langues; mais jusques à ce qu'il fut tombé malade il n'en avoit jamais voulu parler d'autre que la sienne. Celuy des Pilotes avec qui j'estois le plus souvent avoit conçû aussi bien que moy beaucoup d'estime pour luy, & dés qu'il fut tombé malade nous en eûmes tout le soin qu'il nous fut possible. Mais il faut admirer icy la dureté & le defaut de charité du Capitaine. Le malade estoit si abbatu qu'il ne pouvoit rien manger, & tout son desir n'estoit que d'avoir un peu d'eau fraiche, ce qui n'estoit pas bien facile d'obtenir; car elle est extremement rare sur les vaisseaux, on la donne par mesure, & chacun n'en a pas toutes les fois qu'il en demande. Pour la bien conserver on en remplit ces grands vaisseaux de terre vernie dedans & dehors appellez *martavanes* dont j'ay parlé ailleurs, qui ne se font qu'au Royaume de Pegu ou d'Aracan, & quand elle est transvasée dans ces martevanes, en vingt-quatre heures elle perd sa puanteur & son mauvais goust. Comme il ne m'estoit pas permis d'emporter de l'eau de la chambre du Capitaine, je trouvay adroitement le moyen d'en avoir quelques bouteilles quand j'en avois affaire; je descendois par un petit escalier dérobé qui de ma chambre rendoit dans la sienne, & je prenois le temps que le Capitaine estoit à sa garde, ce que les François appellent quart, qui dure quatre heures. Car parmy les Hollandois les Capitaines font la garde comme les Pilotes; la difference est que le Capitaine ne fait qu'une garde en vingt-quatre heures, & les Pilotes en font deux; & de plus dans les vingt-quatre heures le Capitaine prend ces quatre heures dans le temps qu'il veut, mais d'ordinaire ils prennent la garde du matin; quand dis-je j'avois pris deux ou trois bouteilles pleines d'eau, le Pilote & moy en portions le jour en cachete aux pauvres malades; la charité m'a fait faire ce larcin plusieurs fois pendant le voyage; & si par hazard quelqu'un de ces marchands qui estoient couchez dans la chambre du Capitaine me demandoit ce que je voulois, j'en estois quite pour dire que

je venois boire ; car il eſt permis à tous ceux qui ſont de la table du Capitaine de venir boire quand ils veulent, mais non pas d'en emporter ſans la permiſſion du Capitaine & du premier marchand.

Le jour que l'Hambourgeois mourut, ce qui fut vers le ſoir ; le Pilote, le Chirurgien & moy eſtant le matin auprés de luy, aprés que nous euſmes fait la priere, & ſe ſentant pres de ſa fin, il nous declara qui il eſtoit, & pourquoy il eſtoit venu aux Indes ; aprés quoy il donna au Pilote une petite bource cachetée qui eſtoit pleine de papiers, le priant de la faire tenir à Hambourg à ſon adreſſe. Il me vouloit faire ſon heritier avec le Pilote de ce que la Compagnie luy devoit de reſte de ſes gages ; mais je n'en voulus point, & je donnay ma part au Pilote qui eut tout. Mais c'eſt icy particulierement où ſe va voir le peu de charité, pour ne pas dire la dureté & la barbarie du Capitaine de noſtre vaiſſeau. Ce pauvre malade nous regardant piteuſement & joignant les mains ; je mourrois content, nous dit-il, ſi je pouvois avoir encore un petit morceau de biſcuit blanc avec un peu de beurre deſſus. Ces biſcuits ſe font d'un petit pain fort blanc de la grandeur d'un de nos pains d'un ſol, et quand il a eſté cuit la premiere fois on le coupe par le milieu & on le remet au four. Cela nous cauſa de la douleur de nous voir demander ſi peu de choſe par un malade, & d'eſtre en peine comme nous pourrions le contenter. Neanmoins comme le Capitaine m'avoit toûjours témoigné de l'amitié, je le fus trouver & le priay de me faire donner deux ou trois de ces biſcuits & une tranche de beurre. Il voulut ſçavoir pourquoy je luy demandois cela ; eſt-ce, me dit-il, que vous n'avez pas encore déjeuné ? que n'en demandez-vous au garçon de la chambre? Je repartis que c'eſtoit pour un pauvre ſoldat Alemand qui s'en alloit mourir, & qu'il deſiroit encore de manger un morceau de biſcuit blanc avec du beurre. Sur cela le Capitaine me dit, que le biſcuit blanc & le beurre ne s'apportoient pas pour des chiens de ſoldats, qu'il y en avoit d'autres pour eux, & quelque priere que je luy fiſſe,

je

je n'en pus avoir de luy. Voyant cette dureté, je fus au marchand du vaisseau nommé Monsieur l'Aleman Zelandois, qui appella d'abord le garçon de chambre, & luy commanda de m'apporter du biscuit blanc & du beurre; mais il n'osa le faire, le Capitaine en furie s'y estant opposé, & l'ayant menacé, s'il passoit outre, de luy faire donner cent coups de corde. Le Marchand qui a autant ou plus à commander dans le vaisseau que le Capitaine, en fut si offensé, qu'il en eut une grande querelle avec luy, & peu s'en falut qu'ils n'en vinssent aux mains, tout le monde commencerent déja à prendre party. Mais le plus fort estoit celuy du Marchand, comme il estoit aussi le plus juste, & l'on entendit aussi-tost tenir ce langage presque à tous les matelots: Le Capitaine a raison d'espargner son biscuit, autrement il n'en auroit pas pour le voyage, car il luy en faut bien à luy & à sa femme une douzaine tous les matins avec le meilleur beurre, leur eau de vie & leur vin d'Espagne, sans compter ce qu'ils en mangent aprés le repas pour leur dessert. Mais, ajoûtoient-ils, pour un tel chien de Capitaine qui plaint un biscuit à un pauvre malade, il faut le jetter en mer & non pas le laisser vivre. Le Marchand voyant donc que la plus grande partie de l'équipage estoit pour luy, alla luy-mesme prendre ce que desiroit le malade, & le luy apporta; mais le pauvre homme n'en eut plustost pris deux ou trois bouchées qu'il expira.

Les enterremens des Hollandois, entre les gens qui sont hors du commun, se font avec assez de dépense, & il y a peu d'années qu'à Amsterdam & aux autres villes du païs on donnoit à boire à tous ceux qui s'y trouvoient, invitez ou non, tout leur saoul, & plusieurs n'y alloient que pour se remplir le ventre, en estant quites pour six sols de loüage d'un manteau long. Il s'y commettoit bien des abus par le petit peuple qui suivoit ces enterremens, pour s'y gorger de vin, mais la mode en est un peu passée. Ceux qui meurent sur un vaisseau font que l'on épargne toute cette folle dépence, & dés qu'un homme a rendu l'esprit, la fosse est toute faite, on coust le corps

dans un linceul ou dans sa couverture ; puis estant lié sur une planche de la longueur du corps, avec un sac plein de pierres ou de sable, ou deux ou trois boulets de canon, lors que c'est un Officier, ce que l'on attache est du costé des pieds, afin que le corps aille droit au fond ; on met le corps ainsi lié sur le bord du vaisseau. Alors tous commencent à chanter les deux versets du Pseaume quatre-vingt dixiéme, *Enfin voila ce que nos beaux jours deviennent*, &c. quand on est au dernier mot, on pousse en mer la planche avec le corps.

FIN.

NOUVELLE RELATION DE L'INTERIEUR DU SERRAIL DU GRAND SEIGNEUR.

Contenant plusieurs singularitez qui jusqu'icy n'ont point esté mises en lumiere.

Par J. B. TAVERNIER,

Escuyer Baron d'Aubonne.



Suivant la Copie,

Imprimée à PARIS.

M. DC. LXXIX.

A U R O Y.

SIRE,

JE presente à Vôtre Majesté *une Relation de la Porte du Grand Seigneur. Divers Auteurs ont écrit sur le mesme sujet; mais je puis dire qu'on n'a point encore donné au Public une description plus exacte ny plus veritable du Serrail. Les Etrangers, & principalement les Chrêtiens ne pouvant penetrer dans ces secrets qu'avec beaucoup de dépense & de danger, je n'y ay rien épargné, & j'ay esté assez heureux pour y reüssir. Aussi ma plus forte passion dans mes voyages a toûjours esté d'apprendre exactement la verité des choses les plus remarquables, parce que je me proposois d'en rendre un jour compte à* Vôtre Majesté. *Je ne puis maintenant luy offrir rien de plus considerable qu'une peinture fidele de la Cour d'un des plus puissans Princes de la Terre. Mais j'espere faire voir à* Vôtre Majesté *dans la suite d'autres Relations du Levant aussi curieuses que celle-cy. Il est vray que toutes ces merveilles de l'Empire du Turc, du Persan & du Mogol, dont je parlois avec tant d'éloges à mon retour en France, se sont presque effacées de mon esprit à la veuë des Grandeurs de vôtre Cour. J'ay veu,* SIRE, *& pour la majesté, & pour la magnificence, & pour toutes les qualitez heroïques qui distinguent les Roys d'avec leurs semblables, je ne sçay quoy de si grand & de si extraordinaire dans vostre personne sacrée, qu'il me semble que tous les Roys de l'Asie & de l'Afrique ne sont faits que pour estre un jour vos Tributaires, & que vous estes destiné pour commander à tout l'Univers. Leurs richesses méme à le bien prendre n'égalent pas les Vôtres; la vaste étenduë de leurs Etats ne vaut*

point en abondance, en force & en beauté quelques-unes de vos Provinces; & cette multitude presque infinie de peuples mal aguerris dont ils forment leurs armées, n'a rien de comparable à la discipline & à la valeur des Vôtres. Il est vray que la pluspart de ceux qui raisonnent sur la puissance de ces Princes infideles, l'élevent ou la rabaissent trop; Neantmoins, SIRE, *il est certain que plus un veritable François a voyagé, & plus il estime son païs; & que quand on a eu le bonheur de voir* Vôtre Majesté, *on ne peut plus rien admirer. J'en dois estre crû plus qu'aucun autre, aprés avoir parcouru six fois la meilleure partie de l'Asie & quelques lieux de l'Afrique, & fait plus de soixante mille lieuës par terre pour le service de* Vôtre Majesté. *Je m'estimeray,* SIRE, *trop content du fruit de mes travaux, si dans le recit que je prepare de ces longs voyages,* Vôtre Majesté *trouve quelque chose qui soit digne de son attention, & si je puis luy témoigner par ces effets de mon zele, la profonde veneration avec laquelle je suis,*

SIRE,

De Vostre Majesté,

Le tres-humble, tres-obeïssant, tres-fidele & tres-obligé serviteur & sujet,

TAVERNIER.

DES-

DESSEIN
DE
L'AUTEUR.

JE ne doute pas que l'on n'ayt mis en lumiere plusieurs relations du Serrail du Grand Seigneur; mais j'avouë d'abord que je n'ay jamais eu le loisir d'en lire aucune. J'ay fait six voyages par terre en Orient & par differentes routes pendant l'espace de quarante ans; & chacun sçait que j'ay eu des occupations qui ne m'ont guere permis de m'attacher à la lecture des livres. Mais lors que mes affaires m'ont laisse des heures libres, je les ay uniquement employées à recueïllir les choses les plus dignes d'estre remarquées, soit dans la Turquie & dans la Perse, soit aux Indes deça & delà le Gange, & aux mines de diamans qui sont sous la domination de divers Princes. Pendant que je travaille à mettre en ordre ces memoires que je crois devoir à la satisfaction du public, je luy donne cette relation du Serrail, & elle sera accompagnée de quelques observations assez singulieres qui ne déplairont peut-estre pas.

La Cour Othomane qui fait tant de bruit n'a pas esté ce me semble assez bien connuë jus-

jusqu'icy, si j'en puis juger par ce que j'en ay vû moy-mesme, & oüy dire à plusieurs personnes. J'en donne icy une fidele & ample description, que j'ay tirée tant de ce que j'ay remarqué en plusieurs voyages que j'ay faits à Constantinople, que de ce que j'ay appris de deux hommes intelligens qui avoient passé plusieurs années dans le Serrail en de beaux employs. L'un estoit Sicilien élevé dans la charge de *Chasnadar-bachi* ou de Chef du Tresor, & aprés cinquante-cinq ans de service dans le Serrail, pour quelque legere faute où il tomba, fut relegué auprés de Burse dans la Natolie, d'où il se sauva aprés aux Indes. L'autre né à Paris nommé de Vienne, avoit esté un des Pages du Tresor. En revenant du Jubilé de Rome en 1650. sur un Brigantin qui le ramenoit de Civitavecchia au port de Marseille, il fut pris par les Corsaires de Tripoli, & le Bacha voyant ce jeune garçon bien-fait & qui promettoit beaucoup, l'envoya en present au Grand Seigneur. Il fut aussi chassé du Serrail aprés quinze ans de service, pour avoir esté découvert entretenir une secrete correspondance avec le Sicilien disgracié, qui l'avoit autrefois beaucoup chery, & qui avoit fait en sorte par son credit qu'il fut avancé d'abord à la chambre du Tresor.

C'est de ces deux hommes tres-capables de bien remarquer les choses, que j'ay tiré

la

la meilleure partie de cette relation. Quoy qu'ils eussent esté contraints d'embrasser les erreurs de Mahomet, il leur estoit resté quelques bons sentimens du Christianisme; & comme ils estoient déchûs pour jamais de l'esperance des honneurs qui flatent ceux qui sont dans les charges qu'ils possedoient au Serrail, ils n'avoient nul interest a me déguiser les choses. Eux-mesmes prenoient quelque plaisir à descendre dans le particulier, & à me marquer jusqu'aux moindres circonstances; mais je dois aussi avoüer qu'ayant esté élevez parmy les Turcs & aimant comme eux l'argent, il ne m'á rien falu épargner pour les satisfaire. Je les ay tenus long-temps auprés de moy & en divers lieux, l'un à Ispaham, & l'autre aux Indes, où ils s'estoient retirez, & les memoires qu'ils m'ont fournis se sont trouvez tres-conformes.

Aux instructions que j'ay tirées de ces deux hommes, & à ce que j'ay pû découvrir en mon particulier de l'état present de la Maison du Grand Seigneur, j'ajoûteray quelques observations necessaires des mœurs & coûtumes de plusieurs Provinces de l'Empire Othoman, passant legerement sur les choses qui vray-semblablement sont connuës de tout le monde. Mais afin que le Lecteur ayt plus de facilité à entendre les matieres que je traite, & que le discours ne soit pas interrompu par l'explication necessaire de plusieurs noms

noms de charges & de dignitez, j'ay jugé à propos d'en donner d'abord une courte liste, que je feray suivre de celle des differentes especes de monnoye qui ont cours dans tout l'Empire des Turcs.

NOUVELLE & EXACTE

RELATION

DU SERRAIL

DU

GRAND SEIGNEUR.

Des Charges & dignitez tant du Serrail, que de l'Empire Othoman.

ET

Des differentes especes de Monnoye d'or & d'argent qui ont cours dans la Turquie.

SOMMAIRE.

Origine des Grands de la Porte. Severe discipline du Serrail. Autorité des quatre premiers Bachas, dangereuse pour le Grand Seigneur, & comme il la sçait rabatre. Observations sur les Etendars. De l'Aigrete que le Grand Seigneur porte à son Turban. Honneurs & desavantages attachez à la charge de Grand Visir. Privilege tout particulier du Caïmacan. Nombre des vrais Janissaires. Grand privilege de leur Aga ou Colonel General. Condition heureuse des Spahis & des Zaïms. Quantité prodigieuse d'Eunuques dans tout l[illegible]t. Observations curieuses sur ce sujet. Charges principales du Serrail. Beaux avantages du Capi-Aga.

Aga. Credit & richesses du Kislar-Agasi Intendant de l'apartement des Femmes. Bostangi-bachi pourvû d'une des plus belles charges de la Porte. Grande œconomie de Partizans. Politique de la Porte pour tenir en son devoir le Cam de la Petite Tartarie. Dignitez principales des Gens de la Loy. Especes d'or & d'argent qui ont cours dans la Turquie. D'où, & comment on apporte l'or que l'on bat au Caire. Bonne foy des Abyssins. Histoire du commerce des pieces de cinq sols. Jalousies des Negocians. Méchante fraude doucement punie. Ancienne sincerité des Turcs corrompuë par le commerce des Europeans.

Origine des Grands de la Porte.

CEux qui possedent des charges, soit dans le Serrail, soit dans l'Empire (à la reserve des Eunuques, dont je parleray bien-tost) viennent tous generalement des enfans pris en guerre; ou envoyez en present par les Bachas; & des enfans de Tribut, qu'on enleve à l'âge de neuf ou dix ans d'entre les bras de leurs meres, dans toutes les Provinces conquises par les Princes Othomans. Ils doivent estre les uns & les autres de parens Chrétiens; & à ne conter que les Esclaves pris sur l'ennemy, on void par les Registres de la seule Doüane de Constantinople, que de l'un & l'autre sexe, on y en amene tous les ans prés de vingt mille. Les petits Tartares qui font des courses continuelles dans toutes les Terres ennemies de l'Empire, en envoyent une grande quantité, & le Grand Seigneur ayant le choix de tous ces jeunes enfans, les mieux faits & qui promettent le plus, sont distribuez en divers Serrails, [illegible] y estre instruits dans la Loy de Mahomet, & en toutes sortes d'exercices. C'est de l'élite de ces derniers que l'on remplit celuy de

de Constantinople, & il faut les distinguer en deux ordres. Le premier & le plus relevé est celuy des *Ichoglans*, destinez pour les grandes charges de l'Empire; le second, des *Azamoglans*, employez à des offices où il n'est besoin que de la force du corps. Les *Ichoglans* sont ceux en qui, outre les perfections du corps, on a découvert un beau genie, propre à une belle éducation, & à les rendre capables de servir un jour le Prince. Ils sont instruits avec un grand soin & une tres-severe discipline. Ils passent par quatre Chambres, appellées *Oda*, qui sont comme quatre classes, où ils apprennent par ordre tout ce qui est convenable à de jeûnes hommes, qui doivent estre continuellement auprés d'un Grand Prince, & qui sont comme ses Pages, ou comme ses Gentilshommes. S'ils font la moindre faute, ils sont rigoureusement châtiez, & il faut estre doüé d'une grande patience pour parvenir à la quatriéme *Oda*, où ils commencent à respirer. Mais l'esperance de parvenir aux plus grands honneurs & aux charges éminentes, leur fait souffrir le barbare traitement des Eunuques que l'on leur donne pour maîtres, & qui ne leur épargnent pas les coups de baston. Je parleray ailleurs de la maniere de leur éducation, & de ces quatre Chambres, où ils apprennent à se rendre dignes des charges ausquelles le Grand Seigneur les destine. Quoy que le Coûtumier de l'Empire ordonne que ces enfans soient tous de parens Chrétiens, des plus nobles & des mieux faits qu'on puisse trouver, le *Capi-Agi*, ou Grand Maître du Serrail, le premier des Eunuques blancs qui commande en chef aux Ichoglans, ne laisse pas d'introduire dans leur nombre quelques Turcs naturels, recommandables par leurs bonnes qualitez : mais cela ne se fait que rarement, & qu'avec une permission particuliere

Severe discipline du Serrail.

du

du Prince, qui aime mieux que ces enfans soient tous Chrétiens renegats. Voila quelle est l'origine des Grands de la Porte; ils sont tous Esclaves, n'ayant point de connoissance de leurs parens, ils tournent uniquement leurs affections au service du Prince qui les a élevez à une haute fortune.

Autorité des quatre premiers Bachas dangereuse pour le Grand Seigneur, & comme il la sçait rabatre.

Les *Bachas* sont donc pris de l'ordre des *Ichoglans*, & le nom de *Bacha* n'est qu'un titre d'honneur & de dignité, commun à tous les Grands de la Porte, qui se distinguent par la difference de leurs charges. Les quatre principaux sont le *Vizir-Azem* ou *Grand-Vizir*, le *Caïmacan*, le *Bacha de la Mer*, & *l'Aga des Janissaires*. L'autorité de ces quatre Bachas est si grande, qu'ils ostent quelquefois la couronne à leur Souverain pour la donner à qui il leur plaist, comme il est arrivé de nostre siecle, à deux Empereurs de suitte, Mustapha, & Osman, dont le dernier mourut en prison par la main infame d'un bourreau. Mais si ces Bachas ne sçavent pas bien prendre leurs mesures, ils perdent la teste pour la moindre faute, le Grand Seigneur se saisissant de tous leurs biens à leur mort, & prenant leurs enfans dans le Serrail. Bien loin de succeder aux richesses & aux charges de leurs peres, quand ce seroit un fils de Grand Vizir, ou d'une sœur mesme de l'Empereur, ils ne peuvent monter plus haut qu'à la charge de Capitaine de Galere, la Politique des Turcs ne voulant pas qu'une Maison se rende puissante de pere en fils, pour luy oster les moyens de pouvoir jamais troubler l'Estat. On voit par là que la fortune des Bachas qui est éclatante pour un temps, est une fortune chancelante, sur laquelle ny le fils, ny le pere mesme en quelque credit qu'il soit, ne peuvent faire aucun fondement.

Observations sur les Etendarts.

Les Bachas qui ont la qualité de Vizirs, portent

tent trois Bannieres ou Etendarts, à chacun desquels il y a une queüe de cheval, teinte de la couleur qu'il leur plaist, excepté de vert, quoy qu'il leur soit permis d'en faire peindre le bois auquel l'Etendart est attaché. Voicy l'origine de cette coûtume, selon que les Turcs en font l'histoire. Ayant un jour livré bataille aux Chrétiens, leur Etendart fut pris dans la meslée, & le General des Turcs voyant que la perte de l'Etendart faisoit perdre courage à ses Soldats qui commençoient à prendre la fuite, il abatit d'un coup de sabre la queüe d'un cheval, & l'attacha au bout d'une demi-pique qu'il leva en haut en s'écriant: *Voicy le grand Etendart, qui m'aime me suive.* A l'instant les Turcs reprirent cœur, & s'étant raliez ils revinrent à la charge, & gagnerent la bataille. Les Officiers qui sont auprés des Bachas ont leurs Etendarts, mais il ne leur est pas permis d'y ajoûter une de ces queuës; & il faut observer que les Bachas qui ne sont pas Vizirs, n'en peuvent porter que deux; comme les Beys qui sont au dessous des Bachas, & Gouverneurs des moindres Provinces, n'en portent qu'une. Quand le Grand Seigneur va en campagne, on en porte sept, parce que selon les Turcs le Monde est divisé en sept parties ou sept climats, dont le Grand Seigneur est Maistre, à en prendre la largeur, & c'est pour cette raison qu'ils luy donnent en leur langue le titre de Maistre de tous les Roys. Cecy est fondé sur ce que Mahomet dit, que celuy qui aprés sa mort seroit maistre des terres où son Sepulchre se trouveroit, prendroit le titre de Maistre ou de Chef de tous les Roys de la Terre. Ils ajoûtent qu'il n'y a que trois Empires, qui sont ceux de Constantinople, de Babylone & de Trebizonde; & c'est pour cette raison que le Grand Seigneur porte trois panaches ou masses

de

De l'Aigrete que le Grand Seigneur porte à son Turban.

de Heron noires à son Turban. Je diray en passant qu'il n'y a que les seuls Herons de Candie qui ont l'Aigrete parfaitement noire, les Herons de tous les autres pays l'ayant ou blanche ou meslée; & comme il en entre une grande quantité dans un bouquet, cela le rend de grand prix; ce qui peut-estre en a fait perdre l'usage dans nôtre Europe. Car pour tous les Princes de l'Asie, ils ont toûjours l'aigrete fort en estime, mais il ne faut pas qu'elle ait le moindre deffaut, & pour peu qu'elle se trouve rompuë à la pointe, ils n'en font nul état, & elle diminuë tout à fait du prix. Par ces trois aigretes du Turban du Grand Seigneur, on sçait que le Grand Vizir est à l'armée, parce qu'alors il n'en porte que deux, & la chose est digne d'estre remarquée. Quand les troupes doivent marcher, le Grand Seigneur fait mettre en bataille celles qui sont à Constantinople & aux environs, & ayant le Grand Vizir à ses côtez, il le leur presente pour leur General. Les soldats alors ne disent mot, & ne font point le salut accoûtumé, qu'aprés que le Grand Seigneur a fait ôter une des aigretes de son Turban, pour la mettre sur celuy du Grand Vizir: c'est alors que toute l'armée le saluë, & le reconnoist pour son General, de qui elle reçoit en mesme temps une paye.

Honneurs & desavantages attachez à la charge de Grand Vizir.

Aprés avoir parlé des Bachas en general, il faut donner quelque idée de ceux qui sont dans les principales charges de l'Empire, & je mettray sur la liste le *Grand Vizir*, suivy de six autres qui ont la qualité de *Vizirs*, le *Caïmacan*, le *Bacha de la Mer*, & *l'Aga des Janissaires*; aprés lesquels je viendray aux *Beglierbeys*, & aux *Sangiacbeys*, & au *Bostangibachi* qui a une des plus belles charges de la Porte.

Le *Vizir-Azem*, ou *Grand-Vizir*, est le Lieutenant General de l'Empire & des Armées, Chef

Chef du Conseil, & qui dispose absolument sous les ordres du Grand Seigneur de toutes les affaires de l'Estat & de la Guerre, ayant entre les mains le Seau de l'Empire. Il a pour Assesseurs au Divan six autres Vizirs, que l'on appelle Vizirs du Banc, & qui sont proprement Conseillers d'Estat; mais qui n'ont point de voix déliberative, & qui n'entrent au Divan que pour estre consultez sur quelque point de la Loy où ils sont sçavans, sans se méler du Gouvernement de l'Estat ny d'aucune affaire, à moins qu'on ne leur en demande leur avis. Il y a aussi cinq Beglerbeys, à qui le Grand Seigneur donne la qualité de Vizir, & qui possedent les plus grands & les plus riches Gouvernemens de l'Empire, sçavoir les Bachas de Babylone, du Caire, de Bude, de Natolie, & de Romanie. Les trois premiers, qui sont les trois Principaux, ont eu autrefois le privilege à l'exclusion de tous les autres Bachas, de faire porter devant eux (de même que le Grand Vizir) les trois queuës de cheval dont j'ay raconté l'histoire. Mais ce privilege s'étend à present aux deux autres Bachas de Natolie & de Romanie, & ils sont tous cinq égaux de ce côté-là. Je reviens au Grand Vizir; qui a une Cour magnifique qui répond à la grandeur du Maître qu'il sert, & sa Maison est composée de plus de deux mille domestiques. Quoy qu'il soit sujet comme les autres Bachas à essuyer la colere du Prince, & contraint de luy donner sa teste quand il la demande; toutefois le Grand Seigneur dans les affaires importantes & qui concernent l'Estat, defere beaucoup aux sentimens de son Grand Vizir, & ses propositions au Conseil sont autant d'Arrests. C'est ce qui rend son pouvoir si absolu, que dans tous les Empires & les Royaumes du monde il ne se trouve point de premier Ministre,

dont l'authorité puisse aller du pair avec celle du Grand Vizir. Qui que ce soit qui le vienne visiter, il ne se leve point, ny pour le recevoir ny pour le conduire, si ce n'est le Mouphti qui est le Chef de la Loy, pour qui le Grand Seigneur mesme se leve aussi. Mais cecy principalement est digne d'estre observé ; que comme il n'appartient qu'au Grand Vizir de proposer toutes les affaires d'importance, il doit bien prendre garde de n'avancer rien qui déplaise au Grand Seigneur : car au mesme temps sans luy rien répondre, il le feroit étrangler, sur cette maxime de la Cour Othomane, qu'il ne faut rien proposer au Prince dont il se puisse fâcher.

Privilege particulier du Caïmacan.

Le *Caïmacan* est le Capitaine & Gouverneur de la Ville de Constantinople, Lieutenant du Grand Vizir, mais qui n'a point d'authorité qu'en son absence : Alors il fait toutes les fonctions de cette importante charge, il commande absolument, & donne audience aux Ambassadeurs. Il n'est pas sujet comme les autres Bachas à la dure necessité de donner sa teste ; parce que s'il fait quelque chose qui déplaise au Grand Seigneur, il en rejette la faute sur le Grand Vizir de qui il reçoit les ordres.

Le *Bacha de la Mer*, est l'Admiral & le Capitaine General des Armées Navales. Les *Beys* Gouverneurs des Provinces Maritimes, & qui sont obligez d'entretenir les Galeres du Grand Seigneur, dépendent de ses ordres, & doivent aller en Mer au premier commandement qui leur en est fait.

Nombre des vrays Janissaires.

Le *Janissaire-Aga*, que les Turcs appellent *Yengeri-Agasi*, est le Colonel General des Janissaires. Cette charge est tres-considerable, parce que l'Infanterie Turque passe à present pour la plus grande partie sous le nom de Janissaires, quoy que les veritables Janissaires, qui tirent

tirent leur inſtitution d'Othoman premier, & leurs grands privileges d'Amurat troiſiéme, ne facent aujourd'huy qu'un corps de vingt-cinq mille hommes. Ils ont entr'eux de beaux reglemens, & ſont diviſez en pluſieurs chambres dans de grans logis qu'ils occupent, ſoit à Conſtantinople, ſoit en d'autres lieux. L'ordre y eſt ſi beau en toutes choſes, & ſi exactement obſervé, qu'ils vivent moins en ſoldats qu'en Religieux, & quoy que le mariage ne leur ſoit pas defendu, c'eſt fort rarement qu'ils ſe marient. Les grands privileges dont ils joüiſſent dans tout l'Empire où ils ſont fort reſpectez, portent quantité de gens, pour s'exempter de payer des taxes, & ſe décharger de quelques devoirs publics, à gagner par argent des Officiers qui les protegent & les font paſſer pour Janiſſaires. Mais ils ne reçoivent point de paye du Prince, & tout leur avantage eſt borné à ces privileges qui ſont aſſez grands. C'eſt par ce mélange des vrays Janiſſaires avec les faux, que le nombre en monte aujourd'huy à plus de cent mille; & à ne conter que ceux qui ſont Janiſſaires effectifs, leur corps s'eſt rendu quelquefois ſi redoutable, qu'ils ont détrôné des Monarques Othomans, & fait en un moment changer de face à l'Empire. Le pouvoir de leur Aga eſt tres-grand, & perſonne ne peut s'approcher du Prince de la maniere qu'il luy eſt permis. Car il peut venir en la preſence du Grand Seigneur les bras libres, & avec une démarche toute hardie, tandis que tous les Grands de la Porte ſans exception, méme le premier Vizir, n'ozent y paroître que les bras croiſez, & les mains l'une ſur l'autre devant l'eſtomac pour marque d'une profonde ſoûmiſſion.

Grand privilege de leur Aga, ou Colonel General.

Les *Beglerbeys* ſuivent en dignité les quatre premiers Bachas, & ſont comme autant de

Souverains dans les Gouvernemens Generaux de l'Empire, dont le Grand Seigneur leur donne le commandement. Comme je n'entreprens pas de parler du Gouvernement de la Turquie, qu'autant qu'il est necessaire pour le sujet que je traite, il n'est pas besoin d'informer le Lecteur du nombre de ces Beglerbeys, & il me suffit de luy avoir nommé les cinq principaux, de qui j'auray occasion de parler ailleurs. J'ajoûteray seulement que ces grands Bachas ont sous eux des *Sangiacsbeys*, qui sont des Gouverneurs de *Sangiacs* ou Provinces particulieres, comme le *Sangiacbey* de *Salonique*, ou *de la Morée*.

Comme il sera aussi parlé assez souvent dans ma Relation, de *Spahis*, de *Zaïms* & de *Chaoux*, il faut dire aussi un mot de ces trois sortes de gens.

Condition heureuse des Spahis & des Zaïms.

Les *Spahis*, qui sont un corps d'environ quinze mille hommes, sont une espece de Chevaliers, qui veulent passer pour la Noblesse du pays, & vantent fort leur bravoure. Ils s'entretiennent du revenu des *Timars*, c'est à dire des terres qui sont comme des fiefs ou commanderies que leur donne le Grand Seigneur, selon la recompense qu'il veut leur donner de leurs services. On ne leur peut ôter ces *Timars*, à moins qu'ils ne manquent à leur devoir, qui est de se trouver à l'armée quand le Grand Vizir y va en personne. Ce sont les plus heureux de tout l'Empire Othoman, & comme de petits Souverains dans les lieux où ils commandent.

Les *Zaïms* different peu des Spahis, & joüissent comme eux du commandement & du revenu de certains fiefs que le Grand Seigneur leur donne. Il y en a un tres-grand nombre dans tout l'Empire, & ils s'estiment comme les Seigneurs & les Barons du Pays. Ce sont les

Zaïms

Zaïms & les Spahis qui composent la Cavalerie des Turcs, & ils sçavent ce qu'ils doivent fournir de chevaux selon le revenu de leurs *Timars.*

Le *Chaoux* ou *Chiaoux-Bachi* est le Chef de tous les Chaoux de l'Empire, qui portent les commandemens du Prince dedans & dehors l'Estat, & sont envoyez en Ambassade, quoy qu'au fond ce ne soient que de simples messagers. C'est d'ordinaire en leur garde que l'on met les prisonniers de qualité, & ils ne les abandonnent point de veüe.

Voilà quelles sont les principales charges & dignitez de l'Empire, toutes possédées par des gens qui sont pris de l'ordre des Ichoglans. Je viens maintenant aux Officiers du Serrail, & parce que ce sont des Eunuques, à qui le Grand Seigneur donne les premieres charges, & qui d'ailleurs gouvernent les Ichoglans, je suivray l'ordre des choses en les plaçant icy, avant que de parler du second ordre des Enfans de tribut, ou pris en guerre, qui sont les *Azamoglans.*

Nombre prodigieux d'Eunuques dans tout l'Orient.

Les *Eunuques* sont aussi deux ordres. Il y en a de blancs qu'on a simplement taillez; & il y en a de noirs à qui l'on a tout coupé à fleur de ventre. Les uns & les autres sont severes, bizarres & ombrageux, & traitent cruellement tous ceux qui sont sous leur charge. Il y en a un nombre prodigieux, & dans Constantinople, & dans tout l'Empire, & generalement dans tout l'Orient, où il n'y a point de particulier pour peu de bien qu'il ait, qui n'entretienne un Eunuque ou deux pour la garde de ses femmes. C'est ce qui fait ce grand commerce d'Eunuques en plusieurs endroits de l'Asie & de l'Afrique, & dans le seul Royaume de Golconda où je me trouvay en 1659, on en fit

Observations curieuses sur ce sujet.

cette méme année jusqu'à vingt deux mille. Je me souviens que l'Ambassadeur du Grand Mogor, qui ne souffre point cette barbarie dans ses Estats, & qui fait venir d'ailleurs les Eunuques dont il se sert, me tira un jour à part, pour me dire qu'il luy tardoit de retourner chez son maître, dans la crainte qu'il avoit que ce Royaume de Golconda n'abysmast aprés de pareilles cruautez. La pluspart des peres & meres qui sont pauvres, & n'ont point d'amour pour leurs enfans, qu'ils craignent de ne pouvoir pas nourrir, dés qu'il survient la moindre cherté de vivres, les vendent à des Marchands qui les font couper en suite, & quelquesfois leur font tout razer. Quelques-uns de ceux à qui l'on n'a rien laissé, quand ils veulent uriner, sont contraints de se servir d'une canule, & de la porter au pas du ventre. Comme il n'en rechape guerre d'une operation si dangereuse, cela les rend beaucoup plus chers que les autres, & on les vend en Perse & en Turquie jusqu'à six cens écus; cent ou cent cinquante est le prix des Eunuques ordinaires. Pour en fournir toute la Turquie, toute la Perse, toutes les Indes, & toutes les Provinces de l'Afrique, il est aisé de juger qu'il faut qu'il en vienne par milliers de divers lieux. Le Royaume de Golconda dans la Presqu'Isle au deça du Gange; & ceux d'Assan, de Boutan, d'Arachan & de Pegu au delà, en fournissent un nombre prodigieux. Tous ces Eunuques sont blancs, ou bazannez. Les Eunuques noirs qui viennent d'Afrique en bien moindre quantité, sont, comme j'ay dit, beaucoup plus chers. Les plus difformes sont ceux qui coûtent le plus, leur extréme laideur leur tenant lieu de beauté dans leur espece. Un nez plat, un regard affreux, & une grande bouche, de grosses lévres,

des

des dents noires & écartées les unes des autres, (car d'ordinaire les Mores ont de belles dents) sont des avantages pour les marchands qui les vendent. Ce sont de ces deux sortes d'Eunuques dont le Serrail de Constantinople est rempli. Les noirs sont destinez à la garde de l'appartement des femmes, & envoyez à la Cour par les Bachas du Grand Caire. Les blancs un peu moins farouches, & qui ont esté élevez avec quelque soin, sont pour le quartier du Grand Seigneur.

Les quatre principaux Eunuques qui approchent la personne du Prince, sont le *Hazodabachi*, le *Chasnadarbachi*, le *Kilargibachi*, & le *Saraï-Agasi*, qui ont au dessus d'eux le *Capi-Aga*, qui est l'Intendant en Chef de toutes les chambres des *Ichoglans*. Ils succedent ordinairement les uns aux autres, c'est à dire le *Saraï-Agasi* au *Kilargibachi*, celuy-cy au *Chasnadarbachi*, ce dernier au *Hazodabachi*, & le *Hazodabachi* enfin au *Capi-Aga*, qui est toûjours le plus vieux en service des Eunuques blancs. Charges principales du Serrail.

Le *Capi-Aga*, ou *Capou-Agasi*, est comme le Grand Maître du Serrail, c'est le premier en dignité & en credit de tous les Eunuques blancs, & il est toûjours auprés de la personne du Grand Seigneur en quelque lieu qu'il se trouve. C'est luy qui introduit les Ambassadeurs à l'Audience, & toutes les grandes affaires passant par ses mains pour arriver à celles du Prince, sa charge le rend necessaire à tous les autres, & luy acquiert de riches presens. Tous ceux qui en font au Grand Seigneur doivent aussi s'adresser au Capi-Aga pour les presenter à sa Hautesse, dequoy il tire encore de grans avantages. Personne ne peut entrer dans l'appartement de l'Empereur, ni en sortir sans son ordre; & quand le Grand Vizir veut luy parler, c'est Beaux avantages du Capi-Aga.

le Capi-Aga qui le vient prendre & qui le presente. Soit de jour, soit de nuit, s'il survient quelque affaire pressée dont le Vizir veüille donner avis par écrit au Grand Seigneur, c'est encore le Capi-Aga qui le reçoit, & qui en raporte la réponce. Il porte le Turban dans le Serrail, & va par tout à cheval par un privilege qui est attaché particulierement à sa charge. Il accompagne le Grand Seigneur jusqu'au quartier des Sultanes, mais il demeure à la porte, n'ayant plus de commandement en ce lieu-là. Quand il sort du Serrail pour quitter sa charge, ce qui arrive fort rarement, il ne peut estre Bacha. Pour ce qui est de sa table, elle est servie aux dépens du Prince, & il a de plus dix sultanins par jour, qui font soixante livres de nostre monnoye. Il s'est trouvé des Capi-Aga qui sont morts riches de deux millions, ce qui retourne dans les coffres du Grand Seigneur. Ce Chef des Eunuques blancs est suivy de quatre autres, qui aprés luy ont les principales charges du quartier du Grand Seigneur.

Le *Hazodabachi*, est comme le Grand Chambellan, qui a sous sa charge les quarante Pages de la Chambre, qui approchent ordinairement de la personne du Grand Seigneur.

Le *Seraï-Agasi* a l'Intendance generale de toutes les Chambres du quartier du Grand Seigneur, pour ce qui regarde la propreté & les réparations necessaires. Il a l'œil particuliérement sur le *Seferli-Odasi*, qui est la chambre des Pages qui ont le soin du linge du Grand Seigneur, & qui l'accompagnent dans ses voyages. C'est luy qui ordonne de leurs habits, & de toutes les choses dont ils ont besoin ; & sa charge est à peu prés comme en France celle de Capitaine du Château du Louvre, puisque c'est à

luy

luy à pourvoir generalement à tout ce qui peut contribuer à la propreté & au bel ordre de ce graud Palais. Il a pour Adjoint ou Lieutenant le *Seraïkct-Odasi*, qui est aussi Eunuque, dont la charge est de faire changer tous les six mois les tapis qui sont étendus à terre dans les sales & les chambres du Serrail.

Le *Haznadar*, ou *Chaznadarbachi* est le Chef & Intendant du Tresor, & a la conduite des Pages de cette chambre. Il ne faut pas entendre le Tresor destiné aux besoins de l'Estat, & à la paye ordinaire des Soldats, & dont le Grand Vizir, & les trois *Tefterdars* ou Tresoriers Generaux ont les clefs & l'Intendance. Le Tresor dont je parle icy est le lieu où l'on tient les joyaux de la Couronne, & toutes les autres richesses amassées de pere en fils par les Princes Othomans; ce que je mettray bien distinctement en veuë dans ma Relation, en ouvrant au Lecteur l'un & l'autre Tresor. Mais il faut remarquer que le *Chasnadarbachi* n'a plus que le nom de Chef du Tresor, & mesme qu'il n'y peut entrer, depuis que sous le regne de Sultan Amurat, les Pages du Tresor s'étant plaints au Grand Seigneur de la mauvaise conduite de cét Eunuque, il accorda à leur priere que le *Chasnadarbachi* n'y auroit plus de commandement, & que le *Chaznaketodasi* exerceroit à l'avenir sa charge, sans luy en ôter le titre. Mais parce que le nom de *Chaznadarbachi* est plus connu & moins rude, je m'en serviray toûjours au lieu de l'autre: Et il ne faut pas oublier de dire, que quand le Chef du Tresor sort de sa charge, il est fait Bacha. Sur ce changement qui a esté fait de ces deux Officiers du Serrail, il faut remarquer que chez tous les Princes Mahometans, Turcs, Persans, Indiens, & de quelque secte qu'ils puissent estre, ce que

l'on a fait & étably pendant son regne, son Successeur ne le revoque jamais ; Et sous le mesme Sultan Amurat, le Kapou-Agasi ayant fait quelque sotise qui fâcha le Grand Seigneur, il exclut à l'avenir tous les Kapou-Agasi qui sortiroient du Serrail, du privilege de pouvoir estre Bachas. Je veux bien rapporter icy à ce sujet un autre exemple de cette maxime, que j'ay veu de mes yeux dans la Cour du Roy de Perse. Ce fut sous le regne de *Cha-Abas*, contre lequel il se forma une conspiration de quelques Grands de la Cour, qui entreprirent d'ôter la vie au Roy, & de mettre son fils sur le trône. Sur les deux ou trois heures aprés midy, où chacun en Perse est retiré au *Haram* qui est le quartier des femmes, les conjurez envoyerent au Palais une vingtaine d'hommes armez avec ordre de tuer d'abord ce qu'ils trouveroient aux portes, qui ordinairement ne sont gardées que par deux ou trois hommes armez d'un bâton, pour aller ensuite assassiner le Roy dans le *Haram*, mal deffendu par des Eunuques tant blancs que noirs, qui sont de pauvres Soldats. Mais le coup des conjurez fut rompu, & le grand Portier estimé des plus braves de son temps, s'estant trouvé à son poste avec deux de ses valets Georgiens de Nation, c'est à dire vaillans, comme le sont tous ces peuples, prit le sabre à la main, & repoussa les traîtres si vertement, qu'ils songerent bien-tost à prendre la fuite. Le Roy ayant sceu cette action, le fit venir devant luy, & aprés l'avoir loüé, ordonna que la Charge de grand Portier demeureroit à perpetuité dans sa famille de pere en fils. Il ordonna de plus au Maistre des Archives d'inserer cette action dans l'Histoire, & voulut qu'on en effaçat son nom, & tout ce qui avoit esté fait pendant son regne, si aucun de ses Successeurs entre-

entreprenoit de rien changer à sa volonté, & d'ôter cette charge de la maison du fidele Georgien.

Le *Kilargibachi* est le Chef des Pages du *Kilar*, qui est le lieu où l'on tient tous les bruvages exquis pour la bouche du Grand Seigneur. C'est une espece d'Echansonerie, & le *Kilargibachi* une espece d'Echanson, qui est aussi fait Bacha quand il sort de charge. Il est deplus le Chef de tous les *Akegis*, qui sont les Cuisiniers & Confituriers, personne ne pouvant entrer dans ces Offices que par son ordre; & il a sous sa charge toute la vaisselle qui est pour le service du Grand Seigneur : Cét Officier a pour substitut le *Kilarketodasi*. Or ayant dit qu'en sortant de sa charge il est fait Bacha, il est bon de remarquer, que ceux qui sortent du Serrail pour estre Bachas, doivent avoir esté des quarante Pages de la Chambre, & avoir passé par l'une de ces six Charges, de *Chasnaketodasi*, & de *Kilarketodasi* dont j'ay parlé, de *Dogangibachi*, du *Chokadar*, du *Seligdar*, & du *Rikabdar*, dont je parleray bien-tost. Hors de là ils ne peuvent estre que *Beys*, ou *Zaïms*, ou *Spahis*, ou tout au plus *Capigibachis* par une grace singuliere du Grand Seigneur. Il en est de mesme du *Gugombachi*, qui est la seconde personne du Tresor, & de l'*Anakdar-Agasi*, qui est la troisiéme. Si ces gens-là sortent du Serrail avant que d'estre admis au nombre des quarante Pages de la Chambre, ils n'ont qu'une paye, dont la plus haute ne monte qu'à deux cens Aspres. Je passe aux autres Officiers du Serrail dont il sera parlé dans ma Relation.

Le *Dogangibachi* est le Grand Fauconnier, & sa charge luy donne un beau rang auprés du Prince.

Le *Chokadar* est celuy qui porte la robe Royale

appellée *Ciamberluc*, ce que nous nommons en France le *Porte-manteau*.

Le *Rikıbdar* est celuy qui tient l'étrié, quand le Grand-Seigneur monte à cheval.

Le *Seligdar* est le premier des Pages de la Chambre; il porte l'épée du Grand Seigneur aux jours de ceremonie, & l'on choisit ordinairement pour cette charge un des Pages les mieux faits.

Le *Hammangibachi* est le Chef & Intendant des Bains. Quand il sort du Serrail, de mesme que le *Kamachirbachi* qui est le premier des Pages de Seferli, leur paye par jour est de cent Aspres, & s'ils sont de la faveur, elle peut monter jusqu'à cent cinquante. Il faut remarquer en general, que quand il sort quelqu'un des quarante Pages de la Chambre, pour remplir leurs places on en prend tantost du Tresor, tantost de *Kilar*, & tantost de Seferli, ce qui se fait tour à tour. On tire toûjours les anciens, & ceux qui les suivoient montent en leur place, ce qui sera mieux expliqué au Chapitre du Tresor.

Le *Chiamacibachi* est le grand Lavandier, ou le Chef de ceux qui blanchissent le linge du Grand Seigneur.

Le *Giritbey* est le Chef de ceux qui s'exercent à tirer de l'arc, & à lancer le javelot; dequoy il se fait grand exercice tous les Vendredis dans une Place du Serrail destinée à ce divertissement. Voila en peu de mots tout ce qui regarde les Charges principales du Serrail, possedées par ceux qui ont passé dans les Chambres des Ichoglans.

Les *Eunuques noirs*, dont je n'ay qu'un mot à dire aprés ce que j'en ay remarqué, sont commis à la garde de l'Appartement des Femmes, & l'on choisit pour cét office les plus laids.

laids & les plus difformes qu'on puisse trouver. Ils sont tous coupez à fleur de ventre depuis Soliman second, qui voyant un jour à la campagne un cheval hongre qui sailloit une jument, jugea de là que les Eunuques qui gardoient ses femmes pourroient de mesme amuser leurs passions ; à quoy il remedia d'abord en leur faisant tout couper, & ses Successeurs ont observé cette regle. Ils sont en grand nombre, & ont entr'eux leurs chambres & leurs reglemens comme les Eunuques blancs. Je ne parle point de leurs differents employs, & le Lecteur verra au Chapitre du quartier des Femmes, ce qui se peut sçavoir de certain sur cette matiere.

Credit & richesses du Kislar Agasi, Intendant de l'appartement des Femmes.

Le *Kislar-Agasi*, ou comme d'autres le nomment *Kutzlir-Agasi*, c'est à dire en nôtre langue le *Gardien des Vierges*, est le Chef de tous les Eunuques noirs, & va du pair en autorité & en credit avec le Capi-Aga, qui est le Chef des Eunuques blancs. C'est le Sur-Intendant de l'appartement des Femmes, il tient les clefs des portes, & parle quand il veut à l'Empereur. La charge qu'il possede luy attire des presens de tous côtez ; & il ne s'en fait point aux Sultanes par les Bachas & autres personnes qui ont besoin de leur faveur auprés du Sultan, qu'il n'en reçoive en particulier ; ce qui le rend un des plus riches Officiers, & des plus considerables de la Porte.

Je viens aux *Azamoglans*, qui sont le second ordre de la jeunesse dont le Serrail est peuplé, & d'où l'on tire les bas Officiers dont je vais donner la Liste.

Les *Azamoglans* de mesme que les *Ichoglans*, sont, comme j'ay dit, des enfans de tribut qu'on leve sur les Chrestiens, ou pris en guerre sur terre ou sur mer. On choisit les mieux faits & les plus robustes pour le grand Serrail,

& ils n'ont ny gages ny profits, à moins qu'ils ne soient avancez à quelques petites charges. Ils n'y peuvent parvenir qu'apres plusieurs années de service, & leurs appointemens ne vont alors qu'à sept Aspres & demy par jour. Pour ce qui est des simples Azamoglans qu'on éleve en d'autres lieux, & qui n'entrent point dans le Serrail de Constantinople, toute leur fortune est bornée à devenir Janissaires.

Lors qu'à l'arrivée de ces jeûnes garçons à Constantinople on en fait la premiere distribution dans les Serrails ou Maisons Royales du Grand Seigneur, on en laisse aussi quelques-uns dans la Ville pour apprendre des métiers, & d'autres sont envoyez en mer pour servir de matelots & se rendre experts dans la navigation, où ils parviennent à quelques charges. Mais pour ne parler que des seuls Azamoglans du grand Serrail, on les employe à divers offices, & l'on en fait des *Bostangis*, des *Capigis*, des *Atagis*, des *Halvagis*, & des *Baltagis*, ce que j'expliqueray au Lecteur en peu de paroles.

Les *Bostangis* sont ceux que l'on employe dans les jardins du Serrail, d'entre lesquels on tire ceux qui doivent ramer sur les Brigantins du Grand Seigneur, quand il veut se divertir à la pesche, ou se promener sur le canal. Ceux qui montent sur les Brigantins, & qui rament à la droite, peuvent parvenir à la charge de Bostangi-bachi, qui est une des plus considerables du Serrail: mais ceux qui rament à la gauche ne peuvent entrer que dans les petits employs qui se donnent dans les jardins. S'il arrive que l'un d'eux à force de tirer rompe sa rame en presence du Grand Seigneur, sa Hautesse luy fait donner sur le champ cinquante écus, & fait aussi distribuer quelque argent aux autres toutes les fois qu'il monte sur son Brigantin. Leur plus

plus grande paye aprés avoir servy quelques années, est de sept Aspres & demy par jour, outre le vétement & la nourriture qu'ils ont tous également.

Bostangibachi pourvû d'une des plus belles charges de la Porte.

Le *Bostangibachi* a l'Intendance generale de tous les jardins du Grand Seigneur, tant de ceux de Constantinople que du voisinage, & commande à plus de dix mille Bostangis qui sont employez à leur culture. Quoy qu'il soit tiré du bas étage des Azamoglans, son pouvoir ne laisse pas d'estre grand, & sa charge une des plus belles & des plus considerables de la Cour. Elle l'approche de la personne du Prince, à qui il peut parler familiérement quand il le conduit sur mer, estant assis au gouvernail du Brigantin où monte le Grand Seigneur, qui s'en sert le plus souvent pour porter ses ordres à quelque Bacha quand il veut avoir sa teste. Tous les Grands de la Porte le redoutent, & tâchent de gagner son affection par leurs presens, parce qu'il leur peut rendre de bons ou de mauvais offices auprés du Prince qu'il gouverne seul dans ses promenades. Comme il est à ses épaules le timon du Brigantin à la main, avec le privilege de s'asseoir en sa presence pour le gouverner plus aisément, il peut alors l'entretenir des affaires de l'Estat & de la conduite des Bachas, & selon sa passion ou son interest luy dire nettement comme les choses se passent, ou les tourner de la maniere qu'il le trouve bon. Enfin s'il est bien avant dans la faveur, il peut avoir un des grands Gouvernemens, & devenir Bacha de Bude, de Babylone, ou du Caire, & mesme Grand Vizir, qui est la premiere Charge de l'Empire.

Les *Capigis* sont les Portiers ou Gardes des Portes du Serrail, c'est à dire de la premiere & de la seconde Cour : car celle de la troisiéme

qui donne entrée au Serrail interieur est gardée par des Eunuques. Le Chef des *Capigis* est appellé *Capigibachi*, qui a sous luy d'autres Officiers qui portent le mesme nom, & dont le Grand Seigneur se sert aussi pour porter ses ordres. Le *Capi-Aga* est par dessus tous.

Les *Atagis* sont les Cuisiniers du Serrail, sur lesquels comme sur les Halvagis le *Kilargibachi* a plein pouvoir. Chaque cuisine à son *Atagibachi*, c'est à dire son Chef que nous nommons Escuyer: & le *Moutbak-Emin* est l'Intendant qui fournit les cuisines de tout ce qui leur est necessaire, ayant soin aussi de la Table des Ambassadeurs, selon qu'il luy est ordonné par le Grand Vizir.

Les *Halvagis* sont les Confituriers, dont j'auray lieu de parler plus amplement. C'est aussi le mesme nom que l'on donne à ceux qui servent les Grands du Serrail, & qui ont permission d'en sortir & d'y rentrer quand ils veulent.

Les *Baltagis* sont des gens robustes employez à porter tous les fardeaux, comme nos Portefaix & Fendeurs de bois. *Baltagi* veut dire proprement un homme de travail qui se sert de la coignée.

Le *Hasteler-Agasi* est le Chef de l'Infirmerie, qui prend garde à tout ce qui entre & sort, & sur tout qu'il n'y entre point de vin.

Je dois aussi parler dans ma Relation de *l'Emirahourbachi* & de *l'Ekmeggibachi*, qui sont deux Officiers du Sultan, mais qui ont leur demeure hors du Serrail.

L'*Emirabourbachi* est le grand Escuyer, qui marche devant le Grand Seigneur quand il se montre en public, & dans toutes les ceremonies.

L'*Ekmeggibachi* est le grand Panetier ou Chef de la Paneterie, qui a l'Intendance de tout le pain,

pain qui se mange dans le Serrail. Ces deux charges ne se donnent point à aucun de ceux qui demeurent dans le Serrail, mais à des gens de dehors, qui ont la liberté d'entrer & de sortir à toute heure.

J'auray enfin occasion de parler du Caragibachi, & du Cam de la petite Tartarie, & j'ay quelques observations curieuses à faire sur tous les deux.

Le *Caragi-Bachi* est le Chef de ceux qui levent les tributs; & c'est de luy comme du *Gemmeroubachi* ou grand Doüanier, & du *Bazarcanbachi* ou Chef des Marchands, dont le Grand Seigneur se sert pour faire des avances quand il a besoin d'argent, & qu'il n'y en a point dans le Tresor public, ne voulant pas qu'on touche au Tresor secret. Il faut necessairement qu'ils en trouvent, & il ne leur est pas difficile, parce que de tous les tributs, doüanes, & autres imposts que l'on doit au Grand Seigneur, il n'en est payé qu'à la fin de l'année, & ces Officiers se font payer au commencement. Toutes sortes de gens de quelque Religion qu'ils soient, hors de la Mahometane, sont tenus de payer le tribut sans aucune exception, depuis qu'ils sont habituez dans l'Empire, & qu'ils ont atteint l'âge de seize ans; & ce tribut par teste est de 550 aspres vieilles, qui ne haussent ny ne baissent demeurant toûjours sur le mesme pied de 80 pour une piastre, ce qui revient à 5 écus & ¼ de nostre monnoye. Tous les autres Chrestiens qui viennent dans l'Empire pour negocier, ou pour affaire, quand ce ne seroit que pour un jour, on les fait payer dés la premiere ville où ils arrivent. Les Grecs Estrangers, comme de la Moscovie ou autres lieux, payent 350 aspres: Les Armeniens qui viennent de la Perse, de la Georgie, de la Mingrelie & d'autres païs, ne

Grande œconomie des Partisans.

ne sont taxez qu'à 300. Pour les Chrestiens que l'on appelle *Franguis*, ils ne payent rien; & cela a bien donné de la peine aux Ambassadeurs de l'Europe, principalement à l'Ambassadeur de France, se trouvant plus de François habituez en Turquie, que de pas une autre Nation. Comme les Turcs ne font leur année que de douze Lunes, la nostre se trouvant de prés de douze & demie, ils ne font payer que pour douze Lunes: Mais en revanche & pour ne rien perdre, de trente-trois en trente-trois ans, ils font payer le double cette trente-troisiéme année, & sont grands œconomes du bien de leur Maistre.

Politique de la Porte pour maintenir en son devoir le Cam de la petite Tartarie.

Il n'y a que deux Princes au monde qui portent le nom de *Cam*, l'Empereur de la grande Tartarie, & le Roy des petits Tartares vassal des Monarques Othomans. C'est de la condition presente de ce dernier dont il faut que j'instruise le Lecteur. Quand le Cam de la petite Tartarie entre dans le gouvernement, il vient prester serment de fidelité au Grand Seigneur, & les Turcs ne le tiennent que comme un Gouverneur de Province, ou tout au plus que pour un Prince vassal. Mais ceux du pays, les Moscovites, les Polonois, les Georgiens, les Mingreliens, & autres peuples du voisinage le traitent de Roy quant ils luy écrivent. Le Grand Seigneur use de beaucoup de politique envers le Cam, de peur qu'il ne se revolte, & ne se rende plus puissant qu'il n'est en s'alliant avec des Princes voisins. Car il faut remarquer que la petite Tartarie, dont la ville de Caffa proche du Détroit Cimerien est la Capitale, n'est pas un pays conquis par les armes des Othomans. Ses anciens Roys se mirent seulement sous la protection du Grand Seigneur, qui les y receut à condition que quand le pere mourroit, son fils ou

ou le plus proche parent son Successeur ne pourroit entrer au gouvernement, qu'il ne vint prendre l'investiture à la Porte, & préter serment de fidelité au Grand Seigneur, s'obligeant de se rendre aupres de luy à ses premiers ordres. Le Grand Seigneur promit en revanche qu'il n'en établiroit jamais d'autre que de leur race pour commander dans la petite Tartarie; & comme il y a deux branches de cette famille, il en tient toûjours une en exil dans l'Isle de Rhodes, pendant que l'autre gouverne. Mais si aprés quinze ou vingt ans il a quelque soupçon que celle-cy se veüille rendre absoluë, il fait venir le Cam & ses enfans quand il en a, & les envoyant à Rhodes, en tire celuy qui y estoit exilé pour l'envoyer regner à son tour quelques années. La forme de son serment se verra au Chapitre sixiéme de ma Relation, où je parle de la Sale d'Audiance, & de la maniere dont ce Prince y est receu.

Il me reste à parler du *Moufti*, des *Cadilesquers*, & des *Cadis*, & des autres gens de la Loy, ce que je feray en peu de mots. Il suffit de remarquer icy en general, que les Turcs tiennent que les Loix civiles font partie de la Religion, & que leur ayant esté données par leur Prophete, elles viennent de Dieu, & demandent une obeïssance aveugle. C'est de cette maniere qu'ils sont retenus dans le devoir, & qu'ils obeïssent aux Loix autant par un principe de religion & de conscience, que par la crainte des châtimens, & ils ne s'éloignent pas fort en cela de nos maximes chrestiennes. Les Mouftis & les Cadis passent donc indifferemment sous le nom de gens de la Loy, comme si nous ne faisions qu'une mesme ordre de nos Theologiens & de nos Jurisconsultes, & dans les causes civiles & criminelles le Moufti est bien souvent consulté.

Dignitez principales des Gens de Loy.

Le

Le *Moufti* eſt le Chef honoraire de la Loy dans tout l'Empire, & tenu pour l'Interpréte de l'Alcoran. Je parle du grand Moufti de Conſtantinople, qui eſt le plus eſtimé & le principal de tous: Car il y en a pluſieurs autres en Turquie, ſur leſquels non plus que ſur les Imans ou Preſtres il n'a aucune Juriſdiction; chacun d'eux ne reconnoiſſant en toutes choſes que le Magiſtrat, & n'y ayant point entr'eux de ſuperiorité Eccleſiaſtique. Cela n'empeſche pas que le grand Moufti ne ſoit honoré de tous les autres, & en tres-grande veneration parmy les Turcs. Le Grand Seigneur ne donne jamais cette place qu'à un homme tres-capable & de grande probité; il le conſulte ſouvent dans les affaires les plus importantes, il ſuit toûjours ſes avis, & il n'y a que luy au monde devant qui il ſe leve pour le recevoir.

Les *Cadileſquers* ſuivent le Moufti, & ſont Juges-Avocats de la milice, les Soldats ayant ce privilegé de n'eſtre jugez que par eux, ce qui les fait auſſi appeller Juges des Armées. Il n'y en a que deux dans tout l'Empire, le *Cadileſquer de Romanie* & le *Cadileſquer de Natolie*, qui ont le plus de credit aprés le Moufti, & ils ont ſeance au Divan immediatement aprés le grand Vizir.

Les *Mollah*, ou *Moula-Cadis* ſont les Juges des grandes villes, qui reçoivent leur commiſſion des Cadileſquers, auſquels on peut appeller de leur Sentence dans le civil ſeulement: car pour ce qui eſt du criminel la cauſe eſt bien-toſt vuidée, & le moindre Juge condamne à la mort en dernier reſſort.

Les *Cadis* ſont au deſſous des Mollah, & doivent avoir connoiſſance des loix & des coûtumes du païs. Ils ont encore ſous eux des *Naïps*, qui rendent la Juſtice dans les villages, & toute cette

Ju-

Justice est briévement administrée sans aide ny de Procureurs, ny d'Avocats.

Les *Imans*, ou *Emaums* sont les Prestres des Turcs, & comme les Curez de leurs Mosquées, où ils ont soin que toutes choses se facent avec ordre, & dans les temps ordonnez.

Les *Hogias* sont les Docteurs de la Loy, & comme les Regens & les Precepteurs de la jeunesse.

Les *Scheiks* leur tiennent lieu de Predicateurs, & leur font des exhortations publiques.

Les *Muezims* sont ceux qui crient sur les Tours de la Mosquée pour appeller le monde à l'heure de la priere, les Turcs ne se servant point de cloches, ny mesme les Chrestiens dans le Levant.

Les *Dervis* sont des Religieux Turcs qui vivent pauvrement, & *Dervis* aussi veut dire *pauvre*. Ils sont la pluspart ridiculement vétus, & tous generalement de grands hypocrites.

Des differentes Especes d'Or & d'Argent, & des petites Monnoyes qui ont cours dans la Turquie;

Avec l'Histoire du Commerce des pieces de cinq sols qui a esté aboly.

IL n'y a que deux especes d'or qui ayent cours dans tout l'Empire des Turcs, l'une qui est du pays, l'autre qui est étrangere. La premiere est le *Scherif*, appellé autrement *Sequin* ou *Sultanin*, & cette espece vaut à present six francs de nostre monnoye, quoy que cy-devant elle n'ait valu que cent sols, & mesme que quatre francs. Especes d'or & d'argent qui ont cours dans la Turquie.

Les

D'où, & comment on apporte l'or que l'on bat au Caire.

Les *Scherifs* viennent d'Egypte, & le Caire est la seule ville de l'Empire où l'on bat de l'or. Cét or se tire du Royaume des Abyssins, & voicy de quelle maniere on l'apporte au Caire. La quantité n'en est pas égale toutes les années, & quand les passages sont fermez, soit par la Guerre, soit par des pluyes extraordinaires qui inondent les Campagnes, il ne vient que peu d'or en Egypte en ce temps-là. Dés que tous les empéchemens cessent, & que le commerce est libre, on void arriver au Caire, & mesme à Alexandrie plusieurs Abyssins, qui apportent l'un deux livres d'or, l'autre quatre, plus ou moins chacun selon son pouvoir. Ces pauvres gens courent mille risques dans leurs voyages, & c'est une merveille comme ils peuvent en venir à bout. Il y en a quelques-uns qui sont des terres d'où sortit la Reine de Saba, & que l'on appelle aujourd'huy le Royaume de Sabour. D'autres viennent de plus loin, & ils ont quelques-fois à marcher quinze journées sans pouvoir boire que de tres-mechantes eaux & fort nuisibles à la santé; ce que j'ay éprouvé en traversant les deserts de l'Arabie. Si par hazard ils trouvent quelque cabane où l'on a tué un elephant, c'est pour eux dequoy faire bonne chere. Aprés cela il ne faut pas s'étonner de la courte vie de ces miserables gens, dont le corps se ruine dans ces voyages, & qui la pluspart ne vont guere au de-là de quarante ans. Il en est de mesme de ceux qui vont negocier avec les Portugais aux côtes de Melinde & de Mozambique; les mauvaises eaux qu'ils sont contraints de boire en chemin les rendent hydropiques dés l'âge de vingt-cinq ans, & en general tous les peuples du Royaume de Sabour ont la jambe droite enflée, & une fois plus grosse que la gauche, ne pouvant guere vivre que trente-cinq ans.

C'eſt une merveille de voir la fidelité avec laquelle ces pauvres Abyſſins ſe portent dans le commerce. Tant ceux du Midy qui ſont Chrétiens, que ceux du Nord qui touchent l'Egypte & qui ſont Mahometans, aprés avoir pris des marchandiſes qui leur ſont propres pour la valeur de l'or qu'ils ont apporté, ſi on leur en fournit au de-là, à payer à retour de voyage & ſur leur ſeule parole, on peut s'en tenir ſeur & dormir fort en repos. Car s'il arrive qu'un de ces Abyſſins qui eſt debiteur meure en chemin, quelqu'un de ſes parens ou amis qu'il inſtruit de ſes affaires, apporte de l'or au prochain voyage pour la marchandiſe qui eſt deuë, & juſqu'à cette heure il n'y a point de marchand qui ſe puiſſe plaindre d'avoir jamais rien perdu avec aucun d'eux. Tout ce qu'il y a à craindre eſt la rencontre qu'ils peuvent faire de leurs ennemis, qui les volent & les tuent, ce qui s'eſt vû pluſieurs fois, & particuliérement du côté du Midy, y ayant moins de danger vers le Nord. Bonne-foy des Abyſſins.

Les eſpeces d'or étrangeres qui ont cours en Turquie, ſont les ducats d'Alemagne, de Hollande, de Hongrie, & de Veniſe. Ils y ſont fort recherchez, & on en paye juſqu'à ſix livres dix ſols, & à ſix livres quinze ſols piece, pour les porter aux Indes où l'on en fait grand commerce, comme de diray dans mes Relations de l'Orient. Depuis quelque temps les ducats de Veniſe ont un peu baiſſé, & l'on s'eſt apperceu qu'ils ne ſont pas à ſi bon tître que ceux d'Allemagne.

Il ſera ſouvent parlé de bources dans cette Relation du Serrail. Une *bource* eſt une ſomme de cinq cens écus, & c'eſt de ces bources dont le Grand Seigneur fait ſes preſens ordinaires. Mais une bource d'or dequoy il regale ſes Sultanes & ſes Favoris, eſt de quinze mille ſequins,

ou de trente mille écus. Un *Kizé* eſt auſſi un ſac de quinze mille ducats.

Dans tout l'Empire Othoman on ne void point de monnoye de cuivre, & les ſeules eſpeces d'or & d'argent y ont cours. Il eſt vray qu'on y en paſſe quelques-unes d'argent à fort bas titre, principalement les *Roup*, qui ſont des quarts de reale qu'on bat en Pologne; & avec l'aide des Juifs, les Bachas dans leurs Gouvernemens contrefont des eſpeces étrangeres qui ſont toutes alterées.

Il en eſt des eſpeces d'argent en Turquie, comme des eſpeces d'or. Il y en a que l'on bat dans le pays, comme l'*Aſpre* & le *Paraſi*, qui ſont la plus petite monnoye; & il y en a d'étrangeres, comme la reale d'Eſpagne, & les richdales d'Alemagne & de Hollande.

Un *Aſpre* eſt la plus petite des monnoyes, qui cy-devant valoit huit deniers comme eſtant de bon argent, & la taxe eſtoit de 80 pour l'écu. Mais dans les Provinces éloignées les Bachas,& les Juifs en font faire une ſi grande quantité de fauſſes, qu'à preſent on donne pour un écu juſqu'à ſix-vingt aſpres.

Un *Paraſi* eſt une autre eſpece de monnoye, qui vaut quatre aſpres, & qu'on bat au Caire.

Groche eſt l'écu ou la reale d'Eſpagne, appellée autrement la piece de huit.

Kara-groche la richdale d'Alemagne.

Aſelani la richdale marquée au Lion de Hollande. Aprés quoy ſuivent les pieces de quatre reales, de deux reales, & d'une reale, & cy-devant nos pieces de cinq ſols, dont il s'eſt fait un grand commerce en Turquie. C'eſt une choſe que tout le monde n'a pas bien ſceuë, & l'hiſtoire n'en ſera peut-eſtre pas deſagreable au Lecteur.

Un Marchand de Marseille envoya sans dessein à un Facteur qu'il tenoit à Smyrne, pour deux ou trois cens écus de pieces de cinq sols qui sortoient de la monnoye, parmy d'autre especes d'argent pour l'achapt de quelques soyes. Les Turcs trouverent ces petites pieces si belles, & en devinrent d'abord si amoureux, qu'ils crûrent que c'estoit des octaves de Reale, & qu'ils se contenterent d'en recevoir huit pour un écu. Le Facteur voyant cela écrivit à Marseille, d'où on luy en fit tenir pour une assez grosse somme, & il y gagna beaucoup. Si nos François s'estoient contentez de cét honnéte profit, le commerce de ces pieces qui a cessé par l'excez des fraudes qui s'y sont commises, dureroit encore, & leur auroit esté avantageux. Les Turcs ne vouloient plus negocier en d'autres especes que celles-là, & dans le payement des armées, pour contenter les Soldats il leur en falloit donner. Un jour rentrant de Perse en Turquie, je fus persecuté de plusieurs femmes qui vouloient que je leur donnasse des *Temins* (c'est ainsi que l'on appelle cette monnoye) & je ne pus jamais avoir à manger pour d'autre argent.

Histoire du commerce des petites pieces de cinq sols.

Nos Marchands François gagnerent donc d'abord cinquante pour cent, ne donnant en Turquie que huit de ces pieces pour un écu, de douze qu'ils en recevoient en France. Mais les autres peuples de l'Europe, Anglois, Hollandois, Italiens envieux de leur bon-heur, vinrent leur couper chemin, & portant leurs plaintes au grand Vizir, ce Ministre ordonna qu'à l'avenir on donneroit douze de ces pieces pour un écu, ou bien qu'elles n'auroient plus de cours, & que tout ce qui s'en trouveroit dans les vaisseaux seroit confisqué. Les François n'en demeurerent pas-là, & comme il falut subir l'Arrest du Vizir, ils s'aviserent de faire battre de ces pieces

où il n'y avoit pas pour quatre sols de bon argent, ce qui estoit un profit considerable de vingt-cinq pour cent. Il se passa quelque temps avant que les Turcs eussent découvert la fraude ; ce leur estoit assez que le coin fust beau & qu'ils les vissent bien blanches ; & les femmes & filles de basse condition en faisoient l'ornement de leur coiffeure, autour de laquelle ils attachoient ces belles petites pieces qui leur venoient battre sur le front, comme les riches y attachent des pieces d'or. Nos Marchands pour venir à bout de leur dessein, furent obligez d'aller chercher des Estats où il leur fust permis de trafiquer de ces pieces-là. Ils eurent d'abord recours à celles de Dombes, d'Orange & d'Avignon, & passant en Italie furent donner de l'occupation pour quelque temps à celles de Monaco & de Masse. Mais s'estant apperceus que les Turcs aimoient beaucoup mieux les pieces qui portoient le visage d'une femme, & ces Princes ne voulant pas leur permettre de faire battre chez eux à si mauvais titre, ny au coin de la Princesse de Dombes, ils jetterent les yeux sur quelques Châteaux enclavez dans les Terres des Genois & relevans de l'Empire, où ils obtinrent ce qu'ils souhaittoient à des conditions qui n'étoient pas desavantageuses aux Seigneurs de ces lieux-là. Les pieces qu'ils firent battre à Orange estoient aussi assez recherchées, & plaisoient aux Turcs, parce que le coin en estoit beau & fort net : mais celles du Legat d'Avignon n'eurent pas grand cours, le visage n'en estant pas fort bien fait, & la croix penduë au col déplaisant aux Turcs. Si l'on se fut contenté dans ce negoce de vingt-cinq pour cent, il auroit pû continuer, & le profit eût esté considerable : mais peu à peu la chose vint à l'excez, & enfin il ne se trouva pas pour un sol d'argent sur chaque piece.

piece. Nos François pour les mieux faire passer en donnerent dix-huit & jusqu'à vingt pour l'écu, à quoy les gros marchands de Constantinople, d'Alep, de Smyrne, & d'autres villes de commerce, trouvoient bien leur conte, n'en donnant que douze ou treize pour valeur d'écu dans les payemens qu'ils faisoient aux petits negocians des Provinces de l'Empire pour les marchandises qu'ils apportoient. Hors de la Turquie il ne se debitoit point de cette fausse monnoye, & les Armeniens n'avoient garde de s'en charger, parce que tout l'argent qui entre en Perse est porté d'abord aux monnoyes des frontieres, pour estre fondu & batu en *Abaßis*, dont on fait le conte au marchand selon le titre de son argent que l'on a examiné, & de cette maniere on ne peut faire de fraude. On en use de mesme dans tout l'Empire du grand Mogol; & de tous les Princes du monde il est le seul qui fait battre au plus haut titre toutes les especes d'or & d'argent sans y souffrir le moindre alliage.

Les Marchands Genois voyant que les nôtres reüssissoient au commencement dans leur commerce, voulurent les imiter en d'autres especes, & firent batre jusqu'à deux ou trois cent mille ducats qu'ils porterent en Turquie. Mais ils n'en eurent pas le succez qu'ils esperoient; l'or en estoit si alteré que la tromperie fut aussitost découverte, le Consul & le Capitaine du vaisseau en furent en peine, & les interessez sauverent ce qu'ils purent de ce débris. Jalousie des Negocians.

Les Allemans voulurent estre aussi de la partie, prenant une autre route le long du Danube jusqu'à ses embouchures, d'où par la Mer noire ils gagnoient Constantinople. Avec leurs marchandises qui n'estoient la pluspart que de la quinquaille de Nuremberg, assez propre pour tous ces peuples qui bordent le Pont-Euxin,

ils porterent une quantité de *Roups* ou quarts de reale au coin de Pologne qui donnoient dans la veuë, & estoient des especes assez commodes pour les marchands, si elles n'eussent esté que peu alterées. Mais les Italiens ne devoient pas avoir la honte que les Allemans eussent mieux reüssi qu'eux en cette rencontre, & ny les uns ny les autres n'eurent pas assez d'adresse pour tromper les Turcs.

Je reviens à nos François dont il est temps d'achever l'histoire. Dans la chaleur de leur commerce, & tandis qu'ils eurent le vent bon, ils ne se contenterent pas d'enlever les plus belles marchandises, ils acheterent encore toutes les sortes de bon argent qu'ils purent trouver, & le porterent en France pour continuer de faire leurs faulses pieces. Ce negoce alla si avant dans toute l'étenduë d'un si vaste Empire, & il s'y est répandu une si prodigieuse quantité de cette fausse monnoye, qu'il s'est vû par les Registres des Doüaniers, que le debit en est monté à cent quatre-vingt millions, sans conter ce qui n'est pas venu à leur connoissance, & ce que des matelots & autres particuliers leur ont pû cacher.

Les autres negocians de l'Europe qui n'apportoient que de bon argent, ayant crié contre ce desordre, & porté une seconde fois leurs plaintes au grand Vizir, les Turcs enfin ouvrirent les yeux, & ce premier Ministre ayant compris que si la chose continuoit, dans peu de temps au lieu d'argent il n'y auroit que du cuivre dans l'Empire, fit deffence d'apporter davantage de ces pieces de cinq sols, sur peine de confiscation & de grosse amande à ceux qui ozeroient y contrevenir.

Ce décry & cette deffence du grand Vizir, ne purent dégoûter les Soldats qui servoient en Candie

Candie de ce petites pieces dont la beauté les charmoit. Quoy qu'on leur put dire ils ne voulurent jamais estre payez en d'autres especes, & quelques mutins commençant à se fâcher, on fut contraint d'envoyer promptement des galeres à Smyrne, & en quelques autres villes de commerce, pour enlever de cette monnoye tout ce qu'on pourroit y en trouver. La quantité surprenante de ces fausses pieces dispersées dans toutes les Provinces de l'Empire Othoman s'est enfin évanoüie, elles sont devenuës rouges & n'ont plus de cours.

Méchante fraude doucement punie.

Au commencement du décry de cette fausse monnoye, & la nouvelle n'en ayant pas encore esté portée jusqu'aux pays étrangers, un nommé *Boulin* engagea tout ce qu'il avoit pour faire une partie de vingt-cinq mille écus de ces pieces de cinq sols extraordinairement alterées, & où il n'y avoit guere d'argent que ce qu'il en faloit pour les blanchir. Il arriva à Smyrne où j'étois alors, & où il apprit qu'il n'y avoit plus lieu de debiter sa mauvaise marchandise. Toutefois il crut qu'il s'en pourroit deffaire s'il se rendoit promptement à Constantinople, où on l'assura que quelques-uns en prenoient encore depuis le décry. Ne voulant pas hazarder le tout sur mer, il en envoya par terre pour quatre ou cinq mille écus qui furent volez auprés de Burse, & porta la plus grosse partie à Constantinople dans un vaisseau Hollandois, dequoy il eut encore lieu de se repentir. Aprés l'avoir exposée à la Doüane pour en aquiter les droits, le grand Doüanier luy dit qu'il pouvoit revenir dans deux ou trois jours pour reprendre ce qui luy appartenoit, & il ne fut pas plûtost party qu'il fit fondre le tout en sa presence. La separation faite, sur vingt mille écus que montoit la partie, il ne se trouva pas pour le quart

 d'argent,

d'argent, & le marchand venant retrouver le Doüanier tomba de son haut, dans la crainte qu'il eut qu'un severe châtiment ne suivist la fraude dont il estoit visiblement convaincu, voyant tant de crasse d'un côté, & si peu d'argent de l'autre. Mais les Turcs ne sont pas si rigoureux qu'on se l'imagine, le tout luy fut rendu, il ne fut pas mesme mis à l'amende, & on luy ordonna seulement de se retirer.

Ancienne franchise des Turcs corrompuë par le commerce des Européans.

Il est certain que les peuples de l'Europe plus rafinez que les Levantins, & qui la pluspart ne recherchent pas fort la sincerité dans le commerce, ont apris aux Turcs plusieurs fourbes qu'ils ignoroient, ou qu'ils ne pratiquoient pas, sur tout depuis que les Grenadins chassez d'Espagne furent s'épandre en plusieurs Provinces du Levant. Avant ce temps-là on pouvoit se reposer sur leur bonne-foy; mais aujourd'huy en traitant avec eux il faut se tenir sur ses gardes, tant l'exemple du mal a de force pour corrompre les esprits. Et nous ne devons pas nous étonner de cette ancienne franchise des Turcs dans le commerce, puisque de pauvres Abyssins qui partent du fond de l'Ethiopie pour negocier au Caire, & les Idolatres mesme dans les Indes, trafiquent entr'eux & avec les étrangers avec une entiere & inviolable fidelité.

CHAPITRE I.

De l'étenduë & des dehors du Serrail.

SOMMAIRE.

Origine du nom de Serrail commun à toutes les Maisons Royales, & en Turquie, & en Perse. Assiette admirable du Grand Serrail de Constanti-

ſtantinople. Son étenduë, ſa figure & ſes dehors. Artillerie mal en ordre ; & Canoniers peu ſçavans. Sejour agréable de ſoy-meſme, & que la contrainte rend ennuyeux.

Le Serrail du Grand Seigneur dont j'entreprens la deſcription, eſt le Palais où les Princes Othomans tiennent ordinairement leur Cour. Toutes les Maiſons Royales, & en Turquie, & en Perſe ont le meſme nom, qui tire ſon origine du mot *Serraï*, qui ſignifie *Hoſtel* en langue Perſane. Le Grand Seigneur a pluſieurs Serrails dans les Provinces de ſon Empire, & les principaux ſont ceux de Burſe & d'Andrinople, deux reſidences aſſez ordinaires de ce Monarque ſelon la conjoncture de ſes affaires.

Origine du nom de Serrail, commun à toutes les Maiſons Royales, & en Turquie, & en Perſe.

Sans ſortir de Conſtantinople, on y void trois Serrails qui ont chacun leurs differentes beautez. Le vieux Serrail eſt le Palais où ſe retirent les femmes qui ont ſervi aux Predeceſſeurs du Prince regnant, & d'où elles ne ſortent point que pour eſtre mariées. Le Grand Seigneur n'y va que rarement, & que lors qu'il eſt chagrin, pour y paſſer quelques jours de ſolitude. Le Serrail de l'Hippodrome, que fit bâtir Ibrahim Bacha, gendre & favory de l'Empereur Soliman ſecond, ſert aujourd'huy d'Amphiteatre pour des feſtes publiques, des jeux, des combats, des carouſels, & particulierement pour la circonciſion des Princes Othomans, qui eſt leur plus grande ſolemnité. Le troiſiéme eſt le Grand Serrail dont je fais la relation, & à qui ce nom eſt principalement affecté, ſans qu'il ſoit beſoin d'y ajoûter autre choſe pour le diſtinguer de tous les autres. Je m'arreſteray peu à la ſtructure des bâtimens qui n'ont rien de fort extraordinaire, & j'inſiſteray plûtoſt ſur ce qui ſe paſſe de particulier dans chaque appartement de ce grand Palais.

Affiette admirable du grand Serrail de Constantinople.

Le grand Serrail est un vaste enclos qui vient aboutir à cette pointe de terre où fut bâtie l'ancienne Bizance, sur le Bosphore de Thrace & à la jonction de la Mer-Egée & du Pont-Euxin, qui font la beauté & la richesse de Constantinople. Cette grande ville, quelque vent qui regne, reçoit à toute heure des rafraîchissemens de l'une ou de l'autre mer, & le Serrail qui s'avance dans le canal qui les joint, se ressent le premier des avantages qu'on en peut tirer.

Son étenduë, sa figure, & ses dehors.

Cét enclos fait un triangle, dont l'un des côtez est appuyé de la terre & touche la ville, & les deux autres sont battus de la mer, & d'une riviere qui s'y jette. Ce triangle est inégal, & si on le divise en huit parties, le côté de la terre en emporte trois, & les cinq autres sont pour les deux de la mer. Son circuit est environ de trois milles d'Italie, ou d'une de nos lieuës communes: Et ce Palais est fermé par tout de hautes & fortes murailles, flanquées du côté de la mer de tours carrées dans une assez grande distance les unes des autres; & du côté de la ville de tours rondes qui sont plus voisines, depuis la grande porte du Serrail qui regarde Sainte Sophie jusqu'à la mer où l'on passe pour aller à Galata. C'est dans ces tours que l'on tient la nuit des Azamoglans, pour prendre garde que personne n'approche du Serrail ny par mer ny par terre, & au besoin ils peuvent mettre le feu à quelques pieces d'artillerie, que l'on tient toûjours chargées sur un quay de cinq toises de large qui regne le long du Serrail.

Sur l'une de ces tours à cent pas ou environ de la grande porte du Serrail en descendant pour passer à Galata, on a pratiqué un cabinet où le Grand Seigneur va quelquefois pour se divertir, & pour voir passer le monde sans estre veu. Plus bas & sur le bord de la mer il y a un grand couvert,

vert, ſous lequel comme dans un petit havre on tient les Caïcs ou Brigantins, où le Prince va ſe promener quand l'envie luy en prend.

Tout proche de là ſuivent dans l'enclos les loges des Boſtangis deſtinez à la conduite des Brigantins; & plus loin en tirant à la pointe du Serrail qui regarde Scudaret, eſt le quartier du Boſtangibachi Intendant des jardins du Serrail, & de tous les autres qui appartiennent au Grand Seigneur.

Sur le quay dont j'ay parlé qui regne le long des murs du Serrail ſe trouvent rangées quarante ou cinquante pieces de canon de differente grandeur, & il y en a de tel calibre qu'un homme y pourroit entrer. Vis à vis & au milieu du canal ſe void une tour bâtie ſur une roche, que les Turcs nomment *Quizler-kouleſi*, ou la tour des Vierges. Elle eſt gardée par des Boſtangis, & a ſes canons à fleur d'eau, qui deffendent mieux le détroit que ceux de la pointe du Serrail, qui la pluſpart ſont ſans affus & hors d'état de ſervir. D'ailleurs ils manquent de bons Canoniers, & ſi toute cette artillerie eſtoit bien montée & gouvernée par d'habiles gens, elle tiendroit bien mieux en bride tout ce qui vient de la Mediterranée & de la Mer noire.

Artillerie mal en ordre, & Canoniers peu ſçavans.

A quelques pas du lieu où ces canons ſont rangez, coule une fontaine qui ſort du Serrail, & jette quantité d'eau pour la commodité des vaiſſeaux qui moüillent tout proche & en viennent prendre, n'eſtant permis à qui que ce ſoit de mettre pied à terre de ce côté-là que pour ce ſujet. Prés de cette fontaine on void un Salon aſſez bien enjolivé, où le Grand Seigneur ſe rend, quand ſon armée navale va en mer, & quand elle en revient, & lors qu'il veut prendre le divertiſſement de la promenade ou de la peſche.

Sejour agréable, mais que la contrainte rend ennuyeux.

Mais c'est assez parlé du dehors, il faut venir au dedans, & considerer plûtost ce qui se passe dans chaque appartement du Serrail, que la structure des bâtimens, qui n'ont rien, comme j'ay dit, de fort magnifique, quoy que puissent inventer des gens qui en ont fait en ma presence de belles peintures fondées sur leur seule imagination. J'ay veu du Serrail tout ce qu'un étranger en sçauroit voir, & je l'ay veu plusieurs fois en divers voyages, ayant consideré à loisir les deux premieres cours, le Divan & la sale d'Audience, sans y avoir pû remarquer de grandes beautez. Il y a (je l'avouë) quantité de marbre & de porphyre dans tous les appartemens: mais tous ces appartemens sont tres-confus, tout y est irregulier, la pluspart des chambres ne reçoivent que peu de jour, & n'ont pour tout ornement que d'assez riches tapis qui en couvrent le plancher, & des carreaux de brocard d'or & d'argent, dont quelques-uns sont relevez d'une broderie de perles. Mais au fond & à prendre les choses en general, si les murs & les tours qui font l'enclos du Serrail ressemblent plus à une affreuse prison qu'à une Maison Royale, les appartemens qui la composent n'ont point aussi cette richesse & cét air riant de nos Palais de France ou d'Italie, & n'offrent rien dequoy arrester long-temps la veuë d'un curieux. Tout ce qui pourroit rendre le Serrail un agréable sejour, est l'avantage de son assiéte, & l'on ne peut en effet s'en imaginer une plus belle. Car il regarde le Soleil levant, & tient tout le haut & le panchant d'un tertre depuis Sainte Sophie jusqu'au canal. Les bâtimens occupent le lieu le plus élevé, & ont la veuë des jardins qui sont sur la pante, & des deux mers qui se viennent joindre à la pointe du Serrail, d'où le Grand Seigneur peut voir à la fois l'Europe & l'Asie, où il étend bien

avant

avant sa domination. Mais enfin il n'y eut jamais de belle prison, & il n'y a guere de gens dans le Serrail qui n'aimassent mieux une cabane & la liberté, que d'estre continuellement enfermez dans un Palais sous une si rude discipline.

CHAPITRE II.

De la premiere Cour du Serrail, & particulierement de l'Infirmerie.

SOMMAIRE.

Reglemens de l'Infirmerie du Serrail. Difficultez d'y faire entrer du vin. Adresse de quelque gens pour y estre receus sans estre malades. Vice abominable commun dans tous l'Orient. Efforts inutiles pour en arrester le cours. Action sacrilege de deux Ichoglans. Buchers du Serrail. Grands profits de ceux qui en ont la charge. Exercice du Girit. Liberalitez du Grand Seigneur. Fausse modestie des Grands de la Porte.

DE plusieurs portes qui donnent entrée dans le Serrail, tant du côté de la mer, que du côté de la terre, celle qui regarde Sainte Sophie est la principale. Elle est toujours ouverte, les autres ne l'estant que selon la volonté du Grand Seigneur. On découvre un grand portail qui n'a rien de magnifique, & où l'on void seulement des lettres peintes en or à feüillages & compartimens à l'Arabesque. Cette porte est gardée par cinquante Capigis, qui ont pour armes l'arquebuze, la fléche & le cimeterre, & donne entrée dans la premiere Cour du Serrail, qui est de quatre cent pas de long, & de cent de large sans estre pavée.

Reglemens de l'Infirmerie du Serrail.

A main droite de cette premiere Cour s'étend un grand corps de logis qui contient plusieurs chambres, & sert d'Infirmerie à tout le Serrail. La porte en est gardée par un Eunuque qui a sous luy bien des gens employez au service des malades, à qui selon leur qualité on donne quartiers convenables dans cette maison, où ils peuvent estre mieux assistez qu'en ceux que leur indisposition les oblige de quitter. Les deux premiers Medecins, & les deux premiers Chirurgiens, qu'ils appellent *Hequinz-bachi*, & *Geirab-bachi*, font tous les jours leurs visites & à des heures reglées. On ne peut s'imaginer de plus bel ordre que celuy qui s'observe en ce lieu-là : & le Grand Seigneur s'y rend quelquefois pour s'informer exactement de l'état des malades, comme ils sont traitez, si les Medecins les voyent souvent, & si chaque Officier de l'Infirmerie fait bien son devoir. Il n'y a guere de place vuide dans cette maison, l'un n'en estant pas plûtost sorty que l'autre y entre ; & quoy qu'elle ne soit destinée que pour les malades, plusieurs personnes qui se portent bien s'y font porter, sous pretexte de quelque indisposition, ou pour se donner du bon temps, ou pour dissiper quelque chagrin. Ils y demeurent dix ou douze jours, & ont dequoy se divertir à leur mode au bruit d'une méchante musique de voix & d'instrumens, qui commence dés le matin & ne finit que le soir. La permission qu'ils ont d'y boire du vin, & qu'ils n'ont jamais ailleurs, les y attire plus que la musique. Mais cette permission que l'on veut comme cacher, & que la superstition des Turcs n'oze rendre publique, est accompagnée de mille difficultez. Il n'est pas permis d'y porter du vin à la veuë de l'Eunuque qui est à l'entrée ; & si quelqu'un y estoit surpris, il ne pourroit éviter le supplice de trois cent coups de bâton, & l'a-

& l'amende de trois cent Aspres pour ceux qui les donnent. Mais s'il peut passer adroitement avec du vin sans qu'on l'arreste à la porte, dés qu'il est dedans il ne court plus de risque, & mesme il en pourroit boire impunément en la presence du Grand Seigneur.

Le peu de vin qui peut entrer de cette maniere ne suffiroit pas pour tant de gens, s'il n'y avoit d'autres voyes moins difficiles pour leur en fournir. Comme l'Infirmerie touche un côté des jardins, dont elle n'est separée que par une simple muraille qui n'est pas fort haute, les Bostangis qui voyent que le vin est cher, & que ceux qui sont dans le Serrail ne sçavent à quoy employer leur argent, font couler la nuit avec des cordes par dessus le mur des outres de peaux de bouc pleins de vin, qui tiennent environ quarante ou cinquante pintes de Paris, que des gens atitrez de l'Infirmerie viennent recevoir. Ils y font entrer beaucoup de vin de cette maniere, & ce n'est pas sans crainte d'estre pris sur le fait par le Bostangi-bachi qui fait la ronde toutes les nuits.

Difficultez à y faire entrer du vin.

Mais ce n'est pas encore l'envie de boire du vin, qui porte principalement ces faux malades à chercher des pretextes pour aller passer quelques jours dans l'Infirmerie, jusques-là que quelques-uns par de mauvais artifices se font venir une petite fiévre qui passe bien-tost. Une passion détestable, & qui leur est comme naturelle, quoy qu'elle soit contre la nature, les fait recourir à tous les moyens imaginables pour l'assouvir. Cela est tres-difficile aux Ichoglans pendant qu'ils sont dans leurs chambres, éclairez jour & nuit par de severes surveillans qui ne leur pardonnent rien.

Adresse de quelques-uns pour y estre receus sans estre malades.

Car bien que le Grand Seigneur soit sujet à la mesme passion dont le nom seul fait horreur, il

il ordonne de cruels supplices contre ceux qui entreprendroient de l'imiter. Il va autant qu'il peut au devant du mal qu'il ne veut pas que son exemple authorise, & commet pour l'empécher des Eunuques qui ne ferment point les yeux. Mais dans l'Infirmerie on rend souvent toutes ces précautions inutiles, à force de presens & de festins on corrompt les Eunuques établis en ce lieu-là, on les enyvre de vin ou d'autre bruvage, & l'on fait entrer alors de jeunes garçons dont la ville de Constantinople est pleine. Pour mieux tromper les Eunuques on fait déguiser ces garçons sous l'habit des *Halvagis*, ce qui est assez facile, parce que ce sont eux qui servent les Officiers du Serrail, & qui font tous leurs messages en ville.

Ces *Halvagis* sont d'ordinaire au nombre de six cens, & ils n'ont que le vétement & la nourriture sans aucuns gages, à la reserve de ceux qui ont servy treize ou quatorze ans. Leurs gages commencent par deux aspres, & montent au plus avec le temps à sept aspres & demie: mais ils ont d'ailleurs de bons profits, & ils sçavent se prévaloir des commissions qu'on leur donne. Comme il n'y a qu'eux qui ayent la liberté d'aller & de venir, ils content le double de toutes les choses qu'ils achetent: mais leur gain le plus considerable vient de l'infame commerce de ces jeunes garçons qu'ils conduisent à leurs maistres, & qu'ils font entrer adroitement dans l'Infirmerie aprés les avoir travestis sous leur habit. Ils portent un bonnet blanc, qui s'allonge en pointe comme un pain de sucre. Le *Hasteler-Agassi*, ou Chef de l'Infirmerie est bien toûjours à la porte avec cinq ou six Eunuques, & prend soigneusement garde à tout ce qui entre & sort: mais il a beau faire, & quand il auroit cent yeux il luy seroit impossible de discer-

Efforts inutiles pour en arrester le cours.

diſcerner ces jeunes garçons dans le grand nombre de ces *Halvagis*, d'autant plus que l'on les change ſouvent, qu'on en fait Janiſſaires, & qu'on en prend de nouveaux pour avancer les vieux à quelques charges. Que s'il arrive que ce Maiſtre Eunuque ait quelque vont de la choſe, & veüille faire du bruit, on l'appaiſe incontinent par une veſte d'étoffe de ſoye, ou par quelque autre preſent, & c'eſt de là qu'il tire ſes plus grands profits. Enfin cette brutale paſſion eſt ſi ordinaire parmy les Turcs, & generalement dans tout l'Orient, que quelques ſoins que l'on apporte à en empécher l'effet, on en peut difficilement venir à bout. Il s'eſt trouvé de mon temps deux Pages, qui ne pouvant executer leur mauvais deſſein dans le Serrail, par un crime plus grand furent dans la Moſquée pour aſſouvir leur brutalité. Aprés que la priere fut achevée ils laiſſerent ſortir tout le monde, & s'eſtant ſi bien cachez que celuy qui fermoit les portes ne les put appercevoir, ils s'abandonnerent à une action dont la ſeule idée donne de l'horreur.

Excez abominables dans tout l'Orient.

Action ſacrilege de deux Ichoglans.

A la gauche de cette premiere Cour un grand logement répond aux Infirmeries, & c'eſt la demeure des Azamoglans deſtinez aux vils employs du Serrail. Ce bâtiment enferme une grande Cour, où ſont rangez à l'entour & au milieu les bûchers que l'on revouvelle tous les ans, & il y entre quarante mille charretées de bois, chaque charretée étant autant que deux bœufs peuvent tirer. Une partie de ce bois vient de la Mer-noire, l'autre de la Mediterranée; & comme il en reſte tous les ans, particuliérement quand le Grand Seigneur ne paſſe pas l'hyver à Conſtantinople, ce reſte qui n'eſt pas peu conſiderable va au profit des Chefs des Azamoglans. Ils ſçavent s'en prévaloir adroitement quand

Buſchers du Serrail.

Grands profits de ceux qui en ont la charge.

quand on le décharge sur le port, & voyant à peu pres ce qui en reste aux bûchers, ils en envoyent à proportion à la ville dans les maisons où ils ont leurs habitudes; ce qu'ils peuvent faire avec d'autant plus de seureté, qu'on ne prend pas garde à eux, & qu'ils satisfont à leur devoir, quand les bûchers sont remplis dans la saison où l'on a accoûtumé de faire les provisions. Le bois qu'ils détournent de cette maniere leur est payé, & la somme qu'ils en tirent n'est pas peu considerable pour des gens de cette sorte.

Exercice du Girit.

Du côté de l'Infirmerie & un peu plus bas (car le Serrail va comme en dos-d'asne, & à une pante insensible de côté & d'autre jusqu'à la pointe où il aboutit) on découvre le grand portail des jardins qu'ils appellent *Bagge-Karpousi.* De cette porte qui domine sur le panchant, & où l'on est comme sur une éminence, on descend dans une tres-belle place que le grand Seigneur fait toûjours tenir propre & unie, & où les Grands de la Porte viennent faire l'exercice du *Girit* ou du Javelot; ce qui le plus souvent arrive le Vendredy en sortant de la Mosquée. Il y a environ deux cens pas du portail à cette place, & dans la Cour il se trouve d'ordinaire ces jours-là jusqu'à quinze cent personnes, sans qu'il soit permis à qui que ce soit de passer outre, s'il n'est appellé par l'ordre du *Girit-Bey*, qui est le Chef & l'Intendant de cét exercice. Ceux qui entrent dans la lice sont souvent jusques au nombre de mille. Si le Grand Seigneur qui

Liberalitez du Grand Seigneur.

assiste d'ordinaire à ces jeux, dont bien souvent la fin est tragique, y a pris quelque plaisir, & sur tout quand il y en a d'estropiez, il leur fait donner à chacun une bource, qui, comme j'ay dit, vaut cinq cens écus. Ces presens vont du plus au moins selon qu'il se trouve de belle

bu-

humeur, & quelquefois il leur fait diſtribuer en partant juſqu'à dix bources. Le Treſorier qui le ſuit par tout, & qui fait porter ordinairement quinze ou vingt mille reales en or & argent, eſt toûjours preſt & toûjours promt à obeïr à ſes ordres.

Fauſſe modeſtie des Grands de la Porte.

Mais cecy eſt digne d'eſtre remarqué, que lors que le Prince eſt ſur le point de faire ſes liberalitez à ceux qui ſe ſont portez vaillamment dans cét exercice, les Grands de ſa Cour qui y ont paru comme les autres, s'écartent doucement par bien-ſéance, & luy laiſſent faire ſes preſens aux moins conſiderables, & à ceux qui en ont plus de beſoin qu'eux. Soit par generoſité, ſoit par une fauſſe modeſtie ils en uſent de la ſorte; & aprés que le Grand Seigneur s'eſt retiré, il eſt permis à ceux qui ſont reſtez dans la Cour & qui ſçavent manier le javelot, d'entrer dans la place & de paſſer la journée à cét exercice. Mais ceux-là, quelques beaux coups qu'ils faſſent, & quelques bleſſures qu'ils reçoivent, ne doivent s'attendre à aucuns preſens; il n'y a plus de Prince pour ſpectateur de leur bravoure, ny de Treſorier pour diſtributeur de ſes liberalitez. Ils font ſeulement entr'eux quelques gageures à qui donnera le plus beau coup, & ce plus beau coup eſt à la teſte. Il y a toûjours quelque œil crevé, ou quelque joüe emportée, & cette feſte a ſouvent pour quelques-uns une malheureuſe iſſuë.

Voila ce qu'il y a de plus remarquable dans cette premiere Cour; entrons dans la ſeconde, & voyons de meſme ce qui ſe paſſe de plus particulier dans tous ſes appartemens.

CHAPITRE III.

De la feconde Cour, où font les petites Ecuries, les Cuifines & le Divan.

SOMMAIRE.

Cour quarrée & fpacieufe, & fes embelliffemens. Janiffaires leftes & en bel ordre. Nombre des Cuifines. Viandes ordinaires que l'on fert dans le Serrail. Maniere d'aprefter le Pilau. Façon particuliere de rôtir dans le Levant. Le lievre haï des Turcs. Confitureries. Diverfes compofitions du Sorbet. Refervoirs pour toutes les eaux du Serrail. Petite Ecurie. Quartier des Eunuques.

Cour quarrée & fpacieufe.

DE la premiere Cour, où les Bachas & Grands de la Porte peuvent entrer à cheval, & où ils doivent mettre pied à terre pour paffer outre, l'on entre dans une autre par une deuxiéme porte gardée comme la premiere par cinquante Capigis. Cette feconde Cour plus belle & plus riante que celle que nous venons de quiter, eft à peu prés de trois cens pas en quarré, & il n'y a que les chemins qui en foient pavez, le refte eftant en preau environné de cyprez & arrofé de fontaines, avec des barrieres par tout pour empécher qu'on ne gâte le gazon. Sur la porte de cette Cour on void ces mots écrits en gros caracteres d'or.



La Illahé Illa Alla,
Muhammed Resoul Alla,
c'eſt à dire:
Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu,
Mahomet eſt envoyé de Dieu.

Resoul ſignifie *Envoyé* qui eſt le plus beau titre que les Turcs donnent à leur Prophete.

De côté & d'autre de cette Cour regnent d'aſſez beaux portiques ſoûtenus par des colonnes de marbre, le long deſquels ſe viennent ranger en bataille les Compagnies des Janiſſaires, quand le Grand Seigneur leur commande de paroiſtre leſtes & bien armez à l'arrivée de quelque Ambaſſadeur qui doit avoir audience. Janiſſaires leſtes & en bel ordre.

A main droite derriere la galerie où les Janiſſaires ſe rangent les jours du Divan, ſont cuiſines & offices du Serrail, ſeparées les unes des autres & ſervies chacune par leurs Officiers particuliers. Autrefois il y en avoit neuf, & preſentement le nombre eſt reduit à ſept. Chaque office ou cuiſine a ſon Maiſtre Ecuyer, & il y a un Chef par deſſus tous nommé *Akegi-bachi*, qui commande à quatre cent Cuiſiniers.

La premiere de ces cuiſines qui eſt pour la bouche du Grand Seigneur, eſt appellée *Haſmoutbak*. La ſeconde nommée *Valede-Sultanum-Moutbaki*, eſt pour les Sultanes, comme ſont la mere, la femme, ou pour mieux dire la Princeſſe la plus cherie, & qui a eu le bonheur de Nombre des cuiſines.

mettre

mettre au monde un Successeur à l'Empire, les sœurs & les filles du Grand Seigneur. La troisiéme que l'on appelle *Kizler-Agasinum-Moutbaki*, est celle de l'Intendant du quartier des femmes, & des autres Eunuques noirs qui sont commis à leur garde. La quatriéme est pour le *Kapou-Agasi*, ou grand Maistre du Serrail, qui approche le plus la personne du Grand Seigneur, & dont la charge, comme j'ay dit, s'étend generalement sur tout ce qui entre dans le Palais; & cette cuisine sert aussi aux Officiers du Divan. La cinquiéme est pour le *Chaznadar-bachi*, ou Chef du Tresor, & pour ceux qui relevent de ses ordres. La sixiéme pour le *Kilargibachi*, ou Grand Echanson, & pour ceux qui en dependent. La septiéme & derniere est celle du *Sarai-Agasi*, & de tous les Officiers qu'il a sous sa charge. Pour ce qui est des *Bostangis* qui servent dans les jardins, ils font leur cuisine eux-mesmes, & destinent quelques-uns d'entre-eux à cét office qui apprestent à manger pour tous les autres. Il y en a aussi d'employez dans les Offices du Grand Seigneur.

Viandes ordinaires que l'on sert dans le Serrail.

Il n'entre point de bœuf dans les cuisines du Serrail: mais elles consument d'ordinaire tous les jours, tant pour les bouches du dedans que que pour celles du dehors, jusqu'à cinq cens moutons, où il faut comprendre les agneaux & les chevreaux; & la pluspart de ces moutons viennent des frontieres de la Perse qui en nourrit d'excellens. On peut juger à proportion de la quantité de poules, de poulets & pigeonneaux, dont le nombre est limité selon les saisons, & de ce qui se consume encore de ris & de beurre pour le *Pilau*, qui en Turquie & dans tout l'Orient est le meilleur plat. Ces peuples qui sont sobres & cherchent peu les ragoûts, n'en ont guere d'autre que celuy-là; & n'estant pas tout à

fait

fait à mépriser, nos François ne seront peut estre pas fâchez de sçavoir comme on l'apreste.

Les Turcs & en general les Orientaux font le Pilau de cette maniere. Selon la qualité des gens & la quantité dont l'on a besoin, on prend ou du mouton seulement, ou des poules ou pigeonneaux qu'on fait boüillir dans un pot, & cuire à moitié ou un peu plus; aprés quoy on vuide le tout & la viande & le boüillon dans un bassin, & le pot estant lavé on le remet sur le feu avec du beurre que l'on fait fondre jusqu'à ce qu'il soit fort chaud. Alors on coupe la viande à demy-cuite par morceaux, les poules en quatre, & les pigeonneaux en deux, on la jette dans le beurre, on la fricasse, & elle prend une couleur de rissolé. Le ris estant bien lavé, on en met dans le pot par-dessus la viande autant que l'on le juge à propos, & du boüillon qui est demeuré dans le bassin on en verse avec une cueillere par dessus le ris, tant qu'il y en ait assez pour le passer d'un bon doigt. Le pot est couvert en mesme temps, on fait dessous un feu clair, & l'on tire de fois à autre quelques grains de ris pour voir s'il s'amollit, & s'il est besoin d'y ajoûter quelque cueillerée de boüillon pour achever de le cuire. Car il n'en est pas comme du nostre qui se creve incontinent, il faut que leur ris soit cuit, & que le grain toutefois demeure entier, de mesme que le poivre dont ils l'assaisonnent. Dés qu'il est en cét estat, on couvre la bouche du pot avec un linge en cinq ou six doubles, le couvercle par dessus, & quelque temps aprés on fait derechef fondre du beurre & le bien roussir, pour le jetter dans des trous qu'on fait au ris avec le manche de la cueillere, aprés quoy on le recouvre promptement pour le laisser mitonner jusqu'à ce qu'on le serve. On le dresse dans de grands plats, la vian-

Maniere d'apprester le Pilau.

viande bien arrangée au dessus, & l'un sera blanc laissé dans sa couleur naturelle, l'autre jaune mélé avec du saffran, & un troisiéme incarnat par la teinture d'un jus de grenade. Quoy que la viande soit grasse autant qu'il nous la faudroit, pour rendre le Pilau meilleur à leur goût, sur six livres de ris ils font entrer trois livres de beurre, ce qui le rend si extraordinairement gras, qu'il dégoûte & incommode mesme ceux qui n'y sont pas accoûtumez, & qui trouvent mieux leur conte au ris cuit simplement avec du sel & de l'eau. On en sert toûjours deux ou trois plats de la sorte chez les Grands de la Porte, qui la plusspart tiennent table ouverte, & au lieu de viande on les couvre d'une grande aumelete faite avec de bonnes herbes & épaisse de trois doigts, ou de quelques œufs pochez qu'on arrange proprement. On ne se sent jamais incommodé de cette sorte de ris; mais l'autre qui est trop gras n'est pas propre à ceux qui boivent du vin, & ne leur donne pas envie d'en manger souvent.

Façon particuliere de rôtir dans le Levant.

Puis que j'en suis venu si avant, il faut étaler toute entiere la cuisine des Turcs, & parler aussi de leur maniere de rôtir les viandes. Les grosses, comme les moutons & les agneaux, se rôtissent tous entiers dans des fourneaux que l'on fait en terre, où on les pend par la teste, & en sortent bien rissolez & avec assez bonne mine pour exciter l'appetit. Au fond du fourneau on met ordinairement un bassin de ris avec de l'eau, qui reçoit la graisse de la beste, la seule queuë qui pese quelquefois jusqu'à quinze ou vingt livres en rendant beaucoup, & estant presque toute de graisse. Celles des agneaux qui en ont peu sont excellentes, & presque aussi delicates que les ris de veau. Ces agneaux ainsi rôtis ne se servent que sur du ris, & sur les bonnes tables

tables on en met deux dans un plat. Il ne se parle donc point de broche dans la cuisine des Turcs que pour quelque volaille, qu'ils ajustent si mal que lors qu'on la sert sur table elle perd toute sa forme, & qu'on a de la peine à discerner la teste des pieds. Mais il faut remarquer, que ny le Pilau, ny toute autre viande ne se sert qu'au souper vers les cinq heures du soir, & que le matin les Grands ne mangent que des herbages, des legumes, des fruits & des confitures, le menu peuple se contentant de laitages, de melons & de concombres dans la saison. Pour le poisson, les Turcs ne l'aiment guere, & quoy que les mers & les rivieres en soient remplies, ils en mangent rarement. Il entre aussi tres-peu de chasse dans leurs maisons, ny la fauve, ny le gibier ne sont pas de leurs ragoûts; mais sur tout ils ont le liévre en aversion, ce que j'ay aussi remarqué des Armeniens, parce qu'ils se persuadent que la femelle a ses mois reglez comme la femme. On void assez par ce que je viens de dire, que la table des Turcs n'est pas délicate, & que ce seroit une tres-mauvaise chere pour plusieurs de nos François. Mais d'ailleurs leur cuisine est fort propre, il ne se peut voir de plus belle baterie ny de plus claire, & soit dans la vaisselle, soit dans les viandes, on ne sçauroit y apporter plus de propreté.

Le liévre haï des Turcs.

Les Offices où se font les confitures au nombre de six ou sept, sont au dessus des cuisines, & servies par quatre cent Halvagis, qui furent établis par Sultan Soliman Prince magnifique, & qui regla tous les Offices & Officiers du Serrail. On travaille incessamment dans ces sept Offices, & l'on y fait de toutes sortes de confitures séches & liquides & plusieurs sirops, comme aussi diverses manieres de *Turchi*, qui sont des fruits qu'ils conservent dans le vinaigre & le

Confitureries.

& le sel, où ils jettent des herbes fortes, comme du romarin, de la marjolaine & de la sauge.

Diverses compositions du Sorbet.

C'est dans ces mesmes Offices que l'on compose la boisson ordinaire des Turcs, que l'on appelle *Sorbet*, & il se fait de plusieurs manieres. Celuy qui est le plus commun en Turquie approche de nostre limonade, mais il y a fort peu d'eau, il est presque tout de jus de limon ou de citron avec le sucre, l'ambre & le musc. Ils en font d'une autre façon qu'ils estiment fort, avec une eau distillée de la fleur d'une plante qui croist dans des étangs & rivieres, & qui a la figure d'un fer de cheval. Ces fleurs sont jaunes & s'appellent *Nilloufer*. Mais le Sorbet dont ils font le plus de cas, & que boit le Grand Seigneur, de mesme que les Bachas & autres Grands de la Porte, est fait avec la violete & le sucre, & il y entre fort peu de jus de citron. Ils font encore une certaine sorte de bruvage qu'ils appellent *Magion*, composée de plusieurs drogues qui échauffent; & l'on en prepare une particuliere pour le Grand Seigneur, appellée *Muscavi*, dont il prend une doze quand il veut voir les Sultanes. Les principaux de la Cour en envoyent demander secretement au *Halvagibachi* qui ne les refuse pas, & qui y trouve son comte en estant tres-bien payé. La neige & la glace ne manquent point pour rafraîchir toutes ces liqueurs, & les Turcs cherchent plus la délicatesse dans le bruvage que dans les viandes.

Reservoirs pour toutes les eaux du Serrail.

A dix ou douze pas vis-à-vis de ces Offices, est le reservoir qui distribuë toutes les eaux du Serrail, que l'on partage à chaque quartier aux lieux où elles sont necessaires. Un *Baltagy* s'y tient tout le jour pour donner l'eau comme on luy ordonne; & quand le Grand Seigneur passe d'un quartier à l'autre, la fontaine de celuy où il se trouve jouë incontinent par le signal que l'on donne au Baltagy. A

A main gauche dans la mesme Cour, & à l'opposite des cuisines se void la petite Ecurie du Grand Seigneur, pour y tenir seulement vingt-cinq ou trente chevaux d'élite, destinez pour ses exercices avec ses favoris ; & au dessus dans de grandes chambres on tient les selles, housses, mords, croupieres, & étriers d'un prix inestimable par la quantité de pierreries qui les rendent riches. Il y a tel harnois qui revient à un million de livres. Les grandes Ecuries sont le long du canal qui moüille les murailles du Serrail ; elles sont toûjours bien remplies & en bon estat, & l'on a soin de n'y point laisser de place vuide. C'est où le Grand Seigneur tient quantité de chevaux de prix pour s'en servir à la Guerre, ou dans quelque magnificence, pour faire paroistre aux Etrangers l'éclat de sa Cour. Petite écurie.

CHAPITRE IV.

De la Sale du Divan, & de l'exacte justice qu'y fait rendre le Grand Seigneur.

SOMMAIRE.

Sale du Divan peu magnifique. Jours que se tient le Conseil. Procez promptement vuidez. Causes de la briéveté de la justice en Turquie. Fine Politique de la Maison Othomane. Soin que l'on prend de prévenir la revolte des Janissaires. De quelle maniere le Grand Seigneur assiste au Divan. Action hardie d'un Timar-Spahi, qui tuë un Grand Vizir, & obtient sa grace. Beau genie de Sultan Amurat, & par quel artifice il découvrit un larcin. Maniere de chapelet dont les Turcs se servent

dans leurs prieres. Bel exemple d'une ſevere juſtice. En quel temps & de quelle maniere le Grand Seigneur ſe defait ordinairement de ceux qui luy ſont ſuſpects. Jours auxquels les Ambaſſadeurs viennent au Divan.

Sale du Divan peu magnifique.

LA Sale du Divan qui appartient à cette ſeconde Cour, ſuit à main gauche la petite Ecurie en tirant au quartier du Grand Seigneur. C'eſt une grande Sale baſſe couverte de plomb, & lambriſſée au dedans avec quelques dorures dont elle reçoit peu d'ornement. Le bas eſt couvert d'un grand tapis, & il y a quelques bancs pour les Officiers qui compoſent le Conſeil, que les Turcs nomment *Divan.* Il y a, comme j'ay dit, des portiques qui regnent des quatre côtez de cette Cour, & qui luy donnent la face d'un cloître; & c'eſt ſous la galerie qui eſt à main droite que les Janiſſaires demeurent debout tandis qu'on tient le Divan.

Jours que ſe tient le Conſeil.

Procez promptement vuidez.

Ce Conſeil ſe tient quatre jours de la ſemaine, qui répondent au Samedy, au Dimanche, au Lundy & au Mardy des Chrêtiens. On y rend éxactement la juſtice à quiconque la demande, & pour quelque cauſe que ce ſoit, ſans que les parties ayent beſoin ny d'Avocats ny de Procureurs dont le nom eſt inconnu en Turquie, eſtans receuës à deduire elles-meſmes leur propre cauſe. Il ne ſe parle point-là de délais ny de renvois, on ne fait point languir les gens, & une affaire eſt vuidée ſur le champ de quelque nature qu'elle puiſſe eſtre.

Cauſes de la briéveté de la juſtice en Turquie.

Quoy que cette coûtume ſoit tres-loüable, elle ne peut eſtre ſi bien pratiquée entre les Chrétiens, parce qu'ils ont tous des biens en proprieté qu'ils heritent les uns des autres, & dont les partages litigieux les engagent ſouvent dans de longs procez. Il en eſt tout au contraire des Grands

Grands de la Porte, qui sont tous esclaves pris en guerre, ou envoyez en present par les Bachas & Gouverneurs des Provinces. Tous leurs biens en mourant retournent au Grand Seigneur de qui ils les ont receus, c'est une circulation perpetuelle; & leurs enfans, comme j'ay dit au commencement, sont menez au Serrail pour y estre élevez, sans pouvoir esperer de succeder jamais ny aux biens, ny aux charges de leurs peres. La Maison Othomane a toûjours eu cette fine politique, de ne permettre pas qu'une famille s'agrandisse & se rende puissante de pere en fils; elle l'abat dés qu'elle s'est élevée, & luy ôte de bonne-heure les moyens de former des parties pour troubler l'Estat. De-là vient que hors la Maison Royale des Othomans on ne sçait en Turquie ce que c'est que de noblesse & d'ancienneté de race, on ne se pique point de gloire de ce côté-là, & les charges sont données au seul merite de la personne sans aucune consideration du sang. Il arrive souvent que les principaux Ministres de l'Empire sont fils d'un Bouvier, comme un Rustan Grand Vizir qui fit tant de bruit sous le regne de Soliman; & de cette maniere ne devant rien à leur naissance, ils reconnoissent qu'ils doivent tout à leur éducation.

Revenons à la Justice des Turcs. Les gens de la Loy qui sont comme le Clergé de Mahomet, ne donnent point aussi de lieu aux procez, chacun sçait ses droits & ce qui est de la fonction de sa charge, & ils n'ont rien à démêler ensemble, parce que toutes choses sont parfaitement bien reglées entr'eux.

Le peuple ignore de mesme ce que c'est que de plaider: Il ne faut point de Notaires pour les mariages, on ne donne point de grosses sommes à une fille, & les joyaux & habits qu'elle

peut tirer de sa maison font toute la dot qu'elle apporte à son mary. Voila en peu de mots comme les Turcs peuvent promptement vuider toutes leurs affaires, sans laisser prendre pied à la chicane, qui cause entre les Chrestiens la ruine de bien des gens.

Les Officiers qui composent le Divan sont, le *Grand-Vizir* Lieutenant General de tout l'Empire, qui preside & represente la personne du Grand Seigneur; les six autres *Vizirs*; les deux *Cadilesquers* de Romanie & de Natolie, qui sont les grands Juges & Intendans des armées; les trois *Testerdars* ou Tresoriers Generaux; le *Nissangibacha* grand Chancelier; & le *Netangi* qui est comme en France un Secretaire d'Estat; avec quelques Greffiers ou Notaires. Tous ces Officiers se rendent à la Sale du Divan à quatre heures du matin, & y demeurent jusqu'à midy pour rendre justice. Le *Chiaoux-bachi* se tient à la porte avec une troupe de ceux qu'il a sous sa charge, pour executer les ordres du grand Vizir, & porte un bâton d'argent à la main pour marque de son autorité.

Soin que l'on prend de prévenir la revolte des Janissaires.

Les jours de Divan on sert à disner aux Officiers dans la mesme Sale, ce qui se fait avec beaucoup de sobrieté & peu de ceremonie. Tout est expedié en demie-heure de temps. Le grand Vizir mange seul, à moins qu'il n'appelle un Bacha ou deux pour luy tenir compagnie. On porte aussi en mesme temps le *Chourba*, qui est une sorte de potage de ris, pour le disner des Janissaires qui sont en faction sous les galeries. Que s'il arrive qu'ils ayent quelque mécontentement, & qu'ils soient irritez contre un Vizir ou contre le Grand Seigneur mesme, aucun d'eux ne met la main au *Chourba*, mais ils rejettent rudement les plats, & témoignent par-là qu'ils ont de l'aigreur.

L

Le Grand Seigneur en est d'abord averty, & leur envoye le *Kapou-Agasi* grand Maistre du Serrail, pour sçavoir quel est leur déplaisir & ce qu'ils souhaitent. Alors ils députent l'un d'entr'eux pour porter la parole au nom de tous ; & celuy-cy s'approchant de l'oreille du *Kapou-Agasi*, luy declare le sujet de leur mécontentement. Cét Eunuque le raporte aussi-tost en secret au Grand Seigneur ; & s'ils en veulent à un Vizir, ou à un Cadilesquer, & mesme à leur Aga ou Colonnel, bien souvent pour appaiser ces mutins le Grand Seigneur les fait étrangler, & leur en envoye la teste.

De quelle maniere le Grand Seigneur assiste au Divan.

Le Dimanche & le Mardy sont les principaux jours du Divan, & c'est proprement alors le Conseil d'Estat & des affaires publiques. Le Grand Seigneur y assiste le plus souvent, mais sans estre veu ; & c'est ce qui tient toûjours en crainte,& le grand Vizir & les autres Officiers. Il peut se rendre de son appartement par une gallerie couverte à une fenestre qui répond dans la Sale du Divan, & qui est toûjours cachée par un rideau de velours, qu'il tire quand il luy plaist, & quand il void qu'on n'a pas rendu bonne justice. J'en apporteray icy un exemple assez fameux du regne de Sultan Achmet pere d'Amurat, & l'un des plus justes Princes qu'ait eu l'Empire Othoman.

Action hardie d'un Timar-Spahi, qui tuë un grand Vizir, & obtient sa grace.

Le Lecteur doit r'appeller la memoire de ce que je luy ay dit au commencement des Timar-Spahis, à qui l'on donne pendant leur vie le gouvernement & le revenu de quelque bourgade, selon qu'ils l'ont merité par leurs services. Le Spahi dont je veux faire l'histoire avoit un Timar entre Alep & Damas,qui pouvoit luy rendre quinze cens écus de revenu. Le grand Vizir soit par quelque haine, soit sur de faux raports que l'on luy fit du Spahi, qu'il crût trop legerement

ſans bien s'informer des choſes, luy ôta le Timar dont il joüiſſoit, & en favoriſa une des ſes creatures. Le Spahi ſe voyant ſi injuſtement depoſſedé court à Conſtantinople, entre au Divan & preſente requeſte au Grand Vizir, par laquelle il luy remontre ſes longs ſervices, & comme il n'a jamais manqué à ſon devoir. Le grand Vizir aprés l'avoir leuë la déchire en ſa preſence, ce qui faiſoit voir qu'il n'y vouloit pas répondre, & qu'il n'y avoit pour luy rien à eſperer. Le ſupliant ſe retira ſans rien dire : mais quelques jours aprés il retourne au Divan, & preſente une ſeconde requeſte, que le grand Vizir déchire comme la premiere ſans rien repartir. A cette ſeconde injure le Spahi plein de fureur & juſtement irrité tire ſon poignard, ſe jette ſur le Vizir & le tuë. Le Grand Seigneur qui eſtoit alors à la feneſtre, ayant veu cette action tire le rideau, & deffend à haute voix qu'on ne luy faſſe aucun mal. En meſme temps il ordonne au Spahi de s'avancer, & luy demande pourquoy il avoit agi avec tant de violence. Celuy-cy tout confus répond humblement, mais avec aſſez de fermeté, qu'il n'avoit pû ſe retenir voyant une ſi grande injuſtice ; & luy preſentant la requeſte toute déchirée, le Grand Seigneur la fit lire, & écouta paiſiblement les juſtes plaintes qu'elle contenoit. L'affaire examinée, ſa Hauteſſe loüa le Spahi de ſon action, uſant du mot *Aſerim*, qui veut dire, *c'eſt bien fait*, & qui eſt ordinaire en cette langue quand on approuve une choſe ; & meſme elle ajoûta une liberalité au commandement qu'elle fit qu'il fut rétabli dans ſon Timar. Elle prit de là occaſion de dire tout-haut aux autres Vizirs, que cét exemple leur devoit apprendre à faire bonne juſtice, & à ne pas ſouffrir que la faveur l'emporte ſur l'équité. L'action violente du Spahi n'eſt pas ſans

doute

doute à approuver, quoy que l'injustice du Vizir fut manifeste; mais le procedé du Grand Seigneur ne peut estre que tres-loüable, & qu'un grand modele d'une parfaite équité.

Je veux bien encore donner icy un second exemple de la justice exacte que le Grand Seigneur veut qu'on rende au peuple, & cét exemple a quelque chose d'assez singulier. Un grand mortier de pierre qu'on void à la porte du Divan sert de monument à cette histoire; & comme elle est accompagnée de plusieurs circonstances dignes d'estre remarquées, je ne crois pas les devoir taire au Lecteur.

Beau genie de Sultan Amurat, & par quel artifice il découvrit un larcin.

Sous le regne de Sultan Amurat, un particulier se voyant sans femme & sans enfans, resolut d'aller en pelerinage à la Meque. Avant son départ il crût ne pouvoir mieux confier ce qu'il avoit de plus precieux qu'à un *Hoggia* Docteur de la Loy. Il luy remit donc entre les mains quelques joyaux dans un petit sac, le priant de les luy garder jusqu'à son retour, & l'en faisant heritier s'il venoit à mourir dans ce voyage. Le pelerin revient heureusement de la Meque, & croyant retirer ce qu'il avoit confié à *l'Hoggia*, luy demande son dépost. Celuy-cy d'un grand froid luy repart qu'il ne sçait ce qu'il veut dire, le laissant fort surpris d'une réponse qu'il n'attendoit pas. Comme la chose s'estoit faite sans témoins, le pelerin dissimulant son chagrin laisse passer quelques jours, aprés quoy il presente requeste au grand Vizir, & luy fait sçavoir comme le tout s'est passé. Le grand Vizir voyant que cette affaire estoit délicate, & que le Docteur pouvoit aisément nier une chose qui s'estoit passée sans témoins, dit au pelerin qu'il eût patience pour quelques temps, & qu'il en parleroit au Grand Seigneur, ce qu'il fit. Le Grand Seigneur commande au Vizir de bien menager l'affaire

dont il veut sçavoir la verité, & d'envoyer querir le Docteur, de faire amitié avec luy, & de luy faire esperer d'estre employé en des choses d'importance. Quelques jours se passent pendant que le grand Vizir jouë adroitement son rôle, il fait venir le Docteur auprés de luy, il louë son esprit & sa conduite, & l'entretenant d'assez belles esperances luy promet de faire en sorte que le Grand Seigneur auroit la bonté de souffrir qu'il luy vint baiser les mains, n'estant pas juste qu'un esprit éclairé comme le sien fut plus long-temps caché à sa Hautesse. Le Docteur ravy de ce discours, se croyoit déja au faite de la grandeur, sur tout quand il vid que le grand Vizir le fit *Hougia*, comme qui diroit son grand Aumônier. Le Vizir passe outre, & selon l'ordre secret qu'il en a receu du Grand Seigneur, ordonne que le Docteur luy rapporteroit toutes les affaires criminelles qui se pourroient presenter. Le Grand Seigneur sur le rapport du *Hougia*, luy demandoit son avis, & quel châtiment le coupable meritoit pour le crime dont il estoit convaincu, l'execution se faisant selon le jugement qu'avoit rendu le Docteur, qu'il fit son Lecteur ordinaire, & qu'il approcha de sa personne. Cinq ou six mois se passerent de la sorte sans qu'on put découvrir aucun indice du vol: Et il faut observer que le pelerin avoit donné au Grand Seigneur un rôle exact qui specifioit toutes les pieces qu'il avoit enfermées dans le petit sac. Entr'autres articles, il avoit particulierement fait mention d'un *Tesbûch* de beau corail. Ce *Tesbûch* est une maniere de chapelet de quatre-vingt dix-neuf grains, sur chacun desquels les Turcs repetent de certains mots tirez de quelques sentences de l'Alcoran. Ce chapelet est divisé en trois endroits de trente-trois grains par un petit cordon qui en fait la separation; & au bout

Maniere de chapelet dont les Turcs se servent dans leurs prieres.

bout pendoit un long morceau de corail, suivy d'un autre grain rond de mesme matiere d'une grosseur merveilleuse.

Les Turcs les plus bigots tiennent leur chapelet à la main quand ils vont en visite, & particuliérement quand ils s'approchent des Grands, & c'est ce qui donna la premiere connoissance du larcin de l'*Hogia*. Un jour venant au Serrail le chapelet de corail à la main, le Grand Seigneur devant lequel il se presenta jettant les yeux dessus, & jugeant que ce pouvoit estre le *Tesbûch* du pelerin, selon qu'il le luy avoit dépeint sur la liste de ce qui estoit dans le petit sac, dit au Docteur qu'il avoit-là une rare piece. Celuy-cy s'approche aussi-tost, & supplie sa Hautesse avec une profonde soumission de la vouloir accepter. Le grand Seigneur la prend, & témoignant que ce present luy est agréable, par cette sage dissimulation cause de la joye à celuy dont il medite le châtiment. Mais ce seul indice ne luy suffit pas, il veut en avoir d'autres: & comme il sçait qu'entre les pieces du sac, il y a un anneau de la main d'un ancien & excellent maistre de cette sorte d'anneaux que les Turcs portent au pouce quand ils veulent tirer de l'arc, il attend une seconde occasion pour mieux découvrir la fourbe, & convaincre entierement le Docteur. L'Empereur la fit naître quelques jours aprés, & commandant que l'on fit venir un de ses pages qui tiroit bien de l'arc, il fut à la place du *Girit*, où il s'en fit donner un pour tirer aussi, n'y ayant personne dans tout l'Empire qui ne luy cedât en force & en adresse dans les exercices de l'arc & du javelot. Comme il vint à bander l'arc, il se plaignit que son anneau luy blessoit le pouce, jugeant bien que le Docteur qui estoit auprés de luy, & qui luy avoit déja presenté le chapelet, luy feroit encore offre de l'anneau qu'il avoit du pelerin.

Est-il possible, dit alors le Grand Seigneur, qu'il ne se trouve plus de maistre qui fasse si bien un anneau qu'un tel qu'il nomma, & qui n'étoit plus au monde? Le Docteur qui n'eut pas d'assez bons yeux pour voir la trame subtile qui s'ourdissoit pour sa perte, croyant s'insinuer plus avant dans l'esprit du Grand Seigneur, luy dit qu'heureusement il avoit un anneau de la façon de ce mesme maistre qu'il gardoit depuis long-temps, & que s'il plaisoit à sa Hautesse de l'accepter il le luy apporteroit; ce qui fut fait aussi-tost. Dés que le Grand Seigneur se fut retiré dans son quartier, il fit appeller le grand Vizir & le pelerin qui vinrent en sa presence, & il tenoit à la main le chapelet de corail qu'il faisoit semblant de reciter, pour voir si le pelerin le reconnoistroit. Celuy-cy l'ayant bien consideré; Seigneur; dit-il à l'Empereur, si ta Hautesse me permet d'ouvrir la bouche, le chapelet qu'elle tient ressemble fort à celuy qui estoit dans mon petit sac de pierreries, & que peut-estre je ne me tromperay pas si je dis que c'est le mesme. Le Grand Seigneur luy commande alors de s'approcher, & luy faisant toucher le chapelet & l'anneau, le pelerin assure au peril de sa vie que ce sont les mesmes pieces qu'il a confiées avec d'autres au Docteur. Celuy-cy venant le lendemain selon sa coûtume rapporter quelque cause criminelle au Grand Seigneur, ce Prince qui avoit un grand genie luy propose une affaire à peu prés de la mesme nature que celle qui s'estoit passée entre luy & le pelerin, & luy demande quelle punition meritoit le coupable d'un tel crime. Ce malheureux aveuglé d'une bonne fortune où il se croyoit déja bien établi, & le passé estant sorti de son souvenir, prononce luy-mesme sa sentence, & répond au Grand Seigneur, que cét homme-là meritoit d'estre pilé vif dans

un

un mortier. En mesme temps l'Empereur le fait arrester, & ayant fait apporter tous ses coffres par des *Baltagis* qu'il envoye à son logis, tire de sa poche le chapelet & l'anneau qu'il luy fait voir, & luy dit que ces deux pieces venoient d'un petit sac qu'un pelerin de la Meque luy avoit donné en garde. Il luy montre ensuite le memoire de toutes les autres pieces, & luy commandant d'ouvrir ses coffres, les pierreries y furent trouvées, que ce malheureux convaincu & tout tremblant remit entre les mains du Grand Seigneur. Le pelerin fut appellé, & reconnut aussitost son sac & ses pierreries; ce qui fut suivy de la confession du Docteur qui avoüa son crime & son infidelité. Le lendemain l'Empereur fit assembler le Divan, où il voulut que tous les Grands de Constantinople fussent presens pour rendre le jugement plus solemnel. Il commanda que tout ce qui appartenoit au pelerin luy fut rendu, en y ajoutant mesme quelque recompense; & ordonna en mesme temps que le Docteur seroit puny selon sa propre condamnation. On fit pour cét effet creuser une pierre en façon de mortier, où il fut jetté tout nud, & pilé tout vif par les Bourreaux; & c'est ce mortier de pierre que j'ay veu souvent proche de la porte du Divan, & qu'on y laisse pour memoire d'un jugement si admirable & si solemnel. Voila quelle fut la fin d'une histoire dont toutes les circonstances sont remarquables, & qui n'est pas un des moindres monumens de la sagesse de l'Empereur Amurat. Ce Prince au lieu d'user d'abord de son pouvoir absolu, aima mieux par une force d'esprit & une grande prudence attendre patiemment les occasions éloignées, pour en tirer des preuves évidentes d'un crime caché; & son intention estoit d'élever le Docteur à de hautes dignitez s'il l'eût trouvé inno-

Bel exemple d'une severe justice.

innocent, & de le punir rigoureusement, comme il fit, le trouvant coupable.

En quel temps, & de quelle maniere le Grand Seigneur se défait de ceux qui luy sont suspects.

J'ay dit au commencement de ce Chapitre, que des quatre jours de la semaine que se tient le Divan, ceux qui répondent à nôtre Dimanche & à nostre Mardy sont les principaux, dans lesquels se traittent les affaires les plus importantes. Ils appellent ces deux jours-là *Arzghiunz*, parce qu'aprés que le grand Vizir, les six autres Vizirs, & les deux Cadilesquers qui assistent au Divan ont rendu justice, ils vont tous ensemble baiser les mains au Grand Seigneur. Si quelqu'un de ces neuf Juges a quelque chose à luy dire, il luy est permis ces jours-là de luy parler librement; & c'est aussi ordinairement en ces mesmes jours que le Grand Seigneur prend son temps s'il veut se deffaire de quelqu'un. Il ordonne alors au *Bostangi-bachi* de se tenir prest avec quelques-uns des siens pour executer sa volonté, & luy ayant declaré ceux qu'il veut faire étrangler, l'ordre n'est pas plutôt donné, que soit à leur arrivée soit à leur départ, il est ponctuellement suivy. Il est vray qu'il n'agit de la sorte, que lors qu'il craint quelque sedition populaire s'il les envoyoit punir dans leur maison où ils pourroient faire quelque resistance: mais au Serrail & à la face des Janissaires qui se tiennent prés du Divan, le malheureux qu'on veut étrangler n'a qu'à baisser la teste & tendre le col, sans penser à aucune resistance qui seroit vaine. Je diray amplement au Chapitre XI. de quelle maniere on procede à cette execution.

Jours ausquels les Ambassadeurs viennent au Divan.

Un peu plus haut que la Sale du Divan, on en voit une autre élevée comme une maniere de Belveder, où les Ambassadeurs se rendent quand ils assistent au Divan, & ils y assistent de trois en trois mois, & les jours qu'on paye les Janissaires. On les avertit de s'y trouver par une

vaine ostentation, & pour leur faire voir la quantité d'argent qui sort du tresor. Entre ses deux Sales il y a une porte qui va au quartier des *Baltagis.* Ce sont des gens forts & robustes, employez comme j'ay dit, à porter le bois par tout le Serrail, & à d'autres offices bas & penibles. Pour le bois qui se brûle aux appartemens des femmes, ils le déchargent à la porte, où les Eunuques noirs le vont prendre pour le porter aux bains & aux chambres où ils ont seuls la permission d'entrer. Voila tout ce qu'il y a de plus considerable dans cette seconde Cour. Entrons plus avant dans le Serrail, & voyons de quelle maniere l'on s'y gouverne.

CHAPITRE V.

Du Serrail interieur en general, & en particulier du quartier des Eunuques & des Ichoglans.

SOMMAIRE.

Ichoglans élevez sous une severe discipline. Grands de la Porte tirez de la mesme école. Misere des enfans des Bachas. Grande authorité du Kapi-Aga. Les classes où doit passer la jeunesse du Serrail. Quartiers des quatre premiers Eunuques.

LE Serrail interieur est cette partie du grand Palais des Empereurs Othomans, qui de la deuxiéme Cour que nous venons de quitter, s'étend à la pointe où les jardins viennent aboutir, & qui comprend en general le quartier du Grand Seigneur, & le quartier des Sultanes. Mais parce que le premier est distingué en plusieurs appartemens, qui servent aux Officiers qui approchent ordinairement de la personne du

Grand Seigneur, & qui luy sont les plus necessaires, je conduiray le Lecteur de l'un à l'autre, & parleray distinctement de chacun. Je ne traiteray dans ce Chapitre que de ceux qu'occupent les Eunuques, & les Ichoglans qui sont sous leur discipline.

Ichoglans élevez souz une severe discipline.

J'ay fait mention au commencement des quatre premiers Eunuques, qui en ont d'autres sous eux pour veiller sur les actions de la jeunesse qui leur est donnée en charge, & l'instruire tant en la religion de Mahomet, qu'aux exercices du corps, particuliérement en ce qui regarde le service du Grand Seigneur. Le quartier tant des Eunuques que des Ichoglans suit de prés la Sale du Divan, & commence de faire partie de la troisiéme Cour où il s'étend à main gauche. Il est divisé en plusieurs appartemens, & il y en a quatre entr'autres appellez *Oda*, c'est à dire chambres, où sont distribuez six cens Ichoglans selon les ordres du *Kapi Aga*, qui avec les principaux Eunuques juge de la capacité de chacun. C'est luy qui les fait passer d'une *Oda* à l'autre, comme nous faisons monter nos écoliers d'une sixiéme à une cinquiéme, & il en est de mesme que de nos classes, la premiere des quatre Oda dont il leur faut essuyer les rudes fatigues estant la derniere en dignité. Quand il fait sa visite generale & cette sorte de promotion, il envoye hors du Serrail ceux qu'il reconnoist incapables de bien servir le Prince, & qui luy témoignent du dégoût d'une vie si austere; & alors ils perdent l'esperance d'y r'entrer jamais, & ne peuvent pretendre à d'autre fortune qu'à celle de Spahi avec un petit appointement. L'avantage de pouvoir parvenir aux premieres charges de la Cour & de l'Empire, fait prendre courage à ceux qui demeurent, & ils souffrent patiemment durant plusieurs années le rude & impi-

impitoyable traitement des Eunuques, qui ne leur épargnent pas les coups de bâton.

Grands de la Porte tirez de la mesme école.

C'est donc d'entre ces Ichoglans, qu'on peut aussi nommer les Pages du Grand Seigneur, que l'on tire les *Bachas*, les *Beys*, les *Capigi-bachis*, les *Haznadarbachis*, & autres Grands de la Porte. Mais ce n'est que du nombre de ceux qui sont enfans de tribut que l'on a levez sur les chrétiens, ou pris en guerre sur terre ou sur mer: Car pour les *Beizades*, ou enfans de Bachas que l'on éleve au Serrail, il faut se souvenir de ce que j'ay dit, qu'ils ne peuvent jamais monter plus haut qu'à la charge de *Bey*, ou de Capitaine de galere.

Misere des enfans des Bachas.

Quand un de ces Ichoglans souhaite de sortir du Serrail, ou mesme quelqu'un des Eunuques blancs, il presente requeste au *Capi-Aga* qui la porte au Grand Seigneur, & reçoit son congé avec une paye selon le temps & la qualité de son service. Mais il y en a d'autres que le mesme *Capi-Aga* fait sortir contre leur gré, & aprés avoir passé les premieres années, qui sont les plus difficiles. C'est lors qu'ayant eu different avec quelqu'un de ces Ichoglans tandis qu'ils estoient camarades dans leur jeunesse, & craignant qu'il ne vienne un jour à traverser ses desseins, il employe tout son credit pour le mettre hors du Serrail, en luy faisant donner recompense selon les années qu'il a servy.

Grande authorité du Capi-Aga.

Les classes où doit passer la jeunesse du Serrail.

La premiere des quatre chambres où les Ichoglans sont distribuez, est la plus remplie, parce qu'ils sont encore tout jeunes & tout novices sous la premiere ferule; & elle est appellée *Couchouk-Oda*, c'est à dire petite chambre, quoy qu'elle soit la plus grande, mais dautant qu'elle est la moindre pour la dignité. C'est là qu'ils apprennent à lire & à écrire, & les premiers fondemens de la Loy de Mahomet; & aprés qu'ils y ont esté six ans, ils passent dans la seconde que

l'on

l'on appelle *Quilar-Oda*, où devenus plus robustes on les dresse aux exercices du corps, à tirer de l'arc, à se servir de la lance, & à d'autres choses de cette nature. On leur enseigne de plus à parler parfaitement la Langue Turque, à quoy ils joignent l'Arabe & la Persane dont ils ont besoin dans les Gouvernemens où ils peuvent estre envoyez. Quatre ans se passent de la sorte dans cette seconde Chambre, d'où ils montent à la troisiéme que l'on appelle *Chasnadar-Oda*, ou la Chambre du Tresor. C'est où ils commencent à rendre quelque service au Grand Seigneur, à estre employez à la Garderobe & aux Bains, & où on leur enseigne à monter à cheval, & à se rendre parfaits aux excercices qui leur conviennent, à quoy ils employent ordinairement quatre ans. Chacune de ces trois Chambres a un Eunuque blanc pour son Chef & Intendant. Le *Seraï-agasi* a la direction de la premiere; le *Quilargi-bachi* commande dans la seconde; & le *Chasnadar-bachi* a le soin de la troisiéme. J'auray occasion de parler davantage des deux dernieres aux Chapitres de l'Echansonerie & du Tresor, & j'adjoûteray seulement icy de toutes les trois en general, que les Ichoglans qui y sont instruits n'ont aucun commerce avec ceux de la quatriéme Chambre dont je parleray bien-tost, ny avec aucun autre de dehors, qu'avec la permission particuliere du *Capi-Aga*, & en presence d'un Eunuque qui écoute tout: Qu'ils ne peuvent pas mesme converser ensemble qu'à de certaines heures qui leur sont prescrites, ce qui se passe dans une tres-grande modestie, comme toutes leurs actions sont accompagnées d'une exacte obeïssance: Et enfin qu'ils ne sont tous vétus que d'un simple drap, mesme les *Beigszade's* fils de grands Vizirs & de Bachas qui sont morts, tandis que ceux de la quatriéme Chambre portent des

toi-

toiles d'or & d'argent, parce qu'ils viennent en la presence du Grand Seigneur, & approchent souvent de sa personne. Je diray plus pas de quelle maniere ils dorment, & quelle est la fonction de l'*Oda-bachi* & du *Deflergi-Aga*, qui agissent sous les ordres des quatre Eunuques.

La quatriéme Chambre, qui est la Chambre du Prince, est appellée *Haz-Oda*, & j'en parleray quand je viendray à l'Echansonerie, & à l'appartement secret du Grand Seigneur. C'est-là où les Ichoglans qui ont souffert tant d'années dans les trois premiers Chambres, commencent à respirer & à goûter plus de liberté. Il leur est permis de converser avec tous ceux du Serrail, & ils ont l'avantage d'approcher souvent de la personne du Prince à qui ils se font connoistre, & dont ils reçoivent de temps en temps des faveurs.

Quartiers des quatre premiers Eunuques.

Sous la porte de la troisiéme Cour où des Eunuques font la garde jour & nuit, il y a un passage à gauche qui mene à une petite galerie, d'où l'on se rend à l'appartement du *Kapou-Agasi*; & quand la grande porte est ouverte elle cache ce passage, où l'on ne peut alors entrer que mal aisément.

Un peu plus loin & à main-droite de la Sale d'Audience, est l'appartement du *Seraï-Agasi* qui a soin de tenir le Serrail net & en bon ordre: Et plus avant proche d'une petite Mosquée où les Ichoglans des trois premieres Chambres font leurs prieres, suit le quartier des *Seferlis*, qui sont cent cinquante Ichoglans ou environ employez à laver le linge du Grand Seigneur. Quand il va en campagne il fait suivre les plus vieux d'entr'eux; & il faut comprendre dans ce nombre les Timbaliers & les Joüeurs d'instrumens qui sont couchez sur l'Estat.

Entrons maintenant dans la Sale d'Audien-

ce, qui eſt un quartier comme détaché des autres, & où ſa Hauteſſe reçoit les Ambaſſadeurs.

CHAPITRE VI.

De la Sale où le Grand Seigneur donne audience aux Ambaſſadeurs, & de quelle maniere ils y ſont receus.

SOMMAIRE.

Deſcription de la Sale d'Audience. Le Trône du Grand Seigneur. Maniere de recevoir les Ambaſſadeurs. Remarques ſur le nombre de veſtes que le Grand Seigneur fait donner aux Ambaſſadeurs des Princes Chreſtiens. Forme du ferment de fidelité que le Kam de la petite Tartarie vient preſter au meſme lieu.

Deſcription de la Sale d'Audience.

LA troiſiéme Cour du Serrail où nous ſommes à cette heure, n'eſt pas dans la regularité de celle qui la precede, & les bâtimens qu'elle enferme font voir que l'on ne s'eſt pas beaucoup mis en peine d'y obſerver un grand ordre. Quand vous eſtes à la porte de cette Cour, vous avez en face un petit appartement détaché de tous les autres, à l'entrée duquel vous voyez des deux côtez ſortir une fontaine de la muraille dont l'eau eſt receuë dans deux baſſins; & c'eſt dans cét appartement qu'eſt la Sale d'Audience. C'eſt une aſſez belle voûte ſoutenuë par des piliers de marbre; & l'on void encore au milieu un petit jet d'eau qui tombe dans un baſſin. Cette ſale eſt ouverte de toutes parts, & dans le fond vis-à-vis de la porte on poſe le Trône du Grand Seigneur.

Ce Trône qui est assez riche, est une maniere d'Autel que l'on porte dans cette Sale les jours que le Grand Seigneur veut donner audience aux Ambassadeurs, & lors que le nouveau Kam de la petite Tartarie qu'il a éleu, vient prendre l'investiture de son Royaume, & luy faire le serment accoûtumé. Le derriere du Trône touche un mur d'appuy qui ne le surpasse que d'un demy-pied, & c'est ce qui retient les coussins qui sont derriere le Grand Seigneur. Il y a dans le Tresor huit couvertures tres-riches faites exprés pour couvrir ce trône, & qui viennent prendre à terre de trois côtez, par devant, à droite & à gauche; car pour le derriere il est appuyé, comme j'ay dit, contre la muraille. La plus riche de ces couvertures est d'un velours noir avec une broderie de grosses perles, dont les unes sont longues & les autres en boutons. Il y en a une autre de velours blanc relevé d'une broderie de rubis & d'émeraudes, dont la pluspart sont dans des chatons pour les bien tenir. Il s'en void une troisiéme d'un velours violet bien foncé brodé de turquoises & de perles. Les trois autres qui les suivent sont aussi de velours de differentes couleurs avec une riche broderie d'or. Et les deux dernieres sont d'un brocart d'or qui ont leur beauté particuliere. Le Trône est orné de l'une de ces couvertures, selon que le Grand Seigneur considere le Souverain dont il reçoit l'ambassade, & il mesure sa magnificence à celle du Prince qu'il veut honorer. Le Trône du Grand Seigneur.

Voicy la maniere dont les Ambassadeurs sont receus dans cette Sale. Car pour ce qui est de l'ordre de leur marche depuis leur Hôtel de Pera jusqu'au port de Constantinople, & du port jusqu'au Serrail, il s'en sera fait sans doute assez de relations. Aprés que l'Ambassadeur a disné dans la Sale du Divan avec le grand Vizir qui Maniere de recevoir les Ambassadeurs.

l'y

l'y attendoit, tandis que l'on a servy sa suite sous la galerie sur quelques vieux tapis de cuir qu'on étend à terre, & que l'on couvre de peu de plats, il reçoit les vestes que luy envoye le Grand Seigneur pour sa personne & pour ceux qui l'accompagnent, & l'on s'en couvre à l'instant par dessus les habits ainsi que d'une robe de chambre. Dans cét équipage l'Ambassadeur est conduit à la Sale d'audience par le *Capi-Aga* grand Maistre des ceremonies, qui est assisté de plusieurs Eunuques; & quand il est à la porte, deux Vizirs le viennent prendre, & marchent à ses côtez jusqu'au lieu où il doit s'incliner pour baiser la robe du Grand Seigneur. Depuis la porte de la Cour gardée par des Eunuques jusqu'à celle de la Sale, on ne marche que sur des tapis de soye, & le pavé de la Sale qui est de marbre est aussi couvert d'un autre tapis d'or filé, fait à peu pres comme nos nates de pailles & de pareille épaisseur. Le Grand Seigneur garde beaucoup de gravité dans son Trône; & derriere le petit mur contre quoy il est appuyé, l'on void en ordre le *Kisler-Agasi* qui est un Eunuque noir Chef & Intendant du quartier des femmes; le *Seligdar-Aga* qui porte l'épée du Grand Seigneur; le *Chokadar-Aga* qui porte la robe Royale, ce que nous appellons en France le Porte-manteau; le *Riquabdar* qui tient l'étrier lors que le Prince monte à cheval;& le *Hazodabachi* Chef de la Chambre; ce qui seroit en France grand Maistre de la Garderobe. Ces gens-là se tiennent tous dans une tres-grande modestie, & les bras croisez sur l'estomach; & pour le *Kapi-Aga* Introducteur des Ambassadeurs & grand Maistre du Serrail, il se tient debout au milieu de la Sale, & dans la mesme posture d'humilité. A la gauche du Trône il y a une maniere de placet couvert d'un velours rouge avec une frange d'or, où vont s'asseoir les

Ambas-

Ambaſſadeurs aprés avoir baiſé la robe du Grand Seigneur, & que ceux de leur ſuite qui ont eu des veſtes dont le nombre eſt limité, ont fait la meſme ceremonie. Cependant tous les Bachas ſe tiennent debout en la preſence du Prince, & le Kam de la petite Tartarie n'eſt pas meſme excepté de cette loy quand il vient rendre l'hommage. Toute cette action ſe paſſe dans un grand ſilence, & le Grand Seigneur ne répondant rien alors, laiſſe au grand Vizir le ſoin de dire quelques paroles pour congedier l'Ambaſſadeur, qui ſe retire avec une profonde reverence, ſans ſe découvrir & ſans tourner le dos qu'il ne ſoit hors de la Sale.

Les Miniſtres des Princes & Eſtats Chreſtiens qui reſident ordinairement à la Porte, ſont l'Ambaſſadeur de France, l'Ambaſſadeur d'Angleterre, le Baile de Veniſe & le Reſident de Hollande, qui ont tous leur demeure dans Pera. Quand il vient des Ambaſſadeurs ou Reſidens de l'Empereur, de Pologne, ou de Moſcovie, on les fait demeurer à Conſtantinople pour eſtre plus aſſurez de leurs perſonnes.

Remarques ſur le nombre de veſtes que le Grand Seigneur fait donner aux Ambaſſadeurs des Princes Chréſtiens.

Le Grand Seigneur diſtingue la qualité de ces Princes & Etats, & l'eſtime qu'il en fait, par la quantité de veſtes qu'il fait donner à leurs Ambaſſadeurs quand ils viennent à l'audience. L'Ambaſſadeur de France en a vingt-quatre, celuy d'Angleterre ſeize, le Bayle de Veniſe en reçoit douze, & l'Ambaſſadeur de Hollande autant. Lors que Monſieur de Marcheville fut en Ambaſſade en Turquie, j'eus l'honneur d'eſtre du nombre de ceux qui l'accompagnerent au Serrail, où aprés avoir diſné avec les Vizirs dans la Sale du Divan, tandis que ſa ſuite mangea ſous la galerie, on luy apporta les veſtes ſelon la coûtume. Commençant à les faire diſtribuer à ceux qu'il vouloit favoriſer & mener

mener avec luy à l'audience, il fut surpris de n'en voir que seize. Aussi-tost il fit dire au grand Vizir qu'il luy manquoit huit vestes, & qu'il n'iroit point à l'audience qu'il n'en eust le nombre qu'on avoit accoûtumé de donner aux Ambassadeurs de France. Il y eut quelque contestation qui retarda l'audience de prés d'une heure: mais enfin Monsieur de Marcheville demeurant ferme dans sa resolution, le grand Vizir luy envoya encore huit autres vestes.

Forme du serment de fidelité que le Kam de la petite Tartarie vient prester au Grand Seigneur.

Il me reste à representer dans ce Chapitre la maniere dont le Kam de la petite Tartarie vient dans cette Sale d'audience prester le serment de fidelité au Grand Seigneur. Le Lecteur se souviendra, s'il luy plaist, de ce que j'ay remarqué au commencement, de la famille de ce Prince tributaire que les Empereurs Othomans tiennent sous le joug. Le Kam qui doit regner à son tour & selon qu'en a disposé le Grand Seigneur, se presente devant luy en la Sale d'audience, & aprés luy avoir baisé la robe se retire quelques pas & se tient debout. Alors on apporte l'Alcoran sur un grand carreau de velours vert sans aucune broderie, aux quatre coins duquel pendent quatre houpes d'or & de soye, & on le va poser à la droite du Grand Seigneur. Comme il est assis sur un tapis les jambes en croix, il ne faut pas que le carreau vienne jusqu'à la hauteur de ses genoux, les Turcs tiendroient cela pour un grand peché, & ils portent tant de respect au Livre de l'Alcoran, qu'ils ne le peuvent toucher sans s'estre lavez. Avant que de l'ouvrir ils le baisent & le mettent sur leur teste, & aprés y avoir leu quelque chose ils baisent de rechef l'écriture, & s'en frotent le visage avant que de le fermer. Le Prince qui doit faire le serment est debout comme j'ay dit, les mains étenduës l'une contre l'autre & élevées à la hauteur

hauteur des épaules, pour recevoir le livre de l'Alcoran de celles du *Kapi-Aga*, qui à esté le prendre de sur le carreau l'ayant baisé & fait toucher à sa teste. Le serment que fait le Kam est conceu en ces paroles: *Bon quitab bak Iuchun seadetlu, padichaim taré fin den herné Emir vé ferman bana keleurse itaat Ideym.* c'est à dire: *Par la verité de ce Livre je feray executer tous les ordres & commandemens qui me viendront de la part de mon Seigneur.*

Puis que je suis sur la matiere du serment de fidelité du vassal à son Seigneur, j'adjoûteray icy la forme de celuy que l'Empereur Othoman exige de tous les Princes Chrestiens qui relevent de sa Couronne, comme sont les Princes de Moldavie & de Valaquie. Il est conceu en ces mots: *Hi isa bac Iuchum seadetlu padichaïm taré findenher né Emir vé ferman bana keleurse itaat Ideüm.* C'est à dire: *Par la verité de Jesus-Christ, je feray executer tous les ordres & commandemens qui me viendront de la part de l'Empereur Monseigneur.*

Le Grand Seigneur fait préter serment de fidelité à tous les Bachas qu'il envoye aux frontieres de l'Empire, comme aux Bachas du Caire, de Babylone & de Bude, ce qu'il ne pratique pas envers les autres Gouverneurs des Provinces qui ne sont pas limitrophes & dont il n'a rien à craindre.

Entrons maintenant dans le quartier des Eunuques & des Ichoglans, dont les bains sont une grande partie.

CHA-

CHAPITRE VII.
Des Bains du Serrail.

SOMMAIRE.

Force de corps merveilleuse d'un Ichoglan. Mosquée de l'appartement des Eunuques. Occupations des Nains & des Muets. Superstition des Mahometans dans la maniere de couper les ongles. Couleurs deffendües aux Chrestiens dans leur coiffure. Description des Bains. Abus reprimez. Pourquoy les Orientaux ne se servent point de papier à de vils usages. Persiens plus scrupuleux que les Turcs. Grands amateurs de la propreté. Chambres fort enjolivées. Défense étroite de Mahomet de se laisser voir tout nud. Terre propre à faire tomber le poil, & ses dangereux effets.

LEs Bains destinez pour la personne du Grand Seigneur & pour ses principaux Officiers, occupent une grande place dans le quartier des Eunuques. Les fourneaux qui les chauffent appellez *Kulkans*, suivent l'appartement du Saraï-houdasi, & quinze Ichoglans des plus robustes sont employez à entretenir le feu. On les nomme *Kulkangis*; Et vingt-cinq autres appellez *Dellak* sont occupez dans les bains à raser & frotter le corps, & à appliquer des ventouses à ceux qui en ont besoin. Celuy des *Kulkangis* qui est le plus vieux dans le service est le Chef des autres, qu'il fait souvent exercer à la lute, & à lever d'une main une massuë de fer. Il y en a trois attachez avec de gros crampons sur la porte des bains, & celle du milieu, à ce qu'ils disent, pese cent *okka*, qui reviennent à trois cens cinquante livres poids de Paris, un *okka* pesant trois livres & demie ou environ. Il s'est trouvé autrefois un de ces Ichoglans si extraordinairement fort,

Force de corps merveilleuse d'un Ichoglan.

fort, que le Grand Seigneur voulut avoir le plaisir de voir s'il pourroit d'une main lever & tourner cette massuë; ce qu'il fit avec un étonnement nompareil du Prince, à qui il donna sur le champ une autre marque de la force de son bras. Au dessus de ces trois massuës on void pendus deux casques de fer, dont l'un est de l'épaisseur d'un pouce, & l'autre de la huitiéme partie. Ce mesme Ichoglan en la presence du Grand Seigneur, d'un coup de masse d'armes enfonça le casque épais d'un pouce, & d'un coup de sabre fendit l'autre jusqu'au milieu.

Vis-à-vis de ces fourneaux sont les robinets qui distribuent l'eau pour les chambres des bains; & j'oubliois de dire qu'avant que d'entrer en ce lieu-là on trouve une petite Mosquée qui touche l'appartement du *Sera-ket-houdasi*, où tous les Ichoglans vont faire leurs prieres deux fois le jour. S'ils viennent à y manquer, *l'Odabachi* qui dans chaque chambre veille sur leurs actions ne leur épargne pas les coups de bâton, comme pour toute autre faute qu'ils peuvent commettre, & ils en reçoivent quelquefois jusqu'à une certaine quantité sur la plante des pieds, tant que les ongles leur sautent des doigts. Mosquée de l'appartement des Eunuques.

De cette Mosquée on passe dans une galerie qui touche les bains, & c'est où les *Dilsu* & les *Geuges*, qui sont les Muets & les Nains, vont s'occuper au travail le long du jour. Les uns apprennent à lier un Turban, à quoy il y a plus de façon que l'on ne croit, principalement au Turban du Grand Seigneur quand il va au Divan: car alors il en prend un extraordinairement gros, ce que font tous les Officiers du mesme Divan quand ils entrent au Conseil: Et je ne sçaurois mieux representer ce Turban, que par la forme de nos plus grosses citroüilles, si on les creusoit au milieu & que l'on y fist un trou ou la Occupations des Nains & des Muets.

teste pût entrer, Les autres apprennent à raser, à couper les ongles, & d'autres choses de cette nature. Ils ne se servent point de ciseaux pour les ongles, ny mesme dans toute l'Asie; ce que Mahomet a deffendu dans sa loy, & ils tiendroient cela pour un grand peché. Ils se servent d'un petit outil d'acier de la forme d'un canif, mais il n'y a que le bout qui coupe, & ils se prennent fort adroitement à cét office. C'est la coûtume dans tout l'Orient que le Barbier qui vous rase, vous lie vostre Turban qui se défait fort souvent, vous coupe les ongles des pieds & des mains, & vous ôte la saleté des oreilles: car les Turcs & tous les Asiatiques aiment grandement la propreté, & ne peuvent souffrir la moindre ordure, ny sur eux, ny sur ceux qui les approchent, comme je diray bien-tost. Puis que j'ay parlé plus d'une fois du Turban, il ne sera pas hors de propos de remarquer icy que dans l'Empire Othoman & dans toute l'Arabie, il n'est permis qu'aux seuls Mahometans de prendre du blanc pour couvrir leur teste, au lieu qu'en Perse & dans l'Empire du grand Mogol on peut choisir telle couleur que l'on veut.

Superstition des Mahometans dans la maniere de couper les ongles.

Couleurs deffenduës aux Chrêtiens dans leur coiffure.

Je viens au grand Bain qui suit la Chambre du *Hammangi-bachi* qui en est le Chef, & qui fait partie de l'appartement des *Seferlus* ou des Blanchisseurs du Grand Seigneur. Le lieu où l'on se deshabille est un dôme de pierre de taille assez élevé, & en un des plus beaux endroits du Serrail. Le bas est de beaux carreaux de marbre, & il a deux grandes fenestres qui vont en saillie sur les jardins comme deux balçons, d'où l'on peut avoir la veuë sur les deux mers, & sur le païsage de l'Asie. Au milieu de ce dôme on void une fontaine dont l'eau est receuë dans deux bassins. Le premier qui est le plus haut & le plus petit, est d'une piece de marbre blanc avec quelques

Description des bains.

veines

veines rouges & noires, & percé en six endroits pour recevoir autant de tuyaux de cuivre jaune, par où s'écoule l'eau qui va tomber dans l'autre bassin, qui est aussi de marbre de plusieurs pieces & de diverses couleurs. Au dedans du dôme on void quantité de perches qui regnent au tour, & sont supportées par des bras de fer qui sortent de la muraille. C'est où l'on fait sécher les linges qui ont servy dans le bain, & il y en a de diverses sortes. Autrefois on se contentoit de donner aux Pages un linge qui ne faisoit que deux tours au dessous de la ceinture: mais comme l'on se fut apperceu qu'ils en abusoient, & que de beaux jeunes garçons en follatrant s'arrachoient le linge les uns aux autres pour se voir nuds, on ne se sert plus depuis dans le bain que de linges cousus de la ceinture jusqu'aux pieds comme un cotillon de femme. En sortant du bain ils ont pour s'essuyer deux autres sortes de linges grands comme des nappes, dont l'un est rouge avec une bordure de soye large de trois doigts, qui les couvre d'abord en quittant l'eau depuis la ceinture jusqu'à my-jambe; & l'autre blanc dont ils se servent pour se froter. *Pechetamal* est le nom qu'ils donnent à ces deux sortes de linges. Abus reprimez.

A coté de la fontaine qui est au milieu du dôme, il y a une ouverture pour entrer dans le bain, & tout proche est la Sale où l'on va se deshabiller l'hyver. Une petite galerie qui suit à la gauche conduit aux lieux destinez à la décharge de la nature, & chaque siege a son petit robinet d'où ils tirent de l'eau pour se laver. Ils croiroient avoir fait un grand peché de se servir de papier à cét usage, & disent pour leur raison que par hazard le nom de Dieu pourroit s'y trouver écrit, ou un texte de la Loy, ce qui seroit une profanation qu'il faut éviter. D'ailleurs ils Pourquoy les Orientaux ne se servent point de papier à de vils usages.

tiennent que le papier n'est pas propre à si bien nettoyer cette partie que la necessité du corps rend ordinairement sale, qu'il n'y reste quelque ordure, & qu'estant obligez de se presenter devant Dieu avec une entiere pureté de corps & d'ame, leurs prieres ne pourroient estre exaucées s'ils n'estoient tout à fait nets.

Persans plus scrupuleux que les Turcs.

Les Persans sont plus scrupuleux que les Turcs sur cette matiere: car quoy que les uns & les autres demeurent d'accord que la priere est sans fruit, & mesme qu'on ne la peut faire sans crime, si l'on n'est pur du corps & de l'esprit; les premiers soûtiennent que la moindre ordure qui par mégarde pourroit rester ou en la personne, ou en ses habits, rendroit sa priere inutile & criminelle, dequoy les Turcs moins superstitieux en cette rencontre ne conviennent pas.

Grands amateurs de la propreté.

Il est vray qu'en Perse on aime extraordinairement la propreté; & j'ay remarqué à Hispaham où les ruës ne sont point pavées, que lors qu'il tombe de la neige ou de la pluye qui fait de la bouë, peu de gens sortent de la maison à moins qu'il ne s'agisse de quelque affaire importante. Alors à la porte du logis où l'on veut entrer, on quitte les souliers, le manteau de pluye, le bonnet qui couvre le Turban; & si l'on avoit la moindre ordure sur soy, on seroit tenu impur, & ce seroit faire déplaisir à celuy que l'on visite. Un Persan fait mesme scrupule dans un mauvais temps de recevoir un homme chez soy; & si quelqu'un se presente, il luy fait signe de la main de se tenir loin au lieu où il entre pour luy parler. Car si par hazard, comme il vient de la ruë où il y a de la bouë, & des chevaux qui peuvent luy en jetter, il avoit la moindre crotte sur soy, & qu'il touchast celuy qu'il vient visiter, celuy-cy seroit *nagis*, c'est à dire immonde, & obligé de changer incontinent

d'habit,

d'habit, tant la superstition des Persans va loin sur cette matiere.

Au bout de la galerie il y a une porte qui donne passage dans trois chambres, qui sont autant de bains pour l'usage du quartier du Grand Seigneur. La derniere de ces chambres est suivie d'une grande place carrelée de marbre de diverses couleurs, & c'est le lieu où les Ichoglans se font raser. Cette place est élevée vers le milieu, & va en pante de tous côtez, afin que l'eau dont les Barbiers lavent la teste & la barbe puisse aisément s'écouler, & que la place soit toûjours nette. De deux côtez de la muraille dont elle est fermée sort un gros robinet double à deux clefs, qui par une seule bouche donnent alternativement de l'eau chaude & de l'eau froide, que reçoit un bassin de marbre blanc où trois ou quatre hommes se peuvent laver ensemble sans s'incommoder. Une petite chambre de marbre noir & blanc suit à un des bouts de la place, & c'est où les Barbiers qui ne sçavent point d'autre profession, mettent tous leurs ustensiles & instrumens necessaires, comme rasoirs, pierres à les repasser, savons, & fers à couper les ongles: car pour du linge ils n'en donnent point, & ceux qui se font raser viennent tout nuds de la ceinture en haut, n'estant couverts en bas que d'un linge qui leur va jusqu'à my-jambe. C'est un hazard quand il se trouve quelqu'un de ces Barbiers qui sçache saigner, & leurs lancettes assez grossieres ressemblent aux flames dont nous seignons nos chevaux.

Chambres fort enjolivées.

Vis-à-vis de la chambre des Barbiers sont trois autres chambres voutées de marbre, dont la plus grande surpasse en beauté celles qui la suivent. Le pavé est de marbre blanc & noir, & les murailles sont revestues de carreaux blancs & bleus, où dans chacun se void une fleur de relief

peinte au naturel, & que l'on prendroit pour de l'émail. De petites lames d'or cachent les jointures des carreaux, & il ne se peut guere rien imaginer de plus riant que cette premiere chambre. La voute est percée de plusieurs trous ronds d'environ demy-pied de diametre, qui ont leurs petites vîtres de glace de Venise faites en cloche, de peur que si la curiosité portoit quelqu'un à monter sur la voûte, il ne put en se couchant sur le ventre voir ce qui se passe dans le bain. Le lieu ne reçoit le jour que par ces trous, & tandis qu'on est au bain : mais sur tout quand on en sort la porte est toûjours fermée, pour entretenir la chaleur, & de peur qu'on ne soit vû ; ce qui pourroit estre si au lieu de ces trous qui sont en haut, il y avoit en bas des fenestres à nostre mode. Tous les autres bains sont faits de cette maniere, & ne tirant la clarté que de petits trous vitrez, il ne s'y void aucune ouverture que celle de la porte, afin qu'estant aussi-tost fermée la chaleur se conserve dans le bain, & que l'on ne puisse voir ceux qui y sont. La seconde chambre est un autre bain, mais elle cede en beauté à la premiere ; & pour ce qui est de la troisiéme elle a quelque chose d'assez singulier. Le bas est une marqueterie de petites pierres, posées d'une façon que le pied ne peut glisser quand on l'a moüillé en quittant le bain ; & toute la chambre est revestuë de carreaux d'où sortent des fleurs de relief au naturel couvertes d'or & d'azur. C'est le lieu où le Grand Seigneur entre quand il sort du bain, & il y entre seul pour se raser luy-mesme les parties que la pudeur defend de nommer. Mahomet prononce malediction contre ceux qui les laissent voir, & tous ceux qui les regardent ; & pour vivre selon la loy, tant hommes que femmes doivent se raser eux-mesmes sans se servir de la main d'autruy

Deffence étroite de Mahomet de se laisser voir tout nud.

La

La plufpart des Orientaux, Arabes, Tartares & Indiens, ont recours à un moyen plus facile que le rafoir pour faire tomber le poil. C'eft une certaine terre qu'ils mélent avec l'orpiment, & qui fe rend molle comme du beurre. Quand ils font dans le bain & que la fueur commence à venir, ils frottent de cette terre les parties dont ils veulent que le poil tombe, & il faut bien-toft aprés voir s'il commence à tomber, comme l'on fait d'une volaille qu'on veut plumer dans l'eau chaude. Car fi on laiffe cette terre trop long-temps, elle brûle & fait des trous dans la chair, dont les marques demeurent comme des coûtures que laiffe quelquefois une petite verole. D'ailleurs aux parties où cette terre s'applique, la peau avec le temps vient dure & rude comme un marroquin ; & ces fâcheux accidens dégoûtent de l'ufage de cette terre la plufpart des Turcs & des Perfans. Les Chreftiens d'Orient ne s'en fervent pas auffi, quoy qu'ils fuivent les Mahometans dans la coûtume d'aller aux bains : mais fur tout en Perfe hors les pauvres gens, il n'y a perfonne qui ufe de ce remede. Les Dames fans avoir égard à la deffence de Mahomet, fe fervent de leurs efclaves pour cét office, & avec de petites pincettes comme celles dont nous nous fervons pour tirer le poil de la mouftache, elles font avec plus de peine, mais moins de rifque, ce que cette terre fait en moins de temps, mais avec plus de danger. Nos Sultanes font trop délicates pour imiter les Dames de Perfe ; & les hommes mefmes en Turquie ne veulent point s'arracher avec douleur, ce que le rafoir leur ôte fans peine.

Terre propre à faire tomber le poil, & fes effets dangereux.

CHAPITRE VIII.

Du Tresor du Grand Seigneur.

SOMMAIRE.

Beaux restes d'antiquité. Turcs ennemis des figures qui representent l'homme ou la beste. Chambres du Tresor & leurs richesses. Le sang des Bachas une des rivieres qui entrent dans cette mer du Tresor. Usage du bois d'aloës dans la Turquie. Baßins à laver d'une forme plus commode que les nostres. Bougies d'une espece de cire de grand prix. Coffre de toutes sortes de pierreries. Precautions & ceremonies qui s'observent à l'ouverture du Tresor. Riche tapisserie où l'Empereur Charles-Quint est representé en relief. Particularité digne de remarque de la vie de Rustan Bacha. Sentiment heroïque d'un Turc. Sources principales des richesses de l'Empire. Revenus de l'Egypte à quoy appliquez.

LE Tresor du Serrail & de l'Empire Othoman, ses richesses immenses, & le bel ordre avec lequel il est gouverné, meritent que je m'étende un peu sur cette matiere. Je découvriray toutes les rivieres qui se vont rendre en cette mer, semblables à celles qui entrent dans la mer Caspienne, & qu'on n'en void point sortir.

Beaux restes d'antiquité.

De la Chambre où se rase le Grand Seigneur, on passe dans une galerie de trente pas de long & de neuf à dix de large. Elle est soutenuë par six gros piliers de marbre de quinze pieds de hauteur & de diverses couleurs, entre lesquels il y en a un d'un fort beau vert dont les Turcs font tresgrand cas. On marche dans cette galerie sur de grands carreaux de marbre, & le plat-fond est un

un reste d'antiquité, & d'excellentes peintures à la Mosaïque qui representent divers personnages, & que l'on croit avoir esté faites pour la reception de quelque grand Prince du temps des Empereurs Grecs.

Les Turcs qui n'ont parmy eux ny Sculpteurs ny Peintres pour aucune representation d'homme ny de beste qu'ils ont en horreur, ont eu de la peine à souffrir ces figures; & n'ayant pû s'empécher d'effacer les testes, il ne reste que les corps, ce que l'on doit regretter. Il est aisé de juger que cette galerie a esté ouverte des deux côtez, l'estant encore du côté de la Cour, & c'est au milieu de la muraille qui la ferme de l'autre, qu'est la porte du tresor. Turcs ennemis des figures, qui representent l'homme, ou la beste.

Ce Tresor qui enferme des richesses incroyables, peut estre distingué en Tresor public & Tresor particulier. J'appelle public celuy qui fournit à la pompe des actions publiques & solemnelles; au payement des soldats, & en general à tous les besoins de l'Empire & du Serrail. Il se remplit à mesure qu'il se vuide, l'argent y entre & en sort. Mais pour le Tresor particulier & secret, qui est une voûte sous terre qui ne s'ouvre qu'en la presence du Grand Seigneur, c'est une mer que je puis comparer à la mer Caspienne, où il entre plusieurs rivieres que l'on n'en void point sortir.

Le premier Tresor consiste en quatre Chambres remplies de richesses & de raretez. La premiere contient une grande quantité d'arcs, de fléches, d'arbalestes, de mousquets, de fusils, de sabres, & d'autres armes de cette nature, qui sont toutes autant de chef d'œuvres dont l'on a fait present aux Empereurs Turcs. Toutes ces armes sont ou penduës au plancher, ou attachées contre la muraille; mais en pitoyable état, toutes roüillées & couvertes de poussiere, Chambres du Tresor, & leurs richesses.

& le Grand Seigneur souffre que l'on les neglige, parce qu'on luy presente tous les jours des armes bien travaillées dont la nouveauté luy fait oublier les vieilles, & que les Turcs ne font guere état des curiositez qu'au moment qu'elles leur sont presentées.

La seconde Chambre est un grand dôme, de mesme hauteur & architecture que celuy du bain dont j'ay parlé au chapitre precedent, où l'on se va deshabiller l'été; & il n'y a nulle difference entre les deux, sinon que celuy-cy n'a point d'ouverture par le haut. Ce lieu-là contient six grands coffres, chacun de douze pieds de longueur sur six de largeur & de hauteur, & si les couvercles n'estoient brisez, deux hommes auroient de la peine à les lever tant ils sont pesans. Ces coffres appellez *Ambar* sont pleins de toutes sortes d'habits qui servent au Grand Seigneur, de vestes, de riches fourures, de Turbans magnifiques, & de coussins en broderie de perles. Outre ces six coffres il s'en void huit autres longs de huit pieds & larges de quatre, où l'on tient les pieces d'écarlate, les fins draps de Hollande & d'Angleterre, les pieces de velours, les brocards d'or & d'argent, les couvertures de lit en broderie, & autres richesses de cette nature. Pour les brides & les selles de cheval couvertes de pierreries, elles reposent sur des bras qui sortent de la muraille, & toute cette chambre en general est fort bien entretenuë & avec beaucoup de propreté.

La troisiéme Chambre est grande & ressemble plutost à une sale. On y découvre d'abord un grand coffre, dont le dedans est divisé en trois parties & fait comme trois autres coffres l'un sur l'autre, qui s'ouvrent par le devant pour n'estre pas engagez, & afin que l'on puisse foüiller dans le plus bas sans remuer celuy de dessus.

dessus. Le coffre du fond contient ces riches couvertures du Trône dont j'ay parlé dans la description de la Sale d'Audience. Celuy du milieu renferme toutes les houlses enrichies de broderie, & quelques-uns couvertes de perles & pierreries qui servent dans les grandes solemnitez. Dans le coffre de dessus on tient les brides, poitrails, croupieres & étriers, dont les diamans, les rubis, les émeraudes & les perles font la richesse; mais la plus grande partie est couverte de turquoises qu'ils sçavent parfaitement bien appliquer. C'est une chose étonnante de voir la quantité de ces precieux harnois; mais elle ne l'est qu'à ceux qui ignorent de quelle maniere le Grand Seigneur remplit son tresor de tant de richesses. Comme il meurt souvent des Bachas & Gouverneurs de Provinces, soit de mort naturelle, soit de mort violente, tous leurs biens estant acquis au Grand Seigneur comme je l'ay dit ailleurs, & apportez au Serrail, il se trouve d'ordinaire parmy leurs riches harnois des brides couvertes de pierreries, & ces brides sont portées au tresor. Il s'en fait autant de l'or & de l'argent monnoyé, & de tous les joyaux que possedoient ces Bachas. Mais pour les selles de chevaux qui d'ordinaire ne sont couvertes que de lames d'or de l'épaisseur d'un ducat, elles sont remises entre les mains de l'*Imbrohorbachi* qui est le grand Ecuyer, & qui n'entre point dans le Serrail.

Le sang des Bachas une des rivieres qui entrent dans cette mer du tresor.

Il y a encore dans cette mesme Chambre plusieurs autres coffres de differente grandeur qui enferment quantité de choses tres-precieuses. Les uns sont pleins de riches épées garnies de pierreries, & de sabres qui en sont aussi couverts. Car les Turcs se servent à cheval, & de sabres, & d'épées de longueur un peu plus larges que ne sont les nostres: Ils portent le sabre au côté,

& attachent le long de la selle l'épée & la masse d'armes qui leur passent sous la cuisse, ce qui ne peut pas les incommoder beaucoup, parce qu'ils tiennent à cheval la jambe fort courte. Les costes & la poignée des masses d'armes qu'on porte en parade sont aussi couvertes de pierreries, & en tout leur équipage les Turcs sont superbes & n'épargnent point l'argent. Quand le Grand Seigneur veut honorer un Bacha, il luy envoye une de ces épées ou un de ces sabres, avec une veste de brocart d'or doublée de quelque riche fourure: mais ces riches pieces ne font qu'aller & venir, & par la mort des Bachas dont tous les biens entrent au Serrail, elles se retrouvent toûjours dans le tresor comme dans leur centre.

Usage du bois d'aloës dans la Turquie.

D'autres coffres sont remplis d'ambre-gris, de musc, de bois d'aloës & de saudal. Il y a de ce bois d'aloës qui vaut mille écus la livre, selon qu'il est gras, le plus gras estant toûjours le meilleur, & les Turcs font en ce bois d'aloës beaucoup de dépense. Quand on les vient voir, & dés que l'on est assis, c'est la coûtume de presenter une pipe de tabac avec le bois d'aloës, ce qui se fait en cette maniere. On prend de ce bois selon qu'il est gras & qu'il peut rendre plus de fumée, la grosseur d'un pois ou d'une petite féve, & aprés l'avoir moüillé on le met sur un peu de braise dans une espece de cassolete qu'on presente à toute la compagnie. Il en sort une fumée dont chacun parfume sa barbe & sa teste, & le dedans mesme de son turban, aprés quoy il leve les mains en haut en criant *Elmendela* c'est à dire *graces à Dieu*. Mais avant que de presenter la cassolete, on apporte de l'eau-rose dans un vase d'or ou d'argent selon les gens qui viennent rendre visite. Ce vase est à peu pres d'un pied de hauteur, la base estant grosse comme le poing, & allant toûjours en diminuant jusqu'au haut qui

n'est

n'eſt que de la groſſeur du petit doigt. Il y a au bout un petit trou d'où coule l'eau-roſe dont on ſe lave les mains & le viſage, & l'on ſe met enſuite ſur la fumée de l'aloës, qui fait ſécher l'eau & s'attache mieux aux cheveux & à la barbe.

Il y a auſſi dans ces coffres quantité d'aromates & de precieuſes drogues, des pierres de bezoart, & force maſtic, dont les Sultanes & autres filles du Serrail font leur amuſement ordinaire. Elles en tiennent à toute heure dans la bouche; & ce maſtic rend l'haleine bonne & les dents nettes, ce qui le leur fait aimer.

On void dans cette meſme Chambre & en d'autres coffres quantité de vaiſſelle d'or & d'argent dont l'on ne ſe ſert jamais, le Grand Seigneur en ayant d'autre pour ſon uſage ordinaire dans le *Kilar*, & ne ſe ſervant pour ſa table que de porcelaine. Il y a entr'autres pieces pluſieurs baſſins & aiguieres d'or, dont quelques-unes ſont enrichies de diverſes pierreries. Ces baſſins à laver ſont d'une forme plus commode que les noſtres, & une des marques de la propreté des Levantins. Ils ſont ronds & profonds d'environ un demy-pied, & couverts comme d'une aſſiete percée à jour, qui rend le baſſin égal avec ſes bords, & cache la ſaleté qui s'en va au fond. On ne ſe leve point en Turquie aprés le repas ſans s'eſtre lavé la bouche & les mains, on vous apporte du ſavon & de l'eau chaude, & chez les Grands on preſente de l'eau-roſe ou quelque autre eau de ſenteur, dont vous moüillez un coin de voſtre mouchoir. Baſſins à laver d'une forme plus commode que les nôtres.

On tient dans un de ces coffres de grandes bougies de plus de deux pieds, faites d'une certaine compoſition fort chere de couleur griſatre qui reſſemble à de la cire, & qui vient d'Ethiopie, chaque bougie revenant à prés de cent écus. Bougies d'une eſpece de cire de grand prix.

 Qu

On ne s'en sert que lors que le Grand Seigneur va visiter les Sultanes, & alors on allume deux de ces bougies dans deux grands chandeliers d'or enrichis de pierreries. Quand elles sont un peu plus qu'à demy brûlées, les Eunuques noirs qui servent dans le Haram en allument d'autres, & presentent par civilité les bouts qui restent aux principales femmes qui sont aupres des Sultanes.

Il y a de plus dans un de ces coffres quantité d'horloges & de montres ouvrage d'Alemagne, & plusieurs coûteaux & écritoires à la Turque, toutes ces pieces estant des chefs d'œuvres de bons maistres & garnies de pierreries. On void enfin contre le mur couvert d'une étoffe d'écarlatte, plusieurs armes à la Turque curieusement entretenuës, des arcs, des fléches, des rondaches & des marteaux d'armes d'un tres-beau travail: & la pluspart de ces pieces sont d'assez grand prix.

Coffre inestimable de toutes sortes de pierreries.

Mais ce qu'il y a de plus precieux dans cette chambre est un coffre fort & tout de fer, qui en renferme un autre d'un pied & demy ou environ en quarré où il se trouve de grandes richesses. Quand ce coffre est ouvert, on void une maniere de baguier d'orfévre où sont rangées toutes sortes de bagues de tres-grand prix, des diamans, des rubis, des émeraudes, grand nombre de belles topazes, & quatre yeux de chat qu'on ne peut assez estimer pour leur beauté. Ce premier fond lévé on découvre de petites layettes remplies de divers joyaux, de grandes roses de diamans, de pendans-d'oreilles, d'autres roses de rubis & d'émeraudes, de tours & chaînes de perles, & de bracelets. Il y a à part une cassette où sont les *Sorgouges*, ou les porte-aigrettes qu'on attache au Turban du Grand Seigneur. Ce sont comme de petits manches

en

en façon de tulipes couverts des plus belles pierreries du Serrail, & c'est où entre l'aigrette, ce riche panache, dont j'ay fait ailleurs la description. Il y a de ces manches plus hauts & plus precieux les uns que les autres; & mon Intendant du Tresor m'a assuré que tant grans que petits il y en a plus de cent cinquante. Les petits ne servent qu'à la campagne, & les grands qui sont les plus riches sont reservez pour les pompes & magnificences de la Cour, & quand le Grand Seigneur marche en ceremonie dans Constantinople. S'il veut quelquefois réjouir sa veuë de l'éclat de ses precieux joyaux, il se fait apporter le coffre dans sa chambre: mais s'il ne demande qu'une piece du Tresor, il envoye ordre au *Chasnadar-bachi* de l'aller prendre, & ce Chef du Tresor n'y peut entrer sans bien du mystere & de justes précautions.

Il y a toûjours soixante Pages plus ou moins dans la Chambre du Tresor, le nombre n'en est pas fixe, & le credit du *Kapi-Aga* & du *Chasnadarbachi* le peut augmenter ou diminuer selon leurs inclinations & leurs interests. A moins qu'ils ne soient disgraciez, comme le fut celuy de qui je tiens en partie ces instructions, ils ne sortent jamais du Serrail sans avoir quelque bon Gouvernement, ou une pension honneste pour s'entretenir; & pourvû qu'ils se tiennent dans le devoir, ils sont à leur aise pour toute leur vie. Le Chef du Tresor ayant donc receu l'ordre du Grand Seigneur pour luy apporter la piece qu'il veut avoir, assemble tous les Pages dans leur chambre, & fait venir l'*Anahdar-Agasi* qui a la garde des clefs. Celuy-cy aprés avoir frapé trois coups de la main sur une armoire où elles sont enfermées, les en tire, & suivant le *Chasnadar-bachi* accompagné des soixante Pages, ils se rendent tous ensemble

Précaution & ceremonies qui s'observent à l'ouverture du Tresor.

ſemble à la porte du Treſor. D'abord on défait l'enveloppe du cadenat, que l'on y a miſe pour mieux conſerver le cachet que le Chef du Treſor a appliqué ſur le trou, & ayant reconnu qu'il eſt entier, il le fait rompre par le gardien des clefs, & luy commande d'ouvrir. Aprés que l'on eſt entré dans la chambre où le *Chaſnadar-bachi* ſçait qu'il faut aller; il s'aſſied ſur un placet, & fait ſçavoir quelle eſt la piece que le Grand Seigneur demande. Alors on ouvre le coffre où elle doit eſtre, on la preſente au *Chaſnadar-bachi*, & s'il veut il a le privilege de la porter ſeul au Grand Seigneur. L'occaſion luy eſt alors favorable pour ſe ſaiſir de quelque choſe de precieux, & c'eſt en ce temps là qu'il joüe d'adreſſe ſans qu'on puiſſe bien rompre ſon coup. Quand il eſt au Treſor il n'a qu'à dire que le Grand Seigneur demande auſſi la piece qu'il ſouhaite de détourner, & faiſant porter d'abord le tout dans ſa chambre, il y laiſſe ce qu'il veut garder, & ne rend au Prince que ce qu'il luy a commandé de luy apporter. Ce n'eſt pas que tout ce qui entre dans le Treſor & ce qui en ſort, ne ſoit exactement écrit & bien controllé par le *Haznaquatib* ou Ecrivain qui tient le regiſtre, & la friponnerie pourroit eſtre bien aiſément découverte, lors qu'en ſortant de ſa charge le *Chaſnadar-bachi* rend conte de toutes choſes à ſon Succeſſeur. Mais il ſe trouve ordinairement qu'ils ſont amis, & que le *Chaſnadar-bachi* qui ne ſort de ſa charge que pour paſſer en la place du *Capi-Aga* s'il vient à mourir ou à monter à une plus haute dignité; ou que pour eſtre fait Bacha & Gouverneur de Province, il propoſe au Grand Seigneur pour remplir la place de Chef du Treſor, celuy des Pages qu'il ayme le plus & qui eſt ſon confident. Comme il eſt ſon bien-facteur il luy rend ſes comptes comme il luy plaiſt,

& luy

& luy donnant le rôle de tout ce qu'il y a dans le Tresor, il produit en mesme temps un memoire des pieces qu'il dit qui en ont esté ôtées durant son Intendance par l'ordre du Grand Seigneur. L'Ecrivain du Tresor malgré leur intelligence pourroit découvrir la fourbe : mais estant un des plus vieux Pages de la Chambre à qui la charge de *Chasnadar-bachi* peut aussi tomber, pour ne se point faire d'ennemis il ferme les yeux, & se laisse adoucir par les presens qu'il reçoit de celuy qui entre en charge, & de celuy qui en sort. Mais ces larcins-là ne se font pas fort souvent, & s'ils estoient découverts le châtiment suivroit de prés & l'auteur & les complices. Pour ce qui est du petit coffre où sont les plus precieux joyaux, il est impossible d'en rien détourner : car lors que le Grand Seigneur en veut tirer quelque piece, il fait apporter le coffre en sa presence par l'Intendant du Tresor accompagné du Maistre des clefs & de tous les Pages, & avant que de l'ouvrir il reconnoist si le cachet est entier. Aprés avoir pris ce qu'il souhaite, on ferme le coffre en sa presence, on y remet le cachet, & il est reporté au Tresor avec la mesme ceremonie. Les soixante Pages reçoivent alors ordinairement des marques de la liberalité du Grand Seigneur, & il leur fait donner dix ou douze bourses qu'ils vont partager.

Nous sommes encore dans la troisiéme Chambre du Tresor, qui peut passer pour une assez grande sale, dont le milieu est occupé par un échafaut de neuf à dix pieds en quarré, la hauteur, la longueur & la largeur se trouvant égales. Cét échafaut est couvert & entouré d'une tapisserie d'or & de soye, & au dessus on y void en relief l'Empereur Charles-Quint assis sur un trône, tenant d'une main un monde, de l'autre

Riche tapisserie où l'Empereur Charlequint est representé en relief.

l'autre une épée, avec tous les Grands de l'Empire autour de luy qui luy font hommage. Au bas de la tapisserie on lit quelques vers en caractères Gotiques; Et le dessus de l'échafaut est plein de livres Latins, François, Italiens, Alemans, Anglois, & en d'autres Langues de nostre Europe. Il y en a pour la navigation, & ils sont accompagnez des deux Globes celeste & terrestre, & de quelques Cartes Geographiques dessignées sur du velin; ce qui fait juger que tout cela a esté pris sur mer par quelque Corsaire Turc, & envoyé en present au Grand Seigneur. Mais la poussiere que l'on n'a pas soin d'ôter a entiérement gâté & la tapisserie & les livres, qui ne servent-là que de monument de quelque victoire remportée sur les Chrestiens.

Particularité digne de remarque de la vie de Rustan Bacha.

La quatriéme Chambre du Tresor est fort obscure, & n'a de jour que ce qu'elle en reçoit d'une petite lucarne qui est sur la court & qui a trois fortes grilles l'une sur l'autre. Au dessus de la porte on void ces mots gravez en Langue Turquesque: *Argent acquis par la diligence de Rustan.* Voicy ce qui a donné lieu à ce monument qu'on a bien voulu poser à la gloire d'un grand Vizir, à ce que j'ay ay apris de plusieurs bouches à Constantinople. Il estoit fils d'un Vacher & avoit esté Vacher luy-mesme; mais il avoit un genie digne de la plus haute naissance, qui l'éleva jusqu'à la charge de grand Vizir, & à l'honneur d'estre gendre de Soliman. Il eut beaucoup de traverses, & fut quelque temps disgracié: mais enfin Soliman qui avoit de grandes affaires sur les bras, & qui estoit en guerre avec la Perse, ayant eu besoin d'argent r'appella Rustan, & luy donna la Surintendance de ses Finances. Il le connoissoit habile & capable de les remettre bien-tost en bon état; à quoy il travailla avec tant de soin & de succez qu'il remplit

remplit incontinent les coffres de Soliman, & rétablit les affaires de l'Empire. Je remarqueray icy une chose qui est encore dans la memoire de plusieurs Turcs qui l'ont sceuë de leurs peres. Les Turcs ont tant de zele pour le bien de l'Etat, qu'un des Grands de la Porte ennemy de Rustan, & qui en d'autres rencontres auroit bien voulu le prendre, protesta à un de ses confidens que quand il luy pourroit nuire il ne le feroit pas alors, par-ce que par son industrie & ses traveaux il soutenoit l'Etat, qu'il avoit tiré du penchant de sa ruine, & qu'il estoit en train d'augmenter considerablement ses revenus. Ce sentiment genereux & heroïque dans l'ame d'un Turc, qui dans ses commencemens n'a esté qu'un simple esclave, trouveroit peu d'exemples parmy les Chrétiens. Sentiment heroïque d'un Turc.

Reprenons le discours de la quatriéme Chambre du Tresor. Elle est remplie de coffres de deux pieds de long, larges & hauts à proportion, renforcez de bandes de fer, & fermez chacun de deux cadenats. Le nombre n'en est pas toûjours égal, parce que l'argent va & vient dans cette chambre, & que ces coffres se transportent selon le besoin, pour le payement des Janissaires & l'entretien des armées. Les especes d'argent qui y entrent ordinairement sont les richdales d'Allemagne & de Hollande, & les Turcs appellent ces dernieres des richdales au lion, parce qu'elles en portent la figure. Ce sont les especes que tous les Negocians du Levant aiment le mieux; parce qu'il s'en void trespeu de fausses, & qu'on ne les peut rogner sans que l'on s'en apperçoive. La reale d'Espagne a aussi cours dans l'Empire Othoman de mesme que nostre écu, que les Turcs refusoient au commencement, parce qu'ils croyoient qu'il n'estoit pas à si bon titre que la reale.

Tout

Sources principales des richesses de l'Empire.

Tout l'or & l'argent qui entre dans le Tresor, se tire des revenus de l'Empire, & de la vente des biens que les Bachas laissent à leur mort. Pour ce qui est de l'Empire, qui s'étend si avant dans les trois parties de nostre grand Continent, & qui embrasse tant de Royaumes, il est aisé de juger qu'il fournit au Tresor des sommes immenses; mais il n'est pas si aisé de les limiter. Ses revenus consistent principalement dans la levée des tributs & dans les doüanes; les trois *Tefterdars* ou Tresoriers Generaux rendant compte au grand Vizir des receptes des Provinces. Ce premier Ministre a une clef de cette quatriéme Chambre du Tresor, & le premier *Tefterdar* une autre, & outre cela elle est toûjours scellée du cachet du Grand Seigneur. Elle ne s'ouvre d'ordinaire qu'aux jours qu'on tient le Divan, ou pour y mettre de l'argent, ou pour en ôter & payer les charges de l'Etat.

Toutes ces receptes sont pour la pluspart en especes d'argent; & pour ce qui est de l'or qui entre dans cette Chambre, il vient de quatre sources, dont il y en a deux étrangeres, & deux du pays. L'une des deux premieres est le commerce des François, des Anglois, des Hollandois, des Italiens, des Moscovites, & des Polonois, qui apportent des ducats de ces Provinces. L'autre est le tribut annuel que le Kam de la petite Tartarie, les Princes de Transylvanie, de Moldavie & de Valaquie, la Republique de Raguse, & une partie de la Mingrelie & de la Russie doivent payer au Grand Seigneur en especes d'or, ce qui monte à des sommes assez hautes. L'une des deux sources du pays vient de la dépoüille des Bachas dont l'or monnoyé fait la meilleure partie; l'autre du revenu de l'Egypte où l'on bat tous les ans certain nombre de *sequins* selon la quantité d'or qui luy vient d'Ethiopie, & l'on porte tous ces *sequins* au Tresor.

Le revenu de l'Egypte peut monter tous les ans à douze millions de livres, dont il faut faire trois parts. Cinq millions entrent au Tresor du Grand Seigneur. Il s'en employe quatre à l'entretien des Officiers & des soldats du Royaume; & les trois autres sont destinez pour le riche present que sa Hautesse envoye tous les ans à la Meque, pour des frais qui regardent le culte religieux, & pour remplir les cisternes de l'Arabie où il faut apporter l'eau de plusieurs journées de chemin. Revenus de l'Egypte à quoy appliquez.

Des cinq millions qui entrent dans le Serrail, la plus grande partie est en *sequins* selon la quantité d'or que les Abyssins ont apporté, & le reste en richdales au lion, ou richdales de Hollande. Tout est porté ensemble dans les coffres de la quatriéme Chambre du Tresor public, où les richdales demeurent: mais pour les *sequins* ils vont au Tresor secret, qu'il est temps d'ouvrir & de dépeindre au Lecteur, selon la description qui m'en a esté faite par deux hommes que leur charge a obligé d'y entrer souvent.

CHAPITRE IX.

Du Tresor Secret.

SOMMAIRE.

Voûte souterraine où peu de gens ont accez. Grande épargne de l'Empereur Amurat. Ibrahim son successeur accusé de mauvaise conduite. Précautions que le Grand Seigneur apporte à la seureté de son Tresor. Ses liberalitez aux Grands de la Porte.

Dans la quatriéme Chambre du Tresor on void une porte garnie de lames & barres de fer, Voûte souterraine ou peu de gens ont accez.

fer, qui ouvre le premier passage au lieu qui enferme le Tresor secret du Grand Seigneur. Elle ne s'ouvre jamais que lors qu'il y veut entrer, & il n'y entre que lors que le grand Vizir l'avertit qu'il en est temps, & qu'il faut y apporter une somme considerable. D'abord à la clarté des flambeaux on descend dix ou douze degrez, au bout desquelles aprés avoir avancé sept ou huit pas on trouve une seconde porte garnie comme la premiere de fortes lames de fer, mais de beaucoup plus petite, & qui oblige à se baisser en entrant. Quand elle est ouverte & que l'on a passé comme on passeroit sous un guichet, on se trouve sous une grande voute, où l'on void rangez plusieurs coffres de la mesme grandeur de ceux de la Chambre que nous venons de quitter.

Grande épargne de l'Empereur Amurat.

C'est dans ces coffres où l'on renferme depuis long-temps toute l'épargne des Monarques Othomans; & il n'y entre que de l'or, tout l'argent estant porté à l'autre Tresor pour les besoins ordinaires. Aprés la mort d'Amurat, Ibrahim qui vint au trône trouva dans ce Tresor quatre mille sacs, qu'ils appellent *Kizes*, & chaque sac est de quinze mille ducats d'or, ou de trente mille écus. Cette somme est surprenante, & fait de nostre monnoye trois cens soixante millions de livres. C'est le mesme Amurat sage & vaillant Prince, grand œconome & grand Capitaine d'ont j'ay parlé plusieurs fois, qui fit la guerre au Roy de Perse, & assiega Bagdat ou Babylone qu'il prit le 22. Decembre 1638. Je me souviens que je n'en estois alors qu'à cinq journées de chemin dans les deserts d'Arabie estant party d'Alep pour aller à Balsara, & que dans les soixante-cinq jours que la Caravane mit à les passer, elle en fut neuf sans trouver de l'eau, ce qui fut une grande souffrance & pour les hommes & pour les chameaux.

Ibra-

Ibrahim à son avenement à la Couronne trouva donc dans le Tresor secret cette prodigieuse quantité d'or qu'il ne sçeut pas augmenter, & à laquelle au contraire quelques-uns croyent qu'il fut contraint de toucher par sa mauvaise conduite dans la guerre de Candie. Il est vray que sa longueur donna de rudes attaques aux Finances de l'Empire : mais deux fortes raisons m'empéchent d'ajoûter une foy entiere à ceux qui disent qu'elles passerent jusqu'au Tresor secret. Car enfin c'est comme une loy fondamentale, qu'avant que d'en rien ôter il faut que l'Empire soit menacé de son entiere ruine ; & il est constant qu'encore que les Turcs n'eussent pû se rendre tout à fait maistres de la Candie, leur Empire bien loin qu'il fust proche de sa chûte, demeuroit toûjours puissant. D'ailleurs il faut remarquer que lors que le Grand Seigneur perd une bataille, c'est un desavantage pour ses Provinces qui se dépeuplent & en sont moins cultivées ; mais que c'est un avantage pour ses coffres d'où il luy faut moins tirer. La raison en est claire, parce qu'il paye aux vieux soldats sept ou huit aspres par jour, & que ceux des nouvelles lévées ne luy en coûtent qu'un & demy ou deux au plus, leur paye s'augmentant avec le temps selon leur service & le bon-plaisir du Prince. A quoy il faut ajoûter que lors qu'un Empereur meurt, son successeur hausse la paye des Janissaires d'un aspre ou de deux.

Il est vray qu'il est mort un grand nombre de Turcs dans la guerre de Candie ; mais il est vray aussi que dans le grand nombre de Royaumes & de Provinces dont l'Empire est composé, entre lesquelles il y en a de tres-fertiles & tres-peuplées, il est aisé de lever des armées nombreuses, & de les remplir quand elles ont esté affoi-

affoiblis par une deffaite, ou par quelque maladie qui s'y met souvent. Sur ces deux fondemens je ne puis bien croire qu'Ibrahim ait esté obligé de rien diminuer du Tresor secret: mais je puis bien me persuader qu'il ne l'a pas de beaucoup accrû, parce qu'il n'a pas eu ny la bonne conduite ny la bonne fortune d'Amurat, & qu'ordinairement l'une ne sert de guere sans l'autre.

Tout l'or qui est enterré sous cette voute est dans des sacs de cuir, chacun de quinze mille ducats; & c'est de sa propre main que le Grand Seigneur leur applique son cachet, qui est le mesme dont se sont servis ses Predecesseurs, à la reserve du nom qui doit estre celuy du Prince regnant. Le cachet d'Amurat portoit ces mots gravez: *Nasrum min allahi Alla abdibil melekil Mourath:* ce qui signifie, *L'aide de Dieu est sur son serviteur l'Empereur Amurat.*

Précautions que le Grand Seigneur apporte à la seureté de son tresor.

Voicy donc de quelle maniere les sacs d'or entrent au Tresor secret. Tout l'or & l'argent qui entre dans le Serrail est porté d'abord à la Chambre du Tresor, & chacun est mis à part dans les coffres que l'on leur a destinez. Quand il y a de l'or assez pour aller à deux cent *Kizes*, ce qui fait dix-huit millions de livres, le grand Vizir en avertit aussi-tost le Grand Seigneur, qui donne jour pour les aller faire transporter au Tresor secret. Le jour venu, le Grand Seigneur mené par dessous les bras par le *Chasnadar-bachi* qui est à la gauche la plus honorable parmy les Turcs; & par le *Seligdar-Aga* qui est à la droite, se rend à la Chambre du Tresor, où les soixante Pages l'attendent rangez en haye de côté & d'autre les mains croisées sur l'estomac. Le Grand Seigneur ayant traversé la Chambre, & s'estant fait ouvrir la premiere porte du Tresor secret precedé de plusieurs flambeaux

de

de cire blanche, les Pages le suivent deux à deux jusques sous la voûte, où l'on apporte les sacs liez avec un cordon de soye. On met sur le nœud un morceau de cire molle rouge, où le Grand Seigneur applique luy-mesme son cachet, qui est un anneau d'or où sont gravez les mots que j'ay dit avec le nom du Prince qui regne, aprés quoy l'on met les sacs dans les coffres qui ont chacun double cadenat.

Avant que de sortir de la voûte, le Chef du Tresor fait d'ordinaire ce compliment au Grand Seigneur : *Seadetlu padichaim eumiid dur qui-bou bendelerignus cuzre ibsan cheriisgnus izhar idesis :* c'est à dire, *Mon Empereur, nous espe-rons que vous ferez paroistre vostre liberalité en-vers vos esclaves.* Selon l'humeur où le Grand Seigneur se trouve alors, il ordonne qu'on distribuë à tous ceux qui l'ont accompagné vingt ou trente bourses, chaque bourse comme j'ay dit, de cinq écus. Il est permis au grand Vizir & autres Grands de la Porte d'entrer dans les Chambres du Tresor où sont les riches harnois & les pierreries, quand le Grand Seigneur y vient; mais sans passer outre ny pouvoir aller jusqu'au Tresor secret. Ils l'attendent dans la quatriéme Chambre à la sortie de la voûte, & il leur fait alors ouvrir le coffre de ses joyaux pour leur montrer ce qu'il a de plus precieux. Comme il se trouve toujours-là des favoris, & quelques autres personnes que le Prince considere pour leur merite, il n'y en a guere à qui il ne face alors quelque present, & il n'en fait point que de grand prix. Le Tresor fermé le Grand Seigneur retourne à son quartier, où tous les Grands l'accompagnent jusqu'à la porte.

Ses liberalitez aux Grands de la Porte.

CHAPITRE X.

Des moyens dont le Grand Seigneur se sert pour accroiſtre ſon Treſor de plus que des revenus ordinaires de l'Empire.

SOMMAIRE.

Preſens des Bachas au Grand Seigneur quand ils entrent dans les charges. Negoce des Juifs fort hazardeux. Richeſſe extraordinaire des Bachas. Grands profits du Chaſnadar-Bachi, & des Pages du Treſor. Deffenſe de preſter à intereſt. Méchans Caſuiſtes. Formalitez obſervées en Turquie dans les cedules.

OUtre l'épargne qui ſe peut faire tous les ans des revenus ordinaires de l'Empire, le Grand Seigneur a encore deux moyens d'accroiſtre les richeſſes de l'un & de l'autre Treſor, ſçavoir l'entrée des Bachas en leurs Gouvernemens, & leur ſortie, ſoit par quelque diſgrace, ſoit par leur mort naturelle ou violente.

Preſens des Bachas au Grand Seigneur quand ils entrent dans les charges.

Tous les Bachas à qui le Grand Seigneur donne des Gouvernemens, & generalement tous ceux qui ſortent du Serrail pour avoir des charges, ſont tenus avant que d'en prendre poſſeſſion de luy faire des preſens, chacun ſelon la qualité du bien-fait qu'il reçoit du Prince. Par exemple, le Bacha du Caire du moment qu'il eſt nommé pour le gouvernement de l'Egypte, n'eſt pas quitte pour deux millions de livres des preſens qu'il doit faire à la Porte, tant au Grand Seigneur, qu'aux principales Sultanes, & meſme au Moufti, au grand Vizir, au Caïmacan &

& autres personnes de credit à qui il est redevable de sa charge, & dont il peut avoir besoin à l'avenir. Le present qu'il fait au Grand Seigneur est de cinq cent mille écus, & les autres vont à deux cent mille. Ajoûtons à cela cinq cens mille écus qu'il faut au Bacha pour faire son équipage, & ainsi avant que d'entrer au Caire, il faut que trois millions six cens mille livres sortent de sa bourse ou de celle de ses amis. Quand il sort du Serrail il s'en manque beaucoup qu'il n'ayt cette somme, il faut qu'il emprunte, & si la bourse des amis ne suffit pas, celle des Juifs luy est promptement ouverte. Ils hazardent sur l'esperance du grand profit de cent pour cent d'interest que le Bacha leur promet; & pour estre promptement payez, de peur que son regne ne soit court, ils luy enseignent mille méchancetez pour succer le sang des peuples, & particuliérement des pauvres Chrestiens. Si les Bachas peuvent joüir de leur gouvernement un an ou mesme six mois, les Juifs se tirent d'affaire & recouvrent leurs avances. Mais aussi ils courent beaucoup de risque, & le Grand Seigneur envoyant assez souvant demander la teste du Bacha avant qu'il ayt eu le temps de se bien reconnoître dans son nouveau poste, ceux qui luy ont presté perdent leur argent sans esperance de le recouvrer jamais. De tout cecy il est aisé de conclure que la plus grande partie d'argent de tout l'Empire Othoman est entre les mains du Grand Seigneur & des Juifs; j'entens les Juifs de Constantinople: Car pour ceux des Provinces ils sont miserables, & le sont beaucoup plus que les Chrestiens, parce qu'ils ne travaillent point à la terre, & que n'ayant de genie que pour le negoce & les doüanes, il ne peut pas y avoir de l'employ pour tous.

Negoce des Juifs fort hazardeux.

Le Grand Seigneur reçoit donc des sommes consi-

Richesse extraordinaire des Bachas.

considerables des Bachas & d'autres gens à qui il donne des charges, avant mesme qu'ils soient entrez en possession: mais cela n'est rien au prix de ce qu'il tire quand ils en sortent, & aprés qu'ils ont eu assez de temps pour amasser des tresors de la substance des peuples. Il y a eu de ces Bachas si riches & si puissans, que leur revenu égaloit celuy de plusieurs grands Princes. Telle estoit la fortune d'un *Machmut Beglierbey* de l'Europe sous le regne de Mahomet second, & celle du grand Vizir Nassuf sous Achmat premier. A la mort de ce dernier on trouva chez luy des richesses extraordinaires en argent, en or, & en joyaux, & le tout fut porté au Serrail avec sa teste.

Il est aisé de juger par le nombre des grands & petits gouvernemens dont l'Empire est composé, qu'il meurt assez souvent des gens qui doivent leurs charges & leur fortune aux pures bontez du Grand Seigneur, & dont les biens luy estant acquis ne peuvent qu'accroître de beaucoup les richesses du Serrail. Mais outre ceux qu'emporte la mort naturelle, il n'y a guere d'année que la mort violente ne jouë son jeu, & sur le moindre ombrage ou le moindre caprice du Grand Seigneur, un Bacha reçoit un ordre précis de tendre le col, & est étranglé à l'heure mesme. Je feray voir au chapitre suivant quelle est la formalité & la ceremonie que l'on observe dans cette rencontre, où il se trouvera quelque chose d'assés singulier; & je m'asseure que les gens qui sçavent que c'est la coûtume d'étrangler ceux dont le Grand Seigneur veut avoir la vie, ne sçavent pas tout ce qui se passe de remarquable dans cette action.

Depoüilles des Bachas transportées au tresor.

Dés qu'un Bacha ou autre Grand de la Porte est mort de quelque maniere que ce soit, & que l'on a fait l'inventaire de ses biens, dont par la

loy

loy de l'Etat le Prince est seul heritier, on les transporte au Serrail, & les Baltagis les rendent dans des coffres à la porte du Tresor. Le *Chasnadar-bachi* les ayant fait mettre dans une des Chambres, commande que l'on rompe les serrures, & les fait vuider en sa presence; & c'est alors que tant luy que les Pages du Tresor tâchent de profiter de cette riche dépoüille. Car s'y trouvant d'ordinaire des joyaux de prix, comme un porte-aigrette ou un poignart enrichis de pierreries, ou quelque beau rang de perles, si l'un ou l'autre de ces Pages peut cacher adroitement quelque piece, il la garde & l'ajoûte au petit fond qu'il amasse, pour s'en servir quand il sortira du Serrail pour quelque gouvernement, & qu'il luy faudra faire les grandes dépenses que nous avons dites. Le *Chasnadar-bachi* qui fait son coup le premier & avec plus de licence, ferme quelque-fois les yeux à ce qu'il void faire aux autres, parce qu'il a esté en leur place, & qu'il estoit bien-aise alors qu'on ne luy dit mot. Toute-fois s'il apperçoit que quelqu'un d'eux se soit saisi d'une piece de grand prix, estant de retour en sa chambre il l'appelle en secret, & se la fait rendre, en luy payant la moitié de ce qu'elle peut valoir, pour la garder si elle luy plaist.

Il revient encore d'autres grands profits de ces dépoüilles, & au Chef, & aux Pages du Tresor. Aprés que le *Chasnadar-bachi* a donné avis au Grand Seigneur, que dans les coffres qui ont esté apportez il y a beaucoup de choses qui ne sont pas pour le service de sa Hautesse, & qu'il vaut mieux s'en deffaire avant que l'humidité ou la poussiere les gâte, le Prince en ayant permis la vente on tire hors du Tresor ce que l'on ne juge pas fort digne d'y tenir place. En mesme temps on fait venir le *Bazarcan-bachi* ou Chef des Marchands qui a le plus de connoissance de ces

Grands profits du Chasnadar-bachi, & des Pages du Tresor.

choses-là, & qui en presence du Chef & des Pages du Tresor taxe chacune à leur gré, ne la prisant guere, que la moitié de ce qu'elle vaut. Tous les joyaux de prix & toutes les pierreries demeurent au Tresor, & l'on n'expose en vente que des choses de moindre valeur, mais qui valent toutefois beaucoup, comme de harnois de chevaux, des poignards, & des sabres garnis d'or, des robes, de riches fourures, des ceintures, des turbans, & autres choses de cette nature. La taxe de chaque piece estant faite, le Chef du Tresor met à part ce qu'il y a de plus beau, pour l'envoyer avec le prix de la taxe aux principaux du Serrail avec lesquels il est bien aise de s'entretenir, & ils le retiennent d'ordinaire & le payent volontiers comme ils en ont grand marché. Le reste est distribué aux Pages selon la taxe, & ayant choisi ce qui leur est propre pour le garder, ils envoyent vendre leur rebut à Constantinople par les *Halvagis*, en quoy ils ont encore cent pour cent de profit du prix de la taxe, sans conter ce que les mesmes *Halvagis* peuvent gagner en particulier.

Quand cette vente se fait, les Juifs sont toûjours en sentinelle autour de la grande porte du Serrail, sans ozer s'en approcher de trop prés de peur de coups de bâtons des *Kapigis* qui ne leur manqueroient pas. Ils attendent ces *Halvagis* avec des sacs de ducats & de reales, & font leur marché avec eux le mieux qu'il leur est possible. Ces ventes ne se font guere que tous les deux ans, & la moindre passe ordinaire cinq cens mille écus, quelques-unes montant jusqu'à huit cens mille. Le Grand Seigneur a d'abord avis de l'argent qui en provient, & commandant qu'il soit porté au Tresor, ordonne en mesme temps quinze ou vingt bourses pour l'Intendant & les Pages du Tresor. Il ne leur fait ce

present

present que pour monter sa grandeur, n'ignorant pas les profits qu'ils ont faits à cette vente ; mais il tolere cette coûtume, & sçait bien d'ailleurs que tost ou tard tous ces profits rentreront dans le Tresor. C'est par la mesme raison qu'il souffre aussi que contre la deffence de la loy de prendre aucun interest, ils prestent aux Juifs des sommes considerables jusqu'à quinze pour cent ; & les Persans ont trouvé un temperament assez plaisant pour se sauver du reproche qu'on leur pourroit faire de pécher contre la mesme deffense. Quand ils prétent de l'argent ils font faire une cedule de la somme, aprés quoy ils voyent à quoy monte l'interest, qui est d'ordinaire à douze pour cent : En mesme temps ils prennent un mouchoir ou quelque méchante ceinture, & la donnant à celuy à qui ils prétent l'argent, luy font écrire un second billet pour la concurrence de l'interest, où il est porté que c'est pour marchandise achetée & bien receuë. Voila comme ils croyent mettre leur conscience à couvert, & ne pas aller contre la deffense de Mahomet qui condamne absolument toute sorte d'interest. La promesse que fait le debiteur n'est point signée, ce n'est pas la coûtume du pays, mais il luy applique son cachet ; ce qui toutefois ne suffit pas, & il faut de plus aller devant le Cadi ou le Juge de la loy qui y ajoûte le sien.

Deffense de préter à interest.

Méchans Casuistes.

Formalitez observées en Turquie dans les cedules.

J'ay fait voir dans ce chapitre les moyens dont le Grand Seigneur se sert pour accroistre ses finances : nous verrons dans le suivant ceux qu'il employe pour faire ses liberalitez sans qu'il luy en coute rien.

CHAPITRE XI.

Adresse du Grand Seigneur pour faire des liberalitez sans toucher à ses Finances.

SOMMAIRE.

Bonne politique des Turcs. Ceremonies qui accompagnent les presens que le Grand Seigneur envoye à ceux qu'il veut honorer. Adresse particuliere de Mahomet IV. pour se montrer liberal sans qu'il luy en coûte rien. Formalitez observées à la mort des Bachas que le Prince envoye étrangler. Quand & de quelle maniere on coupe la teste en Turquie. Deffense de répandre le sang des Mahometans que l'on condamne à la mort. Inventaire peu fidele des biens des Bachas. Causes de la fermeté des Turcs à envisager la mort. Difficultez à se sauver de Turquie. Presens faits aux Sultanes.

LEs deux moyens dont se sert le Grand Seigneur pour accroître son Tresor de plus que des revenus ordinaires de l'Empire, sont à peu prés les mesmes qu'il met en usage pour faire des largesses sans rien débourser. Il tire avantage de tout, de la vie & de la mort des Bachas, & il assigne des recompenses sur l'une & sur l'autre à ceux qui luy ont rendu quelque agréable service. Prenons les choses l'une aprés l'autre; & montrons premierement quelle est son adresse tandis que les Bachas vivent, à en tirer dequoy faire d'amples gratifications sans toucher à ses finances.

Entre les maximes de la Politique des Monarques

ques Othomans celle-cy est remarquable. Ils veulent que les Bachas dans leurs gouvernemens soient respectez des peuples comme leur propre personne; & pour imprimer plus fortement cette veneration dans leurs esprits, ils trouvent à propos de les honorer de temps en temps de quelque present, qui leur est porté avec beaucoup de ceremonie. Ce present qui fait voir que le Prince estime celuy à qui il l'envoye, est d'ordinaire une riche veste, & quand il veut faire l'honneur entier il ajoûte le sabre & le poignard garnis de pierreries. Le Grand Seigneur par la raison que j'ay dite se trouvant comme obligé de faire un present à ce Bacha, il sçait qu'il ne manquera pas de son côté de luy en envoyer un qui vaudra dix fois autant, & d'en faire un autre à son Envoyé, ce qui luy tiendra lieu de récompense pour ses services.

Bonne politique des Turcs.

Mais le Grand Seigneur n'a pas toûjours en veuë d'honorer le Bacha & d'affermir les peuples dans l'obeïssance: Bien souvent quand il le veut prendre il luy fait un present, pour avoir sujet s'il n'en reçoit pas un autre de luy tel qu'il souhaite, de luy envoyer bientost aprés demander sa teste. Ce present n'est pas alors une veste, mais une épée ou une masse d'armes, qui sont de mauvais augure & avertissent le Bacha qu'il n'est pas bien dans l'esprit du Grand Seigneur. Pour détourner l'orage qui le ménace, il double le present qu'il luy auroit fait s'il ne luy avoit envoyé qu'une veste, qui est une marque de bienveillance; & si ce Bacha est un de ceux qui commandent dans les grands Gouvernemens, le present qu'il envoye au Grand Seigneur ne doit pas estre au dessous de deux cens bourses, c'est à dire de cent mille écus, sans conter ce qu'il faut qu'il donne en particulier à celuy qui est envoyé de la part de sa Hautesse.

Ceremonies qui accompagnent les presens que le Grand Seigneur envoye à ceux qu'il veut honorer.

Ce sont d'ordinaire ceux à qui le Grand Seigneur veut faire quelque liberalité, qui sont chargez de cette commission. De cette maniere le present n'est pas tant pour celuy qui le reçoit, que pour celuy qui l'envoye & pour celuy qui le porte; & c'est en quoy consiste l'adresse de se montrer liberal sans rien débourser. Voicy quelle est la ceremonie qui accompagne ce present du Grand Seigneur. Celuy qui le porte estant arrivé au lieu où demeure le Bacha à qui il est envoyé, & luy en ayant d'abord fait donner avis, celuy-cy au son de son tambour, des trompettes & des hauts-bois fait assembler le peuple, dont une partie monte à cheval pour luy faire honneur. Il marche à la teste, & le reste suit à pied, avec les courtisanes du lieu qui sont obligées d'assister à cette ceremonie en dansant au son du tambour de basque, & faisant mille postures badines à la mode du pays. Le porteur du present attend cette cavalcade dans un jardin proche de la ville, ou dans un champ sous une tente qu'il a fait dresser. Aprés avoir esté salué par le Bacha, il luy jette la veste sur les épaules, luy met le sabre au côté, & fourre le poignart dans sa ceinture devant l'estomac, luy disant que l'Empereur leur Maistre l'honore de ce present, sur le bon rapport qu'on luy a fait de sa conduite, qu'il ne tyrannise point son peuple, & qu'il rend bonne justice sans qu'on se plaigne de luy. Ce compliment fait le Bacha dans le mesme ordre, & parmy des cris de réjoüissance reprend avec l'Envoyé du Grand Seigneur le chemin de son logis, où il le regale d'un bon repas, & à l'issuë d'un present qui monte au moins à dix mille écus. Car comme j'ay dit, si le present se porte à un des Bachas qui sont dans les grands Gouvernemens, comme au Bacha de Bude, du Caire ou de Babylone, ils n'en sont pas quites pour trente

trente ou quarante mille écus, & celuy qu'ils envoyent au Sultan doit aller jusqu'à cent mille. Il arrive mesme le plus souvent que le Grand Seigneur mande ce qu'il veut que l'on leur donne, & c'est parculiérement lors qu'il envoye des gens qu'il aime & à qui il veut faire d'amples gratifications.

L'Empereur Mahomet qui regne aujourd'huy affecte de paroistre liberal, & de donner des recompenses à ceux qui le servent: mais il fait en sorte qu'il ne luy en coûte rien, & il n'a pas besoin pour cela de toucher à son Tresor. Quand il void qu'il n'y a pas d'occasion d'envoyer en campagne celuy à qui il veut faire quelque present, comme il aime passionnément la chasse & qu'il ne se plaist guere qu'à cét exercice, il fait trouver sur le lieu la personne qu'il veut recompenser, & ayant tué un cerf ou quelque autre beste, il luy ordonne de la porter de sa part à un des Grands de la Porte, soit à Constantinople, soit au voisinage. Ce present est receu avec de grands témoignages de joye, vrays ou apparens, & celuy à qui il est porté se doit disposer à en renvoyer de bien plus haut prix au Grand Seigneur. Il consiste d'ordinaire en de beaux chevaux, ou en de belles pieces de brocart d'or, ou en de riches fourures. Mais il n'en faut pas demeurer-là, il faut aller bien plus loin pour celuy, des mains de qui il a receu le present, & il en est quitte à bon marché, quand outre ce qu'il envoye au Grand Seigneur le port ne luy coûte que dix mille écus. Il est souvent contraint de doubler la somme quand il n'a pas assez donné au gré du Prince, qui sur le champ luy depéche un Officier pour luy faire des reproches du peu d'état qu'il a fait de son present, & du peu de recompense qu'en a receuë celuy qui le luy a porté de sa part. A ces reproches il ajoûte un ordre ex-

Adresse particuliere de Mahomet IV. pour se montrer liberal sans qu'il luy en coûte rien.

prés de luy envoyer encore vingt ou trente bourses, ce qui est promptement executé ; & pour ce qui est du present qu'a receu le Grand Seigneur, il le partage d'ordinaire à ceux qui se trouvent auprés de luy.

Voyla les avantages que le Grand Seigneur tire des Bachas & autres Grands de la Porte durant leur vie. Voyons ceux qui luy reviennent de leur mort, pour les recompenses qu'il veut donner sans estre obligé de rien tirer de ses coffres. Quand la mort d'un Bacha est resoluë, le Grand Seigneur donne la commission à celuy qu'il a dessein de favoriser, & qui trouve bien mieux son conte à luy porter l'arrest de sa mort, qu'à luy porter un present du Prince.

Formalitez observées à la mort des Bachas que le Prince envoye étrangler.

Si l'execution se doit faire dans Constantinople, c'est d'ordinaire le *Bostangi-bachi* qui ne quitte point le Grand Seigneur, que sa Hautesse envoye pour cét effet. Mais s'il faut aller en Province, c'est le plus souvent, ou un *Kapigi-bachi*, ou un des principaux *Bostangis* à qui le Prince veut faire du bien, qui est envoyé pour executer la chose. Celuy qui porte l'ordre accompagné de cinq ou six *Capigis* prend quelquefois son temps pour arriver lors que le Conseil se tient, ou à ce deffaut il va trouver le Bacha, & luy commande de la part du Grand Seigneur de le faire assembler à l'heure mesme. Ce Conseil est composé du Lieutenant du Bacha, du Mouphti, du Cadi, du Chef des Janissaires de ce lieu-là, & d'autres gens de Justice qui sont des plus considerables de la Province. Le Conseil assemblé, le *Kapigi-bachi* entre suivy de ses gens, & presente au Bacha la lettre du Grand Seigneur. Celuy-cy la prend avec grand respect, & l'ayant portée jusqu'à trois fois à son front, il l'ouvre, la lit, & void que le Prince demande sa teste. Il ne répond à cét ordre qu'en peu de paroles: *La volonté*, dit-il,

dit-il, *de mon Empereur soit faite; laisse moy seulement faire ma priere*: ce qui luy est accordé. La priere achevée les *Capigis* le saisissent par les bras, & leur Chef ne fait que détacher sa ceinture qu'il luy jette au col. Cette ceinture est composée de plusieurs petits cordons de soye avec de nœuds aux deux bouts, que deux de la compagnie prennent aussi-tost, & tirant chacun de son côté ils luy ôtent la vie en un instant.

S'ils ne veulent pas se servir de leur ceinture ils prennent un mouchoir, & avec l'anneau qui leur sert à bander l'arc, & qu'ils portent ordinairement au pouce de la main droite, ils fourrent la main entre le mouchoir qui est serré & la gorge; & rompent l'os du gosier. De cette maniere ils étranglent l'homme en un instant sans le faire languir, afin qu'il meure fidele, & qu'il n'ayt pas le temps d'entrer dans le desespoir; les Turcs trouvant étrange nostre maniere d'étrangler les criminels qu'on fait si longtemps souffrir à la potence.

Quoy que j'aye dit souvent, que le Grand Seigneur envoye demander la teste à qui il luy plaist, on ne la coupe jamais que lors qu'il declare precisément qu'il la veut voir, & alors elle luy est apportée. Si c'est de loin, on en tire la cervelle & on la remplit de foin; & j'en ay veu deux de la sorte que l'on portoit dans un sac, qui estoient les testes du Bacha de Kars & du Bacha d'Erzerom. Il faut remarquer que dés que l'arrest de mort est donné par le Prince contre qui que ce puisse estre, les Turcs n'en font plus d'état, & en parlant de luy ne le traitent que de chien. Un *Bostangi* qui avoit eu ordre d'apporter ces deux testes au Grand Seigneur, se trouvant las & indisposé dans un village d'Armenie où je me trouvay alors, & ayant sçeu qu'il y avoit un François fit demander à un de mes

Quand, & de quelle maniere on coupe la teste en Turquie.

gens si j'avois du vin, & si je voulois bien luy en donner pour luy remettre le cœur. Je luy en envoyay incontinent dans un flaçon, & m'ayant fait prier ensuite d'en venir boire avec luy, ce que je ne voulus pas luy refuser, il me fit voir comme malgré moy les testes de ces deux Bachas pour lesquels ma curiosité n'estoit pas grande.

Deffense de répandre le sang des Mahometans que l'on condamne à la mort.

Quand il n'y a pas d'ordre d'apporter la teste, on enterre le corps sur le minuit sans nulle ceremonie, & la memoire du Bacha qui faisoit auparavant tant de bruit, est bientost éteinte. Mais il faut remarquer encore que c'est la coûtume en Turquie de ne couper la teste à qui que ce soit, qu'apres l'avoir étranglé & que tout le sang est froid, la loy ne voulant pas que hors la guerre on répande le sang d'un Mussulman.

Inventaire peu fidele des biens des Bachas.

L'execution faite, celuy qui a porté l'ordre va aussi-tost se saisir de tout le bien du Bacha, & aprés avoir mis à part ce qu'il trouve de plus propre pour son usage ou en or ou en joyaux, il fait venir les mesmes gens qui estoient au Conseil pour proceder à l'inventaire des meubles, qui sont ensuite comme j'ay dit ailleurs, transportez dans les Chambres du Tresor. Ceux qui assistent à cét inventaire sçavent bien qu'il s'est détourné beaucoup de choses des biens du deffunt; mais loin d'en murmurer ils signent & attestent qu'il ne s'en est pas trouvé davantage. Ils craignent s'ils en usoient autrement que cét Officier du Serrail que le Grand Seigneur a envoyé, & qui est peut-estre dans la faveur, ne leur rende auprés de sa Hautesse de mauvais offices, & ne luy fasse quelque faux rapport, d'où par l'exemple qu'ils ont eu devant il pourroit s'ensuivre la perte de leurs charges & de leurs vies. Ils ferment donc les yeux à tout ce qu'a fait

cét

cét Envoyé, croyant bien d'ailleurs qu'il n'en sera pas desavoüé du Grand Seigneur qui n'ignore pas ce qui se passe dans ces rencontres ; & mesme à ce qu'il a pû tirer adroitement des biens du Bacha, ils ajoûtent des presens dont ils le regalent à sont départ, pour l'engager à dire du bien d'eux au Grand Seigneur & au grand Vizir à son retour à la Porte. C'est alors que sans conter ce qu'il a pris d'avance & que la coûtume fait tolerer, il reçoit de nouvelles marques de la liberalité du Prince, satisfait de ce qu'il a si bien executé ses volontez ; & il a encore part à ce qui a esté couché sur l'inventaire, quand la dépoüille du Bacha entre au Serrail.

Causes de la fermeté des Turcs à envisager la mort.

On croira peut-estre que cét arrest de mort porté dans la lettre du grand Seigneur jette l'effroy dans l'ame de celuy qui la reçoit, & qui y lisant sa condamnation sçait qu'elle doit estre aussi-tost executée. Il ne paroist pas pourtant à son visage qu'il en soit fort étonné, cela ne le surprend point, il void que peu de ses compagnons en échapent, & il s'est disposé à une pareille fin dés qu'il a pris possession de sa charge. D'ailleurs les Turcs croyent fortement que les arrests de la predestination sont irrevocables, & qu'il est impossible de les éviter, ce qui leur fait envisager la mort avec une fermeté qui les rend comme insensibles. A quoy il faut ajoûter que cette prompte & aveugle obeïssance des Turcs aux ordres du Souverain, est plutost un principe de Religion que d'Etat ; ce qui leur a esté inspiré par une tres-fine politique, & ils croyent qu'en mourant par le commandement de leur Prince, ils vont droit en Paradis.

Difficultez à se sauver de Turquie.

Pour les moyens de prendre la fuite à qui auroit quelque pressentiment de sa perte, il est inutile d'y penser. Tous les Officiers & les esclaves que les Bachas ont à leur service sont

autant

autant d'eſpions & de gens qui les éclairent, & il leur eſt impoſſible de s'en cacher. Il ſeroit dangereux de confier ſon ſecret à aucun d'eux, ce ſont des ames baſſes & incapables d'aucune belle action; joint que les ports & les paſſages ſont également fermez pour les uns & pour les autres. Si l'on en avoit le moindre vent, les Gouverneurs des places frontieres auroient incontinent des ordres de la Porte qui les mettroient en campagne; & meſme ſans cela ils ont trop de ſoin de s'informer de tous ceux qui paſſent dans l'étenduë de leur Juriſdiction. D'ailleurs quand il y auroit quelque porte ouverte, & qu'en ne marchant que de nuit on pourroit gagner quelque Etat voiſin, la Turquie n'étant preſque par tout environnée que de peuples qui haïſſent la domination des Othomans, ce ſeroit ſortir d'une goufre pour rentrer dans un autre, & aller paſſer pour eſpion chez des gens qui ne donneroient point de quartier. Il ſemble qu'il y auroit moins de difficulté à tenter la fuite par mer, qu'à la hazarder par terre: mais elle eſt beaucoup plus grande, & la ſevere deffenſe faite aux Chrêtiens ſur peine de la vie d'embarquer aucun Turc ny eſclave dans leurs vaiſſeaux, qui ſont exactement viſitez avant qu'ils levent les ancres, ferme tous les ports de la Turquie à ceux du pays qui auroient la volonté d'en ſortir. Il eſt vray qu'il n'y a guere d'années que par la charité & adreſſe des Conſuls & Marchands chreſtiens, on ne faſſe ſauver bon nombre d'eſclaves. On les tient cachez chez des chrêtiens du païs dont l'on achepte le ſilence à force d'argent; on ferme de meſme la bouche aux Gardes des Ports, où on les amuſe en les faiſant boire, tandis qu'on mene ſubtilement les eſclaves au vaiſſeau qui a eſté viſité, & on hauſſe les voiles en meſme temps. On ne ſe voudroit pas

mettre

mettre en ce danger pour les Turcs ; on auroit lieu de craindre de leur part quelque ſurpriſe pour éprouver les chreſtiens, & la penſée de prendre la fuite leur vient rarement. Ils ſçavent bien que ſoit par mer, ſoit par terre (hors du royaume de Perſe où la difference des ſectes les fait haïr) ils ne pourroient ſe ſauver qu'en la chreſtienté, où on ne les ſouffriroit pas dans leur religion Mahometane, qu'ils ne voudroient pas abandonner pour mille vies.

Avant que de finir le diſcours de la liberalité des Monarques Othomans, il faut dire auſſi qu'ils font quelquefois des preſens conſiderables qu'ils tirent du grand Treſor, & qui ne ſe payent qu'en eſpeces d'argent s'ils ſont ordonnez pour des Grands de la Porte, ſoit dans le Serrail, ſoit hors du Serrail. Ces preſens ſont ordinairement d'une bourſe d'or, qui eſt de quinze mille ducats ou de trente mille écus ; & quand on en fait de cette ſorte aux Sultanes, elles ne les reçoivent qu'en eſpeces d'or. Il n'eſt pas beſoin pour cela d'aller au Treſor ſecret, il y a aſſez d'or dans la quatriéme Chambre où s'apporte d'abord tout l'or & l'argent des revenus de l'Empire ; & cette ſomme qui ne diminuë guere la maſſe, revient encore dans le meſme lieu par pluſieurs voyes. **Preſens faits aux Sultanes.**



CHAPITRE XII.

Du preſent que le Grand Seigneur envoye tous les ans à la Méque.

SOMMAIRE.

Troiſiéme partie du revenu de l'Egypte à quoy employée. Grandes richeſſes du Cheq de la Méque. Ceremonies obſervées au tombeau de Mahomet. Caravane du Caire. Preſent envoyé de la Méque

Méque au Grand Mogol. Opinion des Mahometans touchant la Méque & Medine.

Troisiéme partie du revenu de l'Egypte à quoy employée.

JE ne fais icy une Chapitre du present que le Grand Seigneur envoye tous les ans à la Méque, qu'à l'occasion de cette troisiéme partie du revenu de l'Egypte qui luy est particuliérement affectée, & parce que d'ailleurs j'ay quelques remarques assez singulieres à faire sur ce sujet.

Trois millions de livres des douze de revenu annuel que le Royaume d'Egypte rend au Grand Seigneur, sont employez en partie au riche tapis & à la superbe tente qu'il envoye au Cheq toutes les années pour honorer le tombeau de Mahomet. Une autre partie s'en va au payement de ceux qui servent dans les Mosquées; comme *Imans* qui sont leurs Prestres; *Cheucbs* qui sont leurs Predicateurs; *Muezims* qui vont crier sur les tours des Mosquées pour appeller le peuple à la priere; & *Kaiims* de la Méque & de Medine qui gardent & nettoyent les Mosquées, & qui allument les lampes. Il faut prendre enfin sur ces trois millions la nourriture de tous les pelerins durant dix-sept jours, le Grand Seigneur envoyant pour cela au Cheq une somme suffisante. Ce Cheq qui est comme le grand Prestre de la Loy, & le Souverain Pontife de tous les Mahometans de quelque païs & quelque secte qu'ils soient, fait accroire à ces pauvres ignorans qu'il y a tous les ans à la Meque soixante & dix mille pelerins tant hommes que femmes, & que si le nombre n'estoit pas complet, les Anges viendroient en forme d'hommes pour le remplir.

Grandes richesses du Cheq de la Méque.

Ce Prince pour qui tous les Mahometans ont une grande veneration, est tres-riche & tres-puissant, & il est aisé de le juger par les presens qu'il reçoit tous les ans du Grand Seigneur & des

des autres Princes Mahometans. Ces presens luy appartiennent tous en propre au bout de l'an quand il en vient de nouveaux. Il profite de mesme de tous ceux des pelerins, & des sommes d'argent que ces mesmes Princes luy envoyent pour leur faire des aumônes dont il dispose à sa volonté ; & tous ces presens ensemble luy font un revenu qui n'est pas imaginable. Car le Mahometisme s'étend bien avant en Europe, en Asie & en Afrique, & plus avant que le vulgaire ne croit, ce que je feray voir distinctement sur la fin de ma relation dans un chapitre particulier que je destine à cette matiere.

Il arrive à la Méque des Caravanes de plusieurs endroits du monde, & le jour venu qu'on doit ouvrir la devotion, le grand Prêtre assisté de tous les gens de la Loy fait jour & nuit les prieres & ceremonies necessaires. Le dix-septiéme jour tous les pelerins s'assemblent devant la tente du Cheq, qui paroist à l'entrée & debout sur un petit marche-pied pour estre veu des plus éloignez ; fait la priere & donne la benediction à tout le peuple la finissant par ces mots : *Que Dieu fasse qu'ils s'en retournent en paix comme ils sont venus.* Dés ce moment-là il faut que chacun fasse sa dépense, le Cheq ne donne plus rien, & c'est alors qu'il commence à faire de grands profits. Car tout ce qui se vend pour la nourriture des pelerins est à luy, & d'ailleurs il s'entend avec les maistres des Caravanes, de qui les pelerins sont tenus d'acheter des montures trois fois plus qu'elles ne valent, quand celles qu'ils ont amenées de leur païs leur ont manqué en chemin. **Ceremonies observées au tombeau de Mahomet.**

La Caravane du Caire est la plus nombreuse & la plus considerable de toutes les Caravanes qui se rendent à la Méque. Le *Caravan-bachi* qui en est le Capitaine a quelque fois de **Caravane du Caire.**

profit

profit au retour jusqu'à deux cent mille écus, & sa place qui est à la disposition du Bacha est fort briguée, & ne se donne guere qu'au plus offrant. Le Capitaine de cette Caravane est aussi maistre des eaux qu'on a fait porter dans les cisternes, c'est par son ordre qu'on les distribuë ; & comme cette distribution est égale pour le pauvre & pour le riche, & si ce dernier en veut avoir au de-là de ce qu'il est ordonné il faut qu'il la paye cherement, & le Capitaine qui la taxe ce qu'il veut, en tire un profit considerable.

Present envoyé de la Meque au grand Mogol.

Revenons au present du Grand Seigneur. La tente & le tapis qu'il envoye sont deux pieces également precieuses, & par la beauté de l'étoffe & par les enrichissemens que l'on y a ajoûtez. Le tapis est pour couvrir le tombeau de Mahomet, & la tente qu'on dresse contre la Mosquée est pour le Cheq qui n'en bouge durant les dix-sept jours de devotion. Ce Grand Prestre de la loy de Mahomet a trouvé le secret de tirer des sommes immenses de ce tapis & de cette tente que l'on renouvelle tous les ans ; & quand le nouveau present est arrivé de la part du Grand Seigneur, il envoye comme par une faveur singuliere des pieces de la courtine de la vieille tente à plusieurs Princes Mahometans, de qui il reçoit en revanche de magnifiques presens. Cette courtine qui regne en dehors autour de la tente pour empécher que l'on ne voye ceux qui sont dessous, est composée de plusieurs pieces, haute de six pieds, & d'une grande longueur ; & le Cheq fait entendre à ces Princes qu'en attachant une de ces pieces à leurs tentes quand ils vont à la guerre contre ceux qu'ils tiennent pour infideles, ils n'auront que du bon-heur, & ne tarderont guere à emporter la victoire. Il faut que ce soit un grand Monarque, comme le Grand

Grand Kam de Tartarie, ou le Grand Mogol, à qui il envoye ou la courtine entiere, ou la tente, ou le tapis; ce qu'il fait de dix en dix ans, ou de douze en douze ans, tantoſt à l'un, & tantoſt à l'autre. Aprés qu'Aureng-zeb qui eſt preſentement Roy des Indes, & qu'autrement nous appellons Grand Mogol, fut affermi ſur le trône, le Cheq luy envoya toute la courtine de la tente, & l'on eut beaucoup de joye à la Cour de ce que le Roy avoit receu du Saint lieu comme ils le nomment, un preſent ſi magnifique. Le Cheq ſe reſſentit bien-toſt aprés de la liberalité royale de ce Grand Monarque, d'un des plus riches & des plus puiſſants de l'Univers; & c'eſt de cette maniere que ce Chef de la religion de Mahomet, qui a une eſpece de domination ſur tous les membres, ſçait ſe les rendre utiles, & a trouvé le moyen de s'enrichir aux dépens de tous les Princes & de tous les peuples Mahometans.

Opinion des Mahometans touchant la Méque & Medine.

Je ne doute point que ceux qui ont écrit de la religion des Turcs n'ayent fait mention du pelerinage de la Méque qui en eſt une des parties eſſencielles, & tant par cette raiſon que parce que je m'écarterois trop de mon ſujet, je ne dois pas pourſuivre davantage cette matiere. Je feray ſeulement trois remarques que j'ay appriſes d'original d'un des plus ſçavans dans les rubriques de la loy de Mahomet. La premiere eſt que par une ancienne tradition les Turcs croyent que la Méque eſt le lieu où Dieu commanda à Abraham de luy bâtir une maiſon; que tandis qu'il y fut toutes les nations le venoient viſiter en foule; & que c'eſt auſſi le meſme lieu où Mahomet receut l'Alcoran du Ciel. La ſeconde regarde le commandement fait à tous les Mahometans de faire une fois en leur vie le pelerinage de la Méque: car il faut remarquer

que

que cette obligation ne s'étend pas jusqu'aux pauvres gens qui n'ont rien absolument dequoy vivre, & qui feroient souffrir leur famille par leur absence n'ayant rien dequoy luy laisser pour la nourrir. La troisiéme remarque est touchant la preference des deux villes de la Méque & de Medine. La premiere est le lieu de la naissance de Mahomet, qu'il a eu dessein de faire honorer & de rendre celebre par ce fameux pelerinage auquel il oblige tous ceux de sa loy. La seconde est le lieu de sa sepulture de laquelle on conte beaucoup de fables. Mahomet dans l'Alcoran n'ordonne que d'aller à la Méque, où il n'y a d'autres reliques de ce faux Proféte que l'une de ses sandales; & les Docteurs de la Loy demeurent aussi d'accord qu'il n'y a point d'obligation d'aller à Medine, & que sans voir cette ville on satis-fait au commandement de Mahomet. Je traiteray à fond du pelerinage de la Méque au dernier chapitre de cette relation, & des differentes routes que prennent les Mahometans de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique pour se rendre au tombeau de leur Proféte.

CHAPITRE XIII.

De l'Echansonerie, & de divers autres appartemens.

SOMMAIRE.

Ancienne coûtume pratiquée quand on donne à boire au Grand Seigneur hors du repas. Maniere d'appaiser la soif en mangeant toute particuliere aux Levantins. Composition de la Theriaque. Vaisselle d'or magnifique. Lits à la Turque. Manieres differentes des nôtres pour satis-

satisfaire aux necessitez de la vie. Causes du peché abominable des Turcs enfermez dans le Serrail.

J'Ay découvert des choses assez particulieres du Tresor des Monarques Othomans, & il y en a encore beaucoup d'autres dignes de remarque dans les autres quartiers du Serrail interieur.

Ancienne coûtume pratiquée quand on donne à boire au Grand Seigneur hors du repas.

Entre le Tresor & une galerie voûtée & obscure longue de quinze ou vingt pas qui conduit à une porte de fer par où l'on va aux jardins, on trouve à main gauche l'appartement des Pages du *Kilar* ou de l'Echansonerie. C'est le lieu où l'on prepare les sorbets & autres bruvages pour la bouche du Grand Seigneur, & où l'on tient le vin s'il arrive qu'il en boive, comme faisoit Sultan Amurat de qui j'ay eu souvant occasion de parler. C'est une ancienne coûtume que lors que le Grand Seigneur demande de l'eau pour boire hors du repas, chaque fois qu'il boit il luy coûte dix *sequins.* Voicy la ceremonie que l'on y apporte. Dans la chambre appellée *Hazoda*, qui est l'appartement des quarante Pages qui sont toûjours proche de la personne du Grand Seigneur, il y en a incessamment un de garde à l'entrée qui regarde la porte de l'Echansonerie, où deux Pages de ce quartier-là sont de mesme en sentinelle. Quand le Grand Seigneur est alteré & qu'il demande de l'eau, le Page de *l'Hazoda* fait incontinent signe aux deux du *Kilar*, dont l'un s'avance vers le *Kilarbachi* ou grand Echanson, en criant *sou* qui signifie de l'eau, pour l'avertir que le Prince demande à boire; & l'autre court à la porte de *l'Hazoda*, où le plus vieux des quarante Pages luy donne les dix *sequins.* Ce Page est le Tresorier de la Chambre, & c'est luy qui paye les petites

petites sommes que le Grand Seigneur ordonne; ce que nous appellerions en France le Tresorier des menus plaisirs. L'eau est portée tantost dans une tasse d'or, tantost dans une tasse de porcelaine, posée sur une grande soûcoupe d'or d'environ deux pieds de diametre, & enrichie de pierreries dedans & dehors. Elle passe pour une des plus riches pieces du Serrail. Le grand Echanson qui est un Eunuque blanc la porte en ceremonie suivy des cent Pages du *Kilar* qu'il a ordinairement sous sa charge, & soutenu sous les bras par deux d'entr'eux qui marchent à ses côtez. Car il faut qu'il la tienne élevée plus haut que la teste, ne pouvant voir son chemin que par dessous. Quand il est à la porte de *l'Hazoda*, les Pages du *Kilar* qui l'ont accompagné ne passent pas outre, & l'attendent-là jusqu'au retour, excepté les deux qui luy soûtiennent les bras, & les Pages de la Chambre vont avec luy jusqu'en la presence du Grand Seigneur. Mais quand ils sont à la porte de sa chambre, deux plus vieux d'entr'eux prennent la place des deux Pages du *Kilar*, & achevent de mener le *Kilargi-bachi* par dessous les bras pour offrir la coupe au Prince. Quand il n'a rien à luy dire il la reporte au *Kilar*; mais s'il veut prendre son temps pour l'entretenir de quelque affaire, il met & la coupe & la soûcoupe entre les mains d'un des Pages qui l'a mené sous les bras, & qui les va rendre à ceux de l'Echansonerie qui attendent le retour du *Kilargi-bachi*.

Maniere d'appaiser la soif en mangeant toute particuliere aux Levantins.

C'est en ce mesme lieu que l'on tient de toutes sortes d'eaux rafraîchissantes, comme de pesche, de cerise, de framboise, & d'autres semblables fruits. Les Turcs ne boivent point durant le repas, ils ne boivent qu'à la fin, & parce que la soif leur peut venir en mangeant, voicy de quelle

quelle maniere ils en usent pour l'appaiser. On leur sert à table de ces eaux dans de grandes coupes de porcelaine qui tiennent environ deux pintes, & pour en connoistre la qualité on met dans chacune de ces coupes du mesme fruit dont l'eau qui s'y trouve est composée, & qu'ils ont confit pour le conserver. Chacun a auprés de soy une cueillere de bois qui tient trois ou quatre fois plus que les nostres, & dont le manche est long à proportion: car pour des cueilleres d'or ou d'argent, ce n'est pas leur coûtume de s'en servir. C'est avec ces cueilleres qu'ils peuvent atteindre dans les coupes, selon l'eau qui est le plus à leur goust, & de temps en temps pour suspendre la soif ils en avalent quelques cueillerées.

C'est aussi dans l'Echansonerie que l'on compose la Theriaque, que les Turcs appellent *Tiriac-Farik*, & il s'en fait une grande quantité, parce qu'ils s'en servent comme de remede universel, & qu'ils en donnent charitablement à toutes sortes de gens, & de la ville, & de la campagne, qui en viennent demander. Ils font venir d'Egypte les viperes qui servent à cette composition, & ils ne font pas d'état de celles des autres pays, ou du moins ils croyent les premieres de beaucoup meilleures. Composition de la Theriaque.

Devant l'appartement du *Kilar* on void une galerie carrelée de marbre blanc & noir, & soutenuë de huit belles colonnes de marbre blanc, & elle vient aboutir à un petit quartier qui est la demeure du grand Echanson. C'est aussi celle de son Substitut le *Kilarquet-houdasi*, qui n'est pas Eunuque comme l'est le *Kilargi-bachi*, & qui sortant du Serrail est fait ordinairement Bacha. Le *Kilargi-bachi* a en garde toute la vaisselle d'or & d'argent, les bassins, les aiguieres, les coupes, les soûcoupes & les chandeliers, Vaisselle d'or magnifique.

la plus grande partie de cette vaisselle estant garnie de diamans, de rubis & d'émeraudes, & d'autres pierres de prix. Pour des plats & des chandeliers d'or sans pierreries, il y en a de si grands & si massifs qu'il est besoin de deux hommes pour les porter. Ces chandeliers sont faits d'une autre maniere que les nostres. Ils sont hauts ordinairement de deux à trois pieds sur une base de plus de douze pouces de diamétre, & le dessus est comme une boîte, ou une maniere de lampe avec son bec, où il peut entrer plus d'une livre de suif. C'est de peur qu'il n'en tombe sur le tapis qu'ils font le pied du chandelier de la grandeur que j'ay dit, & il faloit d'ailleurs qu'il y eust de la proportion avec la hauteur. La méche qu'ils mettent dans le suif rompu en morceaux est de la grosseur du pouce, & ne peut que rendre beaucoup de clarté dans une chambre. Pour ce qui est du *Kilarquet-boudasi*, c'est luy qui est le Chef des *Halvagis* & des *Akegis*, qui sont les cuisiniers & confituriers, & aucun d'eux ne peut entrer en service que par ses ordres.

En parlant du Tresor je n'ay point fait mention du quartier des Officiers qui y servent, parce que je veux suivre l'ordre des bâtimens du Serrail, & que je conduis le Lecteur pied à pied d'une Cour à l'autre, & de quartier en quartier. Celuy des Pages du Tresor est tout proche du *Kilar*, & commence par une galerie carrelée de marbre de differentes couleurs, soutenuë de huit piliers de mesme étoffe, & dont le platfond est peint de toutes sortes de fleurs en or & azur. Cette galerie est ouverte d'un côté, & de l'autre on void au milieu la porte de l'appartement des Pages avec trois grandes fenestres à droite & à gauche; & c'est où demeurent la nuit & le jour les six plus anciens Pages du Tresor. De cette porte par un chemin de grandes pierres

pierres de marbre blanc, long de quinze pas & large de cinq, on vient à un autre portail de mesme matiere soûtenu de deux colonnes de marbre noir. Au dessus duquel portail on lit ces paroles assez ordinaires dans la bouche des Turcs, & que j'ay expliquées ailleurs : *La Illahé Illa Alla, Muhammed Resoul Alla.* Il donne entrée dans une longue sale, où se void de côté & d'autre une espece d'estrade haute d'un pied & demy & large de sept à huit. Chaque Page n'a que quatre pieds de large pour sa place tant le jour que la nuit ; & pour leurs lits on ne leur souffre dessous qu'une couverture de laine en quatre doubles qui leur sert de matelas, & dessus ils en ont pour la pluspart une de brocard d'or ou d'argent, ou de quelque belle étofe de soye, leur estant permis d'en avoir trois en hyver. Ils n'en peuvent prendre de laine qui seroient plus chaudes, parce qu'il seroit honteux que le Grand Seigneur eust cela devant les yeux, quand de temps en temps il vient de nuit, sous pretexte de les vouloir surprendre pour voir comme ils se gouvernent, mais en effet pour couvrir quelquefois de mauvais desseins. C'est entre ces couvertures que les Pages dorment avec leur caleçon & leur camisole : car il ne se parle point de linceuls ny en Turquie, ny dans tout l'Orient ; & soit l'hyver, soit l'été on se couche toûjours à demy-vétu sans grande ceremonie. Au dessus des lits des Pages on void une galerie qui regne autour de la sale, & est soutenuë de piliers de bois, le tout peint d'un vernis rouge, & c'est où ils tiennent leurs coffres pour serrer leurs hardes. Chacun a le sien, mais les douze plus anciens Pages en ont chacun deux, & l'un de ces douze a la clef de la galerie en garde. On ne l'ouvre ordinairement qu'un jour de la semaine qui répond à nostre mercredy, & alors chaque Page

Lits à la Turque.

va tirer de son coffre ce qui luy est necessaire. Si quelqu'un d'eux a absolument besoin d'y foüiller un autre jour, il assemble cinq ou six Pages qui en vont demander ensemble la permission au chef du Tresor, & celuy-cy ordonne au *Rasgi* qui a en garde la clef de la galerie, de la leur ouvrir, & de prendre garde qu'ils ne touchent point aux coffres de leurs compagnons.

A un des bouts de la sale il y a une porte qui conduit aux fontaines, où ceux du Tresor se vont laver quand ils veulent faire leurs prieres. Ce sont sept robinets de cuivre jaune, & tant le pavé que le mur de ce lieu-là est de marbre blanc.

Manieres differentes des nostres pour satisfaire aux necessitez de la nature.

Les lieux destinez à la décharge de la nature suivent à main-droite, divisez en quatre petites chambres qui sont toûjours propres, & pavées de carreaux de marbre blanc de mesme que les fontaines. Les Turcs ne sont point assis comme nous quand ils sont en ces lieux-là, mais ils s'accroupissent sur le trou qui n'est relevé de terre que d'un demy-pied ou d'un peu plus. Ce trou est couvert d'une plaque de fer qui hausse & baisse par un ressort, & se renversant à la moindre pesanteur se remet comme elle estoit auparavant dés que l'ordure est tombée. J'ay remarqué ailleurs que les Turcs & tous les Mahometans en general ne se servent point de papier à de vils usages, & quand ils vont à ces sortes de lieux ils portent un pot plein d'eau pour se laver, & la plaque se nettoye en mesme temps. Ainsi le trou estant toûjours couvert & la plaque toûjours nette, il ne s'en peut exhaler aucune mauvaise odeur, d'autant plus qu'un canal qui passe sous ce lieu-là emporte toute l'ordure.

Causes du peché abominable des Turcs enfermez dans le Serrail.

Mais il seroit à souhaiter qu'ils apportassent moins de soin à tenir ces lieux-là propres, & qu'il ne s'y fit pas d'ailleurs des saletez détestables,

bles, dont je voudrois bien me dispenser de parler, si je ne craignois le reproche qu'on me pourroit faire d'estre peu exact. J'en ay déja touché quelque chose au deuxiéme chapitre de cette relation, & c'est une matiere sur laquelle il faut passer legerement pour n'en donner que d'imparfaites idées. C'est donc dans ces lieux-là que les Pages se donnent des rendez-vous la nuit pour commettre le pire de tous les crimes, ce qui leur est toutefois fort difficile d'executer parce qu'ils sont observez, & que si on les peut prendre sur le fait on les châtie à toute rigueur, jusqu'à les faire quelquefois mourir sous les coups de bâton de la maniere que j'ay dit ailleurs. Pour empécher aussi que cette infamie ne se fasse aux lieux où ils couchent, on y tient deux flambeaux allumez toute la nuit, & trois Eunuques font à toute-heure la ronde, ce qui ôte aux Pages tous les moyens de se joindre & de commettre le mal. Il n'en faut pas aller chercher la source bien loin; l'étroite prison & la privation de la veuë des femmes portent cette jeunesse à ces grands débordemens, & les jette dans un gouffre où les Turcs par une execrable passion se laissent naturellement aller. Les Ichoglans qui sont entrez en tres-bas âge au Serrail, ne sçavent ce que c'est qu'une femme que par instinct de nature, & il y en a qui pour en voir une & en joüir ne se soucieroient pas de mourir le lendemain. Tous ces peuples generalement ont tant de panchant à la lubricité, qu'il semble qu'ils ne la peuvent quitter qu'avec la vie; ce qu'ils ne sçauroient faire d'une façon ils le font de l'autre, & ceux du Serrail trompent tant qu'ils peuvent les yeux de leurs surveillans. Le Lecteur se peut souvenir de l'action des deux Pages qui se cacherent dans la Mosquée, & ce seul [illegible]emple suffit pour montrer comme ils cherch[illegible] tous

les moyens imaginables d'assouvir leur brutale passion. Le quartier du *Kasnadar-bachi* & de son compagnon ou Substitut suit celuy des Pages du Tresor, & de leurs chambres ils ont la veuë sur un petit jardin à fleurs qui leur appartient. Voyons encore quelques autres chambres avant que de venir à celle qu'ils appellent *Hasoda*, qui est l'appartement des quarante Pages de la Chambre, & l'entrée à celuy du Grand Seigneur.

CHAPITRE XIV.

Du quartier du Dogangi-bachi ou grand Fauconier, & de quelques autres Officiers.

SOMMAIRE.

Chambres magnifiques. Revenus ordinaires du grand Fauconier. Magnificence des Princes Mahometans dans leur equipage de chasse. Oyseaux tenant lieu de chiens à courre un cerf ou un liévre. Chambre fort propre du Seligdar-Aga, qui porte l'epée du Grand Seigneur. Bel ordre observé dans le Serrail.

Chambres magnifiques.

LE *Dogangi-bachi* ou grand Fauconier, & les Pages qu'il a sous sa charge, ont leur quartier entre celuy des Pages du Tresor, & celuy des Pages de la Chambre. Le lieu destiné pour les Pages de la Fauconerie n'a rien d'extraordinaire, & l'on n'y découvre aucune beauté; mais d'ailleurs les deux chambres qu'occupe le grand Fauconier ont quelque chose d'assez magnifique, & sont aussi richement meublées qu'aucune autre chambre du Serrail. La premiere

miere qui sert d'antichambre est la plus petite, & elles sont l'une & l'autre carrelées de marbre blanc & noir avec un plat-fond semé de fleurs peintes & dorées. Mais celuy de la seconde chambre est le plus riche, & ce sont de grandes fleurs de relief chacune dans son quarré & toutes couvertes d'or. Les murailles sont revêtuës d'un bel ouvrage de menuiserie où l'on n'a pas aussi épargné l'or, & de deux côtez il y a des croisées qui donnent grand jour & rendent la chambre parfaitement claire. Les carreaux de marbre ne se voyent point estant couverts d'un tapis de soye, & sur lequel sont rangez autour de la chambre plusieurs matelas larges de deux à trois pieds, & de quatre pouces d'épaisseur. Les uns sont couverts de velours ou de satin de diverses couleurs, les autres de brocarts d'or, & chacun est garny de son coussin de mesme étoffe, long de trois à quatre pieds, & de deux ou environ de hauteur. C'est sur ces coussins que le dos s'appuye quand ils sont assis à leur mode les jambes en croix, & ces petits matelas leur tiennent lieu de chaises & de fauteuils dans une chambre.

Le grand Fauconier ne sort du Serrail que pour estre un des premiers Bachas, & avoir un des grans Gouvernemens, comme celuy du Caire ou de Babylone, & tandis qu'il est dans le Serrail, outre sa table il touche tous les ans pour son apointement dix ou douze mille écus. Les Pages de la Fauconerie portent l'oyseau & luy donnent à manger; ils ont la liberté de l'aller exercer dans les jardins, & ils accompagnent tous le Grand Seigneur à la chasse. Ils portent les mesmes étoffes que les Pages du Tresor, & peuvent aussi porter des vestes de drap, mais dont la façon les distingue aisément des Ichoglans de la premiere & de la seconde chambre qui sont

Revenus ordinaires du grand Fauconier.

toûjours habillez de laine. Car les Pages de la Fauconerie ont leurs manches qui viennent du haut en bas en étrecissant jusqu'au poignet, & qui se ferment avec des boutons; mais les manches des autres sont larges en bas comme en haut, & c'est ce qui en fait la difference. Les douze anciens Pages de la Fauconerie ont aussi les mesmes gages & profits que les Pages du Tresor, & vont manger avec eux; mais leurs autres compagnons sont traitez sur le pied des Pages de *Seferli* qui lavent le linge du Grand Seigneur, & ils ne font tous ensemble qu'une table.

Magnificence des Princes Mahometans dans leur équipage de chasse.

Outre les Pages le grand Fauconnier a sous luy prés de huit cens personnes, ou dans Constantinople ou au voisinage, incessamment occupez à dresser toutes sortes d'oyseaux pour la chasse, & il n'en entre point au Serrail qui ne soit dressé. Il n'y en a point de tous ceux dont le Grand Seigneur se sert, qui n'ait quelque pierre de prix attachée au col, & quelquefois jusqu'à la valeur de dix mille écus. Tous les Princes Mahometans ont de superbes équipages de chasse, & particuliérement le Roy de Perse. Il n'y a rien de plus magnifique que la longue suite des Grands de sa Cour quand il revient de la chasse. Ils marchent tous en bel ordre l'oyseau sur le poing, & chaque oyseau porte au col ou un diamant ou une autre pierre de prix avec le chaperon tout brodé de perles; ce qui ne peut estre qu'un tres-beau spectacle. Ils dressent plusieurs sortes d'oyseaux dont nous ne nous servons point en France, plus grands & plus forts que les nostres; avec quoy au lieu de chiens ils courent le liévre & le cerf, & vont à la chasse du sanglier & des autres bestes. Ce qui leur rend cette chasse & agréable & aisée, est qu'en Perse le pays est découvert, & qu'il n'y a point de bois

Oyseaux tenant lieu de chiens à courre un cerf ou un liévre.

où

où ils puissent perdre l'oyseau de veuë. Il découvre de loin la beste, il vient fondre sur elle sans qu'elle puisse s'en débarasser, & se posant sur la teste luy picote les yeux, il l'agite & la tourmente, & retarde la vîtesse de sa course, ce qui donne lieu aux chasseurs de la joindre plûtost & de la tirer. Mais ils ne donnent le coup que quand il plaist au Prince, ou aprés qu'il a décoché sa fléche ou tiré son arquebuze, estant alors permis à ceux qui l'accompagnent de faire voir leur adresse.

L'appartement des Pages de la Fauconerie est suivy d'une longue galerie, qui n'est ouverte que d'un côté & qui va comme en montant. Elle est soutenuë de dix piliers de marbre de diverses couleurs & carrelée de mesme, avec un platfond où l'on void quelques fleurs peintes assez simplement. Du bout de la galerie on va sur la droite à la chambre du *Seligdar-Aga* qui porte l'épée du Grand Seigneur. Une partie de cette chambre est couverte de tapis, l'autre est une estrade relevée de trois pieds, où l'on monte par autant de degrez de marbre blanc de quatre pieds de longueur, le reste estant fermé d'une balustrade peinte en or & en vert. Toute l'estrade est couverte de riches tapis de soye, & tout autour tant du côté du mur que du côté du balustre, il y a de riches coussins de toutes sortes de brocards d'or & d'argent. Les murailles de la chambre sont toutes dorées, & dans de justes espaces on y a peint plusieurs pots de fleurs tres-bien diversifiées, & qui font un bel effet. La place où le *Seligdar-Aga* s'assied est au coin de l'estrade qui est à la droite, & au dessus de sa teste pendent les épées & les sabres qui servent au Grand Seigneur, & qu'il porte aprés sa Hautesse quand elle sort du Serrail. Depuis qu'un Prince est venu à la Couronne, tout ce qu'il

Chambre fort propre du Seligdar-Aga, qui porte l'épée du Grand Seigneur.

Grand ordre observé dans le Serrail. porte ordinairement ne retourne plus au Tresor qu'aprés sa mort, le *Chasnadar-bachi* qui en est le Chef voit par son registre si l'on raporte tout ce qui en est sorty pendant la vie du Grand Seigneur. A mesure qu'on en tire quelque piece, le *Seligdar-Aga* à qui elle est livrée en donne un receu de sa main au Chef du Tresor, & de cette maniere il ne se peut rien détourner, le bon ordre estant observé au Serrail en toutes choses. En d'autres endroits de la chambre on void pendus les poignards & les coûteaux, toutes pieces riches & garnies de pierreries, & qui sont comme le reste portées exactement sur les livres du Tresor. De chaque côté de cette chambre il y en a deux petites pour quatre Pages de *Seferli*, qui servent le *Seligdar-Aga* & ne s'éloignent point de sa personne. Il est temps de passer au quartier du Grand Seigneur.

CHAPITRE XV.

De l'appartement du Grand Seigneur.

SOMMAIRE.

Chambre des quarante Pages. Beau monument de la valeur d'Amurat. Assiette des Mosquées en Turquie. Ceremonies de la Priere. Chambre d'hyver magnifique. Cachet mysterieux de Mahomet. Grandes superstitions des Turcs. Devotion badine & interessée. Reliques d'Omer. Secte ridicule. Quartier du Grand Seigneur. Belveder de l'Empereur Amurat. Vins excellens de l'Isle de Tenedo. Trahison punie. Fortune d'une belle Sicilienne. Chambre du lit du Grand Seigneur. Ancienne veneration des Turcs pour la banniere de Mahomet. Suite de l'appartement du Prince.

Quoy

QUoy que le Serrail interieur ne doive estre proprement divisé qu'en deux grands quartiers, qui sont le quartier du Grand Seigneur, & le quartier des Sultanes, j'ay toutefois jugé à propos pour soulager la memoire du Lecteur, de luy distinguer les differentes parties dont le premier est composé selon leurs divers usages; & aprés avoir parlé amplement des Bains, du Tresor, de l'Echansonerie, & de la Fauconerie, je viens à l'appartement particulier de la personne du Grand Seigneur.

Le *Hazoda* s'offre d'abord à la veuë, & c'est ainsi que les Turcs appellent la quatriéme & la plus haute classe des Ichoglans, qui est la chambre des quarante Pages employez à toute heure au service du Grand Seigneur. Cette chambre est de mesme grandeur que celle des Pages du Tresor, & à peu prés meublée de mesme; mais elle n'est pas si claire, & elle manque de jour. Comme ils ne sont pas en si grand nombre, ils ont plus d'espace pour s'asseoir & se coucher, & au milieu de la chambre on void une petite place en quarré plus élevée que les lits des Pages, d'où le *Hazodabachi* leur chef peut voir toutes leurs actions & de quelle maniere ils se comportent. Il a ordre d'en donner avis au Grand Seigneur, la recompense suivant de prés les bonnes actions, comme le châtiment suit les mauvaises; & il est aussi de sa charge de pourvoir promptement à toutes les choses dont ils ont besoin. Sur la porte de cette Chambre, ces paroles *La Illa Hé Illa, &c* dont j'ay souvent fait mention, sont gravées en grosses lettres d'or, & aux quatre coins sont les noms des quatre compagnons de Mahomet, *Ebou-Beker, Omer, Osman, & Ali*, gravez de mesme dans un marbre noir. Quand le Grand Seigneur a fait un Bacha, & qu'il prend congé de sa Hautesse pour

Chambre des quarante Pages.

aller à son Gouvernement, il sort par cette porte où tous ces noms sont gravez, & dés qu'il est dehors il retourne visage pour venir baiser le pas de la mesme porte avec grande humilité. En entrant dans cette chambre on void à la droite plusieurs paroles de la loy écrites & enchassées dans des quadres dorez, & une de ces écritures est de la main de Sultan Achmet pere d'Amurat. A gauche paroist attachée contre le mur une côte de maille avec un pot & une rondache: c'est un des monumens de la valeur d'Amurat. Pendant le siege de Bagdat un Persan estant sorty & faisant le brave, ce Prince un des plus courageux & des plus forts hommes de son siecle, voulut luy-mesme l'aller recevoir sans autres armes qu'un sabre à la main, quoy que le Persan fut armé de pied en cap. Amurat qui n'avoit pas moins d'adresse que de force & de valeur, ne luy donna pas le temps de se reconnoistre, & luy déchargea d'abord un si furieux coup de sabre sur l'épaule droite, qu'il luy coupa sa jaque de maille jusqu'à la moitié du corps, & le laissa mort sur la place.

Beau monument de la valeur d'Amurat.

Vis-à-vis du *Hazoda* ou de la Chambre des quarante Pages, il y a une galerie assez longue & assez particuliere pour sa structure. Elle est ouverte des deux côtez, & soûtenuë par des colomnes de marbre blanc; mais elle va en serpentant & à six pas l'un de l'autre ceux qui y passent ne se voyent pas. On tient sous cette galerie quatre grandes armoires pour serrer les hardes des quatre Officiers qui sont toûjours auprés de la personne du Grand Seigneur, du *Seligdar-Aga*, du *Chokadar-Aga*, du *Riquabdar-Aga*, & du *Hazoda-bachi*, dont j'ay parlé au commencement quand j'ay donné la liste des Grands de la Porte.

Cette galerie d'une forme si bizarre & si extraordi-

traordinaire, n'eſt pas loin de cette autre qui va en montant, & dont je viens de faire mention au chapitre precedent. C'eſt vis-à-vis de cette derniere qu'eſt une Moſquée de moyenne grandeur, plus longue que large, & dont l'aſſiette eſt du nord au ſud, ce que les Turcs obſervent dans toutes leurs Moſquées qui ſont toûjours tournées du côté de la Méque, qui eſt meridionale à toutes les provinces de l'Empire. Il y a dans le mur oppoſé au midy une eſpece de niche qu'ils appellent *Mihrab*, où ſe met l'*Iman* qui eſt leur Preſtre pour faire la priere aux heures accoûtumées, & le Grand Seigneur y aſſiſte avec les quarante Pages de *Haſoda* dans une petite chambre dont la feneſtre regarde la niche. De côté & d'autre de cette niche regne une galerie ſoûtenuë de cinq piliers, dont les uns ſont de marbre vert, & les autres de porphyre. Et dans la Moſquée, & dans la chambre où le Grand Seigneur ſe rend pour la priere, & dans les deux galeries, on ne marche que ſur de riches tapis. Il ne s'y void aucune peinture, & les murailles n'ont d'autre ornement que la blancheur du marbre dont elles ſont revêtuës. Mais il y a quantité d'écritures en gros caracteres Arabiques enchaſſées dans des bordures dorées penduës en divers endroits, & ces écritures ne contiennent que des choſes tirées de la loy de Mahomet. Aſſiette des Moſquées en Turquie.

La feneſtre de la chambre où le Grand Seigneur vient à la priere, eſt large de ſix pieds & haute de trois, & fermée d'une jalouſie avec un rideau derriere, comme en pluſieurs chapelles que nos Princes chrêtiens ont dans leurs Palais. Il y a vis-à-vis de la meſme niche dont j'ay parlé, une pareille feneſtre & une pareille chambre pour les Sultanes, & quand le *Muezim* qui eſt à côté de l'*Iman* & comme ſon clerc,

entend qu'on remuë les rideaux, il ſonne promptement une clochete qui eſt le ſignal que le Grand Seigneur & les Sultanes viennent d'arriver. Alors ce *Muezim* commence à chanter ces deux mots *Allahu Ekber*, ce qui ſignifie *Dieu eſt grand*, les repetant quatrefois; & y ayant ajoûté aſſez bas quelques paroles, l'*Iman* à ſon tour chante celles-cy; *Elhamdu lillahi Rabbil alemiin*, c'eſt à dire, *La grace eſt de Dieu le maiſtre de toutes choſes*. Il continuë de cette ſorte la priere en ſe proſternant pluſieurs fois en terre, & tous les aſſiſtans s'y proſternent comme luy.

Ceremonies de la priere.

Au milieu du dôme de la Moſquée il y a un grand cercle de fer d'où pendent tout autour quantité de lampes de cryſtal de Venize, & il y en a auſſi le long des deux galeries, ne leur eſtant pas permis d'avoir dans leurs Moſquées ny or ny argent. Ils n'allument ces lampes qu'à la priere de la nuit, & le feu donnant ſur ces cryſtaux en font un objet tres-agréable à la vûë.

La chambre du *Saraï-Agaſi* l'un des quatre principaux Eunuques, joint cette Moſquée, & eſt la moindre de toutes les chambres des Officiers du Serrail interieur. Il n'a qu'un peu plus de place qu'il luy en faut pour dormir, & il eſt ſervy par deux Pages du *Couchouk Oda* ou de la petite Chambre.

Joignant la porte du *Hazoda* il y a une ſale carrelée de marbre blanc & noir, au milieu de laquelle eſt un baſſin de meſme étofe, mais de diverſes couleurs, d'où ſort un jet d'eau de quatre ou cinq pieds de haut. Cette eau eſt receuë dans un ſecond baſſin fait en coquille, d'où elle tombe enfin dans un troiſiéme plus grand que les precedens. Le haut de la ſale eſt un dôme percé de quelques fenêtres dont elle réçoit le jour, & une peinture aſſez ſimple fait tout l'ornement

nement de ses murailles. En entrant dans cette sale on void deux portes à droite & à gauche: Celle qui est à la gauche va à un jardin de fleurs, & l'autre est la porte d'une chambre où le Grand Seigneur vient quelquefois en hyver.

Cette Chambre est une des plus belles du Serrail. Sa voute est une confusion de petites voutes en triangle distinguées par deux filets d'or avec une raye verte au milieu, & de chaque angle il sort un cul de lampe parfaitement bien doré. Quoy que les murailles soient revétuës d'un beau marbre blanc, un bel ouvrage de menuiserie à hauteur de ceinture regne tout autour, & de riches tapis sur quoy on marche cachent de grands carreaux de marbre de diverses couleurs dont le bas est embelly. De plusieurs coussins qui sont le long des murailles, les uns sont en broderie de perles & de pierreries & pour la parade seulement, les autres pour le service couverts de brocart d'or ou d'argent & d'autres riches étofes. A un des coins de la chambre il y a un petit lit de camp haut de deux pieds tout en broderie, couverture, coussins, & matelas; & cette broderie est toute de perles, de rubis & d'émeraudes. Mais quand le Grand Seigneur vient dans la chambre, on ôte & la couverture & les coussins qui sont moins propres pour le service que pour l'ornament, & l'on en met d'autres de velours ou de satin piqué sur quoy le Sultan peut plus aisément se reposer.

Chambre d'hyver magnifique.

Vers le pied du lit on void une espece de niche pratiquée dans le mur, où repose un petit cofre d'ébene d'un demy-pied en quarré, dans lequel est serré le cachet de Mahomet. Il est enchassé dans un crystal avec une bordure d'yvoire, & le tout ensemble à quatre pouces de long & trois de large. J'en ay veu la figure sur un papier; mais celuy qui me le montra ne me voulut jamais

Cachet mystérieux de Mahomet.

jamais permettre d'y toucher, parce qu'il le tenoit pour une grande relique. Tous les trois mois on nettoye cette chambre & l'on change de tapis, les Pages du Tresor estant employez à cét office. Alors le *Chasnadar-bachi* ouvre le coffre, & ayant en ses mains un mouchoir de broderie prend le cachet avec grand respect, tandis que le plus vieux des Pages tient une coupe d'or garnie de diamans & de saphirs bleus, au dessus de laquelle il y a une espece d'encensoir, d'où sort une fumée de toutes sortes de bonnes odeurs qui embaument toute la chambre. Le Page tient cette coupe sur ses deux mains jointes l'une contre l'autre, & l'élevant ensuite plus haut que sa teste, tous les assistans se prosternent d'abord en terre pour marque de leur veneration. Dés qu'ils sont relevez, le Page baisse la coupe jusqu'au dessous du menton, & le Chef du Tresor tenant le cachet sur la fumée, tous ceux qui sont presens viennent baisser le crystal qui couvre une des plus precieuses reliques qu'ils ayent de leur Prophete. Je me suis diligemment informé de mes deux hommes du Tresor qui avoient souvent baisé ce crystal, s'ils n'avoient pas remarqué quelle est la matiere du cachet, & quelles lettres y sont gravées ; mais ils m'ont dit que la fumée & le crystal qui couvre le cachet, joint le peu de temps qu'ils ont de le considerer en le baisant, ne permettent pas qu'on puisse bien juger ny de l'étofe, ny de la graveure. Le quatorze du *Ramazan* ou du Caresme des Turcs, le Grand Seigneur vient luy-mesme dans cette chambre accompagné du seul *Seligdar-Aga*, & levant le crystal qui est sur le cachet le luy met entre les mains, pour l'imprimer sur cinquante petits morceaux de papier qui ne sont guere plus grands que le cachet mesme. Il se sert pour cela d'une ancre gommeuse qu'on prepare dans une

coupe

coupe de porcelaine, où il trempe le doigt dont il frote le cachet, & garde tous ces petits imprimez pour l'usage à quoy sa Hautesse les destine, ce que nous verrons bien-tost.

Dans la mesme chambre & joignant le lieu où l'on garde le cachet, il y a un autre coffre de moyenne grandeur couvert d'un tapis de velours verd avec une grande frange d'or & d'argent, où l'on conserve la *Hirka* de Mahomet. C'est une robe à grand' manche de camelot blanc de poil de chévre, & que les Turcs tiennent aussi pour une grande relique. Le Grand Seigneur l'ayant tirée du coffre la baise avec respect, & la met entre les mains du *Kapi-Aga* qui est entré par son ordre aprés l'impression faite au cachet. Cét officier fait apporter par le Chef du Tresor & les plus vieux Pages une grande cuvette d'or, de la capacité d'un demy-muid de Paris de la maniere que l'on me l'a figurée, & dont le dehors est garny en quelques endroits d'émeraudes & de turquoises. On la remplit d'eau à cinq ou six doigts du bord, & le *Kapi-Aga* y ayant trempé la robe de Mahomet, il la retire & la tord pour bien égouter l'eau qui retombe dans la cuvette, prenant bien garde qu'il n'en tombe à terre. Cela fait il en remplit une quantité de bouteilles de crystal de Venise qui tiennent environ demy-stier, & ausquelles aprés les avoir bouchées il applique le cachet du Grand Seigneur. On laisse sécher la robe jusqu'au vingtiéme du *Ramasan*, & sa Hautesse vient en personne la resserrer dans le coffre.

Grandes superstitions des Turcs.

Le lendemain de cette ceremonie qui est le quinziéme de leur grand Jeûne, le Grand Seigneur envoye aux principales Sultanes, aux Grands de Constantinople, & aux plus considerables Bachas de l'Empire, à chacun une estampe du cachet en un fort petit rouleau bien cacheté

Devotion ridicule & interessée.

cacheté avec de la soye, & une de ces bouteilles pleines d'eau, ce qui est tenu pour une grande faveur. Mais c'est une faveur qui côute cher à ceux à qui elle est faite, & pour un morceau de papier& une phiole d'eau,ils renvoyent auGrand Seigneur des presens considerables, sans conter ce qu'il leur faut donner à ceux qui leur apportent de sa part ces marques de bien-veillance. Le *Kapi-Aga* a le pouvoir de multiplier l'eau autant qu'il en a besoin & qu'il veut multiplier les presens; il n'a qu'à en remettre dans la cuvette à mesure qu'il en ôte, & elle est aussi bonne qu'auparavant, puis qu'elle est mélée avec celle où a trempé la robe de Mahomet. Car il y a bien des gens à qui il envoye de ces bouteilles sans leur envoyer la petite estampe du cachet, & il a part à tout ce qui se donne aux porteurs de ces presens. Mais il ne luy est permis de faire cette multiplication que pendant trois jours jusqu'au dix-septiéme du *Ramazan*, aprés quoy l'eau qu'on pourroit ajoûter n'auroit plus la vertu qu'ils s'imaginent. Dés que ce present est receu, ils prennent le papier où le cachet de Mahomet est imprimé, & aprés l'avoir laissé un peu tremper dans l'eau de la petite bouteille, ils avalent par devotion & l'eau & le papier tout ensemble. Mais il faut remarquer qu'il n'y a personne qui oze ouvrir ce papier, ils l'avalent sans le déplier, ne leur estant pas permis de voir l'empreinte du sacré cachet; & ceux qui ne reçoivent que la phiole envoyent querir leurs *Imans* qui sont comme leurs Prestres, pour écrire ces paroles: *La Illa hé Illa, Alla hul, vahidul gebbar,* c'est à dire; *Il n'y a point d'autre Dieu que le Dieu punisseur des crimes.* Il y en a qui font écrire ces mots: *La Illa hé Illa, Allahul meliquid vebhab :* ce qui signifie; *Il n'y a point d'autre Dieu que le seul Dieu, Empereur liberal & pardonneur*

donneur des fautes. Le papier estant écrit, ils le mettent dans l'eau de la petite bouteille, & l'avalent dans la créance qu'ils ont que ces paroles ont la mesme vertu de l'empreinte du cachet.

On void dans la mesme chambre un coutelas fort grossier pendu à la muraille, proche de l'endroit où l'on conserve le cachet & la robe du Prophete. Le fourreau est de drap vert, & l'on tient que c'est le coutelas d'Omer l'un des quatre compagnons de Mahomet qui gouverna aprés luy, quoy qu'Ebou-Bequer fût le plus vieux, & que Mahomet eût pris sa fille. Les Arabes disent qu'Ebou-Bequer estoit Juif des plus sçavans de son temps, & qu'ayant renoncé à la loy Mozaïque il enseignoit à la Méque dans les écoles, aprés quoy il se mit à composer une partie de l'Alcoran.

Proche du coutelas on void encore une maniere d'espadon, pour lequel ils ont aussi beaucoup de veneration, parce qu'ils croyent que c'est l'épée d'un certain *Ebou-Nislum*, avec laquelle il tailla en pieces ceux qui avoient semé une heresie dans la loy de Mahomet. Il ne vint au monde que quatre cens ans apres la mort du Prophete, & détruisit enfin toute cette secte qui pendant deux siecles avoit donné bien de la peine aux vrays Mahometans, & gagné contre eux plusieurs batailles. Elle s'estoit renduë puissante sous le nom de *Muharriguu*, & j'en ay veu quelques restes dans les montagnes du *Churdistan* Secte ridicule. qui est l'ancienne Chaldée. Ces gens-là sont fort superstitieux & encore plus ignorans, & il se faut bien garder, ny de fraper un chien noir en leur presence, ny de couper un oignon, qu'ils écrasent entre deux pierres pour le manger. La cause de cette grande ignorance vient de ce qu'ils n'ont personne parmy eux pour les instruire, & l'on

& l'on fait dans leur pays cinq ou six journées de chemin sans trouver un *Molla* ny une Mosquée. C'est par la mesme raison que pour la plusspart ils ne sont point circoncis, & que ceux qui le sont, ne l'ont pû estre qu'à douze ou quinze ans, & que lors qu'ils ont eu le moyen d'aller bien loin trouver un *Molla*, & de fournir à la dépense des parens & amis qui les accompagnent à cette ceremonie.

Quartier du Grand Seigneur.

Entre la Chambre où sont ces belles reliques, & celle des quarante Pages dont j'ay parlé au commencement de ce chapitre, on découvre une assez belle façade de trois portes de porphyre, dont celle du milieu donne entrée à l'appartement du Grand Seigneur. Les deux autres vont aux logemens du *Chokadar-Aga* & du *Riquabdar-Aga*, & ces logemens sont fort obscurs, parce qu'ils ne sont pas en lieu où l'on puisse leur donner du jour, & qu'on n'a sceu pratiquer dans chacun qu'une petite fenestre. Mais d'ailleurs ils sont assez bien meublez à la mode du pays; on n'y marche que sur des tapis de soye, les carreaux de brocard & en broderie n'y manquent pas, & les murailles qui sont revestuës de marbre blanc offrent de plus à la vûë dans de justes espaces des pots de fleurs en plate peinture, où l'or & l'azur ont esté ingenieusement appliquez.

Le quartier du Grand Seigneur commence donc par une assez grande sale, & la beauté du dedans répond bien à celle du dehors. C'est une incrustation de marbre de diverses couleurs, & le bas n'est couvert que de grands tapis de laine qui viennent de Perse, mais qui sont plus riches & que l'on estime beaucoup plus que ceux que l'on fait de soye. Tout autour de la sale de la largeur de cinq pieds, on void étenduës des couvertures de soye à fond blanc piquées & en broderie, & sur les couvertures de riches cous-

sins

ſins de quatre pieds de long & de deux à trois de large.

Des deux portes qui ſont dans cette ſale, l'une va à l'appartement des Pages, l'autre au quartier des Sultanes, & en ſortant par cette derniere on entre dans un jardin à fleurs, au milieu duquel il y a un baſſin de marbre avec ſon jet d'eau. D'un des bouts du jardin on paſſe au *Revan-Kouchki*, c'eſt à dire à une chambre poſée ſur de piliers. C'eſt un *Belveder* ou grand cabinet expoſé en belle vûë, que Sultan Amurat fit faire à ſon retour de la guerre de Perſe, aprés avoir pris à Cha-Sephi la ville de Babylone, ruiné Tauris, & ajoûté Erivan à ſes conqueſtes par la trahiſon du Gouverneur. Je diray bien-toſt comme il en fut juſtement puny, & je reſerve l'hiſtoire entiere de ſa lâcheté pour les relations de mes voyages. **Belveder de l'Empereur Amurat.**

Ce cabinet eſt bâty dans un lieu éminent ſur une roche eſcarpée, & Amurat n'épargna rien pour l'enjoliver. C'eſt une fort belle voûte, & les murailles qui ne viennent qu'à hauteur d'appuy, ſont toutes de marbre blanc avec quelques vers Arabes taillez en lettre d'or. Il eſt ouvert de tous les côtez, & des jalouſies qui regnent autour empéchent qu'on ne ſoit vû de dehors, & laiſſent libre à ceux du dedans le plus bel aſpect du monde. On a en vûë de ce cabinet tout Galata & Pera, tout cét agréable païſage de l'Aſie autour de Scutaret & de Calcedoine, le port de Conſtantinople un des plus beaux de l'Europe, & le canal de la Mer noire qui ſe vient joindre à la pointe du Serrail aux eaux de la Mediterranée, où l'on void au milieu comme une raye blanche qui ſemble marquer naturellement les bornes de l'Europe & de l'Aſie. C'eſt dans ce beau lieu qu'Amurat allant ſouvent ſe divertir avec ce Gouverneur d'Erivan qui luy avoit appris à

boire du vin, à quoy il s'estoit si aisément accoûtumé qu'il passoit quelquefois des trois jours entiers dans la débauche. Il ne buvoit point d'autre vin que de celuy de l'Isle de Tenedo, le plus excellent de toutes les Isles de l'Archipel & le moins fumeux, & il se rendit bien-tost aussi habile que le maistre de qui il avoit apris à boire. Ce Gouverneur Persan estoit fort dans la débauche, & avant sa trahison & qu'il eût livré la place à Amurat, comme je passois à Erivan dans un de mes voyages de Perse il me pria de m'arrester quinze jours auprés de luy, & il falut pour luy plaire passer les nuits entieres à boire, ne le voyant point le long du jour qu'il partageoit sans doute à ses affaires & à son repos. Mais enfin les mauvaises actions ne demeurent guere impunies, & Cha-Sephi Roy de Perse ne voulant recevoir aucune proposition de paix, ny même donner audience à l'Ambassadeur de la Porte, que je vis renvoyer d'Hispaham où j'estois alors, qu'avant toutes choses Amurat ne luy eust envoyé le traître pour le punir, estant un jour ensemble dans leur débauche ordinaire au *Belveder*, le Grand Seigneur sans autre formalité le fit étrangler en sa presence.

Vins excellens de l'Isle de Tenedo.

Trahison punie.

Amurat faisoit quelquefois venir en cét agréable lieu les principales Sultanes, comme sa mere, ses sœurs & celles pour qui il avoit plus d'inclination. Mais il s'y trouvoit le plus souvent avec une Sicilienne qu'il aimoit beaucoup, & qui estant parfaitement belle & d'un esprit doux obtenoit de luy tout ce qu'elle souhaitoit. Elle fut prise sur mer par les Corsaires de Barbarie comme on la menoit en Espagne pour épouser un des plus Grands du pays; & le Bacha d'Alger l'envoya en present au Grand Seigneur, qui luy donna son affection & la rendit aussi heureuse qu'une femme le peut estre dans les prisons du Serrail.

Fortune d'une belle Dame de Sicile.

De

De la porte de la ſale qui donne entrée au jardin de fleurs, on paſſe à main droite dans une eſpece de galerie d'environ cinquante pas de long & de douze pieds de large dont le pavé eſt de marbre blanc & noir. Elle va aboutir à un grand bâtiment où le marbre ſeul eſt employé, & l'on a en vûë une porte de moyenne grandeur dont le deſſus eſt une maniere de voûte plate. Et la voûte & la porte ont pour ornement des fleurs de relief, & entre ces fleurs des deviſes taillés dans le marbre, le tout curieuſement doré. De cette porte aprés avoir fait cinq ou ſix pas, on vient à une autre qui ne luy cede point en beauté, & qui eſt celle de la chambre du Grand Seigneur. Sa voûte eſt ſur le modele de celle de la chambre d'hyver que j'ay dépeinte au commencement de ce chapitre. Il n'y a de difference que dans ce qui ſort des angles des petites voûtes, & au lieu qu'en l'autre chambre c'eſt une maniere de culs de lampe dorez, dans celle-cy ce ſont de groſſes boules de cryſtal de roche taillé à facettes avec quelques pierres de diverſes couleurs, dont le riche mélange fait un bel effet. Le bas eſt couvert de tapis qui ſurpaſſent en beauté ceux des autres chambres, & il en eſt meſme des matelas, des couvertures & des couſſins, la plus grande partie de tout ce meuble eſtant rehauſſé d'une broderie de perles, & toute la chambre qui eſt fort grande ayant par tout divers enrichiſſemens. Comme cette chambre eſt pour l'été elle eſt percée de trois côtez, & de grandes feneſtres y donnent un fort grand jour. Pour ce qui eſt du coucher du Grand Seigneur, il ſuit la coûtume du païs, ou plûtoſt celle de tout l'Orient. On ne dreſſe point de bois de lit, mais ſur le ſoir les Pages étendent trois matelas l'un ſur l'autre à un des coins de la chambre, & attachent au deſſus un riche

Chambre du lit du Grand Seigneur.

riche pavillon de toile d'or rehaussée d'une broderie de perles.

Ancienne veneration des Turcs pour l'étendart de Mahomet.

A main droite en entrant dans cette chambre il y a une armoire pratiquée dans le mur, où l'on garde le *Bajarac*, c'est à dire l'étendart de Mahomet qui a ces mots pour devise; *Nasrum min Allah*, & en nostre langue, *l'aide est de Dieu*. Cét étendart estoit cy-devant en une si grande veneration parmy les Turcs, que lors qu'il arrivoit quelque sedition, ou dans Constantinople, ou dans les armées, il n'y avoit point de plus seur & de plus prompt remede pour l'appaiser, que d'exposer cét étendart à la vûë des rebelles, ce qui a souvent tiré les Princes Othomans de tres-méchantes affaires qui leur estoient suscitées par des factieux. Le Grand Seigneur envoye alors des *Mollahs* qui sont comme les Prestres des Turcs, pour aller crier en leur langue aux premiers rangs des Troupes rebelles: *Cette baniere est l'étendart du Prophete; tous ceux qui luy sont fideles & obeïssans se doivent venir ranger au pied de cét étendart, & ceux qui n'y viendront pas sont infideles, il les faut tuer.* Mais depuis quelques années les Turcs ont fort rélâché de leur veneration, ils ne tiennent plus guere de conte de cét étendart, & Hassan Pacha qui en 1658 donna bien de la peine au Grand Seigneur, tourna le dos avec ses compagnons à la banniere de Mahomet, & poussa à bout son entreprise.

Suite de l'appartement du Prince.

De la Chambre du Grand Seigneur on passe dans une grande sale où se rendent les Pages qui approchent sa personne; & elle est suivie d'un bain qui se remplit par trois robinets où ils se viennent laver quand ils vont à la priere. De la mesme sale on monte quelques degrez qui menent à un petit cabinet qui n'est que de bois, mais bien peint & bien doré; un drap rouge couvre

couvre en tout temps l'escalier, il est ouvert de tous les côtez avec de belles fenestres où le talc tient lieu de verre, & c'est d'où l'on a presque la mesme vûë que du Belveder que fit bâtir Amurat.

CHAPITRE XVI.

Des occupations du Grand Seigneur, des inclinations particulieres de Mahomet IV. & de l'état present de la Maison Othomane.

SOMMAIRE.

Inclinations communes à tous les Monarques d'Orient. La vie du Serrail délicieuse pour un seul, & fâcheuse pour plusieurs. Mahometans zelez observateurs de la Loy. Temps reglez pour la priere. Grand attachement aux actes de devotion. Occupations ordinaires du Grand Seigneur. Comme sa table est servie. Le Sultan quand obligé d'aller en ceremonie à la Mosquée. Méchantes adresses du Moufti pour faire sa bourse. Etat present de la Famille Othomane. Exemple extraordinaire d'un pere & d'un fils dans la charge de grand Vizir. Portrait de Sultan Mahomet qui regne à present. Ancienne coûtume des Empereurs Turcs de vivre de leur travail. Adresse du Grand Seigneur pour se vanger du Moufti.

Inclinations communes à tous les Monarques d'Orient.

Les Monarques Othomans, & generalement tous les Princes de l'Asie quelques vaillans qu'ils ayent esté, ont toûjours eu un grand panchant à la volupté & à la mollesse, & ont

trouvé de grands charmes dans l'oysiveté. Ils ne quittent leur Serrail que le moins qu'ils peuvent, & que lors qu'une necessité indispensable les force de se montrer en public, soit à la teste de leurs armées, soit en des ceremonies ausquelles la loy ou la bien-seance les obligent d'assister. Il est vray qu'il y en a eu de moins retirez les uns que les autres, & qui ont preferé l'amour de la guerre & le plaisir de la chasse à la conversation des femmes: mais le nombre de ceux-là est fort petit, & la pluspart pour mieux goûter le repos & mener une vie tout à fait tranquille, se sont déchargez sur la capacité d'un premier Ministre de tous soins que demandent les affaires de l'Etat & de la guerre, se contentant d'en apprendre ce que le mesme Ministre veut leur en faire sçavoir.

La vie du Serrail délicieuse pour un seul, & fâcheuse pour plusieurs.

On peut dire que le Serrail est tout ensemble un sejour délicieux & solitaire; mais de la maniere que j'ay remarqué les choses, il est solitaire pour tous & n'est delicieux que pour un seul. De plusieurs milliers d'hommes qui y sont comme en prison, & qui dépendent les uns des autres, il n'y a que le Prince qui ait la vûë des femmes: car je ne conte pas pour hommes les Eunuques noirs que leur difformité & de corps & de visage a rendu des monstres. Mais quoy que les Monarques Othomans, & generalement tous les Turcs soient fort plongez dans la volupté sans avoir aucune teinture des belles sciences, ils ont toutefois cecy de bon que l'attachement qu'ils ont aux plaisirs ne leur fait jamais negliger le culte divin; & qu'avant toutes choses ils ont soin de satisfaire à ce que la loy exige d'eux de ce côté-là. Ils sont exacts & ponctuels jusqu'à la superstition dans tous leurs exercices de pieté, dans leurs manieres de se laver, dans leurs prieres, dans leurs jeûnes, dans leurs aumô-

Mahometans zelez observateurs de la loy.

nes

nes & dans leurs pelerinages, qui ſont les cinq principaux articles de la religion de Mahomet. C'eſt une choſe aſſez connuë de tout le monde que les Turcs font la priere cinq fois le jour ; ce qu'il faut entendre du jour naturel qui eſt de vingt-qnatre heures. Il n'y a point pour cela d'heures reglées, & c'eſt ſelon le temps que le Soleil éclaire leur horizon. De cette maniere l'intervale eſt plus long en été entre leurs prieres qu'il n'eſt en hyver, & ils appuyent principalement leur devotion ſur des obſervations de cette nature. La premiere ſe doit faire à la pointe du jour avant que le Soleil ſoit levé ; la ſeconde à midy ; la troiſiéme entre le midy & le coucher du Soleil ; la quatriéme dés qu'il eſt couché ; & la derniere à une heure & demie de nuit ; à quoy hors des temps de maladie ils ne manquent jamais quelque affaire qui leur puiſſe ſurvenir. Il y en a de zelez & dont le ſcrupule va ſi loin que pendant qu'ils ſont dans l'ardeur de la priere, ils ne s'en détourneroient pas pour repouſſer l'ennemy qui entreroit dans la ville, ou pour éteindre le feu qui prendroit à leur maiſon. Ils croiroient meſme faire un grand peché de porter la main à aucune partie de leur corps pour ſe grater, & ils veulent que le dehors ſoit conforme à ce qui ſe paſſe au dedans, & au profond abaiſſement où l'ame doit eſtre devant Dieu dans la priere.

Temps reglez pour la priere.

Grand attachement aux actes de devotion.

Le Grand Seigneur ne ſe diſpenſe non plus de l'obligation de la priere que le moindre de ſes ſujets, il eſt fort religieux en cét article, & c'eſt toûjours par-là qu'il commence la journée. C'eſt dire aſſez qu'il ſe leve au point du jour, & quelquefois meſme il entre auparavant dans le bain pour ſe laver, ſur tout quand il a couché avec une de ſes femmes. La priere achevée il s'exerce ou à tirer de l'arc, ou le plus ſouvent

Occupations ordinaires du Grand Seigneur.

à travailler ſes chevaux ; & quelquefois d'une galerie où il ne peut eſtre vû il prend plaiſir à voir faire quelque exercice à ſes Pages. S'il s'en trouve un qui reüſſiſſe à ſon gré, il luy envoye une veſte ou autre choſe de plus de valeur pour l'exciter à mieux faire, & donner en meſme temps de l'émulation à ſes compagnons. Les jours de Conſeil il ſe rend par une galerie couverte à la feneſtre qui répond à la ſale du Divan pour ſçavoir ce qui s'y traite, & le Conſeil finy il retourne à ſon quartier où on luy ſert à dîner.

Comme ſa table eſt ſervie.

Sa table eſt peu délicate, & il ne mange point d'autres viandes que celles dont j'ay fait le détail au chapitre des Cuiſines. Il mange aſſis les jambes croiſées, appuyé ſur des carreaux de brocard qui l'empéchent de ſentir la fraîcheur de la muraille, & l'on étend un marroquin ſur les tapis qui couvrent l'eſtrade, de peur que la graiſſe qui pourroit percer la nape ne pût les gâter. Cette nape qu'on met ſur le marroquin eſt de ces belles toiles peintes que l'on fait aux Indes & brodées à l'entour ; & pour des ſervietes il ne s'en met point, parce que les Turcs mangent fort proprement, & que s'ils ont beſoin quelquefois de s'eſſüyer un petit mouchoir en fait l'office. Ils ne ſe ſervent en mangeant que de la main droite, & à la fin du repas on apporte dans un baſſin de l'eau chaude & du ſavon pour laver, & chacun tire ſon mouchoir de ſa ceinture pour s'eſſüyer. On ne met point auſſi en Turquie de coûteaux ny de fourchetes ſur table, chacun a ſon coûteau à ſa ceinture pour s'en ſervir au beſoin ; mais il eſt de peu d'uſage, parce que leur pain eſtant plat en maniere de galete & toûjours ſortant du four, ils le rompent avec les doigts, & que toute la viande qu'on leur ſert eſt coupée par morceaux, ce qui ſe pratique de meſme en Perſe. Mais ils ſe ſervent de cueillers beaucoup plus grandes

grandes que les nostres pour prendre du boüillon & ce qui se trouve de liquide sur la table. Les Pages du *Kilar* ou du gobelet apportent le pain & les sorbets, & les Pages de la Chambre vont prendre la viande à l'entrée de l'appartement du Prince des mains des Officiers de cuisine, qui l'apportent dans des plats couverts de porcelaine, le Grand Seigneur ne se servant point à table de vaisselle d'or.

Aprés le disné le Grand Seigneur fait sa priere du midy, & quelquefois le Dimanche & le Mardy qui sont les principaux jours de Conseil, il se rend à la Sale d'Audience pour s'entretenir avec ses Ministres de l'état de ses affaires. Les autres jours où il va se promener dans les jardins du Serrail, tantost avec ses Eunuques, tantost avec les Sultanes, ou avec ses Nains & ses Muets qui font mille singeries pour le divertir ; & quelquefois il va à la chasse ou à la pesche selon son inclination. Mais ny ses affaires ny ses divertissemens ne l'empéchent jamais de faire tous les jours ses cinq prieres dans les temps reglez par l'Alcoran, & tous les Turcs generalement croyent qu'en les negligeant on s'attire la malediction de Dieu, & qu'on n'en peut éviter les mauvaises suites.

Le Sultan quand obligé d'aller en ceremonie à la Mosquée.

J'ay dit ailleurs que le Vendredy est aux Mahometans, ce que le Samedy est aux Juifs, & le Dimanche aux Chrestiens, parce que ce fut ce jour-là que Mahomet s'enfuit de la Méque ; & j'ay remarqué aussi que les Turcs ne content leurs mois que par le nombre des Lunes. Le Grand Seigneur par une ancienne coûtume est obligé tous les premiers Vendredis de chaque Lune d'aller à la Mosquée neuve, parce que Sainte Sophie est trop proche du Serrail, & qu'outre que la maison du Sultan ne pourroit s'étendre en si peu d'espace, le peuple de Constantinople

n'auroit pas la ſatisfaction de le voir. Il manque rarement à cette ceremonie, & lors qu'un premier Vendredy du mois ſe paſſe ſans qu'il ſe montre, le peuple croit d'abord qu'il eſt malade, & des eſprits remuans portent bien-toſt leurs penſées à des factions. C'eſt en ces jours-là que ceux qui ont à ſe plaindre de quelque injuſtice qui leur eſt faite, prennent leur temps, & ſe tiennent ſur le chemin où il doit paſſer avec une requeſte à la main, que le Sultan fait ſigne à un Eunuque de prendre. Si l'injuſtice eſt grande, & que celuy qui preſente la requeſte ſoit entiérement dans l'oppreſſion, il tient un flambeau allumé ſur ſa teſte, ce qui ſe pratique ordinairement en Turquie en de pareilles occaſions, & fait entendre au Prince par ce myſtere que s'il ne luy fait juſtice, ſon ame brûlera en l'autre monde comme ce flambeau. Quand l'Empereur ſort, les principales Sultanes, ſa mere, ſa femme ou ſes ſœurs, ſe tiennent au deſſus de la grande porte du Serrail avec des ſacs pleins d'aſpres pour jetter au peuple, afin qu'il prie que l'oraiſon que le Grand Seigneur va faire ſoit exaucée. Il marche dans le meſme ordre & avec la meſme pompe des anciens Empereurs Grecs, & je ne doute pas que ceux qui ont écrit de l'Empire Othoman en general, ou de la Ville de Conſtantinople en particulier, n'ayant fait aſſez de deſcriptions de cette ceremonie, ce qui me doit diſpenſer d'en donner une nouvelle. Je diray ſeulement qu'elle eſt tres-magnifique, & qu'il n'y a point de Monarque au monde qui étale à la fois tant d'or & de pierreries, dont les harnois de la pluſpart des chevaux tant du Grand Seigneur que des Bachas ſont couverts.

Méchantes adreſſes du Moufti pour faire ſa bourſe.

Au retour de la Moſquée, le Moufti à cheval & à la teſte d'une troupe de Chrêtiens Grecs de la derniere canaille (car il s'y méle peu d'Armeniens)

niens) attend le Grand Seigneur à la porte du Serrail, & luy disant que ces gens-là estoient des infideles qui ont embrassé la bonne loy, prie sa Hautesse de les vouloir assister & de leur donner le moyen de vivre. Le Sultan à cette exhortation leur fait délivrer vingt ou trente bourses, & quelquefois jusqu'à vingt mille écus, qui sont mis entre les mains du Moufti pour en faire la distribution comme il luy plaist. Il en garde toûjours la meilleure partie, & s'entend avec plusieurs de ces miserables qui se representent souvent pour la mesme chose, & qu'il fait semblant de n'avoir jamais connus. Par cette imposture assez grossiere & digne des sectateurs de Mahomet, ce grand Prestre de la loy met en bourse tous les ans sans beaucoup de peine une somme considerable qui n'augmente pas peu son revenu. Mais il n'est pas exempt, non plus que les Bachas, de rendre quelquefois gorge, & nous en verrons bien-tost un exemple assez recent.

Voila en general quelle est la vie ordinaire des Monarques Othomans quand ils sont dans leur Serrail: A l'armée ils ont d'autres occupations particuliérement ceux qui ont l'ame guerriere, comme il s'en est veu quelques-uns dont les Histoires font assez de bruit.

Je viens à l'état present de la famille Othomane, & aux inclinations particulieres du Grand Seigneur qui regne aujourd'huy. Mahomet IV. du nom fils d'Ibrahim & d'une Circassienne, est né l'an 1643. & entre dans la trente-deuxiéme année de son âge & la vingt-troisiéme de son regne. Il a deux freres, Bajazet & Orchan, mais qui sont d'une autre mere, qui vit encore & qui veille incessamment pour leur conservation. Il en a un troisiéme nommé Soliman, qui est le second des fils d'Ibrahim par l'ordre de la nais-

Etat present de la famille Othomane.

naissance ; mais la mere de celuy-cy est morte, & c'est ce qui fait que la milice qui conçoit de plus belles esperances de ce Prince que de Bajazet & Orchan ses freres, en a plus de pitié, & l'aime d'autant plus qu'il a perdu le support qu'il pouvoit attendre d'une mere. Depuis Bajazet II. qui a introduit le premier la cruelle coûtume d'affermir le trône du Sultan regnant par la mort de ses freres, il y a eu peu de ces Princes infortunez qui ayent échapé à la barbarie de leur aisné, & ceux qui ont esté traitez avec le moins d'inhumanité, n'ont pû éviter une étroite & ennuïeuse prison où ils ne voyoient personne. C'est de cette maniere que fut gardé Ibrahim pere de Mahomet pendant le regne d'Amurat son frere, fils d'Achmet de Kiosem femme de grand esprit & qui entendoit parfaitement les affaires. Les freres de Mahomet sont aujourd'huy traitez sur le mesme pied, & la mere de Bajazet & d'Orchan a ses pratiques pour les entretenir dans l'affection des Grands de la Porte & des Janissaires, à qui l'humeur assez bizarre & extraordinairement avare de Mahomet ne plaist pas beaucoup. Ce Prince monta sur le trône l'an 1648. aprés la mort d'Ibrahim son pere que les Janissaires étranglérent dans une sedition. N'estant alors âgé que de sept ans, la Regence fut donnée pendant sa minorité à la vieille Reine Kiosem mere d'Ibrahim, laquelle bientost aprés abusa de son autorité, & suscita contre Mahomet son petit-fils une dangereuse faction où elle perdit la vie. Ce Prince qui aime fort ses plaisirs & particuliérement la chasse, se repose du soin des affaires sur son grand Vizir Achmet, qui a succedé à Coprogli son pere dans cette premiere charge de l'Empire. C'est une chose qui peut passer pour un prodige parmy les Turcs, & dont il ne s'est jamais vû d'exemple jusqu'à cette heure,

Exemple extraordinaire d'un pere & d'un fils dans la charge de grand Vizir.

heure, comme peut-estre il ne s'en verra jamais. J'ay montré comme leur Politique y est entiérement opposée, & sans les étroites & particulieres obligations que l'Empire avoit à Coprogli, qui d'ailleurs representa adroitement au Grand Seigneur qu'il n'avoit jamais ozé confier qu'à son fils le secret des affaires dont il avoit seul la clef, Achmet qui est aprés le Sultan la premiere personne de l'Empire, ne seroit à present qu'un simple *Bey* Capitaine de Galere.

Le Grand Seigneur Mahomet est assez bien fait de sa personne, sa taille passe la mediocre, il n'a pas trop d'embon-point, & sa santé n'est pas des mieux établies. Il est fort incommodé d'une descente qui luy vint dans un effort qu'il fit à la chasse il y a quelques années en sautant à cheval un large fossé; & ne pouvant toutefois renoncer à la passion qui le domine, quand il ne se ménage pas dans cét exercice violent on le descend quelquefois de cheval dans un miserable état, les remedes qu'on peut apporter au mal estant devenus inutiles par le peu de soin qu'il a de se conserver. Son esprit est inégal & inquiet, ce qui donne de la peine à ceux qui le servent, & quoy que l'on étudie ses humeurs il est difficile de le contenter. Il a un fils qui a esté circoncis avec beaucoup de solemnité à l'âge ordonné pour une pareille ceremonie. La Sultane sa mere qui est magnifique, pour rendre cette action plus pompeuse & éclatante aux yeux des Turcs & des Etrangers, voulut que la robe que le jeune Prince portoit ce jour-là fut toute couverte de diamans, & fit rompre pour cét effet plusieurs riches pieces du Tresor, où toutes les pierreries furent reportées.

Portrait de Sultan Mahomet qui regne à present.

Je viens de dire que Sultan Mahomet aime passionnément la chasse jusqu'à faire moins d'état de la vie des hommes que de ses chiens; & que

d'ailleurs il eſt extraordinairement avare. Je donneray dans un ſeul exemple des marques de l'un & de l'autre, ce qui montrera encore l'adreſſe de ce Prince à faire des liberalitez ſans toucher à ſes finances. Quand le Grand Seigneur va à la chaſſe, il fait venir quantité de monde de quatre ou cinq lieuës des environs du lieu où il veut chaſſer, pour entourer un grand eſpace de terre & le fermer ſi bien que rien ne puiſſe échaper. Cela ne ſe peut faire qu'en gâtant les champs, & en fatigant le pauvre peuple qui quite ſon travail pour entrer dans un plus rude ſous lequel il ſuccombe bien ſouvent. Ces courvées continuelles font murmurer bien des gens, & un Eunuque qui eſtoit dans la faveur ayant pris un jour la liberté de repreſenter au Grand Seigneur le prejudice que cela cauſoit à ſes ſujets par la ruine de leurs terres & la perte de leurs vies, il ſe mit en colere & aprés quelques jours de priſon le chaſſa honteuſement du Serrail. Mais enfin le mal augmentant par cét attachement ſi extraordinaire qu'il a pour la chaſſe, le grand Vizir & autres Bachas reſolurent de prier le Moufti de luy en remontrer les mauvaiſes ſuites, n'y ayant que luy qui en ozaſt plus parler au Grand Seigneur. Le Moufti s'en deffendit d'abord jugeant bien que ſa harangue ne plairoit pas au Sultan; mais enfin eſtant fort ſollicité de rendre ce bon office au public, il franchit le pas & prit ſon temps pour luy en parler avec toute l'adreſſe dont il fut capable. Il ne trouva point de meilleur expedient pour luy ôter de l'eſprit cette paſſion dominante, que de luy repreſenter la coûtume de ſes Predeceſſeurs qui prenoient plaiſir à s'occuper à des gentilleſſes & à travailler des mains, quand la guerre ou les affaires de l'Etat leur donnoient quelque relâche: Qu'à leur exemple les ſujets s'appliquoient

Ancienne coutume des Empereurs Turcs de vivre de leur travail.

quoient à des choses utiles, & faisoient florir les arts dans l'Empire au grand avantage du public : Que Sultan Amurat son oncle faisoit des anneaux de corne pour tirer de l'arc : Qu'Ibrahim son pere travailloit proprement à des cure-dens & autres petits outils d'écaille de tortuë ; Et qu'il ne faloit pas laisser perdre cette loüable coûtume, qui donne lieu aux peuples d'en faire de mesme & de fuir l'oysiveté. Il remontra encore à sa Hautesse qu'il estoit beaucoup plus honneste & plus selon Dieu de vivre du travail de ses mains, que de la sueur des peuples & de l'argent des imposts, ce que la loy deffendoit ; & que la dépense de bouche de ses ancestres pour leur personne seule, ne provenoit que de leur travail : Que veritablement ce travail n'estoit pas fort assidu, que c'estoit autant pour leur divertissement que pour satisfaire au precepte de la loy ; & que quand ils avoient achevé quelque ouvrage, ils l'envoyoient par une grace particuliere à un Bacha qui le recevoit avec un profond respect & une tres-grande joye : Que celuy qui en estoit le porteur disoit en la presentant, que cét ouvrage estoit de la main du Grand Seigneur qui l'envoyoit vendre pour se nourir ; & que le Bacha ou autre à qui il estoit adressé pour témoigner comme il en faisoit état le payoit d'une bonne quantité de bourses, sans conter le present qui estoit dû au porteur : Que cét argent estoit destiné pour la dépense de bouche de la seule personne du Prince, & que de cette maniere on ne pouvoit l'accuser de vivre du travail de ses sujets. Voila quelle fut la harangue du Moufti ; & je diray en passant que les Roys de Perse ont cette mesme coûtume, ou plutost cette mesme superstition. Sous le regne de Cha-Abas on bâtit à Ispaham des *Carvanseras*, qui sont des maisons publiques où les Marchands vont loger,

du revenu desquels on achete les vivres pour la bouche du Roy, l'argent qui vient des doüanes & impostsestant tenu à cét égard pour *Haram*, c'est à dire pour injuste & deffendu, & devant estre employé aux besoins de l'Etat, & non pas à la nourriture du Prince.

Adresse de Sultan Mahomet pour se vanger du Moufti.

Le Grand Seigneur dissimulant le dépit qu'il avoit de la remontrance du Moufti, témoigna qu'il prenoit ses avis en bonne part, & se disposa de luy montrer dans peu comme il sçavoit profiter de la leçon qu'il luy avoit faite. Il luy avoüa qu'il avoit souvent pensé à ce qu'il venoit de luy dire, & qu'il avoit un métier en teste où il esperoit de bien reüssir. Quelques jours se passerent sans que le Grand Seigneur parlast d'aller à la chasse; mais enfin l'impatience le prend, il sort du Serrail, & pour la premiere fois de sa vie tire d'abord un liévre d'un coup d'arquebuze. A l'heure mesme il l'envoye au Moufti avec ordre de luy dire qu'il a suivy son conseil, & qu'ayant apris le métier de Chasseur il a commandé qu'on luy porte cette premiere piece de son métier, laquelle il veut vendre pour estre nourry de l'argent qui en pourra provenir: Qu'il ne manque pas de donner vingt bourses à celuy qui la luy porte de sa part, & que pour ce qui est de sa personne il sçait bien ce qu'il luy doit envoyer. Le Moufti cachant sa surprise reçoit le liévre avec de grands témoignages de ressentiment & de joye de l'honneur que luy a fait sa Hautesse, & ayant donné vingt bourses selon son ordre au porteur du liévre en envoye soixante autres au Grand Seigneur, apprenant à ses dépens & au prix de quarante mille écus qu'il ne faut pas trop se méler de donner aux Souverains des conseils qu'ils ne nous demandent pas.

Pour achever le portrait de Sultan Mahomet, on l'accuse de n'avoir pas toûjours l'esprit en

trop

trop bonne assiete, & d'estre rude à ses peuples qui ne l'aiment pas beaucoup. Comme il est infatigable à la chasse & qu'il y passe les jours entiers dans la plus grande rigueur de l'hyver, un soir en revenant de courre le cerf son grand Veneur prit la hardiesse de luy representer qu'en exposant de la sorte ses esclaves dans la neige & dans les glaces il les feroit tous perir, & que la nuit de devant il en estoit mort une trentaine. Le Prince sans s'émouvoir de cela répondit au grand Veneur, que s'il faisoit froid on donnast une double couverture à ses chiens, & qu'on prît garde que le froid n'en tuast aucun, sans faire mention des hommes qu'il sacrifie à son divertissement. Cette rude repartie ayant esté semée parmy le peuple, il a conceu pour ce Prince une haine qui ne luy est sans doute pas inconnuë, & c'est en partie ce qui l'éloigne de la ville Capitale de son Empire où il ne se croit pas en seureté.

CHAPITRE XVII.

Du quartier des Femmes.

SOMMAIRE.

Impossibilité de bien connoistre le quartier des femmes du Serrail. Commerce des Juives avec les Sultanes. Histoire funeste de deux celebres Luiteurs. Grande severité de Sultan Mahomet. Discernement de la verité d'avec la fable sur le sujet des Sultanes. Etrange histoire d'une vieille femme. Polygamie nuisible à la generation. Amours fort secretes du Grand Seigneur.

JE fais un chapitre du quartier des Femmes pour entretenir seulement le Lecteur de l'impossi-

Impossibilité de bien connoistre le quartier des femmes du Serrail.

bilité qu'il y a de le bien connoître, & de sçavoir exactement ny comme il est disposé, ny de quelle maniere on s'y gouverne. Il n'y a point dans la Chrestienté de Monastere de filles pour regulier & austere qu'il puisse estre, dont l'entrée soit plus étroitement deffenduë aux hommes; & mon Eunuque blanc qui m'a si bien fait le détail du Serrail interieur où il a demeuré plus de cinquante ans, ne m'a pû rien apprendre de certain de l'appartement des femmes. Il m'a seulement dit que les portes en sont gardées par des Eunuques noirs, & que hors le Grand Seigneur & le Medecin dans une grande necessité, il n'y est jamais entré d'homme, ny mesme de femme que celles qui y demeurent, & qui n'en sortent jamais que pour estre renfermées dans le vieux Serrail. Il faut excepter de ce nombre les Sultanes & leurs Dames d'honneur, que le Grand Seigneur fait venir quand il luy plaist dans les jardins du Serrail, ou qu'il mene quelquefois à la promenade sans qu'elles puissent estre veuës de qui que ce soit. Quatre Eunuques noirs portent une maniere de pavillon, sous lequel est la Sultane & le cheval qu'elle monte, à la reserve de la teste du cheval qui sort du pavillon, dont les deux pièces de devant luy prennent le col & se joignent au dessus & au dessous. Pour ce qui est du Medecin il n'entre comme j'ay dit, que dans une extréme necessité dans l'appartement des femmes, & avec de telles précautions qu'il ne peut ny voir la malade ny en estre veu, luy tâtant le poux au travers d'un crespe, toutes les autres femmes s'estant retirées d'auprés de son lit, & des Eunuques noirs ayant pris leurs places. Voyla de quelles précautions on se sert pour ôter aux femmes du Serrail tous les moyens d'avoir la frequentation, ny mesme la veuë d'aucun homme; & s'il entre quelque Juive

dans

dans leur quartier pour trafiquer avec elles & leur vendre quelques bijoux, elles sont exactement visitées par les Eunuques noirs, de peur que ce ne soit quelque homme travesty en femme, ce qui luy causeroit la mort sur le champ. Si la curiosité de quelques femmes chrestiennes les a portées à voir les Sultanes, elles ne s'en sont pas bien trouvées, & je pourrois en apporter des exemples.

Commerce des Juives avec les Sultanes.

Il semble que par le rapport de ces Juives il y auroit moyen de sçavoir les embellissemens des sales & des chambres du quartier des femmes, & une partie de ce qui se passe dans le gouvernement de cette petite Republique: mais ces Juives n'ont pas la permission d'entrer fort avant, il y a une chambre destinée pour leur negoce, & les Eunuques noirs en sont les Courtiers. Ils prennent connoissance de tout, & ce que les Princesses veulent acheter passant par leurs mains, ils leur font payer le double & le triple de ce qu'il vaut, & amassent des richesses sans avoir guère de lieu de s'en servir.

Histoire funeste de deux celebres Luiteurs.

Mais faut-il s'étonner de cette grande exactitude à ne pas souffrir qu'aucun homme, non pas mesme un Eunuque blanc approche de l'appartement des femmes, aprés une chose qui arriva à Andrinople en 1639. & que je raconteray en peu de mots? Amurat au retour de la prise de Bagdat vint faire quelque sejour à Andrinople. Il avoit un Page au Tresor qui estoit de Tocat en Natolie, & que du lieu de sa naissance on nommoit *Tocateli*. C'estoit un garçon bien-fait, adroit & robuste, & le Grand Seigneur l'avoit fait Chef des Luiteurs. Un des plus célèbres de ce métier arriva à Andrinople des confins de Moscovie, & dans toutes les villes de son passage il avoit toûjours vaincu ceux qui s'estoient presentez à la luite contre luy. Sa reputation s'estoit

s'estoit répanduë dans tout l'Empire où il ne trouva point de Luiteur qui ne luy cedast, & le Page du Tresor jaloux de la gloire de cét homme que tout le monde vantoit, luy envoya un *Halvagis* pour luy faire civilement un défi de sa part, & luy témoigner l'envie qu'il avoit de luiter avec luy en la presence du Grand Seigneur. Il luy fit sçavoir en mesme temps qu'avant que d'en parler à sa Hautesse il estoit bon qu'ils connussent leurs forces, & qu'afin que personne n'en sçeust rien il luy envoyeroit une robe & un bonnet de *Bostangi* pour entrer dans le Serrail. Quand le Grand Seigneur est hors du Serrail en quelque lieu que ce soit, les *Bostangis* ont permission d'entrer & de sortir par la porte du jardin; & comme ils sont en grand nombre il est aisé de faire passer un homme sous leur équipage. C'est de cette maniere que le Luiteur entra le lendemain au Serrail à la sollicitation du Page qui luy envoya pour cela ce qu'il faloit, le Grand Seigneur estant allé à la chasse ce jour-là. Ils se mirent tous deux en caleçon de cuir graissé, le reste du corps nud & graissé de mesme; & aprés une assez longue dispute le Page eut le dessus, soit par sa force & par son adresse, soit que l'autre luy cedast par complaisance. Cette action se passa au milieu de la place qui est devant le jardin, en presence des Muets & de tous les Pages du Serrail; & le Grand Seigneur estant de retour de la chasse, le Chef du Tresor luy dit qu'il estoit arrivé un *Pehlivan* Moscovite de nation, robuste & de bonne mine, des plus forts & plus experts à la lute, & que s'il plaisoit à sa Hautesse elle auroit de la satisfaction à le voir luiter. Le Sultan commanda qu'on le fit venir dés le lendemain, & qu'on avertît Tocateli de se tenir prest. Estant tous deux sur la place & en état de se joindre, le Grand

Grand Seigneur vint dans une galerie ſuivy de tous les Grands du Serrail pour eſtre preſent à ce ſpectacle. La victoire ayant long-temps balancé, & tout le monde eſtant dans l'impatience de ſçavoir de quel côté elle tourneroit, un Muet fit entendre par ſigne à un de ſes compagnons, qu'il s'étonnoit de ce que le Page à qui la preſence du Grand Seigneur devoit donner de nouvelles forces, avoit tant de peine à venir à bout du Moſcovite qu'il avoit ſi aiſément vaincu le jour de devant. Le langage par ſigne des Muets eſt auſſi intelligible dans le Serrail que s'ils avoient la parole libre, & le Grand Seigneur qui l'entend mieux qu'aucun autre pour s'y eſtre accoûtumé dés ſon enfance, & s'entretenant le plus ſouvent avec eux, fut étrangement ſurpris d'apprendre que le Moſcovite avoit eſté le jour precedent dans la meſme place. La colère parut auſſi-toſt ſur ſon viſage, il commanda qu'on ceſſat la luite, & faiſant venir le Page luy demanda comment il avoit fait entrer cét homme dans le Serrail. Le malheureux Tocateli qui ne put nier la choſe dont il y avoit tant de témoins, luy dit comme elle s'eſtoit paſſée, & le Sultan irrité de ſa hardieſſe n'attendit pas qu'il eut achevé, pour commander que le *Boſtangi-bachi* vint en diligence, à qui il ordonna de ſe ſaiſir du Luiteur, & de luy faire donner cinq cens coups de bâton ſur la plante des pieds, ce qui ſuffiſoit pour le mettre hors d'état de s'exercer de bien longtemps à la luite. Le Maiſtre du Treſor eut ordre d'en faire donner autant au Page Tocateli, ce qui fut promptement executé, le Grand Seigneur s'eſtant retiré cependant à l'appartement des femmes. On croyoit au Serrail que ces malheureux en ſeroient quites chacun pour cinq cens coups de bâton: mais le Grand Seigneur qui vouloit de plus

leur

leur mort, & qui estoit passé dans le quartier des Sultanes afin que personne n'y pût venir pour luy demander leur grace, envoya aussi-tost un second ordre au *Bostangi-bachi*, qui portoit que le Page fut pendu à l'entrée de la nuit à un arbre qui est en un coin de la place où la luite s'estoit faite, & le Moscovite à un autre arbre qui est hors la porte du Serrail.

Grande severité de Sultan Mahomet.

Il sembloit qu'aprés ces deux executions la colère du Prince dût estre appaisée : mais le lendemain Sultan Mahomet fit appeller le *Capi-Aga* le premier des Eunuques & grand Maistre du Serrail, & commanda que le *Gellad* qui est le bourreau vint en mesme temps. A cét ordre tous ceux qui se trouverent presens se jetterent aux pieds de sa Hautesse, la suppliant de considerer que le *Capi-Aga* estoit innocent, qu'il n'avoit rien sçeu de la hardiesse du Page, & que si elle fut venuë à sa connoissance il n'auroit pas manqué d'en faire un severe châtiment. Le Grand Seigneur extraordinairement irrité ne s'appaisoit point pour leurs prieres, & vouloit que le *Capi-Aga* comme grand Maistre du Serrail répondît de tous ceux qui y entroient, quand pour le bonheur de ce premier Officier de la Maison du Sultan, le Moufti survint avec le Seligdar qui avec bien de la peine obtinrent enfin sa grâce. Mais ce ne fut qu'à moitié, il fut seulement accordé à leur prière qu'il ne mourtoit pas, & le Grand Seigneur le fit chasser incontinent du Serrail pour n'y rentrer de sa vie, & de la dignité de Bacha où il devoit parvenir estre reduit à une petite pension de trois cens aspres par jour.

J'ay jugé à propos de mettre icy cette histoire pour mieux établir ce que j'ay dit au commencement de ce chapitre, de l'impossibilité qu'il y a pour qui que ce soit, soit homme, soit femme, d'entrer dans le quartier des Sultanes, puis qu'on

qu'on châtie avec tant de ſeverité un étranger qui oze ſans une expreſſe permiſſion mettre ſeulement le pied dans une Cour du Serrail.

Voicy donc ce qui ſe peut ſçavoir de certain de l'appartement des Femmes qui ſervent aux plaiſirs des Monarques Othomans; tout ce qui s'en débite aû de-là n'eſtant appuyé que ſur des imaginations & des conjectures qui ſont peut-eſtre fort éloignées de la verité. Il eſt certain que ce quartier du Serrail jouït en partie de la belle vûë de celuy du Grand Seigneur, & que jour & nuit des Eunuques noirs les plus difformes & les plus affreux qu'on puiſſe trouver en gardent les portes. Il eſt certain auſſi qu'il eſt fort peuplé & des plus belles femmes de divers pays, qui par le ſort de la guerre ou autrement ſont tombées entre les mains des Bachas & Gouverneurs de Provinces qui les envoyent en preſent au Grand Seigneur. On ſçait que de ce grand nombre de femmes le Prince ne s'attache guere qu'à deux ou trois qu'il aime le plus; & meſme il y en a eu d'aſſez ſages pour n'en voir qu'une aprés l'avoir épouſée. C'eſt ce qu'on aſſure à Conſtantinople du grand Soliman dés qu'il eut donné ſa foy à Roxelane contre la politique des Turcs, depuis l'affront fait par Temur-leng à la femme de Bajazet. Les Eunuques blancs qui ſervent à la chambre du Grand Seigneur peuvent en quelque manière rendre raiſon de ces choſes, parce que la femme qui doit coucher avec le Sultan eſt conduite dans ſa chambre, & que ſi c'eſt une amour nouvelle le bruit s'en répand dés le lendemain dans le Serrail. On ſçait auſſi que la premiere de ces femmes qui accouche d'un mâle & devient mère de l'heritier preſomptif de l'Empire Othoman, eſt conſiderée comme première Sultane & traitée ſelon ſa dignité;

Diſcernement de la verité d'avec la fable ſur le ſujet des Sultanes.

dignité, les autres qui ont enſuite des fils ou de filles ayant auſſi la qualité de Sultanes, mais le nombre des femmes qu'on leur donne pour les ſervir eſtant beaucoup moindre que celuy qui eſt aſſigné à la premiere Sultane. On ſçait enfin que ces jeunes Princes ſont élevez auprés de leurs meres juſqu'à un certain âge, & que lors qu'ils ſont aſſez forts pour commencer à apprendre quelque exercice, on leur donne des Gouverneurs & des Maiſtres dans un quartier ſeparé.

Outre ces choſes qu'on peut ſçavoir poſitivement du quartier des femmes du Serrail, on peut croire qu'il n'y a guere moins d'enrichiſſemens qu'en celuy du Grand Seigneur, puiſque c'eſt le lieu où il va ſouvent paſſer d'agréables heures; qu'il a ſon infirmerie, ſes bains, & toutes les autres commoditez que l'on ſçauroit ſouhaiter. On peut auſſi juger que l'on ſuit à peu prés dans ce quartier là les meſmes reglemens qui s'obſervent dans les chambres des Ichoglans; qu'il y a de vieilles qui inſtruiſent les jeunes & qui jour & nuit veillent ſur leurs actions; & que leur priſon forcée les porte entre-elles aux meſmes débordemens où s'emporte la brutalité de ces jeunes hommes quand elles en peuvent trouver l'occaſion. C'eſt ſans doute ce qui a donné lieu à la fable qui ſe débite des concombres qu'on leur ſert par tranches & jamais entiers, dans la crainte ridicule qu'elles ne s'en ſervent mal à propos; ceux qui l'ont forgée ne ſçachant pas que c'eſt la coûtume dans le Levant de couper ce fruit par groſſes roüelles, comme je le diray dans le chapitre où je parle des jardins. Mais ce n'eſt pas ſeulement dans le Serrail que regne cét abominable vice, il regne auſſi dans Conſtantinople & dans toutes les Provinces de l'Empire, & l'exemple des hommes qui abandonnant l'uſage naturel de la femme brûlent

d'un

d'un amour déteſtable les uns pour les autres, porte malheureuſement les femmes à les imiter. Il y en eût une ſous le regne de Soliman qui vint à cét excez de folie que de prendre un habit d'homme, & de faire accroire qu'elle avoit acheté un office de *Chaoux* pour obtenir d'un artizan de Conſtantinople ſa fille unique qu'elle aimoit éperdument, ayant tenté inutilement d'autres moyens de contenter ſes deſirs infames. Le pere abuſé & qui eſtoit pauvre accorde ſa fille, le mariage ſe fait en preſence du Cadi, & la fourbe ayant eſté découverte dés le ſoir meſme, la femme fut condamnée le lendemain à eſtre jettée dans la mer pour y éteindre ſes ſales ardeurs. C'eſt une hiſtoire qui court encore dans Conſtantinople, & qui m'a eſté racontée plus d'une fois.

Etrange hiſtoire d'une vieille femme.

Ce débordement de lubricité des femmes eſt un effet & une ſuite de celuy des hommes, & les Turcs ſont d'autant plus execrables que l'uſage de pluſieurs femmes leur eſt permis. Mais ſoit par une punition du Ciel, ſoit par les ſortilèges communs en Turquie, & dont les femmes ſe ſervent les unes contre les autres pour s'attirer l'affection de leurs maris, on a toûjours remarqué que les Turcs qui entretiennent pluſieurs femmes n'engendrent pas tant d'enfans que ceux qui vivent chaſtement & qui ne s'attachent qu'à une ſeule. Ceux qui ont écrit de la religion de Mahomet ont ſans doute aſſez parlé de cette pluralité de femmes, & de la nature du mariage des Turcs.

Poligamie nuiſible à la generation.

Pour ce qui eſt de la manière dont le Grand Seigneur ſe gouverne dans la pourſuite de ſes amours, c'eſt un ſecret que je ne penètre point, je n'en ay pû rien apprendre, & à moins que de vouloir faire un Roman il eſt difficile d'en parler. Ce ſont des intrigues qui n'admettent

Amours fort ſecretes du Grand Seigneur.

tent point de confident qui puiſſe les éventer, tout ce que l'on en debite eſt peut-eſtre fort éloigné de la verité; & d'ailleurs il faut avoir du reſpect pour tous les Princes, & taire ce que l'on pourroit ſçavoir de leurs ſecretes amours.

CHAPITRE XVIII.

De l'entrée à Conſtantinople de la Sultane mere du Grand Seigneur, appellée par honneur *la Validé*, le 2. Juillet 1668.

SOMMAIRE.

Ordre de la marche. Richeſſe d'un Favori. Caroſſes de la Sultane. Deffenſe de la regarder.

LE deuxiéme Juillet mil ſix cens ſoixante-huit, la Sultane mere du Grand Seigneur à ſon retour d'Andrinople fit ſon entrée à Conſtantinople où j'eſtois alors. En voicy la maniere.

Ordre de la marche.

Sur les ſix heures du matin quelques Janiſſaires avec peu d'ordre prirent le chemin du Serrail, tantoſt dix, tantoſt vingt par petites bandes détachées, ce qui dura quelque temps. Deux cens hommes à cheval de la maiſon du *Cologlou*, c'eſt à dire du Favori du Grand Seigneur marchoient enſuite, le mouſqueton appuyé ſur l'arçon de la ſelle & tous aſſez mal vétus, de meſme que les Officiers de ſa cuiſine qui les ſuivoient mal propres & mal montez. Aprés eux on vit paroiſtre en meilleur ordre la maiſon du *Caïmacan*, ſes Officiers tant de la chambre que de l'écurie avoient d'aſſez beaux chevaux, & chacun la veſte jaune. Les *Spahis* Gardes du Corps de la Sultane Mere au nombre de quatre cent,

cent, suivoient en bel ordre bien montez & bien vétus. Ils avoient tous la cotte de maille avec la veste de taffetas rouge, & portoient au côté droit le carquois de velours rouge brodé de fleurs d'or, & au gauche l'arc dans un étuy de velours verd brodé de mesme. Ils avoient chacun le pot en teste & autour un turban blanc, & du pot pendoient de petites chainettes de maille comme une maniere de cheveux, dont ils se servent dans l'occasion à parer le col & le visage. Chacun d'eux avoit de plus la lance à la main, & les housses de leurs chevaux estoient de l'une des trois couleurs, jaune, violet & rouge, d'une belle étoffe avec une broderie d'argent. Le *Spahi-bachi* venoit aprés avec une grande aigrete sur sa teste de trois pieds de haut, ce qui le faisoit paroistre & le distinguoit des autres Spahis. Au poitrail de son cheval estoient attachées une douzaine d'écharpes qui pendoient negligemment, & il estoit suivy de six Pages qui avoient des bonnets à l'Esclavone, des vestes rouges retroussées, & des chausses jaunes.

Aprés les Spahis passerent plusieurs Janissaires en confusion, suivis de deux cens hommes à cheval, & à leur queuë marchoit le Janissaire-Aga qui avoit tres-bonne mine. Il avoit pour estafiers six beaux jeunes garçons, qui avoient chacun derriere l'épaule une espece de carquois remply de petits bâtons, qui sont une maniere de fléches qui n'ont point de fer au bout.

Ensuite parurent douze hommes qui sont comme les Maistres des ceremonies, dans un équipage ridicule. Ils portoient un bâton d'argent sur l'épaule, leurs habits estoient garnis de sonettes, & ils avoient un bonnet à oreilles d'âne qui pendoient en bas.

Cette troupe extravagante fut suivie de cent

Capigis

Capigis tous bien montez, chacun la lance à la main avec un drapeau attaché du haut en bas, ce qui faisoit un tres-bel effet. Le *Capigi-bachi* venoit à la queuë, distingué des autres par une haute & large aigrete qui relevoit fort sa bonne mine.

Aprés eux venoient cent *Chaoux* bien vétus & bien montez, leurs gros bonnets en teste : Et à leur queuë marchoit le *Caïmacan* avec un pareil bonnet, accompagné de vingt Pages lestement vétus.

On vid passer ensuite cinq ou six cens *Bostangis* avec leurs bonnets en pain de sucre, l'habit de toile rouge, & le mousquet sur l'épaule. Le *Bostangi-Bachi* venoit aprés eux vétu & monté superbement avec le bonnet de Chaoux en teste, & grand nombre de gens à ses côtez.

Deux cent *Cadis* parurent ensuite dans un bel ordre vétus modestement, avec la botte de maroquin noir, & le turban blanc fait comme un gros peloton.

Ils estoient suivis des *Scherifs* qui se disent parens de Mahomet, & qui faisoient une troupe d'environ soixante. Comme parens du Prophete ils portent le turban vert, & le portent d'une grosseur extraordinaire.

Les deux principaux Officiers du *Moufti*, (car il ne se trouve jamais en ces sortes de ceremonies) venoient aprés les Scherifs, & estoient vétus de blanc ayant une contenance fort religieuse.

Richesse d'un favori.

Le *Cologlou* ou favori du Grand Seigneur paroissoit ensuite sur un beau cheval, dont le harnois estoit des plus riches. Les étriers estoient d'or, & la housse estoit relevée d'une broderie d'or & de perles. Il avoit une veste de brocard rouge, & le bonnet comme celuy des Chaoux. Deux hommes tenoient les resnes de son

ſon cheval qui n'alloit qu'à courbettes, & qui ſe ſentoit de la bonne mine de ſon maiſtre. Il eſtoit de belle taille & beau de viſage, ayant l'air fort doux & ſpirituel, & chacun le ſalüoit à meſure qu'il avançoit vers le Serrail. Son écurie marchoit aprés luy, & cinquante Palefreniers menoient chacun un cheval en main, & ces chevaux eſtoient des plus fins & leurs harnois des plus riches. On tient que ce favori qui a un tres-grand merite a auſſi de tres-grands biens, & que ſon train ſoit en nombre de valets, ſoit en nombre de chevaux, ſurpaſſe celuy de pluſieurs grands Princes.

Une troupe d'Eunuques noirs marchoient aprés en confuſion devant les caroſſes de la Sultane mere, tous bien montez & magnifiquement vétus de differentes couleurs.

Six *Capigis* à cheval parurent enſuite autour du premier caroſſe tiré par ſix beaux chevaux. Chacun avoit la lance à la main, & l'on voyoit au bout une queuë de cheval teinte en rouge pâle, ce qui faiſoit connoître que quelques Bachas ſuivoyent, comme en effet il y en avoit qui eſcortoyent le ſecond caroſſe tiré par ſix chevaux blancs, dans lequel eſtoit la Sultane mere avec une autre Sultane. Deux Eunuques noirs ſe tenoient à chaque portiere qui eſtoit fermée d'un petit treillis, afin que les Princeſſes puſſent voir ſans eſtre veuës. Cela n'empéchoit pas qu'à meſure que le caroſſe de la Sultane paſſoit, on ne criaſt au peuple de détourner la veuë & de ne pas regarder, à quoy il faut exactement obeïr, & particuliérement en Perſe où il ſe faut alors retirer bien loin, à moins que de ſe mettre au hazard de recevoir auſſi-toſt un coup de ſabre.

Caroſſes de la Sultane.

Douze autres caroſſes à quatre chevaux où eſtoient les eſclaves des Sultanes, paſſerent enſuite avec deux Eunuques noirs à chaque

portiere treillissée; aprés quoy suivirent plusieurs litieres, & quatre grands chariots pleins de neige pour l'usage des Sultanes & de leur suite.

Toute cette cavalcade composée de cinq à six mille hommes fut prés de trois heures à passer, & ayant traversé Constantinople elle se rendit au Serrail dans l'ordre & l'équipage que je viens de dire.

Plusieurs François de qualité eurent la curiosité de voir cette Entrée, & il y avoit entr'autres Messieurs Ribbier de Villeneuve Conseiller au Parlement de Paris, le Mairat Conseiller au Grand Conseil, Boulin Conseiller en la Cour des Aydes, l'Abbé de Champhuon de la Saulsaye, tous Parisiens; & Monsieur Aubert né dans la nouvelle France & originaire de Normandie, fils du Gouverneur del Guadaloupe.

CHAPITRE XIX.

Des Jardins du Serrail.

SOMMAIRE.

Revenus des Jardins employez à l'entretien de la table du Grand Seigneur. Concombres grand ragoût des Levantins, & comme ils les mangent. Belle pyramide semblable à la Colomne Trajane. Fontaines. Nombre de Jardiniers.

Revenus des jardins employez à l'entretien de la table du Grand Seigneur.

C'Est une ancienne coûtume ou plûtost une loy établie par les Princes Othomans, de vivre du revenu de leurs jardins qui est employé à l'entretien de leur table pour leur bouche seule, & ils en ont plusieurs au voisinage de Constantinople du côté de l'Europe & du côté de l'Asie le long du rivage de la mer. Mais je ne veux parler icy que des jardins du Serrail, & je

je ne passeray pas les bornes que je me suis prescrites dans cette relation.

Il y a dans le Serrail de petits jardins à fleurs en divers appartemens, & particuliérement dans celuy du Grand Seigneur, comme aussi sans doute dans le quartier des Sultanes, & il ne s'y trouve rien de fort extraordinaire pour m'obliger d'en parler. Le grand jardin dont le Bostingi-bachi a l'Intendance, comme de tous les autres qui appartiennent au Grand Seigneur, environne la plus grande partie du Serrail, & est composé de quantité d'allées plantées de Cyprés. On les neglige fort, & dans la plusspart on y laisse croistre des brossailles. Quand on sçait que le Grand Seigneur doit venir se promener, un grand nombre de Bostangis nettoyent promptement les allées où il passe ordonnaire, & les espaces qui restent entre ces allées sont autant de jardins potagers, ou des vergers qui portent d'assez bons fruits. Il y a des fraizes & des framboises en abondance, & l'on y void de grands carreaux de melons & de concombres, mais beaucoup plus des derniers dont les Levantins font leurs délices. Le plus souvent ils les mangent sans les peler, aprés quoy ils vont boire un verre d'eau. Dans toute l'Asie c'est la nourriture ordinaire du petit peuple pendant trois ou quatre mois, toute la famille en vit, & quand un enfant demande à manger, au lieu qu'en France ou ailleurs nous luy donnerions du pain, dans le Levant on luy presente un concombre qu'il mange cru comme on le vient de cueillir. Les gens de travail & qui fatiguent beaucoup, comme les Chameliers & ceux qui ont le soin des chevaux & des mules dans les Caravanes, font une maniere de sala de de leurs concombres, pareille à celle que no us donnerions à nos chevaux. Quand ils sont arrivez au giste où la Caravane doit s'ar-

Concombres grand ragoût des Levantins, & comme ils les mangent.

s'arrester, ils prennent un grand bassin qu'ils emplissent d'eau, où ils délayent quelque peu de lait caillé qui est déja aigre, & ils coupent quantité de concombres par grosses tranches qu'ils jettent dedans. C'est un plaisir de les voir manger. Entre dix ou douze qui se rangent autour de ce bassin, il n'y a qu'une cueiller qui fait la ronde & que chacun prend à son tour jusqu'à ce qu'il soit vuide. Aprés cela ils boivent de l'eau, & ceux qui en ont le moyen vont prendre une tasse de caffé, ou fumer une pipe de tabac.

Mais il faut tout dire: Les concombres dans le Levant ont une bonté particuliere, & quoy qu'on les mange crus ils ne font jamais de mal. L'histoire des concombres qui causerent la cruelle mort de sept Pages de la Chambre du Grand Seigneur, n'est peut-estre pas connuë de tout le monde, ou du moins tout le monde ne sçait pas pourquoy les Pages de la Chambre ne vont plus dans les jardins. Sultan Mahomet II. du nom, se promenant dans les jardins du Serrail suivy de ses Pages, fut surpris de voir un carreau de concombres qui estoient déja beaux & extraordinairement avancez pour la saison. Comme il les aimoit fort il les recommanda au *Bostangi-bachi*, qui les contoit tous les jours, & attendoit avec impatience qu'il y en eût quelques-uns de meurs pour les presenter au Grand Seigneur. Quelques jours aprés allant visiter le carreau, il trouva qu'on avoit pris trois ou quatre concombres de ceux qui estoient presque en maturité, & faisant une recherche exacte de ceux qui pouvoient avoir eu cette hardiesse, il sceut qu'il n'y avoit que des Pages de la Chambre qui avoient esté ce jour-là dans les jardins. Il en fit aussi-tost son rapport au Grand Seigneur qui en fut dans une extréme colere, & qui ne pouvant faire avoüer la chose à aucun

aucun des Pages, par une cruauté inoüye & sans exemple fit ouvrir le ventre à sept. Le larcin se trouva dans le ventre du septiéme de ces malheureux garçons, lequel n'avoit ozé confesser sa faute, & qui croyoit que la colere du Prince n'iroit pas si loin. C'est depuis ce temps-là & en memoire d'une action si étrange, que les Pages de la Chambre ne vont plus dans les jardins du Serrail; ce qu'un Prince a ordonné comme je l'ay remarqué ailleurs, n'estant jamais revoqué par ses successeurs qui portent ce respect aux Edits de leurs ancêtres.

Au milieu de la grande allée qui va du Serrail à la porte de la mer qui regarde Scudaret, on void une pyramide élevée sur un pied-d'estal en quarré & que quatre hommes auroient de la peine à embrasser. Autour du pied-d'estal on a laissé croistre quelques brossailles, & apparemment c'est à dessein afin que l'on n'en puisse approcher. Du haut en bas de la pyramide tout est remply de figures dont l'on a rompu les testes, & l'on peut juger par quelques restes qu'il y en avoit une belle en haut pour le couronnement de l'ouvrage. Cette pyramide est semblable à la Colomne de Trajan qui est à Rome, & à les voir l'une & l'autre on croiroit qu'elles sont d'un mesme maistre. Belle pyramide semblable à la Colomne Trajane.

Toutes les Fontaines des jardins ont leurs bassins de marbre de differentes couleurs. Proche de chacune il y a un petit échaffaut environné de balustres, que l'on couvre de riches tapis & de carreaux de brocard quand le Sultan s'y vient promener; & ce n'est qu'alors qu'on fait joüer les eaux dont il donne souvent le plaisir aux Princesses qui luy tiennent compagnie. Deux mille *Bostangis* sont destinez à la culture de ces jardins, & nonobstant cette quantité de gens, ils n'approchent point de la propreté ny de l'embellissement des nostres. Fontaines.

 CHA-

CHAPITRE XX.

Des Princes qui ſuivent la Religion Mahometane en Europe, en Aſie, & en Afrique.

SOMMAIRE.

Loix generales pour toutes les Sectes de Mahometans. Remarque curieuſe du fils de l'Empereur de Java. Roys qui ſuivent la doctrine de Hali. Preſent Royal du grand Mogol à la Méque. Diverſes routes que prennent les Mahometans pour ſe rendre au tombeau de leur Prophete. Deſerts fâcheux à paſſer pour aller au ſepulcre de Hali. Canal d'eau miraculeux de dix huit journées de chemin. Holocauſte d'un mouton.

Loix generales pour toutes les Sectes de Mahometans.

J'AY eu ſi ſouvent occaſion dans la relation que je viens de faire du Serrail de parler de la Religion de Mahomet, que je veux bien avant que de finir ce travail, faire voir juſques où elle s'étend dans les trois parties de noſtre grand Continent; le Mahometiſme n'ayant jamais mis le pied dans celuy qui a eſté découvert depuis deux ſiecles. Je ne touche point à la doctrine dont l'on m'a aſſuré que bien des gens ont écrit, & ce n'eſt proprement qu'une carte Geographique que j'offre au Lecteur, de tous les païs de l'Europe, de l'Aſie, & de l'Afrique, occupez par les Sectateurs de Mahomet. Quoy que les opinions de leurs Docteurs ſoient differentes touchant l'explication de la Loy, & qu'il y ait principalement deux grandes Sectes, celle de Mahomet qui eſt la tige, & celle de Haly l'un de ſes principaux Succeſſeurs; ces deux ſectes generales & les particulieres qui en derivent, ſont toutes d'accord dans les points fonda-

mentaux

mentaux que chaque Mahometan est obligé en conscience de pratiquer. J'en ay parlé en faisant mention de la priere que les Turcs sont tenus de faire cinq fois le jour, & le pelerinage de la Méque est un de ces principaux articles. J'en ay aussi dit quelque chose au chapitre qui traite du present que le Grand Seigneur y envoye tous les ans, & j'acheveray en celuy-cy de bien expliquer cette matiere.

Nous n'avons dans l'Europe de Princes Mahometans que l'Empereur des Turcs, & le Kam de la petite Tartarie : mais dans l'Asie il y en a plusieurs qui sont puissans & qui occupent de grands païs. Le Grand Seigneur y étend sa domination au de-là des sources & des embouchures du Tygre, & vers le Nord jusques aux terres des Mengreliens. Pour aller de suite du Couchant au Levant, aprés le Grand Seigneur il faut conter les Princes des trois Arabies, avec plusieurs desquels j'ay souvent parlé en deux de mes voyages où j'ay esté obligé de traverser les deserts. Le Roy de Perse, le grand Mogol, le Roy de Visapour, le Roy de Golconda, les Roys de la côte de Malabar dont le plus considerable est celuy de Comorin ; le grand Kam de Tartarie, & les Roys des Montagnes au Nord de la mesme Tartarie qui sont entrez dans la Chine ; tous ces Roys, dis-je, suivent la Religion de Mahomet.

Dans les Isles d'Orient, le Roy des Maldives, le Roy d'Achem ou de Sumatra, l'Empereur de Java, le Roy de Bantam dans la mesme Isle, & le Roy de Macasser, sont tous Mahometans.

Puisque j'ay parlé de l'Empereur de Java, je diray en passant que je remarquay estant dans cette Isle que le fils aîné de l'Empereur qui régnoit en l'année 1648. avoit six doigts tant aux mains qu'aux pieds, & tous d'égale longueur. Remarque curieuse du fils de l'Empereur de Java.

Roys qui suivent la doctrine de Hali.

Les Roys de Perse, de Visapour & de Golconda suivent la secte de Hali ; & les Roys des Montagnes de Tartarie avec quelques autres ont aussi des sectes particulieres. D'ailleurs il faut remarquer que hors le Grand Seigneur, le Roy de Perse, les Princes Arabes, & le Kam de la grande Tartarie, tous les autres Roys que j'ay nommez n'ont que des Idolatres pour leurs sujets, & que tout le menu peuple est plongé dans les tenebres du Paganisme. Mais pour les grands Seigneurs avec toute la Soldatesque ils suivent la Loy de Mahomet.

Dans l'Afrique il y a un Roy Mahometan, qui commande le long de la côte d'Abex qui regarde l'Arabie heureuse jusqu'au Cap de Guardafu, & sa domination s'étend sur la Mer rouge & sur l'Ocean. Les Gouverneurs que le Grand Seigneur tient en Egypte, & dans les Isles de la Mer rouge, & ceux qu'il établit le long de la côte de Barbarie, à Tripoli, à Tunis, & à Alger, qui prennent le titre de Roys, sont aussi Mahometans ; & enfin le Roy de Fez & de Maroc suit la mesme Loy.

Present Royal du grand Mogol à la Méque.

Tous ces Roys & Princes s'accordent principalement en ce point, qu'ils se croyent obligez d'envoyer tous les ans un present à la Méque, qui consiste d'ordinaire en de riches tapis pour mettre sur le sepulchre de Mahomet. Quelquefois ces presens se font par un vœu particulier ; & dans un voyage que je fis à Agra, le grand Mogol pour remercier le Prophete du recouvrement de sa santé, envoya à la Méque un Alcoran estimé quatre cent mille écus, qui avoit au milieu de la couverture un diamant de cent trois carats, le reste estant garny de diverses pierreries de côté & d'autre. L'occasion de ce present fut la peur que luy donna un Bramené qui luy dit qu'il mourroit avant qu'une année se passat, ce

qui

qui toutefois n'arriva pas. Mais le Roy à cette funeste prediction estant entré en colere, & à la demande assez rude qu'il fit au Brameré s'il sçavoit aussi le temps de sa mort, luy ayant esté répondu que ce seroit dans trois jours, ce qui arriva en effet le troisiéme jour, il y eut assez dequoy l'étonner, & luy faire craindre pour soymesme un pareil évenement. C'est ce qui le porta à envoyer un present de si grande valeur au tombeau de Mahomet, pour reconnoistre la grace qu'il luy avoit faite de rendre fausse la prediction du Brameré, le Roy n'ayant pas mesme esté malade.

Diverses routes que prennent les Mahometans pour se rendre au tombeau de leur Prophete.

Lors-que j'ay parlé du pelerinage de la Méque au sujet de la tente & du tapis que le Grand Seigneur y envoye tous les ans, je n'ay point fait mention des diverses routes que prennent les Caravanes, selon les divers endroits du monde d'où partent tous les ans de grosses troupes de Mahometans.

Premierement les Ambassadeurs que les Roys des Isles que j'ay nommez, & les Roys des Indes au deça du Gange envoyent au Chek de la Méque avec leurs presens, se rendent par mer à Mocha ville maritime de l'Arabie heureuse, & de là à la Méque sur des chameaux.

Les Persans qui habitent le long de la mer viennent tomber à Ormus ou au Bandar, & ayant passé le Golfe qui en cét endroit-là n'a que douze ou treize lieuës de large, traversent l'Arabie pour se rendre à la ville du Prophete. Mais ceux de la haute Perse vers la mer Caspienne, & tous les Tartares viennent à Tauris, & de Tauris à Alep, d'où partent les grandes Caravanes qui traversent les deserts, & rendent les pelerins à la Méque. Quelques-uns prennent le chemin de Babylone, mais rarement, parce que le Bacha exige d'eux un tribut, & particuliérement

des Perſans qu'ils eſtiment heretiques ; & c'eſt ce qui oblige le Roy de Perſe de deffendre à ſes ſujets de prendre cette route, ſe piquant d'honneur contre le Turc.

Deſerts fâcheux à paſſer pour aller au ſepulchre de Hali.

Quelques Perſans les plus devots & plus zelez pour leur ſecte prennent la route de Babylone, parce qu'elle les mene en meſme temps au ſepulchre de leur Prophete Hali qui n'en eſt éloigné que de huit journées. C'eſt le lieu le plus miſerable de tous les lieux de la terre, & qui n'a que de tres-méchantes eaux de certains puits, & d'un canal que Cha-Abas fit conduire de l'Euphrate, mais qu'on a laiſſé entiérement ruiner. Pour y boire de bonne eau il faut l'apporter de cinq ou ſix journées loin de-là ; & ce faux Prophete donne cette peine à ſes devots que de les faire venir de ſi loin pour mourir de ſoif & eſtre ſi mal logez. La derniere fois que je paſſay les deſerts j'arrivay à ce déteſtable lieu, parce que nous rencontrames un Courrier qui eſtoit party de Babylone avec deux Arabes qui l'accompagnoient, qui nous avertit que les Troupes du Grand Seigneur qui venoient de prendre Babylone commençoient à défiler ; & qu'aſſurément elles ſe ſaiſiroient de tous nos chameaux pour leur bagage. C'eſt ce qui nous obligea de tirer plus vers le Sud, & de nous enfoncer dans le deſert, que nous demeurames ſoixante-cinq jours à traverſer pour éviter la rencontre de ces Troupes.

Pour ce qui eſt des Princes d'Arabie ils n'ont pas beaucoup de chemin à faire, parce qu'ils ſont les plus voiſins du tombeau de Mahomet.

Canal d'eau miraculeux de dix-huit journées de chemin.

Les Mahometans de l'Europe ſe rendent à Alep pour joindre la Caravane, & ceux de l'Afrique paſſent au grand Caire, & ſe rencontrent dans les deſerts avec la meſme Caravane d'Alep à dix-huit journées de Medine, où il ſe trouve une

une eau qui va par un canal jusqu'à cette ville pendant les dix-huit journées de chemin. Ils croyent par tradition que cette eau fut trouvée par leur Prophete Mahomet comme il traversoit le desert avec son armée qui mouroit de soif, & qu'en voulant boire le premier il sortit une voix de l'eau qui luy cria: ***Prophete tu la trouveras amere*** ; Qu'il répondit à la voix ; ***Buvous-en tous, car je sçay qu'elle est douce, & plût à Dieu que nous en trouvassions toûjours de mesme:*** Qu'alors pour la seconde fois la voix repliquant ; ***Prophete***, luy dit-elle, ***commande, je te suivray***, & qu'aussi-tost qu'il eut parlé, l'eau fit un canal sous terre, & le suivit jusqu'à Medine. De Damas, de Jerusalem, & du Caire on conte quarante journées de chemin jusqu'à Medine, & c'est à la vingt-deuxiéme journée qu'on trouve cette eau. C'est en partie pour voir cette eau miraculeuse que le Prophete a adoucie, & qu'il a fait couler durant dix-huit journées de chemin, qu'il va en ces lieux-là un si grand concours de peuples de tous les endroits du monde ; il n'y a point de Mahometan quelque éloigné qu'il puisse estre, & pour peu de santé & de bien qu'il ayt, qui ne doive aller une fois en sa vie à la Méque en personne, ou y envoyer quelqu'un pour luy.

Holocauste d'un mouton.

Aprés que les pelerins ont demeuré quelques jours à Medine, ils se rendent à *Gebel-Araffa*, c'est à dire, où les Turcs croyent qu'Adam trouva Eve sa femme cinq cens ans aprés que Dieu l'eut creée. C'est une ville dans les montagnes à deux journées de Medine, & à une d'*Emena* autre ville qui est à moitié chemin. Dés que les pelerins y sont arrivez, tous ceux qui ont le moyen achetent un mouton pour faire un holocauste, & le partager aprés aux pauvres, n'en pouvant garder plus de deux livres pour eux.

S'ils

S'ils manquoient à cela & qu'on vint à le ſçavoir, ils ne pourroient de toute leur vie ſe faire razer la teſte ny couper les ongles. De *Gebel-Araffa* ils retournent à Medine, où l'on tient compte du temps que la Caravane y eſt arrivée, parce que tous les pelerins qui viennent par terre, ſont comme j'ay dit ailleurs nourris pendant dix-ſept jours; mais ceux qui viennent par mer ſont nourris tout autant de temps qu'ils y demeurent, quand meſme ils y demeuroient toute leur vie.

FIN.

TABLE

TABLE

Des Chapitres contenus en cette Relation.

Des charges & dignitez tant du Serrail que de l'Empire Othoman, & des differentes especes d'or & d'argent qui ont cours dans la Turquie.

CHAP. VIII.

CHAP. XX.



Fin de la Table.

